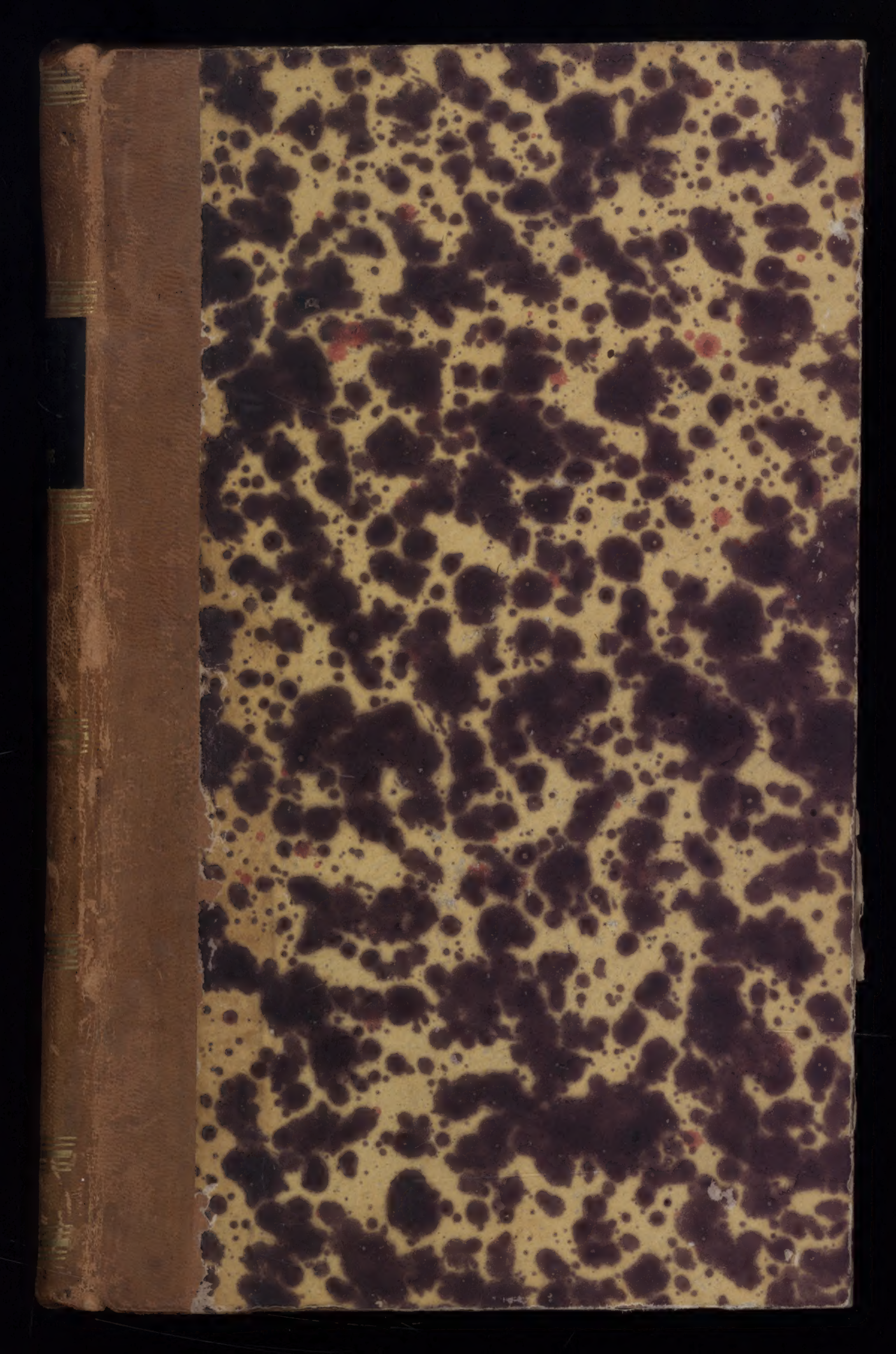


LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

PETIT JOURNAL EN L'HONNEUR DE MARIE

POUR CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.



Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis : Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous

(S. Paul aux Gal. c. VI., 19.)

J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers 31 *mai* 1855.)

3 fr. par an pour la France.

5 fr. par an pour l'Étranger.

Notre-Dame de Sous-Terre.

VIIe ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1863.

BUREAUX

CHARTRES, à l'Imagerie de N.-D. de Chartres, DAREAU, rue du Cheval-Blanc, 8

PARIS, à la Librairie de N.-D. de Chartres, chez A. CAMUS, 27, r. de Tournon

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES,

BULLETIN MENSUEL DE L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME OU DES VOCATIONS PAUVRES.

Septième année d'existence.

La Voix de Notre-Dame de Chartres est l'organe officiel et l'une des principales ressources de l'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame*.

L'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame* a pour objet de recueillir dans un établissement spécial et d'élever pour le service de l'église et du diocèse de Chartres, un certain nombre d'enfants d'élite, de quelque pays qu'ils soient, qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ou religieux, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire ou dans quelque communauté.

CONDITIONS.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* paraît au commencement de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. par an pour la France et de 5 fr. pour l'étranger. Il doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, si l'on juge ce moyen plus facile. Cette souscription a reçu le nom de *Denier de Notre-Dame*. Il est d'usage de l'offrir dans le temps de l'Avent, vers la fête de l'Immaculée-Conception, parce que cette époque est plus spécialement consacrée à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ*, patronne et protectrice de l'Œuvre.

L'abonnement part du 1er janvier de chaque année.

On peut s'adresser à M. l'Abbé YCHARD, supérieur du petit séminaire de Saint-Cheron, par Chartres (Eure-et-Loir).

AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Entre autres avantages, les abonnés à la *Voix de Notre-Dame* ont part à une Messe qui se dit à l'autel de Notre-Dame de sous-terre *le 25 de chaque mois* et *le samedi de chaque semaine ;* ils participent en outre à des prières spéciales que les Clercs de Notre-Dame offrent chaque jour pour leurs bienfaiteurs.

Toute personne qui parvient à compléter le prix d'un abonnement, en réunissant plusieurs petites offrandes, jouit des mêmes avantages.

ENCOURAGEMENT

DONNÉ PAR MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur le Chanoine,

C'est de grand cœur que j'encourage la bonne direction donnée à la *Voix de Notre-Dame*. Cette œuvre a déjà fait du bien, et nous fondons sur elle des espérances pour l'avenir. Nous appellerons les bénédictions de Dieu sur vos travaux, entrepris avec un zèle si désintéressé, et nous le prierons de réaliser vos désirs, qui ne sont que pour sa gloire et l'honneur de la très-sainte Vierge.

Recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mon sincère attachement.

† L. EUGÈNE, *évêque de Chartres*.

Chartres, le 23 décembre 1859.

Septième année.

1er NUMÉRO. JANVIER 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XII.

LA PAIX DE BRÉTIGNY.

Jean-le-Bon était prisonnier des Anglais; le dauphin Charles, nommé régent du royaume, voyait le perfide roi de Navarre lancer contre sa faible armée ces troupes mercenaires qui, sous le nom de *grandes compagnies,* devaient causer à notre patrie des maux incalculables; enfin Édouard III, rentré de nouveau en France, se disposait à mettre le siége devant Chartres, restée fidèle à son roi. La vue de tant d'infortunes et de périls consternait les plus mâles courages. « La paix! la paix! » tel était le cri qui sortait de toutes les bouches, le vœu que formaient tous les cœurs. Des négociations furent ouvertes à cet effet au château de Brétigny (1), au nom du dauphin, avec le roi d'Angleterre, sous la médiation d'André de La Roche, abbé de Cluny et nonce du pape Innocent VI. Mais Édouard, qui avait d'abord demandé la possession presque entière du *beau pays* de France, persistait à réclamer tout ce qu'avaient eu les Plantagenet et soutenait de ses armes victorieuses ses intolérables prétentions.

Le fier monarque oubliait, en se montrant ainsi sourd à l'équité et aux supplications du légat et des envoyés du régent, que le roi des rois peut, quand il le veut, renverser de son souffle

(1) Commune de Sours, arrondissement de Chartres.

puissant tous les calculs inspirés par un fol orgueil, et que la prière d'un peuple opprimé, d'un peuple qui invoque Marie, monte jusqu'à son trône et en fait descendre, avec la miséricorde et le pardon, des secours tout providentiels et tout divins. C'est ce qui arriva dans cette circonstance désespérée.

Tandis que les chevaux des cavaliers anglais foulaient sous leurs pieds rapides les champs fertiles de la Beauce, tandis que le gros de l'armée jetait, en dévastant les fermes, le désordre et la confusion dans les campagnes, et que le monarque s'avançait vers Chartres avec cette assurance que donnent le souvenir des succès passés et l'espoir des triomphes à venir; une grêle épouvantable à laquelle se mêlaient le bruit éclatant de la foudre et l'éblouissante clarté des éclairs, remplit tout-à-coup l'âme du roi d'Angleterre d'une indicible terreur, augmentée encore par la vue de ses soldats qui tombaient devant lui roides morts sous leurs coursiers renversés. Le nombre des victimes était si grand qu'Edouard se vit contraint de reconnaître dans ce fléau le doigt de Dieu qui le frappait. Alors, se tournant vers le temple de Notre-Dame, dont les flèches hardies se dessinaient à l'horizon, il tomba à genoux et fit le vœu solennel de donner la paix à la France, si la Vierge aux miracles faisait cesser par son intercession la plaie terrible qui décimait les siens et pouvait l'atteindre lui-même. O prodige! ô merveilleux effet de la protection de Marie! à peine Édouard eût-il formulé cet engagement sacré que le tonnerre cessa de gronder, la grêle de tomber, la mort de sévir. Le roi, rempli de reconnaissance pour un tel bienfait, se montra fidèle à sa promesse, et le traité de Brétigny (1), en rendant la paix au royaume et à la France son roi bien-aimé, donna quelque repos à notre chère patrie si longtemps déchirée par ces guerres désastreuses, qui avaient fait couler à grands flots le sang de ses glorieux, mais infortunés défenseurs.

Le lendemain de cet heureux événement, Édouard, entouré de ses principaux officiers, se rendit à Chartres pour y faire ses dévotions. Il témoigna ensuite le désir de vénérer le *saint vêtement;* mais le chapitre crut devoir, avant d'accéder à cette demande, en déférer au grand conseil, qui répondit affirmativement. Édouard revint donc huit jours après dans la ville de Marie, et après avoir entendu pieusement la messe il passa avec son fils, le valeureux prince Noir, sous la sainte châsse, qui avait

(1) Ce traité de Brétigny fut signé le 8 mai 1360.

été descendue sur l'autel et présentée aux hommages de tous en signe de réjouissance et de paix.

Jean-le-Bon, heureux d'avoir vu briser les fers de son dur servage, fit en actions de grâce le pélerinage de Chartres (1361), et en 1366 et 1367 Charles V dit le Sage (admirable surnom qui caractérise non-seulement la personne, mais le règne de ce prince), vint à Chartres pieds nus pour demander à Dieu, par Marie, de veiller sur son royaume. Faut-il s'étonner qu'après de telles preuves de confiance, de piété et de foi, il ait eu le bonheur de recouvrer (lui qui ne portait jamais l'épée) plusieurs de nos plus belles provinces et de réparer les calamités des règnes précédents. Parmi les dons précieux de ce généreux monarque à l'église de Notre-Dame, nous citerons un magnifique camée antique (1) qui fut placé sur le haut de la châsse. Il fonda ensuite plusieurs messes à perpétuité appelées *obits* du roi, et accorda aux doyen, chanoines et chapitre de Chartres de ressortir pour toutes leurs causes à son parlement.

La dévotion à Marie se traduisait de mille manières dans ces siècles de foi : ainsi, non contente de vénérer la Mère du Sauveur dans sa crypte mystérieuse et de rendre de pieux hommages au voile sacré qui ombragea son chaste front, la dévotion des peuples trouvait encore un aliment devant l'image de Notre-Dame de la belle Verrière, formant la 45e fenêtre de l'étage inférieur dans le latéral du chœur. Un autel adossé à un pilier lui était dédié sous le vocable de Notre-Dame des Neiges, et en 1376, Ebles du Puy, n'étant encore que sous-doyen du Chapitre (2), fit une fondation considérable, afin que tous les ans, le 5 août, jour commémoratif du miracle qui amena la fondation de Sainte-Marie-Majeure, le collége de l'église de Chartres pût donner à la célébration de cette fête une grande solennité.

Devant Notre-Dame blanche, statue d'albâtre placée en 1320, à la prière de Philippe de Valois, contre une des colonnes du jubé, s'élevait aussi un autel auquel, à la demande du même monarque, plusieurs messes étaient dites chaque semaine.

D'après tout ce qui précède, on peut conclure qu'au Moyen-Age le pélerinage de Notre-Dame de Chartres était le plus favorisé des grands, des rois et des princes de la terre; mais cette vérité

(1) Depuis 1793 cet admirable bijou figure au cabinet des médailles, à Paris ; c'est un des objets les plus remarquables de cette riche collection.
(2) Il devint évêque de Chartres en 1376.

ressort d'une manière encore plus frappante peut-être vers la fin du XIVe siècle.

En 1383, c'est le duc de Bourgogne qui vient rendre son tribut d'hommage à Marie dans son temple vénéré. Charles VI est avec lui. Une pensée de reconnaissance amène ce jeune monarque aux pieds de Notre-Dame : car il se rappelle qu'étant tout petit enfant, son père, le voyant sur le point de succomber aux étreintes d'une douloureuse maladie, l'avait voué à cette vierge bénie et qu'il avait été presque instantanément rendu à la vie.

Léon VI de Lusignan, dernier roi d'Arménie, chassé de ses états par le soudan d'Egypte, et refugié d'abord en Espagne, puis en France, tient aussi à honneur d'incliner devant la Vierge chartraine son front humilié!

Le comte de Valois fait également un pélerinage à Notre-Dame de soubs-terre au mois de mai 1386. Le duc de Berry et la reine Isabeau de Bavière s'y rendent dans le courant de cette même année, ainsi que le comte de Sancerre et l'Évêque de Poitiers.

Le roi Charles VI, prévenu des brigandages exercés par plusieurs gens d'armes qui étaient à Voves et à Illiers, séjourne de nouveau dans sa bonne ville de Chartres afin de prendre les moyens capables de remédier à ces désordes, et n'oublie pas de rendre à Marie son tribut de vénération et d'amour.

Pierre de Craon, que le meurtre de Clisson devait rendre si tristement célèbre, non content de venir s'agenouiller aux pieds de la vierge mère, fonde le 1er août 1388, à l'autel du Crucifix dans l'église supérieure, pour son salut et celui de sa noble épouse, Jeanne de Châtillon, une messe chantée à dire tous les jours à l'heure de Primes.

Hélas! ce fut en se rendant en Bretagne pour venger la mort du connétable que Charles VI perdit la raison. L'infortuné monarque retourna alors sur ses pas, et rentré dans Chartres, vint se prosterner dans le sanctuaire de Notre-Dame, au milieu des pleurs de ses fidèles sujets (24 août 1392).

Les ambassadeurs de Sigismond, roi de Hongrie, envoyés pour solliciter les services des princes chrétiens contre les armées de Bajazet, passèrent à Chartres où ils mirent entre les mains de Marie le succès de leur généreuse tentative. On sait qu'une croisade fut aussitôt décidée et que la noblesse française, héroïque mais présomptueuse, alla s'ensevelir dans les champs de Nicopolis (1396). L'un des vaincus de cette journée, l'illustre Enguerrand de Coucy, se voyant sur le point d'expirer dans les

fers, légua par testament à l'église de Chartres une somme de 600 florins.

Admirable puissance du souvenir qui rappelle les lieux chéris de la patrie à l'exilé que la mort vient atteindre sur le sol étranger !

FLEURS DES SAINTS.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

En compulsant les annales de l'histoire à cette époque où le monde ancien s'agitait dans les convulsions d'une dernière agonie, tandis que le monde nouveau qui allait s'élever sur ses ruines était dans les spasmes d'un enfantement douloureux, on éprouve l'impérieux besoin de détourner ses regards et des pâles figures des empereurs de Constantinople, et des barbares qui commandent leurs armées, et des vils courtisans dont ils s'environnent, pour les porter sur des hommes dont la vertu est à la hauteur du génie; des hommes qui protégent le faible contre le plus fort, écrasent l'orgueil des superbes, souffrent les injures et les pardonnent; des hommes enfin qui, représentants du maître suprême du ciel et de la terre, meurent plutôt que de retenir la vérité captive, plutôt que de forfaire à leur honneur de pontife, à à leur foi de chrétien.

Types sacrés de l'évêque catholique, ils sont au-dessus de toute menace, de toute ambition, de toute promesse flatteuse : Mais prêtons l'oreille, c'est le grand Basile de Césarée qui parle : « Vos » menaces, dit-il à un envoyé de l'empereur Valens, ne sauraient » m'effrayer. Ne possédant rien, je ne saurais rien perdre, à » moins que vous ne vouliez m'enlever ces misérables vêtements » que je porte, et quelques livres qui font toute ma richesse. » Quant à l'exil, je n'en connais point, n'étant attaché à aucun » lieu. Toute la terre est au Seigneur, elle sera partout ma patrie, » ou plutôt le lieu de mon passage. A l'égard de la mort, je ne » la crains pas, elle sera même une faveur pour moi, puisqu'elle » me fera passer à la véritable vie. »

A ce langage si nouveau pour lui, l'envoyé du César s'écrie : « Nul ne m'a jusqu'ici parlé avec une telle audace. »

Et le saint pontife de reprendre : « C'est que vous n'avez jamais » eu affaire à un évêque ! » Grande et sublime réponse, qui est d'autant plus frappante, qu'en traversant les siècles, elle n'a rien perdu de sa force et de sa majestueuse vérité.

Saint Ambroise de Milan ne se montre pas moins énergique que Basile, quand il interdit l'entrée de la maison de Dieu à l'empereur Théodose, encore tout souillé du sang des victimes que sa colère a faites dans les murs de Thessalonique! Et saint Jean Chrysostome n'est point au-dessous de leur courage, lorsque du haut de la chaire de Constantinople, il tonne contre les excès causés par l'érection d'une statue de l'impératrice sur la place de Sainte-Sophie.

Toutefois, arrêtons-nous ; et au lieu d'anticiper sur les événements que nous avons à décrire, retournons sur nos pas, afin de ne laisser échapper aucune circonstance importante de cette belle vie. Tel le nautonnier, qui ayant d'abord pris un fleuve au milieu de son cours, le remonte ensuite jusqu'à sa source pour contempler à loisir tout ce qui se rencontre sur ses bords.

Jean naquit à Antioche vers l'an 344 de Jésus-Christ. La mort lui enleva son père comme il était encore en bas âge; mais il lui restait une mère, et une mère si vertueuse, si tendre, si dévouée, qu'un célèbre sophiste païen ne put s'empêcher de s'écrier en parlant de cette admirable veuve : « Quelles merveilleuses femmes » se trouvent parmi les chrétiens! » Anthuse, c'était son nom, afin de développer de plus en plus le génie naissant de son cher fils, lui donna pour maîtres le docte Andragathius et le célèbre rétheur Libanius qui lui enseignèrent la philosophie et la rhétorique. Jean fréquenta quelque temps le barreau; mais il finit par l'abandonner pour se livrer entièrement à l'étude de l'Ecriture sainte. C'est dans ces pages inspirées qu'il apprit les secrets de cette éloquence qui, réunissant à l'entraînement de Démosthène l'abondance de Ciceron, lui a valu, avec le surnom de Chrysostome, le beau titre de prince des orateurs sacrés.

Aux grandes âmes, on le sait, il faut le silence et la solitude. C'est là qu'elles se dépouillent de tout ce qu'elles ont encore de trop humain, et que par leurs secrètes et intimes communications avec Dieu, elles prennent le double caractère de simplicité et de grandeur qui les sépare du vulgaire, et imprime à leurs actes un cachet presque divin. Notre saint est une preuve frappante de cette vérité. Trouvant que le bruit d'Antioche (la grande cité Syrienne) nuisait à son recueillement et à sa prière, il suivit l'attrait qui le portait vers le désert, et se retira dans les montagnes du Liban, où il conjura les pieux anachorètes qui s'y trouvaient réunis de l'admettre au milieu d'eux. Ceux-ci y consentirent avec joie, et pendant quatre ans, il les édifia par sa régularité

et son angélique piété. Cependant une vie si parfaite ne suffisant pas encore à sa ferveur, Jean se retira dans une caverne où il demeura seul pendant deux années. Il y serait même toujours resté, si une dangereuse maladie ne l'avait forcé de revenir dans sa ville natale, où saint Méléce le retint auprès de lui après l'avoir élevé au diaconat. L'évêque Flavius, successeur de Méléce, le contraignit à recevoir la prêtrise, et le chargea d'annoncer la parole de Dieu. Le voilà donc rompu ce silence mystérieux qui enchaînait sa mâle et persuasive éloquence! Le voilà donc mis au jour ce trésor de vertu et de science! Le voilà donc placé sur le chandelier de l'Eglise ce flambeau ardent et lumineux! Et son nom, que dans son humilité il n'aurait voulu confier qu'aux échos de la solitude, sera répété avec honneur jusque dans le palais d'Arcadius. Aussi quand la mort du patriarche Nectaire rendit vacant le siége de Constantinople, l'empereur, le clergé, les grands et le peuple, proclamèrent-ils d'une voix Jean d'Antioche pour le remplacer. Dans ce poste éminent, les peines, les tribulations vont être désormais son partage. Notre saint ne l'ignore pas, mais en athlète intrépide, il se prépare à la lutte sans en redouter les fatigues et les dangers; et on le verra conserver dans toutes les vicissitudes qui viendront l'assaillir pendant la durée de son glorieux épiscopat, une force d'âme sans égal. Semblable en cela au roc inébranlable que les flots tumultueux de l'océan battent sans cesse sans pouvoir parvenir à l'ébranler.

Les contradictions auxquelles le saint se vit d'abord en butte partirent de celui-là même qui avait peut-être le plus favorisé son élection. C'était un vil eunuque nommé Eutrope; cet homme odieux, profitant de la confiance aveugle que lui accordait Arcadius, obtint l'abolition du droit d'asile dans les églises pour les malheureux condamnés qui viendraient s'y refugier. Il ne se doutait guère, en détruisant ainsi les immunités du sanctuaire, qu'il aurait un jour recours à cette retraite sacrée contre la fureur de ses ennemis.

C'est que les hommes ambitieux qui, partis des plus bas degrés de l'échelle sociale, sont parvenus jusqu'aux plus élevés, oublient que d'autres monteront après eux, qu'ils les renverseront pour occuper leur place, jusqu'à ce que poussés à leur tour par de nouveaux supplanteurs, ils partageront le sort de leurs infortunés devanciers.

Eutrope avait un rival redoudable dans Gaïnas, chef des Goths

attachés au service de l'empire. Cet officier se joignit à l'impératrice Eudoxie pour obtenir d'Arcadius le renvoi de l'eunuque. Le faible empereur, qui ne savait pas mieux garder que choisir ses favoris, signa la sentence d'exil d'Eutrope et ordonna la confiscation de ses biens.

O inconstance de la fortune! cet homme que l'on a cessé de craindre se voit abandonné de toutes ses créatures. La populace, toujours extrême dans sa haine comme dans son amour, se porte au palais, et demande à grands cris la mort du favori disgracié... Eperdu, tremblant, Eutrope ne sait où se retirer; où irait-t-il en effet? Chez ses amis? il n'en a plus. Chez ceux qui s'étaient faits les séides de son pouvoir? mais ils entourent maintenant le barbare qui l'a remplacé dans les faveurs d'Arcadius. Dans les temples du Seigneur? mais le droit d'asile n'existe plus, il le sait bien lui qui l'a détruit!

Entres-y néanmoins, ô Eutrope infortuné! La voix du saint pontife dont tu as repoussé les avis aux jours de ta fortune, ne te fera pas défaut en cet instant de suprême danger, elle saura bien apaiser la colère de ce peuple en furie qui te poursuit jusque dans la maison de paix, et jamais son triomphe ne sera plus éclatant et plus complet, puisqu'elle arrachera de ces yeux irrités qui naguère encore semblaient lancer des éclairs, des larmes d'une douce, d'une irrésistible compassion!

Un autre genre de gloire devait aussi s'attacher à la mémoire vénérée de notre saint: la calomnie, ce martyre souvent plus douloureux que le glaive qui ôte la vie, ne tarde pas à l'atteindre; et dans le conciliabule du Chêne assemblé sous les auspices de Théophile, patriarche d'Alexandrie, excité sourdement par l'impératrice Eudoxie, Jean Chrysostome, l'oracle, la merveille de l'Orient, est déposé et condamné à l'exil. Il part; mais à peine a-t-il quitté Constantinople qu'un violent tremblement de terre vient jeter ses habitants dans la consternation et l'effroi. L'impératrice elle-même, saisie de crainte, sollicite le rappel du saint qui repasse le Bosphore aux acclamations du peuple. Le sinistre cesse aussitôt, et la joie et la confiance rentrent dans tous les cœurs. Cependant un nouvel orage ne tarde pas à troubler cette heureuse tranquillité. La fière Eudoxie, irritée de ce que le patriarche s'est élevé contre les pratiques superstitieuses dont la dédicace d'une statue érigée en son honneur avait été l'occasion et l'objet, obtient son expulsion de la ville impériale. Fort du témoignage de sa conscience et des lettres de communion qu'il a reçues du pape

Innocent, le pontife quitte sans regrets, cette superbe cité qu'il ne doit plus revoir, et du fond de la Cappadoce où on l'a relégué, il écrit à la sainte veuve Olympiade ces lignes qui renferment pour tous les âges un enseignement prophétique.

« Qu'aucun de ces malheurs ne trouble votre esprit. C'est la » coutume de Dieu de ne point guérir les maux au commence- » ment, mais de les laisser croître et se développer, et quand tout » est désespéré et que la malice des hommes semble avoir épuisé » son pouvoir, alors il réduit les choses à une profonde tranquil- » lité, il les amène à un état prospère qui confond tout le » monde. »

Croirait-on que ce vieillard dénué de tout, accablé d'infirmités, soumis à la plus vigilante surveillance, inquiète encore ses ennemis. La ville de Cucuse qui lui a été assignée pour demeure leur paraît, malgré son éloignement, trop rapprochée de la capitale. Aussi conjurent-ils l'empereur de le faire conduire à Pityonte sur le Pont-Euxin; Arcadius cède à leurs coupables obcessions, et l'arrêt parti de Constantinople est exécuté avec un raffinement de cruauté dont les détails oppressent le cœur. Les longues et douloureuses étapes que les cruels conducteurs du saint le contraignent à faire, le réduisent à une telle faiblesse, que ces hommes barbares se trouvent forcés malgré eux de laisser le vénérable voyageur prendre quelque repos dans l'oratoire du prêtre chargé de garder les reliques de saint Basilisque. Pendant la nuit, le martyr apparaît au pontife persécuté et lui dit : « Courage mon frère, demain nous serons réunis. » Cette vision enivre de joie l'âme de notre saint : la pensée de voir, de contempler les perfections infinies du Dieu dont il a chanté les louanges avec de si magnifiques accents, illumine son visage d'une clarté toute céleste; il se revêt de blanc pour se préparer aux noces mystiques de l'Agneau; puis il entre dans un recueillement profond. « Que Dieu soit glorifié! » s'écrie-t-il en terminant sa prière. Il se tut ensuite; mais pour entonner dans la céleste patrie le cantique éternel!

Un humble servant de Marie.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Parler de la fête de l'Immaculée Conception, c'est rappeler de magnifiques souvenirs. Les impressions produites dans l'âme des fidèles le 8 décembre 1854, sont de celles qui ne s'effacent point;

nous n'en voulons pour preuve que leur empressement, cette année encore, à célébrer l'anniversaire de la proclamation dogmatique du privilége le plus cher à Marie. Ce jour est, pour Chartres en particulier, un jour de vraie dévotion. Quelle affluence, le matin, dans l'église de Sous-Terre! Et le soir comme la foule s'y porta bien plus nombreuse encore à la suite de la procession aux flambeaux! Le prédicateur de la fête était le R. P. Matignon, de la compagnie de Jésus. Après une courte explication de son texte : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, » il entra en matière, montra le culte de Marie, agissant sur nous comme idée et comme secours. Comme idée, il nous rappelle que la sainteté est possible et nécessaire : La sainteté est possible aux hommes. Après le péché, l'humanité apparaissait comme un tronc desséché, incapable de produire aucun rejeton pour la vie éternelle. De cette souche stérile est sortie par miracle une plante odoriférante; c'est donc une racine encore féconde. Que l'humanité reprenne courage; elle a donné Marie, elle peut produire d'autres fruits de salut. Un trait emprunté à l'histoire de notre pays vint accroître l'intérêt dans cette première partie du discours. Jeanne d'Arc arrachant la France humiliée au pouvoir de l'ennemi, voilà la puissance de l'initiative et de l'exemple. C'est ainsi que l'humanité, aux prises avec Satan depuis de longs siècles, peut espérer la victoire sous l'étendard de Marie. La sainteté est nécessaire; Marie, notre mère, est sainte, c'est là son premier caractère; dans une famille les enfants doivent porter un cachet de ressemblance qui accuse leur origine. Le culte de la Sainte Vierge agit sur nous comme secours. Le secours est indispensable au juste pour le succès de ses œuvres publiques autant que pour le bonheur de sa vie intime; il l'est encore plus peut-être pour le pécheur. La mère de miséricorde fut choisie de Dieu pour être le canal de la grâce. L'orateur finit en nous déclarant que nous devons être saints en notre qualité de membres de l'Eglise, dans laquelle Marie veut voir reproduits tous les traits de sa beauté et de son innocence, comme on aime à contempler son image dans le cristal des eaux. Tel est le croquis, trop incomplet sans doute, du discours du R. P. Matignon. L'auditoire a dû le reconnaître à ses idées métaphysiques brillamment développées, et se rappeler, en l'entendant, la belle série de sermons que l'orateur donna dans la même chaire, il y a quelques années.

— Monseigneur l'Évêque de Chartres a envoyé, dans le courant du mois, une circulaire à son clergé. Sa Grandeur y ordonnait, pour le jour de Noël, une quête en faveur du Saint-Père, en ajoutant que ce serait la seule collecte faite à cette intention pendant le cours de l'année. Sous le même pli se trouve reproduite une lettre de remercîments de Sa Sainteté Pie IX, pour les nouvelles offrandes que lui avait faites le diocèse de Chartres. Monseigneur s'exprime ainsi au sujet de cette lettre :

« Ces paroles sont touchantes, chers collaborateurs; on sent que le cœur de notre Très-Saint-Père a été consolé, et cette pensée nous rend heureux. Nous lui avons ménagé de plus une nouvelle conso-

lation bien propre à adoucir ses peines, en lui faisant parvenir l'adresse que vous avez formulée, à la suite de la retraite ecclésiastique, par l'organe de M. l'archidiacre de Dreux. Sa Sainteté y a vu quelle est l'union qui règne entre le clergé, l'évêque et le prince des pasteurs, le vicaire de Jésus-Christ. Cette union fait toute notre force, elle est un grand spectacle pour le monde, et affermit toujours davantage la confiance des catholiques. »

F. G.

ÉTRENNES A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

QUI SERAIT INSENSIBLE A LA VOIX DE MARIE?

Naguère on vit passer au levant de la France
La douce majesté de la Reine des cieux.
A deux jeunes pasteurs (Marie aime l'enfance)
Elle dit tour à tour sa douleur et ses vœux.
Les deux jeunes pasteurs les redisent au monde,
Et le monde en est ébranlé.
A l'ordre du Seigneur que l'univers réponde,
Car sa mère l'a révélé.
La Salette écouta sa parole bénie;
Qui serait insensible à la voix de Marie?

Quelle page du livre à la terre inspiré
Saurait mieux convenir aux chants d'un luth sacré,
Que celle où nous suivons à travers les montagnes
L'humble vierge de Nazareth,
Allant sans guide et sans compagnes
Demander aux cités le toit d'Elisabeth?
Nous te voyons enfin, femme de Zacharie,
Voler au devant de ses pas.
Du Sauveur attendu c'est la Mère chérie,
Avec un noble orgueil presse-la dans tes bras.
Ses lèvres, qu'embellit un céleste sourire,
S'entrouvrent comme un lys qui vers le ciel soupire :
Elle parle... Juda, que l'écho de tes monts
De sa voix bien longtemps nous repète les sons.
Elle parle... et l'enfant de son heureuse amie
Lui-même a tressailli dans le sein maternel:
Sur les collines d'Israël
Qui serait insensible à la voix de Marie?

On dit qu'à Nazareth, comme ces purs ruisseaux
Dont la bienfaisante rosée
Va couler au vallon sur l'herbe desséchée,
La mère de l'amour soulageait tous les maux.
L'affligé l'entendait... son âme était guérie :
Qui serait insensible à la voix de Marie?

Chartres, combien de fois ses gracieux accents
Ont ramené la joie au cœur de tes enfants!
Rimini sans douleur ne put voir son image,
Où des pleurs abondants, mystérieux langage,
Semblaient lui reprocher le céleste courroux.
Chartres, pour tes enfants est-il rien de plus doux
Que d'aller à ses pieds répandre leurs prières,
Implorer son secours dans leurs peines amères?
Ainsi le pauvre voyageur,
Sentant défaillir son courage,
Aussitôt sous un frais ombrage
Aime à retremper sa vigueur...
Ton filial amour, Chartres, bien haut nous crie :
Qui serait insensible à la voix de Marie?

Six fois déjà, porté sur l'aile des autans,
L'hiver nous avertit de la fuite des ans
Depuis que, saluant la Vierge de sous-terre,
On a vu deux de ses enfants
Lui dire avec amour devant la France entière :
Sainte Dame de la cité,
Toi dont la grotte et la colonne,
Et bien plus le voile sacré,
Ont rendu le Chartrain si fier de sa patronne!
Les savants et les rois,
Orgueil de notre histoire,
Au récit de ta gloire,
Sont accourus ici pour entendre ta voix.
Désormais les accents de cette voix si chère
A l'oreille du pélerin,
D'eux-mêmes voleront où la sainte prière
Te nommera dans le lointain.
Comme on voit en tous lieux le doux parfum des roses
Suivre la brise du printemps,
Nous voulons que des fleurs sur tes lèvres écloses
Le baume aille partout réjouir tes enfants.
On nous laissera dire à la feuille légère,
Echo de l'amour maternel :
« Notre-Dame a parlé : pieuse messagère,
» Annonce sa parole aux quatre vents du ciel.
» Console la mère qui prie,
» Souviens-toi du fils de son cœur;
» Sur toute âme qui s'humilie
» Verse une goutte de bonheur. »

Interprètes nouveaux de notre aimable Reine,
Ah! soyez exaucés!... Dans la terrible arène
Où tous nous combattons les combats du Seigneur,
Que votre feuille soit un talisman vainqueur.

Oui, qu'à la voix de Notre-Dame
L'ennemi recule d'un pas,
Que l'ardeur s'échauffe en notre âme,
Que nous soyons vaillants soldats.
N'a-t-on pas vu des rois dont nous vantons la gloire
D'un mot à leurs guerriers acheter la victoire?
Fille modeste de la foi,
Viens donc à nous, feuille bénie.
Si le triomphe suit la parole d'un roi,
Qui serait insensible à la voix de Marie?

A. F. G.

CHARITÉ.

L'OUVRIÈRE DU FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Quand un chrétien qui a reçu de Dieu les richesses en partage, contemple des yeux de la foi le Sauveur naissant dans une misérable étable ouverte à tous les vents; quand il le voit couché sur un peu de foin et de paille, n'ayant pour réchauffer ses membres engourdis par le froid que le souffle de quelques animaux et les baisers de sa mère, il sent son cœur s'ouvrir à une immense compassion pour le pauvre divin et pour tous ceux qui s'appellent ses frères, et qui attendent de lui la magnifique aumône du ciel! Oui, les déshérités de la fortune sont vraiment les favoris de ce grand roi qui cache sa puissance et sa force sous l'enveloppe fragile d'un petit enfant, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus faible et de plus aimable, de plus attachant et de plus doux. Alors, après un retour sur lui-même, ce chrétien se dit : que dois-je faire pour avoir, moi aussi, une place au céleste séjour? et une voix intérieure lui répond : « Soulage l'Enfant-Jésus dans ses membres souffrants », et de cette seule pensée que la charité rend féconde, naissent les merveilleuses inventions qui soulagent toutes les misères, consolent toutes les douleurs, essuient toutes les larmes, et si elles ne peuvent toujours en tarir la source, les fait du moins couler moins amères.

Que c'est beau la charité! comme elle grandit le petit qui la possède; comme elle ennoblit tout ce qui est animé par son souffle sacré; comme elle centuple les forces des faibles; comme elle multiplie les ressources entre les mains débiles; comme elle triomphe des cœurs corrompus ou endurcis; et puis comme elle est attrayante, cette fille du ciel, quand elle s'offre à nos regards sous les traits d'une noble femme allant visiter les pauvres et leur portant avec son or, son sourire et ses soins plus précieux encore; comme elle est touchante, sublime même, quand elle prend la forme d'une simple ouvrière consacrant le produit du travail qui est une partie de sa vie, à soulager l'infortune... C'est ce que fait admirablement ressortir le trait suivant, emprunté à l'*Ange de la première Commu-*

nion (1), excellent livre de l'abbé Postel, que nous voudrions voir dans toutes les bibliothèques de famille et de paroisse, tant il renferme d'utiles instructions et d'exemples édifiants.

« Deux dames, faisant partie de l'Œuvre des faubourgs, avaient été chargées de visiter une pauvre famille dans le quartier Saint-Marceau, où on pleure encore la sainte sœur Rosalie. Se trompant d'adresse, elles entrent dans une maison d'assez triste apparence, gravissent avec peine un escalier obscur, frappent à toutes les portes. Au premier, personne ne répond; au second, une voix faible leur dit : entrez; à la troisième, elles se trouvent dans une chambre très-propre, mais complétement dépourvue de meubles. Une jeune femme de la figure la plus intéressante, mais rongée par la fièvre, était étendue sur une paillasse par terre. A côté d'elle, une carafe et un verre. Les visiteuses demandent si elle n'est pas celle qu'elles cherchent. Le nom lui était inconnu. — Mais, dit la plus âgée des deux dames, vous êtes malade, vous êtes dans le besoin? — Je n'ai point demandé de secours, répondit-elle en rougissant, et bientôt une sœur de charité m'apportera les médicaments dont j'ai encore besoin, car je suis déjà presque bien. Mais, ajouta-t-elle en s'animant et se soulevant sur son coude, oh! c'est vraiment le bon Dieu qui vous envoie et qui vous a fait tromper de porte. Veuillez monter deux étages encore, la porte au-dessus de la mienne : Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard! hâtez-vous, hâtez-vous je vous en prie! Les deux dames s'empressent, frappent à la porte indiquée; personne ne répond. Elles frappent encore. A la troisième fois une voix brusque répond : — Qui est là? que voulez-vous? — Nous venons vous apporter des secours. — Nous n'avons plus besoin de secours, laissez-nous mourir! — Grand Dieu! ouvrez-nous, ouvrez-nous — Non, vous dis-je, nous n'avons plus longtemps à souffrir. — Ouvrez-nous au nom de Dieu! c'est votre voisine du second qui nous envoie. — Notre voisine? — Oui, une jeune femme bien malade.

La porte s'ouvre en déchirant le papier dont elle était calfeutrée. L'unique fenêtre de la mansarde était également calfeutrée, et le fatal réchaud de charbon commençait à brûler au milieu de la pièce. L'homme était debout; une femme, agenouillée auprès d'un grabat où dormaient deux enfants, cachait son visage dans ses mains. L'impression de l'air réveilla un des enfants. « Maman, dit-il, du pain! — Ah! s'écrièrent à la fois les deux dames, nous n'avons pas de pain; mais voici du sucre, du chocolat; mangez, mangez, mon enfant. Et la plus jeune avait pris l'enfant dans ses bras, et lui tendait des tablettes de chocolat qu'il dévorait avidement. — Maman, dit-il, que c'est bon! Est-ce que nous sommes déjà en paradis? ces belles dames, est-ce que ce sont les anges du bon Dieu? La mère contemplait avec ravissement son enfant sur les bras de la jeune dame; mais la plus âgée, vidant sa bourse entre ses mains, lui recommanda d'aller en toute hâte chercher quelques aliments plus

(1) Cet ouvrage, formant un in-12 de 196 pages, se trouve chez Leclerc, éditeur libraire, 29, rue Cassette, à Paris.

substantiels. Le père regardait ce tableau avec une sorte d'hébétement; cependant, revenant à lui : — Mesdames, dit-il, vous vous êtes dites envoyées par notre voisine du second, vous la connaissez donc? — Non; une heureuse erreur nous a conduites chez elle : la voyant malade, nous lui offrions quelques secours, mais elle a tout refusé pour nous envoyer en toute hâte. Qui est-elle donc? — Un ange, madame, un ange véritable. Elle est ouvriére et travaillait pour un magasin de lingerie. Son travail lui suffisait et elle avait presque de l'aisance, quand nous sommes venus loger ici. Elle caressait quelquefois mes enfants et leur donnait quelques friandises. Lorsque je suis tombé malade, une effroyable maladie, la fièvre typhoïde! ma femme nourrissait son second enfant. Pour qu'elle pût prendre quelque repos, elle venait me veiller la nuit et travaillait le jour. Toutes nos économies, toutes les siennes, puis pièce à pièce tout son ménage est allé rejoindre le nôtre au mont-de-piété. Depuis deux jours nous ne l'avions pas vue. Quoique bien faible encore, je suis descendu chez elle, et la trouvant malade, voyant cette chambre où, à cause de nous, il ne restait plus rien, j'ai perdu la tête; je suis revenu en demandant à ma femme pourquoi elle m'avait empêché de mourir de la maladie, quand aujourd'hui il fallait mourir de faim, que j'étais décidé d'en finir. — Emporte tes enfants, lui ai-je dit. Elle n'a pas voulu me laisser, elle a fait tout son possible pour m'empêcher; mais j'étais résolu. Alors elle m'a dit : Eh bien! si tu veux absolument mourir, nous mourrons ensemble. Elle s'est mise à prier Dieu et m'a laissé faire: les enfants dormaient, et vous êtes arrivées.

La femme rentra, un panier au bras, soutenant la jeune ouvrière qui vint tomber sur le lit. — Oh! Pierre, dit-elle, Pierre, votre femme m'a tout conté, et j'ai voulu venir vous gronder. Comment, lorsque le bon Dieu vous avait guéri, que dans quelques jours vous auriez pu reprendre votre ouvrage, vous avez voulu faire ce que la maladie n'avait pas fait, vous tuer! Oh! y aviez-vous bien pensé? Vous tuer, vous, votre femme et vos enfants! saviez-vous bien que c'est un crime énorme? Pierre la regardait avec attendrissement, de grosses larmes coulaient de ses yeux; enfin, tombant à genoux : Pardon, pardon, s'écria-t-il en sanglotant; mais je ne suis pas un ange comme vous. Quand je vous ai vue malade, quand j'ai vu votre chambre toute vide, tous vos jolis meubles partis, il m'a semblé que je vous avais tuée. Je n'y étais plus. La dame âgée, prenant les mains de l'ouvrière : Oui, mademoiselle, dit-elle, Pierre a raison, vous êtes un ange! On dit que nous sommes charitables parce que nous faisons quelque bien; mais vous, vous avez tout donné, tout, jusqu'à votre vie. Oh! quelle couronne vous recevrez dans le ciel!

Nous n'avons pas besoin de dire que les deux dames s'emparèrent de toutes les reconnaissances du mont-de-piété, que le soir même tout le mobilier des deux chambres était revenu à sa place, et qu'en bénissant la Providence qui leur avait fait connaître une telle charité, elles retournèrent à la recherche de la pauvre famille qu'elles avaient dû visiter d'abord et qui ne perdit rien à ce retard involontaire. »

Que l'admiration causée par tant de sacrifice, de dévouement et de charité ne demeure pas stérile. Si vous êtes dans l'indigence, faites monter vers le trône du Dieu trois fois saint l'encens de vos prières pour le riche qui vous soulage; rendez aussi à ceux qui partagent votre sort l'exemple de la résignation et rendez-leur les petits services que réclame leur triste position. Si vous êtes riche, donnez de votre abondance aux malheureux qui manquent du nécessaire; faites plus encore : afin de mieux connaître, de mieux sentir leurs besoins, allez les visiter dans leurs misérables réduits et adressez-leur quelques-unes de ces paroles du cœur que vous savez si bien dire, et qui sont à elles seules pour l'indigent une consolation, un soulagement et une espérance. Surtout, parents chrétiens, nous vous le demandons avec instance au nom de l'adorable petit Jésus, que la *part du pauvre* se trouve toujours réservée dans les brillantes étrennes que vous donnez à vos enfants. De cette manière, croyez-le bien, vous attirerez sur vous, sur votre famille, pour tout le cours de cette année qui commence, les plus abondantes bénédictions.

Qu'il nous soit permis de saisir cette circonstance pour vous remercier, ô vous, bienfaiteurs généreux et persévérants, qui soutenez par vos offrandes cette œuvre des Clercs de Notre-Dame, à laquelle un nombre déjà considérable de pauvres enfants doivent l'éducation religieuse qui leur est donnée avec tant de bonheur et qu'ils reçoivent avec tant de fruits! Ah! soyez certains que de leurs cœurs innocents s'échappe sans cesse le cri de la reconnaissance, cri pénétrant et sublime qui deviendra un jour celui de la divine victime elle-même, alors que de leurs mains sacerdotales ils l'offriront au père éternel comme étant par excellence l'hostie sainte, l'hostie sans tache, l'hostie de propitiation et de paix. C. de C.

ERRATA DU DERNIER NUMÉRO.

Page 180, quinzième ligne, au lieu de : la noble cour de Thibault; lisez : la noble *race* de Thibault.

Page 185, au lieu de : lettres d'un pélerin par M. Edmond Lafont; écrivez : par M. Edmond Lafond.

AVIS.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Septième année.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XIII.

LE VŒU DU CAPTIF.

Nous retrouvons aux pieds de Notre-Dame dans les premières années du XVe siècle, ce même duc de Berry dont nous avons signalé la venue à Chartres vers la fin du XIVe. Parmi les riches dons qu'il offrit au trésor du temple de Marie, on admirait surtout : — une vierge d'or ayant un grand manteau émaillé d'azur, ce qui lui fit donner le nom de *Notre-Dame Bleue ;* — un magnifique reliquaire d'or de forme ovale, posé sur le haut d'une colonne de vermeil semée de fleurs de lys, soutenu par deux anges à genoux et contenant une parcelle considérable de la vraie croix ; — un autre reliquaire, également en vermeil, renfermant un morceau de la ceinture de la sainte Vierge et plusieurs autres reliques ; — enfin un grand tableau en broderie mélangée de pierreries et de perles, devant servir de rétable au maître-autel et représentant l'Assomption de la très-sainte Vierge.

Le prince Louis de Bourbon offrit à la même époque un tableau d'or à deux faces. Ce bel objet orna la Sainte-Châsse jusqu'en 1793.

Un autre prince français, qui ne fit point connaître son nom, l'enrichit d'un magnifique diamant, de la longueur d'un pouce sur trois lignes d'épaisseur, enchassé dans un chaton en filigrane d'or, entouré de turquoises et de rubis. Un grand seigneur, dont le nom s'est aussi caché sous le voile impénétrable de l'anonyme,

fit placer sur le second côté de la Sainte-Châsse, une sorte de portique en or, au milieu duquel se trouvait une vierge du même métal tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Un nouveau genre de célébrité était réservé, peu d'années après, au temple de Marie. Jean Sans Peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner le duc d'Orléans (23 novembre 1407), Charles VI exigea de lui qu'il vint solliciter publiquement son pardon dans l'église de Notre-Dame; après de longues négociations, le duc y consentit, et le 9 mars 1409, le roi de France, accompagné de la reine, des orphelins de l'illustre victime, de toute la famille royale, du roi de Sicile et de Navarre et des principaux seigneurs de la cour, vint se placer sur l'estrade qui avait été élevée pour cette circonstance solennelle, à l'entrée du chœur. Alors le duc de Bourgogne se présenta devant le monarque, et se jetant à genoux, il implora le pardon de son crime; se tournant ensuite vers les enfants du duc d'Orléans, il leur fit les mêmes instances. Les jeunes princes, tout en pleurs, cédèrent aux sollicitations du roi et prononcèrent les paroles qu'on leur dicta. La paix fut alors jurée entre les mains du roi, sur le livre des Saints-Evangiles, tenu par le cardinal de Bar (1). « Et cela fait, dit un chroniqueur du temps dans son naïf langage, le duc Jean, sans boire » ni manger en la ville, monta à cheval et s'en partit. Il avait en » sa compagnie un très-bon fol qu'on disait être fol-sage, lequel » tantôt alla acheter une paix d'église et la fit fourrer, en disant » que c'était *une paix fourrée*. »

En effet, la guerre civile avec tous ses déchirements, toutes ses sanglantes représailles et toutes ses fureurs, ne tarda pas à éclater. Quelques moments de trêve faisaient, à la vérité, espérer des jours meilleurs et donnaient un peu de repos au pauvre peuple; mais ils étaient bientôt suivis de nouveaux malheurs.

Ce fut dans une de ces suspensions d'hostilités que Louis de Bourbon (2), comte de Vendôme, vint s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame de Chartres alors que, par une coupable infraction des lois sacrées de la nature, son frère, le comte de la Marche, le retenait prisonnier.

Délivré miraculeusement de son dur servage, le noble captif arriva à Chartres la veille de l'Ascension. Ayant rencontré la

(1) L'ancien évêque de Chartres, Jean de Montaigu, promu en 1406, à l'évêché de Sens, et Martin Gouges, nouveau prélat chartrain, furent aussi témoins de cette éphémère et factice réconciliation.

(2) C'est de cette même branche de Bourbon qu'est issu Henri IV.

procession des Rogations près de la porte des Épars, il mit pied à terre avec sa nombreuse escorte, prit rang parmi les pieux fidèles et entra avec eux dans la cathédrale, où il assista dévotement à tous les offices du jour.

Le lendemain, à l'issue de matines, il s'en alla pieds nus jusqu'à l'église, s'agenouilla sur les degrés de la porte royale, tenant en main un grand cierge pesant cinquante livres. Là il déclara, devant les chanoines et le peuple assemblé, de quelle manière il avait vu tomber ses fers par l'intercession de la Mère du Sauveur, supplia l'assistance de l'aider par ses prières à remercier dignement la glorieuse Vierge Marie; puis, se relevant, il se dirigea vers l'image de Notre-Dame et prit solennellement Marie pour sa dame et bien-aimée souveraine. Les chanoines entonnèrent aussitôt le chant du *Quam gloriosa*, pendant lequel le comte de Vendôme offrit le gros cierge qu'il portait et cent autres petits que tenaient les chevaliers et les écuyers de sa suite.

Le comte fournit ensuite les sommes nécessaires pour ériger la chapelle qui depuis porta son nom (1) ; de plus il assigna soixante livres tournois de rente sur son comté de Vendôme et les chatellenies de Mondoubleau et d'Épernon, pour la célébration annuelle de cinq grands services, le lendemain des cinq principales fêtes de la très-sainte Vierge.

Cependant, la guerre contre les Anglais une année suspendue, vint en se rallumant mettre le comble aux calamités causées par nos discordes intestines. Chartres tomba, en 1417, au pouvoir des Bourguignons, et, une fois gagnée à ce parti anti-national, elle reconnut, après la signature du funeste traité de Troyes (21 mai 1420), Henri V d'Angleterre comme héritier du trône des lys. A cette époque de notre histoire, les habitants de l'*île des Saints* n'avaient point encore renié les divines croyances de leurs ancêtres; aussi l'on vit ceux d'entre eux qui vinrent à Chartres témoigner un respect tout filial à la bonne Notre-Dame et lui offrir les plus riches dons, parmi lesquels on distinguait un magnifique ostensoir en or massif qui attestait de leur révérence pour l'adorable sacrement de nos autels. Hélas! le vandalisme révolutionnaire a détruit ces preuves irréfragables de leur amour pour Marie

(1) La chapelle de Vendôme, dite aussi des Martyrs à cause des nombreuses reliques de saints martyrs qui s'y trouvent renfermées dans trois châsses de formes diverses, appartient au style ogival flamboyant; la voûte est formée d'une seule crosse d'ogives, et la clef offre les armoiries du comte. Elle a été construite hors d'œuvre entre les deux contre-forts de la cinquième travée de la nef méridionale.

et de leur foi envers la divine Eucharistie, et nous ne pouvons plus dire à ces frères égarés, comme autrefois le bon et pieux Rouillard (1) : « Que Dieu vous remette en la voie, ou bien venez à Chartres rougir de honte en voyant ces dons merveilleux faits par vos devanciers. »

Tout semblait alors sourire à ces redoutables insulaires, et, fiers de leurs victoires, ils insultaient à nos malheurs; mais Dieu veillait sur la France, et tandis que l'ennemi pressait le siége d'une de nos plus importantes cités, voici venir du fond de la Lorraine une simple fille des champs dont le virginal étendard, où sont gravés en lettres d'or les noms sacrés de Jésus et de Marie, va flotter sur les murs d'Orléans et rallier au parti de Charles VII nos plus braves guerriers.

A sa vue, l'ennemi se trouble; il combat toujours, mais ses coups sont incertains; il résiste encore, mais sans confiance comme sans énergie. Les Français au contraire, conduits par l'héroïque jeune fille, ont repris leur belliqueuse ardeur. Dix jours après son entrée dans l'antique *Genabum*, les Anglais s'éloignent de ses remparts, et le gain de la bataille de Patay (1429) entraîne la reddition de plusieurs places importantes. Bientôt les troupes royales occupent la Champagne; Charles VII, désormais surnommé le Victorieux, entre dans Reims aux acclamations de la multitude, et le 17 juillet 1429 il y reçoit l'onction sainte, ayant à ses côtés son ange tutélaire, Jeanne d'Arc, l'humble bergère de *Domrémy*.

La ville de Chartres tint encore plusieurs années pour les ennemis du monarque français, et ce ne fut que le 12 avril 1432 qu'elle rentra en son pouvoir. Charles VII acheva l'entière pacification de cette cité, en délivrant aux habitants des lettres de grâce et d'abolition. Dans cette pièce, datée de Loches (juin 1432), le roi rappelle la rébellion des Chartrains, entraînés par les Bourguignons et les Anglais, prend acte de leur repentir, reçoit leurs remerciements et octroie plein pardon aux coupables en l'honneur de l'église de Notre-Dame, « *laquelle est la plus ancienne* du royaume, fondée par prophétie en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie par avant l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Charles VII vint, depuis, plusieurs fois à Chartres; et dans un des séjours qu'il y fit (octobre 1440), il mit fin aux conflits élevés

(1) Parthénie, première partie.

entre le chapitre de Notre-Dame et le corps de ville au sujet des processions, en déclarant qu'elles seraient *criées à la clochette*, selon l'ancien usage, à moins que l'on ne fût en temps de guerre. Le monarque se trouvait encore dans cette ville quand il apprit la recouvrance de Verneuil (1). Bientôt après, le fameux chef des routiers, François de Suriène, surnommé l'Aragonais, passait sous les drapeaux du roi; les armées françaises achevaient dans le même temps de pacifier la Normandie; et, à la demande du monarque reconnaissant de tant de bienfaits, l'hymne sublime de l'action de grâces retentissait sous les voûtes du temple de Marie, et ces accents sublimes montaient jusqu'au trône de Dieu, portés sur des flots d'encens!

LE FILS DE L'EXILÉ.

NOUVELLE. (2)

C'était au mois de mai de l'an 1834 : un soleil radieux éclairait cette vallée de la Savoie que les Alpes-Cottiennes et les Alpes-Grecques resserrent entre leurs flancs montueux ; les eaux limpides de l'Arc, augmentées par la fonte des neiges, roulaient avec fracas sur leur lit de cailloux, et les troupeaux conduits par de jeunes bergers paissaient paisiblement l'herbe fleurie que foulaient leurs pieds, sans lui enlever sa fraîcheur et son verdoyant aspect. Parmi ces petits pâtres, se trouvait le fils unique d'une pauvre veuve. Pierre était son nom, douze ans étaient son âge : il paraissait triste, abattu, et quand il revint au hameau pour y prendre le repas du soir, sa mère s'aperçut, à ses yeux rouges et tout gonflés de larmes, que ce cher objet de sa tendresse nourrissait un profond chagrin. — Qu'as-tu, Pierre, lui dit-elle en mettant devant lui un peu de fromage et de lait; pourquoi ces pleurs? pourquoi cet air morne et lugubre? A ton âge, mon fils, on doit sourire à l'espérance, et toi, enfant, tu pleures comme si déjà tu connaissais les pénibles déceptions et les amers regrets.

— Ah! répondit l'enfant en portant sur sa mère un regard tendre et mélancolique, si le printemps a ses jours d'orage, l'adolescence peut aussi connaître la douleur... D'ailleurs, ajouta-t-il, en baissant la voix et en indiquant du doigt l'église du village, là-bas, autour de la maison de Dieu, se trouve, vous le savez...

— N'achève pas, enfant, je te comprends.

— Eh bien, quand je songe que je vais dire adieu à cette tombe chérie, que bientôt je ne vous verrai plus, que je n'entendrai plus votre voix si douce me parler du bon Dieu, et que vos

(1) Le comte de Dunois, Florent d'Illiers et Culant, capitaine de Chartres, concoururent par leur courage et leur habileté à la reddition de la place.

lèvres ne viendront plus déposer sur mon front joyeux ces tendres baisers qui sont pour un enfant comme une bénédiction, oh! mon cœur se brise... je n'y tiens plus...

— Quelle nouvelle, enfant, s'écria la mère; non, tu ne partiras pas. Comment pourrais-je vivre sans toi! depuis quatorze ans que j'ai quitté la patrie, j'ai fini par m'accoutumer à l'exil; au moins mon pauvre époux a trouvé en ces lieux des cœurs compatissants. La Maurienne m'est devenue plus chère que...

Ici la veuve s'arrêta; dans l'élan de sa douleur, elle avait révélé un secret dont elle eut voulu dérober la connaissance à son fils; mais celui-ci en savait plus sur ce mystérieux sujet, qu'elle ne venait de lui en dire; aussi, suivant sa première pensée :

— Mère, dit l'enfant, mon projet est arrêté, mon plan est fait, et demain à l'aube du jour, votre fils prendra la route qui conduit à Paris la grande ville, emportant au fond de son cœur, avec la crainte de Dieu, votre amour, mère chérie, et votre bénédiction.

En achevant ces mots, Pierre tomba aux genoux de la veuve, qui, tremblante, éperdue, forma sur cette tête chérie le signe sauveur du chrétien, puis, relevant son enfant, le pressa convulsivement dans ses bras, en versant un torrent de larmes.

Cette scène déchirante avait eu un muet témoin, le père Anselme, bon religieux d'un couvent voisin, qui possédait toute la confiance de la veuve et de son fils.

Après avoir laissé s'apaiser cette première explosion du sentiment maternel, il appela Pierre; celui-ci se retourna vivement, et en reconnaissant l'homme de Dieu, un éclair de joie illumina son doux visage : il sentait bien que le père Anselme serait pour lui auprès de sa mère un appui, un auxiliaire puissant et dévoué; ne lui avait-il pas confié tous les secrets de son âme! — Laisse-nous, dit le religieux à l'enfant, je tiens à demeurer seul avec ta mère : elle souffre et je vais, Dieu aidant, chercher à la consoler.

Pierre s'éloigna, roulant entre ses doigts les grains de son rosaire et prononçant avec ferveur les paroles bénies de l'*Ave Maria*.

— Ah! mon père, s'écria la veuve dès que Pierre ne fut plus à portée de l'entendre, qu'avez-vous fait? Nous vivions ici tranquilles, sinon heureux, et vous, brisant par vos conseils cette chaîne qui me liait à mon enfant, vous le détachez de moi, alors qu'il aurait encore un si grand besoin de mes conseils, de mes soins, de mon amour!

— La douleur vous rend injuste, ma fille, répondit le vieillard : je n'ai nullement engagé Pierre à quitter nos vallées. Non, je connais trop bien, pour l'avoir fait, les dangers des longs voyages et des séjours prolongés dans de tumultueuses cités; mais depuis que Pierre connaît la noblesse de sa race, depuis qu'il sait vos malheurs, depuis surtout qu'il croit que Dieu l'appelle à une autre destinée qu'à celle de pâtre de la Maurienne, il parle de son avenir d'un ton si résolu, je dirai même si inspiré, qu'en

l'écoutant je me sens entraîné, subjugué, et dans l'impuissance de lui donner un avis contraire.

— Mon père, dit la veuve, un peu confuse des reproches si mal fondés que la douleur lui avait suggérés, pardonnez-moi mon erreur, et veuillez me donner le mot de cette mystérieuse énigme. Vous avez, il est vrai, déchiré le voile qui couvrait mes yeux, mais le nouvel horizon qui s'ouvre devant moi est encore obscurci par d'épais nuages. Quand donc, ô mon père, un rayon illuminateur viendra-t-il éclairer mes faibles regards.

— Écoutez-moi, ma fille, et si votre âme est pleinement soumise à la sainte volonté de Dieu, j'espère pouvoir éclairer les ténèbres qui vous dérobent la perception de la réalité.

La veuve fit un signe d'adhésion, et le père Anselme commença d'une voix grave ses importantes révélations :

« Il y a un an, à pareil jour, votre fils fut appelé au lit de mort d'une vieille femme surnommée la Sainte-des-Bois par les habitants de la contrée; sa demeure, comme il doit vous en souvenir encore, était située au milieu d'arbres touffus; elle se nourrissait de quelques racines, n'allait au hameau que pour participer aux saints mystères, et consacrait ses journées à instruire les pauvres petits enfants que leur peu d'intelligence ou leur état maladif empêchait de fréquenter l'école. Quand l'affaiblissement de ses forces lui fit connaître qu'elle approchait de ses derniers moments, elle m'envoya chercher; j'accourus à son appel : « Père Anselme, me dit alors cette femme, je sens que le Seigneur va bientôt me rappeler à lui; je dois donc me hâter de remplir un engagement sacré! aidez-moi à le faire en m'amenant le jeune Pierre Dubourg... Allez vite, car je sens que bientôt l'heure du compte-rendu suprême sonnera pour moi. » Je partis, et j'allai trouver Pierre dans la prairie; d'après mon ordre il confia la garde de son troupeau à l'un de ses compagnons et me suivit chez la Sainte-des-Bois : « Mon fils, dit-elle dès qu'elle eut aperçu l'enfant, approche-toi de ma couche.» Pierre obéit; alors la mourante tira d'une infractuosité du mur contre lequel était adossé son lit, une cassette en bois d'ébène et la présenta à l'enfant en lui recommandant de l'ouvrir : il le fit et en tira ce papier qu'il me remit après l'avoir lu avec une religieuse attention. »

En prononçant ces derniers mots, le religieux sortait de sa poitrine une lettre que la veuve voulut saisir, mais le père Anselme l'arrêta par un regard sévère.

— O laissez-moi le prendre, le lire, le baiser, demanda la mère de Pierre d'une voix suppliante, j'ai deviné, je sais quelle main...

— Non, ma fille, interrompit le père Anselme, contentez-vous d'en entendre la lecture. Je n'en changerai pas un mot :

« A son fils Pietro, le comte Aziolini.

» Jeune, riche, doué d'une âme ardente, d'un esprit rempli de rêves d'une imaginaire liberté, je crus un moment travailler au bonheur de ma patrie en me mettant au nombre de ceux qui

voulaient tenter de repousser une domination étrangère dont leur orgueil national ne pouvait supporter le poids; impliqué dans une conspiration, je fus condamné à l'exil, mes biens furent confisqués, et je quittai l'Italie sous un nom supposé ; mais je ne partis pas seul : la noble femme, qui était devenue ma compagne aux jours de mon malheur, ne voulut pas m'abandonner quand je n'eus plus à lui offrir, au lieu des joies de la patrie et des douceurs de la fortune, que les peines de l'exil et les labeurs de la pauvreté !

» Je comptais aller chercher sur la terre de France une bienveillante hospitalité; mais, arrivé à Saint-Jean-de-Maurienne, je tombai malade. Mon héroïque épouse ne montra pas un moment de faiblesse dans toutes ces cruelles épreuves, et quand, grâce à ses soins, je me trouvai rétabli, suivant ses conseils dictés par une sagesse toute chrétienne, je louai dans un hameau voisin une petite cabane entourée d'un enclos que je cultivai moi-même.

» Ta naissance, mon Pietro, vint peu de temps après réjouir mon cœur.

» Le Seigneur a daigné pendant six ans encore prolonger pour moi cet état de calme, qui eut été du bonheur sans les souvenirs du passé ; mais Dieu, je le sens, me demande un dernier sacrifice. Afin de l'accomplir sans trop d'inquiétudes et de regrets, je viens, ô mon fils ! t'apprendre tes devoirs.

» Ce que Pierre Dubourg pouvait faire, le noble rejeton des Aziolini ne saurait le continuer ; quand donc tu auras atteint cet âge où il s'agit de donner à l'intelligence, par une étude sérieuse, cet essor qu'elle ne saurait prendre en menant la vie d'un pâtre des Alpes, va à Paris, mon fils, et que Dieu soit avec toi ! »

— Daignez m'expliquer, demanda la comtesse au père Anselme essuyant ses larmes, comment mon époux a pu remettre à la Sainte-des-Bois, une femme étrangère, ce papier révélateur de nos grandeurs passées et de nos infortunes présentes.

— Voici ce que nous dit sur ce sujet la Sainte-des-Bois, après la remise de la précieuse cassette ; ces paroles seront la réponse à ce que vous désirez savoir :

« J'habitais la Lombardie, quand le comte Aziolini fut compromis dans ces affaires politiques qui jetèrent en prison Silvio Pellico, Oroboni, Maroncelli et tant d'autres de nos compatriotes ; plusieurs fois ma maison avait été le lieu assigné à ses amis par le comte Aziolini pour s'y entretenir librement de ce qui était l'objet de toutes leurs pensées; car mon mari lui était tout dévoué. Cependant, comme le comte quitta plus tard la ville que nous habitions, je le perdis complétement de vue. Quelques années après, la mort m'enleva mon époux ; je résolus alors de mener une vie pénitente et solitaire, et si je choisis pour demeure cette vallée, de préférence à tout autre contrée, c'est que ma mère était de Saint-Jean-de-Maurienne et que souvent, aux jours de mon enfance, elle m'avait conduite dans sa ville natale, objet de ses plus chers souvenirs.

» La première fois que le comte parut à l'église, je le reconnus;

mais je ne lui appris qu'au bout de deux ans l'endroit de ma retraite, en lui faisant promettre de me garder le plus profond secret.

» Lorsqu'il se sentit atteint de la maladie qui devait l'enlever, il me confia cette cassette en me faisant promettre de la remettre à son fils lorsqu'il serait entré dans sa douzième année. Si je ne charge pas sa mère de cette délicate mission, ajouta-t-il, c'est pour lui éviter un nouveau chagrin et donner aux yeux de mon fils quelque chose de plus solennel à mes dernières volontés. »

— Quel effet ces aveux produisirent-ils sur Pierre, demanda encore la noble veuve avec une visible émotion?

— Ils le rendirent silencieux et pensif.

— Mais enfin, ne devinrent-ils pas depuis l'objet de ses entretiens?

— Il m'en parla chaque fois qu'il me vit; mais la semaine passée il me fit part de ses projets, me priant de vous les communiquer.

— Eh bien, dites-moi tout, mon père, ne me cachez rien.

— Comptez, ma fille, reprit le bon religieux, sur ma sincérité:

« Il y a quinze jours, c'était le premier dimanche de mai, tandis qu'une longue file de pélerins montait, bannière en tête, le sentier qui serpente sur le gracieux côteau qui couronne délicieusement le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Pierre, prosterné devant la Madone, lui demandait avec larmes de lui donner le courage nécessaire pour accomplir les dernières volontés d'un père dont la mémoire était profondément gravée dans son cœur. Son recueillement était si grand, sa prière si fervente, qu'il ne s'aperçut de l'arrivée de la procession dans le temple de Marie, que lorsque la foule, devenant de plus en plus pressée et compacte, finit par l'étreindre fortement contre la balustrade qui lui servait d'appui.

» Les fidèles parvinrent cependant à se ranger avec ordre et purent prêter une oreille attentive aux paroles que leur fit entendre du haut de la chaire sacrée un prêtre blanchi dans les travaux de l'apostolat et venu dans nos contrées pour y accomplir un vœu fait à la bonne Notre-Dame, dans une périlleuse traversée. Après avoir raconté en quelques mots cette particularité toute personnelle, le saint missionnaire ajouta : « Il n'est personne
» parmi nous, mes frères, qui n'aime à remonter le cours des
» générations, afin d'y chercher le berceau de ses ancêtres; eh
» bien! il me semble qu'en pieux serviteurs de Marie, vous serez
» heureux de retrouver et l'origine de ce délicieux sanctuaire, et
» celle du consolant vocable sous lequel il a été consacré : nous
» sommes ici en famille, réjouissons-nous donc ensemble des
» merveilles qui ont amené l'érection d'un temple regardé comme
» la gloire et la consolation de cette pieuse contrée.

» Vers le milieu du XVI[e] siècle, un prince de la maison de
» Savoie, qui commandait en chef dans une bataille, se voyant en
» danger de périr avec son armée, se mit sous la protection de la
» Mère de Dieu; au même instant, une voix intérieure lui fit com-

» prendre qu'il triomphait : *Bonne nouvelle,* cria-t-il aussitôt à
» sa troupe, nous serons victorieux! Les soldats, à cette annonce
» prophétique, reprirent courage, et les ennemis furent vaincus.
» Le prince, en reconnaissance d'un succès qu'il devait unique-
» ment à la protection de Marie, fit bâtir sur la colline de Prisham,
» à titre d'ex-voto, entre l'église de Saint-Jean et l'oratoire de
» Sainte-Thècle, une chapelle sous le titre de *Notre-Dame de*
» *Bonne-Nouvelle.* » (1)

» L'homme de Dieu développa ce fait miraculeux de la manière la plus touchante; mais Pierre ne l'écoutait plus. Il lui semblait lui aussi entendre une voix qui lui disait : « Pars, mon enfant, et tu triompheras de tous les obstacles qui voudraient s'opposer à la réalisation du vœu paternel! » C. DE C.

(La suite au prochain numéro.)

AUGUSTE MARCEAU, COMMANDANT DE L'*ARCHE D'ALLIANCE*,

PAR UN DE SES AMIS,

Deuxième édition, considérablement augmentée.

Les nouveaux documents que les anciens amis de Marceau ont fournis à l'auteur de sa vie depuis sa publication, font de cette seconde édition un ouvrage presque nouveau, qui joint à l'intérêt de la biographie, celui de la plus instructive et de la plus édifiante conversation.

L'histoire de la grande campagne de Marceau s'est surtout enrichie des épisodes les plus saisissants. Nous en citerons un seul qui suffira pour démontrer d'une manière évidente la vérité de notre assertion.

*Trait arrivé à Wallis (Océanie), durant le séjour de l'*ARCHE D'ALLIANCE, *et raconté par Marceau.*(2)

« Monseigneur Bataillon ayant été obligé de se rendre à Futuna, les Protestants résolurent de profiter de l'absence du pasteur afin de ravager le bercail et d'enlever les brebis. A la même époque, une épidémie terrible se déclara à Wallis : la moitié de la population fut emportée, et Dieu, le permettant ainsi par un secret jugement qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de sonder, le fléau semblait s'attacher de préférence aux Catholiques. A ce coup, les Protestants triomphèrent. «Vous voyez, disaient-ils aux fidèles,

(1) Un antique tableau conservé à Bonne-Nouvelle vient à l'appui de cette pieuse tradition. Toutefois cette première chapelle fut dévorée par les flammes au XVIIe siècle, et rebâtie telle qu'elle est aujourd'hui, par un bon religieux capucin surnommé *frère Jean de Maurienne*.

(2) Nous avons dû, faute d'espace, en retrancher quelques passages. Nous renvoyons au livre pour le lire dans son entier.

comme autrefois la femme de Job au patriarche iduméen, vous voyez à quoi vous ont servi vos croyances et vos œuvres! Il est évident que Dieu est avec nous et que notre religion est la seule qu'il approuve, puisqu'il vous frappe et nous épargne. » Il faudrait connaître les Kanaks, ne vivant que par les sens et si pauvres d'idées, pour comprendre quelle vive impression ce raisonnement faisait sur leurs esprits peu ouverts aux discussions intellectuelles. Déjà quelques-uns semblaient vaciller dans leur foi. Mais Dieu vint en aide à la faiblesse de ses enfants, par un de ces secours inusités qu'il a fait souvent éclater dans la conversion des peuples, afin de montrer à tous que le bienfait de la foi est dû uniquement à la grâce. »

» Un Wallisien avait été attaqué par le fléau, et il gisait étendu au milieu des siens, qui le pleuraient comme mort et préparaient sa sépulture; car il paraissait depuis assez longtemps privé de tous mouvements et de respiration. Tout-à-coup il secoue brusquement cette léthargie, s'agite, regarde ceux qui l'entourent et s'écrie au milieu de la surprise et de l'effroi causé par ce réveil subit : « Ah! que je suis mal! quel malheur! on ne voit rien ici » (1). C'était en plein jour.

» La famille stupéfaite s'approche, l'interroge, et pendant que tous les yeux sont ouverts sur lui comme sur un mort qui sort du tombeau, le Kanak d'une voix nette et assurée : « Je viens du ciel, dit-il, je viens du ciel! J'ai vu Jésus-Christ sur son trône! J'aurais dû être jugé et ce jugement aurait été suivi de ma condamnation éternelle. Jésus-Christ a eu pitié de mon âme, et il a daigné suspendre la sentence. Mais il a ordonné à mon ange gardien de tout me faire voir. J'ai vu dans le ciel plusieurs Wallisiens et la mère du roi : elle pleure, se plaint de son fils et demande sa conversion. »

« As-tu vu dans le ciel, demanda-t-on au Kanak, quelques-uns des habitants de l'île, morts avant l'arrivée des missionnaires? — Aucun. » Cette parole les jeta tous dans la consternation. — « Mon bon ange, continua-t-il, m'a conduit en purgatoire. » Il nomma un grand nombre de ceux qui se trouvaient au milieu des flammes. « J'y ai vu N... qui a été sur le point d'être précipité en enfer, parce qu'il avait fait une communion sacrilège; mais avant

(1) L'auteur avait effacé ce trait de sa biographie, craignant qu'il ne fut une pierre d'achoppement pour quelques lecteurs; mais ayant eu l'occasion d'en parler à Mgr Bataillon en 1858, il a cru pouvoir le publier; le sage prélat le regardant comme une grâce particulière envoyée aux chrétiens de Wallis dans un moment difficile.

de mourir, il a avoué son crime au missionnaire, et en a demandé pardon à Dieu ». Un sauvage qui était présent ajouta : « Ce qu'il dit de N... est vrai ; je me souviens qu'étant allé un jour me confesser avec lui, il me demanda si je communierais le lendemain. Je lui répondis : Non, le missionnaire ne veut pas. » Il répartit : « Tu t'accuses donc de tous tes péchés? moi je ne dis pas tout ; je communie quand je veux ; je communierai donc demain. » — « J'ai encore vu Fouzélino en purgatoire ! » A ce nom, ce fut un cri général d'étonnement et d'effroi... « Fouzélino en purgatoire! Fouzélino le saint! » Cet homme était un pauvre lépreux avancé en âge, et si vénéré que les habitants lui avaient accordé la permission de venir prier à l'église dans un petit coin qui lui avait été concédé. Fouzélino était regardé, à juste titre, comme le saint de Wallis. La foi n'avait pénétré qu'imparfaitement dans les âmes des autres vieillards, dans ces natures abruties si longtemps par toutes les abominations du paganisme et de l'antropophagie ; elle avait inondé l'âme de Fouzélino de ses divines clartés. Il avait des lumières particulières sur les vertus, les mystères, les sacrements, et spécialement sur l'auguste et ineffable sacrement de l'Eucharistie. Il voyait comme intuitivement Jésus-Christ dans l'hostie sacrée, et se tenait avec un respect si profond, avec un tel anéantissement devant l'autel, que sa vue seule était une éloquente prédication pour ses compagnons. Trois fois par jour, il descendait à l'église, appuyé sur son bâton, malgré ses infirmités, et chaque fois il consacrait une heure et demie à l'oraison. Après avoir vécu dans la plus grande innocence depuis son baptême et avoir donné l'exemple de toutes les vertus, il s'était endormi dans le Seigneur, laissant toute l'île embaumée de son précieux souvenir. On conçoit, après cela, avec quelle terreur les Wallisiens entendaient dire qu'il était encore retenu dans le lieu d'expiation par le redoutable jugement de Dieu. « Oui, reprit le Kanak, Fouzélino est en purgatoire; quand il a paru devant le tribunal du souverain juge, Jésus-Christ lui a dit : Tu as été un bon et fidèle serviteur, et je suis content des efforts que tu as faits pour me plaire ; mais j'ai un reproche à t'adresser. » — « Et lequel? lequel? s'écrièrent aussitôt plusieurs voix. » Le Kanak continua : « Jésus-Christ lui a dit : Tu avais encore un peu de force, qu'as-tu fait de tes deux bras? Tu aurais pu un peu travailler; pour te punir de cette oisiveté, je suis forcé de te condamner aux flammes du purgatoire. »

« Et pourquoi, reprirent les Wallisiens, Dieu t'a-t-il montré

toutes ces choses? » — « Par un pur effet de sa miséricorde. Hélas! j'étais trop mauvais; sans cette grâce, je n'aurais jamais pu résister à mes penchants. » Et en effet, ajoutait Marceau, depuis cette époque cet homme se conduit en saint. Les missionnaires purent eux-mêmes faire leur profit des paroles du Kanak pour ranimer leur charité envers les trépassés. « Toi, disait le Wallisien à l'un des pères, tu célèbres quelquefois une certaine messe qui fait beaucoup de bien aux âmes du purgatoire, et qui, si elle ne les délivre pas entièrement, les soulage d'une manière extraordinaire; *mais tu ne la dis pas assez souvent.* » Il ne savait quel nom donner à cette messe, ni comment s'exprimer; on comprit qu'il s'agissait de l'autel privilégié, et ses paroles s'accordaient parfaitement avec le sentiment commun des théologiens.

Disons, en terminant, que la vie d'Auguste Marceau, racontée avec le laisser-aller du cœur qui n'ôte rien au charme de la diction et à l'intérêt des faits, est un de ces livres qui font du bien à l'âme, en lui inspirant une noble émulation pour pratiquer la vertu dans le sens le plus profond et le plus chrétien.

C.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(6e *Article.*)

LE PLAIN-CHANT.

Qu'est-ce que le plain-chant? Avons-nous besoin de le définir? On l'a fait trop souvent; depuis longtemps des idées plus ou moins exactes sur le mode d'exécution convenable à ce genre de musique, ont inspiré des définitions plus ou moins justes aux théoriciens de diverses écoles. Sans aller chercher dans les manuscrits du XIe siècle l'explication précise du mot « plain-chant, » dont Francon de Cologne paraît être l'inventeur, nous nous contentons de répondre : « C'est le chant adopté par » l'Eglise pour la solennité de son culte. » Inutile aussi de raconter les origines, et de nous demander avec les savants si la substance de nos mélodies primitives remonte aux beaux jours de la synagogue, et même, selon l'assertion singulièrement hasardée de quelques-uns, aux fêtes de l'antiquité grecque, ou bien si elle est due au zèle des premiers fidèles, dont les compositions musicales furent plus tard soumises au contrôle éclairé du saint et habile pontife Grégoire-le-Grand. Ces questions spéculatives seraient ici un hors-d'œuvre; trois considérations seulement limitent notre point de vue où nous voulons nous placer. L'ensei-

gnement du plain-chant est digne de nos soins ; il est nécessaire, il est facile.

Nous avons établi dans un précédent article que la musique, en raison de ses rapports avec la religion, dans tous les temps et chez tous les peuples, avait des droits à nos respects et à notre estime.

Aujourd'hui nous occupant du plain-chant en particulier, nous disons encore : La haute importance que l'Eglise attache toujours à son établissement et à sa propagation, doit peser dans la balance de nos opinions, influer sur nos sympathies. Saint Paul avait dit : « Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par » des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant » du cœur avec édification les louanges du Seigneur. » L'oracle des nations avait parlé, et l'écho de sa parole immortelle a toujours vibré à l'oreille et au cœur de ceux qui tiennent élevé sur les nations le sceptre apostolique. Le pape Damase et le pape Jean XXII, séparés l'un de l'autre par une période de dix siècles, étaient sans doute encore sous l'impression de l'avertissement donné aux chrétiens de toute la terre aussi bien qu'à ceux de Colosses, lorsque leurs décrets lançaient l'anathème contre les ennemis du chant de l'Eglise. Souvenons-nous de ces artistes fameux envoyés par Adrien à l'empereur d'Occident; de ces missionnaires se dirigeant vers la Bavière avec l'ordre formel de surveiller l'exécution des mélodies sacrées, d'après les traditions du Saint-Siége ; consultons les annales des conciles œcuméniques ou particuliers, dont les sessions disciplinaires peuvent fournir une si belle page à l'histoire du chant liturgique ; enfin n'oublions pas les nombreuses marques d'encouragement données de nos jours par Pie IX aux différents zélateurs de l'œuvre Grégorienne ; et n'hésitons plus à croire que l'Eglise, immuable dans ses principes, apprécie, maintenant comme autrefois, la mission du plain-chant au milieu des peuples.

Oh ! quelle vertu divine doivent renfermer ces cantilènes liturgiques, pour avoir traversé, sinon toujours dans leur forme, au moins dans leur substance, tant de siècles féconds en bouleversements et en révolutions, pour être sorties victorieuses de cette lutte commune à tous les âges, la lutte du présent contre le passé. Le temps est l'ennemi du laid; cette raison seule serait une forte présomption en notre faveur, si nous tenions à prouver une chose incontestable, à savoir que le chant de l'église porte avec lui le cachet du beau, mais du beau calme, austère, divin. Le chant Grégorien, a-t-on répété mille fois, exécuté comme il doit l'être, porte nos âmes à Dieu et excite en elles de pieux sentiments. En puisant à cette source incomparable, selon saint Bernard, les âmes tristes trouvent de la joie ; les esprits fatigués, du soulagement; les tièdes, un commencement de ferveur ; les pécheurs, un attrait à la componction. Aussi ne sommes-nous pas surpris de l'enthousiasme des fidèles contemporains de saint Jérôme, de ces habitués du plain-chant dont les voix réunies en si grand

nombre « retentissaient sous les voûtes du temple comme le » tonnerre qui se prolonge dans la voûte des cieux. » Et cet exercice des chants sacrés, ils le continuaient au milieu de leurs occupations quotidiennes. « Quelque part que vous tourniez vos » pas, écrivait saint Jérôme à sainte Marcelle, vous entendez des » voix qui bénissent le Seigneur; le laboureur, en conduisant sa » charrue, chante de joyeux *Alleluia*; le moissonneur, en re- » cueillant ses gerbes sous les feux du soleil, se soutient par le » chant des psaumes; et celui qui cultive la vigne, en émondant » et en redressant les tiges d'un arbuste insensible, redit au loin » les phrases sublimes du Roi-Prophète. » On raconte que, lorsque Paul-Emile, l'illustre vainqueur de la Macédoine, reçut les honneurs du triomphe, la musique de Rome oublia les accents en usage aux jours de fête dans les murs de la cité pour ne faire entendre que les airs du champ de bataille. Ainsi, au berceau du Christianisme, les disciples de l'Évangile vivaient au milieu du monde sans en emprunter les refrains, et restaient fidèles aux mélodies qui avaient fortifié leur âme dans le saint temple.

Il nous faut le reconnaître; il vint une époque où l'amour des chrétiens pour la mélodie sacrée, cette sœur de la liturgie catholique, perdit de son ardeur; le plain-chant, comme toutes les choses de ce monde, eut ses jours d'épreuves et de revers. Cette diminution passagère d'estime et de sympathie tint à deux causes principales. La première, ce fut l'altération des mélodies sacrées, surtout quant au mode d'exécution. Basée sur le système musical des anciens, la musique plane est bien différente de notre musique moderne par sa constitution et ses principes; jamais elle n'aurait dû avoir de contact avec elle; on a vu régner une conviction opposée, et le mélange de deux éléments disparates pour la facture du contre-point fleuri amena dans le chant liturgique la disparition du rhythme, et des dessins si bien ordonnés de la phraséologie, souvent même la confusion des tonalités. Ajoutez à cela le manque absolu de livres d'instruction musicale. Un enseignement qui ne se perpétue que par la tradition orale, doit aboutir nécessairement tôt ou tard à l'ignorance, et l'on comprendra sans peine que l'ignorance devait s'entendre fort mal à modifier les graduels et les antiphonaires. C'est ainsi que dans nos chants séculaires la gravité est devenue lourdeur, la simplicité monotonie, l'onction sécheresse; abstenons-nous cependant de toute exagération sur ce point, et disons de suite que l'œuvre grégorienne n'a pas été complétement détruite, qu'il en reste de magnifiques lambeaux, et même que ces nuages qui obscurcissent sa beauté primitive, laissent souvent percer assez de lumière et de splendeur pour qu'elle captive nos regards.

Si les derniers temps ont généralement montré de l'indifférence vis-à-vis d'elle, il a fallu qu'une autre cause vint s'adjoindre à celle que nous venons de signaler : c'est l'affaiblissement de la

foi. Laissons parler ici un homme dont le témoignage ne peut être suspect : « Je le déclare à mes risques et périls, dit M. Adolphe Guéroult, dussé-je par là ruiner ma réputation auprès de tous les dilettanti, il est peu de dimanches dans l'année où nos églises ne retentissent de chants qui, sous plusieurs rapports, peuvent soutenir la comparaison avec les morceaux du style le plus élevé que le Conservatoire ou l'Opéra nous ait fait entendre. Si ces beautés sont généralement ignorées ou méconnues, si des hommes heureusement doués y demeurent insensibles, c'est qu'il ne suffit pas pour les comprendre, d'une organisation musicale et d'un goût exercé, il est encore une autre condition sans laquelle pareille musique ne saurait nous toucher, il faut retrouver au fond de son âme au moins quelques vestiges de la foi chrétienne. On pourrait rapprocher de cette citation la parole d'un artiste israélite ou protestant dont le nom est souvent sur les lèvres des amateurs de belle musique. Mendelsohn entra un jour dans une église de Rome; c'était pendant la semaine sainte. Il entend les formules de la psalmodie et du chant Grégorien (tel que la Renaissance nous l'a légué); il demeure dans l'étonnement en présence de ces mélodies; ramené le lendemain à ces jouissances si nouvelles pour lui, il éprouve le même charme, et vite il écrit à son père pour lui rendre compte de ses impressions, une lettre qui finit par ces mots, résumé de son jugement : « C'est vraiment magnifique! »

Pendant longtemps, ces voix isolées eurent peu de retentissement dans le monde artistique; on n'en continuait pas moins à rire du bon vieux plain-chant. On vit même dans plus d'une église de la capitale les œuvres de musique moderne se multiplier à l'infini, et fondre comme une avalanche sur le pupitre du maître de chapelle, pour prendre, autant que possible, la place des mélodies liturgiques. On faisait fi des protestations de quiconque osait crier à l'abus et prédire un nouveau décroissement de la foi, comme suite nécessaire de ces nouveaux usages.

Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement?

Heureusement, le langage de la vérité a fini par trouver un écho; les Troyens dont nous avons parlé, se sont eux-mêmes lancés dans le mouvement qui nous ramène au chant liturgique. Oui, les plus grands artistes de la France s'unissent aux efforts du clergé, et parfois même le devancent dans l'œuvre de restauration qui s'opère aujourd'hui. Nouvelle preuve que le plain-chant est digne de nos soins.

L'abbé Goussard.

(La suite au prochain numéro).

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Septième année.

3e NUMÉRO. MARS 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XIV.

LE CLOCHER NEUF.

Au commencement de l'an 1459, l'évêque de Chartres, Pierre de Beschebien, étant mort, eut pour successeur Miles d'Illiers, doyen du Chapitre (1), qui jouissait d'une grande prépondérance dans sa compagnie et possédait toute la confiance de Charles VII, ayant rempli avec habileté plusieurs missions diplomatiques dont ce monarque l'avait chargé près la cour de Rome. Il n'entre point dans notre sujet de rapporter les divers conflits qui s'élevèrent entre ce prélat et le Chapitre de Notre-Dame, au sujet de la juridiction épiscopale, ni de parler des différends survenus entre Miles et l'abbé de Saint-Père, touchant le droit de *past* et de *gîte* dans le monastère; nous dirons seulement que, tandis qu'il occupait le siége de Chartres, Louis XI vint à plusieurs reprises séjourner dans cette ville, où l'appelait d'abord et le retenait ensuite son ardente dévotion pour la Vierge aux Miracles; et qu'après un épiscopat long et agité, il résigna avec l'agrément du Pape son évêché entre les mains de René d'Illiers, son neveu,

(1) Florent d'Illiers, frère de Miles, venait d'être promu au bailliage de Chartres. Ce fidele chambellan de Charles VII ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité, car il rendit l'âme au mois de juillet, presqu'au moment où il apprit le trépas de son maître. — Une des anciennes verrières de l'église Sainte-Foy le représentait, ainsi que sa femme, dans l'attitude de la prière; leur fils Charles, chanoine de Chartres, figurait dans une autre verrière de la même église.

fils du fameux Florent, et archidiacre de Pincerais en l'église de Chartres (1532) (1). Ce fut le dernier acte important de ce prélat, qui mourut un an après, et René, dont la personne était estimée de tous, prit possession de son siége le 29 mars 1493.

Un fait que l'historien de Notre-Dame ne saurait passer sous silence, puisqu'il coïncide avec les plus fréquents pélerinages de Louis XI au sanctuaire de Marie et avec le séjour de la reine Charlotte de France à Nogent-le-Roi (2), diocèse de Chartres, c'est la naissance de cette Jeanne de France, qui devait un jour, épouse malheureuse et répudiée, ensevelir dans la solitude du cloître les amertumes de son pauvre cœur, et que Dieu réservait pour ajouter un fleuron de plus à la couronne de la Vierge-Mère, en la choisissant pour fondatrice de l'ordre des Annonciades. Il est permis de croire que Louis dut à sa confiance sans bornes envers la bonne Dame de Chartres, la gloire la plus pure et la plus sainte qui rayonna jamais sur son royal front, celle d'être le père d'une fille que l'Église éleva sur ses autels, seul trône durable, seul piédestal qui ne tombe point en poussière, parce qu'il tient du ciel même son immuabilité!

Charles VIII, *cette excellente créature* que la solitude d'Amboise n'avait guère initié au gouvernement d'un vaste royaume, mais dont le cœur était accessible aux généreuses inspirations de la foi comme aux douces impulsions de la piété, tint à honneur de visiter le temple de Notre-Dame l'année qui suivit son avénement et confirma tous les priviléges accordés par ses prédécesseurs à la cité de Marie (1484).

Anne de Bretagne, partageant la dévotion de son royal époux envers la Vierge de soubs-terre, vint plusieurs fois s'agenouiller à ses pieds et orna la Sainte-Châsse d'une ceinture toute resplendissante d'or et de pierreries. La généreuse princesse voulut aussi contribuer à l'éclat de la sonnerie du temple de Notre-Dame en offrant une cloche qui depuis porta son nom. La manière pleine de joyeuseté dont elle en fit la promesse au Chapitre, mérite d'être rapportée. C'était en 1510, la reine, prosternée dans la crypte chartraine, oubliait, dans la douce expansion d'une prière

(1) Le roi repoussa d'abord cette résignation comme attentatoire aux libertés de l'Église gallicane, mais après la mort de Miles, il cessa son opposition après quelques corrections de forme dans la bulle de l'évêque René.

(2) Les couches de cette princesse eurent lieu au manoir du sire de Brézé, au mois d'avril de l'année 1464.

fervente, toutes les pénibles préoccupations attachées au rang suprême, quand tout à coup une voix qui semblait un écho des célestes concerts, tant elle était suave et harmonieuse, vint frapper ses oreilles. Anne releva aussitôt la tête et aperçut debout près de l'autel un jeune enfant qui disparut après avoir achevé le chant de l'hymne sacrée. Mais ses mélodieux accents avaient trop ému la reine pour qu'elle ne cherchât pas à l'entendre encore, aussi demanda-t-elle au Chapitre de lui accorder le jeune virtuose pour sa chapelle privée ; une telle prière dans une telle bouche valait un ordre formel ; les chanoines s'empressèrent donc d'accéder à son désir, et en les remerciant, Anne leur dit avec un gracieux sourire : « Messieurs, vous m'avez donné une petite » voix et moi je veux vous en donner une grosse. » Elle tint parole, la pieuse Reine, et envoya peu de temps après une cloche portant 4 mètres 26 centimètres de circonférence et pesant 2,040 kilogrammes.

Le chant liturgique n'était pas la seule célébrité acquise par le chapitre de Chartres, car douze ans à peine après l'introduction de la découverte de Guttemberg en France, Pierre Plume, savant chanoine de Notre-Dame, faisait imprimer, à ses frais, dans sa propre demeure, par le typographe Jean Dupré, un Missel à l'usage du diocèse et un charmant Breviaire in-12, en parchemin orné de lettres majuscules rehaussées d'or et de couleur rouge et bleue, que l'on peut admirer encore à la bibliothèque Mazarine. Celle de Chartres possède également un exemplaire du Missel de Pierre Plume, qu'elle met au nombre de ses plus précieuses antiquités.

L'architecture religieuse devait aussi fournir vers cette même époque son genre d'illustration à la cité chartraine, et Jean Texier, dit *Jehan de Beauce,* en jetant dans les nues cette admirable flèche toute couverte de festons et de dentelle de pierre, vulgairement appelée le Clocher neuf, devait porter par cette merveilleuse création un sublime défi à l'art à la fois simple et majestueux qui, au XII[e] siècle, avait produit son rival aérien nommé par opposition le Clocher vieux (1). Aussi, en contemplant ce travail si élégant, si prodigieux, si hardi, on cesse de regarder comme un malheur l'incendie allumé par le feu du ciel en 1506, et dont les flammes dévorantes consumèrent en quelques

(1) Ce clocher est celui qui occupe le sud de la façade principale.

heures la construction de bois et de plomb superposée sur la base du clocher de la façade septentrionale, à la suite du sinistre de même nature qui, en 1194, avait réduit en cendres le temple de Notre-Dame. Quand Jean Texier eut terminé son œuvre, on plaça à la base du clocher l'horloge jusqu'alors posée sur une des croisées de l'église, mais on mit le timbre dans le haut afin d'obtenir une plus grande sonorité. (1)

Les orages, la peste, la guerre n'étaient pas les seuls maux dont la Beauce fut tour à tour frappée, et une désolante sécheresse vint en 1511 succéder à tous ces fléaux. Les plaines si fertiles de ce *grenier de la France* n'étaient couvertes que d'herbes parasites et jaunissantes; toute espérance de moisson semblait détruite, et le découragement et la tristesse se peignaient sur le visage halé et défait des cultivateurs; dans cette extrémité le Chapitre fit sonner chaque jour, vers le soir, la cloche Anne-de-Bretagne, afin d'exciter le peuple à prier l'Auteur de tous biens de féconder ses sueurs et de rendre à ses champs désolés leur primitive beauté.

L'honneur de recevoir dans ses murs des têtes couronnées ne manqua point à la cité chartraine pendant toute la durée du XVIe siècle. Mais à Louis XII était réservé d'inaugurer pendant cette période séculaire les royaux pélerinages à la bonne Notre-Dame. Ce prince vint à Chartres en 1502 accompagné du cardinal d'Amboise, afin de rendre à Marie son tribut d'hommages dans son vénéré sanctuaire. Heureux ce monarque s'il avait eu toujours des conseillers aussi éclairés et aussi sages que l'évêque de Rouen; il n'aurait pas entrepris contre le souverain Pontife cette lutte déplorable qui vint affliger tous les vrais fidèles. Les habitants de Chartres, la ville catholique, témoignèrent d'une manière évidente, mais inoffensive pour leur souverain, la douleur que leur causait une conduite si peu digne du fils aîné de l'Église, en assistant en foule à une procession où l'on porta solennellement de la cathédrale à la paroisse Saint-Maurice, la châsse de saint Piat, afin d'obtenir la paix entre le roi de France et le Vicaire de Jésus-Christ.

François Ier, le chevaleresque successeur de Louis XII, sa

(1) Les travaux, commencés en 1507, sous l'épiscopat de René d'Illiers, furent terminés en 1513; ils avaient pour inspecteur le chanoine Vastin des Fugerets. — Les différents ouvrages d'horlogerie et de serrurerie furent exécutés par Me Macé Beguin.

mère Louise de Savoie et la reine Claude de Bretagne firent en 1518 leurs dévotions dans le temple de Marie.

Le cardinal de Bourbon, évêque du Mans, voulut y célébrer pontificalement (1520), et la reine Eléonore (1531), non contente de recevoir la divine Eucharistie dans le sanctuaire de la Vierge-Mère, assista pendant deux jours à tous les offices, entourée d'une suite nombreuse et recueillie. Toutefois si l'église de Chartres avait ses moments de gloire et de bonheur, elle connaissait aussi les jours de tristesse et de deuil ; et ce ne fut pas sans une douleur profonde qu'elle vit son évêque Erard de la Marck abandonner sa patrie et son roi, pour suivre la fortune de Charles-Quint. Heureusement pour ses ouailles qu'il consentit à permuter avec Louis Guillard, évêque de Tournay, grand partisan de François Ier. Cet arrangement reçut la sanction du Pape et de la régente, les bulles furent expédiées le 4 des calendes d'avril 1525, et le 2 juillet le nouveau prélat entra dans sa ville épiscopale, où il fut reçu avec joie et honneurs par le Chapître, les notables et le reste des habitants, qui se portèrent en masse sur le passage de leur pasteur pour recevoir les prémices de ses paternelles bénédictions.

ALLEZ A JOSEPH!

Quand Dieu veut léguer au monde un de ces grands bienfaits, une de ces sublimes choses qui ne peuvent sortir que de sa main libérale et puissante, il le prépare le plus souvent par une longue attente et des vicissitudes diverses à cette faveur céleste; et quand le moment arrêté dans ses décrets éternels est enfin arrivé, toutes les incertitudes cessent, toutes les difficultés s'aplanissent, tous les voiles se déchirent, et une clarté toute divine laisse voir dans son incomparable beauté ce don précieux, objet de tant de délices, de soupirs et de vœux.

C'est ainsi que le culte de saint Joseph vient de s'épanouïr au soleil du XIXe siècle, après avoir dormi, pendant un nombre si multiplié d'années, ce doux sommeil de l'Épouse qui n'est connu que des âmes intérieures, des âmes éprises du divin amour! Et admirons ici la bonté du Seigneur qui, à la vue d'une génération toute pétrie d'ambition, toute gonflée d'orgueil, avide de richesses et de plaisirs, ne travaillant que pour jouir, faisant parade de tout, même de ses bassesses, de ses ignominies, va prendre dans son obscur atelier de Nazareth, Joseph, l'homme juste, chaste, dévoué, désintéressé, modeste, pauvre, laborieux, et par la voix de son Eglise, nous dit en l'offrant à nos regards et à notre imitation : Voyez et instruisez-vous!

Que verrons-nous, Seigneur, en jetant les yeux sur le modèle que vous daignez présenter à nos regards? Un obscur artisan, un de ces ouvriers ignorés dont la vie utile, mais cachée, ne jette aucun poids dans les balances sociales. Est-ce bien là celui dont la puissante protection peut contribuer au salut du monde? A la vérité, je le sais, son origine est illustre : le sang des rois de Juda coule dans ses veines; mais que lui sert de compter David et Salomon entre ses aïeux, puisque toutes ces grandeurs se sont évanouies, et qu'au lieu du sceptre royal sa main ne porte plus que le rabot du charpentier? Pardon, pardon, mon Dieu, d'un tel langage; il ne sort pas d'une bouche façonnée aux accents divins; et pour trouver sa condamnation il suffit d'ouvrir le Testament de la Loi nouvelle, qui renferme ces incomparables paroles : « *Joseph, époux de Marie, de qui est né le Christ,* » pour comprendre toute la grandeur, toute l'élévation, toutes les sublimes prérogatives dont fut revêtu ce juste par excellence, qui termine si magnifiquement dans son humilité la série des patriarches, et ouvre celle si longue et si admirable des bienheureux enfantés par l'Evangile. Mais cette grandeur est si humble, cette élévation est si aimable, ces prérogatives renferment tant de motifs de confiance, que bien loin de jeter le trouble dans les cœurs, elle les réjouit et les console. Oh! oui, quand on pense que Joseph était l'époux de Marie, cette mère qui a tant aimé ses enfants d'adoption que pour les sauver elle a donné son propre fils, on ne peut douter qu'elle ne lui ait fait partager tous ses sentiments à notre égard, et c'est sans étonnement que j'entends sainte Thérèse s'écrier : « Je conjure pour l'amour de Dieu ceux qui ne me croient pas d'en faire l'expérience; ils verront combien il est avantageux de recourir à ce glorieux patriarche et de l'honorer spécialement. »

Si d'un autre côté on considère saint Joseph comme étant le chef de la sainte famille, et à ce titre exerçant sur Jésus, le Verbe fait chair, tous les droits de la paternité, oh! alors devant un tel mystère l'esprit se confond; mais la vénération pour le gardien sublime du dépôt divin redouble, et l'on éprouve un immense bonheur à aimer celui auquel le Sauveur était soumis, auquel il obéissait, et que lui aussi aimait comme son ange visible, son tuteur, son défenseur, le protecteur de son enfance, le virginal époux de sa mère immaculée, le vase d'élection rempli du parfum des plus suaves vertus. O Joseph! père adoptif de mon Jésus, de quelle puissance d'intercession ne devez vous pas jouir dans le ciel, après avoir été revêtu sur la terre du pouvoir le plus étendu qu'ait jamais possédé aucun mortel, celui de commander à l'Enfant-Dieu! Ah! si les martyrs prient par leurs plaies, les élus de tout genre par leurs sacrifices et leurs mérites divers, vous, ô grand saint, vous priez par ces mains durcies au travail pour nourrir le Verbe fait chair; par ces bras qui tant de fois portèrent l'Enfant-Jésus; par ce cœur sur lequel il reposa si souvent sa tête divine, et qui reçut à ce contact adorable comme une émanation de l'amour du Sauveur pour la pauvre humanité; aussi, bien loin d'avoir perdu avec votre Dieu cette familiarité intime et cette autorité vénérée, qui firent votre bonheur aux jours

de votre exil, elles ont reçu dans le ciel une éternelle confirmation. C'est pourquoi l'on peut dire en toute vérité que nul ne vous a invoqué avec foi, ô grand saint, sans avoir été exaucé. Mais afin de servir de sanction à ce qui précède, j'en appelle à tous ceux qui, dans leurs moments de détresse, ont eu recours à vous: qu'ils viennent et qu'ils disent si vous les avez délaissés! Oui, qu'il paraisse ce petit ange de la terre, revêtu de sa robe couleur de ciel, et qu'il raconte dans son langage enfantin comment, atteint du croup, cette maladie dont le nom seul fait trembler toutes les mères, il a été guéri contre toute attente, après qu'un bon prêtre eût placé sur sa poitrine une médaille de saint Joseph et qu'on eût adressé à ce grand saint des prières pour lui. Qu'il nous rapporte, ce pasteur zélé, les merveilles de grâce opérées dans sa paroisse depuis qu'il l'a mise sous le patronage de saint Joseph. Qu'il nous révèle, ce jeune écolier, le secret des succès inespérés qu'il obtient dans ses études, afin que d'autres enfants imitent son exemple et comme lui demandent chaque jour à saint Joseph de bénir leurs laborieux efforts.

Enfin qu'il nous fasse l'aveu, ce pieux supérieur d'un établissement d'éducation, de cette admirable confiance en saint Joseph, qui lui fit déposer aux pieds de sa statue une pièce de dix sous, la seule qui lui restât en caisse la veille d'un paiement considérable, confiance toute filiale que le bon père récompensa merveilleusement en procurant presqu'aussitôt à son fidèle serviteur la somme nécessaire pour satisfaire à ses engagements. Nous pourrions multiplier à l'infini ces témoignages, mais il faut se borner : ils nous semblent suffire pour nous porter à invoquer saint Joseph, à espérer en lui. D'ailleurs, plusieurs moyens approuvés par l'Eglise nous sont offerts pour raviver et soutenir notre dévotion envers ce puissant protecteur. Ils sont faciles, ils sont doux, ne les négligeons-donc pas. C'est d'abord le culte perpétuel qui consiste à honorer d'une manière particulière, un jour par année ou par mois (1), les douleurs, les joies, les grandeurs, les vertus de saint Joseph.

Vient ensuite la pratique des sept dimanches, si féconde en heureux fruits, en bienfaisants résultats.

Puis l'association pour la bonne mort, érigée sous le tutélaire patronage de saint Joseph, nous offre son consolant appui pour soutenir les luttes décisives de nos derniers moments.

Le cordon de saint Joseph nous est aussi offert non-seulement comme soulagement à nos douleurs physiques, mais comme un préservatif contre l'esprit du mal, celui surtout qui est le plus contraire à la sainte, à la belle, à l'angélique vertu de chasteté!...

L'archiconfrérie de saint Joseph, érigée à Beauvais, et qui compte déjà de nombreuses affiliations (2), réunit tout ce que notre piété peut désirer, tant y sont multipliés les avantages spirituels qu'elle procure aux personnes qui en font partie.

(1) La réunion de 31 personnes suffit, tandis que pour le culte annuel il est nécessaire d'en réunir 365.

(2) Nous citerons entr'autres celle de Sainte-Foy, à Chartres.

Avant de les octroyer, le souverain Pontife, comme pour augmenter l'ardeur des désirs du prêtre si zélé (1) qui lui en faisait la demande, semblait en différer l'instant. Cependant, après quelques-unes de ces paroles que Pie IX seul sait dire : « Il faut bien accorder quelque chose à ce cher enfant, » ajouta-t-il avec une bonté charmante. La cause du dévoué serviteur de saint Joseph était gagnée, et quand il vit la supplique qu'il avait présentée au saint Père signée de sa main, des pleurs abondants s'échappèrent de ses yeux, car la joie, quand elle déborde du cœur, se trahit par des larmes aussi bien que la douleur.

Le mois de mars clôt délicieusement cette longue énumération de pieuses pratiques en l'honneur de saint Joseph, et sert de préparation et d'actions de grâces à la fête qui se trouve placée presqu'au milieu de ce mois béni.

Allons donc à Joseph, dans tous les temps et dans toutes les circonstances de notre vie. Mais recourons à lui, surtout en ces jours de grâces et de spéciales bénédictions; recommandons-lui nos personnes, nos familles, nos intérêts les plus chers. Parlons-lui beaucoup, dans les doux épanchements d'une prière fervente, de ces pauvres âmes que nous aimons tant, malgré leurs misères, et qui sont si loin du bon Dieu. N'oublions ni l'Église notre mère, ni ce père commun de tous les fidèles, représentant visible de Jésus-Christ sur la terre et dispensateur de ses faveurs divines. Oh! oui, allons tous à Joseph, allons-y avec persévérance, avec amour, et disons-lui, avec cet élan qu'inspire la piété, cette prière remplie de charme et de douceur :

Nous vous saluons, ô Joseph! plein de grâce; Jésus et Marie sont avec vous; vous êtes béni entre tous les hommes, et Jésus, le fruit de votre chaste épouse, est béni.

Saint Joseph, père nourricier de Jésus, époux de la Vierge Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Un humble servant de Marie.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(7e *Article.*)

LE PLAIN-CHANT (suite).

Depuis que le développement de notre thèse nous a conduit à a question du plain-chant, nous n'avons pu la présenter encore que sous une de ses faces ; nous avons constaté que l'enseignement du plain-chant était digne de nos soins. Aujourd'hui, franchissant avec le fil de nos pensées cette première limite de

(1) L'abbé Claverie, aumônier des frères de la doctrine chrétienne de Beauvais.

notre proposition, nous en attaquerions la seconde partie : « cet enseignement est nécessaire, » s'il ne nous semblait préférable de soumettre de suite aux yeux de nos lecteurs une pièce justificative du plus haut intérêt à l'appui de nos assertions précédentes, et de celles que nous émettrons bientôt. C'est une lettre de M. Olier, le célèbre fondateur du séminaire Saint-Sulpice, sur le chant de l'église. (1) « L'ordre d'idées dans lequel M. Olier se plaît habituellement, dit un chanoine d'Orléans, M. l'abbé Victor Pelletier, qui citait cette lettre, ainsi qu'une autre sur l'orgue, il y a quelques semaines, n'est pas toujours accessible à la généralité des lecteurs. Cependant lorsqu'on prend la peine de s'appliquer et qu'on veut bien prendre la peine de se mettre soi-même dans un certain recueillement, on éprouve aussitôt en lisant ces écrits un charme inexprimable. »

LETTRE 93. — DU CHANT DE L'ÉGLISE.

« J'apprends avec bien de la joie l'assiduité que vous rendez maintenant aux offices divins et l'amour que vous avez pour le chant de l'Église. C'est un emploi tout saint, tout divin, et qui ne peut être en vous qu'une source de beaucoup de bénédictions et de grâces, si vous vous y appliquez avec religion. Il me semble que c'est là proprement l'occupation des saints et l'exercice du paradis : car que fait-on dans le ciel, que glorifier Dieu et chanter ses louanges? Le chant dans l'église est une expression de louanges que dans le secret de notre cœur nous rendons à Dieu en l'esprit intérieur de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est la véritable hostie de louange de Dieu son Père; et l'écriture sainte le nomme pour cela, chez le Prophète, hostie de vocifération. Cependant il est muet sur nos autels et dans le sein du Père, au moins à notre égard; car nous n'entendons rien de sa voix et l'Église n'en est pas secourue extérieurement et d'une manière sensible. C'est de quoi elle se plaint amoureusement dans les cantiques et ce qui lui fait dire : *Sonet vox tua in auribus meis.* Votre Père et les âmes même favorisées de votre amour et de vos visites intérieures entendent assez le son intérieur de votre voix, dont vous parlez au milieu du silence. Mais les peuples grossiers, qui ne peuvent entendre que la voix extérieure et sensible, et qui n'ont pas ces oreilles du cœur ouvertes pour les paroles de l'Esprit et pour entendre *quid Spiritus dicat Ecclesiis*, ils ont besoin d'une autre voix que de celle qui ne parle qu'au cœur. C'est pour cela que le Fils de Dieu anime de son Esprit les Prêtres pour publier en eux les louanges de son Père, et on entend sa voix comme la voix d'une multitude, *tanquàm vox*

(1) Lettres spirituelles de M. Olier, curé de la paroisse et fondateur du séminaire de Saint-Sulpice. Nantes, Gailmard, 1851, 2 vol. in-32.

multitudinis, ainsi que l'Ecriture sainte le remarque, parce qu'il se rend en chacun d'eux une hostie de vocifération.

» Jésus-Christ, unique dans sa religion et dans les hommages qu'il rend à Dieu dans le cœur des prêtres, se sert des anges dans le ciel pour dilater spirituellement sa religion, et il se sert sur la terre de l'organe des hommes pour la dilater corporellement, faisant ainsi en la terre et au ciel un concert perpétuel de louanges divines. Ce doit être là la consolation de ceux qui chantent le plain-chant, qui, dans ses mesures et dans ses pauses, est réglé sur la méthode et sur la règle ordinaire de Dieu. Car, comme il fait tout avec poids et mesure, et avec société et unité dans l'Église du ciel et de la terre, il fait aussi que le chant se trouve tellement réglé, que de plusieurs il ne s'en fait qu'une voix, ou plutôt qu'une seule harmonie.

» Ces âmes appliquées au chant sont assurées qu'elles ont une des fonctions des plus pures et des plus éminentes de l'Église de Dieu. Elles sont comme les anges des plus hautes hiérarchies, qui, séparés du commerce des hommes, sont appliqués à ce seul ministère de la louange; et elles ont non-seulement société avec toute l'Église, qui ne chante et ne loue la majesté de Dieu en tous que dans un même esprit, mais elles sont encore en société avec tous les anges du ciel, qui ne sont appliqués à Dieu qu'en Jésus-Christ; et elles sont de plus en société avec Jésus-Christ même, à qui elles servent de supplément, pour être entendu de l'Église par leur organe; ainsi elles sont l'achèvement et la plénitude de Jésus-Christ, qui dilate et multiplie par eux les louanges de son Père; et elles font la fonction même du Verbe en l'éternité, qui est la louange universelle et parfaite de Dieu. C'est pourquoi que tous les chantres se perdent en Jésus-Christ et qu'ils s'y tiennent incessamment unis, pour être animés d'un profond respect, d'un vif amour et d'une parfaite religion en leurs louanges. C'est à quoi je vous exhorte par-dessus tout pour vous pouvoir acquitter dignement de ce saint ministère. »

En présence de ces réflexions qui trahissent le mystique profond plus que le musicien spécial, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec saint Bernard : *Quid non inveniat fides?* que ne découvre pas la foi? L'abbé Goussard.

(La suite au prochain numéro).

LE FILS DE L'EXILÉ, (1)

NOUVELLE (suite).

— En quittant le sanctuaire de Marie, Pierre vint me trouver, continua le père Anselme, pour me faire part de tout ce qu'il venait d'éprouver, et m'annonça son prochain départ. « Veuillez

(1) La reproduction de cette nouvelle est interdite.

annoncer cette détermination à ma bonne mère, ajouta-t-il, je redoute sa douleur et je me sens faible contre ses larmes. » Je lui démontrai qu'il devait faire les premiers aveux, il y consentit ; vous savez le reste, ma fille, il vous faut donc demander au Seigneur la force nécessaire pour accomplir ce douloureux sacrifice.

— Laisser partir mon fils seul, sans guide, sans appui, ô mon père ! jamais je n'aurai ce triste courage.

— L'ange qui veille sur les orphelins ne sera-t-il pas avec lui? d'ailleurs Pierre a tout prévu, il doit rejoindre à Chambéry une troupe d'enfants des montagnes.

— Eh quoi ! le descendant des Aziolini arriverait à Paris mêlé à tous ces petits savoyards, dont l'unique métier est de montrer leurs marmottes aux passants ou d'amuser le riche par leurs chants naïfs en ramonant leurs cheminées. O quelle ignominie!

— Ce mot s'attache au crime et non à la pauvreté.

— Mon fils mendiant!

— Marie n'a-t-elle pas frappé aux portes de Bethléem? Mais rassurez-vous, je lui donnerai une lettre pour un de ces *grands* de la terre qui aiment les *petits*, et croient s'élever encore en s'abaissant vers eux. Il protégera votre enfant, lui procurera les moyens de recevoir une éducation en rapport avec sa naissance, et si un jour il lui est donné de rentrer dans sa patrie, il pourra du moins s'y montrer à la hauteur de la position sociale que lui a léguée sa naissance.

La comtesse ne répliqua rien, et quand le lendemain son cher fils vint pour lui adresser ses derniers adieux, il trouva sur son petit paquet de voyage une bourse de cuir remplie de quelques pièces de monnaie (les seules que la veuve possédât), et le crucifix qui avait reçu le dernier soupir de l'exilé. Quant à sa mère, l'enfant la chercha vainement... dès le soir elle avait quitté la chaumière, et, gravissant la sainte colline de Prisham, elle était allée demander à la Mère des douleurs de protéger, de bénir son enfant.

Cependant, quand le soleil eut commencé à dorer l'orient de ses feux, la veuve sortit de la chapelle, et jetant ses regards sur la route que devait suivre son fils, elle l'aperçut au loin qui cheminait avec lenteur, la tête inclinée sur sa poitrine.

Pauvre petit, pensa-t-elle, ah! que n'ai-je reçu tes derniers embrassements? que n'ai-je encore essayé de te retenir?

Pierre! Pierre! s'écria-t-elle avec force; mais l'écho seul répondit à son appel. Pierre! répéta-t-elle encore; au même moment elle vit son fils qui portait ses regards vers la chapelle; élevant alors son mouchoir dans les airs : Pierre! Pierre! dit-elle de nouveau. L'enfant n'entendit pas la voix, mais il comprit le signal maternel et se mit à genoux pour implorer une dernière bénédiction, puis il se releva plein d'une nouvelle énergie, et rencontrant à quelques pas de là le père Anselme : Bonne nouvelle, lui cria-t-il, ma mère est là-bas (et il indiquait du doigt la sainte montagne) qui prie la madone pour le petit voyageur!

Le saint religieux fit route avec Pierre jusqu'à Chambéry; arrivé dans cette ville, il le recommanda fortement à un bon savoyard qui, retournant à Paris où il avait passé sa jeunesse, s'était chargé d'y conduire quatre des plus pauvres enfants de son village. Le père Anselme remit ensuite à son cher protégé la lettre dont il avait parlé à la comtesse, et revint en toute hâte au hameau pour donner à cette mère éplorée tous ces consolants détails. . . . .

Qu'elle est belle dans sa chaste fécondité, qu'elle est digne de notre admiration et de nos respects, cette fille du ciel qui, sous le doux nom de charité, vient apporter à la terre comme un rayonnement du bienheureux séjour! Aucune misère ne l'étonne, aucune difficulté ne l'arrête, aucune plaie ne la rebute, aucun danger ne l'effraie; pour faire du bien à ses frères elle brave la maladie, elle affronte le trépas; car la charité c'est l'amour, et l'amour est plus fort que la mort. Elle prend autant de formes, autant de noms qu'il y a de maux divers; mais soit qu'on la rencontre au chevet du malade, dans la mansarde du pauvre, dans la chambre du vieillard, soit qu'on la trouve instruisant les petits enfants ou servant de mère aux orphelins, elle se trahit toujours à son délicieux parfum.

Au nombre de ses œuvres les plus touchantes, nous citerons celle des Petits-Savoyards. Voyez-les s'abattre à Paris par bandes, comme les hirondelles au printemps : chers enfants, que vont-ils devenir dans cette grande cité? *La chose*, la propriété de quelques maîtres avides, qui exploiteront à leur profit leur agilité, leur probité, leur adresse, et qui, en récompense de leur travail, leur donneront à peine de quoi ne pas mourir de faim, comme la marmotte qu'ils avaient apportée du pays. Hélas! tel serait le sort du plus grand nombre, si des hommes au cœur tendre et compatissant n'accueillaient ces petits émigrants à leur arrivée dans la capitale, ne cherchaient à leur procurer de bons patrons, ne veillaient à leurs intérêts; et pour mettre le sceau à tant de vigilance et de soins, ne les réunissaient tous chaque semaine pour leur parler du bon Dieu, et leur faire retrouver dans l'isolement et dans l'exil quelques-unes des joies de la famille et de la patrie.

Le comte de L..., auquel était adressée la lettre du Père Anselme, s'occupait de la manière la plus active et la plus intelligente de ces pauvres enfants de la Savoie. Aussi, non-seulement il reçut Pierre avec une bienveillance toute paternelle; mais, après l'avoir conduit avec ses compagnons dans une maison sûre pour y passer la nuit, il se rendit chez l'un de ses amis, comme lui protecteur zélé de l'Œuvre des Petits-Savoyards, afin de convenir ensemble de ce qu'il y aurait à faire en faveur de Piétro Aziolini. Par une heureuse coïncidence, le baron de Dervilliers, riche propriétaire normand, se trouvait présent à cet entretien.

— Je veux voir cet enfant, dit-il après que le comte eut achevé le touchant récit des infortunes de son petit protégé; je désire

l'interroger, savoir quelles sont ses vues ; en un mot, tâcher de découvrir ce qui se passe dans ce jeune cœur. Peut-être pourrais-je faire quelque chose pour lui ; toutefois, quand il s'agit de certains sacrifices, il faut bien s'assurer si celui qui doit en être l'objet en est réellement digne : envoyez-le-moi donc, ajouta le baron en prenant congé des deux amis.

Ceux-ci le lui promirent, et le lendemain, à dix heures sonnantes, Pierre, conduit par le comte de L..., se présentait à l'hôtel du baron de Dervilliers. Après une courte attente, le jeune Piétro fut introduit dans son cabinet, où il resta pendant deux heures seul avec lui, le comte s'étant retiré par discrétion.

Il se rendit ensuite chez M. de L..., qui lui demanda de lui rapporter sans détour tout ce que le baron lui avait dit.

— Oh! monsieur, répondit l'enfant en se jetant à son cou avec la naïveté du jeune âge, bonne nouvelle! (Nous savons quelle portée Pierre donnait à ces deux mots, *bonne nouvelle.*) M. le baron, après m'avoir bien questionné, bien interrogé, bien examiné, a fini par me dire : « Enfant, je te crois bonne volonté et bon cœur ; aussi je consens à te recevoir chez moi : mon fils est de ton âge, son précepteur deviendra le tien, et j'espère que par ta piété, ton application, ta docilité, tu justifieras l'opinion favorable que j'ai conçue de toi. » Vous pensez bien, M. le comte, que j'ai dit *oui, oui;* seulement je n'ai pas osé l'embrasser : je le crains plus que vous. Oh! n'est-ce pas, ajouta l'enfant de sa voix la plus douce, vous ne m'abandonnerez pas? vous me viendrez voir quelquefois? Je vous aime tant déjà! Oh! comme ma mère serait heureuse d'apprendre.....

— Il faut lui écrire, interrompit le comte en présentant à Pierre une plume et du papier.

— Merci, merci, je vais le faire ; mais, M. le comte, qu'un mot de vous lui causerait de plaisir!

Le comte sourit, et quand l'enfant eut terminé sa lettre, il y ajouta quelques lignes remplies de délicatesse et de cœur.

Il congédia ensuite son petit protégé ; et déjà celui-ci avait franchi le seuil de l'appartement, quand il y rentra précipitamment.

— J'ai oublié, dit-il au comte un peu surpris de ce brusque retour, de vous confier une chose importante : c'est que M. de Dervilliers m'a fait promettre de ne dire à son fils ni mon pays ni mon véritable nom, sous peine d'être à jamais privé de ses bienfaits. Me laisser appeler Pierre Dubourg est chose facile, mais cacher le pays qui m'a vu naître me paraît presque impossible.

— L'avez-vous promis? demanda le comte à l'enfant.

— Il le fallait bien.

— Dès lors vous devez garder le silence sur tout ce qui vous touche.

— Mais mon accent ne me trahira-t-il pas?

— Non ; on vous prendrait plutôt pour un provençal que pour un enfant de la Savoie. D'ailleurs, mon petit ami, je dois vous en prévenir, M. de Dervilliers est juste et bon ; mais ses décisions

sont sans appel. Allons, bon courage, mon cher Pierre; retournez à l'hôtel où j'irai bientôt m'informer de vos nouvelles.

Lorsque Gustave, le fils du baron de Dervilliers, apprit qu'il allait avoir un compagnon d'études et de jeux, il en ressentit la joie la plus vive. Indolent, léger, plein de lui-même, Gustave de Dervilliers ne voyait dans l'arrivée d'un étranger dans sa famille qu'un moyen de le distraire, et ne songeait nullement qu'il pourrait devenir pour lui l'occasion d'un travail plus suivi et plus consciencieux. Aussi, quand au bout de quelque temps il s'aperçut que Pierre lui était sans cesse présenté comme un modèle parfait d'application et de bonne conduite, et que s'il voulait ne pas rester en arrière il fallait qu'il prît l'étude au sérieux, il conçut pour son jeune compagnon une aversion aussi grande qu'il avait d'abord éprouvé pour lui d'affection; aversion, hélas! qu'il fit bientôt partager à sa mère, assez faible pour s'affliger de toutes les douleurs de son fils et pour partager ses injustes préventions.

Dès lors la vie parut bien amère au pauvre Pierre. Que de fois, au milieu d'une table somptueusement servie, il se prit à regretter le frugal repas qu'il faisait avec sa bonne mère! que de fois il jetait un douloureux regard sur ce passé où tout était pour lui, même le travail, plaisir, bonheur, gaîté! que de fois, en voyant passer ses petits compagnons de la Savoie tout barbouillés de suie, mais chantant les joyeux refrains du pays, il sentit son cœur battre avec violence et ses yeux se mouiller de larmes! Cependant, jamais un murmure n'effleura ses lèvres, jamais une parole blessante ne s'échappa de sa bouche; et pourtant il était sans cesse humilié, harcelé, tourmenté et par la mère et par le fils.

Mais Pierre Aziolini avait une âme énergique. Il savait que la colère, que la haine, sont les compagnes de la faiblesse, et lui voulait être fort : fort contre les injures, fort contre lui-même, non par un stoïque et fol orgueil, mais par une résignation et une constance toutes chrétiennes. Aussi, quand la nature revendiquait ses droits, quand elle criait vengeance, il jetait un suppliant regard sur le crucifix de son père, et aussitôt il sentait la douceur, la mansuétude descendre dans son cœur, et demander pardon pour ceux qui le faisaient souffrir.

Le comte de L..., qui venait souvent à l'hôtel de Dervilliers, ne tarda pas à s'apercevoir de la contrainte que s'imposait son cher petit protégé, et son affection pour lui n'en devint que plus vive. Il n'en fut pas de même du baron; très-préoccupé des affaires de l'État, il n'avait pas pour les choses de son intérieur cette perception lucide qui fait discerner le faux du vrai, l'imaginaire de la réalité. Il regardait Pierre comme un bon enfant, à la vérité; mais il attribuait son silence et sa mélancolie au mal du pays; aussi ne s'en inquiétait-il pas autrement. Il s'apercevait bien parfois que son fils avait avec son jeune compagnon des manières hautaines, un ton brusque et tranchant; mais cette appréciation était fugitive et quelque haute question d'économie

politique venait presque aussitôt la remplacer dans son esprit. Quant au précepteur, jeune homme de vingt-huit ans, son rôle était fort difficile : témoignait-il un peu d'affection à Pierre, il excitait la jalousie de Gustave et le mécontentement de la mère; constatait-il les progrès de l'étranger, il condamnait par cela seul la paresse du fils de la maison et dès lors il s'exposait à son ressentiment. Pour échapper à tous ces écueils, il prit la résolution de donner ses leçons sans jamais manifester à Pierre devant Gustave la satisfaction qu'il ressentait de son travail assidu et intelligent. Cette prudence empêcha de pénibles éclats et prolongea de quelques mois le séjour de Pierre chez le baron de Dervilliers.

Mais, en fait de passions, les concessions augmentent le mal secret qu'elles font à l'âme, au lieu de le guérir ou même de le diminuer. C'est ainsi que l'antipathie de Gustave pour Pierre n'étant jamais combattue, prit un accroissement tel qu'elle finit par lui inspirer la coupable détermination de le perdre aux yeux de son bienfaiteur, de manière à se voir au plus tôt débarrassé de l'objet de sa haine profonde et de son odieuse jalousie.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

On a parlé mille fois de ce qui se fait tous les dimanches dans l'église de Notre-Dame des Victoires. Ces exercices du soir, ces concerts de prières ferventes à Marie refuge des pécheurs, ont été l'occasion de trop de bienfaits célestes, ont réuni trop de témoins appartenant aux diverses parties du monde, pour n'être pas universellement connus. Eh bien! douze fois l'année la paroisse de Notre-Dame de Chartres offre un spectacle analogue. Sa Confrérie particulière, d'une date plus ancienne que l'Archiconfrérie dont la capitale est le centre, et, depuis neuf ans surtout, propagée fort au loin, a, chaque premier dimanche du mois, une réunion solennelle. C'est d'abord une procession où figurent sur deux longues files, et bannière en tête, les jeunes congréganistes et le clergé paroissial; puis un court entretien avec lecture des demandes de secours spirituels adressées à l'assistance par des personnes de tout pays, et l'on finit par où l'on a commencé, par des cantiques en l'honneur de Notre-Dame. Qu'on se représente avec cela un grand nombre de fidèles, venus pour prier aux intentions que va déterminer le zélé sous-directeur de l'Œuvre, tous désireux aussi de connaître les témoignages évidents de la protection de Marie chez eux ou à l'étranger, dans le cours du mois précédent, ainsi que l'ex-voto qui désormais fera foi de ces merveilles aux yeux du pèlerin, et l'on aura quelque idée des réunions mensuelles de la Confrérie de Notre-Dame de Chartres.

Celle du 8 février dernier était plus qu'une solennité ordinaire : la Confrérie célébrait sa fête patronale. Le déploiement des cérémonies du rit annuel à l'office paroissial avait dû le matin faire deviner

l'éclat de celles du soir. Frappée d'admiration à la vue de ces rangs multipliés de congréganistes autour du pilier de la Madone, sous ces flots de lumières qui se renvoyaient leurs rayons après les avoir confondus sur les branches des candélabres et sur les cœurs de vermeil, l'assemblée devait être encore plus satisfaite en entendant le compte-rendu lu par M. l'abbé Legendre. Entre les dons à Notre-Dame de Chartres, on annonçait croix et chandeliers d'autel, nouvelles lampes, et un premier reliquaire destiné aux précieuses reliques de l'un des saints représentés dans la chapelle par de riches statuettes sur les pilastres des boiseries. Nous nous abstiendrons de reproduire le nom des villes ou villages dont il fut fait mention dans les requêtes soumises à la dévotion des assistants; la liste en serait trop longue. Rappelons seulement qu'on a recommandé 125 guérisons d'une manière spéciale, 132 conversions, 14 supérieures de communautés, 28 ecclésiastiques et leur ministère, plusieurs soldats partis pour le Mexique, une famille africaine, 160 associés défunts, etc., etc. De plus, que d'actions de grâces à rendre pour tant de faveurs nouvellement obtenues, particulièrement pour 6 guérisons inespérées, pour 5 conversions sollicitées avec ardeur, entre autres celle d'un illustre personnage des plus grandes familles d'outre-Manche, d'un homme dont le nom, longtemps mêlé aux affaires de son pays, fut toujours cher à la cause du protestantisme!

Après avoir arrêté de nouveau sa marche devant l'autel du Cœur de Marie pour l'acte de consécration, le cortége se rendit au grand chœur, où la piété des fidèles attendait un aliment nouveau dans le sermon d'usage et le salut du saint Sacrement.

— *Dieu étend sa main sur ceux qui le cherchent dans sa bonté*, nous dit la Sainte-Écriture. Le trait suivant vient à l'appui de cette vérité. Un négociant s'était mis à la tête d'une entreprise considérable; déjà il se voyait à la veille du succès, et peut-être même d'une fortune conquise, lorsque la saison d'hiver, opiniâtre dans son irrégularité atmosphérique, lui donne en perspective la probabilité d'un échec et par là même d'une ruine irréparable. Il avait compté sur une bonne température et il était trompé dans ses calculs; encore quelques jours de mauvais temps et il était perdu. Notre homme, chrétien exemplaire, prie et fait prier Notre-Dame de Chartres; il s'engage par un vœu envers celle qu'on n'invoqua jamais en vain. O bonheur! le voilà exaucé! Sa reconnaissance ne sera point tardive; il part pour la ville où règne en souveraine sa célèbre protectrice; son ex-voto à la main, il dirige ses pas vers la basilique, communie à l'autel du pélerinage, dépose son offrande entre les mains d'un prêtre et lui raconte son histoire. On lui dit qu'il avait parfaitement choisi son jour de voyage, puisqu'il arrivait le 8 février, fête patronale de la confrérie. L'étranger, qui ne s'était pas attendu à cette heureuse coïncidence, jeta un cri de surprise; il se sentait joyeux d'avoir été appelé, sans le savoir, à enrichir d'une perle précieuse la couronne d'actions de grâces que les associés allaient offrir à leur aimable mère.

A. F. G.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. GOUVERNEUR.

Septième année.

4e NUMÉRO. AVRIL 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XV.

SACRILÉGE ET RÉPARATION !

La dévotion des rois et des peuples pour Notre-Dame de Chartres, déjà si constante et si vive, trouva dès la fin du XVe siècle un nouvel aliment dans une remarquable statue de la Mère du Sauveur, qui d'abord placée au pied du crucifix servant de couronnement au jubé, fut transportée en 1520, par le chanoine Vastin de Fugerais, sous l'arcade à gauche de l'entrée du chœur, afin qu'elle pût être vénérée par les fidèles sans troubler l'office divin (1). La base de cette sainte image (chef-d'œuvre de l'art chrétien) reposait sur une colonne en pierre de liais, d'où lui vient la dénomination si connue de *Vierge du Pilier*. Elle dut celle non moins populaire de *Vierge noire* à la couleur du bois dont elle fut formée, comme pour justifier cette parole du Cantique des Cantiques : « *Nigra sum sed formosa.* » Elle est belle, en effet, et ici nous employons avec bonheur le temps présent, puisque ce trésor d'un prix inestimable aux yeux des serviteurs de Marie a échappé à l'action destructive des révolutions et des siècles. Elle est belle, disons-nous, cette Vierge au regard plein de candeur et de bonté, à la tête ombragée d'un voile onduleux

(1) La première mention qu'en fasse l'histoire remonte à l'an 1497. Toutefois M. Lejeune, dans sa Notice sur les Vierges miraculeuses de l'église de Chartres, fait remonter son origine au delà de l'incendie de 1194 ; mais d'après l'opinion généralement adoptée, cette belle statue serait due au ciseau du célèbre Jehan Texier dit de Beauce, l'habile architecte du clocher neuf, dont la reconstruction fut terminée en 1513.

et léger, aux traits empreints d'une douce majesté. Assise sur un trône fort simple, d'une main elle tient le fruit symbolique, et de l'autre elle soutient son divin enfant assis sur ses genoux. Une tunique d'azur, une robe d'or fleuronnée d'écarlate, un manteau royal gracieusement jeté sur ses épaules et retenu sur la poitrine par une belle agrafe losangée, forment son vêtement. Sur la bordure du manteau se trouve gravée et trois fois répétée cette inscription biblique : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te;* vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. » Le visage de l'enfant Jésus rayonne d'une intelligence toute céleste; sa main droite est élevée en signe de bénédiction, l'autre repose sur le globe terrestre.

Devant cette pieuse représentation de Marie et de son divin Fils se voyait, au rapport du grave Challine (1), un cercle de cuivre fleurdelysé auquel étaient suspendues cinq lampes en argent dont la plus grande occupait le milieu. De plus, en face de la Vierge vénérée se trouvait un chandelier où brûlait continuellement l'énorme cierge donné par les habitants, et appelé indifféremment la chandelle du tour, le tour de cire, le tour de ville. On dit que sa longueur égalait l'enceinte crénelée de la cité chartraine. Ce cierge était en cire jaune et pesait quelquefois plus de deux cents livres. On le coulait sur un cylindre, et chaque jour l'attacheur de chandelles en coupait un morceau et l'allumait sur le chandelier de la ville, qui fut transporté devant la Vierge noire dès que celle-ci eut pris place sous l'arcade du jubé; mais l'usage d'offrir ce cierge remontait déjà à plusieurs siècles. On le présentait habituellement soit le 17 octobre, fête de la dédicace de la cathédrale, soit le jour de Noël, et on le portait à la procession qui se faisait dans l'église souterraine et dans l'église supérieure; nous verrons bientôt cette cérémonie définitivement fixée au 15 mars.

Mais revenons à la Vierge du pilier. « L'affluence des pélerins, dit le bon Rouillard dans sa *Parthénie*, était telle que la dicte image se trouvait toute cavée par les seuls baisers des personnes dévotes et catholiques. » Hélas! ce dernier mot, autrefois inutile en France pour désigner les enfants de l'Église de Jésus-Christ, était devenu à l'époque où nous en sommes de notre histoire, le signe de ralliement par lequel on distinguait les vrais fidèles de ceux qui, reniant un passé de seize siècles, abandonnaient la foi

(1) Auteur de Recherches sur l'histoire de Chartres publiées en 1706, conseiller au bailliage et siége présidial de cette ville.

de leurs ancêtres afin d'embrasser les croyances improvisées d'un Luther, d'un Zwingle, d'un Carlostatd, d'un Calvin. Les fougueuses déclamations du moine apostat de Wittemberg, celles plus froidement impies de l'hérésiarque de Noyon, trouvèrent promptement un écho dans ces âmes que le mot seul d'opposition séduit, la pensée d'une liberté sans limites entraîne, et que des rêves d'ambition prédisposent à s'enivrer du breuvage empoisonné que leur verse goutte à goutte le démon de l'incrédulité ou de l'erreur.

Il est si flatteur pour ce pauvre esprit humain de pouvoir se dire : « Tu es seul juge des vérités présentées à ta foi; tu peux rejeter celles qui te déplaisent, tourner à ta guise les préceptes dont ta mollesse ou tes instincts mauvais s'effraient. D'ailleurs, ce n'est pas toi qui fais le mal : Dieu t'y pousse, et tu le commets invinciblement. » Toutes ces doctrines et tant d'autres non moins fausses, non moins funestes, sorties de la bouche des réformateurs du XVIe siècle (1), avaient donc un côté bien séduisant; et voilà pourquoi elles se propagèrent avec une effrayante rapidité, et comment, portées au loin par le souffle de Satan, elles allumèrent ce vaste incendie moral qui n'est point encore éteint, car les mauvaises passions en ravivent incessamment les flammes et en dilatent le foyer.

Mais il ne suffisait pas aux nouveaux sectaires de s'attaquer aux âmes pour leur enlever le précieux dépôt de la foi; il fallait encore à ces Vandales modernes d'autres trésors, d'autres ruines. « Les églises détruites ou livrées au pillage, les reliques brûlées, les autels renversés, les saints mystères profanés, les prêtres massacrés (2), » tels furent les trophées qui vinrent orner le char triomphal des champions de l'erreur! Toutefois, comme si ce n'était point encore assez de maux pour notre belle patrie, la guerre civile, revêtue de ce caractère implacable, sanglant, que le fanatisme religieux imprime à ces déplorables luttes, devait bientôt séparer en deux camps la nation française et transformer en ennemis des concitoyens et des frères. Cependant, l'odieux de cet antagonisme armé doit retomber tout entier sur les novateurs. La résistance de la part des catholiques était pour eux plus qu'un droit, elle était un devoir sacré; et si, dans cette circonstance

(1) Chacun d'eux avait un symbole différent : c'était la variété dans l'erreur, signe distinctif du mensonge en matière de foi. L'unité et l'indéfectibilité dans les croyances n'appartiennent qu'à la véritable Église.

(2) Mézerai, Histoire de France.

décisive, ils avaient failli de cœur ou de courage, s'ils avaient abandonné, au lieu de le défendre, cet héritage de la foi qu'ils tenaient des saints missionnaires envoyés dans les Gaules par le Prince des Apôtres et ses successeurs, c'en était fait pour notre France de la religion de Jésus-Christ, et, reine découronnée, il ne lui restait plus qu'à se voiler le visage afin de dérober aux regards des peuples la rougeur de son front. Grâce à Dieu, cette honte et ce malheur lui furent épargnés; et, sans vouloir ici excuser d'inexcusables représailles qui entachèrent de sang la plus noble, la plus sainte des causes, nous bénirons le ciel d'avoir suscité des hommes assez déterminés, assez généreux pour se *liguer* contre les ennemis de l'Église dans le noble but d'opposer au torrent de l'erreur une digue assez forte pour que ses flots tumultueux ne pussent la renverser.

Disons à la gloire de la cité chartraine qu'elle fut du nombre des villes qui restèrent fidèles à leurs antiques croyances : pourtant ni le zèle pieux de ses habitants, ni la vigilance de ses pasteurs ne purent mettre le temple de Marie à l'abri de toute tentative sacrilége, et en 1523 un fanatique, un audacieux sectaire nommé Roulan-Grelet, monta sur l'autel de Notre-Dame-Blanche et jeta violemment la sainte image sur le pavé. Un frémissement d'horreur saisit aussitôt les nombreux témoins de cette scène impie; on s'élance sur le coupable, on l'arrête, on l'interroge sur les motifs qui ont pu le porter à cet attentat. Mais lui, pour ne pas révéler son secret, contrefait l'insensé (1). Alors on le conduit en prison, on instruit son procès; une sentence de mort est portée contre l'accusé sans qu'on puisse en obtenir ni rétractation ni aveu. Un bûcher, selon les lois cruelles du temps, est dressé; on l'allume. Mais les flammes vengeresses, en enlevant la vie au coupable, ne peuvent encore aux yeux des Chartrains réparer l'injure faite à Dieu et à leur bien-aimée Souveraine. Ils vont donc trouver l'autorité ecclésiastique pour obtenir d'elle une cérémonie réparatrice; et le dimanche 26 octobre, une procession solennelle sillonne en tous sens les rues de la ville. La sainte Châsse y est portée par des chanoines en habits de chœur; tous les prêtres des différentes paroisses de la cité chartraine et de la banlieue y assistent, ainsi que les religieux des divers monastères; les magistrats, les autorités civiles et militaires y figurent également; les murs des maisons et des édifices publics sont

(1) D'après Chevard il avait complétement perdu la raison.

tendus de riches tapisseries. Néanmoins, malgré toute cette pompe, tout cet éclat, la foule qui suit le pieux cortége est morne, abattue, consternée; et quand au retour de la procession elle inonde les parvis sacrés pour assister à la célébration des saints mystères, son silence et son recueillement prouvent qu'elle s'unit et d'esprit et de cœur au sacrifice par excellence, le seul qui puisse satisfaire et apaiser la justice d'un Dieu outragé. Le doyen du chapitre [1] replace ensuite sur son autel la statue de Notre-Dame-Blanche, et un jeûne général est ordonné dans tout le diocèse afin de compléter le grand acte expiatoire qui vient de s'accomplir.

UNE LARME AU PIED DU CRUCIFIX!

Parmi les pieux objets offerts par l'Église à la vénération des fidèles, il faut mettre au premier rang le Crucifix et le Rosaire. A la vérité, l'incrédule comme l'hérétique les méprisent ou les rejettent; et lorsque vous entrez dans leur demeure, soit qu'elle ait les dehors de l'opulence, soit qu'elle offre ceux de la misère, vous ne les y rencontrerez jamais qu'à titre d'art chez les uns, de souvenir de famille chez les autres. Mais les catholiques les regardent comme des signes de salut et comme des témoignages permanents de leur amour pour le Dieu du calvaire, de leur confiance en la Mère immaculée du Sauveur des hommes. Cette distinction n'est pas nouvelle, et le trait suivant pris presque au hasard dans la vie d'Ignace de Loyola suffit, à ce qu'il nous semble, pour le prouver. — Comme le saint fondateur de la compagnie de Jésus traversait avec neuf de ses compagnons les contrées de la Suisse envahies par l'hérésie de Calvin, ils rencontrèrent une femme qui vint à eux dans les transports de la joie la plus vive : « Je suis catholique, s'écria-t-elle, après avoir imprimé ses lèvres sur leurs pieds et sur leurs vêtements, et la seule restée dans le pays; les novateurs ont voulu me persuader qu'il n'existait plus de catholiques dans le monde, je ne les ai pas crus et j'ai eu raison, car je vois bien que vous l'êtes puisque vous portez tous au cou le rosaire de Marie, que l'hérésie a proscrit dans nos contrées et qui est pour moi un signe certain

(1) L'évêque Evrard de la Marck n'était plus à Chartres, et Louis Guillard n'avait point encore obtenu ses bulles de promotion; ce fait est donc antérieur à l'entrée de ce pontife dans sa ville épiscopale, que nous avons rapportée dans le dernier chapitre.

de catholicisme. » C'est ainsi qu'à l'aide de son instinct religieux cette femme s'était formée une règle de jugement plus certaine et plus sûre que n'aurait pu lui en donner la controverse la plus savante ou une démonstration théologique. Cependant, le chrétien n'expose pas toujours aux regards son rosaire ou son chapelet, il le garde habituellement sur lui comme une sauvegarde, un préservatif, un soutien; tandis que l'image sacrée de la croix est suspendue à sa muraille, et il ne l'en détache que pour la couvrir de ses baisers ou l'arroser de ses pleurs.

La dévotion au crucifix doit nous être d'autant plus chère qu'elle a commencé avec Marie, le disciple bien-aimé et les saintes femmes au pied même de la croix du Calvaire; qu'elle soit donc notre consolation dans nos peines, notre force dans notre faiblesse, notre espérance dans nos épreuves, enfin notre ressource dans les tentations et dans les dangers.

Ah! s'il y a tant de murmures dans le monde, si l'on rencontre tant d'êtres qui se disent malheureux, tant de gens qui demandent à de coupables plaisirs l'oubli de leurs maux, c'est qu'ils n'ont point l'amour du crucifix, c'est qu'ils ne songent point au prix sanglant de leur rançon, c'est qu'ils ne suivent pas ce conseil d'un saint prêtre : « Ne manquez jamais de réfléchir chaque semaine, ne fût-ce que cinq minutes, aux douleurs de votre Dieu et demandez-lui la grâce de verser tous les vendredis *une larme* au pied de votre crucifix. » Ce bon prêtre était si persuadé de l'efficacité de cette prière, qu'il revenait souvent sur ce sujet, et quand il en avait exposé tous les avantages : « Surtout, n'oubliez pas *la larme*, » disait-il dans son simple langage; et s'il le fallait, il appuyait sa touchante réclame des traits les plus convaincants; en voici un que nous lui avons entendu raconter :

« A une époque peu reculée de celle où nous sommes, il y avait dans une des plus populeuses cités de la Bretagne un ménage comme on en voit tant. Le mari était buveur, dépensier, jureur, et quand il ne se trouvait plus à la maison ni pain, ni argent pour en acheter, cet homme injuste et brutal s'en prenait à sa femme et la battait d'importance. Les coups du bourreau et les cris de la victime ne manquaient pas d'attirer la foule; des voisins bien intentionnés, sans doute, s'efforçaient d'apaiser l'orage, mais comme il ne grondait que plus fort après leur départ, la pauvre femme finit par les prier de rester chez eux et de les laisser vider ensemble leurs querelles. C'était sage, sans doute, mais cela ne changeait guère le sort de cette malheureuse

qui, n'y tenant plus, finit un beau jour par aller au presbytère trouver monsieur le Curé et lui faire l'aveu de tout ce qu'elle avait à souffrir. — Ma fille, lui demanda celui-ci, après avoir écouté son lamentable récit, avez-vous un crucifix? — Oui, mon père. — Eh bien! chaque matin jetez-vous à ses pieds, et dites-lui, en considérant la profondeurs de ses plaies : « Quoique je souffre, ô mon Sauveur, vous avez souffert davantage; » et encore : « Par les douleurs de votre sainte passion, sanctifiez, soulagez les miennes, ô mon Dieu! » Répétez cette invocation au moment de vos épreuves, et vous verrez bientôt finir vos peines. Il lui recommanda ensuite la précieuse Larme comme moyen infaillible pour obtenir la conversion de son mari; l'épouse infortunée promit au bon pasteur de suivre ponctuellement ses sages et religieux conseils. Elle y fut en effet fidèle, et un an ne s'était pas écoulé depuis sa visite au presbytère, que grâce à ses prières, sa patience et ses larmes, son mari abandonnait ses funestes habitudes, et revenait aux salutaires pratiques de la vertu et de la piété. »

Un humble servant de Marie.

LE FILS DE L'EXILÉ, (1)

NOUVELLE (suite et fin).

Gustave, afin d'atteindre plus facilement son perfide but, s'efforça pendant quelques semaines de mériter de meilleures notes; il affecta même pour Pierre une amitié qui était bien loin de son cœur, de plus il eut à l'égard de son père mille prévenances inaccoutumées, et lorsque celui-ci lui témoigna en échange confiance et affection, il profita de ces sentiments pour jeter les jalons de sa noire perfidie.

C'était un jour une parole, une seule, lancée contre l'étranger; une autre fois il racontait une démarche, une action peu en sa faveur : la calomnie n'est-elle pas semblable à ce souffle desséchant qui flétrit les plus belles fleurs? enfin quand il vit que le baron écoutait sans peine ce qu'il disait de son protégé, il en vint à lancer son brûlot.

Je vais donc parvenir à le perdre dans l'esprit de mon père, se disait-il en s'approchant un soir d'un air mystérieux du fauteuil où le baron était assis, l'esprit occupé de mille choses diverses,

(1) La reproduction de cette nouvelle est interdite; elle fait partie d'une publication de Casterman ayant pour titre : *La famille Molandi* Cet ouvrage réunit au plus haut degré les qualités que l'on demande aux livres destinés aux bibliothèques de famille et de paroisse — l'intérêt et la moralité.

et à cette pensée le visage de Gustave se couvrit d'une vive rougeur, ses yeux brillèrent d'un feu inaccoutumé et son cœur battit avec force.

— C'est tout de même une chose pénible pour moi, murmura-t-il en s'appuyant nonchalemment contre la cheminée, d'avoir pour compagnon d'étude l'ami et le compatriote de tous les ramoneurs de la capitale.

— Que dis-tu, s'écria le baron sortant de ses rêveries?

— Oui, j'avoue que je suis humilié d'avoir pour compagnon un pâtre de la Savoie. Il est vrai, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, que Pierre Dubourg, honteux de son humble origine, prétend à l'honneur de descendre des Aziolini.

— Explique-toi, Gustave, est-ce que Pierre t'aurait fait un pareil aveu ?

— Oui, mon père, bien des fois il m'a parlé de ses espérances; de son avenir, et ce jeune homme qui vous paraît si candide, si simple, ne pourrait bien être, s'il continue, qu'un ambitieux dangereux et entreprenant.

Le baron était rouge de colère : Gustave avait réussi, il le comprit et en ressentit une de ces joies sataniques qui endorment le remords, sans cependant parvenir à l'étouffer. Quelques instants après cet entretien, Pierre, appelé par le baron, se trouvait devant lui.

Ses réponses négatives à tout ce que lui demandait le père de Gustave ne firent qu'augmenter l'irritation que lui avait causée les perfides et mensongères assertions de son fils, et sans songer à confronter les deux enfants, sans recourir à la sage et impartiale médiation du comte de L., il ordonna à Pierre de quitter l'hôtel dès le lendemain et de ne jamais reparaître devant lui; le jeune homme ne répliqua pas un seul mot, et une fois rentré dans sa petite chambre, il se jeta à genoux et fit un acte de parfaite adhésion à la sainte volonté de Dieu, qui calma subitement les agitations de son pauvre cœur et lui permit de saisir le fil de la trame inique dont il venait d'être la victime.

Dès que le matin fut venu, Pierre, après avoir fait un paquet du peu qu'il possédait, se rendit chez le comte, auquel il confia tout ce qui s'était passé la veille, le conjurant avec larmes de croire à son innocence et de ne point l'abandonner.

Le comte ne douta pas un instant de la véracité de son protégé, néanmoins il crut nécessaire, afin de mieux s'en assurer encore, de lui faire subir un sérieux interrogatoire.

— Pierre, demanda-t-il au jeune Aziolini d'un ton sévère, détaillez-moi toutes les circonstances qui ont accompagné vos fatales indiscrétions.

— Je n'en ai fait aucune, répondit l'accusé avec une modeste assurance, j'avais engagé ma parole, et je me suis montré fidèle à mon serment.

— Comment alors Gustave a-t-il pu s'emparer de votre secret ?

— Moi dénoncer le fils de mon bienfaiteur? non, jamais.

— Pierre, c'est au nom de votre père, dont je tiens ici la place, que je sollicite un aveu dont je ne me servirai, soyez-en sûr, que pour votre bien et celui de Gustave.

Aziolini leva en ce moment sur le comte ses grands yeux noirs tout baignés de larmes, mais il garda le silence.

M. de L. n'insista pas davantage; seulement il prit une voie détournée pour arriver au but qu'il lui importait d'atteindre.

— N'avez-vous jamais rencontré dans les rues de Paris, demanda-t-il encore à Pierre, après une courte pause, aucun de vos petits compagnons de voyage?

— Je les ai presque tous aperçus, mais un seul m'a reconnu.

— Vous a-t-il parlé?

— Oui, il me pria de lui donner, si j'en avais reçu, des nouvelles du pays.

— Gustave était-il présent?

— Il se trouvait à côté de moi, aussi me rappelant mes promesses, j'ai détourné la tête pour ne rien dire au pauvre petit, dont les passants qui encombraient le trottoir m'ont promptement séparé.

— Le jeune Dervilliers ne vous fit-il aucune question sur cette singulière rencontre?

— Si, Monsieur le Comte, et même il en profita pour me prier de lui raconter mon histoire; mais je m'y refusai en lui disant que son père m'avait défendu de le faire sous peine de perdre son amitié.

— Votre départ précipité de la maison du baron de Dervilliers, reprit M. de L. avec une douce gravité, me force, mon ami, à vous procurer une autre position, mais avant de le faire j'ai besoin de relire la lettre que la Sainte-des-Bois vous remit à son lit de mort.

— Vous savez que je l'avais donnée au père Anselme?

— C'est vrai, mais en me faisant le récit de ce fait si grave de votre vie d'enfant, ne m'avez-vous pas dit que le bon religieux vous l'avait rendue à Chambéry, au moment de vos longs adieux.

— Oui, dit Pierre en rougissant, mais hier je l'ai vainement cherchée... je ne pourrai donc satisfaire votre désir.

Le comte avait tout compris, il se tut, mais il déposa sur le front candide de Pierre un baiser tout empreint de tendresse et de respect.

La vertu est si touchante! elle est si pleine de charme sous les traits d'un adolescent, qu'il ne faut pas être surpris des sentiments d'admiration que fit naître dans l'âme du comte, la noble conduite du jeune Aziolini.

Peu de jours après l'expulsion de Pierre de l'hôtel de Dervilliers, il entrait, grâce à la sollicitude et à la générosité de M. de L. et de ses amis, dans une des meilleures institutions de la capitale, qui le compta bientôt au nombre de ses élèves les plus distingués; ses progrès furent même si rapides qu'à dix-neuf ans il était en rhétorique et remportait tous les prix de sa classe.

Son nom, tant de fois répété, avait frappé l'un des personnages

éminents qui occupaient les premières places de l'estrade sur laquelle les lauréats montaient pour recevoir leurs couronnes. Aussi, après la distribution, il fit venir Pierre au salon, eut avec lui un long entretien, et lui adressa, en le quittant, un *au revoir* des plus cordiaux et des plus accentués.

Notre heureux jeune homme passa chez le comte de L. le reste de cette belle journée et reçut de son généreux protecteur, comme gage de satisfaction, un magnifique portefeuille dont la possession lui réservait une jouissance inattendue. Car, par une délicate attention, le comte y avait déposé la précieuse lettre du comte Aziolini à son fils. Pierre n'osait en croire ses yeux, et prenant cette lettre chérie, il la lisait, la baisait et la relisait encore sans pouvoir en détacher ses regards.

— Oh! s'écria-t-il enfin, comment le papier est-il tombé entre vos mains?

— C'est Gustave lui-même qui me le remit, répondit M. de L., en présence de ses parents pendant le court séjour que je viens de faire dans leur terre de Normandie. Une maladie grave, dont il a échappé contre toute humaine prévision, l'ayant fait rentrer en lui-même, il a commencé la solennelle réparation qu'il vous doit à tant de titres.

— Il vit, il est heureux, cela me suffit, dit Pierre d'un ton pénétré.

— Gustave, reprit le comte, vous aurait écrit pour solliciter l'oubli de sa faute, mais les médecins lui ont défendu toute application, il m'a chargé de l'obtenir en attendant qu'il puisse vous revoir. Du reste, mon ami, je dois vous le confier, car votre âme est assez forte pour porter le poids d'un bienfait (ce poids si lourd pour les âmes faibles), le baron de Dervilliers est un de ceux qui ont le plus contribué à couvrir les frais de votre éducation. Il ignorait pourtant la duplicité de Gustave, cette action avait donc un caractère de grandeur bien digne d'un cœur vraiment chrétien.

— Cette générosité envers un pauvre étranger, et un étranger qu'il croyait coupable, portera bonheur à son fils, dit Pierre d'une voix altérée par tant d'émotions diverses.

Oh! Monsieur le Comte, ajouta-t-il, que la religion qui inspire de pareils sacrifices est digne de nos respects et de notre amour. Ah! croyez-le bien, si jamais il m'est donné de reprendre dans ma patrie le rang qu'y occupaient mes aïeux, loin de rougir d'avoir été nourri du pain matériel et intellectuel de l'aumône, je me ferai gloire au contraire et je tiendrai à honneur de l'avoir reçu de si nobles mains.

En achevant ces mots, Pierre saisissait celles de M. de L., et les couvrait de larmes et de baisers.

La lettre du comte Aziolini devint pour notre digne jeune homme un gage de félicité; il la montra au nouveau protecteur que lui avaient valu ses brillants succès, et comme celui-ci occupait un poste élevé dans la diplomatie, il lui fut facile de faire révoquer l'arrêt de confiscation qui pesait sur les biens des Aziolini.

Ainsi, par suite de son puissant concours, la comtesse ne tardait pas à revenir avec son cher Piétro, rendu à son amour, dans la belle villa qui avait appartenu à ses ancêtres, et le jeune comte lui-même était mis en possession de l'héritage paternel.

Son premier soin fut d'élever sur une colline voisine du magnifique château, devenu désormais sa demeure, une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, en souvenir du gracieux sanctuaire où tant de fois aux jours de son enfance il était venu prier.

Le père Anselme en fit la solennelle bénédiction, ce fut le dernier acte de cette belle vie tout employée à soulager l'infortune.

Le saint religieux rendit doucement son dernier soupir entre les bras de Piétro, en lui donnant rendez-vous au céleste séjour!

FIN.

LE PÉNITENT DE TODI.

S'il est entre toutes les douleurs qu'un cœur de mère dut jamais souffrir une douleur plus déchirante et plus vive, n'est-ce pas celle qui lacéra l'âme de Marie au pied de la croix où expirait son divin fils? Mais aussi, entre tous les chants de la liturgie sacrée, s'il en est un qui exprime le mieux ces inénarrables tortures, n'est-ce pas le *Stabat Mater?* complainte si touchante et si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes; si douce qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges; si simple enfin dans son latin populaire que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur! (1)

Cette œuvre incomparable est due à la plume toute détrempée de pleurs de Jacopone, le sublime insensé, le pénitent de Todi dont nous allons raconter la vie d'après Ozanam, le pieux et savant auteur des *Poètes franciscains.*

A l'entrée de l'Ombrie, et sur une colline qui domine le confluent du Tibre et de la Naja, s'élève l'antique ville de Todi avec sa cathédrale, sa place carrée et ses trois enceintes : la première en blocs cyclopéens, la seconde de construction romaine, la troisième bâtie au Moyen-Age pour envelopper de populeux faubourgs. A cette époque, la commune de Todi rangeait sous son gonfalon une armée de trente mille fantassins et de dix mille chevaux; quatorze châteaux lui assuraient l'obéissance des campagnes voisines. C'est dans cette cité puissante, agitée par toutes

(1) Ozanam.

les passions qui remuaient les républiques italiennes, qu'avant le milieu du XIIIe siècle la famille des Benedetti célébrait la naissance d'un fils qui reçut au baptême le nom de Jacques. Doué d'un naturel ardent et d'une grande intelligence, cet enfant devint bientôt l'orgueil de ses parents, dont il faisait le bonheur. Arrivé à l'adolescence, il parcourut rapidement les trois degrés qui formaient encore comme au temps des Romains toute l'économie de l'enseignement profane, et qui embrassaient la grammaire, la rhétorique et la jurisprudence. L'étude des lois conduisit le jeune Benedetti à Bologne, où il se livra à toutes les prodigalités du luxe, à toutes les splendeurs des fêtes, à toutes les recherches des repas les plus somptueux. Cependant, quand Jacques, promu au doctorat, eut été selon l'usage promené en robe rouge, à cheval, précédé de quatre trompettes de l'université, des pensées plus sérieuses l'occupèrent. Il comprit que la gravité de son nouveau titre ne pouvait s'allier avec une vie aussi dissipée; et, rompant brusquement avec les plaisirs et les honneurs, il revint dans sa ville natale, où il s'occupa de réparer les brèches faites au coffre-fort paternel; et comme le Digeste et le Code n'avaient pas de labyrinthes dont il ne tînt le fil, en patronant les affaires de ses clients il eut bientôt rétabli les siennes. A tant de prospérités il crut avoir ajouté une félicité sans mélange en se choisissant pour compagne une jeune fille parfaitement belle, et réunissant à un égal degré toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Mais c'était là que l'attendait un de ces coups terribles qui forcent les hommes à se souvenir de Dieu.

Par une de ces belles journées d'automne, où le soleil a perdu de ses brûlantes ardeurs sans rien perdre de ses éblouissantes clartés, on célébrait à Todi des jeux publics. La jeune épouse du jurisconsulte y fut invitée et vint prendre place, à l'heure indiquée, sur une estrade réservée aux plus nobles d'entre les dames de la ville. Une robe de point de Venise faisait admirablement ressortir l'élégance de sa taille, et une parure d'opale aux chatoyants reflets formait un gracieux contraste avec l'ébène de sa chevelure. Jacques était fier de celle qu'il appelait avec raison le bonheur de sa vie et son plus cher trésor. Hélas, il ignorait encore quel abîme allait le séparer pour toujours de cette épouse bien-aimée. Les jeux avaient commencé, tous les spectateurs étaient attentifs, quand tout-à-coup un bruit effroyable se fit entendre. L'estrade sur laquelle était la dame de Todi venait de s'écrouler; Jacques, à cette vue, se précipite et reconnaît sa femme

parmi les victimes, l'enlève encore palpitante et veut la délivrer de ses vêtements; mais elle, d'une main pudique et déjà glacée par la mort, repousse les efforts de son mari. Celui-ci la porte alors dans un endroit solitaire, déchire plutôt qu'il ne défait sa robe précieuse, et découvre sous ces riches et fragiles tissus le rude cilice dont cette vertueuse femme déchirait son corps innocent. Jacques, hors de lui, pénétré d'admiration et de douleur, pousse des cris déchirants; il veut encore essayer de soulever ce fardeau si cher à son cœur, mais il ne tient plus qu'un cadavre.

Cette mort soudaine, ces austères habitudes chez une personne nourrie dans toutes les délicatesse de l'opulence, la certitude enfin d'être le seul coupable des péchés expiés sous ce cilice, produisirent sur le jurisconsulte une impression si profonde, qu'il vendit tous ses biens pour les distribuer aux pauvres.

Le bruit se répandit bientôt que l'excès du chagrin avait dérangé ce grand esprit, et lorsque les enfants le rencontraient dans les rues couvert des livrées de la misère, ils le montraient au doigt et l'appelaient Jacques l'insensé, *Jacopone!* Mais lui qui, sous les égarements du désespoir, cachait les premiers transports d'une pénitence héroïque, se réjouissait de pouvoir expier à force d'humiliations et d'outrages les délices de sa première vie; de plus, il s'efforçait de réparer les torts d'une éloquence trop souvent prêtée à l'injustice des hommes, en les instruisant désormais par des signes plus puissants que tous les discours. C'est ainsi qu'au milieu d'une fête Jacopone se montra demi-nu, se traînant sur les mains, bâté et bridé comme une bête de somme. Les spectateurs de cette scène étrange suspendirent leurs jeux et se retirèrent pensifs en voyant où venait aboutir une destinée naguère si brillante et si enviée, et combien la gloire humaine était décevante et fragile.

Il arrivait souvent à Benedetti, lorsque par ses folies il avait attroupé la foule, de se retourner pour la prêcher, et profitant du droit qu'on lui accordait de tout dire, il attaquait sans ménagement les vices de ses concitoyens. Cependant cet orateur populaire n'avait pas encore de mission. Il s'était affilié seulement au tiers-ordre de Saint-François, milice laïque, établie pour les fidèles qui, sans quitter le siècle, voulaient vivre sous les lois de la pauvreté et de la charité. Ce fut pendant cette phase moyenne de son existence qu'il s'enfonça avec passion dans l'étude de la théologie, dans les obscurités des mystères, dans des questions

dont plus tard il reconnut la témérité. Enfin, au bout de dix ans (1278), comprenant les dangers d'un genre de vie où rien ne venait arrêter la fougue de son caractère et refréner l'indiscipline de son esprit, il vint frapper à la porte du cloître, demandant à être admis parmi les Frères-Mineurs. Ceux-ci hésitèrent d'abord à recevoir l'insensé ; mais Jacopone leur ayant apporté deux pièces de vers qu'il venait de composer, ils virent bien que la folie de l'ancien jurisconsulte de Todi était celle de saint François lui-même, lorsqu'aux premiers jours de sa pénitence on le voyait comme un insensé pourchassé à coups de pierres sur les places publiques d'Assises, ou qu'on le rencontrait dans la campagne tout en pleurs, parce qu'il songeait à la mort du Christ. La même passion possédait maintenant le pénitent de Todi ; elle avait fait le prodige de toucher cette âme endurcie aux leçons des légistes, au froissement des affaires ; elle le poussait non-seulement aux pieds des autels, mais aux champs, dans les bois, dans tous les lieux où le créateur se révélait par la beauté des créatures. Il allait chantant des psaumes, improvisant des vers, noyant ses chants dans ses larmes ; il embrassait d'une étreinte désespérée les troncs des arbres, et quand on lui demandait pourquoi il pleurait de la sorte : « Ah! je pleure, s'écriait-il, de ce que l'amour n'est pas aimé. » Et, quand surpris dans un acte de mortification excessive qui était une infraction à la discipline, il fut jeté dans le lieu le plus odieux du couvent, Jacopone, se réjouissant de cette ignominie, composa un cantique de triomphe sur ce doux refrain :

O giubilo del core, che fai cantar d'amore.
O joie du cœur, qui fais chanter d'amour!

On le voit, les amis de l'ancien jurisconsulte se trompaient quand ils s'imaginaient que l'abandon de sa fortune et les habitudes du cloître allaient achever de lui enlever tout ce qui entretient la vie de l'intelligence, car cet homme, en se dépouillant, ne faisait que se délivrer, et pour s'être dégagé du commerce du monde, il ne s'en trouvait que plus près de la nature, il n'aimait que d'un amour plus désintéressé, plus clairvoyant, la beauté idéale présente, quoique voilée dans tous les ouvrages de la création ; aussi, quand dans ses ravissements, Dieu seul semblait le posséder : « Je veux aller à l'aventure, s'écriait-il, je veux visiter les vallées, les montagnes et les plaines, je veux voir si ma bonne étoile me fera rencontrer mon si doux amour ! » La poésie débor-

dait à flots de ce cœur si tendre, et lorsque le saint pénitent méditait les scènes douloureuses de la Passion ou celles si réjouissantes de la naissance de l'Enfant-Dieu, les sentiments de compassion ou de vive allégresse qu'il éprouvait se traduisaient ou par d'abondantes larmes ou par des chants sublimes. (1)

Le besoin d'expiation qui avait porté Jacopone vers le cloître lui fit bientôt échanger la règle mitigée des Conventuels pour celle plus rigide des Frères spirituels, qui fut approuvée par le pape Célestin V (1294). Mais le saint pontife ayant abdiqué pour retourner dans la chère solitude d'où le choix unanime des cardinaux l'avait tiré cinq mois auparavant, son successeur, Boniface VIII, supprima les priviléges des Frères de la stricte observance et les remit sous la conduite des supérieurs Conventuels. Jacopone gémit d'une mesure qui contrariait ses désirs de pénitence; et, n'écoutant que les cris de la nature en croyant suivre les inspirations de la grâce, il consentit, pour donner un certificat d'authenticité à l'acte inouï par lequel Jacques et Pierre Colonna (deux cardinaux ennemis du pape), et quelques-uns de leurs partisans protestaient contre la validité de l'élection de Boniface, à paraître comme témoin de cette inique protestation. Il encourut donc l'excommunication qui frappa les deux cardinaux et leurs adhérents, et se rendit de plus en plus suspect au pontife en se retirant dans le couvent que les Frères spirituels avaient encore dans la ville de Palestrina, fief des Colonna et leur principale forteresse. Cette famille ambitieuse se servit des plaintes poétiques qui s'échappaient des lèvres du pénitent de Todi pour susciter de nouveaux ennemis au pontife; aussi, quand Palestrina tomba aux mains de Boniface (1298), le franciscain Jacopone fut jeté en prison par les ordres du Vicaire de Jésus-Christ, qui ne voyait pas seulement en lui un simple citoyen, mais encore un religieux, qui plus que tout autre doit donner au monde l'exemple de la soumission et de l'obéissance au chef suprême de l'Église.

Jacopone sanctifia ses fers. Il finit par reconnaître qu'il s'était trompé; et, de même qu'il était de bonne foi dans son erreur, il le fut aussi dans sa pénitence et dans son repentir. Absous en 1303 par Benoit XI de l'excommunication lancée par le prédécesseur de ce pontife, il se retira dans le couvent des Frères-Mineurs de Collazone, où il trouva le repos de ses dernières

(1) Le *Stabat Mater dolorosa* dont nous avons déjà parlé, et le *Stabat* de la crèche, ravissante composition remplie de grâce et de naïveté.

années. C'est là qu'on se plaît à contempler le vieil athlète désarmé et ce caractère impétueux, capable encore de tendresse non-seulement envers Dieu, mais envers les hommes, se lier d'amitié avec frère Jean de l'Alvernia et arrêter pour ainsi dire la marche rapide de la mort, afin de laisser à ce compagnon de sa pénitence, alors absent, le temps de revenir pour recevoir et ses derniers adieux et son dernier soupir. C. de C.

GUÉRISON INSTANTANÉE D'UNE JEUNE AVEUGLE.

Il y a deux ans environ que Mgr l'Évêque de Nantes, apprenant les merveilleuses guérisons obtenues sur tous les points de son diocèse à la suite de prières adressées à Joseph Guérin (ce lévite guerrier frappé d'un coup mortel dans les champs de Castelfidardo), fit commencer une instruction canonique pour vérifier les actes du jeune martyr, et voici qu'une lettre de Rome, en date du 12 mars, écrite par un religieux français, vient révéler un fait dont la capitale du monde chrétien était encore tout émue et qui ne pourra qu'augmenter la confiance que bien des cœurs ont déjà dans l'intercession de Joseph Guérin.

Le premier vendredi de mars, une jeune fille de bonne famille, pieuse comme une romaine, et complétement aveugle depuis plusieurs années par suite de convulsions épileptiques qui avaient fini par paralyser tous ses membres, vit en esprit un jeune zouave qui lui demanda ce qu'elle désirait de lui : « La vue », dit-elle. — « Eh bien! prends confiance ». Le soir de ce même jour, Guérin (car c'était lui-même) apparut une seconde fois à sa petite protégée qui lui demanda, selon le conseil de ses parents, auxquels elle avait raconté sa première vision, non seulement la guérison de sa cécité, mais encore celle des maux divers dont elle était atteinte. Quelques instants après, l'heureuse jeune fille appelait sa mère pour lui dire : « Je vois, je vois, *il mio zouavetto m'ha conceduto tutto*; mon petit zouave m'a tout accordé ». Elle ne conservait plus en effet aucune trace de ses anciennes douleurs. Ces intéressants détails ont été donnés par le médecin de la malade, qui la regardait comme désespérée et qui proclame aujourd'hui avec bonheur qu'à la mort qu'il prévoyait, avait fait place une vie parfaite et pleine de joie.

Cette jeune fille a dû être présentée au Pape peu de jours après sa guérison, et l'on ne doute pas que Pie IX, qui avait déjà pris cette cause tant à cœur, ne lui donne prompte suite.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

Septième année.
5e NUMÉRO. — MAI 1863. —

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Vous vous étonnez sans doute, chers associés, du silence que nous gardons depuis plusieurs mois au sujet de notre Œuvre des Clercs de Notre-Dame. Ce silence n'était point toutefois un signe ni un présage de mort, comme vous allez vous en convaincre aujourd'hui. Bien au contraire, depuis que nous avons cessé de vous en entretenir, notre chère Œuvre a progressé d'une manière étonnante, et la joie que nous en ressentons est si vive que nous ne voulons pas différer davantage à vous la faire partager avec nous.

Et d'abord on sent de plus en plus la nécessité où l'on est de favoriser le développement des vocations ecclésiastiques parmi les enfants des pauvres. Depuis dix ans bientôt que notre Œuvre existe, elle en a vu naître plusieurs autres conçues dans le même dessein. Nous avons déjà parlé de celle de Boulogne-sur-Mer et d'une association fondée plus récemment à Lyon, et connue sous le nom d'*Œuvre des douze Apôtres*. A Bourges, Monseigneur l'Archevêque vient de jeter lui-même ce cri d'alarme : « Nous manquons de prêtres », et d'établir l'Œuvre des Petits-Séminaires pour fonder des bourses ou des demi-bourses en faveur des enfants pauvres qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique. On s'occupe de créer de semblables ressources dans le diocèse de Grenoble. Enfin, un vénérable curé du diocèse de Nantes nous écrivait, il y a quelques jours :

« J'ai appris que vous aviez fondé et que vous dirigiez à Chartres l'Œuvre si belle des Clercs de Notre-Dame, pour les vocations sacerdotales. La disette de prêtres devient menaçante, c'est une plaie

désolante dans la sainte Église. Je mûris avec d'autres confrères un projet d'association pour subvenir aux frais d'éducation des enfants pauvres, et je cherche à m'entourer des lumières nécessaires pour agir sagement et selon Dieu. Auriez-vous l'obligeance de me donner des renseignements sur votre œuvre ? L'union fait la force, surtout dans le cœur de Notre-Seigneur.....

Un autre ecclésiastique, directeur dans un grand séminaire, nous adressait, peu de temps auparavant, les lignes suivantes :

« Je suis de plus en plus convaincu de l'importance de votre Œuvre des Vocations : c'est là qu'est la plus solide espérance de l'Eglise. Tenez donc bien ferme, et croyez que tous les obstacles que vous rencontrerez vous seront suscités par l'enfer qui se voit terriblement menacé... »

Tous ces efforts qui se multiplient sur tous les points pour arriver au même résultat, ne semblent-ils pas justifier aujourd'hui d'une manière éclatante l'opportunité de l'Œuvre que nous avons entreprise ?

Mais cette Œuvre des Clercs de Notre-Dame a reçu en particulier de hauts encouragements et les plus précieuses marques de sympathie.

Voici ce que Mgr l'Évêque de Poitiers nous faisait l'honneur de nous écrire à la date du 17 décembre dernier :

« Mon cher abbé,

J'ai suivi de loin, avec un vif intérêt, tous les développements de votre Œuvre, et je fais mille vœux pour qu'elle prospère. Rien de ce qui touche Notre-Dame de Chartres et l'avenir de son clergé ne peut m'être indifférent. Vous savez de plus tous mes sentiments pour vous. »

Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Bordeaux a daigné nous adresser de son côté les lignes suivantes :

» J'ai reçu le prospectus de l'Œuvre que vous désirez établir et répandre, pour seconder les vocations ecclésiastiques. Des intentions aussi louables ont droit d'être encouragées. L'épiscopat et le clergé y applaudiront unanimement, et elle trouvera le concours qui lui est dû, dans les diocèses où des vocations nombreuses permettent de venir en aide à ceux où elles sont plus rares. »

Quelques jours plus tard, Mgr l'Évêque d'Arras nous faisait adresser à son tour ces paroles pleines de bienveillance :

« Je puis vous exprimer l'intérêt que Sa Grandeur a pris à l'Œuvre dont vous lui avez donné communication. Il n'en est pas de plus importante que de favoriser le développement des vocations ecclésiastiques. »

Enfin, le 25 mars dernier, fête de l'Annonciation de la Très-Sainte Vierge, Mgr l'Évêque de Chartres, qui a toujours porté à notre chère Œuvre un intérêt tout paternel, a bien voulu approuver de nouveau et par écrit l'association que nous avions

établie dans le dessein de la soutenir. On trouvera plus loin le texte des statuts de cette association.

Les sympathies du clergé secondaire, des communautés religieuses et des pieux fidèles ne nous sont pas moins acquises : nous en avons des preuves nombreuses entre les mains.

Un vénérable ecclésiastique du diocèse de Poitiers nous écrivait à la date du 9 décembre dernier :

« De bien grand cœur je renouvelle, au lendemain de l'Immaculée, si grandement fêtée dans ma pauvre communauté, mon abonnement à *la Voix de Notre-Dame*, dans l'unique but de favoriser les vocations ecclésiastiques. Si je ne suis qu'un pauvre prêtre, incapable de beaucoup de choses, j'aurai peut-être au moins contribué à façonner des ouvriers du Seigneur qui travailleront à sa vigne avec toute l'ardeur que je voudrais avoir moi-même. »

Une supérieure de communauté religieuse nous écrivait à la même époque :

« C'est avec empressement que nous apportons notre humble denier à Notre-Dame de Chartres pour l'Œuvre des pauvres clercs. Nous éprouvons du bonheur à penser que cette obole, unie à bien d'autres et multipliée par le divin Maître, pourra servir à la gloire de Dieu en contribuant à favoriser quelque vocation au sacerdoce. et nous n'avons qu'un regret, c'est que nombre d'autres œuvres qui réclament secours, ne nous permettent pas de consacrer davantage à celle-ci. »

La prière et la reconnaissance des fidèles se traduit souvent par des offrandes faites en faveur de nos chers enfants, et qui provoquent de notre part les sentiments de la plus vive gratitude. Nous conjurons nos associés d'appeler en particulier les bénédictions du ciel sur plusieurs familles qui nous donnent les marques du plus généreux dévouement.

Les souscriptions à *La Voix de Notre-Dame* augmentent aussi de plus en plus chaque année. Une supérieure de communauté nous adressait, il y a peu de jours, son quatre-vingt-douzième abonnement, et comme un autre de nos plus ardents zélateurs, elle ne se donnera pas de repos qu'elle n'ait atteint la centaine.

Du reste, nous l'avouons avec bonheur, le ciel a visiblement béni cette petite communauté des Clercs de Notre-Dame.

La maison compte aujourd'hui quarante pensionnaires. L'esprit y est excellent et les études florissantes. D'un autre côté, d'importantes améliorations viennent d'y être introduites sous le rapport matériel. L'établissement est desservi depuis plusieurs mois par des religieuses de l'Immaculée-Conception de Nogent-le-Rotrou.

Mais voici un sujet de joie et de consolation qui surpasse tous les autres. Le 31 mai, jour anniversaire du Couronnement de

Notre-Dame de Chartres, le premier de nos chers élèves doit célébrer sa première messe dans cette même église, où il est venu de Paris, il y a dix ans bientôt, mettre au service de Marie sa voix, son cœur et toute sa personne.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XVI.

LES HUGUENOTS.

Les jours fastes et néfastes se succèdent avec une effrayante rapidité dans ce récit de la vie des peuples qu'on appelle l'histoire, et souvent les mêmes manifestations extérieures se représentent, bien que l'objet qui les occasionne soit tout différent. Ainsi, en terminant notre dernier chapitre, nous avons vu une procession ordonnée dans le but d'apaiser le courroux du ciel, et ce fut encore par une semblable cérémonie que les habitants de Chartres témoignèrent au Seigneur la joie qu'ils éprouvaient de la délivrance des jeunes fils de François Ier, que Charles-Quint, leur illustre geôlier, venait de rendre à la liberté. Ce *nouvel et joyeux avènement de Messieurs les enfants de France,* donna lieu à de coûteux divertissements, et pourtant les malheurs du temps ne prêtaient guère aux dépenses inutiles. La cherté et la rareté du blé étaient telles en Beauce, que la famine aurait décimé le pauvre peuple, sans les généreux sacrifices des notables et des communautés religieuses. Le révérend père en Dieu, Pierre du Terrail, abbé de Josaphat et prieur de Saint-Martin-du-Val, se fit remarquer entre tous par son inépuisable charité, et, la divine Providence multipliant sans doute les aliments entre ses mains, il put nourrir pendant trois ans avec du pain et des fèves tous ceux qui se présentaient à la porte du prieuré, en sorte que c'était un va et vient perpétuel de ces malheureux sur le chemin de Chartres à Saint-Martin, et tous, en parlant de leur bienfaiteur, le désignaient sous le titre touchant de *Père des Pauvres.* Belle dénomination qui donne un formel démenti aux déclamations des sectaires contre les moines et les couvents. Aussi, vainement ont-ils brisé les portes et violé l'enceinte de ces asiles de la prière et de la paix; vainement les ont-ils changés en entrepôt de bienfaisance quand ils ne les ont pas réduits en cendres, les peuples ne s'y sont pas trompés, et cette contrefaçon de la charité n'a jamais eu pour eux l'attraction puissante qui les conduisait vers les

retraites sacrées, où le pain de la parole leur était distribué gratuitement comme celui de l'aumône ; où la main qui leur donnait le vêtement était la même qui essuyait leurs larmes ; la même qui offrait aux regards de l'affligé l'image du Sauveur crucifié et celle de la Mère des douleurs! Non, malgré tous ses efforts, l'hérésie n'a pu combler l'abîme qu'elle avait creusé. Au catholicisme seul appartient le don sublime de soulager toutes les misères, de calmer toutes les douleurs, d'alléger tous les fardeaux : nos ennemis eux-mêmes ont fini par le reconnaître, et nous voyons avec bonheur les grecs, les protestants, et jusqu'aux infidèles porter honneur et respect à nos sœurs hospitalières qui se présentent à eux sous le nom si touchant et si doux de filles ou de sœurs *de la Charité*.

L'année 1550 fut marquée pour les Chartrains par l'entrée de Henri II dans les murs de leur cité. Un sentiment de reconnaissance conduisait le monarque aux pieds de Notre-Dame, à laquelle il attribuait le succès de ses armes contre les Anglais (1). La pompe extraordinaire dont ce pélerinage fut accompagné lui a donné une juste célébrité. Charles, duc d'Orléans, Elisabeth de France, le Dauphin avec sa royale et jeune fiancée Marie Stuart d'Ecosse, précédèrent Henri II, qui arriva à Chartres le 17 novembre, accompagné des cardinaux de Lorraine et de Chatillon, et suivi d'une foule de prélats et de seigneurs de la cour, entre lesquels se faisait remarquer par l'élévation de sa taille, l'aisance de ses manières, la noblesse de ses traits, François de Guise (2), ce type parfait du héros chrétien (3), qui devait jeter sur le règne de Henri II le glorieux reflet de ses victoires et de son nom. Le roi descendit de voiture à la porte Drouaise, où l'attendaient les principaux magistrats. Le monarque parcourut à pied, sous un dais magnifiquement brodé, les rues conduisant au temple de Marie ; toutes les maisons étaient tendues de tapisseries jusqu'à la cathédrale, où il fut reçu par l'évêque Louis Guillard, et tous

(1) Les Français ayant attaqué Boulogne, l'Angleterre restitua cette ville à la France par un traité signé le 24 mars 1550.

(2) Ils sont de si bonne mine ces princes lorrains, disait-on en voyant les Guise, qu'auprès d'eux les autres princes ne semblent plus que du peuple.

(3) Le trait suivant prouve la grandeur d'âme du Macchabée catholique : un homme avait été envoyé pour l'assassiner tandis qu'il faisait le siège de Rouen ; saisi avant l'attentat, il allégua les motifs de religion pour excuser son crime. « Si votre religion, lui dit le Duc, vous apprend à tuer celui qui ne vous a jamais fait de mal, la mienne m'ordonne de vous pardonner. Allez, je vous rends votre liberté, et jugez par là quelle est celle des deux religions qui est la meilleure. »

les chanoines revêtus de chapes précieuses. Catherine de Médicis, Marguerite de France, suivies de la duchesse de Guise et d'un grand nombre de dames de la cour, se joignirent quelques heures après au royal cortége, et tous ces illustres pélerins témoignèrent à l'envi de leur dévotion envers la Vierge aux miracles.

L'année 1554 retrouva encore Henri II dans le sanctuaire de Marie. Les échevins profitèrent de la présence du monarque à Chartres, pour lui adresser leurs doléances au sujet des agitations intérieures auxquelles cette ville était en proie. Les excès de gens de guerre inconnus, qui venaient rôder jusque dans les faubourgs, la présence permanente d'une troupe de bandits courant les rues nuit et jour, *volant manteaux et battant les passants jusqu'à la mort*, enfin le meurtre du bourgeois Jean-le-Facheu, avaient jeté le trouble dans les esprits et l'irritation dans les cœurs. D'un autre côté des gentilshommes campagnards, plus portés aux nouveautés que les citadins, commençaient à former des rassemblements séditieux, et pour mieux diriger leurs mouvements ils s'étaient choisi un chef du nom de Marin Pousteau, qui tenait parti contre le roi. De tels désordres demandaient d'énergiques et promptes répressions. Henri II adjoignit donc au lieutenant criminel du présidial un lieutenant de robe courte et six archers. Mais cette mesure restant impuissante devant l'affluence toujours croissante des vagabonds, soldats mendiants et gens sans aveu qui encombraient et désolaient la ville, la chambre des échevins établit la taxe ou bureau des pauvres, et à la suite d'une assemblée générale du clergé, du corps de ville et des gens du roi, il fut réglé que les indigents valides seraient employés, moyennant une rétribution proportionnelle, à des travaux publics, et que l'on infligerait de graves punitions à ceux qui seraient surpris mendiant dans les rues, églises, carrefours ou maisons. Ces sages dispositions ramenèrent un peu de calme et de sécurité dans la cité chartraine, et le roi y reparut de nouveau au mois de décembre 1555, accompagné du duc et de la duchesse de Guise. Antoine de Bourbon (1), roi de Navarre, voulut également, mais d'une manière plus tendre, payer son tribut d'hommage à la bonne Notre-Dame, en assistant le jour de l'Assomption, à la messe solennelle de la cathédrale (1559).

(1) Ce prince, doux, faible, irrésolu, flotta longtemps entre la foi de saint Louis et de Charlemagne, l'antique religion des Francs, et celle des novateurs qu'avait embrassée sa femme Jeanne d'Albret. Il finit cependant par se déclarer pour le catholicisme, et mourut à la suite d'une blessure qu'il reçut au siége de Rouen (1562).

Le seigneur de Maintenon présenta, selon l'antique usage, un épervier à l'offrande. Les chanoines s'empressèrent d'en faire don au roi qui l'accepta avec de grands témoignages de satisfaction.

Charles IX, frère et successeur de ce jeune François II, dont le passage sur le trône avait été si orageux et si court, voulut, par affection pour la cité de Marie, y faire une solennelle promotion de cinquante-trois chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, au nombre desquels se trouvait Pierre Le Vavasseur, seigneur d'Éguilly, gouverneur de Chartres.

A voir l'amour tout particulier que les descendants de François Ier portaient à cette ville, on supposerait difficilement qu'elle eût cessé de faire partie du domaine de la couronne, et cependant depuis l'an 1527 le comté de Chartres en avait été détaché par ce monarque, qui l'avait érigé en duché, en faveur de Renée de France, fille de Louis XII et de Marie d'Angleterre, à l'occasion de son mariage avec Hercule d'Est, duc de Ferrare. Cette princesse, tout imbue des erreurs modernes, était bien loin de partager la prédilection de nos rois pour une ville entièrement dévouée au catholicisme; aussi avait-elle à charge les hommages publics que les magistrats voulurent lui rendre, et même dans l'un de ses voyages, les habitants de la cité fidèle eurent la douleur de voir des ministres calvinistes de sa suite, tenir ouvertement des *Prêches* à l'évêché, et d'entendre un curé rénégat de Mezières-en-Drouais, préconiser en chaire l'évangile des réformés.

Cependant, le prince de Condé, ayant pénétré par surprise dans Orléans, Coligny l'y rejoignit bientôt à la tête d'une troupe armée, pillant et renversant les églises qu'il rencontrait sur son passage. Il y en eut trois cents de détruites dans cette seule marche du chef Huguenot, et Chartres frémit d'horreur en apprenant que le farouche amiral, après avoir pris Mortagne d'assaut, avait fait périr la majeure partie des prêtres renfermés dans cette ville infortunée. C'était par ces effrayants et cruels préludes que les religionnaires se préparaient à la guerre à mort qui allait couvrir la France entière de ruines et de sang. Le sort en était jeté, et pour les réformés il fallait réussir à tout prix, même à celui de l'honneur national; aussi ne rougirent-ils pas de vendre le Hâvre à l'Angleterre, pour en avoir du secours, et de ramener d'Allemagne des soldats afin de grossir leurs rangs trop faibles encore. Avec ce renfort conduit par Dandelot, Condé quitta Orléans et marcha sur Paris. Mais bientôt on apprit qu'il se repliait sur la Beauce, et d'Eguilly reçut du prince l'ordre de lui

ouvrir les portes de Chartres. Mais ce gentilhomme répondit avec une noble fierté qu'il gardait la ville pour le roi et que si les ennemis s'y attaquaient ils y trouveraient *leur cimetière*. Cette contenance en imposa au prince lui-même, qui se dirigea vers Dreux avec son armée. Montmorency l'attendait près de cette ville pour lui couper le chemin, et le 19 septembre 1562 les catholiques y remportèrent sur les religionnaires une victoire éclatante, mais longtemps disputée. Le maréchal de Saint-André y trouva la mort, le connétable de Montmorency tomba au pouvoir des ennemis, Condé fut fait prisonnier par les royalistes et conduit par eux au duc de Guise. Celui-ci, aussi généreux dans le succès qu'intrépide dans le combat, partagea avec lui et sa tente et son lit ! (1)

Devant de tels faits, de tels maux, de telles alarmes, les pélerinages successifs de Charles IX et de Catherine de Médicis n'offrent qu'un bien pâle intérêt, mais il se réveille douloureux, palpitant, à la vue d'un riche et lugubre catafalque élevé dans le chœur de la cathédrale, qui cache sous les plis de ses draperies funèbres les restes mortels de François de Guise, tué traîtreusement devant Orléans par Jean Poltrot de Méré (2), gentilhomme angoumois et protestant exalté.

Ce spectacle saisissant, inattendu, frappe l'âme du chrétien d'une morne tristesse, et par une de ces vives étreintes de la pensée qui embrassent les siècles, il s'écrie comme autrefois les Juifs en apprenant la mort de Judas Macchabée :

« Comment a-t-il péri, l'homme puissant qui sauvait Israël ? »

LE MOIS DE MARIE.

Tant de choses belles et douces ont déjà été dites sur ce sujet, dont le titre seul est pour le cœur chrétien un appel à la joie et au bonheur; que nous hésitons à venir mêler nos faibles louanges à ces merveilles de pensée et de langage, par lesquelles un si grand nombre de pieux écrivains ont célébré les harmonies

(1) Plusieurs annalistes chartrains affirment que le lendemain de la bataille de Dreux, Condé fut conduit à Chartres et jeté dans un cachot infect de l'abbaye de Saint-Père, appelé *la renardière ;* mais d'après les mémoires du prince, il aurait été mené au château de Levéville, et son séjour à Chartres n'aurait eu lieu que peu de temps avant sa délivrance, époque à laquelle la cour entrait en négociations avec lui, ce qui empêche de supposer qu'on le traitait comme un criminel de lèse majesté.

(2) Ce fanatique, caché derrière une haie, tira contre Guise un coup de pistolet. La blessure que reçut le Duc était mortelle, il y succomba sept jours après. Le héros chrétien avait demandé grâce pour son meurtrier, mais la justice du roi eut son cours en attendant celle de Dieu !

toutes-célestes qui règnent entre le mois de la Vierge mère et celui des fleurs ; entre ce culte tout resplendissant de fraîcheur et de grâce, tout rayonnant de lumière, tout éclatant de poésie, et cette verdoyante nature qui renaît à la vie et offre aux regards les plus riants aspects. Cependant la pensée qu'une mère accueille aussi bien l'enfant qui bégaie à ses oreilles quelques mots d'amour, que celui qui lui adresse un magnifique compliment, nous rassure un peu ; d'ailleurs n'avons-nous pas une tâche plus facile à remplir : celle de porter les serviteurs de Marie à redoubler d'efforts en ces jours bénis pour orner ses autels, célébrer ses grandeurs, imiter ses vertus. Comme pratique pieuse nous leur recommandons surtout la récitation fréquente de la salutation angélique.

Tous les mystères de notre salut n'ont-ils pas commencé par le mot de l'Ange, *Ave Maria!* qu'ils gardent donc cette prière avec eux pour la répéter non-seulement dans le mois de mai ; mais pendant toute leur vie, souvent (et c'est une bouche sacrée qui l'a dit) quand le chrétien salue ainsi Marie, elle apparaît sur le bord du ciel et lui montre Jésus qu'elle porte entre ses bras, et qui bénit tous ceux qui aiment sa mère. — Voici un trait qui montre comment cette Mère tout aimable sait récompenser une aussi touchante dévotion :

LÉGENDE DES FLEURS.

« Un enfant avait l'habitude d'offrir chaque jour des fleurs dans sa chambre à la Sainte Vierge. Marie eut à gré cette marque d'amour. Devenu plus grand il se fit moine ; mais dans ce saint état une chose lui faisait de la peine, il ne pouvait plus offrir des fleurs à Marie, la règle interdisant des fleurs dans les cellules ; il confia sa peine au prieur qui lui répondit : « Mon fils, récitez votre chapelet ; le rosaire n'est-ce pas le rosier de Marie ? » Il fut très-fidèle à cette pratique, le jeune cénobite ; mais voilà que voyageant sur le soir avec un de ses frères, il oublia sa pieuse pratique. Ils traversaient une forêt quand ils s'aperçurent de cette omission et soudain ils se mirent à reciter les *Ave Maria;* bien firent-ils, des brigands les guettaient pour les piller et venaient même sur eux ; mais ils s'arrêtèrent en voyant sortir de leurs bouches, des lys, des roses, des violettes, des lilas qu'une dame recueillait, prenait dans sa main et enfilait avec une aiguille d'or. Ces hommes stupéfaits s'arrêtèrent, puis touchés de repentir, ils accostèrent les moines qui continuaient à cheminer sans se douter de rien, et leur racontèrent ce prodige qui les remplit de reconnaissance et de joie. »

Terminons par un fait nouvellement arrivé dans le Milanais, et qui est des plus saisissants (1).

(1) Correspondance de Rome, rapportée par le *Monde*, numéro du 20 avril.

LA MADONE DE DOULEUR.

« Un seigneur italien possède des terres dans le diocèse de Bergame, et sur l'une de ces terres vit une bonne famille de paysans. La famille n'est pas nombreuse, elle se compose du père, de la mère et de deux petites filles. Le père et l'une des petites filles sont malades; aussi la mère dit-elle un jour à l'enfant bien portante et qui a six ans : — Va-t-en dans la vallée à la petite chapelle et récite un *Ave* à la Madone de douleur. La chapelle s'élève à peu de distance de la ferme; elle est presque en ruines, et l'image d'une Vierge *addolorata,* soutenant le corps inanimé de Notre-Seigneur, est peinte sur le mur d'une manière fort grossière. C'était dans l'après-midi, et l'enfant reparut bientôt, les traits bouleversés par l'épouvante; elle avait vu dans la chapelle deux grandes dames vêtues de riches habits et tenant à la main un papier sur lequel étaient écrits quelques mots en gros caractères. La mère accourut avec l'enfant à la chapelle, vit le prodige et lut les mots qui signifiaient qu'en ce lieu viendra une grande armée qui livrera une grande bataille. La mère s'empressa d'informer les colons du voisinage qui se rendirent à la chapelle. La vision avait disparu, mais l'image de la Vierge était couverte de larmes et de gouttes ruisselantes (1); le phénomène s'étant aussitôt ébruité, des foules considérables de gens de la campagne et des villes voisines se sont rendues à la chapelle, où elles en ont été témoins de trois heures à quatre pendant huit jours. Des grâces abondantes, des conversions ont été obtenues. Mais l'Evêque procédant avec la sagesse et la prudence de sa haute charge, sans encourager ni défendre le pélerinage, a nommé des experts qui doivent vérifier l'état matériel du lieu, dresser procès-verbal et faire leur rapport. Un vieux notaire de l'endroit a déclaré qu'il avait eu connaissance d'un acte semblable dressé peu avant la peste de Milan, à l'occasion d'une sueur de sang répandue par cette même image de la Vierge de douleur. »

Si la pieuse milanaise n'avait pas été réciter son *Ave Maria* devant la Madone, elle n'aurait point été favorisée de la vue de ce prodige. — Qui pourrait énumérer les grâces que l'on perd en omettant de dire cette céleste prière, et compter celles qui s'y trouvent attachées quand les paroles dont elle se compose passent par le cœur de celui qui les prononce avant de sortir de ses lèvres!

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(8e *Article.*)

LE PLAIN-CHANT (suite).

L'enseignement du plain-chant est nécessaire. L'opinion publique ne peut nous menacer d'un démenti sur ce point; car nous

(1) Une merveille du même genre s'est aussi produite dans la paroisse Mais-del-Torello.

affirmons un besoin reconnu de tous, et la plupart, en le proclamant, songent à peine à la valeur intrinsèque de cette science; ils ont, pour en provoquer l'étude, des raisons pratiques supérieures à toute autre considération.

Si le motif principal de cet appel au plain-chant était encore un mystère pour nous, nous consulterions là-dessus tel ou tel curé, désireux comme tous les autres, mais en vain, de donner à sa paroisse quelque sentiment des beautés du culte; la réponse serait rapide et claire : « Venez, nous dirait-il, venez dans mon église au jour du Seigneur, et prêtez l'oreille. Observez ces hardies émissions de voix qui partent des abords du sanctuaire; trouvez-vous là une apparence de solennité? Que dit à votre cœur cet enchaînement informe de notes mutilées à leur naissance ou venant se compromettre dans un accouplement inopportun? Pourtant, sachez-le bien, ces braves gens dont le ramage vous étonne, ont encore plus de droits à la reconnaissance qu'à la plainte. Qui voyez-vous, en effet, sous les ailes de l'aigle chanteur? Un, deux vieillards jadis instruits d'une chose utile qu'on n'apprend plus guère à notre époque, bien que le siècle des lumières commande pour la jeunesse l'extension illimitée des connaissances. Sans doute leur manière d'exécuter laisse voir au fond de leur science quelque peu de routine, et la routine est la lèpre de l'art; sans doute, nous n'avons pas lieu de sentir auprès d'eux toute l'influence du chant d'église sur l'oreille qui l'écoute et sur l'âme qui en jouit. Aussi devons-nous être compris si nous avouons désirer mieux. Mais enfin l'heure où ces tenants du vieil âge renonceront au service de l'antiphonaire nous semble redoutable. Déjà dans plus d'un village la retraite de leurs contemporains a laissé au chœur un vide difficile à combler. »

On parle beaucoup des vieux chantres aujourd'hui, et ce n'est pas sans raison. Les vétérans du lutrin, qui ont compté les générations dans l'église du hameau, qui ont vu se mêler à leurs unissons, puis grandir loin d'eux tant de ces petits clercs parés de l'aube blanche et gratifiés d'une demi-place à leurs côtés, tout exprès évidemment pour se former à leur école, en paraissant les soulager de leur voix novice; oui, les exécutants émérites des motets de La Feuillée, les intrépides compositeurs de neuvièmes tons disparaissent maintenant l'un après l'autre de la carrière; et il nous semble que, déjà un pied dans la tombe, ils regardent avec un noir pressentiment ces in-folio témoins de leurs enthousiasmes et même de leurs sueurs; la jeunesse actuelle leur

apparaît pleine d'ignorance et de dédain pour ce qui fit toujours leur félicité, et l'expression de leur tristesse traduit à peu près la plainte du pâtre Mélibée dont parle le poète : « Ces moissons » tant aimées passeront donc aux mains d'un barbare! *Barbarus* » *has segetes*! »

Ah! dirons-nous, que ce barbare serait un homme de grande valeur dans certaines paroisses où le défaut d'étude ou de foi a fermé tout accès au lutrin pour les villageois, hélas! peu soucieux de ce que l'on fait à l'église. Là un quart de science, une voix rauque et une bonne volonté, pourvu qu'en somme on chante, ce serait assez; on serait plus que content. Manque absolu de choristes à l'office paroissial, quelle regrettable chose! quel funeste indice de la situation religieuse d'un pays! Un jour le patriarche de Mambré fut surpris et navré de douleur de ne pouvoir trouver dans une ville coupable dix justes conversant habituellement avec Dieu par la prière; l'âme du prêtre n'éprouve-t-elle pas quelque chose de ce chagrin si légitime, lorsqu'il cherche inutilement au sein d'une population peut-être nombreuse deux voix prêtes à chanter les louanges du Très-Haut? Il sait que le Seigneur, qui veut être d'abord adoré en esprit et en vérité, réclame aussi pour son culte l'hommage du chant public, cette force si extraordinairement capable d'élever jusqu'à lui les esprits et les cœurs.

Il sait que la foi vient de l'entendement, selon l'Apôtre, *fides ex auditu*. Oui, souvent un seul mot, saisi sur une lèvre pieuse, ira jeter dans l'âme comme la pierre fondamentale d'un édifice de bonnes œuvres et de vertus. Or, si l'oreille dépositaire d'une simple parole peut devenir, en la transmettant à l'âme, comme un canal de la grâce, la croira-t-on assez égoïste pour goûter, sans jamais en faire part au cœur, ces pieux concerts où l'homme parle avec le ciel? *Fides ex auditu;* la foi gagne aux leçons de l'autel et de la chaire; le lutrin a aussi les siennes pour servir à ses progrès. Pourquoi ne parlerions-nous pas ici de ce jeune mondain venu en curieux dans une église, où bientôt il sentit poindre et se développer en lui le germe d'une conversion inattendue? fidèle à l'inspiration divine, il ne voulut sortir que fervent chrétien. Et quelle avait été l'occasion de ce changement heureux? Il avait entendu, il avait compris l'*Ave verum,* de Mozart. Ce trait n'est point une digression à notre sujet, autant qu'il le pourrait paraître. Sans doute il s'agissait là d'une œuvre musicale de composition moderne et non de plain-chant. Mais nous l'avons

dit ailleurs, le plain-chant a aussi sa puissance; et en fait d'expression religieuse, c'est une puissance de premier ordre et souvent sans rivale, digne de servir d'instrument à la Providence qui veut insinuer doucement dans l'âme, par la voie des sens, le parfum de la vérité. *Fides ex auditu.*

Plaignons sincèrement les paroisses où la prière ne prend plus avec décence, ou même ne prend plus du tout, la forme brillante, le ton communicatif de la mélodie; le sentiment catholique n'y connaît plus le langage de l'enthousiasme, la foi y a perdu, non pas une condition indispensable de son empire sur les âmes, mais une garantie de sa splendeur et de sa durée. Aux siècles du martyre, le silence des Catacombes, à peine interrompu par quelques chants timides, couvrait la vie, et une vie dans toute sa force; aux temps de liberté religieuse, le silence de nos églises couvrirait ou du moins présagerait la mort.

Motif plus que suffisant pour tirer de l'oubli, pour propager cette science du plain-chant née avec le sanctuaire catholique et faite pour lui, science si généralement connue et cultivée par nos aïeux; l'histoire romaine nous apprend qu'aux jours où César aspirait à la royauté, des conspirateurs inconnus écrivirent dans l'ombre, sous la statue de l'ancien Brutus : « Ressuscite donc pour venger la liberté. » Quant à nous, dans l'affliction que nous cause la décadence du chant d'église, nous écririons volontiers sur les tombeaux de nos pères : « Ressuscitez, fils zélés du christianisme, pour venger l'honneur d'un art qui fit votre joie. » Mais plutôt, sans faire des vœux inutiles auprès de la pierre sépulcrale, persuadons-nous bien qu'il ne tient qu'à nous de faire revivre ce que nous voulions voir ressusciter avec les hommes d'autrefois. En effet, la vue de l'état actuel du plain-chant aurait-elle anéanti toute confiance en l'avenir? Non. Un publiciste célèbre, parlant de l'éducation, dit quelque part « qu'il ne faut jamais désespérer de l'humanité; il suffit pour son salut qu'elle se laisse élever. » Encore moins faut-il désespérer d'un peuple au sujet d'un art ou d'une science à conserver, à relever chez lui; il suffit aussi qu'il s'en laisse intruire. Or, nous nous adresserons pour cela avec succès à ceux de ses membres encore capables d'instruction, c'est-à-dire à l'enfance et à la jeunesse.

L'abbé Goussard.

(La suite au prochain numéro).

FAITS RELIGIEUX.

On écrit de Londres à la date du 10 avril :
M. Francis Mac Namara Calcutt, membre du parlement pour le comté de Clare (Irlande), vient d'être admis dans le sein de l'Eglise catholique et d'être confirmé par Mgr Grant, évêque de Southwark.

— Une pétition tendant à réclamer que les prisonniers catholiques soient visités par un prêtre de leur Eglise pour en recevoir l'instruction et les consolations religieuses, doit être présentée au parlement. On sait que jusqu'ici, à part les condamnés à mort, les détenus sont assujettis à recevoir les soins du chapelain de la prison, et qu'ils ne peuvent être visités par un prêtre de leur Eglise que sur une demande spéciale.

— On signale avec bonheur parmi la jeunesse lettrée de l'université d'Oxford, un nouveau mouvement très-marqué vers le catholicisme.

— La retraite prêchée pendant près d'un mois à Waterford (Irlande) par six pères Rédemptoristes, a eu les plus heureux succès: 1,500 adultes ont reçu dans la cathédrale, à la fin de ces jours bénis, le sacrement de confirmation. Immédiatement après cette cérémonie, le maire de la ville, à la tête d'une députation des principaux habitants, a remis au supérieur des bons missionnaires (le R. P. Plunkett, fils du comte de Fingal), une somme de 2,300 fr. pour l'église que les Rédemptoristes bâtissent à Limmerick. Les pères ont quitté leurs enfants spirituels aux cris répétés de *God speed you!* Dieu vous conduise!

— M. l'abbé Mermillod, curé de N.-D. de Genève, a prêté le secours de sa parole si sympathique et si entraînante à l'Œuvre de saint François de Sales, en prêchant, le jeudi 16 avril, un sermon en faveur de cette association dans l'église de Sainte-Clotilde. S'adressant d'une manière particulière aux nobles familles qui formaient la plus grande partie de son auditoire, il les a exhortées à *donner* généreusement leurs fils à l'Eglise. « Donnez aussi de vos richesses, leur a-t-il dit, pour le soutien d'une Œuvre appelée à maintenir la vraie foi dans les cœurs, afin que mon bienheureux père François de Sales, en jetant sur vous un regard d'amour, ait la consolation de pouvoir dire à Dieu au moment de votre mort : Sauvez-les, Seigneur, ils ont bien mérité de l'Eglise! »

— Le souverain pontife, par un bref du 27 janvier 1863, a daigné accorder aux fidèles consacrés au culte perpétuel de saint Joseph, et qui réciteront avec un cœur contrit cette oraison jaculatoire : « O bon saint Joseph, protégez-nous, protégez la sainte Eglise », une indulgence de 50 jours applicable aux défunts.

— L'un des administrateurs de la compagnie Sicilienne, qui a établi un service de bateaux à vapeur partant de Civita-Vecchia pour Marseille tous les jeudis, et de Marseille pour Civita-Vecchia tous les samedis, vient d'obtenir de Pie IX l'autorisation de faire célébrer la sainte messe le dimanche à bord de ses bateaux. Le souverain Pontife a daigné bénir une compagnie qui prend enfin l'initiative d'un devoir si élevé, et a dit en souriant de ce sourire qui console et réjouit tant de cœurs : « J'attendais cela depuis longtemps. »

— D'après un rapport publié dans le journal de Rome, 16.000 chrétiens ont été martyrisés dans l'empire Anamite, et 20,000 réduits en esclavage pendant le cours de l'année 1862! N'est-il pas nécessaire d'implorer le ciel pour qu'il daigne mettre fin à tant de maux!

— Dans la réorganisation de l'église du Mexique dont s'est occupé le dernier consistoire, l'évêché de Michoacan a été érigé en titre archiépiscopal en faveur de Mgr Munguia, qui en est évêque depuis

1852. Cet illustre prélat, auquel l'admiration de ses compatriotes a décerné le surnom de *Bossuet mexicain*, partage depuis sept ans l'exil que la tyrannie de Juarez a fait subir à tout l'épiscopat de son pays. Il semble que la Providence ait voulu montrer de plus près à l'Europe une gloire du catholicisme qui rayonnait au-delà des mers comme un reflet des siècles apostoliques, et ressuscitait au nouveau monde les grandes traditions des pères de l'Eglise (1). La nation mexicaine aspire après le retour de l'illustre proscrit, mais le moment où il pourra s'effectuer est encore le secret de Dieu.

— Le 12 avril, a été un jour d'allégresse universelle pour la ville de Rome, qui célébrait le double anniversaire du retour de son bien-aimé pontife après l'exil de Gaëte (12 avril 1850), et de la manière toute providentielle dont ses jours si précieux à l'Eglise entière, ont été conservés lors de l'écroulement d'une salle de Saint-Agnès-Hors-Les-Murs (12 avril 1855), où le pape se rend chaque année à la même époque. Le double trajet de Pie IX à la basilique de la Vierge martyre et de la basilique au Vatican peut être regardé comme une véritable ovation (2). Aussi un anglais, témoin de cet enthousiasme, disait-il avec un étonnement bien marqué : « Comment c'est là le peuple qu'on dit être ennemi du pape ? Jamais je n'aurais cru à une pareille chose, si je n'en avais pas été le témoin oculaire. » Le soir l'illumination a dépassé toute attente; la ville entière était en feux (3). Les innombrables madones, suspendues aux murs des palais comme à ceux des plus simples demeures, étaient ornées de fleurs, de lumière, et de légendes à la louange de la Vierge, dans lesquelles on invoquait sa protection, on lui rendait grâces et on témoignait la confiance qu'elle ne tarderait pas à rendre la paix à la société bouleversée.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Un séminariste du diocèse du Mans était dans un tel état de santé que l'on désespérait de le voir jamais se remettre. Il promit de faire une visite à Notre-Dame de Chartres, s'il en obtenait sa guérison. Le 22 avril dernier, ce jeune ecclésiastique, parfaitement rétabli, est venu remercier sa protectrice de la faveur merveilleuse qu'elle lui avait accordée. Il était accompagné de deux prêtres qui avaient voulu s'associer à l'expression de sa reconnaissance envers Notre-Dame.

— Un missionnaire venu du Maïssour en France, pour rétablir sa santé délabrée, accomplissait aussi, il y a quelques jours, un pélerinage à Notre-Dame de Chartres, en compagnie d'un de ses confrères qu'il doit emmener avec lui dans cette lointaine mission. Un prêtre du diocèse de Chartres se trouve actuellement au Maïssour. Il était du nombre de ces missionnaires dont nous avons annoncé le départ au mois de septembre dernier, et qui sont arrivés heureusement à leur destination après quatre mois et demi d'une excellente traversée.

(1) L'abbé Darras, voir *le Monde*, numéro du 19 avril.
(2) Malgré le manifeste du Comité révolutionnaire qui interdisait aux romains de prendre part à la fête.
(3) Le *Moniteur* fait observer que c'est au moyen d'une souscription publique et toute spontanée qu'il a été pourvu aux frais de cette fête, dont la magnificence, assure-t-on, n'a jamais été surpassée.

— Une nouvelle lampe vient d'être offerte à Notre-Dame de sous-terre. Ce présent est dû à la générosité d'un écrivain catholique dont la piété égale le talent, et qui nous a déjà donné des preuves de sympathie pour la *Voix de Notre-Dame*.

ASSOCIATION POUR L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

STATUTS.

I. Une association de prières et d'aumônes est établie dans l'église de Notre-Dame sous-terre, à Chartres, dans le but : 1° De faciliter aux enfants pauvres qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique, les moyens de parvenir à cette sublime vocation; 2° d'obtenir de Dieu de saints prêtres pour l'Église.

II. Le directeur de la Maîtrise de la cathédrale de Chartres est aussi le directeur de l'Association.

Il peut nommer un sous-directeur à son choix.

III. Pour faire partie de l'Association, il faut : 1° Faire en faveur de l'Œuvre des clercs de Notre-Dame une offrande annuelle d'au moins un franc; 2° Prier pour la sanctification du clergé.

On recommande aux associés la récitation des invocations suivantes :

« Seigneur Jésus, donnez à votre église des ministres selon votre cœur;

» Reine du clergé, priez pour nous;

» Saint Joseph, protégez-nous;

» Saint Pierre et saint Paul, veillez sur l'église et sur nous. »

IV. La fête principale de l'Association est la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge.

Les fêtes secondaires sont celles de saint Joseph et des saints apôtres Pierre et Paul.

On engage les associés à s'approcher des sacrements chacun de ces jours, et à prier aux intentions du souverain Pontife.

V. Une messe est célébrée chaque samedi à l'autel du sanctuaire vénéré de Notre-Dame sous-terre, pour tous les associés vivants ou défunts.

Une autre messe est dite au même autel, le 25 de chaque mois, non-seulement pour les associés, mais encore pour ceux qui auront fait une offrande quelconque en faveur de l'Œuvre.

Des prières quotidiennes sont aussi récitées à l'intention des uns et des autres par les élèves de la Maîtrise et du petit séminaire de Chartres.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres*, bulletin mensuel de l'association, est envoyée à toute personne qui donne par elle-même ou qui procure annuellement à l'œuvre la somme de trois francs.

Pour tout ce qui concerne l'association, s'adresser à M. le Directeur de la Maîtrise, dite Œuvre des clercs de Notre-Dame, à Chartres (Eure-et-Loir).

Vu et approuvé les statuts de la dite association.

Chartres, en la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge, 25 mars 1863.

† Louis-Eugène, *Évêque de Chartres*.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Septième année.

6e NUMÉRO. JUIN 1863

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XVII.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

Tandis que François de Guise expirait sous les coups d'un hérétique, son frère, le Cardinal de Lorraine, prenait part à la condamnation des hérésies, dont la funeste contagion faisait dans notre belle patrie de si rapides progrès et de si tristes ravages. Son nom, inscrit avec honneur parmi les Pères assemblés à Trente, est une des gloires de l'église de France si féconde en grands hommes et en illustres génies.

Cependant la guerre civile, suspendue à la mort de François par la paix d'Amboise, se ralluma pour la deuxième fois en 1567. La bataille indécise de Saint-Denys où périt, du côté des catholiques, le connétable de Montmorency, ne fit qu'augmenter l'irritation des huguenots ; ils commirent dans le midi des atrocités dont nous éviterons de donner l'affreux détail, s'emparèrent de la Rochelle, et Condé, accompagné de son neveu d'Andelot, vint le 1er mars 1568, investir la ville de Chartres, « bien résolu, dit Chaline (1), de désoler, s'il s'en rendait maître, l'église Notre-Dame et de faire manger son cheval sur l'autel d'icelle. » En vérité lorsque le farouche Bajazet souhaitait que son coursier vint profaner de la même manière l'église de Saint-Pierre de Rome, il ne disait pas mieux ! Quant à d'Andelot, « il haïssait

(1) Page 176.

» tellement les prêtres que la première chose qu'il faisait, arrivant » dans une ville, était de faire *épandre* le sang de ceux de cet » ordre sur les autels dédiés pour faire le sacrifice du sang du fils » de Dieu (1). » Mais le Tout-Puissant sait, quand il le veut, poser devant le pied de l'impie, comme devant la vague mugissante, le grain de sable qui arrête ses efforts. Le récit du siége mémorable que nous allons esquisser en est une preuve bien frappante.

La cité de Marie était défendue au dedans par Antoine de Linières, chevalier des ordres du roi ayant sous son commandement dix compagnies de cavalerie et cinq enseignes d'infanterie. Jean de Bourdeilles, baron d'Ardelay, frère du célèbre abbé de Brantôme, avait été également introduit dans la ville avec six compagnies de gascons, que leur défaut de discipline avait fait repousser d'abord par les habitants. La nécessité d'enlever à l'ennemi des abris favorables pour l'attaque, fut cause de la destruction de plusieurs monuments de très-ancienne fondation, situés dans les faubourgs; et dans un même jour on vit disparaître le couvent des Cordeliers avec sa magnifique bibliothèque; l'abbaye de Saint-Jean, cette précieuse création du grand Yves de Chartres, qui avait voulu que son corps reposât au milieu de ses frères les chanoines réguliers; enfin, l'hôpital de Six-Vingts aveugles, fondé dès le XIII[e] siècle, au faubourg Saint-Maurice, à l'instar de celui des Quinze-Vingts, à Paris.

Ce fut le 6 mars, au matin, que les Protestants ouvrirent le feu contre la porte Drouaise avec cinq pièces de canon, tandis que quatre autres, placées en arrière des Filles-Dieu, prenaient en flanc les défenses. Le lendemain, un pan de mur de vingt pas de long était renversé; l'ennemi s'était emparé du ravelin qui couvrait la porte, et dont l'occupation rendait la prise de la ville inévitable.

Si le ciel n'avait inspiré dans ce moment une résolution courageuse, le triomphe des hérétiques était assuré; mais le gouverneur apprend le danger, il appelle ses capitaines, échange avec eux la promesse de vaincre ou de mourir, et, après leur avoir serré la main il s'élance à leur tête sur deux planches, jetées en travers du fossé, à la place du pont détruit par le canon. Quarante volontaires le suivent, et leur attaque est si impétueuse, qu'après avoir perdu deux cents des siens, l'ennemi est chassé de cette position qu'il ne put jamais reprendre.

(1) Souchet, 486.

En même temps avait lieu, du côté de la porte Saint-Michel, une tentative d'escalade, qui n'eût d'autre résultat fâcheux que la mort du brave d'Ardelay.

Comprenant qu'il fallait revenir vers la porte Drouaise, le prince de Condé changea ses batteries et les dirigea contre la tour des Herses et les murailles adjacentes.

Le feu de l'artillerie dura, le 9 mars, depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Une brèche de trente pas de long fut ouverte, et la tour des Herses fut renversée au milieu de l'Eure.

Mais déjà Linières, aussi actif qu'intrépide, avait élevé en arrière un retranchement si formidable, que les assiégeants n'osèrent donner l'assaut, et, après une nouvelle et inutile attaque du ravelin, ils abandonnèrent les fossés où ils étaient écrasés par le feu de *la Huguenote*. C'était une forte pièce de canon, enlevée aux protestants et amenée à Chartres après la bataille de Dreux; on l'avait placée sur une plate-forme qui existe encore entre le couvent des Jacobins (aujourd'hui des sœurs de Saint-Paul) et la porte Drouaise. Elle rendit tant de services dans ce siége que les habitants la reconnurent gaiement pour *bonne catholique*.

Malheureusement, le 12 mars, commença une hostilité d'un nouveau genre; la rivière ayant été détournée, les moulins à bras ne suffirent pas pour approvisionner la ville, qui dès lors eut à redouter la famine et par suite la réduction; tous frémissaient à l'idée des meurtres, du pillage, des profanations auxquels se livreraient les hérétiques, s'ils prenaient Chartres d'assaut, quand, à la surprise générale, un messager du prince vint annoncer une suspension d'armes qui fut suivie du départ précipité de l'ennemi (15 mars 1568).

Les valeureux et pieux Chartrains n'hésitèrent pas à reconnaître là le doigt de Dieu, la protection de la Vierge patronne et et dame de leur cité, et le secours de saint Lubin, dont le 14e jour de mars était alors la principale fête.

Nous venons de rapporter le fait historique avec toute sa froideur, toute sa ponctualité; voici maintenant les émouvants détails qu'y ajoute la légende et qui sont appuyés sur les témoignages les plus authentiques. (1)

(1) Il existe à la bibliothèque de la ville de Chartres, un tableau qui retrace d'une manière frappante et conforme aux récits des historiens, les principaux détails du siége.

Nous avons vu, il y a peu d'instants, que le véritable danger pour la ville avait été dans l'occupation du ravelin de la porte Drouaise : or, tandis que toute la population était en prière et que la Sainte-Grotte souterraine était remplie d'hommes, de femmes et d'enfants qui ne cessaient d'invoquer leur dame souveraine, quelque chose de merveilleux se passait devant les remparts. Une statue de la Vierge surmontait la porte Drouaise avec l'inscription : *Carnutum tutela*. Les huguenots l'ayant aperçue, « la prirent pour l'objet de leur rage et de leur fureur, comme le dit un vieil historien, et tirèrent contre elle tant de coups de canons et artillerie, que tout ce qui était à l'entour demeura foudroyé ; mais ils ne purent jamais atteindre la sainte image (1) ; et quand, le 9 mars, ils s'approchèrent de la ville pour y entrer par la brèche qu'ils avaient faite, ils virent devant eux une grande dame tenant un enfant dans ses bras, et contre laquelle ils se mirent à redoubler leurs décharges ; mais les balles qu'ils tiraient tombaient sans force ni effet aux pieds de la muraille, et eux pensant entrer, se trouvaient repoussés et donnaient ainsi deux fois le nom au pré des Reculés. Ce qu'apercevant les Chartrains, ils reconnurent que c'était la très-sainte Vierge et son divin fils qui prenaient leur défense, et pleins de confiance et d'ardeur, ils recommandèrent aux femmes de prier et s'élancèrent sur les assiégeants qui furent contraints de se retirer. »

Le dépit et la honte semblaient précipiter leurs pas. Ils avaient compté sur le pillage de la ville et de l'église, dont le trésor qui passait pour l'un des plus riches, leur promettait un gros butin. Condé avait même, dit-on, vendu, à l'avance, les plombs de la cathédrale (2). Ce marché sacrilége qui rappelle le trafic que Nicanor avait fait du peuple de Dieu, avant de l'avoir vaincu, ne put que tourner à la confusion du prince qui l'avait conclu, sans se douter qu'il aurait à lutter contre Celle qui est plus forte qu'une armée rangée en bataille.

La rage des ennemis se traduisit par d'affreux désastres ; les églises de la Maladrerie Saint-Georges, de Saint-Barthélemi, de Saint-Cheron du Grand-Beaulieu furent pillées, profanées, incendiées. On trouva dans l'église des Filles-Dieu les corps à demi

(1) C'est ce qui a donné lieu à la tradition si répandue dans le pays Chartrain, que la Sainte-Vierge recevait les boulets des ennemis dans les plis de son manteau.

(2) Mgr Pie, notice historique sur Notre-Dame de la Brèche.

brulés de plusieurs ecclésiastiques, tombés entre les mains de ces hommes cruels. La vue de ces restes calcinés fit comprendre à la population chartraine, à quels épouvantables maux elle venait d'échapper, et dans sa reconnaissance elle voulut qu'une grande manifestation vint d'année en année rappeler aux générations les plus éloignées, la puissante médiation de Marie en faveur de sa ville bien-aimée. L'évêque Charles Guillard cédant à ce pieux désir institua la procession commémorative de Notre-Dame de la Brèche, qui fut célébrée pour la première fois le mardi 15 mars 1569 (1).

Trois ans après un chanoine de la cathédrale (2) fit une fondation considérable, afin que la fête de Notre-Dame de la Brèche ou de la Victoire, fut solennisée chaque année au jour anniversaire de la délivrance miraculeuse de Chartres. La cérémonie de la présentation du tour de ville fut aussi fixée définitivement à cette époque.

Tout le corps de la cité se rendait avant la procession devant la Vierge-Noire. Le maire allumait alors le premier cierge détaché du tour (3), qui était porté pendant tout le cours de la procession. Le cortége descendait la rue Muret, saluait la Vierge célèbre de la porte Drouaise et s'arrêtait devant l'image de Notre-Dame de la Brèche (4), au coin de la ruelle du Pont-du-Massacre, puis il se rendait à l'église Saint-André, où l'on récitait des prières pour le repos de l'âme de ceux qui avaient héroïquement succombé dans la défense de la ville. La procession rentrait ensuite à la cathédrale où s'achevaient les chants solennels de l'action de grâce.

DE LA DÉVOTION AU SACRÉ COEUR.

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur! » Cette prière, qu'une mère chrétienne met chaque matin sur les lèvres de son petit enfant, résume en quelques mots l'offrande la plus étendue et la plus détaillée que l'on puisse faire de soi-même. Car donner son cœur, c'est tout donner, c'est tout sacrifier, tout abandonner,

(1) Sur la muraille rebâtie à l'emplacement de la Brèche, les magistrats firent graver, le 24 août 1568, une inscription en vers latins qu'on y lit encore fort distinctement.

(2) M. Marie Sallier.

(3) Quand un prince ou quelque grand personnage se trouvait présent, le maire lui cédait cet honneur.

(4) Cette image avait au côté droit des ecclésiastiques et des habitants à genoux; de l'autre plusieurs hommes armés, tirant contre la Vierge en mémoire des *hagiomaques* repoussés par elle.

tout immoler; et voilà pourquoi le Dieu-Amour ne se contente pas de nous demander notre cœur, mais qu'il nous donne le sien, si tendre, si humble, si doux, si compatissant, si miséricordieux. Un cœur enflammé, percé d'une lance et enlacé d'une couronne d'épines, tels sont les symboles extérieurs de cette immense charité voilée dans l'Eucharistie.

Rendre donc au cœur de Jésus amour pour amour, réparer par nos hommages les outrages qu'il reçoit en son divin Sacrement : voilà le double but de cette dévotion affectueuse et compatissante que le ciel envoya à la terre au siècle dernier, comme le remède divin qui seul pouvait la guérir de l'incrédulité froide et railleuse à laquelle elle était en proie.

La fête du saint Cœur de Jésus est maintenant solennisée dans l'Église universelle, et la Congrégation des Rites s'occupe activement de la cause en béatification de l'humble Visitandine [1] que le Seigneur daigna choisir pour manifester au monde cette nouvelle invention de son amour. Nous ne l'ignorons pas, cette dévotion fut *traversée* comme toutes les choses qui contribuent à étendre le règne de Dieu sur les âmes, elle fut *moquée* comme tout ce qui est en dehors des calculs humains, *rabaissée* comme tout ce qui est vraiment grand, tout ce qui anéantit l'orgueil, tout ce qui inspire de douces et pures vertus. Mais les temps de l'épreuve sont passés pour elle, et tous les vrais chrétiens y trouvent d'inépuisables consolations dans leurs peines, des forces surnaturelles pour soutenir sans défaillance les longs et pénibles combats de la vie. C'est un si grand besoin pour le cœur de se sentir aimé, compris! la solitude est pour lui un si grand mal! Ah! maintenant qu'il cesse ses plaintes, qu'il calme ses douleurs : voici son Dieu qui vient à lui et qui lui ouvre son cœur. C'est le don le plus précieux qu'il puisse lui faire : s'il avait quelque chose de meilleur, de plus parfait, il le lui offrirait; mais, tout Dieu qu'il est, il ne l'a pas, parce que rien n'est au-dessus de son cœur divin.

Des merveilles sans nombre, obtenues par l'intercession de ce cœur adorable, sont une preuve irrécusable de la protection toute spéciale que le Seigneur accorde à ceux qui pratiquent et qui propagent cette dévotion. En Italie, dans presque toutes les familles se trouve un tableau du Sacré-Cœur, et le Souverain

(1) La vénérable Marguerite-Marie Alacoque, religieuse du couvent de Paray-le-Monial, morte au XVIII[e] siècle en odeur de sainteté.

Pontife, voulant encourager de plus en plus cette pieuse coutume, a daigné accorder de précieuses indulgences aux prières dites devant ces saintes représentations de l'amour divin. Une archiconfrérie est établie dans l'église de la Pace, et procure un grand nombre d'avantages spirituels aux associés. La France jouit aussi de ce privilége, comme pour la récompenser d'avoir vu naitre cette belle dévotion sur son sol béni. C'est la magnifique église de Moulins, élevée sous le vocable du Sacré-Cœur, qui est le centre de l'archiconfrérie à laquelle se rattachent maintenant un grand nombre d'affiliations. L'œuvre admirable de l'Apostolat de la prière, placée sous les auspices du Dieu-Charité, contribue aussi à la diffusion de cette consolante dévotion en portant au loin, par son éloquent organe *le Messager du Sacré-Cœur,* les flammes qui partent du foyer divin.

Voici un trait que nous empruntons, quant au fond, à cette intéressante revue. Nous l'avons choisi entre plusieurs autres non moins édifiants, dans la pensée qu'il pourrait être un trait de lumière pour ces pasteurs zélés qui gémissent du peu de fruit de leur ministère et se demandent quels moyens ils emploieraient utilement pour le féconder.

« Je fus appelé à la fin de janvier (c'est un missionnaire qui parle), par le bon curé d'une paroisse située dans l'une des contrées les moins religieuses de l'ouest de la France, pour l'aider à faire revivre au milieu de son troupeau les pratiques de notre sainte religion, presque entièrement abandonnées. Malgré toutes les pieuses industries d'un zèle plein de persévérance et d'ardeur, éloignement des sacrements, ignorance, apathie chez les femmes comme chez les hommes, travail continuel le dimanche, voilà ce qui désolait le bon curé; et quand il reprochait à ses ouailles une conduite aussi peu chrétienne, on l'accusait d'exagération. Du reste, c'était la seule plainte que l'on pût formuler contre cet excellent pasteur, qui aux yeux de ses paroissiens était bien un saint homme, mais ayant le tort immense de ne pas les laisser tranquillement vivre et mourir dans leurs habitudes irréligieuses. On le blâmait surtout de ne pas se contenter de ce qu'il faisait par lui-même et de vouloir encore se donner des aides. Ceci allait à mon adresse; je ne m'en inquiétai pas.

» La mission s'ouvrit dans les circonstances les plus fâcheuses: un affreux scandale venait d'avoir lieu dans une paroisse voisine; aussi nos exercices étaient-ils peu fréquentés. Nous pouvions

facilement nous compter : vingt-cinq ou trente personnes formaient le noyau fidèle. C'était bien peu pour le chiffre bien connu de la population. Nous comprîmes, le curé et moi, que nous ne pouvions rien sans un secours extraordinaire du ciel ; et afin de l'obtenir, nous écrivîmes à un grand nombre de communautés, pour leur demander des prières et des neuvaines.

» Une Carmélite nous fit dire d'avoir confiance, parce que le Sacré-Cœur, sous l'invocation duquel nous avions placé la mission, bénirait notre œuvre. Cependant, *le monde* ne venant pas à l'église, nous allions à la quête des âmes de village en village, de hameau en hameau. Nous en gagnions bien quelques-unes, et *généralement* (on sait que l'exception confirme la règle) nous étions admirablement reçus; mais la plupart de nos gens n'étaient nullement touchés de la nécessité de se convertir. A les entendre, c'étaient des petits saints aimant beaucoup le bon Dieu, le priant souvent; en un mot, n'ayant rien à se reprocher à son égard. Les jours s'écoulaient ainsi, et il était temps de recourir aux grands moyens. Nous fîmes une première neuvaine au Sacré-Cœur, puis une seconde, bien déterminés à en faire une troisième si nous n'étions pas exaucés. Elle ne fut pas nécessaire : le cœur de Jésus était *vaincu,* et l'on sait que dans ces sortes de luttes la défaite est pour notre bon Sauveur le moment de la victoire et du triomphe. Par un enchantement divin, l'église, jusqu'alors si vide, se remplit tout-à-coup, les confessionaux furent assiégés, et la table sainte se vit ensuite environnée de tous ces nombreux convives reconciliés avec leur Dieu et bien sincèrement résolus de lui être toujours fidèles.

» Je quittai le bon curé, lui promettant bien de faire connaître selon mon pouvoir ce nouveau trait, qui prouve si bien que le cœur de Jésus est l'espérance des paroisses désespérées. » (1)

LE BON LABOUREUR

OU LES ENTRETIENS DE MAITRE JEAN DUBOIS

AVEC LES GENS DE SA FERME. (2)

Nous venons de nommer ici un livre qui ne peut être trop

(1) Nous recommandons aux personnes qui ont la pieuse coutume de consacrer le mois de juin au Sacré-Cœur le *Petit Mois du Sacré-Cœur* du père Gautrelet (Poussielgue-Rusand, rue Saint-Sulpice), et celui des *Ames intérieures,* du père Huguet.

(2) Pour 1 fr. en timbres-poste, adressé à M. Noury, libraire à Chartres,

connu, trop répandu dans les familles. C'est particulièrement aux habitants de la campagne que l'auteur s'adresse ; il ne pouvait les instruire d'une manière plus piquante ni plus pratique, puisqu'il se fait remplacer auprès d'eux par un des leurs, par un brave homme qui parle leur langage et vit à leur façon, mais en leur servant d'exemple pour tout ce qui concerne les pratiques chrétiennes. Dans ce petit tableau de mœurs champêtres, chacun des individus qui composent le personnel d'une ferme, se verra enseigné, jugé par ses pairs; le fruit nécessaire de cette lecture sera pour le sage une nouvelle pierre ajoutée à la base de ses convictions, et pour celui qui jusqu'ici oubliait ou ignorait ses devoirs, une semence féconde de meilleurs sentiments pour l'avenir.

Afin que l'on ait une idée plus nette du genre de l'ouvrage, nous allons extraire un passage de la préface où l'auteur expose la marche de son travail :

« Nous ne sommes pas de ceux qui attribuent tout aux soins et à l'industrie des laboureurs, sans rien attribuer à la divine Providence. Nous croyons au contraire que c'est en vain que l'homme laboure la terre, qu'il la charge d'engrais, qu'il l'arrose de ses sueurs, qu'il plante et qu'il sème, si Dieu ne répand la fécondité sur cette terre stérile de sa nature. Aussi, le *modèle* que nous proposons ici à l'imitation de tout fermier qui désire voir fructifier ses essais et ses travaux ne donnera aucune règle matérielle de culture : assez d'autres livres traitent de ces matières. Nous ne donnerons, comme moyen infaillible de succès, que la pratique des vertus chrétiennes et morales que tout fermier doit faire observer dans sa maison.

» Pour atteindre plus sûrement le but que nous nous proposons, et pour donner une démonstration plus évidente de la solidité de nos conseils, nous ne nous bornerons pas à transcrire une suite d'avis moraux : nous suivrons un fermier vraiment chrétien, tel que nous en avons connu, dans la conduite de sa ferme, et nous ferons sentir à nos lecteurs que si le fermier que nous leur proposons pour modèle n'est pas le plus riche de tous les agriculteurs qu'ils connaissent, il doit être au moins le plus heureux. On connaît le proverbe : *Contentement passe richesse* ; nous aurons donc atteint notre but, si nous pouvons faire comprendre que la plus grande somme de bonheur qu'un fermier puisse se promettre dans ses pénibles travaux, et dans les pertes souvent considérables qu'il éprouve, se trouve dans l'accomplissement de tous les devoirs d'un bon maître de maison, c'est-à-dire d'un véritable chrétien.

Afin de rendre notre travail plus intéressant, et en même temps plus facile à comprendre pour ceux qui n'ont pas une connaissance approfondie des dogmes et de la morale du christianisme, nous le présenterons sous la forme d'*entretiens familiers* entre un fermier chrétien et les gens de sa maison, tels que charretier, berger, servante, hommes de journée, etc., discourant entre eux et à leur manière sur les observances religieuses. Le langage simple et coupé de la conversation a toujours quelque chose de plus attachant, parce qu'il est plus piquant qu'une suite de raison-

ou à M. Ronsin et Mlle Sorieul, libraires à Nogent-le-Rotrou, on recevra franco *Le Bon Laboureur*.

nements sérieux dont l'enchaînement ne saurait être saisi par ceux qui n'ont pas la facilité de lire sans interruption un livre assez étendu. D'ailleurs, notre travail étant spécialement destiné aux enfants, qui y trouveront des règles de conduite pour le temps où ils seront en position de les suivre, il nous a paru indispensable d'adopter cette marche. Les préceptes de la religion, en passant par la bouche d'hommes dont ils se formeront facilement une image, puisqu'ils les reconnaîtront dans leurs parents ou dans leurs voisins, leur sembleront plus saisissables et plus convaincants que s'ils sortaient de la plume d'un écrivain, qui n'inspire jamais autant de confiance, parce qu'on le soupçonne toujours de parler en beau de choses qu'il ne connaît que pour les avoir lues et non vues de ses yeux.

» Nous espérons que la lecture des *Entretiens* que nous offrons ici ne sera ni sans intérêt ni sans utilité pour ceux qui les liront, et nous nous croirons grandement récompensé de la peine que nous aurons prise de les recueillir et de les publier, si nous pouvons faire comprendre aux agriculteurs qui prendront la peine de les lire que la religion peut seule les rendre heureux et honorables comme les patriarches des temps primitifs. »

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

MOIS DE MARIE A LA CATHÉDRALE.

Le mois de Marie a été prêché cette année par le clergé de la paroisse. La perfection chrétienne et les moyens pratiques pour l'atteindre, les béatitudes considérées par rapport à Marie, le développement de l'*Ave Maria,* l'histoire du culte de la sainte Vierge, tels furent les sujets des instructions adressées aux personnes pieuses qui venaient chaque soir entourer le pilier béni. Les jeunes filles de la maison du Cœur de Marie formaient le chœur de chant, et nous devons un éloge à leur zèle. Souvent ces pieux exercices reçurent un intérêt particulier des touchantes recommandations, des demandes de prières faites à l'auditoire au nom de différentes œuvres et de la part de personnes associées ou étrangères à la confrérie. Parmi ces communications intimes il en est une qui ne pouvait manquer de faire impression sur les assistants: un nom qu'on n'oubliera jamais à Chartres, parce qu'il a mérité d'y devenir synonyme de dévouement pour la gloire de Dieu, est venu un jour frapper agréablement nos oreilles. Le R. P. Choizin, le fondateur de l'œuvre des Maristes dans notre ville, le restaurateur de l'église de Sainte-Foy, profitait de la circonstance du mois de Marie, pour réclamer auprès des enfants de Notre-Dame une prière plutôt qu'un souvenir; mais sa lettre rendue publique par une attention délicate de monsieur le Directeur de la Confrérie, a provoqué l'une et l'autre. On veut bien nous la confier, pour que nous en fassions part à nos lecteurs.

Bien cher Monsieur,

Quatre ans et demi se sont écoulés depuis le jour où la volonté de mes supérieurs, en me confiant une nouvelle mission, me forçait à m'éloigner du vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, et à laisser en d'autres mains l'œuvre inachevée de Sainte-Foy. Mais ni les distances qui m'ont séparé d'un pays bien aimé, ni les nouvelles sollicitudes ne m'ont fait oublier Notre-Dame de Chartres. Je sais toujours, et je m'en souviens avec bonheur, que l'Œuvre réparatrice Sainte-Foy est une fleur éclose sous son ombre tutélaire.

Le premier cri de ma faible voix annonçant le dessein d'arracher à la profanation une église outragée, je l'ai fait entendre sous les voûtes séculaires de Notre-Dame de Chartres, et c'est le jour même où se faisait la grande fête qui rendait à la Crypte de la cathédrale la sainte image de la Vierge des temps passés, c'est ce jour-là même que je signais l'acte authentique qui assurait, dans un avenir plus ou moins prochain, le succès de l'Œuvre Sainte-Foy. Et puis, lorsque vinrent les luttes, les peines, les difficultés de toute sorte, ah! que de fois je suis allé ramasser du courage et de la force contre les défaillances, de la consolation et même de la joie aux jours des plus grandes tristesses et des plus cruelles amertumes, aux pieds bénis de Notre-Dame de Chartres!

Ces souvenirs jamais perdus me reviennent à cette heure avec une insistance toute particulière, et volontiers je croirais que ce mystérieux travail de ma mémoire reconnaissante est l'œuvre même de Notre-Dame de Chartres. Qui sait si la Vierge féconde ne veut pas me venir encore en aide? Qui sait si son puissant patronage ne veut pas couvrir de son ombre bienfaisante une nouvelle fleur, un nouvel arbre?

Me voici depuis quatre mois, avec un de mes confrères, entendant les confessions des fidèles dans l'église devenue si justement célèbre de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris. Quels sont les desseins de Dieu dans ce ministère confié aux membres de la petite Société de Marie? Est-il dans les vues de la divine Providence qu'une maison religieuse s'établisse dans ces malheureux quartiers de la capitale, où règnent comme des rois puissants le luxe, le plaisir, la cupidité? En quel lieu, en quel temps, dans quelles conditions et par quels moyens cette œuvre nouvelle doit-elle se fonder? Il y a là des mystères, des perplexités, des sollicitudes.

Ah! laissez-moi tourner mes yeux pleins d'espérance vers l'antique sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, et veuillez, bien cher Monsieur, plaider ma cause et la faire plaider auprès de la divine Vierge par les nombreux fidèles qui, tous les soirs, pendant le doux mois de Marie, vont se grouper heureux, fervents, devant la sainte image de Notre-Dame de Chartres.

Oui, j'ai confiance. Après ce mois béni, et grâce à vos pieuses supplications et à celles de tous vos associés, un rayon de lumière brillera dans mon ciel bien ténébreux, et dans mon cœur sans courage je sentirai un peu de cette force, quelques-uns de ces élans indispensables pour réaliser une pensée.

Je prêche le mois de Marie dans l'église de Saint-Séverin ; j'en recommande le succès aux prières de la Confrérie.

Agréez, etc. CHOIZIN.

PÉLERINAGE DE LA PAROISSE SAINT-SULPICE

A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

L'année dernière, à pareille époque, nous avions occasion de signaler la paroisse de Saint-Sulpice comme une de celles qui, tenant à honneur de renouer la chaîne trop longtemps brisée des pieuses traditions, ont donné le plus heureux élan à la dévotion des pélerinages. Le spectacle édifiant que notre ville avait eu sous les yeux le 31 mai s'est renouvelé cette année, à la grande satisfaction de tous. Jeudi 28 mai, M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, amenait avec lui à Chartres tout son clergé et une partie des habitués de son église; un certain nombre de fidèles, accourus des différents quartiers de Paris, s'étaient groupés autour de ce noyau déjà considérable; ce qui produisit un effectif de 725 pélerins. Grâce à d'officieuses observations faites près de nous, nos regards, d'abord tout entiers à la vue de l'ensemble, ont dû se fixer sur plus d'un personnage de distinction. On voyait en effet aux côtés de l'illustre pasteur trois vénérables chanoines de Saint-Denis, M. l'abbé Audibert, chevalier de la Légion d'honneur, M. l'abbé Coquereau et M. l'abbé Delong; les laïcs comptaient aussi dans leurs rangs plusieurs célébrités. Annoncés par la rumeur publique, le son des cloches et la vaste oriflamme déployée au vent sur la pointe du clocher neuf, les voyageurs étaient attendus à la gare par de nombreux représentants de la cité chartraine; et le cortége, accueilli au chant du *Magnificat*, défila entre deux haies de peuple droit à la cathédrale, où tout était préparé d'avance pour le saint sacrifice. Après l'évangile, le R. P. Letellier, religieux dominicain, adressa un petit discours à l'assemblée. Après avoir expliqué aux assistants la démarche qu'ils venaient de faire comme une démonstration de foi utile en notre temps, et comme un acte de piété tout spécial envers Notre-Dame de Chartres, il termina en demandant la bénédiction solennelle de Mgr notre Évêque, qui avait voulu lui-même présider cette touchante cérémonie. Sa Grandeur, tenant à prouver ses vives sympathies pour les protégés de M. Olier, ce modèle des dévots à Notre-Dame de Chartres, voulut aussi leur donner la sainte communion. Le célébrant, M. Hamon, et M. l'abbé Barrier, vicaire général, durent partager avec lui cette fonction angélique, car les pélerins se présentèrent fort nombreux à la sainte table. Pendant ce temps, le chœur de la confrérie de Saint-Sulpice exécutait les plus beaux chants. Ses solos et ses quatuors si bien organisés furent d'un très-bon effet à la messe et dans l'après-midi au salut du Saint-Sacrement.

Ce salut solennel fut précédé d'une allocution chaleureuse et en même temps familière, comme sait en faire M. Hamon, lorsque du haut de la chaire il épanche son cœur paternel dans le cœur de ceux qu'il aime. Cinq fois ses paroles de consécration et d'adieu à

Notre-Dame furent interrompues par la récitation des *Ave Maria* qu'il réclamait de l'assistance pour les causes multiples, intérêts communs ou besoins particuliers, qui les avaient amenés au sanctuaire de la Vierge aux miracles.

Vers quatre heures et demie on prit le chemin du retour. Toutefois, la procession ne quitta pas l'église de Marie sans avoir auparavant fait le tour de la crypte, illuminée pour cette circonstance.

Les impressions de cette journée, nous n'en doutons pas et d'ailleurs nous en avons assez de preuves, auront été bien douces pour les pélerins; elles ne l'ont pas été moins pour nous. Les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul d'une part, et de l'autre plusieurs dames dévouées, avaient rivalisé de zèle dans la noble tâche qu'ils s'étaient imposée de pourvoir aux soins matériels du pélerinage; la joie du succès dut être égale des deux côtés. Quant à nous, dans les heures trop courtes données au repos des voyageurs entre les deux cérémonies, nous pûmes faire notre bonheur du bonheur même de ces enfants de la capitale, promenant leurs pas sur les dalles de nos *merveilleuses basiliques*, s'agenouillant près des statues de la madone ou de sa sainte Tunique, et là partageant leur temps entre l'admiration et la prière.

FAITS RELIGIEUX.

— La statue de Notre-Dame de la Treille (la vierge protectrice de la ville de Lille), est placée, en attendant que le beau sanctuaire élevé en son honneur soit achevé, dans l'église de Sainte-Catherine, au-dessus d'un autel sur lequel on célèbre chaque jour les saints mystères, et qui est ordinairement orné des plus belles fleurs. Mais le 13 du mois qui vient de s'écouler, on lui avait enlevé sa riante parure, et des chants funèbres retentissaient dans le temple dont les voûtes répètent si souvent les joyeuses louanges de la Reine du Ciel.

C'est que devant la statue de Marie se trouvait un cercueil. Celui d'une jeune mère (1) qui avait toujours eu pour la Vierge immaculée la plus confiante dévotion. Visitée dès sa plus tendre jeunesse par la souffrance, elle avait mis tout son bonheur à redire les grandeurs de sa tendre patronne en des vers faciles et de douces mélodies. Sa voix vibrante et pure semblait un écho du Ciel, et quand elle résonnait dans la maison de Dieu, on priait en l'écoutant! On se sentait détaché de la terre, et comme initié aux célestes concerts.

Ces touchantes funérailles ont arraché bien des larmes et attendri bien des cœurs qui le sont difficilement. Douce et pieuse influence que l'enfant de Marie sut exercer sur les âmes, même après son trépas.

Douée d'une âme noble, élevée, et d'un esprit supérieur, elle avait compris toute la portée de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame,

(1) Mme César de Perretti (Marie de Bichebois).

et le zèle qu'elle mit à la propager lui donne un droit tout particulier aux prières des associés.

— Les Romains ont célébré le 25 avril avec beaucoup de pompe ce qu'ils appellent le Natale de Rome, l'anniversaire de la fondation de Rome, par Romulus. Les sociétés savantes ont fait chacune un discours pour rappeler ce fait historique; celui de M. Manninon, protonotaire apostolique et prévôt de la métropole de Westminster, contenait de ces paroles qui sont aujourd'hui dans le cœur et sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens. Je proteste, a dit le prélat avec un mouvement plein de grandeur, je proteste au nom de tous les étrangers présents à cette séance, que je ne suis pas ici un étranger!

C'est qu'en effet tout catholique peut se dire citoyen romain et a le droit de regarder Rome comme une maison paternelle. Une bouche auguste et sacrée n'a-t-elle pas déclaré que Rome appartenait à tous les fidèles?

— Le voyage du Saint Père dans les provinces méridionales des états de l'Eglise a été pour lui une suite d'ovations. La ville de Velletri, où il a daigné s'arrêter, était tout en fête. Sur la place qui s'étend entre le palais de la commune et celui de la légation, flottaient au vent des drapeaux couverts d'emblêmes. Un tableau emblématique de Zappoli représentait les deux provinces de Frosinone et de Velletri agenouillées devant le Souverain Pontife, et le remerciant de leur avoir accordé un chemin de fer. Dans toutes les localités qu'il a daigné visiter, l'enthousiasme des populations était indicible et se traduisait par les cris mille fois répétés : Vive Pie IX, vive le Pape-Roi, vive notre Saint-Père, notre Souverain, vive la Religion. Le 20 mars au soir le Pape était de retour à Rome. La foule encombrait la gare. Des feux de bengale ont été allumés. Sa Sainteté rentrait au Vatican à 9 heures.

— Une grande église va être bâtie à Paris sur la place de Ménilmontant. Elle portera le nom de Notre-Dame-de-la-Croix.

— Madame la comtesse de Chambord a fait don à Notre-Dame-de-Marceille, près Limoux, d'un magnifique tableau Bysantin, apporté par la conquête à Venise, du fond de l'Orient. La pieuse donatrice a demandé qu'il fût placé le plus près possible de la statue miraculeuse, et réclamé pour son époux et pour elle une part des grâces réservées aux âmes chrétiennes qui se mettent sous la protection de la mère de Dieu, ou l'invoquent dans ce sanctuaire privilégié.

— Le panégyrique de Jeanne d'Arc a été prononcé cette année par M. Mermillod. L'autorité de son nom et de sa parole avait attiré dans Orléans, le 8 mai, jour anniversaire de la délivrance de cette ville par la vierge de Domremy, des étrangers de la plus haute distinction. L'orateur sacré a exprimé dans son discours que Jeanne d'Arc est un fait divin et un symbole dans l'histoire de France : un fait divin, parce qu'il s'y trouve une lumière, une force et une immolation divines; un symbole, parce que dans ce fait se trouve l'indication de l'union de la France et de l'Eglise. Quelques moments

avant le panégyrique, Mgr Dupanloup a béni un étendart offert par la ville d'Orléans au village de Domremy. Cet étendard joint à une très-belle chasuble, offerte par une dame qui avait appris la modestie des ornements de l'église où Jeanne pria si souvent pour la France et pour son roi, doivent être envoyés aux heureux habitants du village qui vit naître l'illustre héroïne, comme un souvenir de reconnaissance de la ville qu'elle délivra par sa vaillance des attaques de l'étranger.

— La dernière émission des obligations pontificales de l'emprunt de 1860 obtient le succès qu'on était en droit d'attendre du dévouement catholique. Cet emprunt et le denier de saint Pierre ont mis le gouvernement pontifical en mesure de satisfaire à tous ses engagements. Quelques efforts encore et l'on peut espérer que la crise sera entièrement conjurée. Souscrire à l'emprunt c'est faire acte de piété filiale, c'est contribuer au maintien de cette indépendance du chef suprême de l'Église, si nécessaire au libre exercice du pouvoir spirituel de la civilisation chrétienne et de la société européenne. Mgr l'évêque d'Autun, dans sa lettre pastorale du 7 mai, ordonnant des prières publiques en faveur du saint Pontife, des èglises d'Italie, de Pologne et de Cochinchine, a fortement recommandé cet emprunt aux fidèles de son diocèse.

— L'évêque de Hesham et de Newcastle a posé la première pierre d'une église dédiée à saint Joseph, dans le village de Washington, elle doit être construite en style gothique français. Les petites sœurs des pauvres sont admirablement accueillies en Écosse; ces deux faits en disent plus long sur les progrès de l'esprit catholique en Angleterre que les plus longs discours.

— Un bazar de charité a eu lieu le mois dernier dans les salles de Hanovert-Square (Londres), au profit du refuge nocturne pour les femmes et les enfants sans demeure, administré par les Sœurs de la Miséricorde et fondé par le Curé de la principale paroisse catholique de la cité de Londres. Cette Œuvre a tellement frappé les protestants eux-mêmes par sa nouveauté, sa bonne direction et l'urgent besoin social, que le lord Maire en a accepté le patronage, Son Éminence, le cardinal Wiseman, a daigné aussi lui accorder sa haute protection; et parmi les objets précieux qui étaient offerts aux acheteurs, figuraient au premier rang :

Les bergers de Bethléem et sainte Ursule, drames sacrés sortis de sa plume éloquente.

On distinguait aussi deux beaux vases de Sèvres donnés par la reine Amélie et la duchesse d'Aumale.

Le saint Père avait envoyé un camée romain à ses pauvres enfants du refuge de Hinsbury, en bénissant ainsi à la fois l'acquéreur et les pauvres créatures au profit desquelles on l'a vendu.

— Les sœurs de Charité appartenant à la maison du Bon Pasteur d'Angers, qui a une succursale importante au Caire, ont pris possession vers le milieu d'avril de l'établissement qui leur a été préparé à Port-Saïd par les soins de la compagnie du canal de Suez.

— Le Père Emmanuel Esteves, missionnaire Espagnol en Cochinchine et au Tong-King, a envoyé à l'Œuvre de la propagation de la Foi, une relation déchirante des persécutions horribles auxquelles sont soumis les chrétiens dans ces contrées. Prions pour ces généreux martyrs, afin que Dieu abrège leurs épreuves et mette fin à tant de maux.

CE QUE PEUT LE SOUVENIR D'UNE MÈRE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Un jeune garçon appartenant en qualité de tambour à un régiment Marylandais, avait, par l'excellence de son naturel, gagné les bonnes grâces du corps des officiers. Un jour l'un de ceux-ci, revenant de l'enterrement d'un soldat, buvait avec des camarades à la santé du défunt, lorsque le petit tambour passa devant de la tente, on l'appela et on lui présenta un verre.

— Merci, répondit-il, je suis un *cadet de tempérance*, et je ne bois pas de liqueurs fortes.

— Vous ne pouvez pas refuser, lui dit-on en insistant. Vous êtes à la table des officiers, et ce serait mal reconnaître cette faveur.

Il persista cependant.

— Il a peur de boire, fit le capitaine se tournant vers le soldat; ce ne sera jamais un soldat.

— Qu'est-ce que c'est? reprit le major en affectant un ton sévère. Je vous ordonne de boire, et vous savez qu'à la guerre la désobéissance est punie de mort.

Le pauvre enfant se redressa de toute sa hauteur, et d'une voix ferme et déterminée, répondit en jetant un regard limpide sur l'officier :

— Commandant, mon père est mort d'ivrognerie, et quand je suis parti pour l'armée, j'ai promis à ma mère, à genoux devant elle que, avec l'aide de Dieu, je ne porterais pas une goutte de rhum à mes lèvres, et j'entends tenir ma promesse. Je suis désolé de vous désobéir, mais j'aimerais mieux être fusillé que de manquer à ma mère et violer mon serment.

Un hourra d'admiration accompagne ces courageuses paroles, et les chefs du jeune tambour lui tendirent la main en signe de cordiale affection.

En terminant le beau mois de Marie, nous avons sans doute promis à notre bonne Mère du ciel d'éviter telle occasion qui nous entraîne au péché, de pratiquer telle vertu, de corriger tel défaut. Imitons l'exemple du jeune tambour, et quand nous serons tentés de manquer à nos engagements, disons comme lui : « J'ai promis à ma mère d'y être fidèle, et Dieu aidant, je le serai, et je mourrai plutôt que de les violer jamais! »

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

Septième année.

7e NUMÉRO. — JUILLET 1863. —

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XVIII.

LA PROCESSION BLANCHE.

N'ayant à traiter les faits généraux qu'autant qu'ils se rattachent à notre histoire, nous ne parlerons ni de la mort du prince de Condé, tué par Montesquiou après la bataille de Jarnac (1569), ni de la victoire de Montcontour, remportée par le duc d'Anjou sur les Huguenots, qui amena la paix de Saint-Germain (1570), ni du mariage de Marguerite, sœur de Charles IX, avec Henri de Béarn, le jeune roi de Navarre, ni même de cette Saint-Barthélemy qui imprima au front du monarque français une tache de sang indélébile; mais nous mentionnerons la résignation que fit Charles Guillard de son évêché, à la suite d'une sédition causée par le sermon d'un moine des Vaux-de-Cernay, qui renfermait des propositions hérétiques, et à la suite duquel le pontife quitta Chartres, poursuivi par les coups de pierre et les injures d'une populace irritée. Bien qu'accusé d'avoir approuvé les doctrines des novateurs, il est constant, d'après le chanoine Pintard, « qu'il mourut dans la communion de l'Église catholique, apostolique et romaine » (22 février 1575).

Ce fut sous l'épiscopat de Nicolas de Thou, successeur de Charles Guillard sur le siége de Chartres, qu'eurent lieu les nombreux pélerinages d'Henri III à Notre-Dame de soubs-terre. Le

héros de Jarnac et de Montcontour, appelé par le vœu des Polonais à régner sur eux, avait en 1574 déposé la couronne élective posée sur son royal front, pour venir s'asseoir sur le trône héréditaire resté vide par la mort prématurée de son frère Charles IX. Mais

Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès.

S'entourant d'une société frivole, il s'isolait de tous les hommes graves et repoussait toute occupation sérieuse. Malgré un fond de foi sincère, sa dévotion puérile et mal entendue semblait tenir plus de son goût pour les spectacles, que d'une austère et véritable piété. Aussi le vit-on se passionner pour les cérémonies des *Flagellans* au point qu'il voulut se mêler à leurs processions. Chevard donne sur sa venue à Chartres à la tête de ces pénitents, de curieux détails que nous reproduirons dans le chapitre suivant, nous contentant pour le moment, de lui emprunter certaines particularités sur les différents pélerinages qui précédèrent celui du 15 mai 1583.

Louise de Vaudemont, la royale épouse de Henri III, qui partageait la confiance du monarque envers Notre-Dame de Chartres, voulut aussi visiter son béni sanctuaire; et le 24 octobre de l'année 1577 elle vint, ainsi que Catherine de Médicis, passer plusieurs heures en oraison devant l'image de la Vierge-Mère. La reine de France reparut dans la cité chartraine le 1er février 1582; elle était partie à pied de Paris dès le 26 janvier, avec plusieurs seigneurs et dames de sa cour.

Le roi arriva également à pied le même jour, sur les sept heures du soir. Le cardinal de Guise, les ducs de Joyeuse, d'Aumale, de Mercœur et d'autres illustres personnages lui faisaient cortége.

Le lendemain, fête de la Purification, toute la cour assista à la grand' messe dans l'église cathédrale, où le roi et la reine communièrent par les mains de l'évêque de Chartres. Le roi alla à l'offerte et, s'y tenant à genoux, fit présenter par les ducs d'Aumale et de Mercœur un calice doré, un vase d'argent en forme d'horloge, une croix d'émeraudes enchâssée d'or et garnie de perles, avec un tableau d'ambre gris représentant la Vierge couronnée d'or et de perles, tenant son fils sur ses genoux : les mains et le visage du divin enfant et de sa mère étaient d'ivoire.

Quatre mois après, le monarque revint encore à Chartres, donna à l'église Notre-Dame une lampe d'argent et assigna 100 livres de rente pour l'entretien.

Le roi et la reine reparurent aux pieds de Marie en avril 1583. Henri-le-Balafré, duc de Guise, s'y était rendu quelques jours auparavant; il y passa les fêtes de Pâques et offrit à la Sainte-Vierge deux petits enfants d'argent, en actions de grâces de deux fils qu'il avait obtenus par son intercession.

Rien n'arrêtait le roi dans son désir de manifester publiquement les sentiments pieux qu'il éprouvait pour Notre-Dame de Chartres; aussi, malgré que la peste sévît dans cette ville avec une grande violence et y fît beaucoup de victimes, Henri III s'y rendit de nouveau le 26 juin et donna au chapitre 6,000 livres pour la fondation de plusieurs services. Marguerite de Navarre y vint également et y fit un séjour de plusieurs mois.

Cette année 1583 fut dignement terminée par un remarquable pélerinage des habitants de Dreux et de 36 paroisses avoisinantes à la bonne Notre-Dame. Ni la longueur de la route, ni la rigueur de la saison ne purent décourager ces fervents chrétiens qui, au nombre de 16,000, vinrent marchant en procession depuis Dreux jusqu'à Chartres.

« Les hommes étaient couverts d'une casaque de toile blanche descendant jusqu'à mi-jambes, avec des chapeaux garnis de pareille toile plissée. Les femmes, aussi vêtues de blanc, avaient sur la tête une cape blanche en forme de voile. Tous tenaient en main une croix de bois blanc de la longueur d'un pied, au bas de laquelle était attaché un chandelier garni d'un cierge de cire blanche : quelques-uns portaient des torches. Chacun marchait en rang et sans confusion, et chaque paroisse séparément : la croix précédait les prêtres; les gentilshommes suivaient avec leurs familles; les paysans, leurs femmes et enfants marchaient après. La principale paroisse de Dreux tenait le dernier rang; les deux Confréries de cette paroisse, chacune avec une bannière de damas blanc, étaient à la tête; le clergé arrivant avec sa croix, accompagnait le saint Sacrement porté par l'archidiacre de Dreux sous un dais de damas blanc, que soutenaient quatre principaux habitants de la même ville. Tous les ecclésiastiques étaient vêtus d'ornements blancs; une compagnie d'hommes ayant chacun une torche ardente à la main, fermait la marche.

Cette procession qu'on a nommée *Procession Blanche*,

partie de Dreux après la grand'messe, célébrée dans l'église de Saint-Pierre, à deux heures du matin, vint se reposer au Péage qui se trouve à mi-chemin, d'où elle continua jusqu'à Chartres. Le clergé de cette ville, prévenu de son arrivée, alla, revêtu de chapes, la recevoir hors de la ville. L'ayant jointe, il la conduisit dans le même ordre, passant par la porte Drouaise, le long des rues de la Brèche, de Saint-André, de la Corroirie, des Écuyers, Cendreuse et des Changes, toutes tendues de draps blancs jusqu'à l'entrée de l'église Notre-Dame, où l'Évêque, en habits pontificaux, reçut le saint Sacrement des mains de l'Archidiacre qui l'avait apporté de Dreux, et l'exposa dans le chœur où l'on récita des prières analogues à la cérémonie.

Cependant les pélerins arrivant successivement finissaient dans l'église les hymnes, les cantiques qu'ils avaient chantés le long du chemin. La plus grande partie d'entre eux passa la nuit dans le Temple saint à réciter des oraisons.

Le lendemain, dès trois heures du matin, l'Évêque, officiant à tout le service, fit faire après les matines la procession autour de l'église supérieure et de la crypte, y porta le saint Sacrement, y chanta la messe; et, après une prédication, il reporta le saint Sacrement jusqu'à la porte principale de l'église et le remit entre les mains de l'Archidiacre de Dreux, qui s'en retourna avec les pélerins dans le même ordre et par le même chemin qu'ils avaient tenu à leur arrivée. »

DES CONFÉRENCES DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Sous le titre de *Saint Vincent de Paul et ses Œuvres*, Mgr l'évêque d'Orléans a fait paraître dernièrement un opuscule renfermant le plus saisissant tableau des œuvres enfantées par le génie de la charité, et contenant sur le bien que produisent les Conférences de Saint-Vincent de Paul, des aperçus à la fois élevés et touchants. D'une propagande facile par son prix et par son format (1), ce remarquable écrit, tout en frappant l'esprit, remue profondément le cœur, il fait comprendre la sublimité des œuvres enfantées par la charité et inspire l'immense désir d'y participer. La plupart des développements qui vont suivre sont empruntés à ces lignes inspirées dont on peut dire : « que les reproduire c'est les louer. »

(1) Petit in-18, chez Dillet, rue de Sèvres, 15.

La fécondité est un des traits caractéristiques des œuvres des saints, elle y est attachée de telle sorte que souvent, même après leur mort, elles se multiplient et prennent un accroissement qu'elles n'avaient pas eu de leur vivant. C'est ainsi que le grand mouvement de charité imprimé au XVIIe siècle par saint Vincent de Paul, non-seulement dure encore parmi nous, mais qu'il est même plus actif, plus immense que jamais. Oui, « chose admirable, c'est encore en son nom que toutes les plus belles œuvres se fondent, se dilatent, se perpétuent : c'est en son nom que les prédicateurs évangéliques attendrissent les âmes et les décident aux plus généreuses largesses. C'est en son nom et comme recueillis sous son âme que naguère mille orphelins victimes d'un horrible fléau ont vécu! C'est en son nom que 100,000 enfants délaissés, que la multitude des malades, que les pauvres, que les vieillards reçoivent encore à Paris les soins les plus constants de la charité la plus tendre. » Enfin c'est en son nom vénéré qu'a eu lieu l'admirable fondation des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Toutefois, comme le propre des grandes œuvres de Dieu est d'avoir de faibles commencements, afin que la puissance de l'ouvrier divin éclate davantage, ceux des Conférences furent obscurs et presque ignorés : on peut les comparer à ces fleuves majestueux qui couvrent et embellissent nos campagnes, mais qui ne sont à leur source que de petits ruisseaux que le pied d'un enfant peut facilement franchir.

Voici la simple histoire de la fondation de ces Conférences. Beaucoup la connaissent; mais d'autres l'ignorent, c'est à eux que nous la racontons.

Huit jeunes étudiants, frappés de la nécessité de mettre leurs œuvres en rapport avec les enseignements de la foi, afin de pouvoir combattre victorieusement les doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour d'eux, allèrent pleins de cette pensée, trouver l'abbé Dupanloup dans la chapelle de saint Hyacinte où, simple prêtre alors, il préludait, en faisant le catéchisme aux enfants, à ces magnifiques enseignements qui devaient quelques années plus tard sortir de sa bouche et de sa plume d'Evêque. « Monsieur l'abbé, lui dirent-ils, nous voudrions nous consacrer tous les huit au service des pauvres dans le monde ; qu'en pensez-vous ? » Ce projet sublime présentait de telles difficultés dans l'exécution, que Mgr Dupanloup ne craint pas d'avouer avec une

bonne foi charmante, qu'il leur conseilla à tout hasard d'essayer, pensant toujours en lui-même que cela probablement n'irait guère loin; aussi, ajouta-t-il, quoiqu'ils le priassent de vouloir bien les aider dans l'exécution de leur plan, il les abandonna à peu près à eux-mêmes, à Dieu et à leurs saints anges. Les bons étudiants ne se laissèrent point décourager, et l'un des jours du mois de mai 1833, ils levèrent timidement mais avec confiance, dans une pauvre chambre du quartier Latin, l'étendard de la charité.

Les Conférences de saint Vincent de Paul étaient fondées, et Ozanam, l'un de ces admirables jeunes gens, ravi bien jeune hélas! à sa patrie, aux lettres, à ses amis et aux pauvres, pouvait dire en 1853 à la conférence de Florence, dix ans après cette époque remarquable : « Nous sommes deux mille dans la seule ville de Paris, et nous visitons 5,000 familles formant environ 20,000 individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferme cette immense cité. » Les conférences en France seulement sont au nombre de cinq cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne et en Amérique. Mais loin de trouver, Messieurs, dans ces accroissements un sujet d'orgueil, nous y prendrons occasion de nous abaisser. Le gazon des champs se propage rapidement; il ne cesse pourtant pas d'être petit, et parce qu'il couvre beaucoup de terre, il ne dit pas : « Je suis le chêne. » Ravissantes paroles qui donnent le secret de cette admirable multiplication : *l'humilité* de ses fondateurs qui disaient, toujours par l'organe de M. Ozanam : « C'est Dieu qui a voulu et qui a fondé notre société, qui a fait de notre œuvre la sienne et l'a voulu répandre par toute la terre en la comblant de ses bénédictions. » Œuvre bénie en effet « sur laquelle le soleil ne cesse pas de luire de même que le feu de la charité ne cesse pas d'enflammer le cœur de ses disciples. Ainsi une seule petite conférence en 1833, et en 1861 près de quatre mille, alors Paris, aujourd'hui le monde. Evidemment le doigt de Dieu est là! *Digitus Dei est hic!* Il n'y a ici-bas que Dieu qui fasse de telles choses.

« Mais ces milliers de conférences de saint Vincent de Paul, que font-elles, et quelles sont leurs œuvres? Il serait plus facile de demander ce qu'elles ne font pas et quelles œuvres de charité leur sont étrangères. » Dans l'impossibilité de les énumérer en détail, bornons-nous aujourd'hui à parler de l'œuvre fondamentale des conférences, de celle d'où découlent toutes les autres. *La visite*

des pauvres à domicile, visite faite non par des prêtres, des sœurs ou des dames de charité, mais par des hommes du monde, des jeunes gens qui, après s'être réunis pour attirer sur eux les grâces promises à *la prière commune* et avoir conféré ensemble sur les nécessités de leurs familles adoptives, vont ensuite distribuer les secours dont elles peuvent avoir besoin.

« Leurs familles », c'est ainsi que les disciples de saint Vincent de Paul appellent les familles de leurs pauvres. Oui, « le disciple de saint Vincent de Paul dit *mes familles* en parlant de ces pauvres ménages qu'il va visiter dans leurs mansardes et sous leurs haillons, comme il dit *ma famille*, en parlant de son père, de sa mère, de ses sœurs, de sa femme et de ses enfants. O charité, tu es bonne et douce en ton cœur; mais tu ne l'es pas moins dans ce doux langage que ton cœur inspire. »

Ils vont donc, ces hommes et ces jeunes gens, visiter leurs familles. Ils y vont de leur personne et ne se contentent pas d'envoyer de loin et de haut un secours quelconque. Ils y vont l'aumône à la main; mais ce qui a plus de prix encore, la charité dans le cœur et la parole de consolation sur les lèvres. « Quel baume de telles visites ne portent-elles pas dans ces cœurs souffrants, irrités trop souvent et ulcérés par la misère! et combien de ces malheureux que les apparitions de ces anges consolateurs dans leurs misérables demeures, ont plus d'une fois reconciliés avec la vie qui leur était à charge, avec les riches qu'ils regardaient comme des ennemis, avec la société entière qu'ils avaient prise à dégoût et en horreur! »

« Il est bien évident que l'argent, l'argent seul, envoyé de loin au pauvre par l'heureux du siècle du fond d'un somptueux appartement, ne suffirait pas pour produire de pareils effets. C'est que l'argent n'a pas de regard, n'a pas de cœur, n'a pas de parole, l'argent est froid, sourd et muet; il faut au pauvre autre chose que du métal et du pain : il lui faut une voix humaine qui s'entretienne avec lui, un cœur charitable qui l'aime, un regard qui se montre sensible à ses maux; il lui faut quelqu'un enfin qui vienne à lui, qu'il voie, qui lui tende une main fraternelle, qui lui prouve qu'il n'est pas abandonné sur la terre. Or, c'est ce que font, non-seulement avec une charité qui touche les pauvres, mais avec une simplicité qui les charme, les membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul; » et telle est la bienfaisante influence de cette institution sur ceux mêmes qui en font partie

qu'on a vu des villes entières, et en particulier des établissements d'éducation entièrement renouvelés par la fondation d'une Conférence parmi leurs élèves, et l'émulation de la charité succéder aux tristes rivalités causées par un amour-propre plus avide encore de s'approprier les succès que de s'en rendre digne. Parfois même il règne un tel zèle pour soigner et servir les pauvres que dans plus d'une maison on a été forcé de poser en règle que les jeunes gens inscrits au tableau d'honneur auraient seuls droit à cette faveur si enviée. La jeunesse ne fait rien à demi, elle porte avec elle cet élan, cet entrain, cette spontanéité, cet enthousiasme qu'on ne saurait guère demander au même dégré à l'âge mûr, et de là résulte souvent de ces scènes qui saisissent le cœur, produisent l'admiration et font verser de douces larmes. En voici une de ce genre que nous tenons d'un témoin oculaire qu'elle avait vivement impressionné.

C'était au mois de décembre de l'année 1856. Les élèves d'une institution religieuse revenaient, assez fatigués, d'une longue promenade, le silence régnait dans les rang ; seuls les jeunes gens formant le personnel de la Conférence établie au milieu d'eux, parlaient, mais à voix basse; ils avaient tant de choses à se communiquer sur leurs pauvres, ils étaient si préoccupés pour eux de la rude saison dans laquelle on venait d'entrer! Tout-à-coup leur attention se fixe sur un vieillard qui se dirige à pas lents vers la ville, tenant par une corde un petit chien dont chaque mouvement agite bruyamment un grelot attaché à son collier. « C'est un aveugle, » disent à la fois nos jeunes gens, et tous de l'entourer, de s'informer d'où il vient, où il va, quels sont ses moyens d'existence. D'après ses réponses qui leur prouvent qu'il n'a d'autre abri que la voûte du ciel, d'autre ressource que le pain de l'aumône, ils le conduisent au pensionnat, avec l'autorisation de leur maître, et tandis que les uns lui portent à manger, que d'autres caressent le petit chien qui par ses bonds réitérés témoigne à sa manière la part qu'il prend à l'allégresse générale, une quête est faite entre tous les élèves et produit une somme assez forte pour que l'aveugle puisse être pendant tout l'hiver à l'abri du besoin.

Les impressions très-vives enchaînent souvent la parole; c'est ce qu'éprouve le bon vieillard. Aussi ne peut-il que balbutier quelques mots de remercîments qui rendent bien imparfaitement à son gré les sentiments de gratitude dont il est pénétré.

Cependant la cloche, par ses tintements répétés, annonce la rentrée des classes. Jamais on n'est mieux disposé au travail qu'après une bonne action, nos jeunes gens se mettent donc en devoir d'obéir, mais avant ils se groupent autour du vieillard, et par un mouvement spontané, se jetant à ses genoux : « Nous ne vous laisserons pas partir, s'écrient-ils, sans avoir reçu votre bénédiction. » Après s'en être quelque temps défendu, l'aveugle lève vers le Ciel ses yeux sans lumière et ses mains décharnées, et demande au Seigneur d'une voix tremblante d'émotion de bénir ces enfants, et de leur rendre au centuple tout le bien qu'ils lui ont fait. Alors ces jeunes fronts, un moment inclinés sous le souffle du vieillard comme des épis sous celui de la brise, se relèvent joyeux, et tout brillants d'un rayonnement divin.

La bénédiction du pauvre aveugle ne fut pas stérile, la Conférence qui était à son début prit à partir de ce moment, un accroissement considérable, et n'a pas cessé de porter depuis les plus heureux fruits.

C. de C.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(9e *Article.*)

LE PLAIN-CHANT (suite).

L'enseignement du plain-chant est nécessaire aujourd'hui plus que jamais, et par qui sera-t-il donné? Question facile à résoudre, mais assez délicate pour que nous mettions en avant de notre réponse une parole venue de haut. Il y a dix-sept ans environ, un illustre évêque, exposant sa pensée sur la propagation du chant d'église, s'exprimait de la sorte : « Pour obtenir le résultat désirable dont nous parlons, il faut en prendre les moyens; or, ces moyens se trouvent placés entre les mains des *instituteurs;* puisque ce sont eux qui sont chargés de former le premier âge de la vie, cet âge où l'on dépose le germe des goûts, des dispositions, des talents et des vertus qui doivent diriger et déterminer le reste de l'existence. » Ne verra-t-on pas ici une justification nouvelle du titre accolé à chacun des paragraphes de notre dissertation : « Du chant dans les écoles? » Oui, la mission d'instruire sur le chant d'église appartient d'abord aux instituteurs. Aussi une chose, entre les autres, doit nous plaire dans les

établissements qui doivent préparer des maîtres à la jeunesse des campagnes : la connaissance pratique des tonalités grégoriennes y a sa place au soleil de l'enseignement. On a dû comprendre que, sans songer d'abord à former des hommes de haute science, des encyclopédies vivantes, ce qui serait mettre à côté du but de l'institution ou le dépasser, il fallait viser à l'indispensable dans le plan d'études à fixer pour les élèves des écoles normales; et ces écoles ont un cours spécial, un professeur spécial pour cette branche de l'instruction. Quoi de plus raisonnable, puisque l'instituteur peut fort bien servir sa commune, sans être sur la liste des candidats à l'académie, et qu'il servira si avantageusement son église, s'il est bon praticien pour les mélodies liturgiques!

Ces leçons de plain-chant reçues pendant trois années à la ville ont, comme celles de grammaire et d'histoire, assez de droits à la reconnaissance de l'ancien élève, maintenant devenu maître, pour qu'il les répète, elles aussi, à l'enfant du village : et d'ailleurs, s'il est réellement religieux, comme il doit l'être, il le fera par un motif plus noble encore, par le désir de la gloire de Dieu. Nous félicitons de tout cœur les hommes de travail et de conscience qui, dociles à ces sentiments, se livrent à une œuvre aussi utile; qui, dans le cours de chaque semaine, font étudier l'office du dimanche, ou facilitent cette étude par des exercices préparatoires. Mais comment déplorer assez la conduite de ceux qui, hors le cas d'impossibilité absolue, d'incapacité personnelle, rejettent loin d'eux ce genre d'occupation ?

Plusieurs croient parer cette omission regrettable contre les atteintes du blâme, en alléguant pour excuse le nombre trop restreint des heures à donner aux élèves; et le temps ne leur manque point pour des classes supplémentaires d'une utilité fort médiocre. Nous ne prétendons pas critiquer le développement de l'instruction primaire sur les différentes matières indiquées par les programmes. Peut-être, à notre époque, l'enfant qui, dans quelques années, s'appellera l'homme des champs, est-il obligé de connaître un tant soit peu la marche des problèmes par A plus B ou la valeur du carré de l'hypoténuse; peut-être dans un petit ensemble de petites notions assez surprises elles-mêmes d'être venues demander à sa mémoire une plus ou moins longue, plus ou moins courte hospitalité, le jeune homme trouvera-t-il une chance de succès en agriculture ou en métier et la condition d'un bonheur réel; nous n'en savons rien,

ceci n'est point de notre compétence. Quoiqu'il en soit, le culte des sciences, pris sous un point de vue général, a droit à nos respects; mais, de concert avec un nombre infini d'hommes sérieux et intelligents, nous nous demandons si, dans notre siècle, il n'y a plus d'encens que pour cette idole. Nous nous demandons même si cette idole, qui pose très-bien dans un établissement secondaire, a toujours bonne grâce au sein d'une école de village, où l'instruction appelée, non sans raison, élémentaire pour les choses utiles à la vie sociale, court peu de risques à rester dans les limites indiquées par son nom; où l'instruction qui concerne la vie morale, la vie de l'âme, au contraire, ne saurait jamais être poussée trop avant. Nous nous demandons enfin pourquoi, entre les connaissances à inculquer à la jeunesse, on oublierait précisément celle du chant d'église, c'est-à-dire celle qui, après l'étude du catéchisme, tient le plus aux intérêts de la religion dans les campagnes, puisque apprendre à exécuter, à goûter les mélodies liturgiques, c'est faire contracter le goût de l'office divin. O vous, instituteurs zélés qu'une bonne foi malheureuse ou un système étranger aux principes de vos professeurs de pédagogie, détournait jusqu'à présent d'un enseignement si nécessaire, vous nous laisserez dire en deux mots notre pensée : « Maintes leçons de mathématiques transcendantes, ou d'autres sciences facultatives et surérogatoires *en moins* d'une part, et d'autre part maintes leçons de chant d'église *en plus,* voilà, selon nous les deux membres d'une équation parfaite au détriment de l'éducation scientifique des jeunes paysans peut-être, et c'est un point fort contestable, mais à l'avantage de leur éducation religieuse et morale. Notre cinquième article expliquait assez au long l'influence des cantiques sur cette éducation morale et religieuse; une partie de ce qu'on a pu lire alors trouverait encore sa raison d'être à propos du plain-chant; inutile pourtant d'élargir ici par des redites le cadre de nos observations.

Il vaut mieux passer de suite à une réflexion qui nous fut adressée un jour par un homme respectable : « Je dois montrer le plain-chant à mes élèves, j'en conviens avec vous; mais, dites-moi, l'instituteur est-il donc seul obligé à ce ministère pénible? Il me semble que M. le curé partage là-dessus avec nous le droit de monopole. » — C'est vrai, pûmes-nous répondre, et de plus il a dans votre école sur ce point, comme sur

bien d'autres, le droit de surveillance. Mais quant à sa fonction de maître de chant, expliquons-nous. Ou bien l'instituteur, fidèle à son devoir, forme l'enfance à la lecture de l'antiphonaire, ou bien il persiste à s'en abstenir, pour raison de mauvaise santé, ou de voix fausse, pourquoi pas? ou d'idées plus fausses que la voix, les préjugés peuvent se glisser partout. Dans le premier cas, le curé n'a autre chose à faire qu'à louer le zèle du chef de chœur, et à compter sur le brillant avenir de son lutrin; dans le second, il doit très-souvent se résigner à gémir. En effet, si la santé ne lui fait pas défaut; si, comme autrefois Chonénias, préchantre d'Israël, parce que, dit l'écriture, il était rempli de la sagesse du Très-Haut (1), il est prêt à faire usage de notions musicales pour préparer à son église un des beaux éléments du culte divin, une chose essentielle lui manque encore, les élèves. Les enfants ne sont point à sa disposition aux heures où il lui serait loisible de leur donner son temps; ou bien est-il parvenu à réunir un petit cercle de disciples, bientôt forcé, par un motif facile à deviner, de faire des concessions aux caprices des parents peu aptes à comprendre l'importance de cet exercice, aux fantaisies mêmes du jeune chanteur aujourd'hui enthousiasmé et demain mécontent, il verra son cours commencé avec parité de forces, poursuivi avec une trop grande inégalité de succès, cette ennemie de toute émulation, puis enfin abandonné avec nullité de résultat. Bienheureux les curés, auxquels il a été donné de vaincre tant d'obstacles; et il y en a, nous le savons. Combien sacrifiant les veilles laborieuses d'une soirée d'hiver, où l'étude promet des attraits tout particuliers à l'esprit, ont transformé leur cellule solitaire en un petit conservatoire pour l'art chrétien, pour le plain-chant! Là, plus d'un futur choriste, élu de la Providence, a senti naître une vocation pour le lutrin qu'il affectionnera toujours; là le pasteur a mis hors de péril la vie si précieuse du chant d'église. Nouvel Obédédom, il s'est dévoué à la garde d'une arche sainte; ce sera aussi pour lui et pour les siens, c'est-à-dire pour sa paroisse, une source de bénédictions.

L'abbé Goussard.

(La suite dans un prochain numéro).

(1) Chonenias princeps levitarum prophetiæ prœerat ad prœcinendam melodiam; erat quippè valdè sapiens.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Le dimanche de la Trinité, la crypte était témoin d'une fête, modeste en apparence peut-être aux yeux des personnes étrangères à notre œuvre, mais pleine d'intérêt pour nous et pour ceux qui honorent de leur bienveillance les Clercs de Notre-Dame, particulièrement pour chacun de nos abonnés.

Vers huit heures, le sanctuaire, décoré le matin selon le rit du jour, recevait quelques ornements nouveaux; c'était aussi l'annonce d'une solennité nouvelle. On allait entendre la première messe d'un prêtre ordonné la veille; et ce jeune ecclésiastique avait eu longtemps sa place parmi les élèves de la maîtrise; c'était le premier prêtre sorti de leurs rangs. M. l'abbé Grandet, connu par les habitués de la cathédrale il y a une dizaine d'années, comme enfant de chœur soliste et maintenant comme organiste-accompagnateur, devait nécessairement mettre sa carrière sacerdotale sous le patronage de Notre-Dame de sous-terre, qui l'a vu grandir au pied de ses autels; il avait trop d'obligations envers Celle que l'on a pu proclamer une fois de plus à son occasion : *Virgini pariturœ, la Vierge qui doit enfanter*.

Un chanoine titulaire voulut l'assister pendant la célébration des saints mystères, et nous profitons de cette circonstance pour remercier ici le chapître de ses précieuses sympathies qui nous sont acquises depuis longtemps. La présence des anciens enfants de chœur à la cérémonie, permettant de confondre les souvenirs du passé avec les douces impressions du moment, donnait à celles-ci un charme de plus. On voyait à côté des lévites, dont plusieurs sont déjà engagés dans les ordres sacrés ou inférieurs, des jeunes gens entrés au sortir de la maîtrise dans une autre carière; nous tenons à dire qu'ils s'étaient trouvés là spontanément comme à un rendez-vous, pour recevoir la première bénédiction de celui dont ils avaient partagé les premières études, ou qu'ils avaient connu comme leur aîné dans l'établissement. Les soprano du chœur actuel, en partie élèves de M. l'abbé Grandet, ont exécuté plusieurs cantiques ou morceaux religieux, heureux d'abord d'exprimer leur reconnaissance au Seigneur bénissant ce jour-là l'œuvre qui les fait vivre, puis aussi sans doute de rappeler à leurs prédécesseurs les petits concerts de leur enfance, et les traditions, jeunes encore, mais qui, grâce à la protection de Marie, ne périront pas.

— L'anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Chartres (31 mai 1855), a été célébré selon l'usage. Après le sermon, prêché cette année par M. l'abbé Hautin, la statue de Notre-Dame du Pilier fut portée processionnellement autour de l'église au chant des litanies. Les jeunes personnes de la confrérie, puis le clergé la précédaient le flambeau à la main; Monseigneur fermait la marche avec le cortége accoutumé de tout office pontifical. Dans cette solennité, bien des choses sont de nature à frapper tout d'abord, à

émouvoir toujours; mais certains détails, fort édifiants aussi, passent parfois inaperçus. Que dire par exemple de la présence du pieux vieillard, plus que septuagénaire, marchant seul et égrainant son rosaire, à côté du dais qui abritait la madone? Que le vénérable chapelain nous pardonne de l'avoir mis en scène dans notre petite revue, si le bruit de notre indiscrétion va par hasard le troubler dans sa retraite. Depuis près d'un demi-siècle, on le sait, il fait sentinelle à l'entrée du sanctuaire de Marie; comme un Siméon Stylite, il ne quitte guère sa colonne où sa vocation extraordinaire l'a placé jadis pour bénir. Le 31 mai, ce très-humble et assidu serviteur de Notre-Dame de Chartres, ne doit-il pas figurer tout près de sa souveraine, lors de son passage au sein d'une multitude prosternée pour la vénérer et lui protester de son amour? A. F. G.

FAITS RELIGIEUX.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME DE FRANCE.

Voici l'intéressant compte-rendu de cette œuvre si importante, que son directeur, le R. P. Faure, mariste, publiait, il y a quelque temps, pour faire connaître les progrès de sa belle entreprise.

« Quand nous commençâmes, il y a environ un an, à faire connaître cette œuvre, encouragés par la bénédiction du Saint-Père, et les vœux de l'illustre cardinal Wiseman et des évêques de France, nous n'avions encore aucune ressource importante. Depuis, le ciel nous a visiblement favorisés, et nos succès, quoique lents, remplissent nos cœurs de confiance et de gratitude envers la divine Providence : nous possédons enfin ce qui en Angleterre assure l'existence d'une œuvre, dans un avenir plus ou moins éloigné. Nous venons d'acquérir tout le terrain nécessaire pour ériger une église de 110 pieds de long sur 50 de large, et capable de contenir de 1,000 à 1,200 personnes. Ce terrain nous coûte 150,000 fr. (l. 6,000); une moitié de cette somme seulement a été payée comptant, l'autre a dû être empruntée.

La plus grande partie des sommes reçues jusqu'à ce jour, provient de dons spontanément offerts, sans que nous ayons eu le plaisir ou le mérite de la demande. La reconnaissance nous presse de faire connaître l'origine providentielle de quelques-uns de ces dons : le premier date de la fête de l'Annonciation 1862. En ce jour, de ferventes prières avaient été adressées dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, pour obtenir à notre œuvre sans appui et sans ressources, des protections qui semblaient alors indispensables. Cette grâce fut ajournée; mais à la place, Notre-Dame sembla nous accorder son auguste patronage, et vouloir nous en donner aussitôt une marque sensible : en effet, avant la fin de la journée, un de ses plus dévoués serviteurs nous transmettait l'offre inattendue d'une somme de 10,000 fr., pour l'érection de l'église de Notre-Dame de France à Londres.

Le second trait est plus récent. Il y a à peine un mois, les amis de cette œuvre étaient plongés dans une angoisse facile à comprendre : le moment était venu de payer aux propriétaires le prix de la principale portion du terrain de l'église, et la moitié des 100,000 fr. promis manquait encore. La personne qui avait déterminé l'achat en offrant à S. E. Mgr le Cardinal Wiseman de prêter la moitié de la somme, changeait subitement d'idée au bout de quatre

mois, sans en laisser deviner le motif, et sans nous avertir; nous touchions à une catastrophe; quelques jours encore, et l'œuvre était à jamais compromise. Dès que le danger fut connu, d'ardentes prières s'élevèrent de nouveau du sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires; le plan du terrain fut déposé au pied de l'image vénérée, avec ces mots : « le laisserez-vous perdre? » Notre-Dame eut pitié, les propriétaires qui voulaient commencer les poursuites dans quatre jours, consentirent à les différer pendant une semaine. Toutefois nos amis les plus expérimentés croyaient impossible de trouver à Londres, en si peu de temps, pour une œuvre française catholique, la somme de 50,000 fr. Dieu le pouvait : nous rencontrâmes en peu de jours des personnes qui consentirent à donner ou à prêter la plus grande partie des fonds. Malgré les recherches les plus actives, il manquait encore 10,000 fr. Mais la Providence s'apprêtait à couronner ses dons. S. E. le Cardinal Wiseman, à la nouvelle de la catastrophe imméritée qui fondait sur cette œuvre diocésaine, qu'il affectionne et protége, avait fait part de ses angoisses aux conseils de la Propagation de la Foi. Ces messieurs répondirent presque aussitôt que les deux conseils s'étaient émus à l'annonce du péril imminent qui menaçait une œuvre chère à l'Eglise et à la France. « La Providence, écrivait le président, semble avoir pris part elle-même à nos anxiétés. Au moment, en effet, où nous parvenait votre dernier appel, nous venions de recevoir d'un prêtre français, un simple vicaire de paroisse, un don particulier de 8,000 fr., destiné en sus du subside ordinaire, d'après les expressions formelles du donateur, à la mission à laquelle la France semblait le plus obligée, et surtout où ce secours devait produire les fruits les plus sensibles et les plus immédiats. » Ce don nous fut attribué à l'unanimité, ainsi qu'une contribution généreuse de l'Association. « J'ai rarement vu un trait de la Providence aussi touchant, s'écria l'illustre cardinal en recevant ces nouvelles, il faut le faire connaître; et désormais ayons confiance, Dieu veut cette œuvre ! » Le terrain était sauvé et l'œuvre avec lui.

Toutefois, ce terrain acheté si cher suffisait à peine au but projeté, sans lui adjoindre un second morceau appartenant à un nouveau propriétaire, qui ne songeait pas à s'en dessaisir; nous l'avions toutefois consacré à saint Joseph depuis huit mois, et nous espérions.... Au commencement du mois de mars, ce terrain était en vente. Les ressources manquaient... Mais saint Joseph, le gardien fidèle du dépôt confié, attendait sans doute les prières adressées à l'époque de sa fête, et par son archiconfrérie de Beauvais, et par plusieurs de ses plus dévoués serviteurs. En effet, le lendemain, un inconnu nous fit remettre la somme de 17,500 fr. (l. 700), avec un billet commençant par ces mots : « achetez le terrain. » Cette somme suffisait pour en assurer la possession, sinon pour en payer toute la valeur.

Admirable Providence qui daigne ainsi justifier et soutenir cette œuvre nouvelle, et qui veut suppléer à la faiblesse des instruments choisis pour l'établir ! Puisse-t-elle suggérer à d'autres généreux bienfaiteurs la pensée d'aider selon leurs moyens, soit à l'acquittement de la dette, soit à l'érection de l'édifice, soit enfin à l'établissement si désirable pour les enfants de notre pays, des sœurs de la Charité.

En vérité, cette œuvre est bien celle entre toutes, que la France catholique devrait établir en Angleterre. Œuvre belle et urgente, mais œuvre difficile en proportion, et parce que la France qui est souverainement intéressée à cette fondation, ne le sait pas, et parce que l'ennemi des âmes possède depuis longtemps, et résiste de toute sa puissance... Œuvre possible cependant, si Dieu continue à nous bénir, et si quelques-unes de ces âmes, qui sont puissantes

en œuvres et en prières, *veulent,* que pour l'honneur de Dieu et de l'Eglise, ces enfants de la France soient eux aussi évangélisés !

Oh! si vous le pouvez, soyez une de ces âmes-là! donnez à Dieu selon vos moyens, et il vous rendra!

— Une lettre du père J. Baptiste Vidal, adressée de Tamontaca, le 16 février 1863, fait part du baptême de six indiens sauvages, de la peuplade des Tirouray (île de Mindanao).

Ces prémices présentées à J.-C. le 2 février, fête de la Purification de la Sainte-Vierge, sont à la fois le gage de l'établissement d'une de ces réductions que les récits du Paraguay rendirent si fameuses, et qui sont le moyen le plus parfait de civilisation, c'est-à-dire la constitution de la tribu chrétienne autour de l'église et du prêtre, dans une liberté sanctifiée.

— La cause de la béatification du vénérable J.-B. de La Salle, fondateur des écoles chrétiennes, se poursuit très-activement. La commission s'occupait dernièrement de l'examen dit des vertus. L'éminent cardinal de Reims disait dernièrement à l'un des frères qui perpétuent l'œuvre admirable établie par le *vénérable,* que s'il avait la consolation de voir l'heureuse issue de ce procès de canonisation, il convoquerait tous ses vénérés collégues les évêques de France, à la fête solennelle qui aurait lieu à Reims à cette occasion.

— D'après la *Semaine Religieuse* de Toulouse, tout fait espérer que le Souverain Pontife pourra signer dans quelques mois, le décret qui permettra d'inscrire la bienheureuse Germaine Cousin (l'humble bergère de Pibrac), au catalogue des saints, et de la placer solennellement sur nos autels.

— Rien de plus rare aujourd'hui que la concession d'un corps de saint martyr par l'autorité pontificale, ces premiers gages de la foi des premiers âges de l'Eglise se sont trouvés presque épuisés par les libéralités de dix-huit siècles. Cependant, sur la demande de l'évêque de Saint-Brieuc, Mgr Marinelli a retiré des Trésors du Quirinal, pour Notre-Dame d'Espérance, le corps de saint Réné, martyr, trouvé avec un vase de son sang, dans les catacombes de Saint-Laurent, en 1787. C'est que Pie IX aime à invoquer Marie sous ce doux et consolant vocable, dont il a fait prendre son nom quand il l'a inscrit sur le registre de l'archiconfrérie.

Spes nostra salve. P. P.P. IX.

Cette archiconfrérie de Notre-Dame de Bonne-Espérance, qui n'est autre qu'une union de prières pour l'exaltation de la sainte Eglise, le salut et la paix du monde catholique, fondée primitivement pour la France, elle a obtenu le privilége de s'étendre dans le monde entier, en sorte que les fidèles de toutes les nations appelés à participer à ses indulgences, fussent par là intéressés à prier pour l'Eglise et la paix (1).

(1) Se faire inscrire, réciter chaque jour le *Salve Regina*, telles sont les faciles obligations à remplir pour faire partie de cette association enrichie des plus nombreuses indulgences. S'adresser à M. Prud'homme, chanoine directeur de l'archiconfrérie, ou à l'évêché de Saint-Brieuc.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

Septième année.

8e NUMÉRO. AOUT 1863.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XIX.

LE SACRE DE HENRI-LE-GRAND.

Henri III ayant péri sous le couteau régicide de Jacques Clément, le roi de Navarre fut salué roi de France à Saint-Cloud; mais ce beau royaume, qui devait un jour lui appartenir

« Et par droit de naissance
» Et par droit de conquête, »

était loin encore de vouloir le reconnaître pour souverain.

Le trône de saint Louis ne pouvait, aux yeux de la majorité de la nation, appartenir à un hérétique; et Henri de Béarn était huguenot. La ville de Paris, toute dévouée à la Ligue, lui ferma donc ses portes, et les Chartrains refusèrent de lui ouvrir les leurs, bien résolus de mourir plutôt que de se rendre.

Alors le roi se présenta avec son armée devant l'antique cité qu'il espérait prendre d'un coup de main; aussi éprouva-t-il une peine réelle quand il vit que, malgré les intelligences qu'il avait dans la place avec certains bourgeois, il devait se résoudre à former un siége dont les lenteurs irritaient à l'avance son impatience de se voir maître d'une ville, regardée comme l'un des boulevards de la capitale (12 février 1591).

Ce siége en effet dura deux mois, pendant lesquels les habitants déployèrent tant d'énergie, de courage et d'habileté, « que

M. de Réclainville (1) disait s'être trouvé en beaucoup de belles occasions et n'avoir jamais vu chose mieux debattue en guerre que le siége de Chartres. »

Cependant, au milieu du tumulte des armes, des prières se faisaient chaque jour aux pieds de la Vierge-Mère, et dans les nombreuses processions qui eurent lieu pour demander à Dieu de bénir leurs efforts, les Chartrains n'oublièrent pas celle de Notre-Dame de la Victoire : trouvant même un redoublement de foi et d'amour dans la vue du danger, ils la célébrèrent, le 15 mars 1591, avec une pompe inaccoutumée et un éclat extraordinaire. « Le son vibrant des cloches sonnant à toute volée émerveilla tellement le bon Henri, dit un historien, qu'il défendit de tirer le canon toute la journée, ne voulant pas qu'on troublât la dévotion des habitants. »

« Le roi, dès lors, valait mieux que la plupart des mauvais catholiques qui s'étaient associés à sa cause; et sans les flatteries desquels il eût beaucoup moins tardé à abjurer ce culte *mal né* et trop jeune dont son esprit droit et son cœur généreux savaient faire justice. (2) » C'est ce que Suyreau, le maire de Chartres, répondait hardiment un jour au célèbre Biron, qui lui objectait dans l'une des nombreuses conférences qui eurent lieu pendant le siége, que lui et plusieurs autres de l'armée du Roi de Navarre étaient catholiques. « Nous vous réputons tels que vous êtes, lui disait-il, et plus méchans que luy, traistres à vostre mère l'Eglise puisque vous battaillés contr'elle : si vous ne flattiés point le roy, il y a long-temps qu'il seroit converti et que nous aurions mis fin à tous nos différens. Il n'y a que vous qui l'en empêchés par des respects humains qui n'ont apparence de raison. »

Après maintes négociations entamées et rompues, une capitulation honorable fut signée. La remise des otages entre les mains du roi eut lieu le 11 avril, et le 20 le monarque fit son entrée dans la ville, dont les clés lui furent remises par le corps municipal. Le clergé des paroisses, les religieux et les communautés, qui s'étaient rendus à la porte Saint-Michel avec chappes, croix

(1) L'un des plus braves défenseurs de la ville. Voici le nom de quelques-uns des chefs qui contribuèrent à la défense de la ville : MM. de la Bourdaisière, gouverneur, de Gramont, de la Pinellière, de la Croix Cotterau, de la Brosse, d'Allonville, etc.

(2) Mgr Pie. Notice sur Notre-Dame de la Brèche.

et bannières, conduisirent processionnellement le monarque jusqu'à la porte Royale de Notre-Dame, où l'évêque de Chartres l'attendait et devait prononcer la harangue officielle. Mais Henri, qui marchait sous un dais de velours bleu garni de crépines d'or et d'argent porté par quatre échevins, ne fit pas mine d'apercevoir le prélat et continua son chemin vers le palais épiscopal. Mgr de Thou et le chapitre, coupant alors rapidement par l'église, parurent au perron septentrional en même temps que le roi, qui cette fois voulut bien entendre la harangue et y faire une réponse gracieuse. On rit un peu de cette espièglerie du monarque, à l'adresse du chapitre bien plus qu'à celle de l'évêque; car Mgr de Thou, différant en cela de la majorité de son clergé, n'avait jamais passé pour ligueur (1).

Un *Te Deum* chanté en présence des prêtres, seigneurs et capitaines catholiques, termina cette journée, qui ne fut pas sans amertume pour les héroïques défenseurs de la cité chartraine; car c'est toujours chose triste au cœur des braves que d'être témoins du triomphe d'un ennemi vainqueur.

Mais si le roi Henri, dans cette première entrée à Chartres, vit encore bien des fronts se couvrir en sa présence de sombres nuages, il n'en fut pas de même quand, trois ans après, il reparut dans la ville de Marie, non plus en prince hérétique (2), mais en roi très-chrétien de France et de Navarre, en fils aîné de l'Eglise catholique, pour recevoir dans la cathédrale de Chartres la consécration royale des mains de l'évêque Nicolas de Thou. Reims étant occupée par les Ligueurs, le roi se vit dans l'impossibilité de faire venir la sainte ampoule; mais comme les religieux de Marmoutiers possédaient une fiole d'huile miraculeuse, le monarque leur envoya une députation pour la leur demander. Les bons moines consentirent à ce royal et pieux désir, et le 19 février 1594 cette précieuse relique arriva à Chartres, portée par trois religieux du couvent. Elle était escortée par le député d'Henri IV, le sieur de Souvré, l'évêque d'Angers et un grand nombre de gentilshommes de la Touraine et du Maine. L'évêque de Chartres avait envoyé à leur rencontre le clergé de toutes les paroisses et de tous les couvents de la ville, auquel s'étaient adjoints le prévôt, Mre Guy Robert, douze notables bourgeois,

(1) De Lépinois. Histoire de Chartres.
(2) Henri IV avait abjuré le calvinisme à Saint-Denis, le 25 juillet 1593.

avec des torches aux armes du roi et de la catholique cité, les échevins et une immense quantité d'habitants en habits de fête.

On porta processionnellement le reliquaire, à travers les rues tendues de tapisseries et au bruit de toutes les cloches, jusqu'à l'abbaye de Saint-Père, où il fut confié à la garde du prieur claustral et de quatre autres religieux. Le dimanche 27, à sept heures du matin, la grande députation royale, composée des comtes de Cheverny, d'Halluin, de Lauzun et du baron de Termes, se présenta à l'abbaye de Saint-Père et pria le frère Giron et ses compagnons de porter l'huile sainte à Notre-Dame pour le sacre de Sa Majesté. Les religieux de Marmoutiers y consentirent, après avoir obtenu des députés le serment de la leur restituer après la cérémonie. Frère Giron monta ensuite sur une haquenée blanche, portant religieusement la pieuse relique sous un dais de damas blanc; les seigneurs *otagiers* venaient ensuite, puis les notables bourgeois et le peuple. Mgr de Thou prêta un serment semblable à celui des seigneurs et reçut l'ampoule de frère Giron. Les cérémonies du sacre commencèrent alors.

Le roi avait revêtu pour la circonstance une camisole de satin cramoisi et une grande robe de toile d'argent. Il arriva à la cathédrale par la porte Royale, accompagné par les évêques de Nantes et de Maillezais, et précédé des archers du grand-prévôt de l'hôtel, des Suisses, des hérauts d'armes, des chevaliers du Saint-Esprit (1), des Ecossais des gardes-du-corps et du maréchal de Matignon portant l'épée de connétable. Derrière le monarque marchaient le grand-chancelier de France, le grand-maître, le grand-chambellan et le premier gentilhomme de la chambre. Après l'appel des douze pairs, le roi marcha droit à l'autel; il y fit déposer pour offrande une châsse d'argent doré, et vint ensuite occuper le fauteuil qui lui avait été préparé au bas des marches.

L'évêque de Chartres tira en ce moment l'huile sainte du reliquaire, prit l'évangile et invita le monarque à prêter le serment du sacre. Alors Henri, debout, la main droite sur le livre saint, en prononça les solennelles paroles d'une voix forte et accentuée. Le prélat, aidé par les pairs ecclésiastiques, fit ensuite les onctions saintes. Puis il prit la couronne, la leva au-dessus de la tête du roi, la donna à soutenir aux ducs et pairs, la bénit et la

(1) Le 1er janvier 1593 les avait trouvés tous réunis aux pieds de la bonne Dame de Chartres : c'était vraiment là se montrer à la hauteur du titre sublime qu'ils portaient.

déposa sur le front d'Henri IV, qui fut après conduit processionnellement au trône dressé pour lui dans le jubé, en vue de tout le peuple. Le prélat officiant lui donna le baiser de paix et cria par trois fois : Vive le roi! Les pairs en firent autant, les acclamations de la foule leur répondirent, et le *Te Deum* entonné par la musique de la chapelle retentit sous les voûtes de l'antique basilique.

« Pendant la messe, qui fut célébrée par l'évêque de Chartres, l'abbé de Sainte-Geneviève, diacre d'honneur, remit le livre des évangiles à l'archevêque de Bourges, grand-aumônier, et ce prélat le fit baiser au roi. Au moment de l'offrande, le monarque descendit du jubé, et lorsqu'il eut baisé la *paix*, M. de Sourdis présenta le vin dans un vase d'or ciselé, M. de Souvré un pain d'argent et M. d'Entraigues un pain d'or. Le roi portait sa couronne, son manteau, le sceptre et la main de justice.

» L'office achevé, les évêques et les seigneurs reconduisirent Henri IV à l'évêché. Le duc de Montbazon marchait le premier, portant la couronne sur un coussin de velours; M. d'O le suivait avec le sceptre; puis venait M. de Roquelaure avec la main de justice. Le maréchal de Matignon se tenait à la droite du monarque, l'épée royale au poing (1). »

Le lendemain, Henri reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains de l'évêque, et repartit de Chartres quatre jours après.

Le sacre d'Henri IV, qui amena la reddition de Paris, fut une manifestation de foi si évidente, qu'elle acheva de briser les espérances des sectaires et ramena au parti du roi tous les catholiques sincères. « C'est ainsi que le protestantisme, qui s'était flatté d'envahir le royaume et de monter sur le trône, vint se briser aux pieds de la Vierge de Chartres, comme le paganisme y avait expiré par la défaite des Normands et la conversion de Rollon, comme y avait échoué encore, par suite du miracle et du traité de Brétigny, l'invasion des Anglais, qui nous eussent infailliblement doté, deux siècles plus tard, de leur schisme et de leur hérésie, malheur plus déplorable encore que la perte de notre nationalité. (2) »

(1) De Lépinois. Histoire de Chartres.
(2) Mgr Pie. Notice de Notre-Dame de la Brèche.

LES DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE CHRÉTIEN. (1)

Ce touchant récit de la mort sainte d'Ernest de L... n'avait pas été écrit pour être livré à la publicité ; sorti de la plume et mieux encore du cœur d'un pieux Ecclésiastique temoin de cette fin sublime, le but unique de cette relation était de conserver à la famille et aux amis de cet admirable jeune-homme de bien précieux souvenirs. Une bienveillante communication nous ayant fait connaître ces pages émouvantes, nous les offrons à nos lecteurs dans la persuasion qu'elles leur inspireront le vif intérêt qui s'attache toujours à la jeunesse et à l'innocence jointes à la plus tendre piété.

La vie d'Ernest de L... peut se résumer en deux mots : elle fut celle d'un ange, avant sa première communion ; celle d'un saint depuis cette époque jusqu'à sa bienheureuse mort. L'amour de Dieu et de sa mère, tels étaient les sentiments qui remplissaient uniquement son cœur et suffisaient à son bonheur. Ernest, l'aîné d'une noble maison, se destinait à la magistrature ; il n'avait plus qu'un an pour finir son droit, quand l'excès de travail le força d'interrompre toute étude, et sa mère, sur les conseils d'habiles médecins, le conduisit à Mentone, ville de la principauté de Monaco, située non loin du golfe de Gênes, espérant que la douceur de la température remettrait son cher enfant. Hélas! il n'en fut rien, mais le Seigneur qui avait déjà demandé à cette femme vraiment chrétienne un premier sacrifice en lui enlevant son époux, sut adoucir les amertumes du second en répandant sur cette mort si prompte, si prématurée, comme un parfum d'immortalité, en imprimant à ces adieux suprêmes le consolant caractère d'un *au revoir pour le Ciel.*

Une indicible mélancolie s'empara de l'âme d'Ernest en arrivant à Mentone, et son état maladif, augmenté par le voyage, acquit bientôt une telle gravité que le pasteur de cette ville, qui venait souvent voir le jeune étranger et s'édifier de sa patience et de sa résignation, lui porta le Saint-Viatique. A partir de ce moment, Ernest ne vécut plus réellement qu'en Dieu ; la sérénité reparut sur son front ; ses traits, contractés par la souffrance, semblaient illuminés d'un rayon céleste, et un ineffable sourire ne quittait plus ses lèvres.

Nous allons maintenant reproduire presque textuellement le récit de M. G. de L..., ne nous permettant que quelques suppressions de peu d'importance :

« La veille de sa communion (le 29 décembre 1861), le cœur d'Ernest avait commencé à se dilater, et il s'écriait le soir au milieu de souffrances incessantes, qui ne lui laissaient plus ni sommeil ni repos (son pauvre corps, dévoré par une inflammation intérieure générale, était réduit à l'état de squelette, ses os perçaient

sa peau), il s'écriait : « O ma mère, quelle grande veille! quel » beau jour demain, quelle bonne nuit je vais passer! »

Et le lendemain, après cette communion angélique : « Ma » mère! le bon Dieu est là!.. Il est avec vous, ma mère, avec » moi! Il est venu dans cette chambre!.. l'atmosphère en est » changée; le bon Dieu y a laissé son parfum! ne le sentez-vous » pas? moi je le sens; comme on est bien avec lui! Quelle grande » visite j'ai reçue! »

Depuis cet instant, sa chambre resta parée, ornée de fleurs, comme elle l'avait été pour la grande visite; elle semblait plutôt un sanctuaire qu'un appartement de malade.

Le lendemain (31 décembre), sa mère lui ayant fait connaître son état : « O ma mère, est-ce bien possible! quoi! je serais si » près de mon éternité!.. Comment, moi, qui ai si peu travaillé, » je serais si près de voir le bon Dieu! quelle grande nouvelle!.. » quel grand jour pour moi! » Puis abaissant sur sa mère ses yeux pleins de larmes : « Ma bonne mère, il m'en coûte cepen- » dant de vous quitter!.. de vous abandonner!.. je vous avais » consacré ma vie... Mais c'est en Dieu que nos âmes étaient » unies... en Dieu, elles resteront unies... elles ne se quitteront » pas! » Alors, relevant vers le ciel un regard vraiment céleste : « Quelle grande nouvelle!.. quelle bonne nouvelle! quel beau » jour pour moi! mais c'est le plus grand jour de ma vie... le » jour où j'apprends de si grandes choses! » et avec un élan extatique, il ajouta : « *Lætatus sum*... je me suis réjoui de cette » parole qui m'a été dite : *Nous irons dans la maison du Sei-* » *gneur!* O merci, ma mère! quel service vous me rendez! » comme je sens ce que vous venez de faire pour moi! » Et il annonça avec une sainte joie la *grande nouvelle* à toutes les personnes qui venaient auprès de lui. Il s'occupa ensuite de ses dernières dispositions qu'il arrêta avec une précision et une fermeté d'esprit remarquables et dans la forme la plus touchante.

Toutes choses étant réglées pour le monde (2 janvier 1862), avant son départ pour l'éternité, son cœur éprouva le besoin de se reposer et de s'épanouir en Dieu dans une sorte d'élan vers le ciel et d'avant-goût des délices immortelles.

Il fit asseoir sa mère auprès de son lit, mit sa main dans la sienne, et lui dit : « Maintenant, ma mère, parlons du ciel! oh, » oui, parlons du ciel! » Sa chambre s'ouvrait sur la mer; l'horizon était plein de lumières; les orangers et les citronniers qui environnaient sa demeure retirée à l'écart, envoyaient leurs parfums, on aurait pu se rappeler la scène qui se passait entre Augustin et sa mère. Ici, c'était le fils qui devait partir le premier. L'entretien se prolongea pendant la journée entière, et lorsqu'il était interrompu par le silence du recueillement et de la méditation, Ernest le reprenait bientôt : « Allons, ma mère, parlons » du ciel! »

Les paroles de la Sainte-Écriture, de l'Imitation, des Offices de l'Église, se pressaient sur les lèvres du cher mourant; sa mémoire lui apportait les versets et les strophes des saints livres,

qui répondaient le mieux au besoin de son âme. Tout le rappelait à cette pensée du ciel, à la contemplation du Dieu qui en fait le bonheur; il récitait avec transport la première et la dernière srophe de l'*Adoro te suplex.* « *O latens Deitas!* s'écriait-il dans toute l'effusion de son amour, maintenant vous ne serez plus » cachée pour moi. Oh non, vous ne serez plus une Divinité » cachée! je vous verrai, je vous posséderai dans votre gloire! »

C'était cette aspiration vers la céleste patrie qui lui faisait dire héroïquement à sa mère qu'il aimait tant, à laquelle il avait été si tendrement, si respectueusement dévoué : « Ce serait bien » doux de rester avec vous, de travailler avec vous, mais c'est » si doux aussi de partir. » Puis il récitait avec ardeur les prières de la Liturgie.

Le soir de ce jour (2 janvier), lorsqu'on apporta la lampe, sa mère craignait qu'elle ne lui fatiguât les yeux, et voulait l'éloigner; puis se reprenant au souvenir de toutes les choses du ciel qu'ils avaient dites ensemble : « O mon enfant, elle est bien » terne cette lumière-là! n'est-ce pas? » — « Oh! ma mère, elle » est bien belle et bien brillante pour moi quand elle éclaire votre » doux visage! »

Le 3 janvier j'arrivais à Mentone avec le frère d'Ernest (c'est toujours M. l'abbé Georges de L... qui parle), nous étions bien profondément émus l'un et l'autre, je tremblais, mais dans ses yeux je n'ai vu que des larmes de joie, sur ses lèvres qu'un sourire angélique, et je me suis mis à respirer avec lui l'air pur et calme du ciel. « Soyez le bien-venu, mon bon ami, me disait- » il, remercions Dieu, vous venez à temps, mais vous le voyez, » je m'en vais, le bon Dieu m'a donné ma carte d'entrée! oh! si » c'était ma carte d'entrée au ciel! car il y a aussi l'entrée au » purgatoire, comment faire pour éviter le purgatoire? s'offrir à » Dieu; eh bien de grand cœur, je lui renouvelle mon offrande » pour l'expiation de mes fautes, pour l'extinction du règne du » péché sur la terre, pour la délivrance du Saint-Père, pour le » triomphe de l'Eglise... Mon cher abbé, continuait-il, vraiment » le bon Dieu me gâte; je me troublais autrefois, je tremblais, et » maintenant je suis calme... Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon » Dieu, pour qu'il me donne tant de paix! » En effet, une douce quiétude était répandue sur tous ses traits, surtout au moment où il reçut l'extrême-onction (ce même jour 3 janvier); rien de triste, rien de lugubre, c'était une fête religieuse, une préparation au ciel.

Il nous faisait bien voir qu'il était maître de lui-même, qu'il avait l'intelligence de ce sacrement; il suivait avec sérénité et recueillement toutes les prières, toutes les cérémonies; il ne voulait rien perdre des grâces qu'il apercevait couler sur son corps dans les saintes onctions. Et quand tout fut terminé, il me dit : « Est-ce qu'il n'y a pas des actes d'actions de grâces pour » l'extrême-onction comme il y en a pour la communion? » Je lui présentais le crucifix comme la meilleure formule de prière en ce moment suprême, et il le contemplait avec amour, et il

posait plusieurs fois ses lèvres sur les yeux, sur les pieds et sur les mains et sur la face adorable du Divin Maître. On lui avait appliqué l'indulgence pleinière *in articulo mortis*.

Comme il avait toujours sa présence d'esprit, il me disait : « Mais avez-vous bien entendu l'Église qui nous assure qu'après » la purification de l'indulgence, nous avons retrouvé la robe » blanche de notre baptême? »

Et il revenait souvent sur cet espoir de reporter sur son lit de mort la robe d'innocence de son berceau. « Ma mère, disait-il, » ah! j'aimerais bien rester encore avec vous, travailler avec » vous, mais, partir avec ma robe baptismale, ah! c'est bien » tentant! »

La charité, l'amour filial, la dilection fraternelle, l'amitié chrétienne se confondaient dans son âme avec tous les pieux sentiments qui l'élevaient vers Dieu et son règne. Il jouissait de la présence de sa bonne mère comme celle de son ange gardien, de la venue de son jeune frère, qui était arrivé une heure avant son extrême-onction.

« Comme je suis heureux de le voir assister à cette grande » cérémonie, me disait-il, il pleure, ses larmes me font du bien, » elles me font voir comme il m'aimait, du reste le bon Dieu » saura lui donner des forces, à lui et à moi! »

Dieu en effet arma notre cher malade d'une force surnaturelle, il donna à son frère ses conseils, il lui indiqua la ligne de conduite qu'il devait tenir.

La grâce découlait manifestement de ses paroles sur le cœur de l'enfant qui l'écoutait avec un respect religieux et une tendre émotion. Notre cher malade était un apôtre qui allait chercher au loin les âmes qui lui étaient unies plus intimement.

Il avait prié pour l'une de ces âmes bien-aimées. « Ah! si » j'étais exaucé, me disait-il, si j'apprenais la bonne nouvelle, » je serais si heureux, que je ne *mériterais plus de mourir!* » Quelle magnifique idée du ciel avait ce cher malade, puisqu'il s'imaginait ne pouvoir le mériter que par le détachement d'un bonheur cependant bien pur!...

Quelques jours après, il apprit *la bonne nouvelle*, alors il m'attira doucement vers lui : « Abbé Georges, dites donc que le bon Dieu ne me gâte pas; je l'ai invoqué et me voilà déjà exaucé; allons, récitons notre *Te Deum!*

Ce *Te Deum* sur les lèvres de ce jeune mourant qui savait être aux portes de son éternité, était d'une éloquence bien attendrissante, et témoignait admirablement de la foi et de la charité dont son âme sainte était remplie. Le jour où il reçut l'extrême-onction (3 janvier) : « Je n'ai plus qu'une prière à faire, » disait-il, je vais demander à Dieu qu'il n'y ait plus un moment » de perdu jusqu'à ma mort, et qu'à chaque minute de ma vie » je croisse dans son saint amour. » Il avait été bien exaucé : chaque jour, chaque heure nous révélait une perfection de plus dans ce cœur si bien préparé; il répétait : « Pardon, ô mon » Dieu, de toutes les fautes de ma vie. Oh! qu'on ne me dise pas

» que ce sont de petites fautes. Oh non, l'amour ne parle pas » ainsi. » C'était ce sentiment d'horreur pour le péché qui le portait à dire encore : « O mon Dieu, je vous faisais l'abandon » de ma vie pour éviter un seul péché mortel dans le monde, » maintenant, pour que mon sacrifice soit plus grand, je vous » l'offre pour faire éviter un seul péché véniel : prenez-la bien » vite, ô mon Dieu! ô mon Dieu que vous êtes bon pour moi! » vous allez donc m'ouvrir vos bras, me donner votre paradis » *pour si peu* de chose! » Il appelait peu de chose offrir sa vie encore dans sa fleur, sa jeunesse si pleine d'espérance! c'est qu'il avait appris dès ses plus tendres années à préférer la jeunesse immortelle de la vie à venir, et qu'il entrevoyait déjà! Mais ce qui dominait en lui, c'était l'abandon complet de la volonté de Dieu : « O mon Dieu, je suis dans vos mains pour vivre, pour souffrir, » pour mourir! Comme vous le trouverez mieux, répétait-il » souvent avec un charme tout céleste... Oh! comme je serais » heureux si le bon Dieu m'adressait ces paroles : *hodiè eris me* » *cum in paradiso*. Mais si c'était le bon plaisir du Seigneur que » je reste encore... *non recuso laborem*. Mais alors quelle vie il » faudrait mener! » Quelle révélation dans cette dernière parole! quelle idée il se faisait du séjour de la terre, comme préparation au séjour du ciel; de l'emploi du temps dont chaque parcelle doit être une semence pour l'éternité.

La pensée du ciel, de l'éternité ne le quittait point, au commencement, à la fin de ses actions, elle revenait toujours. Il savait cependant que son départ serait une immense tristesse pour les siens, dont il connaissait si bien l'affection, un vide que rien ne pourrait combler! mais il se multipliait pour leur laisser l'impression de sa tendresse. Voyant sa mère recueillie et pleurant près de lui, il lui disait : « O ma mère! si je pouvais vous » envoyer une lettre du ciel datée du jour de ma mort, vous » seriez bien contente, n'est-ce pas? vous ne pleureriez plus, ou » ce serait de joie. » Il répondait toujours à cette mère bien-aimée avec un pieux à-propos, quand elle lui adressait quelques textes des Saintes-Ecritures. Devant la pensée de la mort qui se présentait à son esprit, elle lui suggérait ce verset du psaume, *non moriar sed vivam*, et lui reprenait aussitôt : « *et narrabo* » *opera Domini*. O ma mère, nous continuerons de nous entre-» tenir ainsi, n'est-ce pas? Vous me parlerez comme cela, et je » vous répondrai. »

Quelle forme touchante pour lui dire qu'elle trouverait sa consolation dans cette communion des saints qui se parlent de la terre. Au milieu de la souffrance d'un changement de position, tout-à-coup le sourire revenait sur ses lèvres en nous regardant. « Cela me fait tant de bien de voir vos figures. »

Il avait demandé à Dieu de sourire à la souffrance, et effectivement, on s'apercevait d'un redoublement de douleur par un redoublement de sourire. Un matin que la lumière inondait sa chambre de ses clartés, nous lui disions : « Voilà le soleil du » bon Dieu qui vient vous visiter. » — « Le soleil, nous répon-

» dit-il, je le vois sur tous vos visages. » Sa mère venait de lui rendre un petit service : « Est-ce bien, cher enfant? » — « D'a- » bord, tout ce que vous faites est bien fait. » Une autre fois, après un petit soin rafraîchissant, il lui disait avec une aimable gaîté : « Ah! que tout cela me fait de bien, surtout de votre » main! » Un matin il la saluait à son entrée dans sa chambre : « Bonjour ma délicieuse mère! » Il aimait à avoir la tête redressée par la main de son frère, c'était encore de sa main qu'il aimait à boire, et il avait toujours quelques paroles tendres et gracieuses pour lui dire qu'il avait bien rempli ses fonctions de charité. « C'est parfait, disait-il, tu as trouvé juste l'endroit où je » reposerai le mieux. — Docteur, disait-il à son bon et pieux » médecin qui le soignait avec tant de dévouement, de science et » d'affection, oh! que je serais heureux de vous faire quelque » plaisir pour tout le bien que vous m'avez fait et pour celui que » vous voudriez me faire! ah! sans doute j'ai bien des raisons » pour désirer guérir, mais je vous assure que le bonheur que » vous en éprouveriez en est bien une. »

Prenant un jour son pauvre petit repas devant cet excellent médecin, qui lui dit : « Je vois avec plaisir que vous mangez un » peu. — Mon bon docteur, c'est que c'est bien aussi un peu » pour vous faire plaisir que je mange. — Allons mon cher » Robert, disait-il à son fidèle domestique, vous me soignez si » bien, vous m'arrangez si bien, venez que je vous embrasse. » C'était surtout pour M. le Curé de la paroisse qu'il était rempli d'une profonde gratitude pour toutes les bénédictions qu'il venait lui apporter; quand il avait reçu de lui une grâce spirituelle il le remerciait avec effusion, et puis il se recueillait pour savourer le don céleste qui lui avait été fait. Plein d'attention pour les présents, il savait se donner aussi aux absents, il passait en revue tous ses parents et ses amis, et ils lui apparaissaient tous comme des souvenirs vivants qui venaient le consoler. Cet amour pour la famille se révéla surtout après qu'il eut reçu pour la dernière fois la sainte Eucharistie.

Il soupirait après la venue de son divin maître; la veille du jour où je devais lui apporter la communion, il prenait un petit repas. « Demain, me dit-il, quelle nourriture plus précieuse!... » Que je serai heureux de dire mon *benedicite.* » Et ses yeux s'illuminaient, et sa figure rayonnait de joie. On aurait dit qu'il voyait déjà la sainte hostie sur ses lèvres, sa chambre conservait son air de fête et restait ornée de fleurs. Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, je lui apportais le saint Sacrement après ma messe. C'était pour moi l'action de grâce dans sa perfection que la vue de ce saint communiant. Je n'avais pu assister à sa première communion; que je remercie Dieu de lui avoir fait faire la dernière!

Après l'avoir laissé quelque temps dans le recueillement, l'adoration, je lui dis que c'était le bon moment de prier et de bénir. Il comprit le ministère qu'il avait à remplir; son jeune frère s'approcha, il lui dit avec l'autorité d'un père et la tendresse

d'une mère : « Je demande pour toi, au Dieu que j'ai reçu dans » mon cœur, que tu lui sois fidèle ; j'ai une part bien belle, j'ai » un trésor que je te laisse ici, je te le lègue, c'est ma mère !... » Prends soin d'elle; donne-lui de la joie, suis ses conseils, suis » ses exemples.» Sa mère s'agenouilla à ces paroles ; il se tourna vers elle et lui dit : « O ma bonne mère! Vous m'avez tant de » fois béni depuis que je suis au monde, que je prie Dieu de » multiplier sur vous ses bénédictions ; oui, qu'il vous bénisse, » qu'il vous fortifie. » Et après avoir demandé au Seigneur de faire aussi descendre ses plus douces bénédictions sur ses sœurs et sur son plus jeune frère, tous trois absents, il ajouta : « O » mon Dieu, permettez à votre pauvre petit serviteur de placer sa » main sur les cheveux blancs de son grand-père pour faire des- » cendre la force sur lui !... Oh mon Dieu consolez cet excellent » vieillard que j'aime tant... Et mes parents, et mes amis, » bénissez-les! bénissez-les !.....»

On osait à peine lui parler de sommeil (il n'en avait plus depuis un mois, ne pouvant même étendre son pauvre corps endolori, ni trouver une place supportable), « reposer! dormir, répondait- » il doucement, en élevant son regard au ciel avec un dédaigneux » sourire, reposer! oh! mais, reprenait-il, allez vous reposer, vous! » vous avez besoin de dormir, vous! vous êtes encore de la terre! » En effet, il n'était plus de la terre lui, sa seule occupation était d'en bien sortir. Un autre soir à sa mère : « Je vais demander à » Dieu qu'il verse un peu de sommeil sur vos paupières, qu'il » fasse dormir mon fidèle Robert et qu'il m'accorde la grâce de » penser à lui! » A sa mère qui fondait en larmes, en tenant dans ses bras son corps amaigri qui n'était plus que plaies et meurtrissures : « Ma bonne Mère, ah! que je souffre en vous!.. » mais qu'est-ce que ce pauvre corps? c'était mon âme que vous » aimiez ! allons... *sursum corda!* »

Dans un autre moment : « Oh! comme je demande pardon à » Dieu des péchés de toute ma vie. Ah! si je guéris, comme il » faudra changer de vie! quelle vie chrétienne il faudra mener!.. » Je ne demande pas au bon Dieu de souffrir davantage, je veux » tout ce qu'il veut! je m'abandonne à lui tout-à-fait! O mon » Dieu! que vous êtes bon pour moi! si j'osais, je dirais que » vous êtes trop bon, que vous l'êtes avec excès. Me donner le » Paradis pour si peu de choses! j'ai si peu travaillé!... Voir » Dieu!... je le vois!.. je l'embrasse!.. O mon Dieu! vous allez » donc m'ouvrir vos bras! Il revenait souvent à cette pensée » de séparation d'avec sa mère : « Quitter ma mère! » Puis il reprenait : « Voir Dieu! je l'aime tant! Voir la Sainte-Vierge, » ma bonne mère du Ciel! » Il avait demandé à Dieu, comme je l'ai déjà dit, de sourire à la souffrance. Il dit un jour : « O ma » bonne mère, que je souffre! le bon Dieu a bien plus souffert, » je vais tâcher de sourire à mes douleurs, tout en gémissant » un peu!... Ma mère, je suis prêt à rester où à partir! » et parlant de sa guérison : « Je la demande d'une manière générale, » mais surtout en vue de la gloire de Dieu qui en serait peut-être

» manifestée à cause des prières innombrables qui ont été faites
» pour moi. » Il parlait de sa faiblesse, je lui dis : « Mon en-
» fant, c'est quand je suis faible que je me sens fort. — Oh!
» oui, s'est-il écrié, je me sens fort dans ma faiblesse, fort de
» la force de Dieu!... »

En embrassant le crucifix : « O mon Dieu!... Mon bien-aimé
» Jésus, accordez-moi la patience jusqu'au bout, que je ne perde
» pas le fruit de mes petits sacrifices, mon Dieu je pourrai bien
» dire avec vous : Mon Père éloignez de moi ce calice, mais je
» dirai bien vite aussi, que votre volonté soit faite et non pas la
» mienne, et puissiez-vous dire, vous, ô mon Dieu : *Hodie eris*
» *mecum in paradiso*. Donnez-moi mon crucifix, mon bien-aimé,
» quel bonheur d'être un peu sur la croix avec lui. »

Un matin, le 7, j'allais dire ma messe : « Demandez pour
» moi de la patience, il en faut dans les derniers moments. » Le 8 janvier, encore au moment de la messe, il nous dit : « Portez-
» moi tout entier! » nous lui avons obéi; nous l'avons porté tout entier, nous l'avons placé à côté de la divine victime du calvaire; quelle surabondance de grâces lui est venue de ce céleste voisinage qu'il avait imploré! et le soir : « Demandez pour moi la
» patience jusqu'à la fin, priez beaucoup. »

En embrassant son crucifix : « O mon Dieu, je vous offre ma
» vie, mes souffrances pour l'expiation de mes péchés, de ceux
» de tous les hommes... Oh! que j'ai de chagrin de penser que
» vous êtes tant offensé! »

Quelques jours auparavant il avait encore récité toutes les prières de l'adorable sacrifice; ne pouvant plus les redire, il voulut du moins s'y faire offrir avec Jésus-Christ, il voulut plus que jamais avoir son image dont il ne pouvait plus se rassasier. La contemplation du crucifix était sa grande dévotion dans ses derniers jours, il le regardait, il le méditait, il le baisait; il l'appelait son bien-aimé « Quel bonheur, disait-il, d'être un peu sur la
» croix avec Jésus-Christ, que je voudrais bien sourire un peu à
» la douleur pour lui plaire. » Le fait est qu'on s'apercevait d'un redoublement de souffrance par un redoublement de sourire. Il l'aimait tant son cher crucifix, qu'il allait avec lui jusqu'à une sainte familiarité : un soir, sentant ses paupières s'appesantir, il lui dit avant de les fermer : « Bonsoir, mon bien-aimé! » C'était en effet son bien-aimé, le plus consolateur de ses amis. Pendant une crise d'étouffement, je le voyais tout haletant fixer le divin sauveur crucifié (et c'était dans ce regard qu'il retrouvait un peu de force), puis me dire : « Ne vous troublez pas, ça va mieux. » Il avait la certitude d'aller le rejoindre bientôt; espérant un peu de sommeil, sa bonne mère, en lui présentant le crucifix, lui rappelait ce mot touchant de la veille : « Est-ce que tu ne vas
» pas dire bonsoir à ton bien-aimé? » — « O ma mère, ma bonne
» mère, entre nous, je crois qu'il n'y a plus de bonsoir à nous
» dire, nous ne nous quitterons plus. »

Il avait souvent rappelé la gracieuse idée de cette petite lettre du Ciel. Quelques heures avant sa mort, il appelle sa mère près

de son lit par un signe, et avec un air de mystère : « Ah ! j'aurais » pourtant bien tenu à ma petite lettre du Ciel... Mais écoutez, je » l'adresserai à votre cœur, il la comprendra!... » Elle a été adressée... Le cœur de sa mère l'a comprise ; il sentait l'Éternité s'approcher, comme il ne pouvait plus abaisser les yeux sur son lit, son crucifix indulgentié reposait sur sa poitrine, il pria son frère d'attacher un petit crucifix à la muraille devant lui, afin qu'il pût le voir jusqu'à la fin.

Vers six heures du soir une crise d'étouffement étant de nouveau survenue, nous récitâmes les prières des agonisants, il les suivait dévotement, toujours les yeux attachés sur son petit Christ. Comme il le contemplait, on aurait dit qu'il y avait un dialogue entre ces deux agonies, un échange d'ineffables paroles entre le maître et le serviteur expirant tous les deux.....

Il reprit un peu de calme, il appela son cher docteur auprès de lui ; il lui demanda l'heure à peu près de son départ pour l'autre vie. Il voulait le savoir, ce cher enfant de Dieu, afin que dans le dernier combat il fut comme un bon soldat à son poste jusqu'à la dernière minute. Quelle veille ! ô mon Dieu ! et quelles prières ! Nous recommençâmes les prières des agonisants qu'il suivit toujours avec toute son attention, tout son sentiment. Je ne savais pas s'il pourrait prononcer encore. Je me rappelais que quelques jours auparavant, je le priais de dire : Jésus, Marie. « Et Joseph, » avait-il ajouté avec un aimable sourire, il ne faut pas l'oublier. »

Alors je lui remis en mémoire cette touchante invocation, et il se mit à dire avec une voix plus élevée qu'il ne l'avait eue depuis longtemps : « Jésus, Marie, Joseph, mes saints patrons, venez à » mon secours. » Je lui parlais ensuite du Jardin des Olives dont il était heureux visiblement de faire en esprit le pélerinage. Je récitais le *Nunc dimittis,* et le psaume *Lætatus sum.* Après quelques moments de repos il dit à haute voix : « Je vous bénis tous ! » les présents et les absents, priez. » Puis après quelques instants encore : « Adieu ! adieu ! adieu !... Ce furent ses dernières paroles.

Cinq minutes avant sa mort, nous nous sommes tous levés pour l'embrasser en invoquant le Seigneur ; nous nous agenouillâmes de nouveau pour continuer nos prières, à peine si nous entendions sa respiration, je ne savais pas s'il entendait encore, alors d'une voix assez haute je lui dis : « Le règne de Dieu » approche, cher Ernest, je vais encore vous bénir, vous » absoudre. » Et comme je prononçais sur lui les paroles de l'absolution, nous vîmes son bras à moitié paralysé soulever son drap, sa main brisée par la mort former un grand et solennel signe de croix, puis retomber..... Jamais je n'oublierai ce signe sacré.

M. le Curé de Mentone entra à ce moment, il vit que le malade mourait, il le bénit ; et notre cher Ernest sourit à cette dernière bénédiction et expira sous ce religieux sourire. Il a gardé cette expression de pieuse joie, j'espère, dans son cercueil.

Il était une heure du matin (11 janvier 1862) (1). On n'enten-

(1) Ernest de L... était âgé de 23 ans.

dit point de sanglots, point de cris, point de lamentations.

Nous avons récité un *De profundis* avec douleur, sans doute, mais aussi avec reconnaissance. Nous avions le doux espoir qu'à la même heure, les anges chantaient le *Te Deum* à l'arrivée d'un nouvel élu dans les cieux.

C. DE C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

LES JEUNES GENS DES CATÉCHISMES DE LA PREMIÈRE COMMUNION ET DE LA PERSÉVÉRANCE DE LA PAROISSE SAINT-SULPICE, EN PÉLERINAGE A CHARTRES.

Les fastes de l'église de Saint-Sulpice abondent en faits édifiants qui revendiquent des droits au culte des souvenirs. Un de ces faits, c'est la consécration des catéchismes de cette paroisse à Notre-Dame de Chartres, il y a vingt-cinq ans. L'initiative en appartient à un séminariste qui, déjà à cette époque, entrait dans le chemin d'une célébrité peu commune. Ce que M. l'abbé Pie alors, maintenant Mgr l'évêque de Poitiers, faisait en 1838, a été imité il y a quelques jours. Mercredi, 23 juillet, un certain nombre de jeunes parisiens, pour la plupart accompagnés de leur famille, descendaient à la gare de notre cité où les attendaient, croix et bannière en tête, les professeurs et les élèves de la Maîtrise. Au risque de blesser une modestie toujours respectable pourtant, comment ne pas nommer ici les directeurs de ce charmant pélerinage? C'était d'abord M. l'abbé Garreaud, chef du catéchisme de première communion; ce jeune ecclésiastique, aujourd'hui à la veille du sacerdoce, a fait ses humanités à l'institution Notre-Dame de Chartres, et sa philosophie au Grand-Séminaire de la même ville; ses anciens maîtres et ses anciens condisciples savent que ses succès littéraires et autres contenaient des promesses pour l'avenir. C'était avec lui M. l'abbé Thenon, ancien élève de l'École normale supérieure, plus tard attaché d'ambassade en Grèce, maintenant clerc-tonsuré et chef du catéchisme de persévérance; M. l'abbé Thenon, on le voit, est un de ces hommes qui ont quitté le monde pour l'Église; l'Église, loin d'étouffer le talent, le fait produire au centuple dans un sol heureux. Plusieurs autres séminaristes avaient profité de leurs vacances pour se joindre à leurs confrères et partager avec eux les sollicitudes de cette fête. Tout eût réussi à souhait, si la température avait été d'intelligence avec les bons désirs des pélerins : la pluie troubla un peu les joies de la journée; mais elle ne pouvait lui rien ôter de ce qu'elle avait d'édifiant. Etait-ce quelque chose de médiocre intérêt que la vue de cette élite d'enfants, amenés par la dévotion aux pieds de la Vierge druidique? Leur marche précipitée à travers l'espace avait été sanctifiée par le chant des cantiques et la récitation du chapelet; à peine, touchant au terme de leur course aérienne, avaient-ils aperçu les *clochers merveilleux* qu'un transport d'allégresse leur arracha ce cri : « Vive

Notre-Dame de Chartres. » Et ce sentiment de bonheur ne les quitta plus; sous l'influence d'une piété satisfaite il ne pouvait que s'accroître. Nous avons été témoins de leur recueillement à l'église de Sous-Terre pendant la sainte messe, au sanctuaire de Notre-Dame du Pilier pendant leurs petites Vêpres. M. l'abbé Garreaud avait prononcé une allocution instructive et chaleureuse dès l'arrivée des pélerins à la crypte; plusieurs enfants et grandes personnes firent la sainte communion; ceux pour qui le jeûne eût été une imprudence l'avaient faite avant le départ de Paris. L'acte de consécration fut dit à l'église supérieure par M. l'abbé Thenon. Nous étions sûrs que l'orateur trouverait dans son cœur de bonnes paroles en présence de la statue vénérable, revêtue en cette circonstance du manteau précieux donné par M. Olier, il y a deux siècles. Toutes les heures de la journée avaient leur destination fixée à l'avance; les premiers moments libres devaient être pour Monseigneur qui aime tant tout ce qui lui rappelle ses chers catéchismes de St-Sulpice. Sa Grandeur, du reste, attendait les pélerins pour les bénir, et livrer les vastes dépendances de son palais à leurs excursions. Les jardins furent visités; les combles et les clochers de la cathédrale le furent aussi. Il fallait bien tenter une ascension pour le plaisir de contempler quelques panoramas de la Beauce : on voulait pouvoir dire au retour que l'on connaissait Chartres et ses environs.

Revenez-y, enfants pieux, et amenez avec vous le plus grand nombre possible de vos aînés ou de vos frères plus jeunes. Venez revoir la jolie lampe que vos mains généreuses ont suspendue en ex-voto devant la Reine des vieilles grottes : vous trouverez-là les grâces nouvelles que Marie vous prépare. Revenez, ce sera encore pour nous une occasion de redire à la jeunesse de nos contrées que dans la capitale ils ne sont pas rares les exemples de fidélité au bon Dieu de la première communion. A. F. G.

— Une fort belle couronne vient d'être offerte à Notre-Dame de Chartres, en reconnaissance d'une guérison obtenue par son intercession. Pour une raison de même importance, un cœur a été déposé près de sa statue dans le courant de la semaine dernière.

Les *Annales de la première Communion* sont une excellente revue mensuelle qui offre cet attrait particulier à ses abonnés : c'est qu'ils sont appelés à concourir à sa rédaction. Quel moyen de salutaire émulation pour les jeunes lecteurs auxquels ces pages intéressantes sont spécialement adressées! Un cœur de vermeil offert à Notre-Dame des Victoires renfermera le nom des abonnés : autre puissant excitant pour des âmes pieuses et dévouées à Marie! Nous reviendrons plus tard sur cette utile publication.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

Septième année.
9e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1863.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.
CHAPITRE XX.
PÉLERINAGES.

L'histoire de Notre-Dame de Chartres n'offrant aucun événement remarquable dans le cours du XVIIe siècle (2), ce chapitre sera uniquement consacré à rappeler les principaux pélerinages dont la Vierge aux miracles et celle du Pilier furent l'objet, durant cette période qui vit mourir Henri IV, Louis XIII, et dans laquelle Louis XIV atteignit l'apogée de sa gloire et de sa splendeur.

Le nom du brave maréchal d'Ornano ouvre, avec ceux de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, la liste des pélerins illustres que nous allons voir se succéder dans la crypte chartraine; il laissa en quittant ce sanctuaire de bénédiction un magnifique calice en argent du poids d'un marc et demi. La duchesse Marie de Luxembourg, guidée par la reconnaissance, vint quelques années après le maréchal, remercier la bonne Notre-Dame de la guérison de sa fille, la duchesse de Vendôme.

Louis XIII, ce roi si dévot à Marie qu'il plaça sa personne et son royaume sous la protection de la reine du ciel, arriva à Chartres en 1611, conduit par sa mère Marie de Médicis; il y reparut plusieurs fois et toujours il laissa des preuves de sa pieuse munificence, entre lesquelles on remarquait un superbe ornement en velours cramoisi richement brodé en argent, deux grands chandeliers d'argent pesant 80 marcs chacun, avec une rente

(1) La reproduction de ce proverbe est interdite

(2) Nous dirons seulement pour *mémoire* que Louis XIII racheta le duché de Chartres des mains du duc de Nemours (1623), et le donna en apanage à son frère Gaston d'Orléans (1626).

annuelle de 500 livres pour y entretenir des cierges de cire blanche.

Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire en France, le père Eudes, instituteur des Eudistes, et le fondateur du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, M. Bourdoise, vinrent offrir à Notre-Dame de Chartres (dont ce dernier disait qu'il aurait tenu à grand honneur d'être le sacristain), leurs cœurs et leurs œuvres, d'un si grand prix aux yeux de Dieu ! M. Olier, fondateur de cette compagnie de Saint-Sulpice que le Souverain Pontife vient d'approuver avec tant d'éloges, eut toute sa vie pour le sanctuaire privilégié de Marie une dévotion singulière. « A son retour de Rome, dit son historien (1), il fut assiégé des peines intérieures les plus accablantes. Mais Dieu, pour le confirmer dans la persuasion où il était que toutes les grâces qu'il devait recevoir lui seraient données par les mains de la très-sainte Vierge, lui inspira la pensée de faire un pélerinage à Notre-Dame de Chartres, en grande vénération dans tout le royaume depuis un temps immémorial. M. Olier s'y rendit de Paris à pied au milieu de l'hiver de 1631, mais avec une dévotion si ardente et un tel succès qu'au moment où il arriva dans la cathédrale il se trouva entièrement délivré de toutes ses peines. Les mêmes angoisses recommencèrent dix ans plus tard, et étant revenu à Chartres, il se trouva guéri une seconde fois. Lorsque le séminaire qu'il fit bâtir à Paris fut près d'être achevé, il revint dans cette ville en offrir les clés à la Sainte-Vierge, comme à la reine de la maison, et pour cela il dit la messe dans la cathédrale, ayant sur lui les clés du séminaire, conjura Marie de prendre possession d'une maison qui était son ouvrage et de la bénir à jamais, et il offrit à la Vierge du Pilier, comme gage de son filial amour, une robe précieuse brodée en or et en soie, que l'on conserve encore dans le trésor de son église. Ce ne fut point encore assez pour sa dévotion : il voulut attacher par un lien particulier son séminaire à Notre-Dame de Chartres, et obtint du chapitre des lettres d'association. Ces pieux sentiments ont passé d'âge en âge, dans la compagnie de Saint-Sulpice, comme un héritage de famille; et le pélerinage de Notre-Dame de Chartres est une sorte de tribut annuel que le séminaire paye fidèlement à Marie, par l'organe du supérieur, des directeurs ou des élèves. »

(1) M. l'abbé Faillon.

Anne d'Autriche vint en 1624 visiter la crypte chartraine, et afin de se rendre propice *la reine* par excellence de la modestie, elle se dépouilla de tout l'éclat de ses riches vêtements, et prit avec toutes les dames de sa cour des robes de forme toute simple et d'étoffes communes. Du plus loin qu'elle aperçut les flèches aériennes du temple de Marie, elle tomba à genoux et resta longtemps en prières. La pieuse reine offrit au sanctuaire vénéré une lampe d'or qui fut suspendue jusqu'à l'époque néfaste de 1793, devant le trésor où était renfermée la sainte Châsse.

Claude Bernard, *ce pauvre prêtre,* comme il se nommait, si grand en œuvres et en vertus, vint, ainsi que son saint ami, le frère Fiacre, humble religieux augustin, demander à Dieu, par la médiation de Marie, un Dauphin pour la France, un fils pour Louis XIII et la reine Anne d'Autriche. Saintement inspirés, ils persuadèrent à cette princesse de joindre ses ferventes supplications aux leurs. Elle reparut donc à Chartres pour invoquer de nouveau Notre-Dame de sous-terre : comme autrefois la mère de Samuel, Anne *priait dans son cœur;* cette prière du cœur, présentée par Marie à son divin fils, ne pouvait manquer d'être exaucée, et moins d'un an après son pélerinage, le chant joyeux de l'action de grâces, pour la naissance d'un prince, retentissait sous les voûtes séculaires de la cathédrale de Chartres. Ce prince fut appelé Louis au saint baptême, auquel ses contemporains ajoutèrent le surnom de Grand, que la postérité lui a aussi décerné. Et quand la mort, lui enlevant le roi son père, eut placé sur son front de cinq ans la plus belle couronne du monde, Anne d'Autriche, voulant que le jeune Louis XIV offrit à Marie les prémices de son règne, le conduisit à Chartres avec son frère Philippe d'Orléans et toute la cour (1).

En 1682 le roi revint à Chartres où il séjourna trois jours, avec la reine Marie-Thérèse d'Autriche, le duc et la duchesse d'Orléans, pour rendre grâce au ciel, par l'intermédiaire de la Mère de Dieu, de la naissance de son petit fils le duc de Bourgogne; et dans ces visites multipliées à la cathédrale, il passa chaque fois plusieurs heures en prières devant l'image de Notre-Dame.

Nous avons à clore les différents pélerinages du XVIIe siècle par celui d'un célèbre avocat de Paris. Sablon nous dira quelle en fut l'occasion. « M. Didier, avocat au parlement, demeurant à

(1) Toutefois ce voyage ne s'effectua que trois ans après l'avénement du jeune roi (1648).

Paris, rue de Bièvre, paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, étant sur la rivière avec plusieurs personnes, le bateau où ils étaient vint à se briser contre un pont, et à faire eau de toutes parts. M. Didier, dans ce pressant danger, se voua à Notre-Dame de Chartres, et vint heureusement à bord, en sorte que de toute sa compagnie il n'y eut que lui de sauvé. Pour ne pas demeurer ingrat envers la Sainte-Vierge, il vint à Chartres la remercier, et lui fit présent d'une croix et de deux chandeliers d'argent. »

LES JEUNES OUVRIERS

OU

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER,

PROVERBE MORAL (1).

Personnages.

Ouvriers : Paul Emery, Léonce, Eustache.
Apprentis : Emile, Jules, Bernard.
Jeunes garçons : Charles, Auguste.

LÉONCE (*seul*).

Me voici donc revenu au pays après six longues années d'absence!

Me voici donc rentré sous ce toit paternel où se sont écoulées les plus douces, les seules heureuses années d'une vie qui n'est encore qu'à son printemps, et cependant elle a déjà essuyé bien des orages... bien des luttes se sont livrées dans ce cœur de vingt ans... bien des larmes de détresse ont coulé de ces yeux qui ne devraient connaître de la vie que ses joies et ses plaisirs...

Ah c'est que trop tôt, hélas! j'ai été lancé dans cette grande ville, où tant d'écueils sont placés sous les pas de l'ouvrier; c'est que trop tôt j'ai cherché à jouir d'une liberté dont je ne savais pas me servir. Je croyais me montrer *homme* en abandonnant, comme les grands de mon atelier, la pratique des devoirs que l'Église prescrit au chrétien, sans m'apercevoir qu'eux-mêmes, en agissant ainsi, ressemblaient à ces enfants mal élevés qui se révoltent contre la tendre mère à laquelle ils doivent la vie, sous prétexte qu'ils n'ont plus besoin de ses soins... Oh! que l'on vante à d'autres, la nécessité de quitter sa ville natale pour aller s'établir en d'autres lieux; que l'on exalte devant des jeunes gens sans expérience les avantages qui résultent des voyages, et surtout de ce long exil de la famille que l'on appelle *le tour de France;* pour moi je sais ce qu'ils sont en réalité, et je ne forme plus qu'un vœu, celui de continuer l'état de mon père dans la ville qui

(1) Ce proverbe a été joué avec succès à la distribution des prix du catéchisme de persévérance des jeunes gens de la ville d'Illiers (chef-lieu de canton d'Eure-et-Loir).

m'a vu naître, et d'adoucir les vieux jours de mes parents par ma présence, de fournir à leurs besoins par un travail assidu.

Plusieurs voix venant du dehors.

Léonce... Léonce...

LÉONCE.

Qui m'appelle?

JULES, ÉMILE, BERNARD, CHARLES, AUGUSTE (*entrant*).

Mais c'est nous!

CHARLES.

Comment! nous aurais-tu déjà oubliés?

LÉONCE (*à part*).

Ces bons enfants ne pensent pas qu'ils étaient de vrais moutards quand je suis parti. C'est égal, n'ayons pas l'air trop indifférent. (*Haut.*) Ne pas vous reconnaître? mais au contraire, est-ce qu'on oublie comme cela ses amis?

BERNARD (*d'un ton sententieux*).

Et des amis fidèles et dévoués!...

LÉONCE (*comprime un sourire*).

Eh bien! mes chers amis, dites-moi ce que je puis faire pour votre service.

ÉMILE.

Nous raconter votre vie, nous donner vos conseils.

JULES (*d'un ton câlin affecté*).

Oh oui! il ne faut rien avoir de caché pour ses amis.

LÉONCE (*avec un mouvement concentré d'impatience*).

Ces enfants sont d'une importunité... (*Souriant*). Je ne comprends pas une pareille affection, et m'en sens, je l'avoue, tout-à-fait indigne... (*Apercevant Paul qui entre avec Ernest, il s'avance vers eux en leur tendant la main.*

PAUL (*l'embrassant*).

Mon cher Léonce, quelle joie me cause ton retour! Depuis deux ans que j'ai quitté l'atelier je me suis trouvé bien isolé.

LÉONCE.

Est-ce qu'Eustache n'était pas là pour partager ta solitude, pour en adoucir les ennuis?

EUSTACHE.

Voyons, Léonce, ne fais pas *le bon apôtre*, tu sais bien que nous n'avons jamais été à la hauteur de ce philosophe artisan, appelé Paul Emery, et dont tu voudrais singer les allures. Crois-moi, Léonce, reste ce que je t'ai vu il y a trois ans, enjoué, bon vivant, dépensant le lundi en haine des avares et par crainte des voleurs, l'argent de la semaine, ayant de l'énergie pour l'attaque et faisant bon marché des mômeries en usage parmi ces soi-disant sages, qui me font bâiller rien que de penser à eux.

JULES (*avec une apparente bonhomie*).

Est-ce que par hasard tu serais un de ces sages, Eustache?

EUSTACHE.

Pourquoi cette singulière question? Je te prie.

JULES (*reprenant d'un ton malin*).

Ah! parce que j'ai bien bâillé en écoutant ta longue tirade... et que je bâille encore en y songeant. (*Bâillements réitérés qui gagnent chaque enfant, mais que plusieurs cherchent à réprimer. — Éclats de rire, bravos prolongés*).

PAUL (*après que le calme s'est rétabli*).

Si vous trouvez, Eustache, que Léonce a changé, j'ai le regret de vous dire que vous êtes toujours le même... et si ce n'était l'intérêt des jeunes enfants qui nous entourent, je ne relèverais pas les choses blessantes que vous venez d'adresser à un jeune homme, dont le plus grand tort a été peut-être de vous prendre pour compagnon, de vous croire son ami; mais vous avez posé la question sur un terrain où je désire moi-même me placer et vous suivre, si vous voulez bien me le permettre.

EUSTACHE.

Vous avez toujours été un beau parleur, plus que cela encore, presqu'un docteur, et monsieur le Curé gagnerait du tout au tout s'il vous faisait son vicaire; je vous abandonne donc la parole, et même pour vous mettre plus à l'aise, je vous laisserai le champ libre en me retirant.

(*Eustache fait quelques pas pour sortir, les enfants lui barrent le passage. Jules saisit un bâton qu'il porte au bras en guise de hallebarde. Eustache voulant, mais en vain, s'échapper, s'écrie :*

C'est un acte de violence contre lequel je proteste!

EMILE ET BERNARD.

Avoue que tu as eu tort et nous te laisserons passer.

EUSTACHE.

Je passerai quand même!

JULES.

Non, il faut te retracter, ou bien te soumettre à entendre la réfutation de tes sottises.

BERNARD (*avec importance*).

Nous sommes les amis de Léonce, nous le défendrons s'il le faut jusqu'à la mort.

LÉONCE (*en souriant*).

Merci, merci de votre dévouement, mes chers enfants... je me trompe, pardon, mes chers amis, il ne sera pas mis, je l'espère, à une pareille épreuve; du reste, je connais assez Eustache pour vous assurer que devant votre résistance il va prendre son parti en *brave* et supporter courageusement le cruel martyre qui lui est infligé. Voici une chaise, ami, assieds-toi et calme tes nerfs qui me semblent avoir un peu besoin de repos. (*Eustache s'assied, tire un livre de sa poche et fait semblant de lire.*)

PAUL.

Je ne m'adresserai pas directement à Eustache, mais quand il

le faudra, je recourrai à ton témoignage, mon cher Léonce ; je te crois assez généreux pour faire l'aveu de la vérité, alors même qu'elle te rappellerait un passé que tu voudrais, j'en suis certain, pouvoir éloigner de tes souvenirs, bien qu'au dire d'un certain esprit fort que j'évite de nommer, c'était un beau temps que celui où tu vivais heureux, faisant bombance pour le présent, sans t'inquiéter de l'avenir.

LÉONCE.

Ne crains pas de m'interroger, ces enfants pourront croire à ma parole, puisqu'enfin rien ne m'obligeait à quitter ce genre de vie auquel Eustache semblait me convier encore, et si je l'ai fait, c'est que j'ai rencontré, au moment de me précipiter dans l'abîme, une main amie qui m'a éloigné de ses bords funestes où l'on respire un air empoisonné, quoiqu'ils soient en apparence bordés de fleurs aux doux parfums et aux brillantes couleurs.

PAUL.

Il m'en souviendra toujours, j'étais admis depuis deux ans dans l'atelier d'ébénisterie de M. Grandet, transféré depuis peu de la rue du faubourg Saint-Antoine dans celle de Cléry, quand j'y vis arriver un enfant de quatorze ans. Son air était candide, son sourire aimable, ses manières un peu gauches, sa démarche timide et embarrassée. — Quel est ce *gibier de province* qui nous arrive, dit un ouvrier dont le regard caustique se fixa sur l'étranger; nous lui ferons bonne *chasse*, ajouta-t-il en se penchant vers un de ses compagnons de travail, il faut qu'il soit des nôtres; et d'une voix presque inarticulée, il ajouta : — Le provincial c'est *béte*, c'est *religieux, ça tire de l'argent de ses parents,* c'est pour l'atelier ce que le faisan doré est pour la table du riche; il se laisse plumer avec une docilité sans pareille *et dit merci à celui qui l'aide à perdre son temps et son argent.*

TOUS LES ENFANTS.

C'est affreux, c'est affreux!

JULES (*brandissant son bâton*).

Ce n'est pas moi qui me laisserais traiter ainsi.

Les enfants les uns après les autres.

Ni moi, ni moi, ni moi par exemple.

LÉONCE.

Pauvres petits, vous y seriez pris comme tant d'autres; il n'y a qu'un seul moyen d'éviter de tomber dans les rêts que vous tendent les méchants, c'est de les fuir. Les *mauvaises compagnies*, voilà ce qui perd la jeunesse; une fois qu'on s'enrôle dans la confrérie des mauvais sujets, on les imite, on se perd.

EUSTACHE, (*levant les yeux de son livre.*)

Si on se perd, du moins on le fait gaiement!

PAUL

Je t'arrête ici, Eustache, et je te prie de m'expliquer ce que toi et les tiens entendez par ce mot de gaieté.

EUSTACHE (*avec embarras*).

Eh bien, j'entends... j'entends cette heureuse insouciance qui

fait que l'on vit au jour la journée, que l'on rit avec des compagnons de plaisir, tout en vidant à longs traits un vin généreux.

JULES (*à part.*)

(Je voudrais bien savoir de quel crû il le tire, son vin généreux?)

EUSTACHE.

Que l'on se moque de tous les grognards et faiseurs de sermons, que l'on travaille peu le jour afin de mieux danser la nuit...

EMILE (*qui a lu pendant quelques moments sur l'épaule d'Eustache, dit en lui enlevant son livre.*)

Et qu'on lit des romans du goût de celui-là, n'est-ce pas! je n'ai jeté les yeux que sur une page, et j'y ai déjà trouvé énoncés en langage plus ou moins pathétique, deux vols, un suicide et un assassinat!!! (*Eustache veut prendre son livre, Emile fait quelque résistance, mais sur un signe de Paul, il le lui rend.*)

PAUL.

Ta morale en action, mon pauvre Eustache, est renouvelée d'Epicure. Oui, de tout temps on a vu des hommes qui se sont trouvés placés trop au-dessus de la bête et qui ont cherché par tous les moyens possibles de descendre à son niveau; de tout temps il s'est rencontré des âmes assez viles pour demander au corps toutes les jouissances, et qui ont méconnu celles si pures que procure la vertu; de tout temps enfin il s'est trouvé des cœurs assez bas pour ne penser qu'à eux et pour oublier que ce rêve, que cette joie dont ils s'enivrent fait couler des larmes bien amères à une mère... à un père... à une femme... à de pauvres enfants!...

Eh bien! je soutiens que ces gens-là n'ont aucune idée du vrai bonheur, aucune idée de la fin sublime pour laquelle ils sont créés, et qu'ils ont beau affecter l'insouciance, quand, par suite de leur inconduite, ils se trouvent sans ressources, c'est autre chose que le rire qui s'échappe de leur poitrine oppressée, ce sont des plaintes et des sanglots...

Tenez, mes bons amis, pour vous rendre la chose plus sensible, et ne l'envisager qu'au point de vue matériel, faisons un petit calcul et vous me direz ensuite de quel côté se trouve le profit.

EMILE.

Nous y consentons, mais à la condition que vous continuerez l'histoire de l'apprenti ébéniste.

LÉONCE.

C'est moi qui me chargerai de ce soin. Pour le moment soyons attentifs à ce que Paul va nous dire.

PAUL.

C'est fort simple et il n'est pas nécessaire d'être un mathématicien pour me comprendre; un peu de réflexion suffit.

Je suppose qu'un ouvrier dépense chaque semaine seulement 10 fr. pour se divertir à la façon d'Eustache, et 10 fr. fondent vite, n'est-ce pas, au café ou au jeu? au bout d'un an il aura dans sa bourse 600 fr. de déficit; et s'il renouvelle pendant 15 ans ce déboursé il s'y trouvera 9,000 fr. de moins, tandis que s'il place annuellement cette somme de 600 fr. elle lui rapportera en 15

ans avec les intérêts capitalisés 12,000 fr. et au bout de 30 ans elle formera un total d'environ 36,000 francs.

EUSTACHE.

Hein? 36,000 fr. ce serait tout de même agréable à palper...

JULES.

Et surtout à dépenser, n'est-ce pas, monsieur Eustache?

EMILE.

Je gage que si tu les avais tu irais du coup acheter en bloc tous les mauvais livres que tu pourrais rencontrer...

LES ENFANTS.

L'histoire! l'histoire!

LÉONCE.

Ce naïf apprenti que les anciens de l'atelier se réjouissaient à l'avance d'exploiter à leur profit, n'était autre que moi-même, mes chers amis, moi qui au lieu de chercher à lier connaissance avec Paul et quelques autres de ses amis, eus l'imprudence de me jeter dans ce que l'on appelait les compagnons de la joie, de croire à leurs perfides insinuations et de me joindre à eux pour jeter le ridicule et le blâme sur tout ce qu'au fond je respectais et j'aimais. Ecoutez, il est un aveu qui me coûte, mais je sens qu'en le faisant, je diminuerai le poids du remords qui pèse sur mon cœur... Ma mère m'avait donné au départ un chapelet bénit en me disant : « Léonce, promets-moi de le porter toujours sur toi et d'en dire chaque soir quelques grains. » Et moi, rempli d'une pieuse reconnaissance, j'acceptai ce don maternel en le baisant avec transports en signe d'adhésion et de respect. Or, mes nouveaux amis, me prouvèrent si bel et si bien que ceux qui disaient leur chapelet étaient des nigauds ou des imbéciles, ils se moquèrent tellement de ce qu'ils appelaient mes pratiques superstitieuses, que j'en vins non-seulement à ne plus réciter un seul *Ave Maria*, mais encore à ne plus oser, même quand j'étais seul, former sur moi le signe sacré de la croix, de peur qu'une ombre indiscrète ne reproduisît sur la muraille cet acte que je voulais dérober à tous les regards. Ce n'est pas tout encore! Ce chapelet maternel étant pour moi un triste reproche de mon indigne conduite et un sujet de perpétuelles railleries, je le jetai derrière un meuble. Un jour je voulus l'y reprendre, mais hélas il n'y était plus! Les *mauvaises lectures* achevèrent de me perdre; ce que mes compagnons hésitaient à me dire dans la crainte d'effaroucher en moi un reste de pudeur, ils trouvaient le moyen de me le faire savoir en me prêtant de ces détestables ouvrages où le mal est distillé goutte à goutte, et ces feuilles corruptrices qui sous un attrayant langage cachent un venin mortel.

JULES.

Comment! ces jolies feuilles à belles gravures renferment de mauvaises choses? jamais je ne l'aurais cru.

EMILE.

J'en ai lu quelques-unes où je n'ai rien vu de mal.

PAUL.

C'est là surtout qu'est le danger, mes pauvres enfants. Si le

loup montrait tout de suite ses dents, il effraierait les brebis; mais croyez une voix amie, n'attendez pas d'avoir vu par vous-mêmes qu'une chose est mauvaise pour la rejeter, il ne serait peut-être plus temps, rapportez-vous-en pour le choix de vos lectures au jugement de vos pasteurs, ou à celui de personnes pieuses expérimentées.

EUSTACHE (*interrompant*).

Qui vous fourniront en abondance des ouvrages à mourir d'ennui.

PAUL (*avec feu*).

Je plains celui que le tableau des plus mauvaises, des plus coupables passions est seul capable d'émotionner, de distraire; et cependant voilà où l'on en vient une fois qu'on se livre à ces lectures délétères qui vous dégoûtent du bien, de la vertu, et qui par conséquent vous éloignent du bonheur.

LES ENFANTS.

L'histoire! l'histoire!

LÉONCE.

Ce ne fut qu'avec une certaine répugnance que je commençai les pernicieuses lectures conseillées par mes bons amis de l'atelier. Mais bientôt j'y trouvai un tel attrait qu'elles me dégoûtèrent complétement du travail : je lisais la nuit; et le jour, quand le maître avait le dos tourné, je lisais encore! Paul cherchait bien à me faire quelques représentations, m'engageait même à l'accompagner dans ces réunions de St-François Xavier ou de St-Vincent de Paul, dont il revenait si joyeux; mais je lui résistais, préférant aller avec mes compagnons aux petits théâtres, *au cabaret* (c'est le mot), ou danser à la Courtille. Etais-je heureux alors, Oh non!

EUSTACHE.

C'est que tu n'étais pas encore assez corrompu.

PAUL (*avec une indignation concentrée*).

Ce mot est affreux, mais il est d'une effrayante vérité; ce n'est qu'à force de boue et de fange que l'on étouffe le remords. Seulement malheur à celui qui ne sent plus cet aiguillon sauveur. C'est une preuve qu'il est mort...

LÉONCE.

Pour revenir à ma triste histoire, je dirai que je devins un si mauvais ouvrier que le patron finit par me renvoyer de l'atelier. Eustache partit par la même porte. Mais comme son temps était à peu près fini, il revint au pays; pour moi je restai quelques jours sans travail, j'en profitai pour me divertir, et le résultat de mes excès fut une fièvre inflammatoire qui me mit aux portes du tombeau. Vous croyez peut-être que mes camarades de plaisir cherchèrent à me secourir. Non, pas un seul ne vint me consoler, et le désespoir commençait à s'emparer de mon âme, quand un soir je vis arriver dans ma mansarde... je vous laisse à deviner qui... d'Eustache ou de Paul?

TOUS.

Paul! Paul!

(*Eustache affecte un air indifférent et feuillette son livre en tous sens.*)

LÉONCE.

Vous l'avez nommé, c'était lui-même; à partir de cet instant je fus soulagé, visité, consolé; la fièvre ne tarda pas à disparaître; et pour comble de bonheur, grâce à l'intervention de ce véritable ami, qui se porta fort pour moi, je rentrai à l'atelier.

PAUL (*interrompant*).

Dont il devint le modèle par son travail et son excellente conduite...

JULES (*à Eustache*).

Que dis-tu de tout cela, camarade?

EUSTACHE.

Ce que j'en dis, ce que j'en dis... Je voudrais bien savoir ce qui te donne le droit de me le demander?

EMILE.

Celui que tu as pris d'attaquer un jeune homme...

EUSTACHE, *interrompant*.

Auquel je ne voudrais guère ressembler; et d'ailleurs il aura beau faire, ma devise à moi sera toujours : Vive la jeunesse! vive la joie! vivent les plaisirs!

PAUL

C'est bon, c'est bon, Eustache... restez avec vos convictions et *votre devise;* riez, riez tout à votre aise... Seulement n'oubliez pas le vieux proverbe : *Rira bien qui rira le dernier.*

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(10e *et dernier Article.*)

DU PLAIN-CHANT (*Suite*).

Le plain-chant est facile à enseigner, par la raison toute simple qu'il est facile à apprendre. En parlant de la sorte, nous ne pouvons avoir en vue l'étude de la théorie; elle n'est pas du ressort des écoliers : pourquoi imposer à l'esprit des enfants un fardeau trop pénible? Ce serait peut-être ralentir chez eux l'amour du travail, c'est-à-dire dessécher une fleur à peine éclose.

La difficulté dans l'exécution d'un chant quelconque peut provenir de trois causes, qui sont : la complication des signes par lesquels le compositeur a rendu sa pensée, c'est-à-dire des caractères de notation, un vice d'organe ou une absence de goût chez le chanteur. Or, supposons un instant les enfants d'une école en face d'un in-folio de lutrin, puis examinons s'il y a là des obstacles sérieux à leurs succès. Serait-ce la notation? La meilleure réponse à cette question serait l'exposé des systèmes d'écriture musicale employés avant et pendant le moyen-âge, c'est-à-dire à des époques où le chant d'église était beau-

coup mieux connu et plus généralement pratiqué qu'aujourd'hui. Sans fatiguer nos lecteurs par des aridités scientifiques trop nouvelles pour beaucoup d'entre eux, mais toujours intéressantes pour les musicographes, nous pouvons toucher un mot de ces antiques procédés de l'art. A l'imitation des Grecs, on se servit d'abord, pour exprimer les sons, des lettres de leur alphabet qu'on disposait parallèlement aux paroles ; ces lettres étaient tantôt droites, tontôt renversées, altérées de diverses façons. Grâce à ces positions multiples, le nombre des vingt-quatre caractères se trouvait monter à cent soixante-huit : autant de manières de représenter les notes de la musique ancienne avec ses tons, ses tiers et ses quarts de ton. De plus, l'accouplement des caractères par deux ou par trois, formait des groupes de sons dont chacun avait un nom particulier. Alors n'était point en usage ce que nous appelons portée. c'est-à-dire cet ensemble de lignes oû se meuvent nos mélodies avec leur marche ascensionnelle ou descendante. Les lettres grecques furent remplacées d'abord par les lettres romaines, puis par des points et des traits merveilleusement combinés. Vers le IXe siècle, une ligne est tracée sur le vélin des manuscrits, et des points, placés au-dessus ou au-dessous à une distance calculée le mieux possible, indiquent à la voix le degré voulu d'élévation ou d'abaissement. Au Xe siècle on ajoute une seconde ligne de couleur différente ; bientôt on en met trois : une jaune, une rouge, une bleue, et enfin quatre unicolores. Au XIe siècle, le moine de Pompose vient simplifier le système d'enseignement ; de ses innovations, une seule devait disparaître, celle des nuances, pour l'explication de laquelle nous renvoyons aux livres des savants, et la solmisation allait devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Pour comprendre quel heureux accueil ses contemporains firent à sa méthode, il suffit de lire les vers suivants traduits d'un acrostiche latin que Guido ou Gui d'Arezzo composa lui-même selon un usage assez commun de son temps :

Grâce au ciel, du plain-chant la routine est bannie ;
Un enfant en huit jours dépasse un vieux chanteur.
Initiés par nous aux lois de l'harmonie,
Du démon de l'orgueil craignez la tyrannie.
On lit devant ces vers le nom de leur auteur.

Le savant religieux était donc persuadé que huit jours suffisaient à l'enfant pour l'étude complète de la notation. Rien ne nous oblige à nous avancer autant que lui sur ce point ; mais, dussions-nous demander le quadruple du temps qu'il réclamait,

ne sommes-nous pas encore autorisés à dire que la lecture des caractères n'est qu'un fort mince obstacle au succès de l'élève dans l'exécution du chant d'église? Comment le serait-elle aujourd'hui, avec tant d'uniformité et de simplicité dans les signes, tandis que l'écriture antique, si embarrassée et si obscure, n'effrayait point les jeunes chantres, fort nombreux au rapport d'Odon de Cluny et de ses prédécesseurs ?

Si l'aspirant à l'antiphonaire est déclaré incapable à cause d'un vice d'organe, la difficulté est plus sérieuse. Et nous devons l'avouer, ce vice n'est pas chose nouvelle. Boileau jadis paraissait en rire à son aise, nous nous reprocherions de l'imiter. C'est une terrible chose que l'oreille et la voix ne puissent suivre le même diapason; en présence de cette singularité, il n'y a souvent qu'à admirer les efforts du maître et à plaindre ceux du disciple. Toutefois ce défaut n'est pas toujours aussi réel qu'on semblerait le croire. Travaillez sur cet instrument qu'on appelle la voix, et qui s'offre à vous de prime-abord dans de malheureuses conditions, peut-être reconnaîtrez-vous avoir porté sur lui un arrêt précipité et téméraire. Combien dans leurs tendres années furent condamnés au mutisme pendant que leurs frères s'attelaient joyeux au char de l'harmonie, qui plus tard ont causé à votre oreille une singulière surprise par quelques romances coulées avec légèreté et dans une mesure convenable de justesse et d'expression! les aspérités, les désobéissances de leur organe ont fait trop tôt votre désespoir ; quelques exercices de plus, et ces voix auraient été un élément pour votre lutrin.

Le poète satirique fait dire quelque part à un naïf personnage qu'il met en scène : « le jugement sert bien dans la lecture. » Il y a aussi pour la lecture, l'exécution musicale, une sorte de jugement bien nécessaire : ce discernement délicat du beau qui dirige votre appréciation, lorsqu'une mélodie se pose devant votre oreille ou vos yeux, qui sollicite de la part du chanteur telle étendue et telles inflexions de voix, s'appelle le goût. Or, ce goût, le créateur l'a déposé au fond de toute âme humaine comme un germe que les circonstances développeront plus ou moins ici-bas, mais qui plus tard s'épanouira nécessairement au sein de l'éternelle cité où les formes de la musique sont si belles et accessibles à tous. Pour le chant, comme pour les autres arts, il faut ordinairement quelque chose de plus que les dispositions innées, le talent du novice paraît après le contact du talent d'autrui; c'est la parcelle de phosphore qui appelait le secours d'une

étincelle pour prendre feu ; approchez de lui la lumière que vous devez vous-même à une occasion offerte par la Providence, et il projettera quelques rayons. Nous disions tout-à-l'heure qu'il y avait certainement des voix ou des oreilles fausses, si petit qu'en fût le nombre ; quant aux enfants privés des principes du goût, c'est un phénomène selon nous beaucoup plus rare. Arrosez ce sol frappé, selon vous, d'une complète stérilité ; et la plante, plus ou moins tardive, finira par percer la surface. D'ailleurs, lorsque nous réclamons de simples exécutants pour le chant d'église, nous ne sommes point à la recherche des vocations d'artistes : la plupart des petits villageois auront bientôt atteint la hauteur de cette mission plus modeste.

Trois difficultés semblaient se dresser devant nos théories comme autant d'écueils où pouvaient se briser les tentatives d'un maître de chœur ; l'examen successif de ces difficultés nous en a montré la valeur, et nous concluons que l'enseignement du plain-chant est facile. Comment le donnera-t-on ? Quel chemin amènera plus tôt le professeur à son but ? C'est une question importante sans doute, mais qu'il ne nous appartient point de trancher. Les uns, après le chant de la gamme, lancent leurs élèves en plein antiphonaire ; les autres commencent par les nourrir lentement de mille exercices suivis et gradués ; l'un et l'autre système ont leurs avantages, le second nous semble de beaucoup préférable, maintenant surtout que les bonnes méthodes se multiplient chez les éditeurs (1).

Nous aurions encore beaucoup à dire sur le sujet que nous poursuivons depuis longtemps ; mais notre thèse est suffisamment remplie. Le chant, naturel à l'homme, doit avoir sa place au programme des écoles ; c'est un moyen de civilisation, puisque le rôle des arts et de la musique en particulier, est d'arracher l'esprit aux régions terrestres en l'élevant vers le beau ; c'est un moyen de christianisation, employé dans l'Eglise, et qui doit opérer surtout par l'enseignement des cantiques et du plain-chant. L'enseignement des cantiques intéresse la mémoire et la volonté, en insinuant dans l'âme des vérités essentielles et les sentiments les plus purs à l'aide d'un sauf-conduit agréable. L'enseignement du plain-chant est digne de nos soins, lui qui a toujours fixé l'attention des princes de l'Église et de ceux de la science ; il est

(1) Nous signalons ici de préférence « la Méthode et le Panorama du plain-chant, par M. l'abbé Antonin Magnat. » — chez Josserand, éditeur, Lyon.

nécessaire aujourd'hui plus que jamais, pour relever l'honneur du culte et rapprocher les fidèles de nos saints temples ; enfin il est facile. Voilà toute la substance de nos articles qu'il est temps de finir. Nous avons poursuivi une idée qui n'est point notre propriété, mais un bien commun encore trop méconnu. Un cri s'élève de toutes parts : *Le Chant dans les Ecoles!* Nous l'avons jeté à notre tour, avec le désir d'avoir un écho autour de nous. Le souvenir de ce que faisaient nos pères relativement au chant sacré suffira pour convaincre que la réforme ici proposée est moins une œuvre de progrès qu'une œuvre de résurrection.

L'abbé Goussard.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

— Les jours de fête sont parfois suivis d'un cruel lendemain. Le 2 août, l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame avait sa distribution de prix ; les lauréats étaient nombreux et la joie du succès se lisait sur leurs fronts. Un seul était pâle et rêveur ; la maladie l'avait marqué de son empreinte et la mort, hélas ! se disposait, contre notre attente, à le toucher de son doigt fatal. Constant B... fut présenté, il y a deux ans et demi, à notre établissement ; ses titres à l'admission étaient un désir bien prononcé de devenir prêtre un jour, et de grandes dispositions pour l'étude ; un troisième avantage lui méritait la préférence sur les concurrents peut-être aussi heureusement doués que lui pour le reste, c'était sa charmante voix de premier soprano à la maîtrise de Saint-Denis. Cette année, plus encore que les précédentes, Constant se montra le modèle des jeunes clercs ; rien de trompeur dans son air candide et modeste dont les fidèles nous ont souvent parlé ; sa physionomie révélait bien le sérieux de son caractère, ses habitudes de docilité et de travail, nous ajouterons sa délicatesse de conscience. Le 2 août lui apporta de douces émotions. Désireux de gagner l'indulgence plénière de la Portioncule, dont un pressentiment vague plusieurs fois à demi exprimé lui faisait sentir plus vivement le besoin, il avait sollicité et obtenu la permission de retarder jusqu'à ce jour son départ pour le pays natal ; on le vit quitter le lit du repos et prendre son tour aux avenues de la chapelle de Sainte-Madeleine où se prosternaient les pèlerins. Le Seigneur n'aura-t-il pas béni de si belles dispositions ! C'est au sortir de ces petits pèlerinages, que notre pieux jeune homme devait pour la dernière fois prêter au sourire ses lèvres contractées par la souffrance, pendant que son nom serait désigné à nos acclamations. Ses maîtres souriaient avec lui en le chargeant de couronnes ; si l'avenir n'eût pas été un secret pour eux, ils auraient tremblé. En effet, quelques jours après, Courville, le lieu de sa naissance, était témoin d'une cérémonie lugubre. Un cortége nombreux en habits de deuil, s'avançait vers l'église, précédé de la bannière de sainte Cécile, la patronne des chanteurs. En avant de la foule et tout près d'une famille éplorée, le Supérieur

de la Maîtrise avec ses professeurs et une partie de ses élèves, suivait un cercueil sur lequel on avait déplié un voile blanc, symbole d'innocence, puis l'aube blanche et les autres insignes de l'enfant de chœur du chapitre. On célébrait les obsèques de Constant B... Le pauvre enfant avait quitté la vie après avoir reçu les sacrements des mains mêmes de ses maîtres appelés à sa dernière heure; les réponses aux prières de l'Extrême-Onction furent les dernières paroles qu'il prononça. Ses condisciples avaient demandé de se partager entre eux les cérémonies de la sépulture; leur attitude et leurs larmes firent bien voir à l'assemblée qu'ils avaient perdu un ami véritable, un frère; leurs chants plaintifs soutenus par le mélancolique harmonium se mêlaient aux sanglots de l'assistance; il manquait à leur chœur une voix longtemps aimée et maintenant condamnée au silence du tombeau. Cher enfant, je me trompe; accoutumée ici-bas à chanter les louanges du Seigneur, tu as sans doute mérité par ta vie si pure de prendre part aux concerts célestes. Une fois au ciel, prie pour tes parents infortunés qui pleurent leur fils unique; prie pour ceux que tu as édifiés auprès des autels de Marie; mais n'oublie pas non plus dans tes prières les associés de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame : leur aumône te donna sur la terre le pain quotidien, et jusqu'à l'heure de ton entrée au séjour des élus, si tu n'y es pas encore, ils te promettent une part à leurs suffrages.

— En faisant connaître dans la dernière semaine de juillet le privilége incomparable que le Saint-Père venait d'accorder aux fidèles pour la fête de Notre-Dame des Anges, on ne pouvait espérer que l'écho du zèle serait si prompt à répandre cette nouvelle heureuse. Les avis et les notices n'avaient pas eu le temps de circuler, et déjà toutes les personnes pieuses de Chartres, du moins, savaient que le 2 août, et même une partie du jour précédent, l'on pouvait, moyennant la confession et la communion, gagner une indulgence plénière pour soi ou pour les âmes du purgatoire, chaque fois que l'on irait prier dans la chapelle de sainte Madeleine selon les intentions du Souverain Pontife. Ce fut un spectacle vraiment beau que cette procession continuelle d'ecclésiastiques, de religieuses et de simples fidèles allant tour-à-tour s'agenouiller dans le petit sanctuaire, puis après une fervente prière, revenant sur leurs pas avec l'espoir d'avoir éteint une dette terrible contractée envers le Dieu juste, et le dessein de faire tout-à-l'heure une nouvelle visite à Notre-Dame des Anges pour la conjurer d'ouvrir la porte du paradis à quelque sainte victime du lieu d'expiation. Un prédicateur franciscain avait été invité; le R. P. Louis, de la maison des Récollets de Caen, donna dans l'église Sous-Terre plusieurs instructions relatives à la circonstance; le côté droit de l'abside était occupé par une assistance nombreuse et admirable de dévotion. Cette affluence inattendue est de bonne augure pour les années suivantes: prévenus à l'avance du jour où doit couler la source merveilleuse, les fidèles viendront de toutes parts y puiser à pleines mains. L'abbé Goussard.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Septième année.

10e NUMÉRO. OCTOBRE 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXI.

LA CHARITÉ EN ACTIONS.

Nous avons vu déjà dans le cours de cette histoire bien des fléaux désoler la terre de Beauce et bien des maux peser sur la cité Chartraine! et cependant cette triste et longue énumération de calamités successives n'est point encore épuisée, et aujourd'hui nous avons hélas! la pénible tâche d'en rapporter plusieurs.

Nous devons d'abord rappeler la sécheresse extrême de l'année 1681 qui détermina l'évêque Ferdinand de Neuville, à ordonner des prières publiques dans tout son diocèse et une procession solennelle à Notre-Dame de Josaphat (1). La sainte Châsse, qui n'avait pas été descendue depuis 45 ans, y fut portée en grande pompe, et une foule de pieux fidèles la suivit dans un profond recueillement. Le Seigneur se laissa toucher par cette grande manifestation de foi du Pontife et de son peuple, et quelque temps après cette imposante cérémonie, des pluies abondantes rendirent la fécondité à la terre, et procurèrent, contre toute humaine prévision, une abondante récolte.

L'année 1693 fut aussi marquée par une disette qui fit bien des

(1) Dom Buttereaux, l'historien qui rapporte cette particularité, remarque « qu'on ne descendait la Sainte-Châsse que dans l'extrémité, et toutes les fois qu'on le faisait, ajoute-t-il, ce n'était que pour la porter à Notre-Dame de Josaphat-lès-Chartres. »

malheureux. L'évêque Godet des Marets (1), déjà connu par l'austérité de sa vie et sa grande piété, se fit admirer par son zèle à secourir les pauvres, à fournir des secours à tous ces faméliques que dans son cœur de pasteur et de père il appelait ses enfants. Ce fut aussi sous son épiscopat qu'eut lieu le démembrement du diocèse de Chartres, qui amena la création de celui de Blois. Le roi voulut l'en dédommager par une place de conseiller d'état et par un chapeau de cardinal. Mais l'humble Prélat refusa toutes ces grandeurs, et comme madame de Maintenon, sa fille spirituelle, insistait pour qu'il acceptât du moins celle de prince de l'Église, « il y a bien loin, lui répondit-il avec une douce gravité, » d'un Cardinal à un Évêque. » Les réglements qu'il fit pour la maison de Saint-Cyr sont empreints d'une grande sagesse. Ses lettres aux princes, au roi d'Espagne, à madame de Maintenon, témoignent d'un esprit à la fois judicieux et profond; enfin ses mandements se font remarquer par un cachet tout apostolique. Celui qu'il fit en 1703, contre le trop fameux écrit janséniste intitulé : *Cas de conscience*, lui valut même, de la part du Souverain Pontife, les plus flatteurs éloges. Ce prélat ne s'éleva pas avec moins de vigueur contre le quiétisme; mais non content d'affermir la foi de la partie éclairée de son troupeau, il s'occupa aussi de fortifier la classe pauvre dans les bonnes et saines doctrines, en faisant venir, pour élever les jeunes garçons, ces frères des Écoles Chrétiennes que le vénérable De la Salle venait de fonder, et qui continuent encore leur sainte mission avec les mêmes fruits et le même dévouement.

L'année 1709, si tristement célèbre par son hiver rigoureux et la défaite de nos armes, fut doublement calamiteuse pour les Chartrains. A la misère générale vint se joindre un nouveau malheur : leur saint Évêque mourut le 26 septembre. Mgr de Mérinville, son neveu et son coadjuteur, lui succéda et, comme son illustre prédécesseur, il pratiqua au plus haut dégré toutes les vertus qui avaient attiré à celui-ci le respect, la vénération et l'amour de ses diocésains. Le besoin le plus cher de son cœur était de soulager les pauvres du bon Dieu. Il en nourrissait chaque jour plusieurs dans l'antichambre de son palais, et, non content

(1) Il avait succédé à Mgr de Neuville, mort en 1690; toutefois l'envoi de ses bulles ayant été différé par suite des différents élevés entre la cour de France et le Saint-Siége, il ne fut sacré et ne fit son entrée à Chartres qu'en 1692.

de les recevoir chez lui, il allait encore les visiter dans leurs misérables réduits. Citons quelques faits qui, mieux que nos paroles, mettront en relief cette pure et noble figure.

Un épouvantable incendie avait presqu'entièrement détruit, en 1723, la ville de Châteaudun. Une consternation, voisine du désespoir, s'était emparée du cœur de ses malheureux habitants : mais un ange consolateur se tenait près d'eux pour essuyer leurs larmes. Par ses soins, trois églises consumées par les flammes furent promptement relevées; des secours abondants vinrent aider les victimes de l'affreux sinistre à réparer leurs pertes, et bientôt l'on vit la ville naguère détruite, renaître, comme par un merveilleux enchantement, de ses propres cendres. Cet ange visible n'était autre que le saint Évêque de Chartres.

En 1739, la disette fut tellement grande dans le Perche que les populations entières étaient réduites à *brouter l'herbe* de leurs champs (1). Mgr de Mérinville, instruit de cette accablante pénurie, mit aussitôt son argenterie en gage pour subvenir aux besoins des plus nécessiteux, puis il vole à la Cour, revient à Chartres avec d'abondantes aumônes, monte ensuite à cheval malgré son inexpérience, accompagné d'un seul serviteur, et se dirige vers le Perche. Partout sur son passage, on le presse de descendre, on craint pour sa vie, on lui représente les dangers du voyage, la difficulté des chemins, les rigueurs de la saison, rien ne l'arrête : « Non, dit-il, mourons du moins pour eux, s'ils ne peuvent vivre » avec nous! » Il arrive à Illiers au milieu de la nuit; on refuse de lui ouvrir les portes du presbytère; il insiste, le curé accourt au bruit, le reconnaît, tombe à ses genoux; l'Évêque le relève, l'embrasse, ne lui demande pour toute nourriture que le pain des pauvres et ne consent à prendre que quelques heures de repos, impatient qu'il est d'arriver au milieu de la partie souffrante de son troupeau chéri. Partout, sur son passage, il répand la consolation, distribue des aumônes, sèche les larmes, et la joie d'avoir rendu la vie aux malheureux qui l'entourent en le comblant de bénédictions, est le seul délassement qu'il consent à goûter après tant de fatigues.

La sainteté de Mgr de Mérinville reçut un jour un bien éclatant témoignage. Comme il se trouvait avec plusieurs de ses collègues chez le cardinal de Tencin, la conversation vint à tomber sur les miracles, et chacun des prélats se mit à parler de ceux opérés

(1) Doyen.

dans sa province par l'intercession de tels ou tels saints. Alors le Cardinal, se tournant vers M. de Mérinville qui n'avait pas encore pris la parole, « Pour Mgr de Chartres, dit-il, *on peut assurer » qu'il est le miracle permanent de son diocèse.* » Cet éloge inattendu confondit l'humble prélat, mais il fut confirmé par les applaudissements de toute l'assemblée.

Mgr de Mérinville avait en *Marie*, la *Dame souveraine* de sa ville épiscopale, une confiance sans bornes, et la vénération qu'il portait au saint Vêtement de la Très Sainte Vierge, le détermina à faire ouvrir la châsse de bois de cèdre où elle était renfermée (1), et dont la vétusté attestait l'antiquité séculaire.

On enleva avec soin la poussière formée par le bois vermoulu; on renferma dans une boîte en argent la relique principale enveloppée de son voile byzantin, provenant, comme on le croit, de l'impératrice Irène, pour la préserver de l'action du temps et de la poussière ; on la plaça ensuite dans la grande Châsse, séparément des autres objets précieux avec lesquels elle avait été mêlée jusqu'alors, et on referma le tout comme auparavant (2). Le mystère dans lequel on avait toujours tenu la sainte Relique avait donné lieu au peuple qui ne pouvait la voir, de se la figurer sous la forme d'une chemise ordinaire qu'il supposait avoir été à l'usage de la Sainte-Vierge par ignorance des coutumes orientales (3). De là l'usage introduit au XIIIe siècle, de faire toucher à la Châsse des morceaux d'étoffe taillés en forme de chemises qu'on appelait les chemisettes de Notre-Dame de Chartres. Tous les pélerins en emportaient avec eux. Madame de Sévigné, entr'autres, ne manquait jamais d'en acheter lorsqu'elle passait par la cité de Marie en se rendant à sa campagne des Rochers. Les hommes de guerre eux-mêmes voulaient être revêtus de ces *tunicelles* de Notre-Dame ; c'était à leurs yeux un préservatif si assuré que dans les combats singuliers ou dans les duels hélas! si fréquents au XVIIe siècle, celui qui était muni de ce palladium devait en avertir son adversaire parce qu'alors la partie cessait d'être égale.

(1) Voir Doyen.

(2) Voir le procès-verbal de Mgr de Mérinville du 13 mai 1712 (archives de l'évêché. La Sainte-Châsse, qui était en bois de cèdre enrichi d'or et de pierreries, n'avait aucun jour permettant de voir les objets qu'elle contenait.

(3) La *Santa-Camisia* n'était autre que le voile ou vêtement intérieur que portaient les femmes de la Judée, et qui après avoir couvert la tête se croisait sur la poitrine et enveloppait aussi le corps à l'intérieur, sous le manteau dont elles avaient coutume de se couvrir.

Les femmes sur le point de devenir mères se revêtaient avec confiance de ces pieux objets ; se fondant sur la pensée conforme à la tradition, que la très-sainte Vierge avait porté la tunique sacrée pendant les neuf mois que Jésus-Christ demeura dans son chaste sein. C'est aussi par suite de cette croyance que le Chapitre de Chartres, lorsqu'on l'avait informé officiellement que la Reine ou la Dauphine était enceinte, faisait confectionner une chemise de taffetas blanc bordée d'un galon d'or, la laissait reposer neuf jours sur la sainte Châsse, célébrait chaque matin pendant le cours de la neuvaine, une messe à Notre-Dame de Sous-Terre pour l'heureuse délivrance de la princesse, et déléguait ensuite quatre de ses membres pour aller lui offrir ce vêtement ainsi sanctifié.

Mgr de Mérinville reçut avec la pompe due à son rang la reine Marie Lecksinska lorsque cette princesse vint à Chartres après la naissance du Dauphin offrir à sa bien-aimée patronne, la rose d'or que lui avait envoyée le Souverain-Pontife.

Le saint Évêque de Chartres rendit sa belle âme à Dieu le 10 mai 1746. Il avait porté si loin le dénuement volontaire qu'on se vit obligé de l'assister à ses derniers moments, car tout lui manquait. Heureuse pauvreté! glorieux dépouillement! qui lui valut l'admiration de ses contemporains, et provoqua de la part de ses diocésains les plus sincères, les plus légitimes regrets.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

NOTRE-DAME DU VŒU A CHERBOURG.

Cher Monsieur X.

Vous sollicitez de ma plume un récit de notre voyage à Cherbourg ; votre prière est venue à propos ; mon esprit se décidait à reprendre son vol vers les côtes de la Manche, pour y rechercher les souvenirs qu'il pouvait avoir laissés en chemin, pendant les longues heures de notre retour en Beauce. A cette heure encore il est là-bas en lointain pays, et de là il me dicte la lettre que vous me demandez.

Vous saurez d'abord que notre excursion, commencée le 12 septembre et terminée le 14, était un vrai pélerinage à Notre-Dame du Vœu. Un mot d'explication sur ce sujet. Au milieu du XIIe siècle Mathilde, princesse anglo-normande, faisait voile sur la mer qui sépare l'Angleterre de la France ; une horrible tempête se déchaîne contre son vaisseau ; tout allait être perdu ; le pilote lui-même, ne reconnaissant plus sa route au milieu de la tourmente, n'attendait

que la mort. « Ayez bon espoir, mes amis, dit la princesse aux matelots, Notre-Dame est bonne et puissante, Notre-Dame vous sauvera; que l'un de vous monte en vigie, dès qu'il découvrira la terre, je veux chanter une hymne à la Sainte-Vierge et je fais vœu de lui bâtir une chapelle sur le rivage où nous aborderons. » Tout-à-coup la voix stridente du matelot fait entendre du haut du grand mât les paroles si impatiemment attendues. « Chantez, reine, voici la terre. » Et au même instant, ajoute la tradition, la belle physionomie de la Reine des mers perçait l'obscurité du nuage; Marie venait sourire à ceux qui l'avaient invoquée.

Mathilde accomplit sa promesse, et la madone de la nouvelle chapelle fut connue sous le nom de Notre-Dame du Vœu. Ce sanctuaire a dû disparaître lors de l'agrandissement du port de Cherbourg; mais la générosité des habitants de cette ville, excitée par le zèle de deux prêtres vénérés au pays, vient de le remplacer par un autre plus vaste et plus beau. C'est une église monumentale récemment couronnée de deux belles flèches que Mgr l'évêque de Coutances bénit quinze jours avant notre arrivée. Il appartenait à la paroisse de Notre-Dame des Victoires d'inaugurer la nouvelle ère du pèlerinage à Notre-Dame du Vœu; n'était-il pas convenable aussi que l'église de Chartres, la doyenne peut-être des églises de Marie en France, eut ses représentants dans cette légion de pieux voyageurs? Une telle pensée pouvait bien nous conduire à Cherbourg.

Le samedi matin, 12 septembre, plusieurs centaines de parisiens, accompagnés de quelques bonnes âmes de la province, se confiaient à la force locomotrice de la vapeur pour un voyage de quatre-vingt-treize lieues, ni plus ni moins. Notre salut était entre les mains de conducteurs intéressés pour leur propre compte à la bonne direction des machines, mais encore plus entre celles de Marie, la Vierge très-prudente ; qu'y avait-il à craindre? Son souvenir d'ailleurs ne pouvait nous quitter pas plus que celui de son divin Fils, devant ces clochers romans et ces tours gothiques dont la vue plaisait à notre âme en lui parlant de Dieu, et à nos yeux en variant si souvent la perspective. Depuis les bords enchanteurs du fleuve aimé de Lutèce jusqu'aux riches prairies du Cotentin, la scène change mille fois d'aspect. Mantes et son paysage, Evreux et sa vallée, Lisieux et ses collines, Caen et ses églises, Bayeux et sa cathédrale, tout est vu, jugé, admiré en un clin-d'œil ; d'une station à l'autre l'horizon apporte des éléments nouveaux à notre science topographique. Ajoutez au plaisir du spectacle, celui de la vie intime dans le wagon où le chant des cantiques luttait bon gré mal gré contre le bruit monotone du sifflet, et vous comprendrez que nous soyons venus facilement à bout, sinon d'abréger les distances, au moins de tromper les heures, comme dirait un latiniste. Il est sept heures du soir; déjà la mer a envoyé un léger brouillard à notre rencontre; il est temps de toucher au seuil de son empire : nous voici à Cherbourg. Quels flots de peuple aux avenues de la gare! le clergé de la paroisse de Notre-Dame du Vœu est venu recevoir l'Évêque du diocèse et les pélerins; il nous faut gagner de suite le but de notre

pélerinage. Marchons, ils nous regardent avec étonnement, les enfants de la Manche! marchons, ils semblent nous saluer du haut de leur grandeur, les mâts pavoisés! Nous quittons enfin une longue rue brillamment illuminée à notre occasion, et la grande église se dresse devant nous. Vous devinerez sans peine nos impressions à cette heure solennelle ; rappelez-vous les vôtres, vous, pélerins de Saint-Sulpice, lorsque chaque année au mois de mai, de compagnie avec de nombreux habitants de la capitale, vous arrivez aux portes de Notre-Dame de Chartres en chantant à pleins poumons le *Magnificat*. Sans doute l'église que nous visitions n'est pas, comme la nôtre, une basilique de premier ordre, mais elle n'en est pas moins un fort beau monument; sans doute le nom de Notre-Dame du Vœu n'a pas, comme celui de la Vierge noire une antiquité de deux mille ans et une célébrité européenne; mais c'est toujours Marie que l'on va invoquer sur une terre consacrée par de longs siècles à son culte, et tout centre de dévotion à Marie ménage au pélerin étranger des émotions particulières. Le lendemain nous avons sanctifié le dimanche en suivant les offices présidés par Monseigneur, tout se passa de la manière la plus édifiante, les communions furent très-nombreuses, surtout à la messe pontificale; le chant des cantiques aidait à l'expansion de la prière que devaient exciter surtout les instructions de M. le Curé de Notre-Dame des Victoires.

Mais je crois saisir chez vous une inquiétude; vous semblez craindre que les exercices religieux n'aient pris tous les instants de la journée et n'aient ainsi comprimé par trop un désir bien légitime, celui d'étudier le pays. Ne vous troublez pas, cher Monsieur X., nous avons pu être à la fois et pélerins et touristes et sur terre et sur mer. Nous avons gravi ce rocher escarpé que domine le fort du Roule, et de là embrassant le plan de la ville et de la côte, puis l'étendue de la mer que sillonnait au loin plus d'une blanche nacelle, nous avons rêvé quelque temps à l'immensité, à l'infini. Nous avons pénétré dans ce port fameux appelé, non sans raison, la ville militaire. Là, les vaiseaux, frégates ou corvettes en construction sur le chantier, ou se reposant sur les eaux de la rade de leurs batailles en Crimée ou en Chine, ont été tour-à-tour et jusque dans leurs moindres artères l'objet de notre examen. Au milieu de ces immenses bassins creusés dans le roc, comme à bord de la *Ville de Nantes,* qui porte encore dans ses flancs les bouches d'airain, instruments de la mort, nous avons contemplé les prodiges de l'industrie humaine. Et la promenade en mer, comment l'oublierais-je? Ce serait être ingrat envers le bon Curé, M. l'abbé Besnard, qui a si bien su arranger les choses pour nous la rendre facile et édifiante. Figurez-vous le bateau à vapeur conduisant trois cents pélerins sur les lames paisibles jusqu'en face de la digue merveilleuse. Nous savons que Monseigneur a franchi les cinq kilomètres qui nous en séparent; le coup de canon qui a salué son arrivée a retenti sourdement sur les flots. Sur cette digue un autel est préparé tout près des pièces d'artillerie qui se posent fièrement çà et là en notre présence; on avait projeté notre débarquement pour assister là-haut à une petite cérémonie;

mais il est trop tard, nous restons sur notre tillac pour une autre jouissance.

En effet, nous faisons halte; Monseigneur paraît soudain sur le fort le plus élevé, entouré de toute une multitude que des canots particuliers avaient transportée avant nous. Il est revêtu de ses habits de chœur, et sa voix, traversant une assez longue distance au dessus des eaux, arrive jusqu'à notre oreille pour nous demander le chant de l'*Ave maris stella.* Immédiatement deux chœurs s'organisent : une strophe partant de notre bateau va chercher son écho sur les hauteurs de la digue, et une autre lancée par le cortége épiscopal vient nous répondre. Que le chant alterné des masses est majestueux dans ce temple qui a pour voûte le ciel et pour fondement l'abîme des eaux! Comme il était expressif au moment où Sa Grandeur leva la main pour nous bénir! Le vigoureux *Amen* échappé de toutes les poitrines trahissait une joie portée jusqu'à l'enthousiasme; s'il y avait parmi nous des voyageurs qui ont vu Rome aux grands jours, ils ont dû, le front incliné et le genou sur le pont du navire, penser à la bénédiction *urbi et orbi.* Enfin, au cri de vive Monseigneur! l'ancre est levée et nous tournons les forts de la jetée; le tangage nous balance et, après un parcours de douze à quinze kilomètres, nous sommes rendus au quai de Cherbourg où nous remontons en chantant de nouveau le *Magnificat.* La journée se termina par une pieuse réunion et un salut du très-saint Sacrement à l'église de Notre-Dame du Vœu.

Il y avait, comme vous le voyez, une ample matiére aux conversations du lendemain pendant notre retour. Une chose, entre les autres, que nous aimions à nous redire, c'est l'accueil si affable et si touchant dont nous ont honorés tant de paroissiens de Notre-Dame. Sur une simple invitation faite en chaire, un grand nombre sollicitèrent la faveur de nous donner l'hospitalité; les commandants et les officiers de marine étaient les premiers à en donner l'exemple. M. le curé de Notre-Dame des Victoires a formulé publiquement le projet de retourner plus tard à Cherbourg avec le même appareil et pour le même but; nous sommes certain que beaucoup de nos compagnons de voyage seront fidèles à cet appel désirable, ne fût-ce que pour porter à nos aimables hôtes l'expression nouvelle de notre reconnaissance.

L'abbé GOUSSARD.

ENCORE UN PÉLERINAGE.

On ne peut se le dissimuler : malgré l'indifférence qui règne dans certaines classes et l'impiété qui se produit dans d'autres, il se fait de nos jours une grande manifestation et comme une réapparition de l'esprit chrétien, de l'esprit catholique, tel que nos pères l'entendaient et le possédaient. Je ne parlerai ni de la résurrection des Ordres religieux, ni de l'œuvre des Missions renouvelée des temps les plus saints de l'Église catholique, ni de

l'œuvre plus merveilleuse encore de la Propagation de la Foi, ni de ces réunions admirables, de ces congrès chrétiens, espèces de conciles laïques dont l'Allemagne nous donne le spectacle tous les ans et dont la Belgique a été le théâtre cette année-ci. Je pourrais citer bien d'autres choses encore, je veux m'en tenir pour le moment à l'esprit qui souffle et anime les pélerinages.

Quel est le chrétien, quel est le prêtre qui ne connaît, n'aime et ne vénère les noms de ces dignes pasteurs de la capitale, conduisant leurs brebis à ces saints pâturages confiés à la garde de Marie? Il est bien que cette ville, qui donne tant de mauvais exemples à la France, lui en donne aussi de bons, et que de ce foyer d'où s'élancent tant d'étincelles pour allumer partout l'incendie, s'échappent aussi des flammes saintes pour répandre partout le feu de l'amour divin.

Le pélerinage dont nous venons parler ici, n'a point tout l'éclat de ces grands pélerinages, il n'en est peut-être que plus admirable. Lorsque je l'entrepris, je croyais ne faire qu'un acte de dévotion ordinaire à la Sainte-Vierge. J'ignorais entièrement les merveilles que j'allais voir.

Invité à aller passer quelques jours au Mans dans une maison amie, j'arrivai la veille d'un jour où l'on faisait les préparatifs d'un pélérinage à Notre-Dame du Chêne, et l'on me demanda naturellement s'il me plairait d'accompagner la pieuse caravane à Notre-Dame du Chêne.

Je l'avouerai naïvement, à ma honte peut-être, je ne connaissais nullement ce pélerinage. A peine si ce nom, que j'avais lu quelque part, dans quelque *Mois de Marie*, je crois, me revenait à la mémoire. Quoiqu'il en soit, je ne regardais ce pélerinage que comme une promenade pieuse, sanctifiée par un but religieux. Je ne connaissais pas Notre-Dame du Chêne.

Je ne parlerai point de l'origine de ce pélerinage, ni des miracles nombreux qui s'y sont opérés et qui s'y opèrent encore chaque année. On peut lire ces détails dans une notice intéressante sur la *Miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne, par le R. P. Dom Piolin, bénédictin de la congrégation de France.*

Partis du Mans à 6 heures du matin, nous arrivions à 8 heures et demie. Nous avions fait douze lieues, moitié en chemin de fer moitié en voiture; nous étions sur les confins du Maine et de l'Anjou, à deux lieues de Sablé, ville à laquelle les plaines sablonneuses qui l'environnent paraissent avoir donné son nom, à une

lieue de Solesme, village doublement célèbre dont je dirai un mot tout-à-l'heure; nous étions à Notre-Dame du Chêne.

. Les mots que j'avais recueillis dans le voyage sur l'importance du pélerinage m'avaient donné à penser que nous allions à une petite ville ou au moins à un fort bourg, et que nous admirerions quelque construction remarquable, quelqu'église gothique, quelque souvenir du moyen-âge échappé à la hache et au marteau des démolisseurs. Notre voiture s'arrêta au milieu d'une lande, dans une espèce de désert, en face d'une chapelle bien modeste et bien pauvre à l'extérieur, et qui n'est ni d'ordre grec ou romain, ni d'ordre gothique ou byzantin, mais tout simplement d'ordre champêtre ou rustique. Mais ce qui frappe profondément celui qui n'a jamais vu ce spectacle, c'est cette foule immense de pélerins de toute classe, venant de toute part des trois ou quatre départements voisins; cette multitude recueillie, se massant auprès de la chapelle, attendant son tour pour y pénétrer, car l'enceinte ne peut contenir qu'un nombre assez limité, trois à quatre cents à peine, et qu'est-ce que cela quand il y en a quatre mille, quand il y en a dix mille (1). Pour moi, dès le premier instant, je tâchai de me rendre compte du nombre de ces pieux fidèles, et je comptai trois cents voitures environ, rangées tant devant que derrière la chapelle. Un prêtre, qui dessert ce pélerinage, me dit qu'il y en avait encore cent cinquante à un kilomètre, sur la route de Sablé, et qu'il pensait bien qu'il y en avait déjà quatre-vingts de parties. Presque toutes ces voitures étaient des chars-à-bancs légers contenant six ou sept personnes, quelquefois davantage. C'était donc cinq cent trente voitures, lesquelles contenant en moyenne six personnes, avaient amené trois mille cent quatre-vingts pélerins. Et si l'on ajoute tous ceux qui étaient venus à pied, nous atteignons le chiffre de quatre mille, et c'est le total auquel le P. Supérieur des prêtres de la chapelle m'a dit avoir évalué le nombre des pélerins en cette seule journée.

Je dis en cette seule journée; car ce pélerinage n'est pas comme bien d'autres restreint à certains jours, à des semaines ou à des mois; il dure toute l'année. Et l'excellent supérieur le P. Cottereau m'a assuré que dans l'année qui venait de s'écouler le nombre des pélerins s'était élevé à cent cinquante mille.

(1) En 1820 dit don Piolin, le clergé du canton de Sablé fit une neuvaine de prières à Notre-Dame du Chêne, pour détourner les fléaux qui menaçaient la France. Les fidèles s'unirent à leurs pasteurs et l'on vit en un seul jour environ dix mille pélerins.

Quoiqu'il dure toute l'année, il y a des temps néanmoins où l'affluence des pélerins est plus considérable. Tels sont les mois de mai et de septembre. Le mois de septembre, je le comprends encore, c'est le mois qui renferme la nativité de la Sainte-Vierge; mais le mois de mai, pourquoi le mois de mai? Longtemps avant qu'une sainte inspiration eût établi la dévotion si touchante du mois de Marie, le sens chrétien avait donc déjà deviné la douce harmonie chrétienne de la Nature et de la Grâce, et consacré le plus beau mois à la plus belle des Vierges. Toujours est-il que depuis plusieurs siècles, le mois de mai était consacré à Notre-Dame du Chêne. J'eus occasion de faire bientôt connaissance d'un jeune prêtre dont la paroisse était distante de dix à onze lieues. « Je n'ai amené de ma paroisse, cette fois-ci, me dit-il, que vingt-deux voitures, mais au mois de mai, j'en avais quarante-cinq. Il est certain que le mois de Marie était en germe dès les premiers temps de l'église.

Nous étions arrivés à huit heures et demie; je me fis inscrire de suite pour dire la sainte Messe à mon rang; et quoiqu'il fût dit constamment trois messes à la fois, je ne pus monter à l'autel que vers onze heures. Nous étions ce jour-là trente-trois prêtres à ce pélerinage. Il y en a chaque année de quatre mille à quatre mille cinq cents ainsi que le constatent les registres de la chapelle. Vous dire les impressions que j'éprouvai à la vue de cette multitude, serait bien difficile. Quelle foi! quelle piété! quelles ferventes prières! que de larmes versées aux pieds de Marie! que de vœux épanchés dans son cœur. Et quand on s'en va de là, comme si on emportait une vertu divine, on se sent plus plein de foi, de zèle et de force qu'auparavant. C'est le travail de Notre-Dame du Chêne.

Il est impossible d'aller à Notre-Dame du Chêne sans aller jusqu'à Solesmes qui n'est qu'à une lieue de là. Solesmes sera toujours cher au cœur du chrétien et surtout du prêtre. Je ne parle pas de ces admirables groupes de la communion de la Sainte-Vierge, de sa sépulture, de son couronnement, de la sépulture de Notre-Seigneur, de l'Enfant Jésus parmi les docteurs, etc., etc., une soixantaine de statues de grandeur naturelle, chefs-d'œuvre de sculpture attribué par des connaisseurs à Germain Pilon lui-même et qu'on ne se lasse point d'admirer dans la chapelle des Bénédictins. Solesme est le berceau qui a vu naître la nouvelle famille de Saint-Benoist parmi nous, et le foyer d'où le feu

sacré s'est épanché de toutes parts pour ranimer la liturgie sacrée et avec la liturgie l'esprit catholique dans toute la France.

Après ces saintes pérégrinations, outre les doux souvenirs et les pieuses émotions du voyage, il est une vérité qui reste constatée pour tout prêtre comme pour tout fidèle, c'est que généralement si c'est la piété qui alimente les pélerinages, les pélerinages aussi alimentent la piété. A. B. C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

On nous écrit de..... le 8 septembre 1863 :

« Monsieur l'abbé,

» Je suis chargé de vous prier de recommander à Notre-Dame de Chartres, d'une manière toute particulière, deux jeunes personnes allemandes qui viennent d'abjurer ici le protestantisme et ont eu le bonheur de recevoir le baptême; l'une d'elles vient de faire sa première communion, l'autre attendra quelques jours encore qu'elle soit remise d'une très-grave maladie.

» Cette dernière, institutrice dans une grande maison, tomba malade en arrivant aux bains de mer; on la fit transporter chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, où se développa une fièvre typhoïde compliquée d'une péritonite. L'état était si grave que M. le curé, mandé en toute hâte, administra le sacrement d'Extrême-Onction. La malade ayant repris sa connaissance au bout de quelques jours, déclara à M. le curé qu'elle était protestante luthérienne et qu'elle ne changerait jamais de religion. On était désolé dans la maison et elle était à toute extrémité. Les bonnes Sœurs lui firent accepter une médaille de la Sainte Vierge, toute la communauté se mit en prières, on intéressa des âmes pieuses. La pauvre enfant se voyait mourir; soudain elle appelle la Sœur qui la gardait, la prie d'aller chercher M. le curé, lui dit qu'elle veut être catholique. A l'arrivée du pasteur elle renouvelle sa protestation et lui demande le baptême avec instance. Vu la gravité de son état, il lui fut administré sous condition, et à partir de ce moment son âme et son corps furent sauvés : elle revint à la vie, s'instruisant chaque jour et donnant les marques de la piété la plus vive. Depuis, elle nous a dit avec une grande discrétion qu'une belle dame lui était apparue et qu'elle s'était subitement sentie changée. Une de ses sœurs, mandée dans le moment du danger, avait manifesté plusieurs fois le désir d'être catholique, mais sa sœur malade l'en avait empêchée : quand elle arriva, elle fut transportée de joie de cette conversion et dit qu'elle ne quitterait pas N... sans être catholique. Elle avait été dans une famille très-pieuse et connaissait déjà notre religion. Elle a été baptisée jeudi dernier, et nous avons été, Mme d'A... et moi, assez heureux pour lui servir de parrain et marraine et l'accompagner ensuite à la table sainte. Rien ne pourrait rendre les douces émotions de

cette cérémonie. Le bon curé, les admirables Sœurs partageaient avec l'assistance la joie de la néophyte.

» Les Sœurs font ici des œuvres admirables : elles ont commencé avec rien et la divine Providence a fait aussi des miracles pour elles; aussi m'ont-elles bien prié de les faire recommander à Notre-Dame de Chartres, pensant à la dévotion qu'avait pour elle leur saint fondateur.

» Veuillez donc, Monsieur l'abbé, être assez bon pour vous rendre au désir de ces saintes filles, intéresser Notre-Dame à leur salut, à celui des âmes qu'elles soignent, la prier de bénir leurs œuvres et de soutenir leurs deux converties.

» Daignez agréer, etc. Ch. D... »

— La fête et l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge se sont passées avec les solennités ordinaires. Pendant huit jours, le R. P. Reculon, mariste, occupa la chaire de Notre-Dame et ses auditeurs lui ont prouvé par leur nombre et leur assiduité que ses discours avaient leur sympathie. Le soir du 15 septembre eut lieu, comme toujours, la procession *aux flambeaux*, dans le pourtour de la crypte. C'est un spectacle dont la beauté est toujours aussi nouvelle et aussi saisissante, si nous en croyons le témoignage de tant de personnes qui se plaisent chaque fois à revenir, sûres de retrouver les mêmes impressions, celles que doit produire la vue du mystérieux uni au grandiose, l'effet magique de lignes et de couronnes lumineuses promenant leurs éblouissants rayons sous les arceaux dn moyen-âge à l'heure de la nuit.

— Le 20 août, Mme L. se prosternait auprès du pilier de la Vierge-Noire avec deux jeunes enfants, ses filles : toutes trois suppliaient Notre-Dame de Chartres de s'intéresser au voyage qu'elles allaient entreprendre. Leur prière faite, elles prennent avec confiance la direction de l'embarcadère, puis le chemin de la capitale; mais une épreuve terrible les attendait dans la dernière moitié de leur course. La station de Saint-Cyr, comme les précédentes, avait été franchie sans encombres ; le train allait à toute vitesse et les voyageurs étaient tranquilles. Tout-à-coup, à midi sonnant, « à l'heure, dit » Mme L. en racontant son aventure, à l'heure où notre bon père » était certainement à genoux dans sa chambre pour réciter son » *Angelus* et le *Sub tuum* qu'il nous avait promis, » une portière mal fermée s'ouvre brusquement; c'était celle près de laquelle se trouvaient nos trois Chartraines. O malheur! la plus jeune des deux enfants, inclinée par hasard vers un objet qu'elle voulait ramasser, glisse, tombe à la renverse sur le marchepied qui la relance violemment à une distance de plusieurs mètres; là évidemment elle devait trouver la mort. Mme L. éperdue veut s'élancer à sa recherche; heureusement un charitable voisin est assez prompt pour la retenir, et il lui faut attendre, dans les transes de la plus cruelle anxiété, une prochaine étape pour revenir sur ses pas et regagner l'enfant qu'elle pleure. Pauvre mère, espère, essuie tes larmes, jamais Marie ne fut invoquée en vain. En effet on allait voir une nouvelle preuve

de cette protection céleste. Quels sentiments indicibles de surprise et de joie saisirent le cœur de cette mère désolée, lorsque la jeune fille, ramenée du théâtre de l'événement, accourt au devant d'elle et se précipite à son cou en répétant bien haut : « La Sainte Vierge » m'a sauvée; ma chute ne m'a causé nulle douleur. » Elle déclarait même avoir éprouvé un bien-être sensible. Et tous les témoins de cette scène de crier au miracle. Depuis ce jour, l'enfant est comme ci-devant alerte et dispos; le médecin de la famille, étonné mais heureux de n'avoir à constater aucune conséquence d'un pareil accident, le proclame comme une merveille. Il en est pourtant une que nous soupçonnons sans trop craindre de nous tromper, c'est la résolution que la jeune demoiselle L. aura prise d'aimer encore plus que par le passé celle qui s'était faite sa libératrice. Généreusement reconnaissante, elle a voulu, au moyen de ses petites économies, faire les frais d'une couronne à l'Enfant-Jésus; et dernièrement son ex-voto était porté processionnellement au sanctuaire de Notre-Dame du Pilier par les demoiselles de la Confrérie. A. F. G.

FAITS RELIGIEUX.

— Le père Théodore Ratisbonne a profité de son séjour à Rome où il a obtenu du saint Père l'approbation formelle de l'Institut de Notre-Dame-de-Sion qu'il a fondé pour la conversion des juives, pour y instituer à saint Augustin, près du tombeau de sainte Monique, l'œuvre des Mères chrétiennes. Le prieur des Augustins est nommé directeur perpétuel de l'Association qui compte déjà un bon nombre de dames des premières familles de Rome.

— La vie de Jésus de M. Renan (ce long blasphème qui fait, selon l'expression d'un savant prélat, tressaillir les profondeurs des cieux), a été dernièrement le sujet d'une lettre éloquente de Monseigneur l'Évêque de Chartres au clergé de son diocèse, dans laquelle il s'élève avec un zèle tout apostolique contre les criminelles erreurs répandues dans ce coupable écrit dont il défend la lecture aux prêtres et aux fidèles de son diocèse. Après avoir démontré en quelques mots que « l'école positiviste est un composé informe de » matérialistes, d'athées, de panthéistes, qui ne veulent pas se poser » *ouvertement comme tels,* et prononcent comme les autres le nom de » *providence, d'âme, d'immortalité,* bien qu'au fond ils n'y *croient* » *pas,* » Sa Grandeur donne un lucide aperçu de l'ouvrage de M. Renan, puis il réfute les principales erreurs qu'il contient avec cette force et cette irrésistible évidence qui sont l'apanage exclusif de la vérité.

« Ne demandons pas, dit le pieux Pontife en terminant, le châti» ment des ennemis du Seigneur et de son Christ, mais qu'ils se » convertissent et qu'ils vivent. Toutefois, si nous devons être pleins » de charité pour les personnes, détestons les doctrines perverses, » et prenons garde que ce venin n'infeste le troupeau. »

— Un grand nombre de fêtes religieuses et de pieux pélerinages

ont eu lieu pendant le cours du mois qui vient de s'écouler. Dans l'impossibilité de donner un compte-rendu de toutes ces pieuses solennités, nous prendrons presqu'au hasard quelques-unes de celles qui ont le plus excité la dévotion des fidèles. Nous transportant d'abord à Rome, nous parlerons de l'exposition de la céleste image de Notre-Seigneur, dont saint Luc, selon la tradition, a tracé le contour, et la main d'un ange acheva le reste, ce qu'indique son nom d'*Acheropita*.

La translation du *Sanctissimo Salvatore* à Sainte-Marie Majeure a eu lieu avec une pompe toute religieuse. Le souverain Pontife est venu vénérer le 10 cette sainte image qui n'avait point été offerte à la vénération publique depuis 1789.

— M. l'abbé Duquesnay, curé de la paroisse Saint-Laurent, a choisi cette année la Normandie comme but du pélerinage qu'il fait ordinairement à l'époque de la Nativité, à l'un des sanctuaires bénits de la très-sainte Vierge? sept cents pélerins inondaient le 7 septembre les rues de Honfleur, et gravissaient le lendemain processionnellement le gracieux coteau au sommet duquel est placé l'humble, mais vénérée chapelle dédiée à Notre-Dame de Grâce. Les pélerins ont laissé en partant, comme marque de leur dévotion envers la Reine du Ciel, un cœur de vermeil, richement encadré sur un fond de moire blanche avec la légende suivante brodée en lettres d'or : « Pélérinage de la paroisse Saint-Laurent de Paris, » et de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Malades, à Notre-Dame » de Grâce, le 8 juillet 1863. »

— La translation des reliques de saint Cloud dans la nouvelle église qui vient d'être construite, grâce au zèle du Pasteur, à la munificence de l'Empereur et à la générosité des fidèles, avait attiré une foule pieuse et recueillie. Le pélerinage antique a été solennellement restauré. Puisse-t-il amener chaque année, à Saint-Cloud, un plus grand nombre de visiteurs, attirés bien moins par le spectacle de ces *eaux* tombant avec art, que pour aller puiser aux *eaux* de la grâce dont la source jaillit pour la vie éternelle.

— Le couronnement de N.-D. de Cléry, située à trois heures d'Orléans, non loin des bords de la Loire, a eu lieu le 8 septembre avec une pompe en rapport avec la célébrité du pélerinage, et rehaussé encore par la présence de Mgr Nardi, auditeur de rote, des évêques de Cerame, d'Orléans, de Blois, de Laval, d'Angers, d'Amiens, des archevêques de Rennes et de Tours, enfin, du cardinal-archevêque de Bordeaux.

La procession qui a précédé le couronnement, faite sous un ciel splendide, a été incomparable, selon l'expression d'un témoin oculaire de cette magnifique cérémonie.

La statue de la Sainte-Vierge et les couronnes offertes par le Saint-Père étaient portées par des prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. Les Evêques assistés de leurs vicaires-généraux, bénissaient la foule agenouillée sur leur passage, foule qu'en ce moment on évaluait à plus de 25,000 âmes.

Un remarquable discours de Mgr Donnet avait servi d'ouverture à cette magnifique cérémonie. Le passage suivant a trouvé un écho fidèle dans tous les cœurs :

« Qu'il me permette de lui dire, (c'est à M. Dupanloup que s'adressa » l'éminent prélat), qu'en couronnant Notre-Dame de Cléry, Pie IX » a voulu lui payer un tribut tout particulier d'affection, j'allais dire » de reconnaissance. Le triomphe d'aujourd'hui est pour Marie sans » doute, mais dans la pensée du Vicaire de Jésus-Christ, une part » doit en jaillir sur celui qui n'a cessé de se montrer l'éloquent et » généreux défenseur du saint siége. » Après le couronnement, Mgr Dupanloup est monté en chaire et de son cœur débordant de joie et d'amour sont sorties de ces paroles dont le souvenir ne s'efface jamais.

La ville de Cléry a témoigné le soir, par ses brillantes illuminations, la part qu'elle prenait à la fête, belle entre toutes, dont son antique basilique venait d'être le théâtre, et sa Vierge séculaire le doux et pieux objet.

UNE FÊTE EN FAMILLE CHEZ LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

On admire beaucoup le dévouement des Petites-Sœurs des Pauvres, mais hélas ! trop souvent on oublie la gêne cruelle dans laquelle elles se trouvent pour acquitter les lourdes charges qui pèsent sur ces admirables filles de la charité. Voici un trait qui excitera peut-être une heureuse émulation dans les cœurs généreux.

C'était le 28 août, jour de saint Augustin, patron des Petites-Sœurs des Pauvres, et celles d'une de nos grandes cités se voyaient dans un tel dénûment que force était de renoncer à procurer à leurs vieillards le moindre extra, la plus petite douceur. Elles éprouvaient donc une vive tristesse, ces bonnes filles du bon Dieu, et priaient dans leurs cœurs, lorsque tout-à-coup un vigoureux coup de sonnette se fait entendre. On ouvre, et bientôt la maison est envahie d'une avalanche de provisions telle que jamais on n'en avait vu.

Au déjeûner, il y eut en abondance café, vierge de chicorée, lait abondant et sans baptème.

Au dîner, poisson de choix frits, bouillis, légumes variés, desserts de luxe, bière à discrétion, vin du meilleur cru, café bien sucré, gloria soigné et fine goutte.

Le souper se ressentit de la splendeur du dîner; enfin la fête fut complète, rien n'y manqua, et les Petites-Sœurs parurent elles-mêmes satisfaire leur appétit, ce qui ne leur arrive pas tous les jours. Impossible de raconter la joie de ces pauvres vieillards; tout le monde était heureux, et cette seule journée fit oublier bien des peines et des chagrins. Nous ne parlerons pas des jouissances ineffables que dut éprouver la personne généreuse qui avait provoqué tant de bonheur, car elles sont du nombre de celles qui ne se définissent pas.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de GOUVERNEUR.

Septième année.

11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXII.

PROFANATIONS!

Mgr de Merinville eut pour successeur Pierre-Auguste Bernardin de Fleury, neveu du cardinal de ce nom, premier aumônier de la reine Marie Lecksinska (1). Ce prélat sut rappeler les douces vertus de son prédécesseur ; et s'il ne fit point oublier sa mémoire vénérée, il rendit sa perte moins douloureuse et moins amère. Ses paroles et ses actions reflétaient la charité dont sa belle âme était remplie; aussi ne fût-ce point de l'étonnement, mais bien de l'admiration qu'éprouvèrent les curés de sa ville épiscopale, lorsque, réunis par lui, après qu'il eut été mis en possession de l'abbaye de Saint-Père, ils entendirent cet excellent Pontife leur dire avec une ravissante simplicité : « Désormais je donnerai aux pauvres le double de ce que je leur donnais, puisque je vais devenir plus riche. » Mais Mgr de Fleury ne se bornait pas à secourir les misères physiques de ses chers diocésains, il savait que celles de l'âme sont encore plus grandes, plus invétérées, plus profondes, plus multipliées; aussi pour y porter un remède à la fois efficace et puissant, il leur procura le bienfait d'une mission qui fut prêchée dans son Église cathédrale par le fameux père Bridaine. Les sermons de l'infatigable apôtre atti-

(1) Il devint par la suite grand aumônier et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit.

rèrent pendant deux mois consécutifs, au pied de la châsse de Notre-Dame, une foule immense, pieusement avide de recueillir cette parole entraînante dans sa franchise toute chrétienne et sa rudesse plébéienne. La mission fut terminée par la plantation solennelle d'une croix de fer de 600 liv. pesant, dans le cimetière de saint Thomas, et fut suivie d'une quête générale en faveur des pauvres, que le père Bridaine fit lui-même dans la ville. Afin d'exciter davantage la charité des habitants, il avait eu le soin de se faire accompagner d'une charrette dans laquelle il déposait tous les objets qui lui étaient offerts. Cette scène, digne des siècles de foi, excita la verve railleuse de certains *esprits forts*. Le bon Père, sans s'inquiéter de leurs propos, continua sa marche dans la ville, demandant à tous, sans rougir, l'aumône pour les frères bien-aimés du *seigneur* Jésus!

Le Dauphin et la Dauphine (Marie-Joséphine de Saxe), vinrent en pélerinage au mois de mai de l'année 1756. Mgr de Fleury était alors interné dans son Diocèse par suite des querelles religieuses suscitées par la protection que le parlement accordait aux partisans du Jansénisme, cette froide et desséchante hérésie qui tendait à limiter l'amour de Dieu pour les hommes, et à diminuer l'amour des hommes pour leur Dieu. L'Évêque de Chartres eut avec Mgr de Beaumont, achevêque de Paris, la gloire d'être persécuté pour la cause sainte de l'intégrité de la foi et du maintien de la discipline. Ces tristes discordes finirent par porter des fruits amers, et le 6 janvier 1767 un effroyable attentat vint jeter la consternation dans les cœurs de tous les bons français. Un homme de la lie du peuple, appelé Damien, excité, fanatisé par les invectives et les déclamations qu'il avait entendues dans les salles du parlement de Paris, frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, dans le moment où le monarque, environné des dignitaires de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. Mgr de Fleury, en apprenant cet odieux forfait, fit aussitôt commencer une neuvaine à Notre-Dame de Chartres afin d'obtenir la guérison du roi. Nos annales sont là pour dire quel en fut le succès.

Un malheur plus grand encore, un malheur irréparable avait deux ans auparavant frappé la famille royale et le royaume tout entier, en enlevant à son amour le Dauphin, fils unique de Louis XV. Ce prince aimable, qui à des talents rares joignait les connaissances les plus étendues et les vertus les plus héroïques, avait succombé à la douleur causée par la perte d'un fils prématurément enlevé à son amour, et quinze mois après la Dauphine était

allée rejoindre son époux dans la tombe ; mais avant de quitter la terre cette pieuse princesse, voulant laisser à la ville de Chartres un touchant souvenir, avait légué son anneau nuptial à la châsse de Notre-Dame.

Marie Lecksinska, la reine bien-aimée dont les mains habiles s'étaient plu tant de fois à travailler pour l'église de Notre-Dame, quitta le monde où elle avait bu à longs traits le calice des douleurs, le 24 juin 1768. Mgr de Fleury, son grand aumônier, fit célébrer un service funèbre pour le repos de cette âme sainte dont il connaissait et admirait les douces et sublimes vertus.

Le fil de notre histoire nous conduit à parler des travaux entrepris dans la cathédrale de Chartres, vers le milieu du XVIIIe siècle. Il nous est pénible, nous l'avouons, d'être forcé d'associer le nom d'un pontife, si désireux de la gloire de Marie, à l'œuvre destructive qui, sous le prétexte d'*embellir* le temple de Notre-Dame, enleva à ce magnifique édifice sa majestueuse unité de style et son antique splendeur. Mgr de Fleury, en se prêtant à cette sorte de vandalisme, suivit, sans pouvoir s'en rendre compte lui-même, l'influence délétère d'une époque où l'idée païenne et sceptique avait remplacé dans les arts les pures et sublimes inspirations de la foi.

La destruction du Jubé, cette délicieuse tribune ouvrée avec tant d'art au Moyen-Age, commença la regrettable série d'*améliorations* dues aux déplorables conceptions de Louis, architecte du duc d'Orléans. Le délicieux ambon de saint Yves fut remplacé par deux massifs en plâtre lourdement sculptés et reliés entre eux par une grille d'un style tout moderne. Les scènes charmantes de la riche clôture du sanctuaire furent masquées par les vulgaires bas-reliefs de Bridan ou par de disgracieuses draperies en stuc. Des stalles sans élégance chargèrent les côtés du chœur; un groupe de l'Assomption (1) d'un mérite incontestable, mais en désaccord avec le style gothique de l'édifice, vint surmonter un autel sans caractère et sans grandeur, enfin pour mettre en lumière tous ces contre-sens, on détruisit plusieurs verrières au nombre desquelles se trouvaient celles données par saint Louis et saint Ferdinand de Castille.

(1) Le sculpteur Bridan, après un séjour prolongé dans un hameau voisin de Carrare, finit par découvrir quatre blocs de marbre du grain le plus pur qui furent transportés à Marseille, puis à Rouen et enfin à Chartres, et que son ciseau habile transforma, après un travail assidu de trois ans et demi, en ce beau groupe qui fait l'admiration des connaisseurs.

Espérons que le soleil du XIXe siècle, qui a déjà éclairé tant de merveilles réparatrices, ne se couchera pas sans projeter ses rayons régénérateurs sur la demeure de Notre-Dame revêtue de sa primitive beauté! La crypte de Fulbert, rendue à son antique majesté par les soins d'un pontife auquel il a été donné de comprendre si bien les nobles inspirations de l'art, animées du souffle de la foi, n'est-elle pas pour l'église supérieure comme l'avant-coureur d'une transformation si désirée?

L'enlèvement du jubé entraîna le déplacement de la Vierge-Noire, que l'on adossa au pilier du transept qui lui faisait face. Notre-Dame-Blanche fut aussi forcément placée sur un autre autel. Nous verrons bientôt quel triste sort était réservé à ces deux images vénérées.

Mgr de Fleury avait déjà fait à l'évêché de notables embellissements (1) et projetait pour sa ville épiscopale les établissements les plus utiles, lorsque la mort le frappa soudainement au château des Tuileries, le 13 janvier 1780.

Jean-Baptiste-Joseph de Lubersac, évêque de Tréguier, qui lui succéda, devait attacher à son noble nom le titre glorieux de confesseur de la foi. Ce ne fut pas sans une douleur profonde que ce prélat vénéré abandonna son diocèse et ses ouailles chéries; mais il préféra l'exil avec ses humiliantes privations à un bien-être qui aurait été acheté au prix de son honneur de pontife et de sa foi de chrétien. L'Assemblée nationale, d'après son refus de serment à la constitution civile du clergé, le considéra comme réfractaire et nomma pour le remplacer Nicolas Bonnet, curé de la paroisse Saint-Michel. Celui-ci accepta cette charge, qui devait si lourdement peser à sa conscience de prêtre, à la condition de rendre le siége épiscopal au pontife qui l'avait abandonné lorsqu'il jugerait à propos de venir le reprendre.

Ce n'est pas sans un frémissement plein d'horreur que nous abordons cette phase lamentable de notre histoire où la religion, les yeux baignés de larmes et la tête couverte d'un voile funèbre, vint s'asseoir comme une reine découronnée sur les débris de ses temples dévastés, encore rougis du sang le plus pur et le plus généreux. Néanmoins, nous ne pouvons garder le silence sur les sacriléges profanations dont le temple de la Vierge immaculée fut le théâtre; mais avant de les décrire, nous demandons au

(1) Outre les travaux qu'il fit exécuter à l'intérieur de son palais, le prélat acheta et fit abattre les bâtiments du collége Poquet pour en faire des terrasses.

Dieu trois fois saint oubli et pardon pour ces grandes iniquités, ouvrage de quelques hommes en délire, et non celui d'un peuple, victime lui-même de ses coupables égarements.

Cependant l'heure de la dévastation et du pillage a sonné pour le temple de Marie. Les vases sacrés sont enlevés, les vêtements sacerdotaux deviennent la proie des flammes, l'airain sacré se transforme en une vile monnaie; la statue druidique, la statue miraculeuse, la bonne Notre-Dame de soubs-terre, la tutelle des Chartrains, l'objet de la vénération des siècles, est violemment arrachée de sa colonne (1) et brûlée au milieu de la place publique (2); le riche, l'incomparable trésor de Marie est spolié; les reliques des saints sont dispersées, et pour mettre le comble à tant de forfaits, une main audacieuse, une main cupide se pose sur la sainte Châsse pour la dépouiller de son or et de ses joyaux. Mais au moment de l'ouvrir un saisissement involontaire s'empare de ces hommes farouches, et dans leur trouble ils font venir deux respectables ecclésiastiques, pour que de leurs mains vénérables ils retirent le saint vêtement de son coffre sacré. Le voile de Marie, long alors de quatre aunes et demie, est aussitôt morcelé en plusieurs parties ; mais les deux portions principales sont emportées, avec des signes manifestes d'un respect religieux, par les auteurs de cette sacrilége spoliation (3).

Enfin, le 15 novembre 1793, sur la proposition de Guillard, procureur de la commune, la cathédrale se trouve tout-à-coup convertie en temple de la Raison. On inaugura le 29 du même mois le nouveau temple par une cérémonie civique, dont le ridicule atteignit presque la hauteur de l'impiété.

Les marbres du chœur avaient été recouverts d'inscriptions républicaines. Au milieu du sanctuaire s'élevait une montagne de vingt-sept pieds de hauteur, que couronnait majestueusement la statue de la Raison, appuyée contre un chêne ayant suspendu à l'une de ses branches un coq qui tenait dans son bec un ruban tricolore. Après le discours d'apparat commença un drame entre-

(1) L'évêque conventionnel Bonnet avait en 1791 relégué la Vierge-Noire dans un coin de la crypte, et fait placer sur la colonne qu'elle occupait dans l'église supérieure la statue de Notre-Dame de soubs-terre.

(2) Le groupe de l'Assomption allait être brisé par ces Vandales modernes, quand un membre de la Société populaire le sauva de la destruction en plaçant un bonnet rouge sur la tête de la Vierge.

(3) Nous verrons au chapitre suivant comment cette sainte relique passa entre les mains de personnes pieuses qui la rendirent à Mgr de Lubersac en 1820.

mêlé de musique, dans lequel, pour scène dernière, la République, sous la figure d'une femme vêtue d'une robe aux couleurs nationales, vint terrasser le Fanatisme, le perça d'un dard, brisa les autels et foula les croix aux pieds; puis un mécanisme en forme de nuage remonta la République auprès de la statue de la Raison.

Mais là ne se bornèrent pas les actes sacriléges de l'impiété révolutionnaire. Le 28 avril, les dalles de la grande nef furent ébranlées par les danses patriotiques, et la chaire de vérité se vit subitement travestie en orchestre de ménétriers. A la vue de tant de crimes, les anges du sanctuaire durent se voiler la face de leurs ailes et, comme autrefois ceux du temple de Jérusalem, s'éloigner de ces lieux ainsi profanés en proférant ce cri lugubre, ce cri de mort : « Sortons d'ici! sortons d'ici! »

FEU! FEU!

D'où part ce cri sinistre, ce cri lugubre, ce cri déchirant qui renferme tant de douleurs, qui réveille tant d'alarmes, qui inspire tant d'effroi? Est-il un écho des mille bruits de la terre, ou l'un de ces sourds gémissements arrachés à ces frères chéris, dont nous déplorons encore la perte, et qui, retenus loin de Dieu dans ces tristes lieux où l'on souffre et l'on expie, font vibrer à nos oreilles cette terrible parole dans laquelle se résument tous les maux, tous les tourments qu'ils endurent? Hélas oui! c'est de la prison du purgatoire qu'elle s'échappe, et peut-être est-ce la bouche d'une mère, d'un père, d'un enfant chéri, qui la jette à nos âmes pour en attirer la bienfaisante rosée de la prière ou du sacrifice, et celle divinement salutaire du sang de Jésus-Christ. Qu'il nous soit permis de venir, en ce jour d'universelles funérailles (1), demander pour ces pauvres âmes l'aumône de vos bonnes œuvres, l'aumône de votre bonne volonté! Qu'il nous soit permis de frapper à la porte de vos cœurs. Nous le ferons, s'il le faut, jusqu'à l'importunité, plutôt que de revenir vers notre Dieu les mains vides et de n'avoir à lui offrir, pour le soulagement de nos bien-aimés défunts, que de stériles vœux et d'impuissantes larmes!

Le feu, le supplice du feu (2) dont l'ardeur n'est pas éternelle,

(1) 2 novembre, fête de la Commémoration des morts.
(2) Saint Ambroise, saint Augustin, saint Thomas et tant d'autres docteurs

mais dont la violence châtie comme le feu de l'enfer, n'est pas le seul qui dévore ces pauvres âmes, celui de l'amour d'un Dieu entrevu et non possédé est leur plus cruel supplice. « Ah! s'écrient-elles dans l'excès de leur douleur, mon bien-aimé, pourquoi vous cachez-vous? en vain je vous cherche sur cette couche de flamme et dans l'horreur de ces ténèbres, je ne vous trouve pas, et mon amour ne saisit que la nuit, n'embrasse que le vide. Oh! je vous en prie, déchirez ce voile épais qui m'empêche de vous voir; et laissez-moi contempler avec tous vos élus la beauté de votre éternel regard! (1) » Mais hélas! vainement se consument-elles dans cette mystique flamme, l'époux divin ne paraît pas!

Une sainte femme, dont la vie ici-bas était un acte continuel de parfaite charité, avait compris le mystère de cette affreuse séparation, quand elle disait avec un sentiment d'inénarrable tristesse : « Dans le purgatoire, il n'y a pas d'Eucharistie! »

L'incertitude du temps qui leur reste à souffrir est pour ces âmes une continuelle torture, et cependant elles comprennent tellement l'immensité de l'injure que le péché fait à Dieu, qu'elles se plongeraient elles-mêmes dans les flammes plutôt que d'en sortir sans qu'il soit en elles entièrement effacé. Oh! plaignons ces âmes ainsi éprouvées et surtout soulageons-les!

Un poète du moyen-âge a décrit dans d'immortels accents le cruel supplice d'un illustre captif, enfermé dans une étroite prison dont la clef avait été jetée dans un courant profond et rapide, pour lui ôter tout espoir de voir jamais briser ses fers. Eh bien! les angoisses faméliques du malheureux Ugolin, malgré leur étendue et leur durée, ne peuvent nous donner une idée de celles des âmes retenues captives par la justice divine dans les geôles brûlantes du purgatoire. Seulement, la clef mystérieuse qui peut ouvrir leurs sombres demeures, l'église la dépose entre nos mains, en nous laissant puiser dans le trésor des indulgences l'or pur qui peut payer le prix de leur rançon. Que rien donc ne se perde par notre faute de cette monnaie divine, et dût-il nous en coûter quelques efforts, ne négligeons pas ce qui peut diminuer le poids de pareilles chaînes, et jeter quelques gouttes de baume dans le breuvage amer de si poignantes douleurs!

D'ailleurs, quel puissant stimulant pour un cœur aimant et généreux que de pouvoir alléger les maux de ceux qui ne sont

se rencontrent à ce sujet dans le témoignage d'une même foi et l'autorité d'une même parole.

(1) Le père Félix.

plus! quel noble but pour une vie qui souvent paraît décolorée, flétrie! quel puissant moyen de sanctification personnelle!

— Ce plaisir est permis, je le sais, mais je me le refuse pour adoucir les souffrances de ces sœurs de l'exil qui ne connaissent pas encore les joies de la patrie.

— Cette dépense me serait agréable, mais je la convertis en aumône pour ces pauvres délaissées qui n'ont plus en partage que la douleur et les larmes. La mort de cette personne chérie me brise le cœur, mais ce cruel déchirement, je l'offre à mon Dieu pour rendre moins vifs les tourments que maintenant peut-être elle endure! Il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui eux aussi peuvent être utiles à ces âmes désolées, en présentant pour eux leurs suppliques innocentes, en faisant à leur intention quelques légères aumônes. Mais là ne se bornent pas les pieuses industries par lesquelles nous pouvons hâter leur délivrance et diminuer leurs indicibles tortures. Il y a un autre moyen que l'on peut appeler *héroïque*, parce qu'il comprend le dévouement poussé jusqu'au sacrifice. C'est l'abandon complet en leur faveur de toutes nos œuvres satisfactoires, et même de celles qui seront faites pour nous après notre mort.

Dès lors, *agir, souffrir, prier* (1), tout est pour elles. On ne retient rien que le mérite qui ne peut leur être appliqué. Oh! qu'il y a de grandeur dans ce dépouillement, et qu'il est bien fait pour attirer les miséricordes du Seigneur sur les âmes qui se réduisent ainsi par un acte de la plus pure charité à cette pauvreté volontaire. Il est vrai qu'elles ont affaire au *riche* divin qui saura, lui, les récompenser en Dieu de leur généreux abandon; et puis Marie n'est-elle pas là pour couvrir de son manteau maternel et protecteur leur glorieuse nudité? Oh! de grâce, ayez pitié de la profonde détresse de vos FRÈRES LES MORTS. Donnez, donnez *beaucoup*, donnez *sans mesure,* donnez *tout* (2). Que vos amis soient sauvés par votre pieuse abnégation, par votre sublime dévouement; et un jour, de pareils sacrifices, de semblables dépouillements vous délivreront des mêmes supplices et vous procureront le même bonheur!

Un humble servant de Marie.

(1) L'institution des Dames auxiliatrices du Purgatoire est la réalisation de ces trois paroles, qui renferment un sens si profond.

(2) Par le décret *urbis et orbis* du 30 juillet 1852, Pie IX accorde pour cet acte : aux prêtres, l'autel privilégié à chaque messe; aux fidèles, une indulgence plénière pour chaque communion et le pouvoir d'appliquer aux âmes du purgatoire toutes les indulgences déjà accordées et celles qui pourront l'être dans la suite.

Par une suite de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer, il nous est tombé entre les mains quelques feuillets d'un manuscrit venant de la bibliothèque d'un prêtre, intitulé : *Mémoires d'un Curé.* Nous en donnerons ici quelques fragments qui ne seront peut-être pas lus sans un certain intérêt :

MORT D'UN DES DERNIERS NAUFRAGÉS DE *LA MÉDUSE.*

J'allais terminer ma première visite pastorale.

Les égards qu'on avait eus pour moi jusqu'ici, les politesses dont j'étais l'objet, me montraient bien une certaine bienveillance dans cette population déjà pour moi si chère, mais ne m'indiquaient nullement le sentiment religieux. Or, c'était sur ce sentiment que se basait toute ma confiance, avec lui tout me paraissait possible; sans lui, rien, absolument rien. Une circonstance se présenta qui me fit comprendre qu'il ne faut pas toujours juger sur les apparences, que les hommes qui semblent les plus loin de Dieu en sont quelquefois les plus près; que ce n'est pas toujours sur la réputation d'un homme qu'il faut l'apprécier.

Dans plusieurs maisons, on avait eu la charité de me prévenir de ne pas me présenter chez un certain voisin; c'était, me disait-on, un homme intraitable, étranger à tous sentiments religieux, et qui accueillerait fort mal la visite d'un prêtre.

Cet homme était un ancien militaire, de haute stature, courbé par les souffrances bien plus que par les années, sa voix rude et saccadée, ses yeux retirés sous deux voûtes profondes d'où ils lançaient encore des éclairs, ses joues amaigries et collées sur une forte charpente osseuse, et les rides amoncelées sur son front, accusaient des passions fortes et des épreuves peut-être plus fortes encore. C'était un des naufragés de *la Méduse.*

Ce débris d'une grande catastrophe inspirait presqu'autant de terreur que la catastrophe elle-même. Je voyais que partout on le redoutait. — Surtout, monsieur, me dit une excellente personne, vous n'irez pas lui faire de visite, car vous savez bien qu'il a mangé de la chair humaine. — Or, en ce moment, cet homme était malade; sa robuste constitution, brisée par les souffrances physiques et morales, s'affaissait avant l'âge. Comme un vaisseau brisé par les vents sur des écueils, il périssait avant d'avoir achevé naturellement sa traversée.

Malgré tout ce qu'on m'en avait dit, je me sentais comme entraîné à visiter cet homme. Le caractère franc et loyal du soldat, toujours si ouvert à tout noble sentiment, les épreuves mêmes

par lesquelles il avait passé et qui souvent, presque toujours, ramènent à Dieu ; la maladie même dont il était atteint et qui fait si bien réfléchir sur les pauvretés de la vie, un instinct secret dont je ne me rendais pas compte, tout cela m'encourageait à lui faire une visite.

Un jour, sans en parler à personne, je hasardai cette visite. Dès le matin j'avais prié pour lui à la sainte Messe et mis dans ses intérêts *Celle* que les matelots et les mourants n'invoquent jamais en vain. J'entrai donc, non sans éprouver un certain tremblement. Une voix m'annonce : — Voilà M. le Curé. — Aussitôt, le malade, recueillant le peu de force qui lui restait, fait un effort, et se levant sur son séant, il me tend les mains en me disant : « Mon curé, je savais que vous faisiez vos visites, je vous attendais. » Puis après quelques paroles de politesse échangées de part et d'autre : « Vous n'avez pas là, me dit-il, une » paroisse bien religieuse, mais ils sont moins mauvais qu'ils n'en » ont l'air, vous en viendrez à bout... Pour moi, ajouta-t-il, je » viens de régler mes affaires avec mon notaire, c'est avec vous, » demain que je veux régler les autres... C'est par là pourtant » que j'aurais dû commencer, mais que voulez-vous?... La routine » et un je ne sais quoi qui vous retient encore quand rien autre » chose, absolument rien, ne vous retient plus, en voilà assez » pour vous faire faire une gaucherie. Mais enfin à demain. — » Eh bien! à demain, à quelle heure? — A trois heures, heure » militaire. — A trois heures. — Ne manquez pas à la consigne » surtout. — Je n'y manquerai pas.

Le lendemain, à trois heures sonnant, j'étais à la porte du malade. Il me reçut comme la veille en me tendant la main :

« Vous n'êtes pas en retard, c'est bien. J'ai toujours bien aimé » l'ordre; aussi, si je n'avais pas été soldat, j'aurais été prêtre, » c'est l'ordre qui règle tout... Et pourtant, il s'en faut bien que » j'y aie toujours été fidèle. » Puis, sans me donner le temps de l'encourager, de le fortifier ou de l'excuser, il me dit : « C'est une » affaire sérieuse et je veux reprendre les choses de vieille date et » régler tous mes vieux comptes.

Avant de commencer cette confession j'eus avec lui un entretien préliminaire. Je voulus sonder le terrain pour mieux asseoir les bases de cet édifice mystérieux qui s'appelle une conversion, et qui n'est autre chose que la restauration ou la réédification de l'âme, d'après le plan primitif. Je lui adressai donc quelques demandes préparatoires : « Mon ami, lui dis-je, avez-vous toujours cru en

» Dieu? — Monsieur le curé, je pense qu'il n'y a que les
» imbéciles qui n'y croient pas. Dieu, mais nous le voyons,
» nous l'entendons, nous le sentons aussi bien que nous le com-
» prenons, le moindre des êtres est un prédicateur de Dieu. —
» Et en Jésus-Christ. — Quand on croit en Dieu, il faut croire
» en Jésus-Christ? Monsieur, j'ai vu toutes les religions, eh bien,
» quand on les a vues toutes, le choix n'est pas bien difficile à
» faire. Il n'y a que la religion catholique qui soit divine, parce
» qu'il n'y a qu'elle qui enseigne et pratique le dévouement. Le
» dévouement, monsieur, c'est de se sacrifier pour les autres,
» or, une religion qui pratique le dévouement, comme Jésus-
» Christ l'a pratiqué pour sauver les hommes, est une religion
» divine, comme Jésus-Christ est Dieu. Tenez, me dit-il, en me
» montrant sa femme, voilà une pieuse femme qui passe les nuits
» et les jours pour me soigner, qui n'a pas un moment de repos
» et qui se sacrifie à tous les instants pour une vieille bête comme
» moi, sans éprouver le moindre dégoût. Quand je n'aurais que
» cet exemple pour croire à la divinité de la religion chrétienne,
» ce serait assez. Et si la religion est sainte, son auteur est
» Dieu..... — Avez-vous toujours prié Dieu chaque jour? —
» Hélas! me dit-il, j'ai souvent oublié les prières apprises dans
» mon enfance. Mais matin et soir je n'ai pas manqué d'élever
» mon âme vers Dieu...

J'arrêtai cet homme sur cette parole. Il ignorait qu'il venait de prononcer un mot sublime et qu'il avait fait chaque jour un acte sublime. Car la prière n'est autre chose qu'une élévation de notre âme vers Dieu, et par contre, toute élévation de l'âme vers Dieu n'est qu'une admirable prière.

Après quelques moments de repos dans le silence, il fit un signe de croix bien exprimé et bien accentué et commença la confession qui était l'inventaire de sa vie tout entière. Avec quelle foi, quelle sincérité et quelle douleur il fit cet acte, les anges qui portèrent ses sentiments aux pieds de Dieu pourraient seuls le dire. Quand tout fut fini, il essuya quelques larmes qui débordaient d'un cœur trop plein, puis il m'embrassa avec affection. « A présent, me dit-il, je suis heureux, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas... » Quelque temps après le vieux naufragé, dont la vie avait été si ballotée, s'endormait paisiblement dans le sein de Dieu, et allait aborder au port de la paix et du bonheur, loin de cette vie qui est aussi une mer plus agitée encore que l'Océan.

***

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

MARMOUTIER.

Saint Fortunat de Poitiers, au début de son poème sur la vie et les résidences de saint Martin s'exprime ainsi : « Ne convient-il pas que j'acquitte ma dette et que ma langue chante la gloire du pontife qui a été la cause de mon voyage en ces contrées ? » Si ces paroles venaient de moins haut, nous nous permettrions d'en faire usage pour rendre le même sentiment. A côté de cette pléiade d'hommes illustres qui à différentes époques firent leur pèlerinage à saint Martin de Tours, combien plus de visiteurs sans nom passèrent inconnus sur la terre où vécut le grand thaumaturge! Nous qui appartenons à cette dernière catégorie, nous espérons ne point déplaire au lecteur en lui révélant quelque chose de nos impressions pendant notre heureux voyage ; saint Martin, dont nous commençons le mois béni, sera indulgent envers ces lignes, quelle qu'en soit la valeur ; nous les avons risquées, nous aussi, pour faire penser un peu à sa gloire.

Nous quittions la route d'Orléans et nous avions déjà contemplé plus d'une merveille ou du moins plus d'une curiosité historique. Chambord avec sa *fantaisie de pierre*, Blois et son château perfide, Amboise et ses souvenirs de guerre, avaient fait passer devant notre mémoire toute une série de personnages, qui après avoir quelque temps préoccupé l'Europe ou même seulement leur pays, ont vu soudain leur destinée tranchée par la mort. Une ombre plus auguste, une de ces figures immortelles qui reçoivent de tous les peuples et de tous les siècles quelques rayons nouveaux pour leur auréole, allait réjouir les yeux de notre âme au milieu de ces ruines qu'on appelle encore Marmoutier. Nommer Marmoutier c'est désigner par un nom abrégé le monastère de Martin, cette abbaye que fonda près de Césarodunum, aujourd'hui Tours, l'ancien soldat romain, transformé en apôtre des Gaules. C'est là qu'il venait chercher quelque trève aux labeurs de l'épiscopat, le silence après le tumulte de la foule qui l'assiégeait de ses prières, toujours avide de lui arracher des prodiges et de respirer le parfum de ses vertus. Le lieu que le saint avait choisi pour sa Thébaïde devait bien répondre à ses vues par l'isolement et le pittoresque de la situation.

Arrivé à l'entrée du faubourg Saint-Symphorien, dont l'église au style ogival mérite votre attention, remontez la rive droite de la Loire en admirant les tours hardies de Saint-Gatien, puis les villas sortant avec grâce du sol au milieu de bosquets et de vergers qui font penser au *Jardin de la France*. Bientôt les habitations que vous longez après vous être arrêté dans l'église romaine de sainte Radégonde s'espaceront davantage pour vous laisser voir un coteau charmant qui s'élève et s'arrondit sous un plant de belles vignes. Puis le flanc de ce même coteau devenant plus aride est coupé verticalement par une roche jaunâtre ; mais vis-à-vis les

hauteurs c'est toujours la verdure, la vigne ou le gazon ; la Loire en est encore voisine, bien qu'en cet endroit elle ait depuis longtemps, dit-on, reculé ses eaux à l'avantage des pelouses et des rangées de peupliers qui sont venus occuper l'emplacement de son premier lit. Elle était donc là, encaissée entre le fleuve et la colline, l'habitation du saint et de ses frères de solitude. Les Normands du IXe siècle, deux seigneurs impies du XIIIe, peut-être aussi les Huguenots, et enfin les Vandales de la Révolution ont franchi tour-à-tour le seuil de cet asile sacré avec la torche incendiaire ou le marteau sacrilège ; et autant de fois Marmoutiers cessa de fleurir ; mais, dans les desseins de la Providence, il ne devait pas cesser d'être un lieu de prière. Aujourd'hui le reste de ses vieux murs abrite en partie une maison religieuse où les Dames du Sacré-Cœur élèvent de jeunes filles dans la crainte de Dieu et la dévotion à saint Martin. Frappons à leur porte au nom de la charité et nous trouverons un guide pour l'étude de ce pieux domaine.

Nous sommes introduits sous un portail du XIIIe siècle et nous observons en passant les belles constructions modernes du couvent actuel, sans oublier un détail de sa chapelle gothique. Mais au sortir de l'élégant édifice nous apercevons tout-à-coup sur notre gauche l'antique donjon avec ses deux tourelles, et notre imagination, attristée de le voir aussi seul en face des murailles nées d'hier, si nous pouvons parler ainsi, se reconstruit vite à elle-même ces galeries, ces cloîtres et même cette basilique où tant de générations ont prié, souffert, expiré. Vers le fond du jardin voyez-vous cette colonne tronquée, cette dernière ogive mal assise et cette corniche usée par les pluies d'hiver ; voilà tout ce qui subsiste de la grande église démolie à une époque peu éloignée de la nôtre, chose étrange ! alors que l'étoile de la religion avait pu reparaître au ciel de la France. Sur ces débris d'un sanctuaire, un poète chrétien verrait l'Ange des ruines verser des larmes, comme Jérémie au pied du palmier solitaire pleurait sur les malheurs de Sion. Tout entier à notre religieuse mélancolie, nous marchons en avant et nous arrivons aux Saintes-Grottes Bénies soient les nouvelles propriétaires de Marmoutier, pour avoir su arrêter les ravages du temps sur les monuments les plus respectables du monastère primitif ! Le rocher qui ferme au nord leur vaste clos offre dans le sens de sa largeur une solution de continuité ; un jour la main de l'homme sépara du reste de la colline un massif de pierres qui avance de quelques mètres sur le jardin. Ce large massif, c'est la richesse, c'est comme le reliquaire de Marmoutier ; et pourtant il aurait disparu par suite d'un éboulement fatal, si les bonnes sœurs n'avaient eu hâte de veiller à sa conservation. Recueillons-nous et pénétrons dans l'intérieur de ce petit monument.

Ce sont comme deux caves superposées l'une à l'autre : les moines ayant adossé leur église à la petite montagne, ces deux cellules se trouvaient engagées dans le transept à l'extrémité du bras gauche de la croix. Celle qui maintenant est à peu près au

niveau du sol extérieur est basse et étroite : nous nous glissons sous cette voûte rocailleuse et un frémissement involontaire nous saisit, parce que sur le granit de cette espèce de tombeau nous croyons voir couler comme autrefois les larmes du repentir et de l'amour; là se prosternait saint Brice, l'évêque tant éprouvé, expiant les délits de sa jeunesse envers son maître débonnaire et son prédécesseur, le grand saint Martin; là elle dut retentir longtemps à son oreille cette prophétie qui avait résumé tout l'avenir de sa longue carrière : « Brice, j'ai obtenu du Seigneur que tu fusses pontife après ma mort; mais sache que l'épiscopat te réserve bien des souffrances. » Attendris au contact de cette cellule, ayons soin d'y recueillir quelques pensées de pénitence et sortons pour monter à l'étage supérieur. Quelles impressions profondes nous y attendent! « Le long de cette pente, nous dit notre guide en montant l'escalier, saint Martin, précipité par Satan furieux, fit une chute qui mit ses jours en péril et il a fallu qu'un Ange lui apportât du ciel une huile miraculeuse pour sa guérison. » La tradition rapporte que cette précieuse liqueur, conservée dans la sainte ampoule, servit à Louis XI pour les cérémonies de l'extrême-onction et à Henri le Béarnais pour celles de son sacre dans la cathédrale de Chartres.

« C'est ici, continue notre guide nous précédant à la porte de la cellule, c'est ici que Sulpice-Sévère et un autre moine écoutaient les chuchotements mystérieux qui se prolongeaient dans l'intérieur de la grotte, bien que Martin y fût entré seul pour méditer. — Père, lui demanda-t-il après son oraison, ne nous cachez rien; qui donc s'entretenait avec vous dans votre solitude? — Mon fils, répond le bienheureux cédant à ses instances, la Sainte-Vierge est venue me voir accompagnée de sainte Thècle et de sainte Agnès, et nous avons conversé ensemble dans un suave entretien. — Père, est-ce la première fois que cette grâce vous arrive? — Non, mon fils, vous apprendrez que je vois souvent ici ma bonne mère, mais n'en dites rien aux hommes. Sulpice n'était plus tenu au secret après la mort de l'humble patriarche; il le raconta ainsi que les nombreuses extases dont le petit oratoire avait été témoin. » Et nous agenouillés au lieu même où le Saint a joui de la visite céleste, en face des trois statues placées au fond de la grotte pour rappeler la merveilleuse apparition, nous cherchions à saisir sur les lèvres de l'image si expressive de Marie quelque doux murmure, et sur le front d'Agnès et de Thècle quelque doux sourire. Oh! baisons avec transport la poussière de ce lieu consacré jadis par la présence d'un saint et dont toutes les pierres semblent prier pour nous. Il nous faut quitter avec regret la demeure angélique; mais ces sentiments indicibles, puisés sur la trace des pas du thaumaturge vont nous suivre, lorsque tout-à-l'heure nous visiterons en pleine escarpe du coteau deux autres grottes célèbres. Dans l'une, le premier apôtre de la Touraine, saint Gatien, prêchait secrètement ses catéchumènes; dans l'autre se retirèrent, unis par le double lien de la nature et de la grâce, les cousins de saint Martin, les

sept frères *dormants*, qui, accourus de la Pannonie au bruit de ses miracles, lui avaient voué obéissance, lui survécurent dans leur commun ermitage, et furent assez heureux pour s'endormir doucement et à la même heure du dernier sommeil des justes, selon la prédiction de leur parent bien-aimé.

Encore un coup-d'œil sur la terre où furent inhumés, entre mille autres religieux, dix-neufs saints canonisés, selon le rapport de notre guide; où des chanoines réguliers, puis des bénédictins de Cluny succédèrent aux moines des premiers âges pour imiter leur vie et leurs travaux, et nous connaîtrons le passé et le présent de Marmoutier. Maintenant retournons à la ville; nous n'en sortirons point sans avoir collé nos lèvres sur les dalles vénérées qui ont reçu les dépouilles du moine évêque et au-dessus desquelles s'élève maintenant un autel modeste en attendant la nouvelle basilique dont les aumônes des fidèles préparent la construction prochaine. Puissions-nous la voir bientôt s'élancer vers le ciel entre la tour de Charlemagne et la tour de l'Horloge, seuls débris de l'ancien temple si connu dans l'histoire des pèlerinages! Adieu, cité de Tours, chère Martinopolis, comme t'appela le Moyen-Age! Nous emportons le souvenir de tes grandeurs au pays des Carnutes qui se souvient, lui aussi, de ton immortel patron. Oui, Chartres raconte encore les miracles de saint Martin, et dans notre crypte séculaire une place d'honneur lui a été réservée près de la Vierge druidique, de la bonne Notre-Dame, à laquelle il vint de si loin rendre ses hommages.

L'abbé Goussard.

FAITS RELIGIEUX.

Plusieurs de Nosseigneurs les Évêques ont demandé au Clergé et aux Fidèles de leurs Diocèses des prières pour la malheureuse et catholique Pologne.

— Les journaux de Naples publient le procès-verbal du miracle de Saint Janvier, qui s'est effectué, comme de coutume, le 19 septembre, jour de sa fête, et s'est renouvelé tous les jours de l'octave. Ces feuilles donnent sur ce fait religieux les détails suivants: Comme tout le monde ne peut voir de près le miracle, la foule avait envahi de grand matin l'église métropolitaine; plus de 10,000 personnes étaient réunies. Vers neuf heures et demie, la cloche a annoncé l'ébullition du sang. Un artilleur, placé sur l'une des tours de la métropole, a donné le signal, en arborant un drapeau rouge. Des salves ont été tirées par tous les forts, et les cloches de la ville y ont répondu. Le baisement de l'insigne relique n'a pas cessé pendant la journée. Vers le soir, on comptait 25,000 personnes dans l'église, toutes avides de contempler ce miracle qui vient couronner chaque année la foi des Napolitains à leur patron bien-aimé.

— On lit dans la *Patrie*: « Une sœur de charité est morte du typhus à notre hôpital militaire de Mexico où elle soignait avec un admirable dévouement les malades de notre armée. Une autre sœur

de la même Congrégation a également succombé de la fièvre jaune à la Vera-Cruz, victime, elle aussi, de sa piété et de sa charité près du chevet de nos soldats. Ces deux décès ont excité dans le corps expéditionnaire et sur l'escadre les manifestations les moins équivoques du respect, de l'admiration et de la reconnaissance qu'inspirent à tous les services si précieux et parfois si dangereux que rendent dans tous nos établissements hospitaliers les dignes et courageuses filles de Saint Vincent de Paul. »

— Mgr l'archevêque de Tours vient de publier un mandement faisant connaître les progrès de l'œuvre de la basilique de saint Martin.

Nous lui empruntons les détails suivants, comme étant un puissant excitant pour les fidèles qui désireraient aller, cette année en pieux pélerins, prier sur le tombeau du grand Thaumaturge des Gaules :

« Pour devancer, dit l'éminent Prélat, autant qu'il est en nous le moment où la nouvelle Basilique ouvrira ses vastes nefs à la foule; pour répondre sans délai au désir qu'on nous manifeste de toutes parts, nous avons fait élever rapidement et à peu de frais une chapelle provisoire sur les terrains déjà acquis. Dès la fête de Saint-Martin, au mois de novembre prochain, le pélerinage sera ouvert pour ne plus être interrompu. Cette chapelle, qui renferme le saint tombeau, et qui s'achève en ce moment, contiendra environ quinze cents personnes. Des chapelains seront préposés à son service ainsi qu'à la garde du vénérable monument. En outre un ouvrage en marbre et en bronze, qui affectera la forme d'une magnifique Châsse, environnera le saint Tombeau, et permettra d'en voir les parois à travers un treillis doré. Cette décoration, également remarquable par la richesse de la matière et la perfection de l'art, est déjà commandée et sera achevée dans le courant de l'année. Ce sera une œuvre définitive, qui restera pour orner la crypte de la future Basilique. Nous avons cru devoir donner déjà cette satisfaction à la piété des pélerins, en attendant le jour où notre grand projet recevra sa complète exécution. »

— Mgr l'évêque de Marseille vient d'établir dans son diocèse l'édifiant usage, suivi à Rome et dans quelques villes du nord, de sonner le glas chaque vendredi à trois heures de l'après-midi. C'est l'heure sainte; c'est l'heure où Jésus-Christ a expiré sur la croix; c'est l'heure où, abreuvé d'outrages, couvert de blessures, abandonné de ses disciples, l'Homme-Dieu est mort pour nous (1).

Cette pieuse coutume remonte à saint Charles Borromée. Pour perpétuer et universaliser cette dévotion, le pape Benoit XIV accorda des indulgences à tous les fidèles qui, au son de la cloche funèbre, réciteraient à genoux cinq *Pater* et cinq *Ave*, aux intentions de l'Église. Ce grand acte de foi à l'un de nos plus grands mystères ne serait-il pas, s'il était généralement adopté, une solennelle réparation des blasphèmes lancés par l'impiété contre la divinité de Jésus-Christ?

(1) Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Marseille sur l'ouvrage de M. Renan.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Septième année.

12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1863.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXIII.

MONSTRA TE ESSE MATREM!

La tourmente révolutionnaire avait pu renverser sur le sol ensanglanté de notre belle patrie et le trône et l'autel; mais il n'était pas en son pouvoir d'empêcher le souffle bienfaisant de la divine Providence de les relever et de réparer tous les maux qu'elle avait causés, tous les ravages qui accompagnèrent son passage et lui imprimèrent le caractère redoutable du plus terrible des fléaux.

Cependant, bien que d'après les ordres du premier Consul les églises eussent été rendues au culte, bien que l'abbé Maillard, curé de la cathédrale, eût tiré la Vierge-Noire de la crypte où elle gisait au milieu des décombres, pour la placer dans l'église supérieure, à l'endroit même où elle est encore révérée; l'antique évêché de Chartres n'avait point été rétabli. Mgr de Lubersac, au retour de l'exil, voulut néanmoins revenir dans cette ville, objet de tant de regrets et de tant d'amour. Son premier soin fut de recueillir les restes épars de la Sainte-Tunique, heureusement passés des mains des spoliateurs de 93 dans celles de personnes pieuses qui les lui rendirent fidèlement; et après en avoir constaté

l'authenticité (1) il renferma ce précieux trésor dans un coffret de vermeil (1820), sur lequel Mgr de Latil, nommé à l'évêché de Chartres, démembré et restreint, mais enfin rétabli, fit placer deux cœurs en or donnés par la fille du Roi-Martyr. Ce coffret fut ensuite déposé dans une châsse en cuivre doré représentant un édifice gothique où il resta jusqu'en 1849, époque à laquelle Mgr Clausel de Montals, ce savant et pieux prélat, si jaloux de l'indépendance de l'Église et de la gloire de Marie, ordonna que l'on ôtât le saint vêtement du coffre massif qui en dérobait la vue aux fidèles, pour le mettre dans un autre ciselé et doré en forme de reliquaire du Moyen-Age, dû à la munificence de mademoiselle de Byss.

La Sainte-Relique contenue dans cette belle châsse est composée de deux morceaux, dont l'un est long de deux mètres douze centimètres sur quarante centimètres de largeur, et l'autre de vingt-cinq centimètres sur vingt-quatre de large. Elle forme plusieurs plis gradués et se trouve assujettie par six cordons d'or liés deux à deux et terminés par deux glands également en or. L'enveloppe de gaze pliée par dessous laisse apercevoir une partie de ses franges et de ses ornements byzantins. Le coussin sur lequel est déposé le saint vêtement est recouvert de drap d'or. Cette heureuse disposition permet aux fidèles admis à vénérer la précieuse relique, de la voir parfaitement à travers les ouvertures quadrifoliées et garnies de verres qu'on a ménagées dans les parois antérieures et postérieures de la châsse. Ces différentes translations furent consignées dans des procès-verbaux, revêtus de la signature de témoins oculaires choisis par l'autorité ecclésiastique et dont on ne saurait récuser la véracité. (2)

D'ailleurs, le Seigneur se réservait de prouver par un fait

(1) Le voile de Marie et celui en gaze donné par l'impératrice Irène se trouvèrent en parfaite conformité avec les deux voiles décrits au procès-verbal de Mgr de Mérinville en 1712. La déposition de plusieurs ecclésiastiques et laïques honorables, dont quelques-uns avaient assisté à l'ouverture de la châsse en 1793, acheva de prouver que l'église de Chartres était de nouveau en possession du vêtement de Marie. Seulement, plusieurs morceaux ayant été coupés en 1793 ou distribués depuis, plusieurs églises de France en ont quelques fragments. Celui de Sainte-Anne d'Auray est un des plus considérables.

(2) On sait que lors de la spoliation de la sainte Châsse, en 93, un fragment notable du voile fut envoyé à l'abbé Barthélemy, membre de l'Institut de Paris. Le célèbre orientaliste, après un examen attentif, répondit, bien qu'on lui eût caché l'origine de cette précieuse étoffe, qu'elle devait avoir près de deux mille ans d'existence et avoir fait partie d'un *voile* pareil à ceux dont les femmes se servaient dans les pays orientaux.

éclatant que la cité des Carnutes possédait toujours son palladium antique et vénéré.

C'était en 1832. Le choléra, après avoir décimé la capitale, menaçait la ville de Chartres du même malheur; cent soixante victimes avaient déjà succombé à cette cruelle maladie, et ses coups étaient si terribles et si prompts que tous les cœurs se sentaient glacés d'épouvante. Néanmoins un cri sortait de ces poitrines oppressées, ce cri renfermait toute une espérance et presque une certitude de salut : « Marie, montrez-vous notre mère, sans vous nous périssons... » Ce cri déchirant, ce cri de tout un peuple désolé et confiant fut entendu de Mgr de Montals qui, pour répondre au désir de ses chers diocésains, ordonna une procession générale dans laquelle serait portée la Sainte-Châsse et qui eut lieu le 26 août, à l'issue des vêpres. Cette cérémonie se fit avec la plus grande solennité ; Monseigneur lui-même voulut la présider. Le concours était immense, le recueillement parfait, le respect profond. Seuls, deux hommes, en voyant passer la procession, osèrent lancer l'insulte contre une cérémonie qui devait désarmer le Ciel ; aussitôt ils furent saisis par le fléau et moururent quelques heures après dans d'indicibles angoisses: la justice de Dieu était satisfaite... Le choléra cessa de sévir, et les malades qui en avaient déjà ressenti les pernicieuses atteintes entrèrent en convalescence. Marie avait tout purifié sur son passage : au lieu de l'infection et de la mort, elle avait laissé après elle la santé et la vie.

Afin de perpétuer le souvenir de ce bienfait signalé, les habitants firent frapper une grande médaille que l'on expose souvent devant Notre-Dame du Pilier.

En voici la description : le fond représente l'entrée de la cathédrale, au bas un cholérique portant une croix sur sa poitrine et levant les mains vers la très-sainte Vierge ; à gauche Marie, le sourire sur les lèvres, implore pour sa ville de Chartres le Père Éternel, qui apparaît porté sur des nuages, tourne ses regards vers la Mère de son divin Fils prosternée à ses pieds, et de sa main gauche arrête le bras de l'Ange exterminateur, personnification du choléra; comme exergue on lit ces mots de saint Bernard : « *In periculis, in angustiis, Mariam cogita, Mariam* » *invoca.* Dans vos dangers et vos angoisses, pensez à Marie, » invoquez Marie. » Au bas se trouve l'inscription suivante :

« Voté à Notre-Dame de Chartres par les habitants de la ville,

» en reconnaissance de la cessation du choléra-morbus, qui eut » lieu à la suite de la procession solennelle célébrée pour obtenir » sa puissante intercession, le dimanche 26 août 1832. »

Mgr de Montals, voulant de son côté qu'un monument liturgique vint perpétuer le souvenir de cette miraculeuse délivrance, ordonna que chaque année, le dimanche le plus rapproché du 26 août, on ferait dans les églises de la ville, une procession d'actions de grâces en l'honneur de la très-sainte Vierge, et depuis cette époque, à celle qui a lieu le jour de l'Assomption, la Sainte-Châsse y est portée par des chanoines ou des prêtres pélerins.

Quatre années ne s'étaient pas encore écoulées depuis l'apparition du choléra à Chartres, que ses habitants étaient livrés à une nouvelle et bien pénible épreuve. Le 4 juin 1836, le feu, mis, dit-on, par l'imprudence d'ouvriers plombiers occupés à réparer la toiture du majestueux édifice, se déclara avec une horrible violence, et, malgré d'incroyables efforts, il dura onze heures consécutives et ne s'arrêta que lorsqu'il ne trouva plus d'aliment. Il était six heures et demie du soir quand l'incendie commença; les flammes s'étendaient au loin; mais les rayons du soleil qui dorait l'horizon de ses brillants reflets, diminuaient aux regards effrayés leur lugubre splendeur. Il n'en fut pas de même quand la nuit vint couvrir la nature de son voile funèbre : le feu, s'éparpillant en gerbes brûlantes et rougeâtres, apparut dans tout son sinistre éclat. Le son lugubre du tocsin ajoutait encore à la terreur causée par cet immense embrasement, et le voyageur, qui parcourait les plaines de la Beauce en se dirigeant vers Chartres, se demandait si ces feux aériens étaient une merveille de la nature ou bien une lamentable réalité. Cependant, comme toutes les choses de ce monde, le sinistre eut une fin, et ce fut avec un tressaillement de bonheur que les habitants de Chartres virent que la demeure de Marie était restée debout, et que les magnifiques verrières de leur belle cathédrale étaient demeurées intactes.

Un crédit demandé aux Chambres et obtenu par M. Sauzet, alors ministre des cultes, permit de reconstruire une charpente en fer, la plus belle qui existe en Europe; si elle ne peut rivaliser en beauté avec *l'antique forêt*, elle est du moins à l'abri des accidents et l'industrie moderne s'y trouve dignement représentée.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite).

LE LENDEMAIN D'UN ORAGE.

Je revenais de la petite ville de B. par la voiture publique. La journée s'annonçait par une matinée des plus belles. Le ciel était d'un bleu magnifique. L'atmosphère était remplie de fraîcheur et de ce calme indicible qui suit souvent les grandes commotions de la nature. C'était le 27 juillet 18 . La veille, un orage des plus affreux avait tout brisé, tout arraché sur son passage.

Arrivés à la vallée du Loup, comme on l'appelle dans la contrée, nous priâmes le conducteur de vouloir bien arrêter sa voiture quelques instants pour nous permettre de contempler les cruels effets de la tempête. Cet homme s'y prêta volontiers et nous descendîmes tous de la voiture. Mais alors quel triste, quel lamentable spectacle s'offrit à nos regards. Dans l'espace d'un kilomètre à peine, et l'agent mystérieux qu'on appelle ouragan, siphon ou courant électrique, en avait parcouru plus de quarante, trois métairies et deux villages avaient été entièrement saccagés, les murs des maisons écrasés, les planchers effondrés, les toitures emportées, et des personnes même enlevées et jetées loin de là. Dans une seule propriété, près de deux mille peupliers gigantesques avaient été abattus, les uns tordus comme une simple paille, d'autres brisés par le milieu ou coupés net dès le pied. Dans une propriété voisine, quatre à cinq cents pommiers, des plus beaux arbres de la contrée, avaient été arrachés, brisés, hachés ou roulés au loin comme des chardons. Ce spectacle fit sur nous une profonde impression; chacun remonta en voiture tout rêveur et tout triste de ce qu'il avait vu, mais non sans avoir remercié le conducteur de sa bonté.

Certainement, je ne regretterai jamais l'établissement des chemins de fer, cette découverte admirable que la Providence a laissé faire, ou a fait faire au génie humain. Instrument merveilleux dans la main de l'homme, il a donné à l'industrie un essor dont les effets sont incalculables. Lien étroit entre tous les peuples, il établira des rapports dont la raison ne peut encore apprécier les résultats. Véhicule rapide comme les vents et majestueux comme la tempête, il est pour l'homme d'affaires et pour le prêtre chargé de porter au loin la parole de Dieu, une immense

économie de temps et de dépenses. Mystère de plus jeté par Dieu avec tant d'autres à la raison humaine, il est pour elle un objet d'admiration et un sujet de réflexion.

La première fois que je montai dans ces chars qui me rappelaient en quelque sorte ce char électrique d'Ezéchiel, porteur de la majesté de Dieu, loin d'en avoir de l'orgueil, je compris au contraire toute ma petitesse. Il me sembla que je sentais la main de Dieu passer sur mon front pour me dire : Souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retomberas en poussière. Cette première impression ne m'a jamais abandonné. A cette rapidité qui vous emporte, je me rappelais ces textes sacrés de la Bible qui, détournés légèrement de leur sens, paraissent avoir été faits exprès pour la circonstance. Qu'est-ce que la vie? dit l'Apôtre. C'est une vapeur qui paraît et disparaît au même instant. En passant à travers les cités où rien ne devait m'intéresser, je me disais : Ce n'est pas ici la cité où je m'arrête, c'est plus loin que je vais. En voyant ces parcs, ces châteaux passer devant moi comme des ombres, je disais : Voilà les fantômes de ce monde. Tout cela a passé comme une estafette, un vaisseau, un oiseau, une flèche, une ombre. Puis arrivé au débarcadère, je regrette qu'on n'ait pas dit le *port*, heureux comme un passager qui n'a pas été brisé par la tempête contre les écueils, je reprenais possession de moi-même en répétant : J'ai passé par l'eau et par le feu ; il est temps de se reposer et de se rafraîchir! Vous reconnaissez toute la pauvre vie humaine.

Malgré tous les avantages des chemins de fer, je me prends quelquefois à regretter nos bonnes vieilles voitures publiques. D'abord un wagon est brutal et impitoyable comme la fatalité, il est dur comme l'enfer, et n'a d'autres entrailles que le fer et le feu. Ses soupirs font frissonner. Jamais ils ne m'eût permis de m'arrêter pour jeter un coup d'œil sur la campagne. Puis, dans ces prisons roulantes, souvent enfoncés dans des ravins, encaissés dans des terrassements ou plongés sous des montagnes, vous ne pouvez point jouir aussi bien que dans une voiture des beautés de la nature. Enfin je ne sais, sans doute que je me trompe, mais il me semble que le voyageur est moins cordial et qu'il se lie moins facilement.

Remonté dans notre voiture, j'avais près de moi dans le coupé un vieillard portant plusieurs décorations. A ses bonnes manières, à son ton plein de prévenance et de politesse, je reconnus

de suite un représentant de cette ancienne noblesse qui a si bien conservé parmi nous les traditions de la vieille urbanité française. Il rompit le silence le premier. — Monsieur l'abbé, me dit-il, je suis loin d'être un ennemi de la religion; je l'aime et je l'ai toujours aimée; mais il y a des choses qui jettent parfois certains embarras dans l'esprit. Cette tempête, par exemple, et les ravages affreux qu'elle a causés, comment Dieu permet-il cela? Sans vouloir traiter des questions abruptes avec une personne que je ne connaisssais point, je répondis d'une manière indirecte : — Quand Dieu ne permettrait les orages et les désastres qu'ils causent que pour être une image des tempêtes de l'âme et des ravages bien plus affreux causés par les passions, ce serait déjà quelque chose. — C'est vrai, me dit-il, c'est très-vrai; et il retomba dans ses pensées. Puis, quelques instants après : — La religion catholique est belle, il est impossible de ne pas l'admirer; mais pour la pratique, elle a des hardiesses et elle y met des conditions qui font reculer. La confession, par exemple, est de ce genre. — Je croyais, au contraire, lui dis-je, que Jésus-Christ, en puisant dans son cœur cette admirable invention de sa miséricorde et de son amour, avait voulu procurer un grand soulagement à l'homme, un remède à toutes ses souffrances, une consolation à toutes ses douleurs, un baume à toutes ses blessures. Et bien certainement, quand il nous disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés, écrasés, et je vous soulagerai, je vous *referai,* » c'est bien de la confession qu'il voulait nous parler. — Oh! M. l'abbé, je n'en disconviens pas; je comprends que pour les fautes communes, pour les péchés ordinaires, la confession doit être un bonheur et une consolation. Mais quand on a eu le malheur de commettre de grandes fautes, de ce que j'appellerai des péchés hors ligne, comment sortir de sa criminelle existence? — Monsieur, quand Jésus-Christ déposa sa miséricorde et pour ainsi dire son cœur dans le cœur du prêtre, il ne songeait pas qu'aux péchés ordinaires et qu'aux fautes communes. Il songeait bien plus encore aux autres. Dans cette clinique des âmes, le médecin de notre cœur, comme les médecins de nos corps, éprouve bien plus de consolation et trouve bien plus de gloire à guérir ces profondes blessures, ces graves lésions organiques, ces maladies réputées incurables, que ces malaises passagers ou ces légères altérations de la santé. *C'est par le pardon, Seigneur, et par la miséricorde que vous faites surtout*

éclater votre toute-puissance. Voyez, le bon père qui ne fait rien pour son fils resté sage auprès de lui, prépare un splendide festin pour le prodigue à son retour, parce que celui-ci était perdu et qu'il est retrouvé, qu'il était mort et qu'il est ressuscité. Aussi, monsieur, si la bonne conduite du chrétien est l'œuvre de la grâce, le retour du pécheur à Dieu en est le chef-d'œuvre. Et Dieu se complaît dans les chefs-d'œuvre. — Nous sommes d'accord sur tout cela, monsieur l'abbé, mais il me semble que vous éludez un peu la question. Vous envisagez toujours la confession du côté de Dieu, elle est divine, j'en conviens; et du côté du prêtre, elle est admirable, j'y consens. Mais du côté du pécheur, vous ne comprenez donc pas ce qu'il y a de pénible dans l'aveu du crime, que le monde appellera une faiblesse, mais qui n'en pèse pas moins sur la conscience? Enfin pour vous parler sans détour, ce qui retient tant d'hommes, c'est cette pensée : que pensera le prêtre en voyant à nu toutes mes misères? — Monsieur, repris-je aussitôt, vous me permettrez de juger du cœur de tous les prêtres comme du mien, et franchement je les crois encore meilleurs. Eh bien, toutes les fois qu'il m'est arrivé de rencontrer quelque grand pécheur, voici les pensées qui se présentaient à moi : — Hélas! j'aurais peut-être été plus loin que cet homme, si je m'étais trouvé à sa place. D'un côté tant de piéges, tant de sociétés dangereuses, tant d'occasions pleines de complicité! et de l'autre aucun frein, aucune barrière; pas une main amie pour vous retenir, pas une parole sage pour vous encourager. Oui, monsieur, souvent je suis surpris qu'il n'ait pas été plus loin. Ah! c'est que Dieu veillait encore sur lui. Car une fois lancé dans cet ouragan, trombe ou courant électrique qui s'appelle le monde, il n'y a pas de raison pour qu'il ne soit pas brisé comme ces arbres que nous venons de voir, ou mis en pièces et emporté comme les débris de ces maisons. Il n'y a pas de raison, si ce n'est la grâce et la miséricorde de Dieu, qui n'a pas permis qu'il allât jusqu'à l'extrémité du crime, c'est-à-dire jusqu'à la mort, jusqu'au néant. Et quand je le vois revenir à Dieu, conserver encore de la foi, de la confiance en Jésus-Christ, de l'espérance, je me dis : tout n'est donc pas perdu. Il n'a donc fait qu'un demi naufrage dans ce triste océan. Et moi, n'aurais-je pas fait un naufrage complet? Et alors je rougis de moi et de ma faiblesse, et je bénis la bonté de Dieu pour le pécheur.

Nous étions arrivés à la ville où je devais descendre. Ce monsieur que je ne connaissais nullement, me serra affectueusement la main en me disant : Au revoir, monsieur l'abbé. A un an de là, je recevais une invitation de M. le baron de... pour aller déjeûner tel jour à son château. Pendant le déjeûner où l'un de mes amis avait été invité, il me dit : — Vous rappelez-vous, monsieur l'abbé, que l'année dernière je voyageai avec vous dans la voiture de... un lendemain d'orage? — Oui, monsieur, je crois m'en rappeler quelques circonstances. « — Pour moi, ajouta-t-il, » je n'ai pas oublié un mot de notre conversation. Et j'en ai » profité de suite à mon retour à Paris. Autant la tempête avait » été terrible, dit-il en branlant la tête, autant le calme est grand » à présent, mais je désire vous donner un petit souvenir de ce » voyage, que demandez-vous? Je suis à la cour, j'obtiendrai » pour vous ce que vous voudrez. » J'allais précisément faire une loterie pour mes pauvres, je le priai de vouloir bien m'obtenir un lot de Sa Majesté... Huit jours après, je recevais un lot magnifique qui donna une grande vogue à ma loterie. J'eus une recette abondante. Je pus nourrir et habiller mes pauvres pendant l'hiver qui fut rigoureux. Pour moi j'admirai la Providence qui sait rétablir le calme après la tempête, et même en retirer un bien que je n'avais pas prévu. ***

UN PETIT SOU, S'IL VOUS PLAIT!

La mission de *Frère quêteur* n'est pas toujours facile à remplir. Elle est même souvent accompagnée de bien des rebuts, de bien des paroles froides ou détournées, de bien des réceptions impolies qui font monter la rougeur au front et refouler le sang jusqu'au cœur. Mais aussi qu'elle est douce et consolante, quand elle se trouve comprise et secondée par ces âmes généreuses et vraiment chrétiennes, qui comprennent que toutes les œuvres enfantées par la charité sont sœurs, et qu'elles ont par cela seul droit d'hospitalité chez tous les vrais chrétiens! Or, notre tâche à nous est donc belle et facile puisque, malgré nos fréquentes importunités, nous ne trouvons de la part de nos lecteurs que de bienveillantes sympathies. Si cependant il advenait qu'ils en ressentissent à la fin quelque fatigue, ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes, car ils savaient bien à l'avance que le *Mendiant* auquel on ne refuse jamais rien, devient parfois *audacieux*. Nous acceptons du reste volontiers ces deux épithètes, et nous allons, pour justifier le titre que nous avons donné à cette réclame de la charité, vous demander UN PETIT SOU... pour... Est-ce que vous ne devinez pas?... — Non. — Cherchez bien.

— S'agit-il d'une personne? — C'est bien plus que cela. — De plusieurs? — C'est bien plus encore. — Je n'y suis pas. D'une chose importante? — Vous en approchez, car c'est en effet pour la CHOSE la plus grande, la plus féconde, la plus merveilleuse, la plus sublime, la plus sainte qu'il y ait au monde que nous venons solliciter votre générosité... C'est vous nommer l'œuvre apostolique, l'œuvre éminemment catholique de la Propagation de la Foi! Nos frères séparés comprennent bien, eux, l'importance des missions chez les peuples infidèles, aussi jettent-ils des millions entre les mains des ministres chargés de les *protestantiser;* mais leur or est comme le talent enfoui par le serviteur défiant et rebelle, il demeure stérile parce que, s'il faut de la sève à l'arbre pour produire des feuilles, des fleurs et des fruits, il faut à l'ouvrier évangélique le souffle divin pour que ses paroles deviennent en tombant sur les âmes qu'il est appelé à régénérer, une bienfaisante rosée.....

Ce souffle providentiel, Dieu l'a répandu avec effusion sur le missionnaire catholique, et voilà pourquoi le PETIT SOU de chaque semaine donné par les fidèles se transforme pour lui en or pur, et lui fournit les moyens matériels nécessaires pour qu'il puisse parvenir jusqu'aux plages les plus lointaines et y planter la croix du Christ, convertir et civiliser les peuplades qui les habitent... Ah! tandis qu'il abandonne ses proches, ses amis, sa patrie; tandis que ce *chercheur d'âmes* se condamne courageusement à toutes les privations, s'expose à tous les dangers pour agrandir la bergerie du Seigneur, tandis qu'il arrose souvent de ses sueurs et s'il le faut de son sang, le champ encore inculte du Père de famille, vous lui refuseriez cette obole qui peut aider son apostolat et vous associant à ses mérites, vous faire participer aux fruits de ses héroïques sacrifices? Oh non!... vous ne serez pas si indifférents aux grands intérêts de l'Église votre mère, aux maux de vos frères dans la foi... vous n'aurez pas le cruel courage de dire après avoir parcouru d'un œil sec et indifférent la liste de ces généreux confesseurs, de ces exilés volontaires qui vont porter la bonne nouvelle du salut aux nations qui l'ignorent encore : « *Partez, partez,* adressez un long et
» dernier adieu peut-être à tout ce qui vous est cher en ce monde!
» Brisez les liens les plus légitimes et les plus doux! Que la vapeur
» légère vous conduise à travers les écueils, les orages, le vent
» glacé du nord ou les brûlantes ardeurs du midi, au milieu de ces
» mangeurs de chair humaine, de ces nègres abrutis, de ces chinois
» avides, de ces sauvages superstitieux et féroces! *Partez, partez;*
» pour nous, nous restons heureux et tranquilles, nos vœux vous
» suivront à la vérité; mais nous ne pouvons vous aider. Nous avons
» tant de charges à couvrir! d'œuvres diverses à soutenir! de
» besoins à satisfaire! d'inutilités à payer! »

Hélas! hélas! si nous ne tenons pas toujours ce dur langage, nos actes ne l'emploient-ils pas? Ces prétextes spécieux ne viennent-ils pas trop souvent couvrir cet appel du cœur, cette voix de la conscience, qui nous dit intérieurement : « Donne, donne, et Dieu te le rendra? » Et pourtant que sont-ils au fond tous ces retranche-

ments inspirés par l'égoïsme ? si ce n'est un échafaudage fragile qui s'écroule devant les exemples multipliés de ces deshérités de la fortune, trouvant dans les inspirations de la foi, la plus ingénieuse industrie pour venir en aide aux apôtres modernes.

Ici, c'est une pauvre faiseuse de bas (état peu lucratif s'il en fut jamais) qui, à force d'avoir prélevé quelques sous sur ses modestes labeurs, finit par réunir la somme étonnante de 700 fr. et la consacre, malgré les instances et les observations de son Curé, à l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Là c'est une femme réduite à l'indigence qui a réuni cent écus à force de privations et de labeurs et qui en fait également l'abandon pour la même œuvre.

Là encore, ce sont des jeunes filles bien dénuées de tout, bien misérables, qui cependant trouvent le moyen de payer leur contingent annuel, en consacrant leurs loisirs du dimanche à recueillir des plantes médicinales qu'elles vendent ensuite au profit de leur chère œuvre! Je n'en finirais pas si je voulais dévoiler tous ces sacrifices inspirés par la charité; sacrifices qu'on ne peut s'empêcher d'admirer alors même qu'on ne les imite pas. Allons, un peu de courage, un peu de pitié, un peu de renoncement à des frivolités, un peu d'amour et de foi, et nous trouverons encore, quels que soient nos embarras d'affaires, notre position gênée ou la modicité de notre fortune, UN PETIT SOU à donner chaque semaine pour la Propagation de la Foi.

(Un humble Servant de Marie).

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

— Le 19 septembre dernier, jour anniversaire de l'apparition de la Très-Sainte-Vierge aux jeunes pâtres de la Salette, une nouvelle colonie de sœurs de Saint-Paul, de Chartres, faisait humblement et pieusement sa première apparition à Châtenay. Une école chrétienne libre, de récente fondation, devait être le jour même confiée à leur direction et placée sous la protection et le vocable de Notre-Dame-du-Riard (1). Aussi, sur le passage, grand fut, on le pense bien, l'élan de curiosité et le joyeux empressement de toutes les jeunes filles de l'endroit, leurs futures élèves, et de leurs mères, tant à la messe d'inauguration, célébrée par un vicaire de la cathédrale, enfant du pays, qu'à l'installation des sœurs dans l'établissement, où les attendait une famille désireuse de rendre par cette bonne œuvre un hommage durable à la mémoire et aux vertus de l'homme honorable et consciencieux, dont les sœurs de Saint-Paul, de Char-

(1) Nom du terrain sur lequel s'élèvent l'école, l'ouvroir et le pensionnat des Sœurs. Ce terrain, contigu au cimetière de l'église, faisait autrefois partie du domaine de Châtenay et fut longtemps la propriété du comte de Chastenay-Puiségur.

tres, ont pendant plus de trente ans reçu les soins et admiré le dévouement, la droiture, la piété (1).

La paroisse de Châtenay, comprenant dans sa circonscription quatre communes et quatre églises, se trouve par là même dans des conditions exceptionnelles; les éléments du bien n'y peuvent manquer; les sœurs y donneront libre carrière à leur zèle et là, comme à Méréglise, à Unverre, à Prasville et aux autres maisons nouvellement fondées, elles n'ont besoin que d'être vues à l'œuvre pour être aimées, estimées, bénies comme la Providence des enfants, des malades et des pauvres.

— Ces jours-ci, une mère chrétienne des environs d'Yvetot envoyait sa souscription à Notre-Dame de Sous-Terre, dans le but d'obtenir une part aux avantages spirituels de l'œuvre, pour son fils défunt. Ce jeune homme, enrôlé dans la marine à l'âge de seize ans, avait fait la campagne du Mexique d'où *le Turenne* l'avait ramené à Brest. Des neuf cents hommes que ce vaisseau avait transportés pour l'expédition, douze seulement ont revu la France; le jeune E. D. avait donc été favorisé du ciel, grâce, dit sa mère, aux prières nombreuses qu'on avait faites pour lui à la Sainte-Vierge; mais il ne devait revoir sa patrie que pour souffrir pendant trois mois à l'hôpital de Brest et y mourir.

Là, comme dans tout le cours de sa jeunesse, il donna les signes les plus touchants de son amour pour Marie; sa mort édifiante en fut sans doute la récompense; nous recommandons son âme aux prières de nos associés.

— Une jeune ouvrière de notre ville, atteinte depuis longtemps d'une fort grave maladie, avait employé inutilement tous les secours de la médecine : mais il lui restait une ressource, c'était la neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de sous-terre. Pleine d'espoir dans l'efficacité de ce moyen, elle sollicite les prières, et le dernier jour de la neuvaine, elle quitte son lit pour retourner à ses occupations. Au grand étonnement du médecin, elle ne ressentait plus aucun mal; tous ceux qui la connaissent espèrent que ce sera une vraie guérison et ils ont chanté l'hymne d'actions de grâce.

FAITS RELIGIEUX.

— Mgr Dupanloup devait dernièrement se rendre en Espagne afin d'y recueillir les documents nécessaires pour la vie de sainte Thérèse que l'éminent écrivain a l'intention d'écrire; mais le mauvais état de sa santé l'a forcé de renoncer à ce voyage. Sa Grandeur vient d'arriver à Rome où elle doit, dit-on, passer l'hiver. L'infatigable pontife vient de composer un nouvel ouvrage : *la Charité et ses œuvres* qui se vend au profit des ouvriers cotonniers. Dans ce remarquable ouvrage l'évêque d'Orléans fait un admirable pané-

(1) M. le docteur Mornac.

gyrique de cette fille du ciel, qui ne descend sur la terre que pour détruire les maux ou pour les soulager. Nous lui empruntons ces quelques lignes empreintes d'une éloquence si persuasive et si pleine de mélancolie :

« Je suis prêtre et je vieillis; c'est dire que j'ai vu bien souvent de près la mort. Vieux diplomate ou paysan, riche de la terre ou pauvre ouvrier, je n'ai vu personne descendre au tombeau, sans que les assistants, dans ce moment d'émotion vraie, cherchant ce qui pouvait recommander à Dieu ou aux hommes cette gloire ou cette obscurité expirante, n'aient mis tout leur espoir et tous leurs regrets dans cette seule parole : « Pendant sa vie c'était un homme bien charitable. »

» Devant son écritoire, la plume à la main, on peut médire de la charité ; devant une pauvre mère sans pain la paupière se mouille et on fait la charité, et devant une tombe on s'en sert pour demander à genoux l'aumône à celui qui nous attend et nous jugera. »

— La réunion générale du denier de saint Pierre à Hanover-Square, au centre de Londres, a eu lieu sous la présidence de lord Peter.

— Tandis qu'un homme, naguère élève du sanctuaire, s'efforçait de battre en brèche les remparts du christianisme; un juif d'origine et de religion, doué d'un savoir réel, d'une sagacité et d'une constance très-rares, occupait ses jours et ses nuits à déchiffrer des monuments lapidaires, dont l'interprétation devait avoir une portée considérable en faveur de la vérité catholique. M. Renan outrage Jésus-Christ, il nie Dieu ; M. J. Oppert, par l'explication qu'il a donnée des inscriptions cunéiformes, est venu prêter main-forte à l'exactitude des récits bibliques. Les laborieuses et savantes études de l'illustre assyriologue ont reçu cette année une haute sanction. Les cinq académies lui ont décerné le prix biennal de 20,000 francs, institué par l'empereur Napoléon III, en faveur de la plus belle découverte scientifique ou littéraire.

— Le nouvel office de l'Immaculée Conception (1), rédigé par ordre du Saint-Père, vient de paraître, ainsi qu'un Bref qui en prescrit l'adoption au Clergé du monde entier. Ce Bref sera mis en vigueur à Rome, dès cette année, et partout ailleurs dans le courant de l'année prochaine. On admire dans ce nouvel office, dit la Correspondance de Rome, la pureté liturgique qui caractérise les meilleures époques. Quoique les Antiennes soient empruntées à l'Écriture sainte, on y a intercalé quelque mots adaptés au mystère, et qui fixent le sens de la manière la plus heureuse. Les leçons des deux premiers nocturnes sont prises dans Saint Jérôme, et celles du troisième à Saint Grégoire.

— Le général des Capucins est récemment arrivé de Corse où les

(1) Chez Leclerc, 15, rue Cassette, prix 30 c.; la *Nova Missa* de l'Immaculée-Conception, prix 30 c.; et la neuvaine préparatoire à la fête, prix 15 c., s'y trouvent également.

anciens couvents de son Ordre se repeuplent chaque jour, grâce à l'empressement que mettent les communes à faire appel au zèle de ces bons Religieux dont l'action bienfaisante se fait sentir partout où ils se trouvent.

— Le 17 novembre, Pie IX a dirigé sa promenade vers le quartier de Saint-Jean de Latran, où l'on construit, par ses ordres et ses deniers, une belle fontaine et un lavoir. Il était là, examinant les travaux, lorsque la foule, et surtout de pauvres femmes du peuple, l'ont entouré en lui demandant, avec sa bénédiction, le don des médailles, des chapelets et des monnaies qu'il est dans l'usage de distribuer. — Donnez-nous quelque chose, saint Père, disaient deux ou trois des plus rapprochées. — Ne voyez-vous donc pas ce que je vous donne, a répondu le pape : une belle fontaine et un lavoir. — Comment! c'est vous qui nous donnez cela, Père saint? se sont écriées les femmes. Que Dieu vous bénisse et qu'il vous accorde de longs jours! Vivez, vivez, Pie IX, vivez pour nous qui vous aimons! — Et la foule d'acclamer, et Pie IX de sourire et de bénir.

— Voici un petit trait à l'*Italienne* qui a bien une piquante moralité; il est tiré du *Contemporaneo* et rapporté par la correspondance de Rome.

Deux paysannes piémontaises arrivées à Turin demandaient à un homme gros et bien portant :

— Est-ce là l'église du *Corpus Domini?* — Oui, mais que voulez-vous aller faire à l'église? — Belle demande! Prier. — C'est du temps perdu, mes filles, du temps perdu; regardez-moi, je n'y vais jamais et je jouis pourtant d'une bonne santé. — Je ne m'en étonne pas, répliqua la jeune paysanne, mon père a un porc plus gros que vous *(ha mio padre un porco più grosso di voi),* et je ne sache pas qu'il soit jamais entré à l'église.

— L'église *établie* d'Angleterre, si fortement ébranlée par les Puséistes et le délaissement d'une immense majorité de dissidents, reconnaît enfin que le libre examen dans l'interprétation des Saintes-Écritures, ne peut qu'amener la division et l'erreur, et que l'esprit humain a besoin, pour être fixé sur les graves questions de la foi, d'un commentaire théologique et *officiel*. Afin donc de remédier à ce mal radical, abjurant le principe fondamental du protestantisme, elle vient de nommer un comité chargé de ce difficile travail qui, d'après l'opinion du *Times,* ne le doit céder en valeur qu'à la version des Septante ou à celle faite du temps du roi Jacques (1).

Le président de la Chambre des communes fait partie du Comité *épiscopal et théologique* qui doit mener à bonne fin cette entreprise un peu tardive, mais bien capable de convaincre tout esprit sérieux de la nécessité de revenir, en fait de doctrine, à la grande sanction de l'autorité, et par une déduction logique à l'Église catholique, qui seule possède ce privilége dans toute sa plénitude, puisqu'elle le tient de Jésus-Christ, le législateur divin, la vérité incréée!

(1) On sait que le roi de Prusse Frédéric II l'appelait par dérision : Mon frère le sacristain.

— Le 28 octobre a eu lieu à Herrenberg, près de Stuttgard, une assemblée en faveur des missions protestantes. Après avoir parlé de l'état affreux où se trouve le *paganisme*, on a terminé la séance en recommandant surtout les missions protestantes de Paris. Il paraît que ces messieurs prennent les Parisiens pour des païens.

— On lit dans une lettre écrite de Rome au *Bien public* de Gand :

« A voir tous les prodiges qui se passent autour de nous, on peut être à peu près certain que de grands évènements ou de nouvelles complications se préparent ; sur toute la ligne sud-est des confins pontificaux, à *Trevi, Asile, Subiaco, Vicovaro, San Gregorio, Tivoli* et Monticelli, il y a des tableaux représentant la Sainte-Vierge, et les yeux de l'image se meuvent.

» Tout le monde ici espère beaucoup, et en effet la Sainte-Vierge veille, elle attire dans les temples des populations nombreuses, elle ranime la foi, la confiance, le courage, et l'on se dit : « Pie IX a proclamé Marie immaculée ; en ces temps d'épreuves Marie console et raffermit Pie IX au milieu de toutes ses angoisses. »

LETTRE DE S. M. L'EMPEREUR A Mgr PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS, EN RÉPONSE A L'ENVOI DE L'OUVRAGE *Jésus-Christ est Dieu.*

« Monsieur l'Évêque,

» Vous avez bien voulu m'envoyer l'écrit que vous avez composé pour combattre l'ouvrage récent qui tente d'élever des doutes sur l'un des principes fondamentaux de notre religion. J'ai vu avec plaisir quelle part énergique vous avez prise à la défense de la foi, et je vous en adresse mes félicitations sincères.

Sur ce, etc.

Palais de Compiègne, le 14 novembre 1863. NAPOLÉON.

LE POULET DE LA SAINTE-VIERGE.

(*Récit historique*).

La foi ! voilà ce que l'enfance
De vos leçons attend d'abord.
Elle est féconde la semence
Que reçoit un sol vierge encor :

A sa surface une fleur tendre
Promptement vient charmer vos yeux ;
De l'aimer qui peut se défendre !
Elle cache un fruit précieux.

Je sais là-dessus une histoire :
Vous la dirai-je ? pourquoi non?
Vous aurez plaisir à la croire :
Un plaisir pur est toujours bon

C'était aux premiers jours d'automne,
Avant qu'octobre eût reconquis
Aux pensions, à la Sorbonne,
Leurs écoliers grands et petits.

A son manoir, à son village,
Un citadin ami des champs
Avait mené, selon l'usage,
Son couple de jolis enfants :

Deux novices dans la science ;
L'un, fier de ses trois rudiments,
Parle du grec sans médisance ;
Il a vécu presque dix ans.

Comme l'aîné, l'autre aime à dire
Gentille prière au saint lieu :
Il a cinq ans ; il a pu lire
Et méditer la *croix de Dieu*.

Ensemble ils vivaient sans malice,
Jouaient avec le mouton blanc,
Buvaient le lait de la génisse,
Et dormaient leur tour de cadran.

Déjà menacés de l'école,
Ils profitaient d'un doux loisir :
L'abeille, loin de l'alvéole,
Erre parfois pour son plaisir.

Oui, mais de leur âme naïve
Un instant fuirait le bonheur :
Il faut que personne ne vive
Sans connaître un peu la douleur.

Un matin, bien après l'aurore,
Henri, le plus jeune, veut voir
Si la poulette glousse encore
Au nid qu'on avait clos le soir.

Quel spectacle à son arrivée!
La mère, hélas! avait perdu
Un poussin, fruit de sa couvée,
Qui gît sur la pierre étendu.

Il s'approche du volatile,
Tout ému l'appelle à mi-voix :
A son appel l'autre, immobile,
N'obéira point cette fois.

Il le touche : eh quoi! la rosée
Perle sur son léger duvet;
La tête elle-même est glacée :
Qu'aurait-il donc, pauvre poulet?

Il le porte à la ménagère,
Qui vite le palpe du doigt :
« Là bas, dit-elle, jette à terre
» Ce cadavre raide de froid. »

Cet ordre était un coup de foudre.
Henri pourtant à l'accomplir
Devait, bien triste, se résoudre :
Il n'a jamais su qu'obéir.

Mais sur la paille la meilleure
Doucement le mort il posa.
S'il allait vivre tout à l'heure!...
Longtemps de l'œil il le fixa.

Enfin un penser salutaire
Paraît effleurer son esprit.
Moins sombre, il appelle son frère,
Car sur son âme un éclair luit.

« On nous a conté qu'à la vie
Plus d'un mort était revenu
Par des prières à Marie ;
Dis, bon Joseph, t'en souviens-tu? »

Le bon Joseph de lui sourire :
C'était un signe approbateur.
Avec le bambin il conspire;
De Marie on sera vainqueur.

Voilà le couple qui s'avance.
O charmante simplicité!
Henri sur ses deux mains balance...
Quoi?... le mort, l'oiseau regretté.

Vers leur chapelle si jolie,
Sérieux, ils portent leurs pas :
L'aîné se prosterne, supplie;
Mais le poussin ne revient pas.

« Frère, dit le plus jeune à l'autre,
Récite le *Souvenez-vous*.
Oh! quel bonheur sera le nôtre!
Sainte Marie, exaucez-nous! »

Pendant que tout haut Joseph prie,
Lui tout bas suit à son côté;
Soudain il se lève et s'écrie :
« Assez! il est ressuscité!... »

Le poulet remuait l'aile.
Henri s'envole le premier,
Part comme un trait de la chapelle,
Sans penser même au bénitier.

Puis à chaque pas il répète :
« Ah! ah! il est ressuscité! »
L'aîné, plus grave, est l'interprète
Des cris du petit exalté.

La famille connut l'histoire,
Et les parents étaient joyeux :
Des parents la plus belle gloire,
Oui, c'est la foi d'enfants pieux.

On disait : « Sans leur confiance
Que fut devenu le pauvret?
Du ciel, dans cette délivrance,
Ne pouvons-nous voir un bienfait? »

— Enfants, pour une vile idole,
Rome avait maint poulet sacré :
Celui que votre main cajole
Mérite mieux d'être honoré.

A Notre-Dame offrez un cierge!
L'oiseau parle d'elle au perchoir;
Et « Poulet de la sainte Vierge, »
Tel est son nom dans le manoir.

L'abbé Goussard.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JANVIER 1863.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

La nécessité de livrer à la presse avant les derniers jours de chaque mois toutes les pages de notre revue nous a forcé de renvoyer au numéro de février le compte-rendu des fêtes de Noël. Nous ne pouvions refuser aux réclamations exigeantes de la chronique un témoignage de bon souvenir pour cette solennité; donnons-en quelques détails. La messe de minuit fut célébrée dans l'église sous-terre devant une assistance fort nombreuse. Pendant que l'écho rapportait à notre oreille le roulement sourd et vague des concerts du grand orgue, qui répondait aux chants de l'office capitulaire dans l'église supérieure, une voix soutenue par les doux accords de l'harmonium s'élevait sous les voûtes de la crypte pour entonner le fameux : *Minuit, chrétiens! c'est l'heure solennelle...* Le recueillement de la foule agenouillée près de la crèche, dans la grotte où l'on vénère depuis deux mille ans la *Vierge qui doit être mère*, donnait à ce cantique un caractère particulier de grandiose et de vérité. La célébration des saints mystères s'acheva sur les autels de cette autre Béthléem dans la religieuse majesté du silence, et le lendemain chacun se faisait part de ses impressions profondes.

A la grand'messe du jour, Monseigneur officia pontificalement. Les chants de l'orchestre, empruntant à la fête une couleur spéciale, semblèrent étonner l'assemblée au moment de l'offertoire : une séquence du moyen-âge modulait le récit du joyeux avénement selon le style naïf de la pastorale. Nous devons le dire en passant, cette séquence et les autres de même famille, que M. Félix Clément, le docte musiciste, a exhumées récemment de la poussière de l'oubli, allient à une simplicité charmante un cachet de grandeur et une puissance d'effet toute particulière qui leur assigneraient une place d'honneur à côté des compositions modernes. Aux vêpres, M. l'abbé Percebois, vicaire de la paroisse Saint-Hilaire à Nogent-le-Rotrou, a donné un excellent sermon sur le mystère de la fête; l'orateur avait pris pour sujet le développement des paroles angéliques : *Gloria in excelsis Deo*.

A. F. G.

SERMONS DE CHARITÉ.

Aucun temps plus favorable pour l'exercice de la charité que le mois qui vient de finir. Le Seigneur veut les prémices de toutes choses; il aime à voir sanctifier le commencement d'une nouvelle

année par le soin des bonnes œuvres, surtout de celles qui concernent les pauvres, ces représentants visibles de son humanité humble et souffrante sur la terre. On y a bien pensé dans notre ville, et les déshérités de la fortune ont de nouveau gagné leur cause, nous devrions dire leur pain quotidien, par les sermons du 4 et du 18 janvier. Le dimanche 4, il s'agissait des indigents patronés par les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, et la chaire était occupée par M. Bonnefoy, directeur à l'école dite des Carmes, à Paris. M. Bonnefoy a présenté l'amour bienfaisant pour le pauvre comme une source multiple de félicité : la conscience d'une bonne action, la certitude de coopérer à l'œuvre de la Providence, etc., n'y a-t-il pas là le fondement d'un bonheur réel et tout céleste? Le discours, écrit avec beaucoup de pureté et débité avec grâce, joignait l'intérêt de la forme à celui du sujet.

— Le dimanche 18, l'Œuvre des Jeunes-Économes avait son tour. On sait quel est le but de la société des Jeunes-Economes. De jeunes personnes et des dames de la classe aisée mettent en commun le plus de fonds possible pour procurer aux enfants pauvres de leur sexe l'éducation, le travail et un avenir à l'abri de tout danger. On avait choisi pour prédicateur le R. P. Souaillard, de l'ordre de Saint-Dominique. C'étaient une voix et un talent bien connus chez nous aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg, où l'éloquent dominicain porta la parole de l'évangile pendant une station de carême. Le P. Souaillard avait déjà prêché à Chartres, il y a une dizaine d'années environ, un sermon de charité; et l'on se rappelait encore le tour original de ses phrases, comme son choix d'idées souvent neuves et piquantes. Cette fois, sortant des lignes tracées par l'usage à l'orateur en pareille circonstance, il n'a parlé d'une manière directe ni de l'aumône en général ni du but immédiat de l'Œuvre des Jeunes-Économes; mais, aimant mieux traiter un des sujets limitrophes, il a jeté son dévolu sur la question de la domesticité. Le sort des esclaves de l'antiquité, des serfs du moyen-âge, des domestiques d'aujourd'hui, lui a fourni matière à des parallèles frappants, à des aperçus profonds sur les fruits nécessaires du paganisme et du christianisme, puis à des aveux sur l'affaiblissement de l'esprit religieux dans les régions supérieures comme dans les derniers rangs de notre société, cause véritable du changement qui tend à s'opérer de plus en plus dans les relations mutuelles des maîtres et des serviteurs.

FÊTES DES CONFRÉRIES DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

L'association de prières en l'honneur du très-saint et immaculé cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, établie dans l'église paroissiale de Notre-Dame des Victoires, à Paris, et érigée à la dignité d'Archiconfrérie le 24 avril 1838, est devenue, on le sait, comme un arbre immense dont les rameaux se multiplient de jour en jour et s'étendent sur tous les points de la France et du monde catholique. Dans le diocèse de Chartres, en particulier, combien cette œuvre mère ne compte-elle pas d'agrégations, filles zélées, fidèles à ses pratiques, et jalouses d'imiter sa ferveur, sinon rivales

de sa gloire! Le dimanche, 25 janvier, était la fête patronale de l'association. Nous aurions été heureux de donner un compte-rendu général des cérémonies toujours touchantes dont cette fête fut certainement l'occasion dans beaucoup d'églises. Un mot échappé à l'indiscrète renommée nous a appris relativement à deux paroisses ce qui, là comme ailleurs, aurait été condamné par une modestie excessive aux ombres du mystère. Nous voulons d'abord parler de Prunay-le-Gillon. Ce n'est point à nous de donner une appréciation du caractère et des habitudes religieuses de ce pays, nous n'avons point mission pour cela; mais ce que nous pouvons affirmer, sur le rapport de bons juges, la confrérie de la Sainte Vierge peut y faire beaucoup de bien; elle y est florissante, d'ordinaire la fleur est la promesse du fruit. Pour récompenser et encourager la ferveur des congréganistes, on a voulu donner à la fête un éclat nouveau. Un prédicateur de Chartres, M. l'abbé Vassard, chanoine honoraire, se rendit aux invitations de M. le Curé; il paraît que les fidèles assistèrent en fort grand nombre à tous les offices de la journée. Un autre attrait se joignait encore pour eux à celui de la prédication; l'organiste de la cathédrale était là; un harmonium bien touché, et, nous n'en doutons point, il fut touché admirablement à Prunay, est une puissance sur l'esprit d'un auditoire, comme une parole éloquente est un entraînement pour son cœur.

— A Bailleau-le-Pin, personne ne s'attend non plus, nous en sommes sûr, à une mention sur *la Voix de Notre-Dame* pour la fête du 25 janvier; et pourtant, d'après les renseignements fournis par des témoins oculaires, étrangers à la paroisse, la chose en valait la peine. Dans cette paroisse de 900 âmes et un peu plus, la confrérie du Saint-Cœur de Marie a pris des proportions considérables. L'autre jour, il s'agissait d'offrir à la Sainte Vierge deux cœurs magnifiques, offerts en ex-voto par les membres de l'association. Telle était la nouveauté de la fête patronale pour cette année.

Les détails de la cérémonie ne nous ayant pas été racontés d'une manière assez précise, nous aimons mieux laisser sur le reste le voile du silence, et nous en tenir au regret de n'être pas mieux informé. Puisque nous parlons de Bailleau, nous profiterons de l'occasion pour demander à M. le Curé la permission de le féliciter, au nom de maint admirateur, sur les embellissements qu'il procure à son église avec le généreux concours de ses paroissiens. On y remarquait déjà une belle statue de la Sainte Vierge; mais l'œil se porte avec une douce surprise sur les peintures murales qui ornent le sanctuaire. M. F. Dubois, à qui elles sont dues, ne pouvait démentir la réputation que lui ont acquise ses remarquables travaux à l'église Sainte-Foy.

— M. l'abbé Thibault, ancien curé desservant de Saint-Laurent-la-Gâtine, et précédemment de Lucé, est décédé le dimanche 4 janvier, à Bonneval, à l'âge de 60 ans et demi.

— M. l'abbé Grin, ancien curé de Morvilliers, est depuis un mois curé de Boissy-le-Sec, en remplacement de M. l'abbé Godard.

— M. l'abbé Denizet, curé de Boisville-la-Saint-Père, est nommé curé de Saint-Valérien, à Châteaudun.

— Il est des faits qui échappent à la vue du grand nombre et qui pourtant ont bien droit à la publicité pour l'édification des lecteurs. De ce nombre on peut mettre une cérémonie funèbre accomplie dans le courant du mois de janvier dans l'église Notre-Dame. Une Petite-Sœur des pauvres, avait terminé ses jours d'immolation et de sacrifices, laissant pour héritage à ses chères et dignes compagnes le souvenir de sa sainte vie, et l'espérance de se revoir un jour. Dans son humilité, elle avait sans doute compté mourir sans nul témoignage de considération de la part du monde, comme elle avait vécu sans honneurs. Toutefois, on vit les dépouilles de l'heureuse esclave de la charité, entourées à l'église par les principales autorités de la ville, qui venaient prendre place à côté des vieillards et des infirmes pour lui rendre les derniers devoirs; c'était un hommage éclatant rendu au dévouement et à la vertu.

En nous envoyant son *Denier de Notre-Dame*, un vénérable curé du diocèse de Besançon a eu la charité de nousfaire connaître un moyen d'accroître les ressources de la caisse des bonnes œuvres. Nous nous empressons de le signaler à nos lecteurs, en citant les paroles du digne ecclésiastique :

« Parmi les mille et une industries de la Sainte-Enfance pour grossir son divin trésor, il en est une assez récente qui mérite d'être connue partout : c'est la collecte des timbres-poste périmés, c'est-à-dire usagés. Un chimiste de Besançon offrait dernièrement 500 fr. d'un million de ces vieux timbres à sœur Tharin, trésorière de la bonne œuvre dans le diocèse. Qu'en veut donc faire ce chimiste, direz-vous? Il en veut extraire la couleur, et faire encore un bénéfice sur le prix qu'il en offre.

» Ayez donc soin, monsieur l'abbé, de profiter de cette découverte, en recueillant et faisant recueillir ces vieux timbres pour la chimie et au bénéfice de la Sainte-Enfance ou de toute autre bonne œuvre. Dans l'espace de quelques jours, sœur Tharin en a fait recueillir cent mille dans la seule ville de Besançon, et c'est déjà le dixième de son million; puis elle pria MM. les Curés de lui aider à compléter sa collecte. La source de cette nouvelle et pieuse industrie est féconde et intarissable, car certaines maisons d'affaires pullulent de ces timbres usagés et en reçoivent tous les jours une quantité.

» Dorénavent, les curés du diocèse vont racueillir le plus qu'ils pourront dans leurs paroisses de ces timbres périmés et les envoyer à sœur Tharin, avec leurs fonds paroissiaux de la Sainte-Enfance. Cinq dix-millimes par timbre, c'est peu de chose sans doute; cependant les dix-millimes font les millimes, les millimes font les centimes, comme ceux-ci les francs, et la chimie n'offrit-elle qu'un dix-millime par timbre, qu'un million n'en ferait pas moins cent francs, et qu'il y aurait encore de quoi exercer le zèle de nos enfants zélateurs et zélatrices et augmenter leurs mérites.

» J'ai bien l'honneur d'être, etc. » A. C.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un extrait d'une lettre de M. l'abbé Papin, prêtre du diocèse de Chartres, missionnaire en Chine.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE FÉVRIER 1863.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Au siècle dernier, l'église de Saint-André, maintenant fermée au culte, eut à gémir sur une profanation publique de la sainte Eucharistie. L'autorité ecclésiastique fixa dès lors au dimanche de la Quinquagésime une fête de réparation dont l'anniversaire a toujours été célébré à la cathédrale depuis la réouverture des temples sacrés. Le saint Sacrement demeure exposé jusqu'après l'heure des complies au sanctuaire du chapitre; les dames de la confrérie de l'Adoration, les élèves du Séminaire, des membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et bien d'autres personnes se succèdent pour former une garde d'honneur au Dieu des autels. La procession qui commence le salut est de nature à impressionner profondément. Les versets plaintifs du *Miserere*, chantés alternativement par l'ensemble du clergé et par une voix qui descend du grand orgue, disent nécessairement quelque chose à la piété, aussi bien que l'aspect de ces flambeaux portés par deux cents mains pour symboliser la vraie lumière communiquée aux nations par le Dieu eucharistique. A l'office capitulaire, l'orchestre, fidèle au souvenir de ses succès passés, avait remis à l'exécution sa *messe d'Henri VIII*, réservée pour cette solennité. Avant le triste jour de ses adieux au catholicisme, le roi d'Angleterre, Henri VIII, avait composé une prière musicale dont l'expression pieuse était loin de faire pressentir ses futurs égarements. Ce chant, respecté par les siècles, passa, il y a quelques années, entre les mains d'un jeune artiste, irlandais de sang et de cœur, M. J. N., alors organiste de la cathédrale et maintenant séminariste dans les ordres sacrés et professeur de littérature française au collége ecclésiastique d'Oscott, près Birmingham. Le musicien moderne tira un excellent parti du thème anglais en en composant une messe qui, nous le savons, reçut une approbation flatteuse signée de la main du fameux Niedermayer. Cette messe, du genre lié et d'un style tendre et mélancolique, s'adapte parfaitement à la fête de la Réparation. Le majestueux *Dilexi* avec le pathétique *ô Domine* de l'offertoire, dû aux grandes inspirations d'Hippolyte Monpou, était bien aussi un morceau de circonstance.

— On se souvient sans doute d'une particularité touchante qui ajouta tant d'intérêt à la fête du 31 mai 1862. Douze sœurs de la communauté de Saint-Paul recevaient les adieux de leurs bien-aimées compagnes, de leurs parents spirituels, et des pélerins accourus de la paroisse Saint-Sulpice, sous la conduite de leur vénérable curé, pour se vouer de nouveau au service de la Vierge des Carnutes. Les zélatrices de la Sainte-Enfance étaient là au premier rang; l'une d'elles adressait même aux futures directrices de l'asile d'Hong-Kong un discours affectueux. Et la vapeur emporte bientôt les filles de la charité vers les rives d'Orient; et le vaisseau, en partance pour la Chine, les prend à son tour pour la périlleuse traversée. Hélas! il ne devait pas être fidèle dépositaire de la vie de chacune d'elles. D'après une lettre parvenue assez récemment à la communauté, une chaleur excessive s'abattit sur l'équipage, au sortir de la mer Rouge et le long des côtes d'Afrique. Une fièvre, suite nécessaire de l'ardeur de la température, devait faire des victimes; huit passagers périrent, entre lesquels le second du bâtiment (on appelle ainsi celui qui vient après le capitaine du vaisseau) et l'une de nos douze religieuses. Son sacrifice, accompli avant le départ, avait été agréable au Seigneur; le moment de la récompense était déjà venu pour elle, lorsque ses compagnes dévouées allaient attendre l'heure du travail apostolique sur la terre étrangère.

— M. l'abbé Auger, ancien vicaire de la Madeleine à Châteaudun, est curé de Gasville depuis plusieurs semaines.

— M. l'abbé Hautin, ancien vicaire de Saint-Valérien, est maintenant curé de Morancez. Il a été remplacé à Châteaudun par M. l'abbé Lallemand, précédemment curé de Louvilliers-les-Perche.

— M. l'abbé Duguet a quitté la paroisse de Thiville pour remplacer M. l'abbé Denizet dans celle de Boisville-la-Saint-Père.

— La station de la sainte Quarantaine est prêchée à la cathédrale par le R. P. Rousseau, de la Compagnie de Jésus.

ŒUVRE DES PAUVRES MALADES DANS LA PAROISSE DE LA CATHÉDRALE.

Au commencement du mois de février, M. l'abbé Langénieux, chanoine et promoteur de l'officialité archidiocésaine de Paris, est venu prêcher à Chartres en faveur de l'Œuvre des Pauvres-Malades établie dans la paroisse de Notre-Dame. Pour se rendre compte des succès de cette belle œuvre, il suffit de jeter un coup d'œil sur le rapport présenté par M. le curé de la cathédrale, qui en est le directeur, dans la séance générale du 29 décembre 1862. D'après ce rapport, les dames généreuses associées pour établir et maintenir l'œuvre, au prix de leurs soins et de leurs largesses, ont vu leur nombre s'accroître encore pendant l'année écoulée; leurs ressources, fruits des quêtes, souscriptions ou dons particuliers, ont presque atteint le chiffre de quatre mille francs. Accuser la somme des recettes, c'est indiquer celle des dépenses: « Ce qui est offert à l'indigence » par les mains de la charité, dit le pasteur au cœur si sensible,

» doit être sans délai versé dans le sein de l'indigence, dont il n'est » pas permis de prolonger les douleurs quand on peut les adoucir... » Les visites, dit encore M. le curé, se sont faites, à l'ordinaire, avec » une religieuse exactitude; et nos rues de Chartres se sont encore » réjouies de se voir sillonner dans un même but de bienfaisance » par la dame du monde donnant la main à la sœur de charité, de » voir la soie et le velours à côté de la bure et de la cornette blanche; » gracieux mélange d'objets dont l'un assurément ne dépare pas » l'autre, symbole consolant d'union et d'affectueuse amitié entre » les branches diverses de la grande famille chrétienne. Le nombre » de ces visites, dont Jésus-Christ se souviendra au dernier jour » comme de visites qu'il aura personnellement reçues (« J'ai été » malade et vous m'avez visité »), le nombre, dis-je, de ces visites » s'est monté à 2,591... Il n'y a pas eu moins de 494 malades ainsi » visités et assistés au nom de Jésus-Christ, dont ils sont les mem- » bres les plus chéris... Vingt-et-un de ces pauvres gens sont décédés, » tous après avoir reçu les Sacrements de l'Église avec des disposi- » tions souvent plus qu'ordinaires. » Nous n'avons cité qu'un passage du remarquable rapport, et il nous semble que de la lecture de ce fragment on aura déjà recueilli une appréciation complète de la société qui fait tant d'honneur à la première paroisse du diocèse.

SOURS ET HOUVILLE.

La chronique, satisfaite de ses petites excursions à Bailleau-le-Pin et à Prunay-le-Gillon vers la fin de janvier, ose encore aujourd'hui se donner carrière et entrer sur les domaines de Sours et d'Houville. Des récits émanant de bonne source, quoique à l'insu de ceux qui sembleraient devoir en être les premiers auteurs, sont venus nous édifier au sujet de ces deux paroisses; nous en avons retenu quelque chose et nous le redisons vite à notre modeste feuille, avide de telles confidences pour ses lecteurs.

Grâce à l'expansion libre d'une foi fortement enracinée au cœur de maint chef de famille, grâce au zèle persévérant d'un pasteur qui sait dégager au besoin de tout obstacle et développer les éléments du bien, la paroisse de Sours est à la tête de nos populations beauceronnes pour les pratiques religieuses.

Certaines associations de piété et de bienfaisance, arbres merveilleux que parfois, et certes bien à tort, on dit fleurir seulement sur le sol des cités, sont établies dans ce pays sur une assez large échelle. La conférence de St-Vincent de Paul de Chartres n'y a-t-elle pas creusé son sillon et jeté de fructueuses semences? Plusieurs habitants de Sours se sont enrôlés dans cette milice des apôtres laïques, et le dimanche de la Sexagésime ils avaient leur fête et leur sermon de charité. L'orateur était M. l'abbé Carré, curé d'Illiers, avocat d'expérience pour semblable cause : les témoins des bonnes œuvres qu'il a continuées ou fondées au sein de sa paroisse doivent connaître son talent à les défendre. M. l'abbé Carré, qui avait occupé la chaire le matin pour la conférence de Saint-Vincent de Paul, y remonta le soir pour l'Association des Mères chrétiennes. C'est encore une con-

frérie comme on en voit une à Chartres, une à Illiers, mais comme on en voit peu dans le diocèse. Quelle fortune pour l'éducation de l'enfance, et par conséquent pour l'avenir de la foi dans un pays, que cette réunion de femmes pieuses faisant de leurs mérites et de leurs prières un trésor commun pour acheter et voir se répandre sur leurs familles les bénédictions d'en haut!

— Et Houville, a-t-il quelque chose à envier à la localité signalée tout à l'heure? Sentant toute l'inconvenance d'une comparaison en pareille matière, nous nous abstenons de juger; mais nous admirons, dans ce village de 350 âmes, la sympathie, l'élan pour les choses de la religion. Comme on a su y solenniser la fête patronale de l'Archiconfrérie, qui compte sur ses registres la majeure partie des habitants! Procession en règle avec la jolie bannière sous laquelle se rangent les jeunes personnes costumées selon les couleurs de la Vierge, morceaux de musique instrumentale exécutés par un petit orchestre digne, assure-t-on sans flatterie, d'une mention honorable pour ses travaux de longue date et pour ses succès, tout indiquait une organisation parfaite. Les communions furent nombreuses et, bien entendu, ce fut là le plus beau et le plus utile spectacle pour l'œil des paroissiens; au reste il leur est donné souvent d'en jouir, Dieu en soit béni! Un détail que nous ne pouvons omettre, puisqu'il vient confirmer une de nos thèses favorites, c'est que les vêpres furent chantées par les enfants avec accompagnement d'harmonium, et les faux-bourdons marièrent leurs accords au puissant unisson formé par les voix du chœur et de la nef. Après le chapelet récité, suivant l'usage de chaque dimanche, en présence de toute la paroisse, une fanfare remplaça les sorties de grand orgue, et chacun se retira pour revenir bientôt. La cérémonie n'était, pour ainsi dire, qu'interrompue; un exercice spécial devait la couronner à cinq heures du soir. On saura qu'à Houville aussi se tient, une fois le mois, une réunion solennelle de l'Archiconfrérie. Ce troisième office public du dimanche est suivi avec non moins d'empressement que les deux autres. Notre-Dame des Victoires y est rappelée au souvenir des fidèles par l'invocation commune et par ses litanies charmantes et suaves chantées avec tant d'enthousiasme dans l'église de Paris.

UNE BELLE FÊTE A SAINT-BOMERT.

Dans la matinée du 8 février, le joyeux carillon du clocher de Saint-Bomert livrait ses notes aux échos d'alentour; nul attrait du côté de la température ou du chemin, et pourtant, vers dix heures, les bons villageois, dociles à cet appel, arrivaient en foule et le cœur gai dans la direction de l'église. Quelque chose de nouveau devait se passer sous leurs yeux; pour nous servir de leur langage, on allait *faire un chanoine*, et ce chanoine c'était leur bien-aimé Curé. M. l'abbé Pallu, vénérable vieillard de soixante-onze ans, gouverne la paroisse de Saint-Bomert depuis bientôt un demi-siècle; le soin des enfants fut son occupation favorite, et l'on sait si le Seigneur l'a béni dans cette belle partie de son ministère; pour preuve, nous

n'aurions qu'à nommer les cinq prêtres qui lui ont dû leur première instruction. Et pourquoi ne les nommerions-nous pas? s'il y a quelque faute à le faire, nous en demanderons sincérement pardon à M. l'abbé Cochin, premier vicaire de Dreux, à M. l'abbé Leproust, curé de Coulombs, à M. l'abbé Thirouard, curé de Beaumont-les-Autels et en sa qualité de plus proche voisin, vrai bâton de vieillesse pour son père dans le sacerdoce, enfin à M. l'abbé Bourlier, professeur de philosophie et directeur au grand séminaire.

Voulant imposer une récompense à un mérite qui, plus d'une fois et spécialement dans une circonstance assez éloignée de nous, déclina les marques de distinction; voulant sans doute aussi donner un nouveau témoignage de sa haute estime pour ses prêtres vieillis dans les labeurs d'une position plus ou moins humble, plus ou moins glorieuse, Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Chartres a nommé M. l'abbé Pallu chanoine honoraire le 3 janvier dernier. M. le Curé de Saint-Bomert, à cause de sa santé, ne pouvant pas être de sitôt en état de faire le voyage de Chartres pour son installation au chapître, Monseigneur, par une faveur exceptionnelle, lui accorda une dispense ou au moins un sursis relativement aux formalités d'usage, et l'autorisa à revêtir tout d'abord dans son église les insignes de sa dignité. Ce fut l'occasion d'une cérémonie intéressante ou plutôt d'une fête de famille; les cinq honorables ecclésiastiques désignés plus haut en avaient concerté le programme, selon les intentions de Sa Grandeur. Quelques autres prêtres, et notamment M. l'abbé Laye, curé-doyen du canton, aussitôt aimé que connu dans une contrée où il réside depuis moins d'un an, et M. l'abbé Fleury, curé de Saint-Hilaire, à Nogent-le-Rotrou, vinrent aussi prêter leur concours.

Plus d'une voix nous a fait part des impressions de la multitude pendant la procession du presbytère à l'église, au chant du *Benedictus*. Quels coups-d'œil sur ces trois chanoines fermant la marche et entourant le bon vieillard, qui tout-à-l'heure allait joindre au rochet et à l'étole le vêtement précieux apporté de loin comme un gage de la considération épiscopale, et en même temps, ce que les paroissiens ignoraient sans doute, comme un don offert avec bonheur par leur affection reconnaissante. Puis à l'église, quel silence d'admiration, au moment décisif attendu avec tant d'impatience!

Après la réception de la mosette, M. le Curé prenant sa place au banc de l'œuvre, dut soumettre son oreille modeste aux félicitations qui allaient descendre de la chaire. Heureusement les alarmes de son humilité pouvaient disparaître devant une pensée plus douce; la louange lui venait d'une voix chère à son cœur paternel. Au reste il paraît que l'orateur, fécond en paroles élogieuses et vraies, sut reconnaître et déclarer les droits de chacun dans cette fête de famille. Son texte : « *Gloria Patris Filius sapiens.* » appliqué d'abord à la gloire qui rejaillit sur un Évêque des honneurs rendus à un membre de son clergé à la face du diocèse, le servit aussi très-heureusement lorsqu'il montra au digne vieillard que sa gloire à lui c'était d'une part le ministère de ses enfants devenus ses collègues dans le sacerdoce, et de l'autre la foi et les bons sentiments de ses paroissiens.

La messe suivit immédiatement l'allocution : M. le Curé la célébra assisté d'un diacre et d'un sous-diacre; avec le personnel dont nous avons parlé, l'office ne pouvait manquer de pompe ni d'éclat. Touchant spectacle que ceux qui en furent les témoins n'oublieront jamais! Les habitants de Saint-Bomert, peu habitués à voir l'inconnu rompre la monotonie de leur tranquille existence, l'auront inscrit avec un noble orgueil dans les fastes de leurs souvenirs.

L'abbé Goussard.

MANDEMENT DE Mgr L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Mgr l'Évêque de Chartres a pris pour sujet de son mandement pour le saint temps du Carême le sacrement de l'Eucharistie. Après avoir établi le dogme de la présence réelle et parlé des heureux effets que la communion produit dans les âmes, le vénérable pontife termine son instruction pastorale en exhortant vivement les fidèles à s'approcher de la table sainte, et en répondant aux vains prétextes qu'on allègue pour ne pas accomplir le précepte de l'Église.

« Le fidèle qui participe souvent à nos saints mystères, dit le pieux Pontife, se gardera bien de se livrer à d'excessives appréhensions et d'écouter de vains scrupules. Il est des âmes timides et inquiètes qui se font quelquefois à elles-mêmes ce reproche : Je me nourris du Pain des forts, et je suis toujours faible. Je m'unis à la sainteté même, et je suis remplie d'imperfections : les distractions m'accablent; j'éprouve une opposition intérieure à la vertu et un penchant naturel vers le mal. Depuis si longtemps que je communie, où sont mes vertus? quelle victoire ai-je remportée sur moi-même? quels mérites ai-je acquis pour le ciel? Ame fidèle, pourquoi êtes-vous si triste et abattue (1)? Prenez courage : pourvu que vous vous humiliiez profondément à la vue de vos imperfections, que vous affermissiez chaque jour votre bonne volonté et que vous soyez bien résolue de ne point offenser votre Dieu, approchez de la Table sainte. Le concile de Trente appelle l'Eucharistie un antidote qui nous purifie des fautes journalières (2) et nous préserve des péchés mortels. N'est-il pas vrai qu'il est dans la vie naturelle des constitutions débiles qui ne sentent pas un grand attrait pour les aliments, et à qui cependant le médecin conseille de manger et même de prendre une bonne nourriture? Si ce Pain divin ne fait que vous soutenir et entretenir votre santé spirituelle, n'est-ce pas déjà beaucoup? Que deviendriez-vous si vous en étiez privée? ne tomberiez-vous pas dans la langueur et dans la mort? Suivez donc les avis de votre guide spirituel, à qui vous ferez part de vos dispositions intérieures, et approchez toutes les fois qu'il le jugera convenable et utile à votre salut.

(1) Ps. XLII, 5. — (2) Conc. Trid., sess. XIII, 2.

» Je m'adresse maintenant à ces hommes, hélas! trop nombreux, qui n'ont pas rompu avec l'unité catholique, qui vénèrent la religion et ses ministres, qui assistent le dimanche à une messe privée, récitent quelques prières et font çà et là certaines bonnes œuvres, mais qui ne communient pas; et je réponds à leurs spécieuses mais vaines allégations. Ils nous disent : Je m'abstiens, parce que j'ai encore la foi et que j'aime mieux me tenir à l'écart que de profaner les choses saintes; je m'abstiens, parce que beaucoup d'autres s'abstiennent et qu'il m'en coûte de me faire remarquer; je m'abstiens, parce que j'ai l'intention de communier un jour, et qu'alors je jouirai du bonheur dont vous me parlez sans m'être imposé aucune gêne pendant ma vie. Oh! illusion, nos très-chers frères! et que Satan est habile à tromper ceux qui, au lieu d'entendre les enseignements de l'Église, suivent leur sens privé et les fatales coutumes d'un monde indifférent et sensuel, et qui au fond entrent dans la voie large et spacieuse qui les mène à la mort (1)! Vous vous abstenez, dites-vous, parce que vous n'êtes pas digne : et qui donc est digne? L'Église ne met-elle pas dans la bouche de ses enfants, chaque fois qu'ils approchent du banquet sacré, ces paroles : « Seigneur, je ne suis pas digne? » Et, en effet, vous ne le serez jamais; mais préparez vos cœurs, purifiez votre conscience, demandez à votre Dieu qu'il dispose lui-même la demeure qu'il s'est choisie, et, sur la parole du prêtre qui tient la place de Jésus-Christ, approchez.....

» Vous vous abstenez parce que beaucoup s'abstiennent. Je le sais, et c'est la honte de plusieurs chrétiens de nos jours : la pusillanimité, la faiblesse, en un mot le respect humain... Ah! mon frère, Dieu vous a comblé de tant de biens, que vous vous ferez gloire, je l'espère, de lui appartenir. Est-ce que les officiers ou les favoris des princes rougissent d'approcher de leurs personnes? D'ailleurs, je dois le dire, cette mauvaise honte a commencé à disparaître de notre société. Dans tous les rangs, dans la magistrature comme dans l'armée, à la cour, à la ville comme dans les campagnes, on compte encore des hommes droits et généreux, qui approchent sans crainte des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et ils sont respectés. Et comment ne le seraient-ils pas, puisque, ayant une conscience tranquille, ils ont ranimé dans le sacrement de la vie l'amour du devoir, le dévouement à leurs concitoyens, à la patrie et à la famille....... »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. L'ABBÉ PAPIN,

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE CHARTRES, MISSIONNAIRE EN CHINE.

Dans l'espace d'un an, j'ai été obligé de prendre quatre fois la fuite, conduisant avec moi ma petite et intéressante famille d'orphelins, et chargés chacun de notre petit bagage nous avons escaladé les hautes montagnes qui servent de rempart à la Chine, à l'oc-

(1) Matth., VII, 13.

cident du côté du Thibet. Nous avons des chrétiens établis depuis longtemps dans ces hautes et pacifiques montagnes; leur nombre vient encore de s'agrandir par les émigrants qui comme nous ont tout abandonné pour se soustraire aux dangers de la plaine devenue désormais à peu près inhabitable. Je suis donc fixé, depuis un an, dans un lieu environné de tous côtés de montagnes si élevées qu'en hiver le soleil disparaît à midi de dessus notre horizon. Ce séjour me plaît : il a une partie des charmes d'une nouvelle Chartreuse; à cent pas de nous et au fond d'un ravin mugit un torrent impétueux : c'est le seul bruit qui trouble cette agréable solitude. J'ai fait l'an dernier l'acquisition d'un territoire, avec les aumônes que la Sainte-Enfance, cette mère nourrice des enfants orphelins de la Chine, nous envoie annuellement; le prix s'élève à environ huit mille francs de la monnaie de France. Déjà nous avons commencé à jeter les fondements d'une petite colonie agricole. Notre temps est partagé entre la prière, l'étude et le travail. Ici, tout le monde travaille, depuis le vieux grand-père à barbe blanche jusqu'au plus petit enfant que vous voyez là écosser des haricots. Ce ne sont, à dire vrai, que des travaux de fourmis, selon l'expression de nos enfants; mais enfin on travaille, et au bout de l'année on s'aperçoit avec plaisir et surprise que ces fourmis ont assez bien fourni leur temps. Ainsi, dans l'espace de quelques mois seulement, ces petites fourmis ont amassé des pierres, roulé des roches et construit à leur jardin un mur d'enceinte qui n'a pas moins de 170 toises de circonférence, plus un moulin à eau pour moudre notre blé et notre maïs, outre deux ponts, des digues et des chaussées qui sont en voie de construction. Notre moisson pour cette année est magnifique et n'a pas d'égale à deux lieues à la ronde; encore quelques jours et elle sera dans le grenier.

La moisson terminée, nous allons jeter les fondements d'une grande et belle maison, assez vaste pour recevoir une soixantaine d'enfants orphelins; mais hélas! que de choses il me manque pour mener cette œuvre à bonne fin! La première et la plus essentielle de toutes ce sont des hommes, des hommes qu'on ne trouve point en Chine, bien que sa population regorge et deverse de tous côtés, mais de ces hommes dont notre belle et chère France abonde, des hommes de charité, de zèle, d'abnégation, de dévouement, de pieux et zélés Frères des Ecoles chrétiennes, ces amis de l'enfance, ou bien encore de ces angéliques Chartreux ou Trappistes, ou enfin de ces pieux laïques dont notre chère patrie peut se priver et qui seraient si nécessaires ici; car, il faut bien vous le dire, tant que nous n'aurons point de tels auxiliaires nous serons réduits à faire peu de choses, et moins encore de choses bien faites. Mais enfin, en attendant que la divine Providence daigne venir de ce côté à notre secours, nous n'abandonnerons pas l'œuvre de Dieu, nous y consacrerons tout ce que nous avons de force et de temps à vivre.....

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MARS 1863.

ERRATUM.

Nous tenons à rectifier aujourd'hui une erreur purement typographique du dernier numéro. Le lecteur, espérant connaître les cinq ecclésiastiques élèves de M. le Curé de Saint-Bomert, comme on avait semblé le lui promettre, aura été surpris de n'en compter que quatre. Le nom omis involontairement était celui de M. l'abbé Debra, curé de Francourville.

ŒUVRE DES TABERNACLES

DANS LE DIOCÈSE DE CHARTRES.

Nous avons annoncé avec bonheur l'établissement de l'Œuvre des Tabernacles dans le diocèse de Chartres, aussitôt que nous en avons eu connaissance. Nous sommes heureux de le rappeler aujourd'hui au souvenir des associés du diocèse.

MM. les Curés qui ont agrégé leurs paroisses à cette Œuvre si précieuse feront bien de signaler au plus tôt les besoins de leurs églises, soit en linge ou ornements, soit en vases sacrés ou argenterie d'autel. Ils sont invités, pour abréger tous délais, à vouloir bien adresser, avant la fin de septembre, leurs demandes par écrit à Mme de Possesse, présidente des Dames zélatrices de l'Œuvre pour le diocèse.

L'abonnement annuel est de 3 fr. MM. les Curés et les Dames zélatrices de leur paroisse y joindront toutes les offrandes et aumônes, si petites qu'elles soient, qui pourront être recueillies pour cette Œuvre. On reçoit en même temps tous les dons en nature, tels que vieille argenterie et bijouterie, anciennes robes et étoffes de soie quelconques, morceaux de toile, batiste, mousseline blanche, fleurs artificielles, vases, chandeliers, enfin tous les objets pouvant servir au culte. Les objets en nature peuvent être remis aux Dames zélatrices, ou adressés à Mme de Villiers, directrice de l'Ouvroir des Dames de Chartres, rue Percheronne, nº 6, ou à M. l'abbé Olivier, à l'Évêché.

Lorsqu'une église reçoit un objet, destiné à en remplacer un autre qui est défectueux, elle est invitée à remettre en échange ce dernier qui lui serait inutile, et qui pourra, aux frais de l'Œuvre de Paris, être remis en état de servir à une autre église.

La multiplicité des demandes a forcé le conseil général de l'Œuvre d'exiger que les fabriques contribuent à la dépense, au moins pour certains objets. Ainsi MM. les Curés sont prévenus que les paroisses ont à payer :

100 fr. pour un ostensoir, tout en argent.
50 fr. pour un ostensoir, à pied argenté.
20 fr. soit pour une exposition, soit pour un dais, soit pour une bannière.
10 fr. pour chaque paire de Chandeliers.

L'archiconfrérie de l'Adoration perpétuelle et de l'Œuvre des Tabernacles, de Paris, s'occupant spécialement des églises pauvres des diocèses où l'Œuvre est établie, chacun de ces diocèses recevra beaucoup plus que la valeur de la somme qu'il aura envoyée, à cause des nombreuses aumônes que l'Œuvre reçoit à Paris, où elle n'a rien à donner. Ainsi, pour rendre sensibles les avantages que les paroisses du diocèse de Chartres peuvent retirer de l'Œuvre des Tabernacles, il suffit de dire que, dans le courant de 1862, le diocèse a fourni une somme de 1,800 à 2,000 fr., et qu'il a obtenu pour environ 4,500 fr. d'objets, répartis entre trente-huit paroisses.

On ne doit point perdre de vue, toutefois, que toutes les paroisses qui ont souscrit ne peuvent pas être satisfaites en une seule année; mais qu'elles profiteront successivement des diverses distributions annuelles de l'Œuvre. Celles qui ont déjà été favorisées sont invitées, ainsi qu'il est juste et convenable, à continuer leur souscription les années suivantes.

Il sera fait, chaque année, à l'Évêché de Chartres, une exposition des objets destinés par l'Œuvre aux paroisses du diocèse.

La dernière exposition a eu lieu au commencement du mois de mars, dans une des salles de l'Évêché. On y a vu des chasubles et des chapes en tapisserie d'un travail remarquable; dais, ostensoirs et vases sacrés, linges d'autel, tout était digne de fixer l'attention des visiteurs.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

MOIS DE SAINT JOSEPH.

Le mois de saint Joseph vient de finir; il s'est écoulé rapidement au milieu de cérémonies grandioses qui contrastaient avec l'uniforme et austère simplicité des féries de carême. Rien de plus beau et de plus touchant surtout que ce triduum ouvert le 16 mars à l'église de Notre-Dame de Chartres. Les préparatifs commencés depuis plusieurs jours avaient annoncé quelque chose d'extraordinaire : sous la direction du R. P. Rousseau, prédicateur de la station, plusieurs

personnes zèlées travaillaient dans l'avant-chœur; d'autres avaient prêté leur concours d'une manière différente, mais aussi utile, en envoyant des objets nécessaires à la décoration. Le lundi soir, tout est prêt; les cloches doublent leur harmonie et la foule se rend à la cathédrale; c'est l'heure ordinaire du sermon, c'est aussi l'heure des solennités nouvelles. Tout d'abord les regards se portent sur l'autel placé en avant de la grille du chœur; il y a là en effet de quoi les surprendre. De chaque côté, et à une distance égale du tabernacle, montent de larges boiseries disposées en gradins et garnies d'un nombre incroyable de flambeaux dont l'éclat tranche fortement sur les gracieuses bordures de fleurs. A droite et à gauche de ces boiseries, s'élancent comme des ifs étincelants de lumière. Au-dessus mais un peu en arrière de l'autel est une esplanade s'y rattachant par de larges tentures d'où les guirlandes se déroulent à longs replis; et partout, en haut comme en bas, l'oranger et le myrte, la blanche giroflée et le lys, symbole de la virginité. Du chapiteau qui surmonte l'esplanade, mille feux viennent se refléter sur l'ensemble, en dessinent les contours et font ressortir les détails; ils montrent à tous les yeux le chiffre du saint brodé sur un écusson que porte la croix de la grille et qu'entoure une vaste couronne de fleurs artificielles; puis l'or et le velours des magnifiques draperies qui s'étendent d'un pilier à l'autre au milieu du transept pour servir de fond au tableau. Mais tout cela n'est pour ainsi dire que l'encadrement d'un objet qui domine l'attention; cet objet si intéressant c'est la statue de saint Joseph, œuvre fort belle venue de loin, estimée surtout pour le fini des traits et l'expression du visage, comme toutes les productions de l'école allemande. Tout-à-l'heure elle va être sanctifiée par les prières de la liturgie, et Monseigneur se charge lui-même de la bénédiction. Pendant les trois jours suivants, l'image bénite resta exposée à la vénération des fidèles, et saint Joseph présida aux exercices du matin et du soir. M. le Curé de Notre-Dame dit la messe à l'autel de l'avant-chœur le mardi et le mercredi; Sa Grandeur voulut la dire le jeudi, fête de saint Joseph, pour la clôture du triduum et la communion générale.

A quatre heures après midi, les fidèles donnaient une autre direction à leurs pieuses visites. Il devait y avoir à la crypte bénédiction du saint Sacrement, et la nouvelle statue, descendue de l'église supérieure, avait pris place sur son trône dans la chapelle qui lui avait toujours été destinée. Le salut, donné par Monseigneur, se termina comme les années précédentes par un cantique délicieux que chantèrent les Petites-Sœurs des Pauvres, venues avec leurs vieillards pour offrir leurs hommages à celui qu'elles appellent si justement leur père nourricier.

Enfin le soir, aucun exercice ne devant avoir lieu à la cathédrale, l'église des Pères Maristes fut le rendez-vous d'un grand nombre de personnes. On sait avec quelle solennité se fait le mois de mars à Sainte-Foi ! Là est le centre de l'archiconfrérie de saint Joseph, là par conséquent doit régner une merveilleuse ardeur pour tout ce qui contribue à sa gloire.

A.-F. G.

— Le 19 mars, fête du glorieux saint Joseph, ne pouvait passer inaperçu dans la paroisse d'Illiers, où un si grand nombre d'âmes pieuses lui ont voué un culte tout particulier. Le matin, à la première messe et à celle de l'archiconfrérie des Mères-Chrétiennes, les communions se sont élevées à un chiffre qui prouve combien la dévotion envers le protecteur de l'enfant-Dieu rapproche les cœurs du Dieu de l'Eucharistie. L'affluence des fidèles venus le soir pour assister au couronnement solennel du saint patriarche et au salut du très-saint Sacrement, a confirmé encore cette douce et consolante vérité. La chapelle de la Sainte Vierge, dans laquelle se trouve une belle statue de ce grand saint, était rayonnante de lumières, et ses feux multipliés faisaient admirablement ressortir toutes les beautés de détail que renferme ce délicieux sanctuaire. De magnifiques arbustes entouraient la statue et prêtaient ainsi à l'art tout le charme de la nature. Une chaleureuse exhortation ayant pour objet d'exciter de plus en plus la confiance envers le chaste et virginal époux de Marie, une couronne étincelante posée avec pompe sur le front de l'humble descendant des rois de Juda, des cantiques entraînants et joyeux, tout cet ensemble de pieuse allégresse venant suspendre les douloureuses considérations sur la passion du Sauveur, remplacer le deuil de nos autels, et les graves accents de la liturgie sacrée, était pour l'âme ce qu'est l'oasis pour le pélerin du désert, ce repos, ce rafraîchissement, cette paix qui renouvelle ses forces épuisées et lui permet de fournir jusqu'au bout la longue et pénible carrière de la pénitence qui lui reste à parcourir encore avant d'arriver au jour si désiré du solennel alleluia!

— La dévotion à saint Joseph convient aux riches comme aux pauvres, aux grandes cités comme aux petites bourgades, néanmoins elle prend un caractère encore plus touchant quand, semblable à la fleur des champs, elle se développe au milieu de nos campagnes, quand elle s'empare du cœur des simples villageois, de ces ouvriers, de ces laboureurs dont les sueurs quotidiennes arrosent leurs sillons; aussi, lorsque l'on voit ces hommes au front hâlé par le soleil, au visage couvert de rides précoces, aux mains durcies par le travail, entourer une image de l'humble charpentier de Nazareth, on sent que leurs prières doivent être d'un prix inestimable aux yeux du sublime patron des travailleurs, et l'on comprend mieux encore le sens de ces paroles divines : « Bienheureux les pauvres! bienheureux ceux qui souffrent! bienheureux ceux qui pleurent! » et c'est pourquoi l'inauguration d'une statue de saint Joseph dans la paroisse rurale de Marchéville, qui a eu lieu le premier dimanche du mois de mars, a causé de si vives émotions aux personnes accourues des paroisses voisines pour assister à cette belle cérémonie, dont nous allons essayer de faire une rapide esquisse.

Un trône, surmonté d'une sorte de baldaquin, était dressé au milieu du chœur; il supportait une statue de saint Joseph entièrement voilée. Une foule compacte se pressait dans l'édifice sacré

pour assister à la célébration des saints mystères qui fut suivie d'une excellente instruction sur les grandeurs et le pouvoir du saint patriarche. Quand le sermon fut terminé, quatre charpentiers, faisant l'office de garde d'honneur, s'approchèrent de la statue; vinrent ensuite de jeunes villageois portant soit les insignes (1), soit les emblêmes du saint (2). Alors le pasteur, accompagné des chantres et des enfants de chœur, vint au pied du trône et enleva le voile qui dérobait la statue aux pieux et curieux regards. En ce moment un frémissement général courut dans l'assemblée, tous les yeux étaient portés sur cette belle représentation du père adoptif de l'Enfant-Jésus, et chacun de ceux qui avaient contribué par de généreux sacrifices à orner leur église de ce précieux objet, le contemplait avec joie et amour. La bénédiction de la statue et une procession dans l'église couronnèrent dignement cette pieuse matinée. Pendant tout le reste du jour, de nombreux fidèles se succédèrent au pied de la sainte image, et, quand le soir venu, la cloche rappela par ses tintements répétés que l'heure était arrivée de retourner dans la maison du Seigneur, une affluence encore plus grande que celle du matin, vint prouver que ce nouvel appel avait été compris. Après le chant des complies, il y eut une procession dans l'intérieur du village. Les porte-insignes et les porte-emblêmes précédaient la statue de saint Joseph qui était portée par deux charpentiers et entourée par les quatre gardes d'honneur. Les enfants des écoles marchaient en avant, rangés en deux files. Ils tenaient chacun dans leurs mains un oriflamme aux brillantes couleurs, et leurs voix innocentes faisaient retentir les airs de cantiques en l'honneur du saint patriarche. Au retour, l'église était parfaitement illuminée, un grand silence se fit, et M. l'abbé Raulx, le pieux orateur de cette belle journée, monta de nouveau en chaire et sut trouver de ces accents sympathiques et entraînants qui lui sont si familiers et qui ont sur les cœurs une puissance irrésistible.

Il consacra ensuite la paroisse entière à saint Joseph. Le recueillement de la foule pendant qu'il parlait, les larmes qui s'échappaient de bien des yeux, prouvaient que les habitants de Marchéville ratifiaient les engagements pris au nom de tous et qu'ils y seraient fidèles.

Un *triduum* avait précédé l'érection de la statue, une neuvaine la suivit, et ces jours d'édification et de bonheur pour la paroisse eurent pour clôture la pose de la statue sur l'autel qui porte le vocable de saint Joseph.

Voici l'arbre, diront peut-être quelques-uns, mais montrez-nous les fruits.

Ils sont déjà nombreux : plusieurs brebis égarées revenues au bercail, un grand élan de piété envers saint Joseph, patron de la bonne mort, le protecteur des familles chrétiennes; enfin ce que

(1) Une hache, une équerre, un compas et une scie.
(2) Un lys, une branche d'olivier et une branche d'amandier, surmontés d'une colombe.

nous appellerions volontiers le bouquet de la fête, de jeunes enfants interrompant chaque jour les jeux de leur âge pour venir faire, comme ils le disent naïvement, une petite visite au bon saint et lui demander de devenir sages, studieux et obéissants, tels sont les faits qui démontrent encore mieux que les paroles combien la dévotion à saint Joseph attire de bénédictions et de grâces sur le ministère pastoral. ***

STATION DU CARÊME A LA CATHÉDRALE.

La station du Carême qui va se terminer dans quelques jours se passe à la cathédrale d'une façon fort édifiante. Le R. P. Rousseau, dont les sermons furent suivis, il y a huit ans, avec un empressement mémorable, a rencontré cette année les mêmes sympathies. L'auditoire est très-varié ; bon nombre d'ouvriers, publiquement informés de la gratuité des places, usent de ce bénéfice et sont assidus aux prédications. Le 17 mars, les hommes étaient convoqués à l'exclusion des femmes, et l'on fut heureux de voir se grouper autour de la chaire et dans les bas-côtés tant d'auditeurs de toute condition et de tout rang. D'ailleurs, rien n'a été oublié pour rendre agréable l'assistance aux exercices et en même temps pour attirer les bénédictions du ciel : le triduum en l'honneur de saint Joseph a été suivi d'une neuvaine en l'honneur de Marie, refuge des pécheurs; et, à cette occasion, l'autel toujours illuminé à grands frais a subi quelques changements dans l'ornementation, mais sans rien perdre de sa magnificence. A force de répétitions particulières et générales, le prédicateur est venu à bout d'imposer l'habitude du chant à la généralité de l'auditoire; l'assemblée divisée en deux chœurs, celui des hommes et celui des femmes, répétait avec un entrain jusqu'alors inconnu les litanies et les cantiques entonnés par les élèves du séminaire. Quelle sublimité d'effets dans ces immenses unissons confondant leurs échos sous les voûtes d'une cathédrale ! En considérant cette multitude qui tenait à la main le fameux recueil de cantiques à cinq centimes l'exemplaire, et répétait à cœur joie les séries de refrains, nous nous rappelions nécessairement ce que nous avons dit naguère : « Le chant peut servir à christianiser », et nous aurions pu nous écrier : « *Chantez, chantez, il en restera quelque chose.* »

OFFRANDES A NOTRE-DAME.

Il y a peu de jours, une pieuse mère apportait à Notre-Dame de Chartres un cœur en vermeil, en reconnaissance d'une grâce obtenue par sa fille dans une circonstance difficile; elle faisait un don du même genre à une chapelle de Notre-Dame de la Salette, à celle du Cœur de Jésus et à celle de saint Joseph. Dans l'ardeur et la simplicité de sa foi, elle avait compris qu'on ne paie jamais avec trop de largesse les bienfaits du ciel, et que d'ailleurs la gratitude n'est qu'un plaisir de plus.

— Demandez et vous serez exaucés, donnez et il vous sera donné; c'est la parole de l'évangile, c'est un fait d'expérience. Nous savons trois pères de famille, habitants de la même contrée mais non de la même localité, qui sont maintenant plus que jamais fondés à le croire. Voyant approcher pour leurs fils le commencement de la grande année (c'est ainsi que les familles appellent souvent l'année de la conscription), nos braves gens songeaient à prendre leurs mesures pour détourner de leurs têtes les suites fâcheuses d'une loi généralement redoutée. L'un d'eux se recommande au patron de sa paroisse et il promet 300 francs pour la fabrique de l'église; l'autre a recours à Notre-Dame de la Salette dont le pélerinage est établi près du village où il réside, et il assure 100 francs pour sa chapelle; le troisième, enfant de Notre-Dame de Chartres, compte bien qu'elle ne l'oubliera pas, 100 francs sont destinés pour son sanctuaire. Le jour du tirage arrive; le second est servi à merveille, honneur à Notre-Dame de la Salette! promesse faite, promesse accomplie. Quant au premier et au troisième, le sort est loin de leur sourire, ils sont au contraire des moins heureux; leurs vœux doivent-ils donc être inutiles? Non, ce n'est là qu'une épreuve de leur foi; nous verrons dans un mois au jour de la révision. Arrive enfin l'époque décisive. Le bon saint d'une part, et de l'autre la patronne du diocèse, voient les prières redoubler de ferveur. Dès le lendemain le joyeux villageois tirait ses cent écus du coin de son mouchoir et les comptait sous les yeux de son curé; de son côté le confrère de la ville, moins riche mais non moins généreux, ne se sentait plus de bonheur; lui aussi il avait été exaucé, et il avait le même devoir à accomplir.

FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

Cette année, la fête du 15 mars coïncidant avec le dimanche, a été différée et remise au lendemain; mais une pluie opiniâtre mit obstacle à la cérémonie annuelle. La procession ne put sortir de la cathédrale, et les fidèles durent se contenter de leur visite isolée à la chapelle de Notre-Dame de la Brèche; au reste ils s'y succédèrent en aussi grand nombre que d'habitude. Le chapitre avec le clergé paroissial reporta sur la Vierge du Pilier ses hommages solennels à la Reine de la victoire. La procession, qui se fit au dedans de l'église, ne fut pas dépourvue de tout éclat. On remarquait aux premiers rangs, bannière en tête, les élèves de l'Institution Notre-Dame de Chartres. Ce jour, on le sait, est celui qu'ils ont choisi pour leur fête patronale, et ils n'ont pas failli à leurs usages dans la manière de la célébrer. Messe en musique à l'église sous-terre, sermon par le prédicateur de la station du Carême, et le soir salut solennel, rien n'a manqué aux désirs de leur piété, à l'édification de leurs familles. Nous avons remarqué cette année encore le bonheur des élèves de l'Institution dans l'exécution de leurs morceaux; le zèle qui exerce leur aptitude musicale la dirige de préférence vers le chant des louanges du Seigneur et de Marie : nous n'en doutons point, plus tard ce sera pour eux un bien utile souvenir.

STATUE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Notre numéro d'octobre, annonçant l'érection d'une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Salette à Serez, paroisse d'Orrouer, signalait aux lecteurs le besoin d'une statue modelée sur la céleste apparition : immédiatement quelques offrandes vinrent se joindre aux petits fonds de l'entreprise. La souscription ouverte pour l'ornementation de la chapelle n'est point close, et déjà pourtant l'espérance des ressources futures, encouragée par la vue des ressources acquises, repose sur d'assez bons fondements pour qu'on s'occupe de réaliser le premier vœu des pélerins d'Orrouer. On a commandé la statue, la statue est en chemin, elle touche presque au terme du voyage : sur les 500 kilomètres et même davantage que mesurait sa route, elle n'en a plus qu'une vingtaine à parcourir. Partie de Grenoble sous la garde de la Providence, elle est maintenant chez nous; la Maîtrise de la cathédrale ou maison des Clercs de Notre-Dame de Chartres tenait à honneur de lui donner l'hospitalité. Qu'elle est belle, cette image de Notre-Dame de la Salette! Tout le monde veut la voir, tout le monde en est ravi. L'expression de l'enthousiasme, émanée chez la plupart de ceux qui la contemplent d'un amour instinctif pour les vraies œuvres d'art, se confirme par les éloges raisonnés venus de maint connaisseur. C'est bien là en effet cette grande dame dont parlaient Maximin et Mélanie, avec son diadème, son large fichu bordé de roses, sa robe éclatante de blancheur et parsemée de pierres précieuses. Le brillant de la dorure prodiguée sur une partie de ses vêtements rappelle la splendeur lumineuse qui jaillissait de sa personne sacrée. On admire dans cette image la régularité des proportions, la majesté de l'attitude, l'aisance du maintien; mais ce qui frappe le plus vivement, c'est la vérité qui règne dans l'ensemble des traits de la physionomie; la dignité, la douceur et la tristesse y ont imprimé leur caractère, et le génie de l'imitation vous étonne devant ces larmes qui coulent si naturellement de ses yeux tendrement inclinés, larmes que vous explique la présence des instruments de la Passion suspendus à son cou et fixés sur sa poitrine. Ajoutons à tout ce que nous avons dit que ce magnifique morceau de statuaire n'est ni de métal ni d'aucune composition plastique, mais de bois; c'est un détail de plus en faveur du mérite à apprécier ici. Le ciseau du sculpteur fut évidemment conduit par une pensée bien chrétienne et par une dévotion ardente envers Marie. On répète à Grenoble et ailleurs que M. F. Rostaing a laissé loin derrière lui les artistes vulgaires; inutile pour le croire de connaître les nombreuses statues de saints ou de saintes sorties de son atelier : celle dont nous venons de parler suffit amplement pour justifier et pour accroître sa réputation.

M. F. Dubois, de Chartres, prépare pour la chapelle des décorations en harmonie avec l'objet du pélerinage, c'est-à-dire que nous devons attendre de jolies peintures murales; avec cet artiste aussi l'on a droit de compter d'avance sur le succès.

L'abbé Goussard.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS D'AVRIL 1863.

TOURNÉE DE CONFIRMATION.

Monseigneur l'Évêque de Chartres a commencé le lundi de Pâques sa tournée de confirmation. Cet énoncé, si simple en apparence, est néanmoins l'expression d'une de ces choses grandes comme la religion sait les faire, sublimes comme un Dieu sait les concevoir et les exécuter. Il serait trop long d'énumérer ici les effets surnaturels produits sur les âmes par le sacrement qui leur confère l'Esprit-Saint avec la plénitude de ses dons et de ses grâces; nous dirons donc seulement aux nouveaux confirmés en nous servant des paroles d'un vénéré Pontife :

« L'onction sacrée éclaire; elle enseigne au dedans, elle ouvre les » yeux; elle fait répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. » Vous êtes un royal sacerdoce, dit saint Pierre aux enfants du » chrême; vous êtes une nation sainte pour annoncer les puissances » de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. » C'est lui qui fait les rois, les hommes qui commandent au monde, » mais d'abord à eux-mêmes. Vous êtes des rois, foulez donc aux » pieds de la terre sa vie animale, triviale, fangeuse; que votre » âme soit la reine de votre corps, et qu'elle obéisse elle-même à » ce Dieu : car le servir, c'est régner.

» Soyez prêtres, offrez chaque jour vos prières dans ce corps qui » est un temple vivant, oint et consacré; offrez votre vie comme » une hostie d'agréable odeur au Dieu qui vous a créé. Soyez pro- » phètes, annoncez au monde aveugle et endormi les vérités des » siècles futurs, le paradis, l'enfer, l'éternité ! »

Ces considérations admirables n'ont rien d'exagéré, rien n'élève l'homme comme les pensées de la foi, rien ne le rapetisse, ne le rabaisse, comme les rêves de l'orgueil ou les vains et froids calculs des intérêts matériels.

Voyez ces pauvres enfants agglomérés dans une manufacture : leur regard est éteint; leur corps est en souffrance ; leur esprit n'a aucun ressort; ils sont réduits pour ainsi-dire à l'état de *machine*, rien ne révèle en eux ni grandeur, ni beauté morale; voilà comment les traite l'industrie. Mais si la scène change , si vous assemblez ces mêmes enfants dans le temple saint, pour y recevoir l'onction sainte de la main d'un pontife apôtre, voilà que ces petits, naguère méprisés et avilis, viennent, par la grâce du

sacrement, d'acquérir une dignité suprême, un caractère indélébile et sacré qu'aucun effort humain, aucune puissance de la terre, ne sauraient leur enlever. Oh! pour tout être qui veut réfléchir, ce parallèle est saisissant, et tout à l'avantage de notre sainte religion. Pour nous, faut-il l'avouer, jamais l'évêque catholique ne nous semble plus touchant que lorsqu'il parcourt les hameaux, les bourgades, afin de transformer en parfaits chrétiens, en athlètes du Christ, ces humbles villageois que le monde ignore peut-être, mais dont notre grand Dieu se souvient!

Souvent aux pieds du pontife se succèdent et l'enfant et le vieillard, le premier, venant demander au Sacrement qui fait « les fronts d'airain, » selon la belle expression d'un de nos plus illustres prélats, la grâce de ne jamais rougir de la religion de Jésus-Christ; l'autre, la force nécessaire pour supporter courageusement les défaillances du dernier âge et les luttes des derniers combats. Ces contrastes ne sont pas rares, surtout dans nos campagnes. Ainsi on nous citait un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui a été confirmé dernièrement à Charonville, avec les enfants de la paroisse. A Illiers, le chef-lieu de canton, on a remarqué aussi plusieurs adultes. La cérémonie s'est passée dans cette ville avec un ordre et un recueillement remarquables. Monseigneur a été reconduit processionnellement au presbytère et comme, au détour d'une rue, les longues files, formées par les écoles et les confréries, se trouvaient longtemps stationnaires, une personne s'informa pourquoi elles cessaient de marcher : c'est que Monseigneur bénit les petits enfants, lui fut-il répondu. On aurait pu ajouter : « Nos prêtres ne font pas comme autrefois les disciples, ils n'empêchent pas les mères d'approcher, aussi se pressent-elles en foule sur ses pas. » Ce tableau tout évangélique d'un Évêque entouré de mères lui présentant les chers objets de sa tendresse pour qu'en les bénissant, il leur porte bonheur, remue toujours profondément les âmes, provoque les plus respectueuses sympathies et fait verser d'abondantes et bien douces larmes!

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Depuis le mardi 7 avril jusqu'au jeudi 16, Monseigneur a donné successivement la confirmation dans les paroisses suivantes : Brou, Yèvres, Gohory, Unverre, Frazé, Thiron, Saint-Denis-d'Authou, Frétigny, Méréglise, Bullou, Illiers, les Corvées, Charonville, Dangeau et Blandainville.

Le dimanche 19, Digny et Senonches recevaient à leur tour la visite du premier pasteur du diocèse.

Le lendemain, lundi 20, une fête religieuse avait lieu dans l'église de cette dernière paroisse. Un autel de pierre, dont les belles sculptures sont dues au ciseau d'un artiste habile de Paris, recevait les onctions saintes au milieu des cérémonies ordinaires mais toujours si imposantes qu'accompagnent cette consécration. La présence d'une quinzaine d'ecclésiastiques et d'un grand nombre de fidèles ajoutait à l'éclat de cette solennité.

Le riche autel, objet de la cérémonie, n'avait pas du reste le privilège d'attirer seul les regards des spectateurs. Une restauration complète avait en effet merveilleusement transformé tout le sanctuaire de l'église. Quatre vitraux spendides, sortis de l'atelier des dames carmélites du Mans qui depuis longtemps déjà se sont fait un renom pour ce genre de travail, n'étaient pas l'ornement le moins admiré de tous. Ces vitraux placés de chaque côté du sanctuaire représentent, le premier, sainte Barbe, le second, saint Augustin écrivant la règle de sa communauté religieuse, le troisième, saint Sébastien, et le quatrième, saint Cyr et saint Julitte, seconds patrons de la paroisse. Le fond est occupé par une belle statue de la Sainte-Vierge, exécutée d'après le type de celle qui est à Notre-Dame-des-Victoires l'objet d'une si grande vénération.

— Les vitraux de Senonches nous rappellent le chemin de croix de l'église paroissiale d'Anet, dont l'érection a eu lieu il y a déjà quelques mois. Ce chemin de croix réalise une idée très-heureuse qui sera sans doute exploitée par plus d'une église. Les scènes de la passion du Sauveur qu'on représente aux diverses stations du *Via Crucis* pour exciter la piété des fidèles, sont ici figurées dans autant de vitraux qui forment pour l'église une riche et utile décoration.

Puisque nous parlons d'Anet, disons que les âmes chrétiennes de cette localité trouvent un aliment précieux pour leur dévotion dans les fêtes si touchantes de l'Adoration réparatrice qui, établie primitivement dans la chapelle du château, a été transférée depuis dans l'église paroissiale.

— Un chemin de croix a été érigé, il y a quelque temps, dans l'église d'Intreville, grâce à la munificence d'une famille généreuse de la paroisse.

— Les offices de la fête de Pâques attirent toujours à la cathédrale un concours extraordinaire. Le miracle si éclatant et si fondamental de la résurrection du Sauveur est un de ces faits qui restent le plus longtemps debout dans les consciences les plus dépourvues de souvenirs religieux, dans les cœurs les moins catholiques; et bien des gens, chrétiens seulement de nom, obéissent encore à l'heureux instinct qui les rapproche de la masse des fidèles au jour de la solennité pascale. Il faut dire aussi que ce jour-là, l'Église déploie toutes les beautés de la liturgie et fait appel à tout ce qui peut relever la majesté du culte. Cette année, la cathédrale de Chartres se sera distinguée entre les autres églises, nous le croyons sincèrement, au point de vue du chant, cette partie intégrante des cérémonies publiques. L'orchestre a présenté à l'auditoire un genre de morceaux qui ne pouvait manquer de lui plaire. Une messe de Palestrina, cette illustration du XVI[e] siècle, ou plutôt de tous les temps, qui a mérité le nom de prince de la musique, voilà un de ces chefs-d'œuvre admirables à la chapelle Sixtine, à Rome, à Saint-Eustache, à Paris, mais admirables aussi certainement dans le chœur de Notre-Dame. L'effet produit par ces phrases si douces, si pieuses, passant par le flux et le reflux des *forte* et des *piano*, de la vivacité de l'allégresse à l'humilité de l'adoration et de la prière,

dépend peut-être à un égal dégré de leur valeur intrinsèque et de leur exécution ; or nous tenons à dire que les auditeurs, savants et non savants, ont été enchantés de l'une et de l'autre. L'oreille des assistants, rendue néanmoins difficile par l'audition d'un chef-d'œuvre au *Kyrie* et au *Gloria*, a encore été on ne peut plus satisfaite du morceau de l'offertoire qui a jailli avec tant de verve et de succès sous les doigts de l'habile organiste de Notre-Dame. M. Becker avait eu l'excellente idée de prendre pour thême le chant de circonstance, *O filii et filiæ :* au témoignage de plusieurs artistes présents, la manière dont il l'a développé lui a fait le plus grand honneur.

On ne connaît pas encore le produit des quêtes faites le jour de Pâques, en faveur des séminaires, dans toutes les églises du diocèse. Toutefois, si l'on en juge d'après celle de la cathédrale, le résultat sera encore un peu meilleur que l'année précédente.

C'est un symptôme heureux que nous aimons à signaler. Malgré ce que peuvent dire et écrire les libres-penseurs, la partie saine de la société comprend en effet de plus en plus le besoin qu'on a du prêtre pour entretenir la vie morale au sein de nos populations, et elle sent la nécessité de venir en aide aux établissements religieux où des enfants dénués, pour la plupart, des biens de la fortune, mais riches de foi et de charité, apprennent, durant une douzaine d'années, à se dévouer pour leurs frères et à mener jusqu'à la fin de leurs jours une vie d'immolation et de sacrifice.

— Le clergé du diocèse de Chartres vient de faire deux nouvelles pertes bien regrettables. M. l'abbé Besnard, curé du Tremblay, est décédé le dimanche 19 courant, dans la 61e année de son âge, après une maladie de quelques jours. Le lendemain, M. l'abbé Philippe, curé de Dammarie, à qui une forte constitution semblait naguère encore promettre une longue carrière, s'éteignait à cinquante-sept ans, épuisé par par plusieurs mois de cruelles souffrances.

— Le nombre considérable des paroisses du diocèse actuellement privées de pasteurs doit exciter plus que jamais le zèle des âmes chrétiennes à favoriser le développement et la culture des vocations ecclésiastiques. L'important toutefois n'est pas tant de préparer beaucoup de sujets, que de bien choisir ceux qui annoncent d'excellentes dispositions.

— La conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Chartres a célébré, il y a quelques jours, la fête du patronage de saint Joseph, et a tenu à cette occasion sa réunion annuelle à l'évêché, dans le lieu ordinaire de ses séances.

— Nous n'avons encore reçu aucun renseignement sur les missions qui ont été données dans le diocèse durant le saint temps du Carême. Nous transmettrons à nos lecteurs, à mesure que nous les connaîtrons, tous les détails édifiants qu'on voudra bien nous communiquer.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

À

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MAI 1863.

LETTRE CIRCULAIRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Mgr l'Évêque de Chartres vient d'adresser à son clergé une lettre circulaire relative à différents objets. Il y est question de la retraite ecclésiastique, des conditions d'admission au grand Séminaire et au petit Séminaire de Saint-Cheron, enfin de l'emprunt contracté par le Saint-Père.

La retraite ecclésiastique commencera, cette année, le 12 juillet au soir, pour finir le 18 au matin ; elle sera donnée par le R. P. Petetot, que le clergé du diocèse a déjà eu le bonheur d'entendre il y a cinq ans.

— Aucun élève ne sera admis au grand Séminaire sans avoir subi un examen sérieux sur les matières indiquées dans un programme dressé par les supérieurs des divers établissements diocésains.

— L'examen pour l'admission des élèves au petit Séminaire de Saint-Cheron aura lieu le 4 août, de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

Comme il n'y a pas à Saint-Cheron de classe inférieure à la *septième*, un enfant ne peut y être admis : 1° s'il ne sait point le catéchisme du diocèse; 2° s'il ne peut écrire au moins une demi-page de dictée en français en observant suffisamment les règles de l'orthographe, et s'il ne peut en faire l'analyse grammaticale; 3° s'il ne possède bien la première partie de la grammaire latine jusqu'à la syntaxe, et s'il ne fait un petit thème en observant les règles de cette première partie; 4° s'il ne fait une facile version avec analyse grammaticale.

Pour être admis dans la classe de *sixième*, il faut de plus savoir la syntaxe latine jusqu'à la méthode, la grammaire grecque jusqu'aux verbes contractes, les faits principaux de l'histoire sainte, les vers de la géographie de M. l'abbé Flèche, et être en état de résoudre des problèmes faciles sur les quatre premières

opérations de l'arithmétique. Les élèves doivent en outre faire un thème selon toutes les règles de la syntaxe, et une version dont le texte égale les difficultés des premiers chapitres du *de Viris*.

Il serait extrêmement désirable que tous les enfants présentés appartinssent à des familles solidement chrétiennes : ce serait une précieuse garantie pour leur vocation. Mais au moins faut-il que ces familles soient honnêtes et jouissent d'une bonne réputation. Quant aux enfants eux-mêmes, on doit trouver en eux des sentiments de piété en rapport avec leur âge, de la docilité, de l'intelligence, l'amour du travail, une santé régulière et le désir d'embrasser l'état ecclésiastique.

— Le Saint-Père a résolu d'émettre le reliquat de l'emprunt romain de 1860. Les titres définitifs de 1,000 fr., de 500 fr. et de 100 fr. seront offerts à de meilleures conditions. Le taux en est fixé à 74 francs pour 5 francs de rente. L'emprunt peut être contracté à Paris chez M Blunt, ou à Chartres chez M. Chauveau, banquiers.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter, dit Monseigneur en terminant, que tout ce qui se rattache à la cause du Saint-Père doit nous intéresser vivement; nous entrerons donc, selon notre pouvoir, dans les vues de Sa Sainteté, en lui facilitant les mesures qu'il se voit dans la nécessité de prendre en ces temps toujours difficiles. »

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

TOURNÉE DE CONFIRMATION.

Dimanche	3 mai,	conf. à Béville-le-Comte;
		— à Auneau (Aunay, Roinville, Oinville);
Lundi	4 mai,	consécration de l'autel d'Aunay;
Mardi	5 mai,	conf. à Denonville (Denonville et Maisons);
Mercredi	6 mai,	— à Oysonville (Oysonville et Granville);
		— à Sainville (Sainville, Garancières, La Chapelle);
Dimanche	17 mai,	— à Saint-Piat;
		— à Maintenon (Maintenon et Pierres);
Lundi	18 mai,	— à Hanches (Hanches et Saint-Martin);
		— à Yermenonville (Yermenonville, Ecrosnes);
Mardi	19 mai,	— à Gallardon;
Mercredi	20 mai,	— à Gas;
Jeudi	21 mai,	— à St-Symphorien (St-Symphorien et Bleury);
		— à Levainville;
Lundi	25 mai,	— à Berchères-l'Évêque;

Nous ne devons clore cette liste qu'en exprimant le regret de ne pouvoir donner de détails sur ce qui s'est passé dans ces différentes

paroisses à l'occasion des visites de Sa Grandeur. Rien d'assez positif ne nous a été transmis.

— Le samedi 30 mai, Mgr l'Évêque de Chartres a ordonné 5 prêtres, 1 diacre, 11 sous-diacres, 15 minorés, 22 tonsurés. La retraite d'ordination a été prêchée par le R. P. Chaignon, de la Compagnie de Jésus.

— M. l'abbé Calluet, chanoine honoraire, ancien principal du collége de Chartres, a été inhumé sur la paroisse de la cathédrale, le lundi 18 mai.

— Les RR. PP. Maristes de Chartres ont donné cette année une mission à Courtalain. Commencée vers le milieu du carême, elle s'est terminée après Pâques. Le P. Favre, qui l'a prêchée, a été très-goûté et très-suivi. Tous les soirs il réunissait autour de sa chaire un nombreux auditoire avide de l'entendre. Ses instructions toutes pratiques, mêlées de conférences instructives sur les principaux devoirs du chrétien et les vérités les plus importantes de la religion, ont fait un corps de morale et de doctrine à la portée de tous, qui a produit beaucoup de fruit dans les âmes. Bien des préjugés contre la religion et les missions ont été détruits, bien des retours ont été opérés, des communions nombreuses ont eu lieu; l'effet principal s'est fait sentir surtout sur ceux qui pratiquaient déjà et qui ont reçu de la mission une impulsion pour le bien qui, il faut l'espérer, ne se ralentira pas.

Toute la population s'est prêtée avec empressement, par des dons et des travaux, à donner de l'éclat aux fêtes nombreuses qui ont eu lieu pendant la mission. On peut dire que le missionnaire, en s'en allant, a emporté les regrets de toute la paroisse, et que ceux mêmes qui n'ont pas eu le courage d'aller jusqu'au bout en approchant des sacrements, ont rendu justice à son zèle et à son dévouement.

La paroisse de Saint-Pellerin a pris aussi une part active à la mission.

FÊTE DE LA SAINTE ENFANCE A LA CATHÉDRALE.

C'est toujours une grande et belle chose qu'une fête de la Sainte-Enfance. Spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes! Aussi ces fêtes se multiplient-elles partout, et partout elles font bénir l'œuvre elle-même en donnant occasion de faire connaître son but, de faire apprécier ses immenses résultats. Il y a quelques semaines les paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Aignan avaient la leur; le 26 mai c'était le tour de la paroisse Notre-Dame. Cette cérémonie, presque improvisée, se présentait avec tous les charmes qu'on a su lui donner depuis plusieurs années. La nef était remplie par des enfants de tout âge; ce jour-là (et c'est la moindre des choses) chaque institution, chaque pensionnat doit se faire gloire de prendre sa place à une même

assemblée, où les prières, parties de mille bouches, se confondent avec les élans d'un même zèle aux pieds de l'Enfant Jésus, qui ne fait exception de personne, qui veut récompenser le bon cœur de tous et voir du même œil l'aumône abondante de l'enfant riche et les désirs généreux de l'enfant pauvre.

M. l'abbé Legendre adressa au jeune auditoire une délicieuse allocution dont nous aurions voulu reproduire plusieurs passages. Heureusement que, pour combler cette lacune, le directeur dévoué de la Sainte-Enfance nous a livré les documents mêmes qui avaient servi de base à son petit discours. Ce sont deux lettres de la sœur Benjamin, supérieure des sœurs de Saint-Paul de Chartres en Chine et en Cochinchine. Nous avertissons d'avance nos lecteurs que ces lettres n'étaient pas destinées à l'impression ; écrites au courant de la plume, elles peuvent offrir quelques incorrections de style, qui ne feront aucun tort à la réputation de talent de l'honorable correspondante.

1re LETTRE.

Saïgon, le 24 août 1862.

Monsieur le Directeur,

.....Je n'oublie ni vous, ni nos bonnes zélatrices, ni nos chers petits associés de la Sainte-Enfance, et c'est avec le plus grand plaisir que j'en ai reçu des nouvelles par nos chères sœurs qui viennent d'arriver. Je vous remercie de l'argent et de l'étoffe que vous nous envoyez et qui rendra nos marmots bien joyeux. Je regrette que vous n'y ayez joint des chapelets, car nous voilà au bout: nos enfants en sont insatiables, et dès qu'ils sont chrétiens ils veulent passer un chapelet à leur cou. Les treize petits adultes qui ont été baptisés dans notre chapelle le jour de la très-sainte Trinité en ont fait l'objet de leur demande au sortir de la chapelle.

Savez-vous que Hong-Kong est devenu chartrain une fois de plus, puisqu'il a maintenant pour supérieure notre chère sœur Marie-Ambroise? vous ne sauriez maintenant l'oublier. Je ne vous donnerai pas de nouvelles de ce cher asile; cette bonne sœur qui est une excellente mère pour tous nos petits anges, doit vous en parler souvent et elle peut vous en parler d'une manière plus précise et plus intéressante, puisqu'elle raconte ce qui se passe sous ses yeux. Vous savez sans doute, monsieur l'Abbé, que sans perdre entièrement de vue notre asile de Hong-Kong, je suis fixée à Saïgon; les œuvres que nous y avons commencées y prennent chaque jour une extension nouvelle par la bénédiction de Dieu.

Nous avons à desservir les hôpitaux de Saïgon et de Mytho; l'arrivée de nos sœurs nous permet d'en envoyer à ceux de Bienhoà et de Baria; mais outre cette œuvre qui nous permet de bander bien des plaies et d'adoucir bien des douleurs, nous y avons notre œuvre

chérie, la Sainte-Enfance, qui ne nous donne pas moins de consolations, et de plus vous savez que nous avons à notre orphelinat une cinquantaine d'enfants de martyrs, dont plusieurs sont des petits confesseurs de la foi. Nous avons déjà près de cent enfants, et l'on m'assure qu'avant quatre ou cinq ans nous pourrons en avoir six cents. Cela est une belle espérance, n'est-il pas vrai? et la moisson semble se bien préparer; mais il faut bien compter sur la Providence pour oser penser à une semblable entreprise, quand on n'a pas posé la première pierre de l'édifice qui doit contenir tous ces enfants payens à convertir, tous ces pauvres orphelins que vient de faire la guerre et plus encore la barbarie des payens. Nous comptons aussi avoir une école pour les jeunes filles annamites; cette école est déjà commencée, les premières élèves savent épeler passablement. Lorsque nos petites filles de la Sainte-Enfance sont en âge, elles vont à l'école et apprennent aussi à coudre, ce qui n'est pas peu ici; et si une petite française de six à sept ans voyait une femme annamite tenir son aiguille comme un poinçon et percer son ouvrage comme avec une alène, il est certain qu'elle en rirait et pourrait se dire, à bon droit, plus habile.

Nos garçons ont leur maîtresse qui leur fait l'école à part; pour ceux-ci, nous avons un fort beau terrain sur lequel nous les ferons travailler. Il est plus utile pour eux de savoir remuer la bèche que l'aiguille, ce qui, non plus, n'est pas sans utilité dans ce pays, car plus d'une fois j'ai ri de bon cœur à Hong-Kong, en voyant de graves chinois occupés à faire les robes de bal des dames anglaises.

J'ai été obligée d'interrompre cette lettre qui, à mon grand regret, n'a pu être achevée pour la dernière malle; je la reprends aujourd'hui, j'espère être plus heureuse.

Je suis allée à Bienhoà conduire nos chères sœurs à l'hôpital français, où plus d'un cœur a battu en les voyant arriver, car elles y étaient vivement désirées, et le joli local qu'on leur a préparé est une preuve de la bienveillance qu'on avait à l'avance pour elles. On fait ordinairement ce voyage en quatre heures et demie. Ce jour-là, arrivées en vue de Bienhoà et près de gros rochers qui barrent une partie de la rivière, le courant était si fort et l'eau si basse, qu'il nous a fallu stationner près de cinq heures, et ce n'est qu'à neuf heures du soir que nous sommes débarquées, car il faut vous dire que les plus belles routes de ce pays sont les fleuves et les rivières, qui sont sillonnées continuellement par nos canonnières ainsi que par des milliers de barques et de jonques annamites.

Je n'ai pas vu souvent de plus joli site qu'à Bienhoà, chef-lieu de la province de ce nom qui passe pour la plus riche de la basse Cochinchine. Là, ce n'est plus un pays plat, c'est un pays montueux avec ses collines et ses vallées continuelles, on croit voir çà et là d'immenses prairies. Le beau fleuve vient ajouter à la magnificence du tableau, et je vous assure que c'est avec peine que l'œil quitte le vaste paysage qui se déroule devant lui du haut des remparts de la citadelle. C'est assez vous parler de tout cela, une chose d'une autre nature me touchait bien davantage. Je n'étais qu'à douze pas

de l'endroit où des centaines de chrétiens ont péri par le feu; il y a dix mois à peine que l'on voyait encore les poteaux où ils ont été attachés.

Une chose dans Bienhoà m'a profondément attristée, c'est la pauvreté de l'église. Le bon missionnaire qui la dessert en souffre davantage; il est si pauvre et ses chrétiens aussi! C'est là que je me suis dit : « Oh! s'il avait seulement les miettes qui tombent de nos belles églises de France! » Du reste il est probable que les Français qui ont maintenant cette province, voudront y faire une église plus digne de l'hôte qui veut bien y descendre, plus digne du nom français. Je ne sais pas si je vous ai dit qu'on prépare une maison pour la Sainte-Enfance à Mytho; ici, ce n'est plus comme à Hong-Kong, nous ne perdons même pas la dixième partie de nos enfants, si ce n'est les petits.

Je suis obligée de terminer: excusez ce griffonnage, les redites et je ne sais quoi; j'écris en courant. Veuillez ne pas m'oublier près de toutes les zélatrices, pour lesquelles je conserve toujours une sincère affection en Notre-Seigneur, et veuillez me croire avec le plus profond respect, Monsieur le Directeur, votre très-humble servante, Sr Benjamin.

2e LETTRE.

Saïgon, le 18 Février 1863.

Monsieur l'Abbé,

Je viens vous donner quelques détails sur nos Œuvres, notre position et mes courses dans ce pays. Depuis mon retour de Hong-Kong, les circonstances m'ont fait presque mener une vie nomade, mais après mes courses vagabondes je suis revenue dresser ma tente au milieu de mes chers petits enfants, et après m'être un peu retrempée par une retraite, j'ai pris la résolution de vous écrire.

Je crois vous avoir dit déjà que je suis allée à Hong-Kong; partie le 27 novembre, j'en suis revenue le 27 décembre. Nous avons à présent l'avantage des messageries impériales, ce qui permet de calculer son temps; de plus, la course est très-rapide, puisqu'on fait le voyage en trois jours avec une bonne mousson, et ce n'est pas peu de faire 350 lieues en si peu de temps.

Je ne vous parlerai pas beaucoup de Hong-Kong, que j'aime toujours; j'aime mieux que ma sœur Marie-Ambroise vous donne elle-même des détails sur ces chers petits enfants, pour ne pas m'exposer à des redites ennuyeuses. Je vous dirai seulement que je les ai revus avec une vive satisfaction, et que j'ai trouvé que le petit troupeau allait croissant. On apporte toujours beaucoup de petits anges à l'Asile, et depuis le 4 novembre jusqu'au 26, on en a apporté 60. Il faut aussi que vous sachiez que Saïgon nous donne la facilité de placer fort avantageusement nos enfants chinois. La petite Madeleine, qui écrivait à Chartres, est ici dans une famille française fort respectable et très-chrétienne; Philomène est aussi fort bien placée; Benjamin, qui dans ce moment a une plaie à la jambe, m'a été demandé fort souvent, et dès qu'il sera guéri il sera

casé fort avantageusement aussi ; Catherine est sur le point de se marier à un chinois chrétien, l'un des plus riches de ce pays. Sous le rapport du placement de nos enfants, Saïgon sera une grande ressource pour ceux de Hong-Kong, où, à cause des protestants, on n'a pas la même facilité. La difficulté, c'est quand il faut annoncer le départ. Vous croyez peut-être que ces enfants sont enchantés de partir ; pas du tout. Ces enfants ne connaissent guère que nous, ils ont renfermé leur petit univers là-dedans, et je vous avoue que si on pouvait les garder toujours, ce serait une grande peine de moins de part et d'autre. On sent bien qu'il faut que les grands cèdent la place aux petits, mais il faut essuyer bien des larmes et se raisonner de chaque côté.

Je veux maintenant vous entretenir de mes voyages, ce qui intéressera peut-être mes chers petits enfants.

Lorsque j'arrivai à Saïgon le 29 novembre dernier, je n'avais pas encore quitté le bord, que j'appris que depuis quinze jours les Annamites s'étaient révoltés, qu'ils avaient comploté de s'emparer de différents postes, la nuit de Noël. Heureusement que l'on avait été averti à temps, on avait pris ses mesures : il y a eu en effet plusieurs attaques dans la nuit, mais homme averti en vaut deux; les Annamites ont été repoussés partout. Cependant à une lieue et demie de Saïgon, le capitaine Tousoude, qui n'avait pas voulu croire les avertissements qui lui avaient été donnés, s'était couché comme à l'ordinaire. Malheureusement la sentinelle s'est endormie; les Annamites, couchés dans les brousses environnantes, s'en sont aperçus, l'ont tuée et ont coupé la tête au commandant du fort. Par bonheur, un des hommes a pu se sauver pour avertir les officiers; en un instant les Annamites ont été balayés de la place.

Je dois vous dire que si tout était sous les armes, nos sœurs étaient bien tranquilles ; cette nuit même Monseigneur Gauthier leur disait la messe dans notre petite chapelle. Cependant à Saïgon il y a eu plusieurs alertes. Les annamites avaient fait dire qu'ils savaient qu'il n'y avait pas beaucoup d'hommes à Saïgon et qu'ils viendraient le prendre. On se figurait toujours voir l'ennemi et il n'y avait rien, car ils se sont bien gardés de venir. Nos sœurs, pendant ce temps, n'étaient pas trop mal effrayées, et assurément que plus d'une fois le sommeil a été troublé. Une fois entre autres on a crié : Aux armes ! Comme je vous l'ai dit, il n'y avait absolument rien, sinon un vacher qui voyant ses buffles effrayés a cru voir les ennemis par milliers et parcourait les rues de Saïgon en poussant le cri d'alarme. La nuit passée chacun en a ri; nos sœurs ne semblèrent perdre toute crainte qu'en me voyant de retour. Et pourtant, à part un peu plus de sang-froid, je ne pouvais, comme elles, que prier et mettre ma confiance en Dieu.

Les rebelles se sont bien gardés d'attaquer Saïgon, ils se sont cantonnés à Go-Cong, entre Saïgon et Mytho. De là, ils vont tourmenter les pauvres chrétiens des campagnes, qu'ils pillent et brûlent, et vont aussi attaquer nos soldats dans les petits postes. Dans ce moment, on se prépare pour aller les cerner à Go-Cong; les provisions

et les soldats sont partis, les deux amiraux et les chefs de corps vont les rejoindre. Je dis les deux amiraux, puisque l'amiral Jaurès avec *la Sémiramis, la Renommée* et *l'Européen*, est venu du nord pour grossir le nombre des soldats.

Les Annamites sont battus sur tous les points, non qu'ils manquent de courage, mais ils n'ont pas d'armes. Pour vous en donner un exemple, voici un fait : un jour ils sont venus, au nombre de 3,000, attaquer un petit poste de 50 hommes situé sur le bord de la rivière; et afin que ces 50 hommes ne pussent leur échapper, ils avaient eu la précaution de mettre le feu par derrière. Croyez-vous que ces 50 hommes les ont mis en fuite et qu'ils ont enterré 270 Annamites, sans compter les blessés et les morts tombés dans les broussailles?

Lorsque à mon retour de Hong-Kong, j'eus appris toutes ces nouvelles, je me suis résolue à aller voir nos sœurs, afin de m'assurer de leur position par moi-même et de les rassurer au besoin, et voilà le but de toutes mes promenades.

Le premier voyage fut à Bienhoà. Sur la communication que me donna le chef d'état-major qu'une canonnière partait le 2 janvier pour ce lieu, je pris passage à bord pour aller voir nos chères sœurs que je trouvai bien portantes, contentes et rassurées, elles avaient mis leur confiance en Dieu et étaient prêtes à tout, c'était le meilleur moyen! Les rebelles ne venaient point à Bienhoà, la citadelle était trop bien gardée et trop forte, elle a été faite par les français Jon-Gea-Long, mais en revanche ils ravageaient la province. Le colonel était sans cesse en expédition, il n'était pas plus tôt revenu d'un côté que la colonne repartait de l'autre.

Au lieu d'y rester deux jours, comme à l'ordinaire, j'ai été obligée d'y rester six; la canonnière était venue chercher 100 Espagnols qui étaient en colonne à notre arrivée, et il fallut attendre leur retour. Pendant ce temps j'ai été voir les prisonniers, qui étaient près de 40. Le lendemain de Noël on en avait fusillé 10, et le jour de l'an 11; quand le colonel est revenu ils en ont amené 9 nouveaux.

Dans toutes ces courses, il y a de temps en temps quelques hommes blessés, ce qui ne diminue pas le nombre des malades dans les hôpitaux. Il y a peu de temps que nos sœurs sont dans les hôpitaux de Bienhoà et de Baria. Je ne saurais vous dire avec quelle joie elles ont été accueillies des malades. Il semblait à ces pauvres gens que la présence des sœurs allait finir tous leurs maux. Hélas! il est vrai qu'elles les adoucissent et tâchent de remplacer leurs mères et leurs sœurs; mais le plus grand bien qu'elles fassent, c'est de les disposer à paraître devant Dieu. A Bienhoà, plusieurs des prisonniers s'instruisaient de notre sainte religion; un certain nombre de ces prisonniers étaient des vieillards, l'un d'eux avait à ses côtés son fils, jeune homme de vingt à vingt-cinq ans. Beaucoup d'entre eux avaient des figures de brigands.

(La suite au prochain numéro.)

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JUIN 1863.

ŒUVRE DES MISSIONS DIOCÉSAINES.

A Monsieur le Directeur de la Voix de Notre-Dame de Chartres.

Monsieur l'abbé,

En réponse à votre demande pleine de zèle pour la gloire de Dieu et de bienveillante sympathie à notre égard, je vous envoie la liste des missions qui ont été prêchées dans le diocèse depuis la fondation de notre maison. Dans cette liste ne sont point comprises les retraites, octaves et autres prédications de courte haleine.

Je crois faire plaisir à vos pieux lecteurs en les mettant ainsi au courant d'une œuvre qui accomplit, sous la protection de N.-D. de Chartres et le patronage de saint Joseph, sa mission divine, sans bruit et sans trouble, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes.

Agréez, etc.

H. Meunier,
Supérieur des PP. Maristes de Chartres.

Canton de Chartres-Nord. — 1. Berchères-la-Maingot; 2. Challet; 3. Champhol; 4. Jouy; 5. Lèves; 6. Saint-Prest.

Canton de Chartres-Sud. — 7. Corancez; 8. Dammarie; 9. Dammarie (bis); 10. Fontenay-sur-Eure; 11. Fresnay-le-Comte; 12. Prunay-le-Gillon; 13. Prunay-le-Gillon (bis); 14. Sours; 15. Thivars.

Canton d'Auneau. — 16. Denonville; 17. Garancières; 18. Oisonville; 19. St-Léger-des-Aubées; 20. Sainville; 21. Santeuil; 22. Voise; 23. Moinville-la-Jeulin.

Canton de Courville. — 24. Courville; 25. Fontaine-la-Guyon; 26. Fruncé; 27. Orrouer.

Canton d'Illiers. — 28. Bailleau-le-Pin; 29. Bailleau-le-Pin (bis); 30. Magny; 31. Marchéville; 32. Nogent-sur-Eure; 33. Sandarville.

Canton de Janville. — 34. Janville; 35. Allaines; 36. Allaines (bis); 37. Mervilliers; 38. Gommerville; 39. Gouillons; 40. Mondonville-St-Jean; 41. Intreville; 42. Mérouville; 43. Oinville-St-Liphard; 44. Rouvray-St-Denis; 45. Toury.

Canton de Maintenon. — 46. Bouglainval; 47. Chartainvilliers; 48. Epernon; 49. Gas; 50. Houx; 51. Montlouet; 52. Soulaires.

Canton de Voves. — 53. Boncé; 54. Boncé (bis); 55. Fains-la-Folie; 56. Theuville.

Canton de Châteaudun. — 57. Marboué; 58. Marboué (bis); 59. Moléans; 60. Ozouer-le-Breuil.

Canton de Bonneval. — 61. Meslay-le-Vidame; 62. Sancheville; 63. Sancheville (bis).

Canton de Brou. — 64. Brou; 65. Dampierre-sous-Brou; 66. Dangeau; 67. Unverre.

Canton de Cloyes. — 68. Cloyes; 69. Arrou; 70. Châtillon; 71. Courtalain; 72. Courtalain (bis); 73. La Ferté-Villeneuil; 74. Langey; 75. Le Mée.

Canton de Dreux. — 76. Dreux; 77. Dreux (bis); 78. Dreux (ter); 79. Garancières.

Canton d'Anet. — 80. Anet; 81. Boncourt; 82. Abondant; 83. Berchères-sur-Vesgres; 84. La Ville-l'Évêque; 85. Broué; 86. Bû; 87. Goussainville; 88. Champagne; 89. La Chaussée-d'Ivry; 90. Marchezais; 91. Havelu; 92. Serville; 93. Rouvres; 94. St-Ouen-Marchefroy; 95. Saussay; 96. Sorel-Moussel.

Canton de Châteauneuf. — 97. Thimert.

Canton de Nogent-le-Roi. — 98. Coulombs; 99. Prouais; 100. St-Lucien; 101. St-Martin-de-Nigelles; 102. Villemeux; 103. Villiers-le-Morhiers.

Canton d'Authon. — 104. Chapelle-Royale; 105. Charbonnières; 106. Les Autels-Villevillon; 107. Luigny; 108. Moulhard.

Canton de La Loupe. — 109. La Loupe; 110. Belhomert-Guéhouville; 111. Champrond-en-Gâtine; 112. Fontaine-Simon-la-Ferrière; 113. Friaize; 114. Le Thieulin; 115. Manou; 116. Manou (bis); 117. Meaucé; 118. Montlandon; 119. St-Eliph; 120. St-Maurice-St-Germain; 121. St-Victor-de-Buthon; 122. Vaupillon.

Canton de Thiron. — 123. Frétigny; 124. Montigny; 125. St-Denis-d'Authou.

CHRONIQUE DIOCESAINE.

— M. l'abbé Lepais, ancien curé de Chapelle-Royale, est installé dans la paroisse d'Ymeray.

— La dernière ordination comptait cinq prêtres. L'un, M. l'abbé Bigot, a été nommé vicaire de Châteauneuf. Les autres continuent présentement leurs fonctions de professeurs dans les établissements où ils entrèrent au mois d'octobre : MM. Belnoue et Dureau, à Nogent-le-Rotrou; M. Genet à Saint-Cheron; M. Grandet à la Maîtrise.

— Dimanche 21 juin, un sermon de charité a été prêché dans l'église de Saint-Aignan par M. l'abbé Vallée, du clergé de Sainte-Geneviève, en faveur de l'œuvre des pauvres malades des paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Aignan.

— Une confrérie de la Sainte-Vierge, placée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, a été érigée le jeudi 4 juin, après vêpres, dans la jolie église de Nonvilliers. M. Carré, curé doyen d'Illiers, appelé par le zélé pasteur de la paroisse, à lui prêter le concours de son éloquente parole, démontra dans une remarquable allocution, les bienfaits qui résultent dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel de l'association. Seuls, nous sommes faibles et facilement vaincus; réunis, nous sommes forts et nous triomphons des obstacles qui s'opposent à la réalisation de nos desseins.

Bon nombre de personnes font déjà partie de cette confrérie, qui compte à peine un mois d'existence. Une ou deux dizaines de chapelet à réciter chaque semaine, est chose si facile, que plusieurs diront peut-être : « Faut-il fonder une œuvre pour si peu? » Mais ceux qui parlent ainsi, oublient que Marie supplée à l'insuffisance de ses enfants, et que la récitation fidèle d'un *Ave Maria* a suffi pour sauver des âmes qui, sans cette pieuse pratique, auraient été perdues à jamais.

TOURNÉES DE CONFIRMATION.

Mgr l'Évêque de Chartres a donné la confirmation dans les paroisses suivantes :

Lundi	1er	juin,	à Bouglainval;
Mardi	2	—	au Boullay-Thierry (Le Boullay-Thierry, Le Boullay-Mivoye, Gironville et Puiseux);
Jeudi	4	—	à Dreux;
Vendredi	5	—	à Marville-Moutiers-Brûlé;
Mardi	9	—	à Fontaine-la-Guyon;
Mercredi	10	—	à Chartainvilliers;
Dimanche	14	—	à Néron;
Id.		—	à Nogent-le-Roi (Nogent-le-Roi, Saint-Lucien, Coulombs, Senantes),
Lundi	15	—	à Chaudon (Chaudon et Bréchamps);

Mardi	16 juin,		à Faverolles;
Id.		—	à Prouais (Prouais et Saint-Laurent-la-Gatine);
Mercredi	17	—	à Goussainville;
Id.		—	à Boutigny;
Jeudi	18	—	à Villemeux;
Id.		—	à Villiers-le-Morhiers;
Lundi	22	—	à la communauté des SS. de la Providence, à Chartres;
Jeudi	25	—	au collége de Chartres.

2e LETTRE DE SOEUR BENJAMIN

(SUITE).

Pendant que j'étais à l'hôpital, on a coupé la cuisse à un des rebelles qui y avait reçu une balle. Avant l'opération, on l'a instruit, puis on a remis le baptème, pensant que, s'il survivait, on l'instruirait davantage; il a bien subi l'opération, mais deux heures après, on le vit décliner considérablement, et, comme il persistait dans ses bons sentiments, on lui a conféré le saint baptême; une demi-heure après, il était au ciel. J'espère que celui-ci a bien été appelé à la dernière heure. On lui avait promis grâce, s'il survivait, mais il est beaucoup plus avantageux pour lui de vivre là-haut.

A mon retour de Bienhoa, j'aurais bien désiré aller de suite à Baria, car dans ce moment on se battait fort à très-peu de distance, et je désirais beaucoup voir nos Sœurs; mais comme on ne tient pas les canonnières à sa disposition, il me fallut partir pour Mytho auparavant. Nous devions passer devant Go-Cong, et j'eus le plaisir en allant et en venant, de voir monter les carabines sur le pont; on les essaya même pour s'assurer qu'elles ne rateraient pas au besoin; heureusement on ne fut point obligé de s'en servir.

Mytho est le chef-lieu de la province de ce nom; nous y avons des Sœurs depuis dix-huit mois, il y a au moins cent cinquante malades. Ma Sœur Marie de la Nativité, qui a été pendant quelque temps à Saint-Pierre de Chartres, est supérieure. Je ne suis restée que deux jours à Mytho; la canonnière repartant, il fallait faire de même, sous peine d'attendre à la huitaine, et je n'oubliais pas Baria où je voulais me rendre avant notre retraite.

Parties de Saïgon à neuf heures du matin sur la canonnière 31, qui a pour commandant un lieutenant qui était à bord du *Japon* lorsque nos Sœurs sont venues, nous arrivâmes à Mytho à neuf heures du soir. C'était une traversée très rapide, car presque toujours il faut stopper plusieurs fois dans l'aroyau de la Poste, passage très-étroit, et quoiqu'il n'y ait que trente lieues, il faut presque toujours coucher à bord. Nous avions affaire à un intrépide commandant et quand il avait dit deux ou trois fois : « En avant, en arrière » nous surmontions tous les obstacles. On va quelquefois à Mytho par la mer,

en entrant dans le fleuve du Camboge, et lorsque l'on va de l'autre côté en quittant le fleuve de Saïgon, on prend le Soirap que l'on quitte en vue de la mer pour entrer dans le grand, puis dans le petit Vaïer; de celui-ci, on entre dans l'aroyau de la Poste, où se trouve le fameux passage difficile appelé *dos d'âne*, où il faut souvent s'arrêter six et douze heures. Les fleuves sont larges et bordés d'arbres. Je ne veux pas m'arrêter sur la beauté du paysage, il faudrait stopper trop longtemps ici. Je vous dirai pour le plaisir de nos petits lecteurs et lectrices, que l'on voit souvent une multitude de petits singes gambader et faire les plus belles grimaces, soit sur le bord du fleuve, soit sur les arbres sur lesquels ils sont grimpés; puis, pour les lecteurs plus sérieux, j'ajouterai qu'il faudrait être de bois pour ne pas louer le Créateur de cette magnifique végétation qui vous porte naturellement à penser à son auteur pour le bénir.

J'oubliais Mytho et le plus intéressant de ce voyage. Je veux faire faire connaissance à nos petits enfants de Chartres avec le fameux Phan-tan Gian, vice-roi de Vinh-Long. Il faut savoir d'abord que c'est lui qui est venu pour traiter de la paix, et le roi l'a envoyé à Vinh-Long, province limitrophe de celle de Mytho, soi-disant pour y maintenir la paix; mais pour mon compte, je suis convaincue qu'avec son air de franchise et de bonhomie qui fait qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession, s'il n'était pas païen, il est le plus fin et le plus rusé de tous; et je ne croirais à sa droiture que si je voyais une lettre de lui à la cour de Hué, dans laquelle il parlerait de la même façon qu'à l'amiral. En voilà assez pour vous faire connaître le personnage au moral. Quant au physique on le prendrait pour un Européen; c'est un vieillard de soixante-quinze ans, qui a conservé toute la vigueur de sa tête et qui en porte cinquante à peine. Il y a une certaine dignité dans sa tenue, et c'est assurément le plus bel Annamite que j'aie vu et celui qui représente le mieux. Il vint nous faire une visite. Il était venu en barque jusqu'à Mytho avec une escorte d'une quarantaine d'individus dont les habits étaient bordés de bandes jaunes, rouges et vertes, portant tous sur leur poitrine des plaques de cuivre indiquant leurs fonctions. Il s'était fait porter en palanquin jusqu'à l'hôpital. Il nous fit un magnifique compliment que le père Marc, qui l'accompagnait, nous traduisit. Il nous dit que nous étions des filles du Ciel, pour faire les œuvres que nous avions entreprises, et que s'il nous tombait des Annamites entre les mains, il nous priait de les traiter comme des Français, que les Annamites de Vinh-Long étaient comme les frères des Français, etc.... Enfin il termina en nous disant qu'il prierait le Maître du Ciel de nous conserver longtemps, afin que nous puissions continuer à faire du bien. Comme vous devez le penser, je répondis de mon mieux à sa harangue.

Le lendemain de cette belle visite, je repartis pour Saïgon, où j'arrivai le soir du même jour. J'ai oublié de vous dire qu'en allant à Bienhoà et à Mytho je ramenai des enfants soit chrétiens, soit

païens, car partout il y a beaucoup d'orphelins des martyrs, mais ce n'était que le prélude de Baria, où plus de quinze cents chrétiens ont péri dans les flammes, l'année dernière. Il me tardait d'y aller, je n'avais pas encore vu ce lieu, nos Sœurs s'y étant installées pendant mon séjour à Hong-Kong; puis je savais cette malheureuse province ravagée et pillée en tous sens par les rebelles; « n'y aurait-il pas moyen, me disais-je, d'arracher quelques pauvres enfants à la mort qui les entoure. »

La Providence me vint en aide pour hâter mon départ que je ne pensais pas effectuer avant le vendredi suivant, jour du départ de la canonnière. Le lundi matin, à neuf heures, étant sortie pour remercier le colonel de génie qui avait eu la complaisance de nous faire débarquer d'énormes caisses que l'*Européen* nous avait apportées, j'appris que l'*Ondine* (petit vapeur), partait à dix heures avec l'amiral et des troupes pour Baria, afin d'aller chasser les rebelles qui cernaient la ville. C'était là une excellente occasion : je fus donc de suite à l'état-major demander un permis; le colonel Reboul, chef d'état-major, me dit qu'il m'en servirait et que je n'avais qu'à me présenter à bord. Je revins promptement à la communauté chercher la Sœur qui devait m'accompagner, et c'était la moins effrayée, soyez-en sûr. Nous partîmes à la garde de Dieu, et nous nous en trouvâmes bien. A vous dire vrai, je n'avais pas peur, je partais pour aller voir nos Sœurs, c'était un devoir : le bon Dieu nous garderait, puis, n'aurions-nous pas été bien heureuses d'aller cueillir la palme du martyre, à l'endroit même où tant d'autres l'ont reçue avant nous? mais nous ne méritions pas ce bonheur!

Arrivées au port, nous trouvâmes le commandant de Duperré qui nous offrit sa baleinière, et nous fit conduire à bord de l'*Ondine* où l'amiral, les officiers et une partie des troupes étaient déjà embarqués; nous partîmes un quart-d'heure après, vers dix heures et demie. On ne peut aller jusqu'à Baria en vapeur, ni même en canonnière; la rivière, qui est très-large, se divise en une multitude d'arroyaux, et l'eau est trop basse pour porter autre chose que les chaloupes ou les bateaux du pays. Nous arrivâmes à cinq heures et demie du soir à une lieue et demie de Baria, à l'endroit où navires et canonnières sont obligés de stopper; le courant était contraire et on ne pouvait aller à Baria à cette heure, il fallait attendre la marée. Il fut convenu que les troupes s'embarqueraient à bord des chaloupes à onze heures du soir, et l'amiral, son état-major et les Sœurs à quatre heures du matin. Nous couchâmes donc à bord, où messieurs les moustiques et cancrelats ne manquèrent pas de nous faire leur visite, ce dont on se serait fort bien passé; au reste, ce sont de vieilles connaissances maintenant, et quand on s'apprête à recevoir une flèche ou une balle, c'est peu de chose, n'est-ce pas?

A quatre heures moins un quart, nous étions sur le pont; l'amiral y était déjà, ces messieurs n'étaient pas encore arrivés. Chacun eut soin d'aller prendre le thé; ce que nous ne fîmes pas, ayant l'inten-

tion de faire la sainte communion à Baria, si le bon Dieu nous prêtait vie. Pendant ce temps, on faisait les préparatifs, car il fallait passer sous le fort des rebelles; on descendit force carabines bien chargées, avec lesquelles l'amiral prétendait leur donner sa bénédiction, s'il les rencontrait. J'avais plus de confiance en celle de Notre-Seigneur et en celle de la Sainte-Vierge et de saint Joseph. Cependant la précaution était nécessaire, quoiqu'elle ne nous ait pas été utile, et nous arrivâmes à cinq heures moins un quart chez nos Sœurs qui furent certes, bien surprises et bien joyeuses. Après les premières démonstrations de part et d'autre, nous prîmes notre route vers l'Église, car la sainte messe se disait à cinq heures et demie. Mon Dieu, quelle église! ou plutôt, quelle étable ! Une pauvre case ouverte à tous les vents, et qui rappelle vraiment Bethléem. Elle était propre toutefois, et à défaut d'ornements, elle était remplie de pauvres chrétiens persécutés pour la foi qui, oubliant leurs misères et leurs peines pendant que le divin Maître descendait sur ce pauvre autel, y chantaient de tout cœur leurs prières. C'était un spectacle bien touchant, bien agréable à tout le Ciel, j'en étais attendrie jusqu'aux larmes. La messe était célébrée par le P. Fontaine, qui revenait de France où il avait fait un court séjour après vingt-un ans de mission, depuis une huitaine seulement il était fixé à Baria. Au sortir de la messe, le P. Fontaine vint avec nous visiter les chrétiens. Quelle misère !... Ces pauvres gens traqués comme des bêtes fauves (car il ne faut pas oublier que les rebelles persécutent toujours les chrétiens à outrance), sont venus se réfugier à Baria pour être sous la protection des Français.

Pour vous donner une idée de leur barbarie, voici un trait : Environ quinze jours avant ce voyage, un village chrétien de 700 âmes avait été averti que les rebelles allaient venir l'attaquer. Trois cents seulement se sont sauvés à Baria. Malheureusement les autres n'ont pas voulu y croire : les rebelles sont venus effectivement et ils ont mis le feu aux quatre coins du village. Ceux des malheureux qui avaient pu atteindre leurs barques y ont été poursuivis; les rebelles les ont attachés, puis ont fait chavirer les barques et sont retournés à la poursuite des autres. Ceux qu'ils ont attrapés ont été massacrés impitoyablement. Ceux qui ont pu leur échapper en atteignant les bois n'ont eu un sort guère meilleur : ils ont dû périr de faim ou être dévorés par les tigres; quand je suis allée à Baria, on n'avait pas encore reçu de leurs nouvelles.

Vous dépeindre l'état de ces pauvres chrétiens de manière à vous en donner une idée me serait impossible. Une misérable demeure, grande tout au plus comme votre chambre, semblable à une étable à porcs de nos pays, contient cinq, six ou dix familles incomplètes bien entendu. Ici le père manque, là c'est la mère, plus loin il ne reste qu'une vieille grand'mère chargée de quatre ou cinq petits enfants, n'ayant rien à leur donner, ni riz, ni vêtements; le plus souvent de pauvres enfants n'ayant plus personne pour les protéger et

devant tout à ceux qui ne peuvent que partager la plus affreuse misère avec eux. Bien plus, au milieu de ce grand dénûment, plus de la moitié sont couverts de plaies, de gale, etc., fruits de leurs privations et de leurs souffrances. Beaucoup de ces pauvres gens, craignant d'être égorgés viennent se réfugier dans la citadelle, le commandant qui est très-bon leur fait distribuer un peu de riz : malheureusement il ne lui en restait presque plus; j'avais le cœur brisé. J'aurais voulu emmener tous ces pauvres gens, j'ai seulement ramené vingt-un enfants, et depuis, douze me sont encore arrivés. Je suis donc repartie de Baria, et de retour à Saïgon, avec mes trente-trois enfants, vous me permettrez bien de m'y reposer un peu, n'est-il pas vrai? Oh! si nos bons chrétiens de France et nos chers petits enfants voyaient cette misère et ces douleurs, elles leur arracheraient des larmes, j'en suis sûre. Aussi je vous recommande ces pauvres enfants pour lesquels nous ne recevons aucun secours; mais je n'ai pas besoin de vous les recommander, votre bon cœur vous parlera plus haut que tout ce que je pourrais vous dire. Je voudrais bien que la Propagation de la Foi me vînt en aide pour ces pauvres enfants chrétiens si délaissés, j'espère aussi que vous me ferez faire une quête et une loterie à leur intention. Cela vous portera bonheur, car il ne faut pas perdre de vue que ce sont des enfants de martyrs et que plusieurs portent les cicatrices des affreuses brûlures qu'ils ont souffertes pour N.-S. lorsqu'ils ont été enfermés avec leurs parents l'année dernière; et si leurs parents enchaînés n'ont pu se sauver du feu comme eux, ce sont des protecteurs puissants auprès de Dieu.

Cette lettre étant fort longue, vous concevez qu'il doit s'y être glissé bien des incorrections et surtout en la griffonnant aussi promptement que je le fais, mais vous le pardonnez et comme il m'est impossible de recommencer ces détails, soyez assez bon pour la communiquer à nos supérieurs qui seront bien aises de la lire.

Veuillez me rappeler au souvenir de M[lles] les zélatrices.

Agréez, etc.

S[r] Benjamin.

J'oubliais de vous dire que nous aurons bientôt 200 enfants ici. Lorsque vous nous ferez un envoi, n'oubliez pas les chapelets.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JUILLET 1863.

DISTRIBUTION DES PRIX DU PETIT-SÉMINAIRE DE SAINT-CHERON.

La distribution des prix du Petit-Séminaire de Saint-Cheron aura lieu lundi 3 août, à dix heures du matin : elle sera présidée par Mgr l'Évêque de Chartres, comme les années précédentes. Suivant l'usage, aucune invitation particulière n'est adressée pour cette cérémonie.

INDULGENCE DU SAINT-PARDON OU DE LA PORTIONCULE.

La chapelle de Sainte-Madeleine, dans l'Eglise de Notre-Dame sous-terre, jouit de la précieuse indulgence dite du Pardon ou de la Portioncule.

C'est une indulgence plénière accordée à tous ceux qui visitent, dans la journée du 2 août, et même depuis l'heure des premières vêpres de la veille, le sanctuaire auquel est attaché ce privilége. On doit, à la visite et aux prières faites aux intentions du souverain Pontife, ajouter la confession et la communion.

L'indulgence de la Portioncule a cela de particulier qu'on peut la gagner *toties quoties*, c'est-à-dire autant de fois que dans le dessein de participer à cette faveur si importante on visite le sanctuaire auquel ce privilége est attaché.

Il n'est pas nécessaire que la communion requise soit faite dans le sanctuaire qui jouit de l'indulgence.

Il n'est pas nécessaire non plus qu'il y ait un intervalle de temps considérable entre les diverses visites que l'on veut faire pour gagner autant de fois l'indulgence.

Le mercredi 2 juillet, plusieurs jeunes élèves du petit séminaire de Saint-Cheron étaient admis pour la première fois à la table sainte, et le lendemain ils recevaient le sacrement de confirmation en compagnie d'un bon nombre de leurs condisciples. Nous n'avons point à faire ici la description de ces belles et touchantes cérémonies; nous voulons seulement dire un mot des pieux exercices qui les avaient précédées. Afin que tous les élèves de la maison eussent à cette fête de famille un intérêt plus direct et plus personnel, on leur avait annoncé une retraite préparatoire à la première communion, à la confirmation et aux vacances. Une retraite préparatoire aux vacances ne pouvait manquer d'être bien accueillie. C'était un piége; mais les chers enfants s'y laissèrent prendre de grand cœur, et même, afin d'y être mieux pris, ils se disposèrent à cette retraite par une prière fervente et par un désir sincère d'en recueillir tous les fruits. Or, celui qui a promis la paix aux hommes de bonne volonté ne pouvait refuser sa grâce à des enfants animés de si généreuses dispositions. Le P. Reculon, mariste de la maison de Paris, fut envoyé pour prêcher cette retraite depuis longtemps attendue. Aux premiers accents de sa parole sympathique, tous les cœurs s'ouvrirent pour recevoir et pour donner. Le succès des saints exercices était assuré dès le début; il fut véritablement complet. Le bon Père se dépensa, s'épuisa, on peut le dire; mais il trouvait à le faire une immense consolation et la plus douce récompense de son sacrifice, en attendant celle que Dieu lui réserve dans un monde meilleur. Ainsi préparées, nous laissons à penser ce que durent être la première communion et la confirmation de ces chers enfants. Sans doute c'est le secret de Dieu; mais l'âme ne peut contenir les émotions qui l'ébranlent jusque dans ses profondeurs les plus intimes, et à voir tous ces visages doucement épanouis, tous ces fronts rayonnant d'une joie si suave et si pure, il était manifeste pour tous que le ciel était descendu avec ses ineffables délices dans les cœurs purifiés de ces jeunes soldats de Jésus-Christ.

CLOTURE DE LA RETRAITE PASTORALE.

Le 18 juillet dernier a eu lieu, au Séminaire de Chartres, la clôture de la retraite ecclésiastique des prêtres du diocèse. Cette retraite avait été prêchée par le P. Pététot. Tous les prêtres,

profondément touchés par la parole puissante et sympathique de cet homme vénérable qui, ayant dit adieu aux plus hautes dignités ecclésiastiques pour devenir un simple religieux, joignait ainsi l'éloquence de l'exemple à celle de la parole, voulurent lui témoigner leur vive reconnaissance et choisirent pour leur interprète M. Carré, curé-doyen d'Illiers. Celui-ci sut faire d'une analyse habile des sermons du Père l'éloge le plus délicat. Il faudrait avoir suivi toute cette retraite pour en bien juger. Aussi ce compliment fut-il accueilli par une immense approbation de tous les prêtres présents et plusieurs fois interrompu par de bruyantes et flatteuses acclamations. Nous le donnons tel qu'il nous est parvenu :

Mon Père, la religion a ménagé des circonstances solennelles dans la vie de l'homme. Le baptême, la première communion, l'ordination sacerdotale, une retraite ecclésiastique, voilà de ces solennités que la religion érige dans la vie du prêtre comme l'antiquité érigeait des monuments sur le chemin du voyageur.

Cette retraite, mon Père, sera pour nous un monument ; elle marquera dans notre vie sacerdotale.

Il y a deux sciences de Dieu et des choses divines : l'une de la terre, élémentaire et bégayante, que nous saisissons comme à travers un nuage, comme une ombre, comme une énigme, *videmus nunc per speculum, in ænigmate.* L'autre plus parfaite, puisée à sa source, prise sur le fait, étudiée au plein midi du soleil des intelligences, face à face avec lui, *tunc autem facie ad faciem.* C'est celle que nous aurons un jour, en plein, dans le ciel, et qu'il n'est donné ici-bas qu'à quelques intelligences d'élite d'entrevoir. Pour vous, sublime introducteur à l'étude de ces vérités, vous êtes venu nous prendre par la main, ou plutôt nous porter dans vos bras, ou plutôt..... je ne dis rien, ce n'est pas moi qui parle, c'est Moïse, je ne fais que répéter ce qu'il a dit, comme l'aigle qui prend ses petits sur ses ailes, les emporte à travers l'espace, les provoque à voler et à contempler la lumière dans sa source même, ainsi avez-vous fait; vous nous avez tout dévoilé, tout expliqué.

C'est à ces hauteurs que vous avez aperçu toute la dignité de l'âme humaine, cette image unique ici-bas de la divinité, image si belle que Dieu se sent entraîner et se précipite vers elle, et qui toute belle qu'elle est peut pourtant s'embellir encore, s'embellir sans cesse; puisque Dieu lui ouvrant tous ses trésors lui dit : Puise, puise encore, puise toujours. Puis, vous retournant vers vos enfants que vous aviez emportés à ces hauteurs, et plein d'une sollicitude paternelle pour savoir s'ils avaient toujours eu de l'estime pour cette âme, vous les pressiez de vos questions pour qu'ils ne pussent s'échapper à eux-mêmes et s'enfuir eux-mêmes loin d'eux, vous les forciez de préciser leurs réponses, de vous donner des *oui* ou des *non* profonds comme des abymes. Et à la vue des dangers, surtout des dangers domestiques qui les menacent,

vous les forciez à s'emporter eux-mêmes dans leurs bras, comme une mère emporte son enfant, et à s'arracher ainsi à leurs ennemis.

C'est à ces hauteurs que, découvrant le phénomène si fugitif de la vie humaine, vous avez aperçu la mort, cette porte, ce vestibule de l'éternité. Vous avez suivi de l'œil son travail, sa besogne, *mors operatur*. Vous l'avez vue sapant, ébranlant les plus fortes constitutions, venant assiéger la vie jusque dans son domaine, gagnant, gagnant à chaque minute du terrain, forcer sa rivale à se réfugier dans sa citadelle et finir par s'en emparer. Vous avez vu ce qui n'est plus un corps et ce qu'on appelle un cadavre, puis quelque temps après ce quelque chose de flottant, solide ou liquide, puis quelque temps après ce je ne sais quoi dont parle Bossuet qui n'a plus de nom dans aucune langue. Et vous en avez recueilli ce parfum de la mort, parfum de science divine, qui vous a fait vous écrier : ô mort, ton jugement est bon, car tu as vaincu cet esclave insolent qui voulait être roi. Tu as délivré ces pauvres âmes captives, toi seule as fait des millions de saints et les as lancés dans le sein de Dieu pour l'éternité.

Quels aperçus magnifiques, quels horizons divins vous avez découverts!!!

C'est à ces hauteurs que vous contempliez le mal de la terre; ces fleuves, ces torrents d'iniquité qui au lieu de rouler sur la terre, par un cours tout nouveau s'élèvent vers le ciel et montent contre Dieu; ces âmes si belles faites pour le bonheur et la vertu, tomber comme des flocons de neige par un temps d'hiver; et les sociétés emportées à toute vapeur vers l'inconnu comme un wagon sans frein, aller se briser contre des rochers, contre le premier obstacle qui se présente. Mais vous n'avez pas vu le mal seulement, vous avez vu aussi le remède. Le zèle, la sainteté du prêtre; du prêtre enrôlé dans la sainte croisade de l'amour de Dieu; du prêtre élevé à la hauteur de sa sainte mission. La société, disiez-vous, sera sauvée quand vous serez des héros, quand vous serez des géants, non par la pratique du devoir strict et sec, mais par une perfectibilité indéfinie qui fera de vous la merveille des merveilles. Et ce remède, mon Père, de quelle manière vous l'avez appliqué, de quelle manière la sainte contagion du bien épanchée de votre âme dans les nôtres gagne et gagnera sans cesse, je laisse à mes Frères ici présents à vous le dire. Tout le bien qu'il aura produit, l'avenir vous le dira.

Longtemps, mon Père, professeur de philosophie dans cette maison, je m'aperçois aujourd'hui que je n'ai rien fait, que je n'ai fait que bégayer. Je parlais sans doute, je pensais également, j'enseignais une philosophie. Mais qu'étaient-ce que ces paroles, ces pensées, cette philosophie, si ce n'est des paroles d'enfance, des pensées d'enfance, une philosophie d'enfance. *Loquebar ut parvulus, cogitabam ut parvulus, sapiebam ut parvulus.* C'était comme les langes de la parole, les langes de la pensée, les langes de la philosophie. Aujourd'hui vous brisez ces langes d'enfance et vous nous élevez à la science de l'homme parfait. *Factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli.* Vous abaissez le ciel sur la terre, ou plutôt vous élevez la terre à la

hauteur des cieux et vous avancez pour nous les lumières de l'éternité.

Pardon, mon Père, je voulais être court et je m'aperçois que je suis un peu long. Mais cette faute aussi doit un peu retomber sur vous; vous nous avez prodigué tant de merveilles! Cette faute du reste me sera volontiers pardonnée par mes Frères, car je les entends murmurer tous que je n'en ai pas encore dit assez.

Permettez-moi, mon Père, en terminant, de vous remercier d'une petite indiscrétion qui vous est échappée bien involontairement. Quand votre bouche répétait avec tant d'éloquence les paroles et les sentiments de votre cœur sur le zèle du bon prêtre, tous mes Frères alors avaient les mêmes sentiments que moi. Lorsque vous nous représentiez le bon prêtre que le zèle comme un feu ronge, dévore, ressentant dans ses entrailles toutes les douleurs, toutes les tortures, tous l'avaient deviné. Quand vous nous citiez ces belles paroles : *Sufficit unus homo, amore Dei succensus, totum salvare populum,* il suffit d'un seul homme embrasé de l'amour de Dieu pour sauver tout un peuple; tous y substituaient un mot à un autre et répétaient: *Totum salvare sacerdotium,* pour sauver tout un sacerdoce. Et quand vous nous laissiez comme souvenir de retraite cette image du prêtre zélé, croyant ne nous donner qu'une image ordinaire, tous vous remerciaient de nous laisser votre photographie. Merci, mon Père, de vos bontés, merci de votre distraction. Cette photographie, nous l'emporterons tous précieusement. Nous la déposerons, non point dans nos cabinets ni dans nos albums, mais dans nos cœurs où elle restera gravée éternellement.

Le Père, qui avait été arrêté au sortir de la chapelle par tous les ecclésiastiques pour entendre ce compliment, leur dit avec cette amabilité qui le caractérise : « Je vous remercie, Messieurs, de votre aimable guet-apens; vous croyez peut-être que je vas être embarrassé, eh bien, je vais tout simplement me laisser faire. » Puis se tournant vers M. le curé d'Illiers : « Je suis confus, lui dit-il, de tout ce que vous venez de me dire; mais je boirai jusqu'à la lie votre calice... de gloire.

Tout le clergé de Chartres conservera longtemps dans son cœur le souvenir de cette retraite et des précieux enseignements du P. Pététot.

UNE FÊTE A DAMMARIE.

Au commencement de juillet, Monseigneur accordait un pasteur à la paroisse de Dammarie, en remplacement de M. l'abbé Philippe, inhumé si solennellement en avril dernier. M. l'abbé Bassière, professeur au petit-séminaire de Saint-Cheron, était désigné pour cet emploi. Il allait être le successeur d'un prêtre vénérable qui l'avait appelé à son aide dans les derniers jours de son ministère et de sa vie : il allait entrer d'une manière définitive dans un poste qu'il

occupait provisoirement depuis le dimanche des Rameaux. Le désir des habitants était rempli; ils avaient celui qu'un concours de circonstances exceptionnelles leur avait destiné; aussi lui préparaient-ils une réception splendide. Leurs plans de fête furent bien autres, quand ils surent que tout le petit-séminaire prendrait part à la cérémonie d'installation. En effet, le dimanche 12 juillet, on voyait s'échelonner sur la route de Dammarie une troupe de jeunes gens, alerte comme une armée et modeste comme une pieuse caravane. Quelques larges véhicules s'avançaient lentement à distance des voyageurs, portant ceux à qui la prévoyance des maîtres avait dû épargner les fatigues du chemin, puis avec eux le matériel indispensable d'un établissement qui va goûter pour un jour à la vie nomade. Le soleil était beau, les moissons ondulaient dans la plaine, les clochers et les tours des villages voisins se détachaient sur un ciel pur; que les cœurs étaient à l'aise devant ce spectacle aux heures du matin! On arrive ainsi à Dammarie, où déjà plus d'un regard s'était porté en avant, examinant si quelques points noirs de moins en moins éloignés rompaient la ligne de l'horizon.

Les arcs de triomphe dressés çà et là, les décorations qui surmontent la porte du presbytère, tout annonce que la population est prête : aussi les voyageurs donnent-ils peu de temps au repos. La cloche semble tinter un air joyeux; les habitants l'ont compris, ils accourent, et la procession s'organise. Mais quelle procession? où se dirige-t-elle? Dans quelques instants sans doute une voiture apparaîtra dans le lointain sur la route que viennent de quitter les élèves du séminaire; le bruit en circule dans la foule, et la foule brûle de marcher à sa rencontre. Suisse et porte-bannières, petites filles et petits garçons munis de gracieuses oriflammes rouges ou blanches, personnel de la confrérie vêtu selon les couleurs de la Vierge, élèves et professeurs du petit-séminaire auxquels se mêle le clergé de la paroisse, enfin les autorités municipales suivies du commun des fidèles, il y a là toute une multitude qui défile dans l'ordre le plus parfait. Le silence n'est interrompu que par ce cri soudain : « Les voici. » Et qui donc? le héros de la fête, et son installateur, M. l'abbé Ychard, supérieur du petit-séminaire. Un chargé d'affaires intelligent, initié aux lois du programme, les avait arrêtés d'un signe; vite on s'empresse de les joindre pour les salutations d'usage. M. le maire, par l'organe de son adjoint, adresse un compliment en termes clairs et choisis qui révèle les dispositions les plus bienveillantes envers le désiré du pays. On devine de quels sentiments la réponse de M. le curé portait l'empreinte; il reçoit l'étole, premier signe de juridiction, et l'intonation du *Benedictus* donne le signal du retour à l'église. Mais tout-à-coup, ô ciel! quelque chose vibre aux oreilles comme un coup de tonnerre; un frisson parcourt les rangs; et la cause de cette commotion électrique, la dirons-nous? ce sont les grosses notes des cuivres, du fifre et du tambour qui préludent *ex abrupto,* à un morceau charmant du reste, mais d'un effet imprévu. Cependant l'assemblée s'était grossie de plus en plus, et l'on commençait à se demander si les deux

longues nefs de l'enceinte sacrée offriraient d'assez vastes proportions. On y entre, on s'y presse; il s'en faut de beaucoup qu'il y ait place pour tous. Nous touchons au détail le plus solennel peut-être de la cérémonie; c'était l'heure de l'installation proprement dite. Avec quel saisissement les paroissiens voyaient le jeune pasteur conduit de l'autel à la chaire, aux fonds baptismaux, au confessionnal : c'est un père, c'est un maître; il est au centre de sa famille, de son empire, ou plutôt de l'empire de Dieu qui le constitue son représentant au milieu d'eux. Leur curiosité, encore peu réfléchie, deviendra tout-à-l'heure une vive émotion, lorsque le chanoine installateur, après avoir exposé le but si grave de cette fête, puis expliqué la mission du prêtre, les félicitera sur le choix fait par l'autorité en leur faveur, et leur dira quel est le prix de leur conquête en montrant quelle est pour lui, pour ses collaborateurs et ses chers enfants, l'étendue de la perte. M. l'abbé Ychard avait touché la fibre du cœur; plus d'une larme coula. Après l'évangile, M. le Curé prit la parole à son tour; ses paroissiens se souviendront de ses accents inspirés par l'affection et le zèle; ils s'en souviendront aussi les jeunes lévites, surpris peut-être ce jour-là par des impressions nouvelles, en voyant dans sa réalité la position d'un pasteur mis pour la première fois en face de son troupeau; c'était comme une lueur jetée sur leur avenir à eux-mêmes : or, un avenir si sérieux mérite qu'on l'entrevoie longtemps d'avance; apprendre à le connaître, c'est déjà s'y préparer.

Les offices du matin et du soir furent brillants. A la messe, des œuvres d'Adam et d'Halévy, l'*O salutaris,* de Lefébure; aux vêpres, les faux-bourdons, et au salut, entre autres chants, le *Quid retribuam,* du P. Lambillotte, devaient charmer à la campagne comme à la ville; il y a certain genre de beau musical que le simple instinct peut apprécier. Quant à la musique instrumentale, nous ne pouvons en dire tout le succès; l'enthousiasme était fortement caractérisé sur les physionomies. Il y avait d'ailleurs de quoi satisfaire des goûts plus difficiles; car les morceaux, en particulier celui de l'offertoire, ont été rendus avec un degré de perfection qui dénote une aptitude déjà passablement développée dans les instrumentistes, bien que chez eux, nous tenons à le dire, cette étude soit tout-à-fait secondaire et ne se fasse qu'à temps perdu.

Au retour de la procession qui termina les vêpres, M. le Curé consacra sa personne, son ministère et sa paroisse à la Sainte-Vierge, à *Dame Marie.* Moment bien cher aux assistants! Leur pitié et leur sensibilité déjà mises en action par l'appareil de la cérémonie et la beauté des cantiques n'avaient plus rien à désirer, lorsque les vœux du pasteur s'élancèrent vers leur patronne, emportant leurs prières, leurs souhaits, leurs espérances.

Après une journée si bien remplie, les séminaristes pouvaient regagner tranquillement leurs pénates; leurs observations avaient été nombreuses, ils avaient beaucoup à dire. Que ne dirent-ils pas en particulier sur le bon accueil qu'on leur avait fait, puis sur les petites scènes de l'intérieur du presbytère. Sous la charmille du jardin, réfectoire improvisé, ils avaient touché du doigt les lar-

gesses de leur hôte, et celles des habitants, témoignages sensibles de la satisfaction publique fort goûtés des convives, même après les applaudissements donnés aux musiciens.

L'abbé GOUSSARD.

— Dimanche, 19 juillet, les membres de la conférence de saint Vincent de Paul fêtaient leur patron. Trois exercices différents les rassemblèrent dans ce but. Le matin, ils venaient recevoir la sainte Communion des mains de Monseigneur au grand-chœur de la cathédrale. A deux heures de l'après-midi, les jeunes gens auxquels ils font tant de bien par l'œuvre du patronage, prenaient part à leur fête dans la maison destinée spécialement aux ouvriers pour les instructions et les jeux du dimanche. Le soir, Sa Grandeur présidait à l'évêché la séance générale et annuelle de la Conférence. M. l'abbé Hautin édifia l'assemblée par un beau discours en rapport avec la circonstance, et un salut du Saint-Sacrement couronna la solennité.

— L'association des Mères chrétiennes d'Illiers a célébré comme de coutume, avec beaucoup de solennité, la fête de Sainte-Anne, sa seconde patronne. Plusieurs motets chantés à la grand'messe par M. Grégoire, curé de Magny, et M. l'abbé Lemonier, ont produit sur l'auditoire un religieux effet : nous citerons en particulier l'*Ave Maria* à deux voix, de M. Félix Raimbert, de Châteaudun. Ce morceau d'un style à la fois simple et pathétique, révèle chez l'auteur une profonde connaissance de l'harmonie, et prouve qu'il possède le secret de ces accents qui remuent les cœurs et les élèvent vers le ciel.

— On nous a signalé une fête au Gault-saint-Denis. Le 19 juillet, M. l'abbé Barrier, vicaire-général, entouré d'un clergé nombreux, bénissait la maison communale des Sœurs, en présence des autorités municipales et de la compagnie des sapeurs-pompiers; cette assistance prouve la sympathie de la population pour les religieuses vouées à l'éducation des enfants et au soin des malades.

— Nous ne devrions point passer sous silence deux belles cérémonies dont Voves a été témoin; la bénédiction solennelle de la gendarmerie et l'inauguration d'un orgue, fruit d'une loterie organisée par plusieurs dames de la localité. Mais sur la paroisse de Voves comme sur celle de Rouvray-saint-Florentin, sa voisine, planent depuis trois semaines environ des pensées trop lugubres pour que nous nous permettions de faire appel à d'autres souvenirs. Ces deux pays ont été en partie décimés par les flammes; et si nous en parlons aujourd'hui, c'est pour fixer de nouveau l'attention sur la souscription ouverte en faveur des malheureux incendiés. Les efforts que M. Collier-Bordier, conseiller général, a déployés pour encourager cette bonne œuvre, sont déjà connus de tous.

— M. l'abbé Piau, précédemment curé de Saint-Lucien, est nommé curé du Tremblay.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. GOUVERNEUR.

PETIT SÉMINAIRE
DE SAINT-CHERON-LES-CHARTRES.

DISTRIBUTION DES PRIX

PRÉSIDÉE PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES,

Le 3 Août 1863.

ÉTUDE DE LA RELIGION.

RHÉTORIQUE.

1er Prix. Dauvel Adolphe, de Gilles.
2e — Legendre Chrysostome, de Bû.
Accessit. Hy Paul, de Louville-la-Chenard.

SECONDE.

1er Prix. Tillard Louis, de Paris.
2e — Ferrand Adelmar, de Fresnay-le-Comte.
1er Accessit. Raimbert Juste, de Bullainville.
2e — Maudemain Antoine, de Nonvilliers.
3e — Foussard Frédéric, d'Illiers.

TROISIÈME.

1er Prix. Auger Prudent, de Mézières-en-Drouais.
2e — Poirier Cyrille, de Mittainvilliers.
Accessit. Esnault Eugène, de Saint-Denis-d'Authou.

QUATRIÈME.

1er Prix. Ligneul François, de Châtillon.
2e — Singlas Adrien, de La Bazoche-Gouet.
1er Accessit. Ferrand Louis, de Saint-Aubin-des-Bois.
2e — Thirant Eugène, de Montboissier.

CINQUIÈME.

1er Prix. Charron Désiré, d'Unverre.
2e — Edde Emile, de Terminiers.
1er Accessit. Laillier Olympe, d'Ermenonville-la-Grande.
2e — Delaunay Louis, de Neuvy-en-Beauce.
3e — Neveu Julien, de Dancy.

SIXIÈME.

1er Prix. Sadorge Léandre, du Gault-Saint-Denis.
2e — Canuel Arsène, de La Ville-aux-Nonains.
1er Accessit. Piébourg Léon, de Sours.
2e — Paragot Charles, d'Houville.
3e — Cottereau Ludovic, de Châteauneuf.

SEPTIÈME.

1er Prix. Gautron Constantin, d'Ouarville.
2e — Lachapelle Désiré, d'Oulins.
1er Accessit. Plessis Honoré, de Marboué.
2e — Chasles Célestin, de Béville-le-Comte.
3e — Hémard Alcide, de Beaudreville.

PRIX DES COMPOSITIONS.

RHÉTORIQUE.

EXCELLENCE.

1er Prix. Dauvel Adolphe, couronné 2 fois.
2e — *ex-æquo.* { Baumer Emile, de Boisville.
Hy Paul, nommé 2 fois.
Accessit. Gervais Théophile, de Bailleau-le-Pin.

DISCOURS LATIN.

1er Prix. Dauvel Adolphe, couronné 3 fois.
2e — Huguet Joseph, de Cormainville.
Accessit. Hy Paul, nommé 3 fois.

DISCOURS FRANÇAIS.

1er Prix. Legendre Chrysostome, couronné 2 fois.
2e — Dauvel Adolphe, couronné 4 fois.
Accessit. Hy Paul, nommé 4 fois.

VERS LATINS.

1er Prix. Baumer Emile, couronné 2 fois.
2e — Dauvel Adolphe, couronné 5 fois.
Accessit. Huguet Joseph, nommé 2 fois.

VERSION LATINE.

1er Prix. Dauvel Adolphe, couronné 6 fois.
2e — Baumer Emile, couronné 3 fois.
Accessit. Hy Paul, nommé 5 fois.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Hy Paul, couronné 2 fois.
2e — Baumer Emile, couronné 3 fois.
Accessit. Dauvel Adolphe, nommé 7 fois.

HISTOIRE.

1er Prix. Legendre Chrysostome, couronné 3 fois.
2e — Baumer Emile, couronné 4 fois.
Accessit. Gervais Théophile, nommé 2 fois.

EXAMEN.

1er Prix. Hy Paul, couronné 3 fois.
2e — Legendre Chrysostome, couronné 4 fois.
Accessit. Dauvel Adolphe, nommé 8 fois.

SECONDE.

EXCELLENCE.

1er Prix. Maudemain Antoine, nommé 2 fois.
2e — Mesnil Anatole, de Marboué.
1er Accessit. Ferrand Adelmar, nommé 2 fois.
2e — Raimbert Juste, nommé 2 fois.
3e — Morel Joseph, de Polliat (Ain).

THÊME LATIN.

1er Prix. Maudemain Antoine, couronné 2 fois.
2e — Ferrand Adelmar, couronné 2 fois.
1er Accessit. Tillard Louis, nommé 2 fois.
2e — Morel Joseph, nommé 2 fois.
3e — Gougis Emile, de Rouvray-Saint-Florentin.

VERSION LATINE.

1er Prix. Gougis Emile, nommé 2 fois.
2e — Mesnil Anatole, couronné 2 fois.
1er Accessit. Morel Joseph, nommé 3 fois.
2e — Ferrand Adelmar, nommé 4 fois.
3e — Raimbert Juste, nommé 3 fois.

VERS LATINS.

1er Prix. Maudemain Antoine, couronné 3 fois.
2e — Ferrand Adelmar, couronné 3 fois.
1er Accessit. Mesnil Anatole, nommé 3 fois.
2e — Morel Joseph, nommé 4 fois.
3e — Gougis Emile, nommé 3 fois.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Gougis Emile, couronné 2 fois.
2e — Mesnil Anatole, couronné 3 fois.
1er Accessit. Raimbert Juste, nommé 4 fois.
2e — Tillard Louis, nommé 3 fois.
3e — Legué Alfred, de Saumeray.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Foussard Frédéric, nommé 2 fois.
2e — Tillard Louis, couronné 2 fois.
1er Accessit. Raimbert Juste, nommé 5 fois.
2e — Maudemain Antoine, nommé 5 fois.
3e — Mesnil Anatole, nommé 5 fois.

HISTOIRE.

1er Prix. Ferrand Adelmar, couronné 4 fois.
2e — Tillard Louis, couronné 3 fois.
1er Accessit. Griard Désiré, d'Oysonville.
2e — Goulas Léon, de Rouvray-Saint-Florentin.
3e — Foussard Frédéric, nommé 3 fois.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Foussard Frédéric, couronné 2 fois.
2e — *ex æquo.* { Ferrand Adelmar, couronné 5 fois. / Lorpin Ernest, d'Houville.
1er Accessit. Goulas Léon, nommé 2 fois.
2e — Tillard Louis, nommé 6 fois.
3e — Maudemain Antoine, nommé 6 fois.

EXAMEN.

1er Prix. Mesnil Anatole, couronné 4 fois.
2e — Raimbert Juste, nommé 6 fois,
1er Accessit. Gougis Émile, nommé 5 fois.
2e — Morel Joseph, nommé 5 fois.
3e — Maudemain Antoine, nommé 7 fois.

TROISIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix. Auger Prudent, couronné 2 fois.
2e — Helley Henri, de Lisieux.
Accessit. Poirier Cyrille, nommé 2 fois.

THÈME LATIN.

1er Prix. Helley Henri, couronné 2 fois.
2e — Auger Prudent, couronné 3 fois.
Accessit. Raimbert Léon, de Fresnay-le-Comte.

VERSION LATINE.

1er Prix. Auger Prudent, couronné 4 fois.
2e — Bourgeois Paul, de Toury.
Accessit. Helley Henri, nommé 3 fois.

VERS LATINS.

1er Prix. Auger Prudent, couronné 5 fois.
2e — Lérondeau Carolus, de Gouillons.
Accessit. Villemont Armand, de Montigny-le-Gannelon.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Méland Eugène, de Viabon.
2e — Fieujean Joseph, de Polliat (Ain).
Accessit. Auger Prudent, nommé 6 fois.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix Auger Prudent, couronné 6 fois.
2e — Raimbert Léon, nommé 2 fois.
Accessit. Helley Henri, nommé 4 fois.

HISTOIRE.

1er Prix. Poirier Cyrille, couronné 2 fois.
2e — Esnault Eugène, nommé 2 fois.
Accessit. Fieujean Joseph, nommé 2 fois.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Auger Prudent, couronné 7 fois.
2e — Villemont Armand, nommé 2 fois.
Accessit. Fieujean Joseph, nommé 3 fois.

EXAMEN.

1er Prix. Auger Prudent, couronné 8 fois.

2ᵉ — Helley Henri, couronné 3 fois.
Accessit *ex æquo.* { Poirier Cyrille, nommé 4 fois. / Lérondeau Carolus, nommé 2 fois.

QUATRIÈME.

EXCELLENCE.

1ᵉʳ Prix. Ligneul Alfred, couronné 2 fois.
2ᵉ — Dufresne Zacharie, de Boisgasson.
1ᵉʳ Accessit. Debray Aimé, de Rouvres.
2ᵉ — Thirant Eugène, nommé 2 fois.

THÊME LATIN.

1ᵉʳ Prix. Ligneul Alfred, couronné 3 fois.
2ᵉ — Giroux François, de Saumeray.
1ᵉʳ Accessit. Goissedet Charles, de Chartres.
2ᵉ — Debray Aimé, nommé 2 fois.

VERSION LATINE.

1ᵉʳ Prix. Ticot Bienaimé, de Tancrainville.
2ᵉ — Debray Aimé, nommé 3 fois.
1ᵉʳ Accessit. Dufresne Zacharie, nommé 2 fois.
2ᵉ — Ligneul Alfred, nommé 4 fois.

VERS LATINS.

1ᵉʳ Prix. Giroux François, couronné 2 fois.
2ᵉ — Dufresne Zacharie, couronné 2 fois.
1ᵉʳ Accessit. Ligneul Alfred, nommé 5 fois.
2ᵉ — Ticot Bienaimé, nommé 2 fois.

VERSION GRECQUE.

1ᵉʳ Prix. Ligneul Alfred, couronné 4 fois.
2ᵉ — Barbéry Amédée, de Rouvres.
1ᵉʳ Accessit. Giroux François, nommé 3 fois.
2ᵉ — Dufresne Zacharie, nommé 4 fois.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1ᵉʳ Prix. Ligneul Alfred, couronné 5 fois.
2ᵉ — Thirant Eugène, nommé 3 fois.
1ᵉʳ Accessit. Dufresne Zacharie, nommé 5 fois.
2ᵉ — Boullay Marie, du Thieulin.

HISTOIRE.

1ᵉʳ Prix. Collet Léon, de Saint-Aubin-des-Bois.
2ᵉ — Singlas Adrien, couronné 2 fois.
1ᵉʳ Accessit. Ligneul Alfred, nommé 8 fois.
2ᵉ — Thirant Eugène, nommé 4 fois.

GÉOGRAPHIE.

1ᵉʳ Prix. Collet Léon, couronné 2 fois
2ᵉ — Ligneul Alfred, couronné 6 fois.
1ᵉʳ Accessit. Singlas Adrien, nommé 3 fois.
2ᵉ — Thirant Eugène, nommé 5 fois.

EXAMEN.

1ᵉʳ Prix. Ligneul Alfred, couronné 7 fois.
2ᵉ — Singlas Adrien, couronné 3 fois.
1ᵉʳ Accessit *ex æquo.* { Thirant Eugène, nommé 6 fois. / Ticot Bienaimé, nommé 3 fois.
2ᵉ — Goissedet Charles, nommé 2 fois.

CINQUIÈME.

EXCELLENCE.

1ᵉʳ Prix. Charron Désiré, couronné 2 fois.
2ᵉ — Soufflot François, de Bérou-la-Mulotière.
1ᵉʳ Accessit. Delaunay Louis, nommé 2 fois.
2ᵉ — Laillier Olympe, nommé 2 fois.
3ᵉ — Janier Jules, de La Frasnée (Jura).

THÈME LATIN.

1er Prix. Laillier Olympe, nommé 3 fois.
2e — Soufflot François, couronné 2 fois.
1er Accessit. Delaunay Louis, nommé 3 fois,
2e — Janier Jules, nommé 2 fois.
3e — Charron Désiré, nommé 3 fois.

VERSION LATINE.

1er Prix. Charron Désiré, couronné 3 fois.
2e — Janier Jules, nommé 3 fois.
1er Accessit. Soufflot François, nommé 3 fois.
2e — Lorin Anatole, de Châteaudun.
3e — Peschot Victor, de Saint-Victor-de-Buthon.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Soufflot François, couronné 3 fois.
2e — Delaunay Louis, nommé 4 fois.
1er Accessit. Laillier Olympe, nommé 5 fois.
2e — Peschot Victor, nommé 2 fois.
3e — Charron Désiré, nommé 5 fois.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Charron Désiré, couronné 4 fois.
2e — Soufflot François, couronné 4 fois.
1er Accessit. Huet Jules, de Sours.
2e — Laillier Olympe, nommé 5 fois.
3e — Delaunay Louis, nommé 5 fois.

HISTOIRE.

1er Prix. Bailleau Cyprien, de Saint-Denis-d'Authou.
2e — Delaunay Louis, couronné 2 fois.
1er Accessit. Soufflot François, nommé 6 fois.
2e — Huet Jules, nommé 2 fois.
3e — Laillier Olympe, nommé 6 fois.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Delaunay Louis, couronné 3 fois.
2e — Bailleau Cyprien, couronné 2 fois.
1er Accessit. Laillier Olympe, nommé 7 fois.
2e — Charron Désiré, nommé 7 fois.
3e — Huet Jules, nommé 3 fois.

EXAMEN.

1er Prix. Soufflot François, couronné 5 fois.
2e — Charron Désiré couronné 5 fois.
1er Accessit *ex æquo* { Laillier Olympe, nommé 8 fois. / Peschot Victor, nommé 3 fois. }
2e — Delaunay Louis, nommé 8 fois.
3e — Janier Jules, nommé 4 fois.

SIXIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix. Brout Isidore, de Francé.
2e — Michel Élie, de Nogent-sur-Eure.
1er Accessit. Piébourg Léon, nommé 2 fois.
2e — Bléchet Charles, de Sours.
3e — Canuel Arsène, nommé 2 fois.

THÈME LATIN.

1er Prix. Michel Élie, couronné 2 fois.
2e — Brout Isidore, couronné 2 fois.
1er Accessit. Colas Maximilien, de Champrond.
2e — Canuel Arsène, nommé 3 fois.
3e — Piébourg Léon, nommé 3 fois.

VERSION LATINE.

1er Prix. Brout Isidore, couronné 3 fois.
2e — Collet Gédéon, de Saint-Aubin-des-Bois.
1er Accessit. Colas Maximilien, nommé 2 fois.

2e — Canuel Arsène, nommé 4 fois.
3e — Juteau Charles, de Fresnay-le-Comte.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Canuel Arsène, nommé 5 fois.
2e — Piébourg Léon, nommé 4 fois.
1er Accessit. Colas Maximilien, nommé 3 fois.
2e — Michel Élie, nommé 3 fois.
3e — Virlouvet Victor, de Montlandon.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Michel Élie, couronné 3 fois.
2e — Bléchet Charles, nommé 2 fois.
1er Accessit. Canuel Arsène, nommé 6 fois.
2e — Colas Maximilien, nommé 4 fois.
3e — Sadorge Léandre, nommé 2 fois.

HISTOIRE.

1er Prix. Paragot Charles, nommé 2 fois.
2e — Sadorge Léandre, couronné 2 fois.
1er Accessit. Michel Elie, nommé 5 fois.
2e — Raimbert Edmond, de Meslay-le-Vidame.
3e — Cottereau Ludovic, nommé 2 fois.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Paragot Charles, couronné 2 fois.
2e — Sadorge Léandre, couronné 3 fois.
1er Accessit. Piébourg Léon, nommé 5 fois.
2e — Raimbert Edmond, nommé 2 fois.
3e — Pelletier Céleste, de Montlandon.

EXAMEN.

1er Prix. Brout Isidore, couronné 4 fois.
2e — Bléchet Charles, couronné 2 fois.
1er Accessit. Colas Maximilien, nommé 5 fois.
2e — Dauvilliers Emile, de Chartainvilliers.
2e — Canuel Arsène, nommé 7 fois.

SEPTIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix. Lhuillier Henri, de Marboué.
2e — Lachapelle Désiré, couronné 2 fois.
1er Accessit. Lemonnier Lucien, des Autels-Villevillon.
2e — Plessis Honoré, nommé 2 fois.
3e — Duval Jules, d'Abondant.

THÊME LTAIN.

1er Prix. Lhuillier Henri, couronné 2 fois.
2e — Lachapelle Désiré, couronné 3 fois.
1er Accessit. Plessis Honoré, nommé 3 fois.
2e — Lemonnier Lucien, nommé 2 fois.
3e — Gautron Constantin, nommé 2 fois.

VERSION LATINE.

1er Prix. Lhuillier Henri, couronné 3 fois.
2e — Chasles Célestin, nommé 2 fois.
1er Accessit. Plessis Honoré, nommé 4 fois.
2e — Lemonnier Lucien, nommé 3 fois.
3e — Lachapelle Désiré, nommé 4 fois.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Lachapelle Désiré, couronné 4 fois.
2e — Lahaye Albert, de la Ferté-Vidame.
1er Accessit. Lhuillier Henri, nommé 4 fois.
2e — Gautron Constantin, nommé 3 fois.
3e — Duval Jules, nommé 2 fois.

HISTOIRE.

1er Prix. Chasles Célestin, couronné 2 fois.
2e — Lachapelle Désiré, couronné 5 fois.

1er Accessit. Plessis Honoré, nommé 5 fois.
2e — Lemonnier Lucien, nommé 4 fois.
3e — Duval Jules, nommé 3 fois.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Lhuillier Henri, couronné 4 fois.
2e — Lachapelle Désiré, couronné 6 fois.
1er Accessit. Bordier Émile, d'Auneau.
2e — Chasles Celestin, nommé 4 fois.
3e — Lemonnier Lucien, nommé 5 fois.

EXAMEN.

1er Prix. Lhuillier Henri, couronné 5 fois.
2e — Lachapelle Desiré, couronné 7 fois.
1er Accessit. Wagner Henri, d'Auneau.
2e — Lahaye Albert, nommé 2 fois.
3e — Lemonnier Lucien, nommé 6 fois.

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

GÉOMÉTRIE.

1er Prix. Gougis Emile, couronné 3 fois.
2e — Auger Prudent, couronné 9 fois.
1er Accessit. Mesnil Anatole, nommé 7 fois.
2e — Lelièvre Alfred, de Lucé.
3e — Griard Désiré, nommé 2 fois.

ARITHMÉTIQUE.

PREMIÈRE DIVISION.

1er Prix. Maudemain Antoine, couronné 4 fois.
2e — Ligneul Alfred, couronné 8 fois.
1er Accessit. Poirier Cyrille, nommé 5 fois.
2e — Charron Désiré, nommé 9 fois.
3e — Lérondeau Carolus, nommé 3 fois.

DEUXIÈME DIVISION.

1er Prix. Neveu Julien, nommé 2 fois.
2e — Singlas Adrien, couronné 4 fois.
1er Accessit. Wagner Eugène, d'Auneau.
2e — Edde Émile, nommé 2 fois.
3e — Ferrand Louis, nommé 2 fois.

TROISIÈME DIVISION.

1er Prix. Barbery Amédée, couronné 2 fois.
2e — Thirant Eugène, couronné 2 fois.
1er Accessit. Debray Aimé, nommé 3 fois.
2e — Esnault Eugène, nommé 3 fois.
3e — Laigneau François, de Sours.

QUATRIÈME DIVISION.

1er Prix. Collet Gédéon, nommé 2 fois.
2e — Jean Marie, de Jouy.
1er Accessit. Goissedet Charles, nommé 3 fois.
2e — Bailleau Cyprien, nommé 3 fois.

CINQUIÈME DIVISION.

1er Prix. Bléchet Charles, couronné 3 fois.
2e — Colas Maximilien, nommé 6 fois.
1er Accessit. Cottereau Ludovic, nommé 3 fois.
2e — *ex-æquo.* { Tessier Ulladomir, de Villiers-Saint--Orien. / Sadorge Léandre, nommé 5 fois. }
3e — Lemonnier Lucien, nommé 7 fois.

PLAIN-CHANT ET MUSIQUE VOCALE.

PREMIÈRE CLASSE. — PREMIÈRE DIVISION.

Prix. Couvret Eugène, de Fains-en-Dunois.
Accessit. Fieujean Joseph, nommé 4 fois.

DEUXIÈME DIVISION.

1er	Prix.	Mesnil Anatole, couronné 5 fois.
2e	—	Goulas Léon, nommé 3 fois.
1er	Accessit.	Esnault Eugène, nommé 4 fois.
2e	—	Méland Eugène, nommé 2 fois.
3e	—	Laigneau François, nommé 2 fois.

TROISIÈME DIVISION.

1er	Prix.	Peschot Victor, nommé 4 fois.
2e	—	Collet Léon, couronné 3 fois.
1e	Accessit.	Collet Gédéon, nommé 3 fois.
2e	—	Charron Désiré, nommé 10 fois.
3e	—	Laya Ernest, de Sours.

DEUXIÈME CLASSE. — PREMIÈRE DIVISION.

1er	Prix.	Bailleau Cyprien, couronné 3 fois.
2e	—	Villemont Armand, couronné 2 fois.
1er	Accessit.	Gautron Constantin, nommé 4 fois.
2e	—	Colas Maximilien, nommé 7 fois.
3e	—	Goissedet Charles, nommé 4 fois.

DEUXIÈME DIVISION.

1er	Prix.	Morel Joseph, nommé 6 fois
2e	—	Neveu Julien, couronné 2 fois.
1er	Accessit.	Dufresne Zacharie, nommé 6 fois.
2e	—	Singlas Adrien, nommé 5 fois.
3e	—	Soufflot François, nommé 8 fois.

TROISIÈME DIVISION.

1er	Prix.	Bléchet Charles, couronné 4 fois.
2e	—	Gauberville Edmond, d'Étampes.
1er	Accessit.	Brout Isidore, nommé 5 fois.
2e	—	Duc Émile, de Chauffours.
3e		Maignan Armand, de Santeuil

PRIX D'ACCESSITS.

Rhétorique.	Hy Paul, 5 accessits.
Seconde.	Gougis Emile, 3 accessits.
	Maudemain Antoine, 4 accessits.
	Mesnil Anatole, 3 accessits.
	Morel Joseph, 5 accessits.
	Raimbert Juste, 5 accessits.
	Tillard Louis, 3 accessits.
Troisième.	Esnault Eugène, 3 accessits.
	Fieujan Joseph, 3 accessits.
	Poirier Cyrille, 3 accessits.
Quatrième.	Debray Aimé, 3 accessits.
	Dufresne Zacharie, 4 accessits.
	Goissedet Charles, 4 accessits.
	Ligneul Alfred, 3 accessits.
	Thirant Eugène, 5 accessits.
Cinquième.	Charron Désiré, 5 accesssit.
	Delaunay Louis, 5 accessits.
	Huet Jules, 3 accessits.
	Jannier Jules, 3 accessits.
	Laillier Olympe, 7 accessits.
	Peschot Victor, 3 accessits,
	Soufflot François, 3 accessits.
Sixième.	Canuel Arsène, 5 accessits.
	Colas Maximilien, 6 accessits.
	Cottereau Ludovic, 3 accessits.
	Piébourg Léon, 4 accessits.
Septième.	Duval Jules, 3 accessits.
	Gautron Constantin, 3 accessits.
	Lemonnier Lucien, 6 accessits.
	Plessis Honoré, 5 accessits.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE SEPTEMBRE 1863.

Une sœur de charité est toujours un bienfait pour une paroisse. — C'est afin de mieux faire ressortir cette utile vérité, que nous reproduisons ci-après, le rapport (1) de la Présidente des Mères chrétiennes d'Illiers consacré à la développer et à remercier les dames de l'Association d'avoir daigné par leur généreux concours favoriser l'établissement dans leur ville d'une sœur des pauvres malades.

. . . .

. . . .

...... « Il m'en souvient, Mesdames, c'était le 19 mars fête du glorieux saint Joseph ; notre vénéré directeur nous avait toutes réunies autour de lui après la messe, afin de nous communiquer la pensée, ou pour mieux dire l'inspiration qu'il avait eue de faire venir une sœur qui visiterait et soignerait les malades à domicile, et comme autrefois saint Vincent de Paul, il sollicita de votre générosité une de ces paroles qui donnent à un établissement de charité la vie ou la mort. Cette parole, Mesdames, elle ne se fit point attendre, vos cœurs avaient compris le sien..... L'Œuvre des pauvres malades était fondée !...

» Pour moi, heureuse et fière à titre de votre présidente, d'une détermination qui vous honore et vous donne tant de droits à la reconnaissance des malheureux, je ne pus que joindre ma faible

(1) Le rapport, dont nous avons supprimé par discrétion le *compte-rendu de l'œuvre*, a été prononcé le 26 juillet dernier, à l'assemblée générale de l'association.

voix à la vôtre et remercier Dieu, dans le secret de la prière, de vous avoir donné cette spontanéité dans le bien, qui m'édifie de plus en plus, et m'inspire un vif désir de marcher sur vos traces.

» La charité, Mesdames, est le mobile qui vous fait agir, et voilà pourquoi vous avez accueilli avec un si admirable élan l'une de ses œuvres les plus touchantes : « La Visite des pauvres malades. » Sans doute la souffrance, avec ses incalculables dénominations et ses indicibles tortures, vient atteindre l'heureux du siècle comme le deshérité de la fortune, et retenir, clouer le premier sur sa couche somptueuse aussi bien que le second sur son misérable grabat ; mais du moins, le riche reçoit tous les adoucissements que les soins les plus multipliés, les plus assidus peuvent accorder à la nature, tous les bruits viennent expirer à sa porte sur laquelle tombent d'épais rideaux ; tous les objets qui pourraient l'inquiéter ou lui déplaire sont éloignés de ses yeux. Tandis que pour l'indigent, tout contribue à rendre ses maux plus cuisants. Figurons-nous une pauvre mère de famille attaquée d'une maladie grave ; son mari la quitte dès l'aurore pour aller à sa journée ; ses petits enfants bruissent autour d'elle comme un essaim d'abeille, ne lui laissant aucun moment de repos, fatiguant ses oreilles par leurs cris incessants, attristant ses regards par l'aspect de leur misère, déchirant son cœur par leurs demandes réitérées d'un pain qu'elle n'a peut-être pas toujours à leur donner!...

» Un verre de tisane est posé auprès de son lit sur un escabeau, la porte de sa chambre est disjointe et les carreaux de son unique fenêtre presque tous brisés, sont remplacés par du papier qui s'agite au moindre vent... Oh ! qu'on ne croie pas que cette peinture soit trop chargée ; pour beaucoup, hélas ! elle est encore adoucie. Combien donc l'état de cette femme, dont la santé est si nécessaire à sa famille, n'est-il pas aggravé par cette absence de soins intelligents, cette misère si grande, qui de la mère rejaillit sur les chers objets de sa tendresse?... Car la misère, voyez-vous, n'éteint pas cette flamme du cœur qui s'appelle l'amour maternel, elle la ravive au contraire et lui sert pour ainsi dire d'aliment.

» Ce tableau est d'une si lamentable vérité, que je me hâte de le remplacer par un autre plus doux à contempler. C'est encore cette même femme, ces mêmes enfants, cette même chambre ;

mais cette femme, qu'une bonne sœur de charité vient voir plusieurs fois par jour, qui lui administre les remèdes prescrits par le médecin, qui lui procure toutes les petites douceurs que réclame sa position, et qu'elle tient des personnes qu'elle a su intéresser à l'état de sa *chère malade.*

» Ce sont bien les mêmes enfants, toujours un peu bruyants, mais nourris, mais rappropriés, mais vêtus. C'est aussi la même chambre, mais rangée, nettoyée, calfeutrée, et puis au lieu des murmures qui s'échappaient naguère de ces lèvres sans espérance, ce sont des actes de foi, de résignation et d'amour.

» Enfin, si malgré les prescriptions du médecin et les soins de la sœur, la maladie fait de notables progrès, alors cette fille du Christ rappelle à l'agonisante que la religion a pour les mourants des consolations ineffables et la décide à faire venir le prêtre qui la réconcilie avec son Dieu et lui ouvre, par l'absolution, les portes de la céleste patrie. Oh! partez, partez; peut-il lui dire alors avec cette douce autorité que lui donne l'Église, partez, âme chrétienne, partez pour un monde meilleur!... Et le mari, jusqu'alors peut-être incrédule ou indifférent, frappé du calme et de la sérenité de la mourante, répondra un *amen* étouffé par des sanglots.

» Eh! bien, Mesdames, ces souffrances adoucies, cette mort sainte, ce pieux attendrissement, après Dieu, après le pasteur, à qui seront-ils dus?

» A la bonne sœur d'abord, puis à l'un de ces hommes dont la présence dans une contrée est un bienfait de Dieu, enfin à vous, Mesdames, à toutes les personnes qui l'auront soutenue, à toutes celles qui l'auront aidée à remplir sa sublime mission. Maintenant qu'il me soit permis, pour répondre à quelques questions, d'établir ici la différence qui existe entre une sœur garde-malade et la sœur des malades. La sœur garde-malade n'appartient qu'au malade qu'elle soigne actuellement, elle ne le quitte que lorsque la guérison ou la mort a rendu sa présence inutile. La sœur des malades est pour *tous,* elle les visite et leur prodigue tous les soins que demande leur état; mais elle ne reste pas constamment avec eux. Les malades de la campagne, pourvu qu'ils fassent partie de la commune, peuvent comme ceux de la ville faire appel à sa charité, elle ne leur fera jamais défaut.

La sollicitude de la sœur des malades s'étend aussi sur les vieillards.

» Les vieillards! Oh! Mesdames, pardonnez si je ne puis prononcer ce mot sans émotion, sans une sorte de respect. Le vieillard, cette bénédiction de la famille après en avoir été la tige et le soutien, est parfois, chez le pauvre, délaissé et réduit à un isolement qui n'est pas toujours une preuve d'ingratitude ou d'indifférence, mais une suite du travail continuel auquel se livrent ses enfants; et cependant, parvenu à cette période suprême de la vie que l'on pourrait nommer l'*enfance du dernier âge*, le vieillard a besoin de ces soins sans lesquels son existence se change en un douloureux martyre.

» Il lui est surtout nécessaire de contempler encore un visage ami, de rompre un ennuyeux silence et d'entendre prononcer souvent le nom du Dieu qui tient en mains son éternité. C'est ce que fait aussi la sœur de charité, elle vient réguliément voir son pauvre vieux, et par de bonnes et attrayantes lectures, de pieuses causeries, elle jettera encore sur cette vie si triste et si décolorée quelques rayons de bonheur. » . . . .

Cette belle œuvre est déjà commencée au milieu de nous, par la bonne sœur que la maison mère de Saint-Paul de Chartres a bien voulu nous envoyer; un grand nombre de malades ont été visités, et tous bénissent sa présence et la regardent comme un présent du ciel.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE A MIGNIÈRES.

Les cités et les bourgades où le nom de Notre-Dame de la Salette est inscrit au frontispice d'un temple, saluent avec joie le 19 septembre comme un jour de rendez-vous à l'autel de Marie. Il est au milieu des Alpes un plateau à jamais célèbre que vous ne pouvez atteindre ce jour-là sans vous trouver en face d'une multitude immense agenouillée devant une église solitaire; dans cette région bénie se montrait il y a dix-sept ans la Mère de Dieu. Depuis cette époque on a vu s'élever çà et là, dans diverses contrées, des sanctuaires modestes ou magnifiques dont la présence est destinée à rappeler aux fidèles le miracle et le monument des Alpes, et ces sanctuaires aussi ont leurs pélerins, L'église

de Mignières renferme une chapelle déjà bien connue sous le vocable de Notre-Dame de la Salette. Le 19 septembre de cette année, elle ouvrait ses portes à une foule compacte et recueillie. Plusieurs prêtres des environs prêtaient leur concours à monsieur le Curé de la paroisse pour les ministères dont cette fête est l'occasion. M. l'abbé Chapard avait bien voulu se charger des fonctions d'officiant et de prédicateur. Un chœur de voix richement fourni était venu de Chartres rehausser l'éclat de la solennité. Les chanteuses si bien dirigées par l'habile organiste de Sainte-Foy s'étaient empressées de répondre à une invitation pour faire entendre dans l'église de Mignières leurs pieux cantiques à Marie. On nous a dit l'admiration des paroissiens devant toutes ces belles choses et surtout à la procession dont les longues files se développaient avec ordre autour du village, pendant que des voix nombreuses appelaient sur le pays et sur les pélerins les bienfaits de Notre-Dame.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE A ORROUER.

C'est le 20 septembre seulement que la belle statue de Notre-Dame de la Salette, dont nous parlions il y a quelques mois, a été placée dans la chapelle d'Orrouer. La décoration de ce nouveau sanctuaire est à peu près complète; les peintures murales, dues au pinceau de M. F. Dubois, de Chartres, sont du plus gracieux effet. Ce qui frappera surtout les regards du visiteur, c'est la niche pratiquée dans le mur de l'abside; elle se termine dans sa partie supérieure par un dôme à jour surmonté d'une lanterne, et les verres qui le ferment réflètent sur la statue une lumière aux couleurs prismatiques; sur ses parois se dessineront les cimes dentelées et les pentes abruptes de la sainte Montagne; aucun ornement ne pouvait encadrer l'image avec plus d'analogie et plus de vraisemblance. La paroisse enrichie de ce petit monument en sera fière à bon droit; mais elle doit encore plus être heureuse à la pensée que la Reine du Ciel fera désormais planer sur elle d'une manière privilégiée son ombre protectrice. Nous avons su combien les habitants furent touchés de voir Monseigneur ériger ainsi le pélerinage en bénissant la statue; leur générosité et leurs efforts étaient récompensés.

La grande église isolée au milieu des champs avait eu le matin sa cérémonie; des paroissiens d'Ollé et de Saint-Germain s'étaient réunis à ceux d'Orrouer pour y recevoir le sacrement de confirmation. A l'office pontifical, la compagnie des sapeurs-pompiers qui se distingue, entre bien d'autres, par sa bonne tenue et son brillant uniforme, était sous les armes auprès de M. le Maire, homme estimable à tant de titres; le soir encore, dans la chapelle de Serez, ils étaient au poste pour former à leur évêque une escorte d'honneur. Nous passons sous silence les détails de cette double solennité; il ne nous reste plus qu'à nommer

le prédicateur, M. l'abbé Joly, vicaire de Saint-Aignan, qui a si bien su se faire comprendre et goûter de tous en expliquant les trois principaux avis donnés par Notre-Dame aux jeunes pâtres de la Salette, avis qu'ils avaient mission de transmettre à la France et au monde chrétien.

— M. l'abbé Lhôtellier, précédemment curé de Marville-Moutiers-Brûlé est installé curé de Thiville. Il a été remplacé par M. l'abbé Sévestre, ancien curé de Marcheville.

— M. l'abbé Cibois, professeur au petit-séminaire de Saint-Cheron, a été nommé curé de La Framboisière. Ses paroissiens, qui depuis longtemps réclamaient la présence d'un pasteur, n'ont reculé devant aucun sacrifice pour lui préparer une demeure convenable; la cérémonie d'installation répondit à leur enthousiasme. M. l'abbé Bigarne, curé-doyen de Senonches, présidait. On remarquait entre les ecclésiastiques présents à la fête, M. le supérieur du petit-séminaire et ses professeurs. Plusieurs séminaristes, actuellement en vacances, accourus de divers points du diocèse, unissaient leurs ressources musicales pour de religieux concerts. Leurs voix et leurs instruments ne demandent qu'à s'utiliser pour la gloire de Dieu et la beauté du culte. Les magistrats de la commune et leurs administrés n'ont pas manqué de donner aux anciens élèves de leur curé des témoignages de leur gratitude.

A. F. G.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

DU PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-CHERON.

La pièce de vers qu'on va lire a été composée par un jeune élève de troisième, qui n'était encore que dans sa quinzième année.

HYMNE DE L'ENFANT A MARIE.

Marie, écoute ma prière;
Je ne suis qu'un petit enfant,
Mais je suis, dit-on, innocent,
J'obéis toujours à ma mère.
C'est elle qui sur ses genoux
Hier me chantait tes louanges,
Me parlait de beau ciel et d'anges
Et m'apprenait ton nom si doux!

« O mon enfant, une autre mère,
» Disait-elle, veille sur toi ;
» Tu ne peux la voir comme moi,
» Car son séjour n'est pas la terre ;
» Tu ne peux la voir de tes yeux ;
» Mais elle entend l'enfant qui prie.
» Mon enfant, implore Marie,
» Implore ta mère des cieux. »
Marie, eh bien, moi je t'implore,
J'ai... voudras-tu me l'accorder?
Une grâce à te demander :

. . . .

J'ai vu la fureur des vents
Hier arracher du grand chêne
Une famille éclose à peine
De petits oiseaux tremblotants.
Rends-les à leur mère inquiète,
Vierge, donne-leur un abri,
Oh! donne-leur un petit nid
Doux et chaud comme la couchette
Où je me repose la nuit.
Sauve aussi du cruel orage
Ce beau lis blanc que ce matin
J'ai contemplé dans le jardin :
Il est sans doute ton ouvrage.
Car c'est Dieu qui fit la tempête,
Et les éclairs et ce grand bruit,
Qui me fait trembloter la nuit,
Quand il gronde dessus ma tête ;
Mais la fleurette aux doux appas,
Le ruisseau dont le bruit m'enchante,
Et le petit oiseau qui chante
Sont ton ouvrage, n'est-ce pas?
L'astre dont les feux m'éblouissent,
Et la montagne et le ciel bleu,
Sont l'ouvrage des mains de Dieu.

. . . .

Mais tu fis le lis gracieux,
Les petits oiseaux et les mousses,
Tu fis ces étoiles si douces
Qui n'éblouissent pas mes yeux.
Et cette clarté douce et pure
De la lune au front pâle et beau

Qui vint hier dans mon berceau
Baiser ma blonde chevelure,
C'est toi qui l'envoyas des cieux
Me bercer dans mon lit tranquille;
Peut-être ce rayon mobile
Est-il un regard de tes yeux.
Car le regard de la madone
Dans le grand temple du Seigneur
Est plein de la même douceur;
Elle a l'air si douce et si bonne!
Mais..... pourquoi donc est-il des jours
Que ma mère, pleine d'alarmes,
En me voyant répand des larmes?
Et toi tu me souris toujours.
Tu me souris lorsque ma mère
M'amène en murmurant tout bas,
Et me soulevant dans ses bras
Me fait baiser ta froide pierre...
Je voudrais bien te contempler,
Car ce n'est là que ton image,
Moi, je voudrais voir ton visage,
Te donner mon front à baiser.
Et Jésus, l'enfant plein de grâce
Que ta madone chaque jour
Me présente avec tant d'amour,
Oh! permets donc que je l'embrasse.
Vous êtes au Ciel n'est-ce pas?
Eh bien! tire-moi de la terre,
Viens me chercher avec ma mère;
Oh! viens me chercher dans tes bras,
Pour voir ton Jésus, ô Marie,
Pour pouvoir jouer tous les deux,
Et pour contempler de mes yeux
Le ciel et sa beauté chérie;
Pour que tu fasses mes amours,
Et que parmi tes petits anges
Je puisse chanter tes louanges
Et te voir et t'aimer toujours.

Marie L.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS D'OCTOBRE 1863.

DÉCORATION DES ÉGLISES.

La décoration des églises a toujours été reconnue comme une nécessité de premier ordre. Mais si l'exécution de cette loi n'a rencontré nulle part de résistance volontaire, un obstacle plus sérieux que le défaut de ressources a plus d'une fois arrêté l'effet qu'on avait pu en attendre. Nous voulons parler de l'absence de principes et de l'oubli des règles dans la réparation des monuments religieux. Notre époque est heureusement témoin d'une réaction du bon goût sur ce point, et les campagnes y prennent part aussi bien que les villes. Aujourd'hui, nous avons à signaler quelques belles nouveautés à la cathédrale et dans plusieurs autres églises du diocèse.

A la cathédrale vient de se terminer, par les soins et aux frais de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Chartres, la restauration de la chapelle du Sacré-Cœur de Marie ; bien qu'il ne soit pas de notre compétence de donner des descriptions de peintures, nous pourrons entrer ici dans quelques détails. Les cinq panneaux d'entre-colonnement sont devenus à partir du rétable autant de cadres d'un dessin gracieux et identique. Les frises bien coloriées de l'entablement, aboutissent à une ligne blanche semée de roses, et à une large bande bleu-ciel où se lisent des inscriptions en lettres gothiques. Nous les transcrivons selon l'ordre où elles sont placées, et nous commençons par celle du premier panneau de gauche : « Hélas! que mon exil a été prolongé, mon cœur désire, il est dans l'attente. Ps. CXIX, 1-2. — J'ai cherché celui que mon cœur aime, ne l'auriez-vous pas vu? Cant. III, 1-3. — Mon cœur s'est fondu de tendresse quand la voix de mon bien-

aimé s'est fait entendre. Cant. V, 6. — J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je l'ai trouvé et je ne le quitterai plus. Cant. III, 4. — Mon âme magnifie le Seigneur et mon âme a tressailli dans le Dieu mon Sauveur. Luc. 1. » Une tranche de chevrons brisés fait transition entre la bande occupée par les textes de l'Ecriture et le reste de l'ornementation continuée jusqu'aux dernières moulures de la base. Ce décor principal c'est, en termes de blason, un champ de gueules avec mille petites croix ombrées de sinople et d'azur, et reliées entre elles par des boutons d'or. L'autel en pierres, dont nous remarquons les colonnettes et les trèfles à jour, est placé en avant du mur; il n'empêche point de voir se déployant sous la fenêtre du milieu une sorte de bannière, richement brodée. Ce voile à belles franges porte, sur un fond bleu, un cœur d'or encadré de fleurs de lys; dans sa partie supérieure, une couronne d'étoiles domine la prière à Marie immaculée. Tournez maintenant vos regards sur la clef de voûte; les voussoirs d'arête ont pris une couleur brillante, et l'ancienne armoirie a reparu sous le pinceau de l'artiste. La grille qui fermait la chapelle est restée, mais elle a retrouvé aussi, sous le vernis et la dorure, un air de fraîcheur et de jeunesse. Cette grille nous fait penser à celle qui vient d'être posée sous-terre devant la chapelle de Sainte-Anne. Les Dames de l'association des Mères-Chrétiennes sauront que des connaisseurs nous ont déjà parlé avec éloge de cet objet d'art.

Il est utile, à notre avis, d'informer le clergé des travaux importants exécutés dans les églises de la campagne; cette conviction nous presse de dire tout ce que nous savons sur ce sujet. Nous mentionnerons d'abord les peintures murales de Bailleau-le-Pin. M. F. Dubois a fort bien réussi dans ce travail que nous avions annoncé, il y a plusieurs mois. Jésus bénissant les enfants, Jésus rompant le pain eucharistique en présence des disciples d'Emmaüs, telles sont les deux pensées qu'il a traduites avec une facture remarquable. Les personnages, nous dit-on, ne laissent rien à désirer : le vitrail qui occupe le fond de l'abside dans l'église de Bailleau réclamait à sa droite et à sa gauche une ornementation de ce genre. Il y a environ trois semaines, un vénérable prêtre de Chartres bénissait toutes ces magnifiques décorations en même temps que le nouvel autel de la Sainte-Vierge entouré de riches dessins comme le sanctuaire principal. Une couronne à l'enfant Jésus, et un cœur pour la

statue de Marie furent offerts comme ex-voto et comme souvenirs de la fête.

A Brou, l'artiste que nous nommions tout-à-l'heure vient d'exercer son talent sur les abords du maître-autel et sur d'autres parties de l'église. On nous a cité particulièrement la représentation de la sainte Trinité dans la coquille ou demi-coupole qui s'élève à l'extrémité du grand-chœur. Décidément, les peintures murales vont reprendre dans les sanctuaires catholiques la place qui leur appartient. L'œil, habitué à jouir de leur effet, devient difficile en face des marbres en bois, même les mieux veinés de blanc et de noir, du chêne et du sapin les mieux vernissés. Heureuses les paroisses auxquelles il est permis d'embellir le temple du Seigneur, comme on l'a fait à la crypte, à Champhol, à Sainte-Foi, à Aunay-sous-Auneau, dans quelques chapelles de Saint-Pierre, de Saint-Aignan, d'Illiers, et ailleurs!

A Voise, le Dimanche 25 octobre, jour de la confirmation, Mgr a fait la bénédiction d'un bas-côté tout nouvellement construit et en même temps, d'une belle statue de la Sainte-Vierge qui figurera à merveille auprès des nouvelles verrières. Nous félicitons le digne pasteur de cette paroisse d'avoir mené à si bonne fin et avec tant de goût cette grande œuvre devenue nécessaire, pour suppléer à l'insuffisance de la première nef, et de la tribune installée depuis longtemps au-dessus des fonts baptismaux.

Nous en dirons autant à M. le curé d'Houville qui vient de prolonger le bas-côté de son église pour trouver place à une chapelle de la Sainte-Vierge. Il y a une quinzaine, l'inauguration de cette chapelle se faisait en grande pompe dans une réunion solennelle de la confrérie. Plusieurs curés voisins s'y étaient rendus avec empressement; les paroissiens avaient laissé, pour assister à la cérémonie, les réjouissances de leur fête patronale. Marie avec saint Joseph, saint Jean-Baptiste et sainte Anne, dont on a béni les statues en leur présence, les auront récompensés de ce sacrifice.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Nous n'avons rien de spécial à signaler pour le 17 octobre dernier. Mais la fête grandiose que nous célébrions à pareille époque, en 1860, n'est point un de ces évènements qu'on oublie; le graveur en a

reproduit les détails sur la pierre, comme le dessinateur les avait confiés au crayon, et les archives publiques ou privées de notre cité parleront du jour mémorable ou treize évêques et archevêques réunissaient autour d'eux une foule immense pour solenniser le six centième anniversaire de la dédicace de l'Eglise de Chartres et la consécration de la Crypte nouvellement restaurée.

Ayons soin de dire toutefois que l'illustre Pontife qui avait eu, dans cette circonstance, les honneurs de la parole, est revenu cette année, le même jour, aux pieds de la Vierge de Sous-Terre. Nous nous sommes souvenus alors des paroles si éloquentes et si faciles tombées de ses lèvres en présence de ses vénérables collègues dans l'épiscopat, de ses anciens confrères dans le sacerdoce, et de ses compatriotes dans les rangs de l'assemblée : « *Facta sunt encœnia in Jerosolymis et ambulabat » Jesus in templo, in porticu Salomonis.* On célébrait en ce jour-là à » Jérusalem l'anniversaire de la dédicace, et Jésus se promenait dans le » temple, sous le portique de Salomon. » Le Dimanche, 18 octobre, Mgr Pie assista aux offices capitulaires de la cathédrale, et le lendemain, il dit sa messe à l'autel de Saint-Savinien et de Saint-Potentien, les premiers apôtres de Chartres, dont nous faisions la fête, et dont les reliques étaient exposées à la vénération des fidèles.

— Nous avons déjà dit plus d'une fois que les porteuses d'eau de la ville étaient fidèles à leur messe de saint Savinien et de saint Potentien. C'est un devoir qui les préoccupe longtemps à l'avance, et nous les félicitons de s'en acquitter si bien; que leurs bienheureux patrons les soulagent dans leur pénible travail et leur apprennent à le rendre méritoire pour le ciel, comme faisait cet ancien solitaire qui se rendait chaque jour à une fontaine éloignée, sans songer qu'un ange le suivait et comptait ses pas.

— Une nouvelle lampe brûle devant l'autel *Virgini pariturœ;* c'est une pieuse mère qui a fait cette offrande le jour du mariage de sa fille.

— Les RR. PP. Maristes ont célébré par une neuvaine de prières, d'instructions et de saluts l'anniversaire du 6 octobre 1862, fête de la consécration de l'église de Sainte-Foi. L'enceinte de cette grande et jolie chapelle était assidûment remplie; Mgr l'Evêque de Chartres a bien voulu y présider la cérémonie du grand jour. On aime et on aimera de plus en plus Sainte-Foi; c'est comme les sanctuaires de Notre-Dame, un rendez-vous pour la piété. Le zèle des religieux missionnaires est assez connu pour qu'ils nous permettent de répéter ici les paroles prononcées à leur adresse par Mgr l'Evêque de Tulle : « Il était digne, » mes frères, que dans un lieu où Marie a été si longtemps honorée, à » côté de ce lieu où l'on vénère la Vierge qui doit enfanter, ses enfants » fussent appelés. Allons, prêtres admirables, faites bien votre œuvre... » Vous êtes le sel de la terre : faites doux et savoureux au palais de

» Dieu les mets dont il est affamé; il aime les âmes, il veut des âmes, » elles sont sa nourriture.

— M. l'abbé Gouache, ancien curé de Gellainville, est nommé à la paroisse de Saint-Léger-des-Aubées.

— M. l'abbé Dureau, précédemment professeur au Petit-Séminaire de Nogent-le-Rotrou, a remplacé, au vicariat de Nogent-le-Roi, M. l'abbé Lemoine C. maintenant professeur à l'Institution Notre-Dame de Chartres.

— Dans le cours de ce mois nous avons appris la mort de M. l'abbé Durvie, curé de Cherisy, décédé à l'âge de quatre-vingt-treize ans. M. l'abbé Berthelot, curé de Frétigny, vient aussi de succomber à une dernière crise d'une maladie intermittente; il était dans sa soixantième année.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

DU PETIT-SÉMINAIRE DE SAINT-CHERON.

Le jeune poète de quinze ans dont nous avons publié les premiers essais dans le dernier numéro, offrait quelques mois plus tard à M. le Supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Cheron, à l'occasion de sa fête, la pièce qu'on va lire. Le sujet était plein d'actualité : M. le Supérieur avait déniché tout récemment de petits rossignols dans le dessein de les élever, chose du reste assez difficile. Toutefois, grâce à ses bons soins, l'essai réussit parfaitement; et quelques mois plus tard, en plein cœur de l'hiver, ses petits élèves réjouissaient par leurs accents mélodieux les oreilles d'un vénérable chanoine de ses amis, à qui il en avait fait présent.

La pièce est exactement telle qu'elle est sortie des mains de son auteur : on n'y a pas changé un seul mot.

A LOUIS (1).

C'était l'heure du soir, quand l'ombre et le mystère
Descendent lentement sur le bois solitaire.
Je parcourais ces bosquets d'alentour,
Riante bordure
D'un riant séjour,
De fleurs, de verdure
Mourante ceinture
Qui le soir épure
Ses parfums du jour.
Je rêvais. Je songeais, tu le croiras sans peine,
A ton amour, à tes bienfaits, Louis.

(1) M. l'abbé Louis Chouet, ancien supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Cheron.

De la nuit la paisible haleine
Près de moi soupirait à peine;
Et berçait mollement la couche aérienne
Des petits oiseaux endormis.
Mais la clarté mélancolique et pure
De la lune dorée aux bords de l'horizon,
Se glissait en jouant sous la feuillée obscure
Pour baiser à mes pieds la pointe du gazon.
Une voix, des rameaux perçant la sombre voûte
A réveillé soudain l'écho des bois : j'écoute...
Je connais ces chants prolongés,
C'est la voix de ma Philomèle,
Du soir c'est le chantre fidèle ;
Mais que ses accents sont changés !
Vive et joyeuse hier et la gaîté pour guide,
Elle précipitait la cadence rapide
De ses légers accords,
Mais maintenant sa voix tremblotante et timide
Murmure en gémissant comme l'hymne des morts.
Le vague des acents qu'au vent elle abandonne,
Mélancolique et doux comme un souffle d'automne,
Va porter jusqu'au cœur sur l'aile des zéphyrs
La cadence toujours plaintive et monotone
De ses harmonieux soupirs :
« Charmant petit oiseau que j'aime,
» Oh ! pourquoi pleures-tu, dis-moi ?
» Tu goûtes dans ces lieux comme un bonheur suprême
» Et tous les plaisirs sont à toi :
» Suaves rosées
» Sur le le frais lilas,
» Brises parfumées,
» Senteurs embaumées
» Des acacias,
» Douce nourriture,
» Tapis de verdure
» Où l'on vient s'asseoir,
» D'Aure qui caresse
» Virginale ivresse,
» Ombre enchanteresse,
» Fraîcheur d'un beau soir.
» Les perfides armes,
» Les traîtres appas,
» Les vaines alarmes
» N'empoisonnent pas
» Ces lieux pleins de charmes ;
» Et ce tube aux traits
» Qu'on ne peut combattre,
» Ne saurait t'abattre
» Sous le dôme épais
» Où tu viens t'ébattre
» Et dormir en paix. »
Je me tus et bientôt la triste Philomèle
Épanche dans mon sein sa douleur maternelle :
« Enfant, ah ! ne me parle plus
» De toutes ces délices vaines

» Qui ne font qu'irriter mes peines;
» Tous plaisirs pour moi sont perdus.
» Plains plutôt, plains la pauvre mère !
» Une mère a bien à souffrir !...
» Ah ! que me reste-t-il à faire
» Rien qu'à pleurer.... puis à mourir !
» Ils étaient là, dans la charmille,
» Elle aurait dû les protéger !...
» Déjà la bruyante famille
» Se couvrait d'un duvet léger.
» Un jour, j'allais chercher pâture ;
» Ma voix deux fois leur défendit
» D'essayer à voir la nature
» En se penchant au bord du nid.
» Mais, hélas ! leurs doux cris de joie
» Ne m'accueillirent pas le soir,
» Et dans l'ombre il me sembla voir
» Quelqu'un fuir emportant sa proie....
» Maintenant, sur mon nid désert,
» Nuit et jour, je veille, fidèle,
» Souvent je chante le doux air
» Qui les endormait sous mon aile....
» J'espérai pendant tout un jour ;
» Au matin j'espérais encore
» Qu'au moins à la prochaine aurore
» On les rendrait à mon amour.
» Car l'enfant ne s'en fit pas gloire,
» Et je le vis dans le lointain
» Les cacher sous sa robe noire,
» Puis les réchauffer dans son sein.
» Et même, illusion bien vaine !
» Il parut hésiter encor ;
» Je crus que c'était avec peine
» Qu'il m'enlevait mon doux trésor.
» Je me disais avec ivresse :
» Le doux enfant qui les caresse
» Sans doute un instant les ravit
» Pour admirer leur gentillesse ;
» Il les remettra dans le nid....
» Mais le cinquième jour se passe
» Mes petits ne reviennent pas !
» Je pleure... puis à cette place
» Je vais attendre le trépas. »
L'oiseau se tait alors; car la douleur l'oppresse.
Mais moi je sus bien quel était
Ce ravisseur plein de tendresse
Et cette robe qu'il portait :
« Ah ! console-toi Philomèle,
» Tu n'as pas perdu tes petits ;
» Ce n'est pas une main cruelle,
» Un enfant qui les a ravis :
» C'est Louis, c'est notre bon père
» Qui les recueillit dans son sein ;
» Car il craignait pour leur destin :
» Elle est si cruelle, la serre

» Du vautour assassin ! »
Mais alors j'entendis de doux battements d'aile
Et des cris de bonheur et de brillants accords :
Le beau nom de Louis consolait Philomèle,
Et j'entendis l'élan de ses joyeux transports.
« Enfant, que viens-tu de me dire?
» Es-tu certain de mon bonheur?
» Chers petits, oh ! sous son empire
» Que vous goûterez de douceur !
» Louis vous prend sous sa tutelle,
» Je n'attendais pas moins de lui ;
» Heureux ceux qu'il met sous son aile,
» Ceux qu'il sauve sous son appui !
» Louis est père du jeune âge,
» Et père des petits oiseaux.
» Qu'on est heureux dans le bocage
» Lorsque ses pas chéris réveillent les échos !
» Sur les gazons que son pied foule,
» Séduits par son air de bonté,
» Les oiseaux se pressent en foule....
» J'étais toujours à son côté.
» A le voir pendant sa prière,
» Rempli d'un maternel effroi,
» Lever son humide paupière,
» J'ai deviné qu'il était mère,
» Qu'il était mère comme moi !
» De la solitude embaumée,
» Avec lui, d'allée en allée,
» Parcourant les détours couverts,
» Je lui chantais mes plus beaux airs.
» Je ferai par reconnaissance
» Ce que j'avais fait par amour ;
» Je bénirai sa bienfaisance
» A l'aurore, au soir, tout le jour ! »
Et jadis si mélancolique,
Vive et joyeuse maintenant,
Philomèle à ce beau moment
Te chante son plus beau cantique,
Son hymne de remercîment.
Et là-bas, dessous le feuillage,
Les doux petits amis du cœur
Avec nous, avec le jeune âge,
Veulent former un joyeux chœur.
Et tout le bocage,
Dans son doux langage,
Redit ton ouvrage
Aux échos ravis ;
Dans sa chansonnette
Chaque oiseau répète :
Voilà notre fête,
Et vive Louis !

Marie L..., *élève de troisième.*

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

À

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE NOVEMBRE 1863.

ORGUES DANS LES ÉGLISES.

Nous lisions dernièrement dans une statistique musicale, qu'il y avait en France dix mille orgues à tuyaux et quarante mille harmoniums; il est question ici, bien entendu, des instruments en activité de service, à l'exclusion de ceux qui attendent à l'atelier l'artiste *in re* et l'artiste *in voto*. S'il y a moins de quarante mille paroisses dans le même pays de France, et si l'on n'oublie pas que le piano a encore à peu près partout le monopole du salon, on concluera d'un calcul, simple à faire, que certains diocèses sont privilégiés en comparaison du nôtre, sous le rapport de la propagation des orgues. Nous aimons pourtant à faire remarquer que le besoin en est senti plus généralement à notre époque, chez nous comme ailleurs. Un certain nombre d'églises ou de chapelles du diocèse en sont pourvues depuis peu; dans d'autres endroits, messieurs les fabriciens, les yeux sur le budget, s'occupent de la préparation prochaine à cette bonne fortune. Autour de Chartres nous ne trouvons plus guère de paroisses où la lyre à mille sons ne fasse ses solos et ses accompagnements : Lèves, Champhol, Nogent-le-Phaye, Dammarie, Corancez, Berchères, Sours, Prunay et d'autres sans doute que nous oublions, apprécient maintenant cette richesse du lutrin.

De tout temps on a reconnu l'importance d'un orgue dans les offices religieux. Nous ne pouvons résister au désir de citer ici une lettre de M. Olier, le vénérable fondateur de Saint-Sulpice. Dans cette lettre, M. Olier parle, il est vrai, de l'orgue à tuyaux seulement, et il en parle comme un homme de Dieu, trouvant dans tout ce qui est beau sur la terre un reflet des choses du ciel : mais l'harmonium, très-faible imitation de l'orgue proprement

dit pour l'origine et la nature du son comme pour l'effet produit, pourra gagner aussi sa part de considération à la lecture qu'on voudra bien faire des lignes suivantes :

LETTRE 94. — CE QUE LES ORGUES REPRÉSENTENT DANS L'ÉGLISE, ET POURQUOI ON S'EN SERT DANS LES OFFICES DIVINS PLUTOT QUE D'AUTRES INSTRUMENTS.

Je vous dirai simplement ce qui m'est venu en l'esprit sur la demande que vous me faites. Il me semble que les orgues, dans leur arrangement, représentent l'harmonie réglée et ordonnée du ciel. La multiplicité des tuyaux représente la multiplicité des saints qui chantent tous les louanges divines selon leur rang; et cette harmonie se fait par le moyen du vent, qui exprime le Saint Esprit, qui remplit chaque saint selon sa capacité, et qui le fait aussi résonner à proportion de sa portée, et louer Dieu selon la mesure de sa grandeur et de sa grâce. Le vent est porté par le secours d'un homme qui le pousse, qui signifie Jesus-Christ, lequel comme serviteur de l'Église et des saints leur suscite le Saint-Esprit et leur distribue par lui ses grâces et ses bénédictions. Car soit en la terre, soit au ciel, c'est Jésus-Christ en nous qui pousse les souffles de l'Esprit. « Je vous donnerai l'Esprit, dit-il, qui vous distribuera ses dons selon la mesure que je jugerai à propos. » Celui qui joue représente le Père, qui ne remue rien que conformément à l'idée qu'il a conçue en son esprit, et qui, après avoir préparé et forgé lui-même les instruments de sa louange et de sa gloire selon son bon plaisir, s'en sert après, selon ce qu'il lui plaît, pour composer cette divine musique et cette admirable harmonie de ses louanges. Ses louanges sont parfaites dans le ciel, où chaque saint est nécessaire pour l'assortiment et l'accomplissement d'une harmonie entière, et où chacun, appliqué à Dieu, est content de sa condition, ayant part à l'œuvre magnifique et auguste du corps des saints et de cette louange entière que Dieu reçoit par eux.

Les anges sont encore exprimés par les orgues, lesquels tous ensemble font la sainte musique de Dieu, lui rendant selon leur état et leur grandeur plus ou moins d'honneur et de louange. Chacun en rend selon ce qu'il est dans la mesure de son être ; et chacun toutefois en rend dans toute la plénitude de son être ; en sorte que, tous étant employés aux louanges de Dieu, chacun est content de sa mesure et de sa condition, à cause qu'il sert à louer Dieu et à le glorifier comme il le veut et comme sa gloire le demande. Oh ! la douce harmonie et l'agréable concert que celui de ces esprits angéliques ! C'est une agréable louange que celle que que nous nous rendons à nous-mêmes et que nous nous procurons par des choses qui nous aiment, ou qui sont comme une partie de nous. Or les anges sont tout à Dieu, tout pour Dieu, tout en Dieu. Ils sont tout appliqués à lui, comme il le désire, et ils sont plus à lui et en lui qu'à eux-mêmes et en eux-mêmes. Et c'est pour avoir part en cette harmonie

que dans nos sacrifices nous nous unissons aux anges, et nous les invitons de se joindre à nous dans nos prières. Et peut-être est-ce aussi pour ce sujet qu'à la sainte Messe on joue des orgues au *Gloria in excelsis,* puisqu'on n'en joue pas au *Credo;* parce que le *Gloria in excelsis* est le cantique des anges, en la société desquels nous entrons, prenant part à leurs louanges; mais le *Credo* étant une profession de foi qui ne se fait que sur la terre, les orgues, qui figurent l'harmonie du ciel, y sont muettes. Voilà les pensées que j'ai eues sur votre demande, que je vous écris avec toute la simplicité que vous désirez.

CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE SAINT-BRICE

A CHARTRES.

Lundi 9 Novembre, Mgr l'évêque de Chartres, a fait la consécration de l'église et de la crypte de Saint-Brice. Il y aurait beaucoup à dire sur ce vieil édifice dont la Commission des hospices de Chartres a fait entreprendre, il y a quelques années, la restauration, pour satisfaire au testament de M. de Reverdy. Deux rapports fort remarquables sur ce sujet ont été lus en février 1858 dans une séance de la Société archéologique d'Eure-et-Loir. L'un, de M. Ad. Lecocq, se composait de notes historiques sur le monument; l'autre, de M. Paul Durand, s'occupait du côté architectural. Voici quelles étaient les conclusions du second rapport :

« L'église de Saint-Martin-au-Val, dans son état actuel et par suite de changements et de restaurations, offre des constructions et des vestiges de trois époques bien distinctes que l'on peut ainsi diviser :

» 1° Pour les époques récentes nous avons : le portail et le mur occidental, les deux extrémités des transepts et une partie notable de ces transepts eux-mêmes, les grandes fenêtres percées au-dessus du chœur, les voûtes plafonnées de l'église et la voûte de la crypte, avec un assez grand nombre de ses points d'appui. Ces diverses parties datent des XVIe et XVIIe siècles, et n'offrent aucun intérêt. (1)

« 2° En remontant plus haut nous trouvons : la nef (pour la partie qui existe encore), les parties Est des transepts, le chœur et ses bas-côtés et la crypte. Ces diverses parties datent du Xe siècle : elles sont extrêmement curieuses.

» 3° En remontant encore plus haut, nous avons : quelques vestiges et quelques fragments d'une construction primitive, qui peut dater du VIe ou du VIIe siècle.

Entre les fragments mentionnés ici, nous signalerons, d'après une note de l'intéressant rapport, les deux colonnes ornant l'exté-

(1) La restauration qu'on vient de finir a changé plusieurs de ces parties, comme nous le verrons tout à l'heure.

rieur du grand portail, puis le chapiteau en marbre blanc creusé en forme de cuvette et placé au dedans de la grande porte de l'église, où il sert de bénitier. »

M. Paul Durand terminait son mémoire en émettant le vœu que la restauration prochaine n'enlevât point au vénérable édifice son genre spécial d'intérêt par de fâcheuses modifications. Son vœu a été certainement accompli. On viendra désormais admirer l'église de Saint-Martin-au-Val, « l'un des spécimens les plus précieux de l'état des arts dans notre pays, à une époque très-reculée. » A l'extérieur, la façade avec ses trois fenêtres et ses deux tours bysantines; à l'intérieur, le prolongement de ses trois nefs, l'élégance de sa voûte en style moyen-âge, la réapparition des chapelles semi-circulaires au bras du transept et dans les bas-côtés, le nivellement du sol que domine le chœur avec tant de majesté, la richesse symbolique du nouveau maître-autel, et bien d'autres détails dignes d'attention, constateront aux yeux des visiteurs un travail considérable, heureusement entrepris et habilement dirigé.

C'est comme on le sait, au-dessous du chœur, si remarquable par ses arcades et ses colonnes, que se trouve la crypte. Il faudrait pour la décrire, une plume d'archéologue. Quand nous aurons parlé de ses dimensions qui sont celles-ci : longueur, 12 m. 50; largeur, 10 m.; hauteur, 3 m., de ses deux rangées de quatre colonnettes chacune, divisant l'espace en trois nefs ou travées, et supportant une voûte d'arête, enfin de la sculpture de ses chapiteaux, dont l'un en marbre gris paraît être l'ouvrage du ciseau romain, nous aurons peut-être inspiré aux savants le désir de visiter ce caveau antique assez bien respecté, dit-on, par les restaurateurs des siècles précédents, mais nous aurons encore dit peu de chose pour le commun des fidèles. Ce qui les intéressera davantage, sans doute, c'est de savoir que là sont les tombeaux de plusieurs de nos évêques, entre autres de Mgr de Lubersac et de Mgr Clausel de Montals. M. Ad. Lecocq, dans la notice dont nous avons parlé, nous donne sur les sépultures de Saint-Brice des renseignements précieux. Nous allons soumettre aux yeux de nos lecteurs un extrait de sa belle dissertation.

« Les chroniqueurs, d'accord avec la tradition, disent que la ville de Chartres, dans les premiers siècles, avait à l'extérieur de son enceinte plusieurs cimetières, mais que la plus vaste de ces nécropoles existait sur l'emplacement actuel de la place Saint-Brice. « Ce lieu, appelé
» Saint-Martin-au-Val, fut choisi par les nouveaux chrétiens Chartrains,
» au commencement du Christianisme, dans leur canton, hors les murs
» de l'enceinte de Chartres, lors ville très considérable, puisque les
» remparts s'étendaient jusque là, pour leur servir de cimetière com-
» mun où ils inhumaient tous ceux qui étaient morts dans la commu-
» nion de l'Église ; ils s'y assemblaient aussi pour y prier en commun,
» autant que la persécution du nom chrétien le leur pouvait permettre,

» et Dieu répandit si abondamment ses grâces sur ce petit oratoire qu'ils » y avaient édifié, que le nombre des fidèles augmentait tous les jours » dans ce pays. »

Ne doit-on pas croire que ce cimetière chrétien fût établi en cet endroit, comme ceux qui furent à la même époque créés à l'extérieur des villes de l'ancienne Gaule, où le Christianisme fut d'abord prêché, et qu'un oratoire y fut primitivement établi pour un petit nombre de croyants, afin d'éviter tout conflit dans l'intérieur de la ville avec l'autorité et le culte payen alors dominant.

C'est bien lá, suivant la tradition, qu'exista autrefois une petite chapelle chrétienne dans laquelle Saint-Martin-le-Candide et Africain, évêques de Chartres, furent inhumés; à une époque plus moderne, cette petite chapelle fut réédifiée et dédiée en l'honneur de Saint-Martin, notre évêque, dont les cendres furent déposées dans un tombeau, sur lequel se voyaient gravés, rapportent les historiens Souchet et Bouvet-Jourdan, ces deux vers :

Te coluit, Christe, Martinus Candidus iste
Quem modò tu recreas et recreando beas.

Dans le courant des VIe et VIIe siècles, dix de nos Évêques auraient aussi choisi ce lieu pour leur sépulture : Saint-Lubin, Caletric, Ethaire, Sigoald, Mainulphe, Lancegesil, Malard, Gaubert, Berthegrand et Haino. Dans la suite des temps, nos prélats élirent successivement, pour y être inhumés, les abbayes de Saint-Père, de Josaphat et de Saint-Cheron, les couvents des Cordeliers et des Jacobins; dans le XVIIIe siècle, le séminaire du Grand-Beaulieu reçut dans son caveau les évêques Ferdinand de Neufville, Godet des Marais et de Moustiers de Merinville; et de nos jours, la crypte de l'ancien Saint-Martin-au-Val, les évêques J.-B. de Lubersac et Clausel de Montals. Les excursions et les ravages des Normands, aux VIIIe et IXe siècles, durent être la cause première de destruction des monuments funèbres ou religieux élevés dans cette partie extérieure de notre ville.

La Crypte de Saint-Martin-au-Val, qui avait été choisie comme lieu de repos par nos anciens pasteurs, eut à souffrir beaucoup des guerres civiles et de religion qui ravagèrent la France et surtout le pays Chartrain, durant les XIVe, XVe et XVIe siècles; plus d'une fois cet asile des morts fut violé et profané, les tombeaux bouleversés, les cendres et les ossements jetés épars sur le sol. Pendant les années 1357 à 1360, les Religieux furent obligés d'abandonner leur asile pour éviter la fureur des Anglais et autres bandes d'aventuriers qui désolaient nos environs; une partie notable de cette église fut endommagée, mais surtout la nef et partie des basses-ailes.

Les habitants du bourg Saint-Martin, ainsi que plusieurs hameaux des environs, avaient pour Église paroissiale une portion de l'Église du prieuré de Saint-Martin-au-Val : par une transaction intervenue entre

les habitants de la paroisse Saint-Brice et les Religieux, ces derniers s'obligèrent à faire construire une église et à fournir le terrain nécessaire tant pour son emplacement que pour celui d'un cimetière particulier. Une portion de l'ancienne paroisse de *Saint-Brice* fut attribuée à *Saint-Julian-du-Couldray* et une autre à *Saint-Lomer-de-Luisant;* quant à la nouvelle église, elle fut dédiée à Saint-Brice, disciple de Saint-Martin de Tours, et elle exista comme paroisse jusqu'à la loi du 4 mai 1791 qui la supprima. »

Ce long passage que nous venons de citer, en nous donnant l'histoire des sépultures de Saint-Brice, nous a instruits en même temps sur les changements apportés par les siècles au monastère et à l'église. Il ne nous reste plus qu'une chose à dire; c'est que, saccagés par les Huguenots et restaurés vers 1664 par les Capucins de Saint-Lubin-des-Vignes (1), leurs nouveaux propriétaires, ces édifices ont servi depuis la révolution et servent encore aujourd'hui d'asile à la vieillesse. Des sœurs de Saint-Paul, de Chartres, sont à la tête de cet établissement.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Nous sommes prié de reproduire la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

Vive N.-D. de la Salette! Le pélerinage de N.-D. de la Salette à Orrouer est en voie de prospérité. Vous avez déjà parlé de plusieurs de nos fêtes : je viens vous mettre au courant d'une nouvelle cérémonie accomplie tout récemment. Le dimanche, 15 novembre, monsieur le Curé avait appris à ses paroissiens que les Sœurs de Saint-Paul de Courville viendraient le lendemain avec leurs élèves et plusieurs autres personnes visiter et prier leur nouvelle patronne. Le lendemain en effet, d'après l'avis donné en chaire, une procession s'organisait pour aller à la rencontre de la pieuse caravane; d'autre part on avait été fidèle à l'heure du rendez-vous. Bientôt tout le monde fut réuni, et les rangs se pressèrent dans la direction de la chapelle. Cette marche solennelle à travers la plaine présentait un spectacle charmant favorisé d'ailleurs par un magnifique soleil. En tête du cortége s'avançaient gravement quatre des plus petites filles qui, fières à bon droit de leur dignité nouvelle, portaient sur un riche coussin une couronne plus riche encore; deux autres enfants, leur servant d'acolytes, tenaient à la main de beaux lys blancs ou l'art semble avoir surpassé la nature; venait ensuite tout le personnel du pensionnat auquel s'étaient adjointes beaucoup d'anciennes élèves venues sans doute dans un double but, celui de satisfaire leur dévotion à Marie et celui de témoigner leur reconnaissance à leurs bonnes maîtresses aux pieds de N.-D. de la Salette. La majesté des cantiques fut nécessairement rehaussée par le concours de leurs voix plus sonores, et leur présence ne pouvait qu'édifier leurs compagnes plus jeunes. Bon nombre d'habitants de Serez fermaient la marche; ils étaient heureux de s'associer à cette nouvelle manifestation de sympathie pour leur cher pélerinage. On arrive à la chapelle au son de la cloche

(1) Ce couvent se trouvait à une fort petite distance de Saint-Brice.

qui répétait ses notes joyeuses : quelle fut l'impression des pieuses étrangères à la vue de la Madone si belle et déjà tant renommée ! il nous fut facile de le deviner en entendant plusieurs voix émues entonner vite ce refrain : « *Enfants, voyez les pleurs de votre mère !* » Monsieur le Curé commence le Saint-Sacrifice pendant ce cantique si touchant ; après l'évangile, il adresse à l'auditoire quelques paroles sur la vertu favorite de Marie : « *Respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.* » Je ne rapporterai qu'un passage de son allocution: « Quant à vous, mes bonnes » sœurs, que le ciel a favorisées de la vocation religieuse, ainsi que la » jeune bergère Mélanie, aujourd'hui sœur Marie de la Croix, c'est » N.-D. de la Salette qui vous parle en ce moment par la bouche de » son très-indigne serviteur : le Seigneur a regardé aussi l'humilité de » ses servantes ; c'est pourquoi, je vous le déclare, vous grandissez au » milieu de son peuple qui vous proclamera bienheureuses... *Respexit Dominus etc.* Après la messe, au moment où l'on faisait l'offrande de la couronne et des lys, monsieur le Curé prit de nouveau la parole et fit rouler son petit entretien sur le lys de l'innocence et la couronne de l'immortalité.

La messe fut suivie d'une petite réfection au presbytère, et le cantique d'adieux aux pieds de Notre-Dame donna le signal du départ.

Agréez, etc. *Un paroissien d'Houville.*

Voici une autre lettre à notre adresse ou plutôt à celle de nos lecteurs. Un trait édifiant doit être goûté de tous.

Monsieur le rédacteur,

En lisant le dernier numéro de la *Voix de Notre-Dame*, je me suis demandé si une circonstance relative au prolongement du bas-côté de notre église d'Houville ne pourrait trouver place dans votre excellent petit journal. Voici le fait dans toute sa simplicité :

Habituellement les sapeurs-pompiers de notre commune prêtent leur concours aux cérémonies religieuses, et vous savez avec quel éclat se célèbrent chez nous ces solennités, vous l'avez déjà dit vous même à vos lecteurs. Il y a plusieurs mois, par une chaleur tropicale, la compagnie de sapeurs en question avait assisté à la procession comme escorte d'honneur. M. le Curé, enchanté de leurs bons services et de leur attitude merveilleuse, et certes nous trouvons, comme lui, qu'il y a du mérite à porter casque en tête et arme au bras toute une journée d'été, appela le sous-lieutenant après la bénédiction du soir et lui remit une pièce de monnaie dont il devait disposer pour les dépenses de rafraîchissements.

Le sous-lieutenant rejoint ses hommes à la mairie et leur conte l'affaire ; mais en ajoutant qu'il voudrait, lui, modifier le plan de M. le Curé : « Nous ferions bien, dit-il, de ne prendre que le strict nécessaire et de lui rendre le surplus. » Ce ne fut d'abord qu'un cri d'applaudissement dans l'assemblée ; puis bientôt quelques groupes se forment, échangent à mi-voix un entretien où perce un petit air de mécontentement : puis quelques figures s'animent et l'un des hommes prend la parole : « Messieurs, garder le strict nécessaire pour des rafraîchissements, c'est trop à mon avis : grand merci à M. le Curé pour son offrande généreuse; mais bien sûr n'ayant pour les travaux de l'église d'autres ressources que les quêtes du pays, il doit avoir besoin d'argent tout le premier ; rendons-lui la somme entière avec une offrande collective pour laquelle chacun va donner son écot. » Aussitôt dit que fait : tous nos gens prennent la chose d'enthousiasme, ils donnent joyeusement leur tribut ; et, musique en avant, le bataillon des braves et nobles pompiers va repor-

ter solennellement la fameuse pièce accompagnée cette fois d'autant de petits ducats qu'il y avait d'hommes dans la compagnie.

Agréez, etc. ***Un témoin oculaire***

— Monseigneur a donné la confirmation dans la paroisse de Berchères-la-Maingot.

— M. l'abbé Chevalier, précédemment vicaire d'Auneau, est installé curé de Levesville-la-Chenard.

L'œuvre du denier de saint Pierre est établie depuis plusieurs années dans le diocèse de Chartres; la quête de Noël lui est appliquée d'après les ordres de notre pieux Pontife. Le fait suivant emprunté au discours de l'éloquent rapporteur de cette œuvre admirable, au congrès de Malines, nous a paru bien propre à exciter dans les cœurs une émulation salutaire, et à provoquer les plus généreuses sympathies pour une nation qui, malgré ses malheurs, n'oublie pas la destinée de son Père et cherche à la soulager.

LE DENIER DU POLONAIS.

Nous empruntons au remarquable discours prononcé au congrès de Malines par M. Verspeyen, rapporteur de l'œuvre du denier de de saint Pierre, un trait qui a vivement ému toute l'assemblée:

« Un jour de l'année 1861, on vit entrer dans la ville éternelle, par la porte du peuple et tout couvert de la poussière du chemin, un homme d'une colossale stature, vêtu d'un ample manteau blanc, coiffé d'un large feutre et chaussé de hautes bottes. Il s'acheminait d'un pas ferme, le visage radieux, récitant son chapelet et portant dans son bissac le pain de la charité. Un de ces exilés auxquels le Saint-Père sait rendre une seconde patrie, rencontre l'étranger: il reconnaît un compatriote, lui donne l'hospitalité en lui demandant ce qu'il vient faire à Rome. « Je viens, dit le voyageur d'un air grave, je viens consoler le Pape. »

Trois jours après, le pélerin au manteau blanc était agenouillé devant le trône du Pontife-Roi; il baisait les pieds de Pie IX et pleurait à chaudes larmes en contemplant cet auguste visage où reluisent l'amour de Dieu et l'amour des hommes. « Bienheureux Père, dit-il, d'une voix entrecoupée, j'apportais le denier de Saint-Pierre, vingt beaux florins neufs. C'était bien peu pour vous, mais beaucoup pour notre pauvre village polonais de Kossowna. Les Piémontais me les ont volés; mais ce qu'on ne volera pas, ce sont nos cœurs; ils sont tous à vous. » Et Pie IX répondit : « Lorsque l'Église est abandonnée par des enfants qui lui sont proches, toi, homme d'un peuple lointain, tu as quitté tes foyers; tu as traversé l'Europe à pied; tu as essuyé de longues fatigues pour venir te prosterner devant le vicaire de Jésus-Christ. Et c'est pour cela que tu es béni. Que la protection du Ciel s'étende sur toi; je te bénis et je bénis en toi tout le peuple de Pologne. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE DÉCEMBRE 1863.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI DANS LE DIOCÈSE DE CHARTRES.

La réunion annuelle des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de la ville de Chartres, s'est tenue à l'Évêché, selon l'usage, le lundi 23 novembre 1863. Monseigneur se trouvant indisposé, cette séance a été présidée par M. l'abbé Barrier, vicaire-général.

M. le secrétaire-général de l'Évêché, trésorier de l'Œuvre pour le diocèse, a fait un compte-rendu de la situation de cette Œuvre dans la ville et dans le diocèse. Nous en avons extrait ce qui suit :

L'œuvre de la Propagation de la Foi est établie dans le diocèse depuis 1825. Bien qu'elle n'y ait pas fait de rapides progrès dans le courant de l'année 1862, elle s'y est néanmoins soutenue, malgré la difficulté des temps, et les développements qu'elle a pris font même espérer de la voir s'accroître en proportion des besoins qu'elle a pour but essentiel de soulager.

On a pu remarquer, dans la réunion de l'année dernière, que les recettes de 1861, au lieu de s'élever au dessus de celles de 1860, étaient demeurées quelque peu inférieures. En effet, l'année 1860 avait produit 11,306 fr. 75 cent., tandis qu'en 1861 les recettes ne s'étaient élevées qu'à la somme de 11,072 fr. 5 cent. Il y avait donc une diminution de recettes de 234 fr. 70 cent.

Mais comme le nombre des souscripteurs s'était accru de 18 sections dans le courant de l'année 1862, il y avait sujet d'espérer que les recettes de cette année surpasseraient le chiffre de 1861. Cette espérance n'a pas été déçue : le diocèse figure au tableau général des recettes de l'OEuvre en 1862 pour la somme de 11,685 fr. 50 cent.; le progrès est donc de 613 fr. 45 cent. d'une année sur l'autre.

Sur cette somme de 11,685 50 la ville de Chartres, à elle seule, a produit 4,567 35, savoir :

La Cathédrale, y compris le Grand-Séminaire, la Maîtrise et les communautés.	3,258 fr.	25 c.
La paroisse Saint-Pierre, y compris le Petit-Séminaire de Saint-Cheron et l'hospice de Saint-Brice	822	»»
La paroisse Saint-Aignan	487	10
Total.	4,567 fr.	35 c.

Le nombre des sections dans la ville de Chartres a pris quelque accroissement, notamment sur la Cathédrale où il est aujourd'hui de cent dix-huit ; à Saint-Pierre il est de trente-deux, et à Saint-Aignan de vingt ; ce qui donne un total de 170 sections pour toute la ville.

Dans le reste du diocèse les choses sont demeurées à peu près au même point. Le nombre des sections qui s'y trouvait être l'année précédente de 293 est aujourd'hui de 297.

En somme, le nombre des sections, pour tout le diocèse, qui était en 1862 de 458, est aujourd'hui de 467. Ainsi les sections de souscripteurs allant toujours croissant dans le diocèse, l'OEuvre peut se promettre encore une légère augmentation de recettes pour la fin de 1863.

Il est à propos de faire remarquer que dans les campagnes, un certain nombre de sections ne produisent pas chacune, les 26 francs répondant au nombre de dix souscripteurs par section. La perception des cotisations annuelles y est plus difficile et plus inégale que dans les villes. Mais dans ces dernières, dans la ville de Chartres surtout, et dans celle de Dreux, nous trouvons heureusement une compensation qui fait honneur aux associés et au dévouement des zélatrices qu'elles possèdent.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Le samedi 19 décembre, la cérémonie de l'ordination s'est faite dans l'église de Notre-Dame de sous-terre. On comptait treize ordinands : un clerc minoré, neuf diacres et trois prêtres. Deux de ces derniers, actuellement occupés aux fonctions de l'enseignement, doivent rester professeurs au petit séminaire de Nogent-le-Rotrou : ce sont M. l'abbé Durand et M. l'abbé Hervet. Le troisième, M. l'abbé Foreau, ne connaît pas encore sa destination au moment où nous écrivons ces lignes.

— « La paroisse c'est une grande famille.» Voilà une de ces vérités bien connues mais que trop souvent on oublie ; et cependant rien n'est beau comme ces grandes assemblées paroissiales où tous les cœurs sont unis dans une même pensée, dans une même foi, dans un même amour ; et nous ne voulons pas seulement parler ici de ces grandes fêtes de l'Eglise, qui appellent tous les chrétiens dans le temple du Seigneur ; mais de ces fêtes plus intimes qui s'appellent un baptême, un mariage, des funérailles, une *première messe*. Qu'il nous soit permis de dire quelques mots de celle qui a été célébrée à Illiers, le 22 décembre, par M. l'abbé Hervet, promu au sacerdoce à la dernière ordination. Dès la veille les cloches, par leurs joyeuses volées, avaient annoncé cette bonne nouvelle aux habitants; le lendemain leurs bruyants retentissements prévinrent les fidèles que le moment de se rendre à l'église était venu. Ils s'y portèrent en foule. Le saint sacrifice fut offert avec beaucoup de solennité par le jeune prêtre, dont la vue seule inspirait le recueillement et la piété. Il répondit par quelques mots venus du cœur, aux paroles sympathiques qui lui furent adressées par M. l'abbé Raulx, (M. le curé doyen à qui cette douce mission revenait de droit ayant été subitement atteint d'une extinction de voix), et quand la messe fut achevée ce furent les pauvres qui eurent leur part de contentement et de bonheur, part revendiquée un peu bruyamment sans doute; mais la joie est chose si rare pour eux qu'on peut bien leur pardonner quand ils s'y abandonnent. Telles sont les jouissances que la religion sait procurer, qu'elle inspire, qui renouvellent l'âme et laissent au cœur les plus doux et les plus purs souvenirs !

— Tout le monde connaît l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Malades, établie par M. l'abbé Duquesnay dans la paroisse de Saint-Laurent, à Paris. Ce nouvel arbre planté au jardin de l'Église a déjà, paraît-il, étendu au loin ses rameaux : l'Auxiliatrice des infirmes a partout des souffrances à secourir. M. le curé de Corancez, en arrivant il y a quelques années dans sa nouvelle paroisse, qui porte aussi le vocable de Saint-Laurent, a eu la bonne pensée d'ériger une Congrégation de la sainte Vierge et de l'affilier à l'Archiconfrérie dont nous venons de parler. Le jour de l'Immaculée-Conception en est la fête patronale, et c'est l'occasion d'une neuvaine de prières. Chaque soir réunit autour de Marie une bonne partie de la population, surtout lorsque, sur l'invitation du vénérable pasteur, un de ses confrères voisins vient occuper la chaire de la jolie petite église. Cette fois, M. le curé de Morancez voulut bien se charger du sermon de clôture; nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'auditoire fut complétement satisfait.

— Les Frères des Écoles chrétiennes de Chartres ont ajouté cette année un degré de solennité à la fête de saint Nicolas; c'est une innovation dont nous devons les féliciter. La foi des enfants ne peut être

trop stimulée, et les cérémonies religieuses sont un moyen d'atteindre ce but. Nous avons entendu mille éloges sur l'exécution de leur messe en musique, composée et conduite par M. Becker, professeur des écoles de la ville et organiste de la cathédrale. Le succès de la musique instrumentale dans cette circonstance mérite aussi des louanges au nouveau chef d'orchestre et à ses élèves. L'office fut célébré à l'église de Saint-Aignan, en présence d'une assemblée nombreuse, par M. l'abbé Chapard, aumônier de la maison des Frères, et M. l'abbé Joly adressa aux enfants un petit discours sur la dévotion au Saint qu'ils étaient venus honorer.

— La Sainte-Cécile se fit également dans l'église de Saint-Aignan. Nous aurions voulu en être témoin : une petite place au milieu des amis de l'harmonie eût été de notre goût ; mais nos occupations nous ont empêché d'aller là prier une patronne et voir si les cordes des lyres avaient une expression digne de la harpe sainte de Cécile. Ce que nous pouvons dire au moins, c'est que la messe a été exécutée par l'Orphéon; les amateurs de la ville ont donné quelques morceaux de grands maîtres, et l'orchestre du régiment des fanfares dramatiques.

M. l'abbé Coince, curé de Châteauneuf, était le prédicateur invité; les rapports de l'art musical avec la religion, nous a-t-on dit, furent pour lui la source d'inspirations très-heureuses. Quelques jours après, M. l'abbé Ozanam, frère du fondateur de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, montait à son tour dans la même chaire et captivait l'attention des paroissiens qui étaient venus pour célébrer leur fête patronale.

— Les prédicateurs de la station de l'Avent à la cathédrale ont été : M. l'abbé Niochau, curé de Bouglainval; M. l'abbé Chapard, vicaire de Saint-Aignan; M. l'abbé Leroy, professeur à l'institution Notre-Dame de Chartres; M. l'abbé Lavanne, vicaire de Saint-Pierre. Le sermon du jour de l'Immaculée-Conception a été prêché par un religieux dominicain, et celui de Noël par M. l'abbé Joly.

— M. l'abbé Deleuze, précédemment vicaire de La Bazoche-Gouet, est installé comme curé dans la paroisse de Chapelle-Royale.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

PETIT JOURNAL EN L'HONNEUR DE MARIE

POUR CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.



Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis : Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous

(S. Paul aux Gal. c. VI., 19.)

J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers, 31 mai 1855.)

3 fr. par an pour la France.

5 fr. par an pour l'Étranger.

Notre-Dame de Sous-Terre.

VIIIe ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1864.

BUREAUX

CHARTRES, à l'Imagerie de N.-D. de Chartres, DAREAU, rue du Cheval-Blanc, 8.

PARIS, à la Librairie de N.-D. de Chartres, chez A. CAMUS, 27, r. de Tournon

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES,

BULLETIN MENSUEL DE L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME OU DES VOCATIONS PAUVRES.

Huitième année d'existence.

La Voix de Notre-Dame de Chartres est l'organe officiel et l'une des principales ressources de l'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame.*

L'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame* a pour objet de recueillir dans un établissement spécial et d'élever pour le service de l'Église, un certain nombre d'enfants d'élite, de quelque pays qu'ils soient, qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ou religieux, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire ou dans quelque communauté.

CONDITIONS.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* paraît au commencement de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. par an pour la France et de 5 fr. pour l'étranger. Il doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, si l'on juge ce moyen plus facile. Cette souscription a reçu le nom de *Denier de Notre-Dame.* Il est d'usage de l'offrir dans le temps de l'Avent, vers la fête de l'Immaculée-Conception, parce que cette époque est plus spécialement consacrée à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ*, patronne et protectrice de l'Œuvre.

L'abonnement part du 1er de chaque mois.

S'adresser, tant pour les abonnements à la *Voix de Notre-Dame* que pour l'admission des enfants, et en général pour tout ce qui concerne l'Œuvre, à M. le Directeur des Clercs de Notre-Dame, à Chartres (Eure-et-Loir).

AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Entre autres avantages, les abonnés à la *Voix de Notre-Dame* ont part à une Messe qui se dit à l'autel de Notre-Dame de sous-terre *le 25 de chaque mois* et *le samedi de chaque semaine*; ils participent en outre à des prières spéciales que les Clercs de Notre-Dame offrent chaque jour pour leurs bienfaiteurs.

Toute personne qui parvient à compléter le prix d'un abonnement, en réunissant plusieurs petites offrandes, jouit des mêmes avantages.

APPROBATION ET ENCOURAGEMENTS

DONNÉS A L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

L'Œuvre des Clercs de Notre-Dame, hautement approuvée par Mgr l'Evêque de Chartres, et encouragée par plusieurs autres membres de l'épiscopat français, voit se multiplier chaque jour sur tous les points de la France, les marques d'intérêt et de sympathie qui l'ont accueillie à son début. On comprend, en effet, qu'elle répond à l'un des besoins les plus pressants de la société chrétienne et que son extension devra nécessairement produire un bien considérable.

Huitième année.

1er NUMÉRO. JANVIER 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXIV.

LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DU PILIER.

Les gloires de Notre-Dame de Chartres n'appartiennent pas exclusivement au passé; le XIXe siècle lui en réservait une si éclatante et si pure qu'elle devait, sinon éclipser, du moins égaler toutes les autres; nous voulons parler du couronnement solennel de la Vierge que la voix populaire appelle naïvement la Vierge du Pilier, mais que les cœurs pieux et reconnaissants invoquent sous le titre si consolant et si bien mérité de Vierge miraculeuse! Voici l'historique de ce grand fait au point de vue de la foi. Rapporté déjà par une main plus habile que la nôtre (1), dans un ouvrage consacré à montrer les grandeurs du culte de Marie en France, il ne pourra qu'intéresser nos lecteurs et réveiller chez les pieux Chartrains de bien doux souvenirs!

Mgr Regnault, d'abord évêque d'Euménie *in partibus* et coadjuteur de Mgr Clausel de Montals, était devenu évêque titulaire du diocèse de Chartres par la démission du vaillant défenseur

(1) M. Hamon, curé de Saint-Sulpice.

des libertés de l'Église. Étant allé à Rome, au mois de décembre 1854, pour assister à la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée-Conception, le pieux pontife profita de son séjour dans la ville sainte pour annoncer de là à ses diocésains la concession de deux grâces insignes qu'il avait récemment obtenues : la première, celle d'un jubilé spécial en l'honneur de Notre-Dame de Chartres; la seconde, l'autorisation, qui ne s'accorde qu'aux plus illustres et aux plus célèbres sanctuaires, de couronner solennellement, au nom du souverain Pontife, Notre-Dame du Pilier. Le mois de mai suivant fut consacré à l'exécution des deux indults du Saint-Siége, et offrit aux habitants de Chartres un de ces grands et beaux spectacles qui touchent l'indifférence même et remuent jusqu'aux fibres les plus intimes de l'esprit humain. Dès le premier jour du mois s'ouvrirent dans la cathédrale les exercices du jubilé; l'église était richement parée comme aux plus beaux jours de fête; un gigantesque autel s'élevait devant la grille du chœur, et l'image de Marie apparaissait à cette hauteur sous un baldaquin immense et grandiose. Tous les soirs, une parole vive et brûlante descendait de la chaire sacrée et attirait toute la ville, qui répondit à l'appel de l'apôtre par une nombreuse communion générale. Mais ce n'était là que le prélude; arriva le dernier jour du mois, qui en devait être le plus beau. Dès le matin, toutes les cloches de la ville annoncèrent, à grandes volées, l'aurore de la fête; à ce signal retentissant, tout le peuple accourut en foule dans l'immense basilique devenue bientôt trop étroite pour le contenir. Quel coup d'œil merveilleux s'offrit alors aux regards des pieux fidèles! Les murs de l'imposant édifice étaient entièrement couverts de festons, de guirlandes, de draperies, de guidons et d'oriflammes sur lesquels on avait inscrit les louanges de Marie, la souveraine, la reine de ces lieux bénis. La messe solennelle fut célébrée par monseigneur l'archevêque de Paris, en présence de sept princes de l'église (1), formant autour de l'autel une majestueuse couronne. Après l'évangile, la belle, la noble et puissante parole de l'évêque de Poitiers, dont la terre de Beauce s'honore d'avoir été le berceau, tint pendant une heure suspendu à ses lèvres dans le silence du recueillement, un immense auditoire, ravi d'entendre célébrer si magnifiquement le

(1) L'archevêque de Bordeaux, les évêques de Beauvais, de Blois, de Meaux, de Poitiers, enfin Mgr de Montals et Mgr Regnault.

couronnement de Marie dans les cieux, son couronnement sur la terre et les gloires de son temple dans la ville de Chartres. Il serait difficile de décrire les sentiments de noble orgueil qui agitèrent les cœurs au moment où l'orateur sacré, s'élevant jusqu'à la hauteur du Prophète, s'écria d'une voix fortement accentuée : « *J'ose le prédire, Chartres redeviendra plus que jamais le* » *centre de la dévotion à Marie en Occident*, on y affluera » comme autrefois de tous les points du monde. Levez-vous donc, » et portez à cette statue vénérée la couronne que le siége aposto- » lique lui décerne. Venez, ô Marie, vous serez couronnée : » *Veni, coronaberis.*

» O très-sainte Dame de Chartres, » dit ensuite l'éloquent Pontife, avec un accent de confiance et de foi qui fit courir un pieux frémissement dans tout l'auditoire, « en ce moment pré- » cieux d'un de vos plus beaux triomphes temporels, abaissez » sur nous vos yeux, ces yeux que nous avons appris à con- » naître, ces yeux si doux, si pleins de miséricorde, ces yeux qui » calment la douleur, qui versent la joie et la consolation : *illos* » *tuos misericordes oculos.* Abaissez-les sur cette cité, qui vous » aime toujours avec transport et qui est toujours digne de vous : » sur ce diocèse si fier de vous appartenir, et qui est représenté » ici par la presque totalité de son généreux clergé. Abaissez-les, » vos yeux maternels, sur la *France*, qui oublie ses malheurs, » ses appréhensions pour vous fêter; sur *Rome*, qui vous glorifie » et vous couronne; sur l'*Occident*, qui prie et qui combat; sur » l'*Orient*, qui se dissout et qui s'ébranle; sur le *monde*, qui » périrait sans vous. Les jours sont mauvais, de tristes pres- » sentiments nous assiégent. O notre avocate, entendez les cris » que nous poussons vers vous, je ne dirai pas du fond de cette » vallée de larmes et d'exil (la terre, il est vrai, ne peut être » appelée que de ce nom); mais ce temple, ô Marie, il me l'a » toujours semblé, il me le semble surtout à cet instant, ce » temple, non, ce n'est pas l'exil, ce n'est pas la vallée, il nous » élève de plusieurs degrés vers la patrie, et l'on s'y sent comme » à mi-côte de la sainte montagne. Ce temple, ô Vierge Marie, » je n'ai jamais compris qu'on pût se consoler de le quitter, sinon » par l'espérance plus fondée de trouver dans l'obéissance à la » volonté divine le chemin du temple éternel des cieux. Daignez » nous y conduire tous un jour et nous y montrer la couronne » qui ceint votre front immaculé ; daignez nous y montrer surtout

» Jésus, le fruit béni de votre sein, Jésus, votre plus belle cou-
» ronne et la couronne de tous les élus. »

Après le discours de monseigneur de Poitiers, M. l'abbé Pâquert, de si regrettable mémoire, fit à haute voix lecture de la bulle *Ineffabilis,* élevant au rang des dogmes de foi la croyance à l'Immaculée-Conception de Marie. Quand la lecture solennelle fut achevée , Mgr Regnault s'avança ensuite vers l'autel, montant par des degrés préparés à cet effet, jusqu'au sommet où reposait Notre-Dame du Pilier, pour placer sur la tête de l'antique statue une riche couronne toute étincelante d'or et de pierreries. Le célébrant entonna alors le *Credo*, qui fut continué avec un saint enthousiasme par toute l'assemblée, en signe d'adhésion au dogme si glorieux pour Marie, qu'on venait d'entendre promulguer. Tous les prélats, revêtus de leurs habits pontificaux, firent ensuite tour à tour voler des flots d'encens aux pieds de la Vierge séculaire nouvellement couronnée. Ce spectacle saisissant, grandiose, prit un caractère des plus émouvants quand Mgr de Montals s'avança vers l'autel, soutenu par MM. les abbés Vilbert et Germond, tenant à donner, avant de *s'endormir dans le Seigneur,* ce dernier et public hommage de piété filiale à Celle dont il s'estimait heureux d'avoir été pendant trente ans LE CHAPELAIN et L'AUMÔNIER dans son temple le plus renommé. Sans doute, la vue d'un jeune pontife, consacrant toutes les forces de sa vie et toute la vigueur de ses talents au service de Dieu et de l'Église, fait naître dans tout cœur chrétien un sentiment d'admiration; mais quand le type parfait de l'évêque catholique vous apparaît sous la figure d'un vieillard à cheveux blancs, d'un vieillard dont les yeux, privés de la lumière du jour, ne s'ouvriront plus désormais qu'à la lueur des immortelles clartés, oh ! alors la poitrine se gonfle, les yeux se mouillent de larmes, la tête s'incline en signe de vénération et de respect, et voilà pourquoi l'attendrissement fut général quand les regards se portèrent sur ce pontife vénérable dont tous les traits étaient empreints de la double majesté du génie et de la vertu, et que, dans un pathétique entraînement, l'orateur venait de nommer son *père!* Le soir de ce beau jour fut digne de son matin : une procession composée de huit prélats et d'un clergé nombreux accouru de tous les points du diocèse, sillonna la ville en chantant les louanges de Marie; partout dans les rues et sur les places, les fenêtres et les façades des maisons étaient élégamment pavoisées, décorées de

guirlandes, de chiffres de Marie, de couronnes, de pieuses sentences, de mille emblêmes en l'honneur de la Mère de Dieu.

La population, grossie des différentes députations envoyées par les diverses localités de la Beauce et du Perche, priait ou chantait les louanges de la Vierge sans tache, de la Mère Immaculée du divin Sauveur. Enfin, cette belle fête eut aussi sa couronne. Une illumination générale et spontanée vint donner à la nuit l'éclat du plus beau jour, et redire en lettres de feu le nom de Marie, ses louanges et ses gloires.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite.)

UNE SOIRÉE DE DÉCEMBRE.

C'était aux environs de Noël. Il y avait trois ans à peine que j'étais prêtre. J'allais trois fois la semaine passer les longues soirées d'hiver chez le bon prêtre dont je vous ai parlé. Trois ou quatre amis au plus y venaient avec moi s'y délasser des pénibles fatigues du ministère, dans des entretiens, ou plutôt des épanchements, où l'esprit et le cœur avaient toujours à profiter.

Mélange aimable de Fénelon et de saint François de Sales, reflet riche et brillant de saint Augustin, de Bossuet, de de Maistre, etc., il était pour nous l'idéal du sacerdoce, comme on a dit de Fénelon qu'il l'était de l'épiscopat. Esprit fin et délié, cœur ample et magnifique, il savait tempérer une imagination féconde par un choix délicat des bons ouvrages et par l'étude réfléchie des grands maîtres. Il savait en tirer des aperçus pleins de profondeur sur la religion, la philosophie, l'histoire, la littérature même, etc. La religion surtout, voilà le centre où il faisait converger toutes les richesses natives de son esprit et de son cœur, comme tous les trésors de science et d'érudition acquis dans l'étude des grands génies de la Bible. Son œil pénétrant y avait aperçu des horizons vastes, infinis; et dans ses effusions intimes, son bonheur était d'initier à ces grandeurs les jeunes prêtres dont l'œil était encore faible et inexpérimenté, mais qui pourtant savaient déjà le comprendre. Toujours grand, toujours bon, dans la chaire comme dans les moindres conversations, il disait comme la Sagesse : « Je n'ai pas travaillé pour moi seul, et les trésors de mon cœur je les épanche volontiers dans celui de mes jeunes amis. »

Ce soir-là, les fatigues si écrasantes et si consolantes à la fois du ministère (c'était trois jours après Noël), la tristesse de la saison (il faisait un temps gris, sec et froid), les images si gracieuses du bréviaire (il venait de réciter l'office de Noël), avaient

prédisposé ses pensées : « Savez-vous bien, nous dit-il, mes bons amis, qu'il y aurait une belle philosophie à faire des douze mois de l'année dans leur harmonie avec la religion? Si ces douze mois sont comme autant de fleurons dont Dieu compose la couronne de bienfaits et de bénédictions qu'il dépose chaque année sur le front de l'homme, dans l'ordre de la nature ; ils sont aussi une couronne non moins belle dans l'ordre de la grâce. Mais il y a pour moi un mois plus beau et plus grand que tous les autres : c'est le mois de décembre.

» Voyez comme il s'annonce ! Au moment où je croyais préparer mon cœur à la venue si douce et si gracieuse de Jésus-Christ, voilà que l'évangile du premier dimanche de l'Avent vient frapper mon esprit par la description des grandes assises de l'humanité. Je ne pensais qu'aux caresses d'un ami, et voilà les menaces d'un grand juge. C'est qu'il y aura deux venues de Jésus-Christ. *Dans l'une,* a dit le grand évêque de Chartres saint Yves, *il vient pour convertir les impies,* c'est Noël ; *dans l'autre il viendra pour les juger,* c'est la mort et le jugement. Suivez avec moi, dans les pensées de l'Église, la double marche de Dieu.

» Ce mot d'Avent est sublime. Il a jeté je ne sais quoi de poétique dans l'esprit des peuples. C'est un temps patriarcal. Ces quatre semaines sont le résumé des quatre mille ans qui ont précédé le Sauveur. Autrefois l'Avent était de quarante jours ; il représentait mieux encore les quarante siècles d'attente et de préparation du genre humain. Tout l'office de ce temps n'est qu'un long soupir et qu'un tressaillement d'espérance. Ce *Rorate,* qui part de la bouche de tous les fidèles, n'est que le cri parti du cœur de tous les peuples, depuis les Juifs jusqu'aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois; depuis Jacob, Moïse et Isaïe, jusqu'à Platon, Tacite et Suétone. Et lorsque j'entends ces échos de toute l'antiquité, que l'on appelle les *O* de Noël, retentir sous les voûtes de nos églises, il me semble voir apparaître ces grandes figures des Patriarches et des Prophètes, sortis de leurs tombeaux pour venir adorer avec moi *Celui* qu'ils n'ont fait qu'entrevoir et saluer de loin. Quelle préparation ! mais aussi quelle fête !

» L'ouverture est de la plus grande solennité. C'est la proclamation des titres humains de Jésus-Christ, de sa généalogie qui remonte jusqu'à David, jusqu'à Abraham, et même jusqu'à Noé, jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu. *En sorte,* a dit un orateur de nos jours, *que quand même il ne serait pas Dieu, il serait encore le premier gentilhomme du monde* (Lacordaire). Mais tandis que sa noblesse est proclamée sur la terre, sa divinité est acclamée dans les cieux. Écoutez l'ange : *Voilà que je vous annonce une grande joie pour tout le peuple ; c'est qu'il vous est né un Sauveur, le Christ-Seigneur, Emmanuel, fils du Très-Haut.* Puis il trace le programme de son règne : *Gloire à Dieu jusqu'aux plus hauts sommets des cieux et paix en terre aux hommes de bonne volonté.* Admirable programme de la bonne volonté qui, joint à

celui de la bonne foi formulé plus tard par l'Apôtre, ouvrira le ciel à des millions d'âmes et procurera à Dieu la gloire qu'il en attend.

» Et pendant ce temps que se passait-il donc? Dieu, caché sous un voile de chair, venait au monde, petit enfant, sur de la paille, dans une auge, au milieu d'une étable. S'il y a quelque part, mes bons amis, une véritable homœopathie, c'est bien ici. Il guérit la pauvreté par la pauvreté, la souffrance par la souffrance, l'humiliation par l'humiliation. Roi de la misère et de la douleur, c'est par ce double apanage qu'il porte remède à la douleur et à la misère. Divin mendiant, il faut qu'il tende la main à son entrée dans le monde pour avoir ces haillons qui l'enveloppent, cette paille où il dort, cette crèche où il repose. Et encore, tout cela n'est pas à lui; on le lui prête seulement. Demain, pauvre fugitif, il prendra péniblement la route de l'exil pour sauver sa tête. A son retour, simple manœuvre ou apprenti dans un atelier, et plus tard compagnon charpentier, c'est avec ses mains divines et à la sueur de son front qu'il gagnera son pain et celui de sa pauvre mère. Voilà sa vie; quelle sera sa mort? Nous la verrons. J'ai trouvé dans nos vieux cantiques ces deux vers simples et sublimes en même temps : *Aujourd'hui l'amour le fait naître; un jour il le fera mourir.* Ces deux vers m'ont tout dit, tout dévoilé.

» Et voyez quelle harmonie dans toutes les circonstances! *Quand naît-il?* C'est au milieu de la nuit, plus encore des nations que de la nature, que le Verbe-Lumière, soleil des intelligences, s'est élancé de son trône royal pour descendre dans nos ténèbres. *Comment naît-il?* En réunissant en lui les extrêmes pour être le milieu, le lien de l'un et de l'autre, la suprême grandeur de Dieu et la suprême bassesse de l'homme. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair.* Chair, entendez bien, et non pas homme; *et il a habité parmi nous. Mais pourquoi naît-il ainsi?* Il a bien fallu que le Verbe s'abaissât jusqu'à l'homme, puisque l'homme ne pouvait s'élever jusqu'à Dieu. Écoutez l'admirable saint Augustin : « Et je n'étais pas humble, pour con-
» naître mon humble maître Jésus-Christ et les profonds ensei-
» gnements de son infirmité. Car votre Verbe, l'éternelle Vérité,
» planant infiniment au-dessus des dernières cimes de votre créa-
» tion, élève à soi les infériorités soumises. C'est dans les basses
» régions qu'il s'est bâti avec notre boue une humble masure,
» pour faire tomber du haut d'eux-mêmes ceux qu'il voulait
» réduire, pour les amener à lui, guérissant l'orgueil et alimen-
» tant l'amour. Il a voulu que leur foi en eux cessât de les égarer,
» qu'ils s'humiliassent dans leur infirmité, en voyant à leurs
» pieds, devenue infirme par l'endossement de notre robe de
» peau, la Divinité même; et que, dans leur lassitude, ils se
» couchassent sur elle pour qu'elle les enlevât avec elle en se
» relevant. » (Confess., 7, 18.)

» Il a réussi. Depuis les bergers et les Mages quel attrait, ou plutôt quel entraînement irrésistible vers l'Enfant-Dieu! Il y a là un mystère d'attraction inexplicable à la raison humaine. Voyez encore chaque année ces multitudes nombreuses qui s'en vont, crèches vivantes, offrir leurs cœurs au Verbe-Enfant. C'est là qu'il se plaît à descendre, à se reposer. Que dis-je à se reposer? A s'y incarner, en y incarnant en même temps ses grandeurs et ses vertus. Voilà, mes bons amis, la première venue. Voici la seconde:

» Les premiers jours de décembre m'annonçaient le jugement, les derniers me représentent la mort. Cette année qui finit n'est-elle pas l'emblème de la vie qui se termine. Je ne vois jamais finir une année sans éprouver un sentiment de tristesse. Où sont tous ceux qui l'avaient commencée si gaiement avec moi? Ce matin, en signant le dernier acte de mes registres mortuaires, je comptais près de trois cents décès, c'est le tiers de ma paroisse en dix ans. Pour peu que je reste encore quelque temps sur la terre, j'aurai vu disparaître, outre mes vieux parents et mes amis d'enfance, tous ceux qui m'avaient ici accueilli parmi eux. En me voyant encore debout au milieu de ces éclaircies effroyables qui se font autour de moi, je suis tenté de me regarder comme un chêne en réserve dans un taillis en coupe réglée. Mais la cognée de l'impitoyable bûcheron ne m'épargnera pas plus que les autres. Aussi, lorsque les derniers sons de l'airain au dernier moment du dernier jour de cette année retentiront à mon oreille, comme l'éloquente péroraison d'une oraison funèbre, j'écouterai leur voix comme une grande leçon, et je me dirai que je dois être *heureux encore si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre à Dieu de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie*, *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.* (Bossuet, Orais. fun. de Condé).

» Dans certaines localités, on fait, le soir du dernier jour de l'an, un Salut solennel du Saint-Sacrement pour remercier Dieu des bienfaits accordés durant toute l'année. Toute la paroisse y assiste. Pensée touchante qui rappelle l'acte des pauvres matelots qui, heureux d'avoir survécu à leurs camarades durant la traversée, s'en vont remercier Dieu à Notre-Dame-de-la-Garde, Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-de-Bon-Secours ou de la Délivrande.

« Le jour qui commence l'année, dit un de nos amis (vicomte
» Walsch), me semble si solennel, que je voudrais que la part de
» la religion y fût plus grande. Quelquefois, quand une fontaine
» va être ouverte aux habitants d'une ville, vous voyez un pontife
» venir bénir les eaux qui vont couler. Eh bien, je voudrais
» qu'il y eût aussi, des marches de l'autel, une bénédiction des
» jours qui vont nous venir. Y a-t-il quelque chose qui se res-
» semble plus que les eaux qui coulent et nos jours qui passent?
» Les eaux vont à l'Océan, les jours à l'Eternité. Mais si le vieil
» océan ne dit point aux eaux qui lui arrivent : Pourquoi êtes-

» vous troublées et bourbeuses? Dieu dira à nos jours : Pourquoi » n'avez-vous pas été purs?....

» Voilà pourquoi, mes bons amis, le curé qui est à la fois pasteur et père ne manque jamais, dans ce premier jour de l'année qui commence, de bénir tous les enfants qui lui restent. Pour moi, lorsque dans ce jour, soit de l'autel, soit du haut de la chaire, j'ai remarqué dans ces places nues les absences de tant de personnes qui m'étaient chères, comme un général au lendemain d'une bataille constate les vides qui se sont faits dans les rangs de ses soldats, je me sens épris d'une profonde commisération, je bénis tous ceux que Dieu m'a laissés, et je lui demande de toute la puissance de mon cœur qu'il leur donne de ces *bonnes années* qui mènent à la bonne éternité.

» Pourquoi faut-il que tous n'en profitent pas? Ah! c'est qu'il y a les hommes de la bonne volonté et les hommes de la mauvaise volonté. Pour les premiers, Noël est toujours Noël; l'Enfant-Jésus qui est toujours le même, hier, aujourd'hui, demain, est toujours l'Enfant-Jésus. Voilà soixante ans bientôt que je vois la fête de Noël, c'est toujours avec la même joie, avec le même bonheur. Mon âme se sent rajeunir auprès de l'Enfant-Dieu. Le corps peut vieillir avec les ans, mais l'âme reste la même. J'ai conservé pour mon Dieu mon cœur d'enfant, ce cœur de ma première communion, de ma jeunesse. Et demain, en montant à l'autel, *je m'approcherai de l'autel du Dieu qui remplit encore ma jeunesse de joie*. Et quand la mort viendra terminer celle-ci, ce ne sera que pour en commencer une autre. Voilà pour l'homme de la bonne volonté.

» Mais l'homme de la mauvaise, c'est autre chose. Pour lui il n'y a point de Noël, ni d'Enfant-Jésus, pas plus que pour Hérode et les malheureux habitants de Jérusalem. Il n'y a que les sombres menaces de la fin de l'année et les tristes réalités dont le premier Évangile de l'Avent était l'annonce. Leur cœur est bientôt usé, flétri, vieux. Permettez-moi de vous citer cette parole naïve d'une âme sainte qui ne cherchait pas à faire de l'esprit.

» En parlant d'une malheureuse personne dont le cœur s'était usé à rien et dont la jeunesse avait été bientôt dévorée par le temps; elle disait : L'an dernier cette femme était jeune et belle encore, cette année-ci c'est une *vieillarde*. C'est Dieu qui les conduit comme par la main au dépérissement, et ils ne s'en doutent pas : *in vetustatem perducens superbos, et nesciunt*. (Aug. Conf., 1.) Dans ce que nous appelons les morts subites, il semble exécuter plus vite, mais dans les autres, quoique plus lente, sa marche n'en est pas moins sûre. De tous ses ennemis, depuis deux mille ans, pas un n'a échappé; de ceux d'aujourd'hui pas un n'échappera. Quand après-demain se terminera ce grand banquet qui s'appelle une *année*, et qui souvent n'a été qu'une orgie, regardez bien, vous verrez certainement une main mystérieuse tracer au-dessus de la tête de ces malheureux convives, ces trois mots significatifs : *Mane*, j'ai compté tes jours,

te voilà au terme; *Thecel*, j'ai pesé tes œuvres, le poids n'en est pas lourd; *Phares*, je vais partager ton empire, ta vie; ton âme va être séparée de ton corps pour être livrée à tes ennemis, l'une au ver de l'enfer, l'autre aux vers du tombeau. Aussi tandis que l'ange de la mort entonnera pour l'homme de bonne volonté, à ses derniers moments, le cantique si consolant : *Pax hominibus bonæ voluntatis;* l'autre n'entendra que ces terribles paroles de l'hymne lugubre : *Dies iræ, dies illa!!!...* »

Nous avions écouté sans les interrompre ces épanchements du bon prêtre. Ils m'avaient tellement impressionné que chaque année au temps de Noël je me les rappelle comme si je venais de les entendre. Il devait le dimanche suivant les laisser tomber en partie de son cœur dans le cœur de ses paroissiens. Et je pus juger de l'impression qu'elles avaient produite dans les âmes les plus simples. Douze jours après, au lendemain des Rois, je dis à un ouvrier maçon qui travaillait à notre maison : Il me semble, mon ami, vous avoir vu communier hier, je vous en félicite. — Ah! monsieur, me dit cet homme, quand on a un curé comme nous en avons un, que voulez-vous?... Il fallait l'entendre prêcher dimanche! Ah monsieur, c'est plus fort que vous, ça vous emporte. Et il avait été emporté avec bien d'autres. Ces hommes sans études avaient éprouvé les mêmes sentiments qui nous avaient si vivement touchés.

***

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

L'Œuvre des Clercs de Notre-Dame, approuvée par Monseigneur l'Évêque de Chartres, et encouragée par plusieurs autres membres de l'épiscopat français, vient de recevoir, à l'occasion du renouvellement des souscriptions, de précieuses marques de sympathies qui excitent notre plus vive gratitude, et qui vont puissamment stimuler nos efforts pour mériter de plus en plus d'aussi bienveillantes dispositions.

Le nombre de nos souscripteurs va toujours croissant, et nous n'avons guère à regretter d'autres défections que celle de quelques associés qui sont allés recevoir dans un monde meilleur la récompense de leur générosité.

Dans le diocèse de Chartres, plusieurs des principaux membres du clergé ont donné à notre Œuvre des témoignages effectifs de l'intérêt le plus sincère. L'un d'entre eux nous écrivait, il y a quelques jours, en nous adressant une somme de cinquante francs : « Je vous envoie ma légère obole pour votre Œuvre » admirable des vocations pauvres. » Curé d'une paroisse importante, ce vénérable ecclésiastique ne manque pas d'œuvres à soutenir autour de lui, mais il a depuis longtemps adopté la nôtre parmi celles dont le succès lui tient le plus au cœur. Plusieurs autres de nos vénérés confrères paient une partie notable

de la pension de quelques-uns de nos enfants. Deux honorables familles ont voulu se charger chacune de l'éducation de deux de nos petits clercs, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au sacerdoce. D'autres personnes, à qui leur fortune ne permet pas de s'imposer de grands sacrifices, se sont dédommagées de cette privation, en se constituant zélatrices de l'Œuvre.

En dehors du diocèse, nous avons trouvé des exemples d'une générosité non moins admirable. Une bonne domestique continue à nous envoyer chaque année ses quatorze souscriptions. Une dame charitable entretient à ses frais un de nos enfants, et nous assure cette précieuse ressource jusqu'à ce qu'il soit arrivé au terme de la carrière. Un vénérable vieillard, à qui le bon Dieu n'a pas épargné les épreuves, le remercie des croix qu'il lui envoie en recueillant assez de souscriptions pour préparer deux enfants au sacerdoce.

Les petites aumônes font le reste.

Grâce à tous ces secours réunis, l'Œuvre a pu recevoir cette année une douzaine de nouveaux élèves.

Cinq des anciens sont entrés au petit séminaire au mois d'octobre, trois en troisième et les deux autres dans une classe inférieure, mais par exception, car les enfants élevés par l'Œuvre doivent régulièrement être conduits jusqu'à la troisième. L'établissement compte aujourd'hui une cinquantaine d'élèves, sans comprendre ceux qui sont entrés, soit au grand soit au petit séminaire de Chartres.

FAITS RELIGIEUX.

Le 8 décembre, Sa Sainteté Pie IX a assisté de son trône à la messe célébrée pontificalement à la chapelle Sixtine par son Eminence le Cardinal Altieri. La chapelle papale de l'Immaculée Conception est une institution de Benoit XIV, c'est la cinquième des chapelles papales qui ont lieu dans le cours de l'année pour honorer les fêtes de Notre-Seigneur; en dehors des apôtres, Saint Charles Borromée et Saint Philippe de Néri sont les seuls qui ont part à ces honneurs.

Voici un renseignement à l'usage des artistes qui traitent le sujet de l'Immaculée Conception : l'autel de la chapelle papale est orné d'un tableau représentant la Vierge portant l'enfant, la tête couronnée d'étoiles, et foulant à ses pieds le serpent. L'enfant au bras de sa mère, est une circonstance vraiment remarquable pour la représentation de ce sublime mystère.

Le gouvernement pontifical vient d'autoriser la construction d'un nouveau quartier au nord-ouest de Rome, dans la plaine de Porta-Angelica, à proximité du Vatican. Ce nouveau quartier sera embelli de boulevards, de squares, de promenades, et fermé du côté de la campagne d'une enceinté bastionnée. Par suite d'autres concessions non moins importantes dues toujours à l'initiative du Souverain

Pontife, des chemins de fer vont sillonner en tous sens les états pontificaux, aussi la ville éternelle, agrandie et plus peuplée, se trouvera reliée à ses ports d'Ancône, sur l'Adriatique, de Civita-Vecchia et de Terracine sur la Méditerranée. Sans essayer de faire ressortir ici les avantages que le commerce pourra tirer de ces voies de communication, nous dirons seulement : voilà ce qu'aura produit le gouvernement paternel de Pie IX, sans augmentation d'impôts, et en 18 ans d'un règne que Dieu veuille longtemps prolonger pour le bonheur de ses sujets et la gloire de la sainte Eglise de Jésus-Christ.

— Voici un trait qui prouvera une fois de plus combien la propagande anglicane met en Irlande d'obstacles, d'entraves à la pratique de la religion catholique pour ses pauvres habitants. Disons d'abord pour l'éclaircissement du fait, que dans certains hôpitaux de grandes villes, il est strictement défendu de laisser pénétrer un prêtre catholique.

Le mercredi 25 novembre, un irlandais du nom de Kinsella, qui avait été porté à un hôpital de ce genre, dans Pater Street, à Dublin, pour une souffrance à la jambe, devant subir une amputation, demanda instamment le secours d'un prêtre. Pour toute réponse, on lui fit connaître le réglement qui défendait d'admettre un prêtre papiste dans l'hôpital, sous quelque prétexte que ce fût. Le pauvre catholique dans sa détresse voulait sortir de l'hôpital coûte que coûte, mais un employé plus compatissant que les autres, imagina pour satisfaire à la fois au réglement et au patient, de placer ce dernier sur une porte démontée, et de le faire porter ainsi hors de la maison, en pleine rue, où à la lumière du gaz, (car il faisait déjà nuit), le prêtre qui était venu à la demande de Kinsella, se mit en devoir d'entendre sa confession et de lui donner la sainte Eucharistie.

Heureusement, un M. Mohan, qui habite vis-à-vis de l'hôpital sus-dit, s'aperçut enfin de cette scène navrante, et, en vrai chrétien, s'empressa d'ouvrir sa porte à son Seigneur, à son prêtre et au pauvre infirme, de sorte que ce fut dans le salon de ce bon Samaritain, que le religieux Carme, le P. Crotty, put administrer son pénitent. Voilà ce qui se passe dans un pays où un demi-million de protestants s'imposent comme Eglise établie à quatre millions et demi d'habitants catholiques, et où jamais on n'a entendu dire qu'on ait refusé à un ministre protestant l'entrée d'un hôpital catholique, lorsqu'il venait y visiter ses coréligionnaires.

— La fête de l'Immaculée Conception a été célébrée à Lyon avec la pompe accoutumée; sans essayer de peindre l'aspect merveilleux qu'offrait cette grande cité toute embrasée de mille feux, sans dire l'effet admirable que produisait l'image de Notre-Dame de Fourvière, éclairée par les flammes de Bengale, couronnée par les fusées et les ballons lumineux s'élançant de tous les points de l'horizon, nous parlerons d'une charmante innovation inspirée par une pensée à la fois pieuse et poétique : un bateau à vapeur tout illuminé et pavoisé d'oriflammes se promenait sur la Saône, le pont était couvert de

jeunes gens faisant entendre les plus beaux chants liturgiques de l'église, exécutés en faux bourdon; arrivés en face du Palais de Justice, on jeta l'ancre; sur le perron de l'édifice, se trouvaient groupés une centaine de musiciens; alors le chant extatique du *Magnificat* fut redit à deux chœurs et ces flots d'harmonie s'élevèrent vers le ciel, majestueux et sublimes pour proclamer bienheureuse Celle qui dans son humilité s'est appelée la servante du Seigneur, et que la grande voix de l'Eglise a proclamée immaculée.

— Le 9 décembre, l'association de Saint-Pierre s'est réunie en assemblée générale dans les salons de l'évêché de Gand. S. Exc. le Nonce, Mgr Ledochowski et S. G. Mgr l'Archevêque de Gand, ont présidé cette assemblée qu'avait précédée une messe solennelle d'actions de grâce.

Mgr Verspeyen, l'éloquent rapporteur de l'œuvre du denier de Saint-Pierre au congrès de Malines, a prononcé un entraînant discours dont nous ne pouvons résister à citer le passage suivant (1), où l'orateur exprime si bien, en parlant de la prière, ce que beaucoup éprouvent sans savoir le dire. « Si nous voulons répondre aux désirs de Pie IX et à ses exhortations paternelles, montrons que notre association est avant tout une association de prières. La prière catholique! Apprécions-nous assez cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu? Voilà bientôt cinq ans, que le vicaire de Jésus-Christ résiste avec la force d'un martyr et l'intrépidité d'un confesseur, aux efforts conjurés de la violence et de la fourberie. Et quel est le secret de cette héroïque résistance? Quelle est la cause mystérieuse de ces triomphes de la faiblesse sur la force, de ces victoires du *non possumus* sur les manœuvres les plus machiavéliques de la diplomatie moderne. »

» Les sages de ce monde se le demandent en vain, mais nous qui vivons de la vie de la foi, nous connaissons le don de Dieu. Le Pape prie, et l'univers catholique prie avec lui et pour lui. Le nom de Pie IX est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. Ce nom béni, le chrétien le mêle à toutes ses prières, l'humble fille de nos campagnes le prononce en égrenant son chapelet, le prêtre le redit en offrant la victime sans tache, et le soir en demandant à Jésus de bénir leur sommeil, les petits enfants supplient leur Père qui est au *ciel* de protéger leur Père qui est à *Rome*.

» Assis sur la rive des espérances, nous avons pitié de ces sophistes qui se flattent d'avoir fait une belle œuvre parce qu'ils ont insulté le Christ, et réhabilité Judas, qui croient savoir l'*hébreu* parce qu'ils parlent le *pharisien,* qui espèrent avoir vaincu l'Église parce qu'ils ont jeté un peu de boue au pied du roc où elle est assise. Nous tremblons pour la société qui s'affaise, mais nous espérons pour la papauté qui grandit.

» Nous attendons pour l'église les palmes du triomphe et pour Pie IX l'auréole de nouvelles et de plus grandes gloires. »

(1) Toutefois en l'abrégeant.

— Le protestantisme fait malheureusement de tels progrès en Italie, que dans la seule ville de Milan, on compte onze salles évangéliques.

— On écrit de Naples : plusieurs sacriléges ont été commis envers les images de la Vierge, que la piété des fidèles vénère au coin de de rues de différents quartiers. Une d'elle a été percée de 19 coups de couteau, ce qui a porté au comble l'effervescence populaire.

— Les frères Léman, ces deux israélites qui, jumeaux de naissance, sont devenus le même jour par le saint Baptême enfants de l'Eglise catholique, ont passé ensemble les examens de la science et ont reçu également ensemble l'onction sacerdotale, viennent de se joindre à MM. Ratisbonne, leurs amis dans la foi. Tous les quatre, unis à d'autres prêtres catholiques jeunes et distingués, composent une phalange animée d'un même esprit et d'un même cœur! L'*Œuvre de Sion,* nouvellement approuvée par le souverain Pontife, va donc grandir de plus en plus, elle sera pour les Juifs, ce qu'est la propagation de la foi pour les sauvages et les idolâtres, elle consolera l'Eglise aux jours des épreuves, elle fera rejaillir sur les aveugles d'Israël la lumière que repoussent des chrétiens ingrats.

— Les missions apostoliques de Chine viennent de faire une bien regrettable perte, le R. P. Delamarre, des missions étrangères, savant sinologue dont la science a été mise à contribution pour le traité de Tien-Tsin, est décédé à Hanhéou le 3 octobre. Ce vénérable prêtre, pendant un séjour de 28 ans en Chine, a rendu d'immenses services aux chrétiens de Tse-Tchun. Il jouissait, dit le *Moniteur,* auprès du vice-roi de cette province, d'une sérieuse influence qu'il avait acquise par son mérite et ses vertus chrétiennes.

ÉTRENNES A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

PROCESSION A L'ÉGLISE SOUS-TERRE (1) LE JOUR DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION 1863.

Quand le soir aux confins de la voûte azurée
Ramène les flots d'or et la teinte empourprée
De l'astre qui va fuir,
Quel spectacle ! on dirait qu'au bout de sa carrière,
De sa vive lumière
Le soleil veut laisser un touchant souvenir.

Qu'elle fut douce aussi cette heure de mystère
Où nous célébrions, dans le vieux sanctuaire
La Vierge d'Israël !
Soir d'un beau jour, longtemps présent à ma mémoire
Rappelle-moi la gloire
De Celle qui jamais n'offensa l'Éternel !

(1) Cette procession a lieu deux fois l'an ; on la fait toujours avec la même solennité le 15 septembre et le 8 décembre.

Il avait reparu le grand anniversaire
Du jour, heureux cent fois, où l'écho de la terre
Dit à l'écho des Cieux,
Que l'infaillible Église, à Rome prosternée
Devant l'Immaculée,
La proclamait SANS TACHE et remplissait nos vœux.

Depuis un demi siècle, ô Crypte merveilleuse,
Chartres t'abandonnait triste et silencieuse.
Pour la Fleur de Jessé,
Tu n'avais plus nos chants; les lyres angéliques
Sous les voûtes antiques
Seules retentissaient au caveau délaissé.

Mais du dogme attendu Chartre apprend la sentence:
Honneur à toi! tes murs prouveront sa croyance:
Ton sein majestueux
S'ouvrit, comme autrefois, aux fêtes solennelles,
Et des pompes nouvelles
Nous redirent enfin le temps de nos aïeux.

Parmi les monuments dont s'honore la France
La Crypte, où de Marie on prédit la naissance
A retrouvé son nom.
Son nom!.... L'œil étonné, dans le livre des âges
Lit presque aux mêmes pages :
« Grotte chère au Druide. — Autel de Salomon! »

Pourquoi ces étrangers? Quelle émouvante scène
Leur promet aujourd'hui notre cité Chartraine?
La joie est sur leurs traits :
« A d'autres, ont-ils dit, et Marseille et Fourvière!
» Dans la nef de Sous-Terre
» Une *procession* a pour nous tant d'attraits! »

Déjà depuis l'aurore on priait. — A l'Église
Sur le vieux souterrain, comme une Reine assise,
Deux Prélats vénérés (1)
Ensemble présidaient l'hymne de l'assemblée;
Vers l'Hostie adorée
Ont monté les accents de nos concerts sacrés.

Soudain elle se tait, la vaste Cathédrale!
Puis j'entends de nouveau, sur la sonore dalle,
Un long frémissement.
Fidèles, pèlerins, debout! heureuse foule!
L'orgue plus gai roucoule :
Doux signal! au caveau descendons lentement.

A l'ombre de la croix le cortége s'avance :
Des Enfants de Marie un groupe nous devance.
Les Filles de Sion
Formant un chœur pieux à l'heure des cantiques,
Dans les fêtes publiques,
Défiaient la cithare et le psaltérion.

(1) Mgr l'évêque de Chartres et Mgr l'évêque du Mans.

Au-dessus de nos rangs plane mainte oriflamme;
La bannière, où je lis le nom de Notre-Dame,
Étale sa splendeur,
Et sur les lys dorés qui relèvent la moire,
La belle Vierge-Noire
Semble avoir fait jaillir un rayon de son cœur.

Des Lévites nombreux défilent les phalanges.
Pour saluer Marie, on dirait que les Anges
S'envolent à ses pieds.
Tous, le cierge à la main, disent les litanies :
Mêlant vos harmonies
Aux solos des enfants, Chérubins, souriez!

Du grand Dieu des vertus nous visitons les tentes :
Les Prélats, au milieu des lignes flamboyantes,
En ont franchi le seuil.
La crypte est devant nous, et chacun la contemple :
Elance-toi du temple,
Peuple, et viens admirer ce qui fait ton orgueil!

O charme de nos yeux, imposante merveille!
Ici quel sentiment en notre âme s'éveille!
Eblouis par cet or,
Ces fresques, ces arceaux, ces festons de lumière,
Nous dirons comme Pierre :
« Seigneur, il ferait bon demeurer au Thabor! »

Hier encor c'étaient d'augustes catacombes;
L'humble lampe éclairait non de lugubres tombes,
Mais le puits des Saints-Forts :
Maintenant c'est le ciel et ses réjouissances;
Dieu des magnificences
Tu veux pour une Mère exciter nos transports!

Qu'elle ait pitié de nous, la Vierge druidique!
Non, les traits que laissa le pinceau symbolique
Aux murs de son palais;
Non, les feux infinis disposés en couronne
Autour de la Madone
Ne sont rien pour le nombre auprès de ses bienfaits.

Comme ces diamants jettent leurs étincelles,
Faisons briller l'amour! Je vois des dix chapelles
Les glorieux patrons
Pour prier avec nous, amener nos ancêtres,
Les pontifes, les prêtres
Qui, sur ce pavé saint, jadis collaient leurs fronts.

Prions! comme en ce lieu la prière est facile!
Mais il le faut quitter : que notre double file
Se dirige en avant.
La crypte d'une tour à l'autre se prolonge.
Là-bas où notre œil plonge
Tous, pleins de souvenirs, remontons en chantant.

L'abbé Goussard.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AVIS.

Il a été décidé, au commencement de l'année 1864, qu'à l'avenir l'abonnement partirait du 1er de chaque mois. Les personnes qui se feront inscrire dans les deux ou trois derniers jours du mois seulement ne pourront pas toujours compter sur le numéro qui est alors à l'impression.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXV.

ÉRECTION SOLENNELLE DE LA NOUVELLE STATUE DE NOTRE-DAME DE SOUBS-TERRE.

Tandis que la Vierge du Pilier recevait un glorieux couronnement, la crypte chartraine, la Nostre-Dame de soubs-terre, qui, depuis les premiers jours du christianisme jusqu'à la fin du dernier siècle, avait été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie, « *le lieu saint et illustre où nos pères l'avaient louée,* » était rendue au culte. Ce jour solennel commençait donc pour la grotte sacrée, fermée depuis l'époque néfaste de nos désastres politiques, et Mgr de Poitiers, s'inspirant de cette coïncidence remarquable, s'écriait dans un élan prophétique : « J'ose le prédire : Chartres » redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en » Occident, et on y affluera comme autrefois de tous les points » du monde. »

Cependant il ne suffisait pas au zèle d'un Pontife tout dévoué à Marie de relever son autel, il lui fallait encore rendre au mystérieux souterrain l'image sacrée de la Vierge-Mère, de cette Vierge réduite en cendres par les vandales de 93, mais dont on avait par bonheur conservé le dessin le plus fidèle (1). La réalisation de ce pieux projet eut lieu le 8 septembre 1857, et les fêtes religieuses dont il fut l'occasion se prolongèrent toute l'octave de la Nativité (2). Le dernier de ces jours de bénédictions et de prières fut le plus solennel. Mgr de Poitiers, l'éloquent panégyriste de Notre-Dame de Chartres, offrit avec toute la pompe des cérémonies pontificales le sacrifice par excellence, en réparation du passé, en impétration pour l'avenir. Après l'évangile, il s'avança vers cette chaire accoutumée à retentir de ses accents inspirés et fit admirablement ressortir, en l'appliquant à la crypte chartraine, cet axiome incontestable, que, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre moral, on ne déplace pas une source.

« La source est là, ajouta le Pontife avec un irrésistible entraî» nement; elle est sous cette grotte taillée dans le rocher. Assuré» ment le temple tout entier est rempli de la majesté et de la » puissance de Marie; la source s'est épanchée en mille nappes » d'eau, elle s'écoule, elle se communique par mille conduits... » Mais au moins faut-il que la source ne soit pas négligée, ne » soit pas profanée, ne soit pas fermée; et son onde possèdera » toujours une vertu plus efficace et plus active que celle des » ruisseaux qui en dérivent..... » Mgr de Poitiers, prévoyant ensuite l'objection qui pourrait être faite sur la nouvelle statue, qui, *n'étant plus celle vénérée par nos pères, ne possèderait peut-être pas la vertu et la puissance que le ciel avait daigné accorder à l'ancienne,* y répondit ainsi : « Non, cette statue n'est » pas la même qu'autrefois; mais, reproduite d'après les princi» pales données de la tradition chartraine, j'affirme que ce soir, » en allant reprendre la place de sa devancière, elle héritera de » toute sa vertu (3). Déjà la prière puissante et authentique de » l'Église a séparé, discerné ce bois inanimé du domaine des

(1) Pintard en avait d'ailleurs fait une description très-fidèle.

(2) La sainte Châsse fut exposée pendant tout ce temps à la vénération des fidèles.

(3) Les cœurs suspendus en ex-voto à la voûte de l'antique sanctuaire, et les nombreux pélerinages faits depuis cette époque à Notre-Dame de soubs-terre, sont une preuve évidente de la vérité de cette prédiction. Nous citerons en particulier ceux de Viroflay, de la paroisse Saint-Laurent, et le pélerinage annuel de Saint-Sulpice.

» choses profanes; l'eau sainte l'a, non-seulement purifié, mais
» sanctifié et consacré pour être à jamais la représentation de la
» Vierge qui était l'attente des nations aussi bien que d'Israël, de
» la Vierge qui devait enfanter le Sauveur. A cette bénédiction de
» l'Église va se joindre, sinon la consécration des temps à venir
» que nous ne saurions devancer, du moins la consécration des
» siècles passés. Et cette image sacrée n'aura pas été plutôt inau-
» gurée sur son emplacement antique et traditionnel, qu'aussitôt
» tous les souvenirs des âges écoulés, des anciens prodiges opérés,
» viendront l'investir et la pénétrer, se grouperont au-dessus de
» sa tête comme le nuage qui planait sur l'arche d'alliance et qui
» révélait la puissance de la divinité. »

En entendant ces magnifiques et consolantes promesses, la foule immense qui remplissait la vaste basilique fut saisie d'une indicible émotion; et quand, le soir, la statue de Marie, portée par huit prêtres en dalmatique, fut déposée sur le reposoir élevé pour la recevoir sur la place du porche méridional, cette même foule, qui de l'église s'était écoulée sur la place comme un torrent, témoigna par son attitude recueillie et ses témoignages de respect que les profondes convictions de Mgr de Poitiers avaient passé de sa bouche, ou plutôt de son âme, dans les cœurs de ses auditeurs.

A peine la statue fut-elle déposée sur son trône de fleurs que le P. Lavigne prit la parole et termina son émouvant discours par le cri de : Vive Notre-Dame de Chartres!... Cri de réparation qui, répété par trois fois et grossi par les mille voix des fidèles, dut monter jusqu'au trône de Marie et retomber sur la terre comme une bienfaisante rosée.

Mais un acte plus solennel de réparation devait encore s'accomplir en ces mêmes lieux où un grand sacrilége s'était accompli. Mgr l'Évêque de Chartres vint s'agenouiller au pied de la statue de Marie et fit à haute voix amende honorable à la Vierge de Chartres des profanations dont elle avait été l'objet en des temps de lamentable délire et de sacrilége spoliation. Sa Grandeur mit ensuite sous la puissante tutèle de Notre-Dame *(tutela Carnutum)* et le pasteur et le troupeau, retraçant ainsi dans ce moment suprême, en sa personne vénérée, l'admirable portrait que nos livres saints font du grand prêtre Onias : « Ce saint Pontife,
» vraiment bon et plein de douceur, d'un visage modeste, modéré
» et réglé dans ses mœurs, agréable dans ses discours, et formé
» dès l'enfance à la pratique de toutes les vertus, intercède pour

» le peuple... (1) » Dès que Monseigneur eut cessé de parler, tous les fronts, qui s'étaient inclinés vers la terre, se relevèrent radieux, et dans ces yeux encore humides de larmes resplendissait une pensée de foi, d'espérance et d'amour.

Le salut solennel du très-saint Sacrement fut donné par Mgr de Poitiers dans l'église supérieure. Enfin le moment était venu de porter la statue de Marie dans sa demeure souterraine. Trois chanoines portaient devant elle les richesses de la crypte : un cœur en vermeil destiné à recevoir les noms des souscripteurs à la restauration de l'église soubs-terre, un reliquaire byzantin contenant une portion considérable du saint vêtement de Marie, et un autre reliquaire renfermant les restes vénérés de saint Savinien. La statue de l'auguste Vierge fut placée au-dessus de l'autel, sur un socle richement sculpté, au milieu des guirlandes et des gerbes de lumière. Le père Lavigne, après une touchante allocution, consacra tout le peuple de Chartres, toute la terre de Beauce, *à la Vierge aux miracles*, et le chant du *Te Deum* vint terminer cette grande fête religieuse qui, en effaçant les douloureux souvenirs du passé, inaugurait pour les fidèles serviteurs de Notre-Dame de Chartres un présent rempli des plus pures jouissances, et faisait présager pour le pélerinage antique si solennellement rétabli un glorieux avenir.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ (2).

(Suite.)

UN CASUEL ASSURÉ.

Rien assurément n'est plus beau, plus digne d'admiration que le dévouement du jeune prêtre qui s'en va, sur les traces de Jésus-Christ, dans ces missions lointaines, porter la bonne nouvelle à des peuples barbares et donner tout simplement sa vie pour sauver des âmes. Je n'oublierai jamais cette scène sublime qui se passa dans un de nos séminaires : « — Messieurs, dit un » jour le supérieur à ses élèves, il faudrait quelques prêtres de » bonne volonté pour une mission difficile... » — Il s'en lève » aussitôt dix. « — Mais, Messieurs, il y a bien des dangers

(1) 2 Mach. 15.

(2) Une erreur s'est glissée dans l'article du numéro précédent, page 9. Au lieu de *l'étude des grands génies de la Bible*, lisez : *des grands génies et de la Bible*.

» à courir, et dans ce moment, il y règne une affreuse persé-
» cution. » — Il s'en lève vingt. « — Mais il est bon que vous
» sachiez que probablement pas un de ceux qui partiront ne
» reviendra, et que tous mourront martyrs de Jésus-Christ. » — Ils se levèrent tous comme un seul homme; il en partit six ou sept; pas un n'échappa.

Si ce dévouement est beau et apprécié généralement à sa juste valeur, il en est d'autres plus humbles en apparence et moins admirés, peut-être parce qu'ils sont journaliers, et pour ainsi dire sous nos yeux et sous notre main, mais qui pourtant n'en sont pas moins grands pour cela. Je veux parler du dévouement du Curé de campagne. Qui réfléchit sur cette vie si modeste et si grande? Est-ce que la paroisse aujourd'hui n'est pas une mission? Est-il nécessaire d'aller à la Chine ou à l'Orégon pour trouver des barbares et même des sauvages? Le missionnaire chez ces peuples rencontre-t-il comme ici cette muraille de fer de l'indifférence et se trouve-t-il arrêté à chaque pas par cette barrière d'airain de la mauvaise volonté et de la mauvaise foi? Mais comme on n'envisage souvent le mérite du missionnaire que par les peines et les fatigues qu'il endure, on ignore que souvent les fatigues du Curé de campagne ne sont pas moindres que celles du missionnaire; on ignore que le cinquième au moins de ces bons prêtres, vingt sur cent, meurent des suites de fatigues contractées dans l'exercice du saint ministère, catarrhes, pleurésies, pneumonies et mille autres accidents.

Nous allions chaque année, le lundi qui suit le premier jour de l'an, chez le bon Curé de Saint-Antoine, d'abord pour lui offrir nos vœux comme à notre doyen d'âge, et bien certainement comme au plus cordial et au plus aimable prêtre que j'aie connu, puis pour recevoir nos sujets de conférences de la saison d'été, et enfin pour partager entre frères après un modeste repas le gâteau des Rois. Réunion simple et touchante où chacun puisait des consolations pour les peines du passé et des encouragements pour celles de l'avenir!

Cette année-là notre conférence était au complet. Tous les membres y assistaient malgré leurs nombreuses fatigues, et pourtant, la saison était rigoureuse; il gelait bien fort depuis quinze jours, et une couche épaisse de neige couvrait la terre. La mortalité était grande à la ville comme à la campagne. Je ne parle pas de ceux que le froid avait saisis le long des chemins et qui étaient morts avant d'avoir pu gagner leurs demeures. On en

comptait sept ou huit dans la contrée; ce froid, arrivé inopinément, avait frappé de mort une foule de vieillards, de poitrines faibles, de santés délabrées, de malheureux mal logés, mal vêtus, mal nourris, etc., et mes pauvres confrères étaient épuisés à donner des soins aux mourants et la sépulture aux morts.

Malgré cette indifférence qui tue les âmes et arrête tout court le zèle du prêtre, il est pourtant encore pour lui une espérance, une consolation. Il y a peu d'âmes au moment de la mort qui ne se ressouviennent du Dieu de leur enfance, et qui, jetant un regard sur l'espace qui sépare le berceau de la tombe, et le voyant si vide du bien et si plein du mal, ne laissent échapper quelques soupirs et tomber quelques larmes. La conscience se réveille, la vérité reprend ses droits, et le cœur, plein de repentir, déplore des illusions qui valaient si peu, et se laisse aller avec bonheur à la confiance dans les miséricordes de son Dieu.

Nous venions de nous mettre à table, lorsqu'un de nos confrères se sentit tout-à-coup saisi d'un frisson glacial; il était pâle comme la mort, une sueur froide lui découlait du front, ses dents s'entrechoquaient avec force, une fièvre ardente venait de s'emparer de lui. Nous le forçâmes à se coucher, et lui donnâmes, en attendant le médecin, tous les soins qu'exigeait sa position. Bientôt, une transpiration abondante s'établit, une ou deux heures de sommeil lui firent beaucoup de bien, et il put nous dire la cause de cette grave indisposition :

On était venu le chercher la nuit précédente, et c'était la quatrième fois depuis huit jours, pour aller confesser un malade dans un de ses nombreux hameaux. La neige couvrait la terre, mais comme il était accompagné par un homme qui connaissait le chemin, tout se passa pour le mieux en allant. Il fit une œuvre divine, il réconcilia avec son Dieu une pauvre âme, qui, comme presque toujours, n'attendait que sa présence et sa bénédiction pour partir, et la déposa dans les bras de Jésus-Christ. Mais pour revenir, il voulut épargner la fatigue du chemin aux membres de cette famille affligée, et crut pouvoir s'en retourner seul. Malheureusement il s'égara au sortir du hameau, prit une fausse direction, et bientôt, quittant le sentier battu, il erra longtemps à travers la campagne, il tomba trois fois dans des fossés profonds, enfonça jusqu'aux genoux dans un marais fangeux, et probablement il se serait affaissé de fatigue et de froid, s'il n'eût aperçu une maison où il fut accueilli avec hospitalité. Il était à dix kilomètres de son clocher, en avait parcouru douze ou quatorze, et malgré son

épuisement, n'avait pas voulu manquer au rendez-vous de la conférence. Une bonne fluxion de poitrine en fut la récompense. Il fut près de deux mois malade, mais grâce aux soins d'un habile médecin et à une forte constitution, il put en réchapper.

De huit prêtres que nous étions, un seul n'avait pas été dérangé la nuit pour ses malades, depuis le commencement du froid; mais tous les autres s'étaient levés plusieurs fois pour aller dans des hameaux éloignés, et l'un d'eux avait même passé cinq nuits blanches sur huit à parcourir les campagnes glacées, afin de consoler de pauvres mourants et leur faire échanger les misères de cette vie contre le bonheur de l'éternité. Tous en avaient été quittes pour quelques frissons de fièvre; mais on comprend quelles atteintes de tels assauts doivent porter à la santé.

Trois jours après commençait le dégel. Je n'avais été dérangé que trois fois la nuit pendant cette forte gelée, et le soir de ce jour, après m'être couché, je remerciais Dieu de m'avoir épargné les épreuves de mes confrères, lorsque tout-à-coup le bruit retentissant de ma sonnette me fait lever en sursaut. J'ouvre ma fenêtre et j'entends une voix d'homme qui me dit : « — Venez » vite, M. le Curé, ma femme est mourante, elle vous demande. » — D'où êtes-vous? — Du Boisjoli. — Qui êtes-vous? — Pierre » Aulard. — Avez-vous un cheval? — Pas possible, il fait trop » glissant. Je cours plus loin avertir mes enfants. » Il n'y avait pas à balancer, je pars de suite avec un homme qui s'était mis à ma disposition pour ces espèces d'expéditions nocturnes.

Je ne crois pas avoir de ma vie éprouvé autant de fatigues. Onze heures sonnaient comme nous partions. Il y avait huit kilomètres pour aller au Boisjoli; une côte assez rapide et une vallée à passer. Il tombait une pluie fine qui formait un épais verglas; nous glissions à chaque pas, et nous serions tombés vingt fois si nous ne nous étions soutenus l'un l'autre. Bientôt, la pluie augmentant, la couche de neige gelée se soulevait sous nos pas et en se brisant nous laissait enfoncer les pieds dans des flaques d'eau glacée qui remplissait nos souliers; heureusement nous étions échauffés par la marche pénible, et nos pieds ne ressentaient pas trop le froid. Arrivés à la vallée, l'eau coulait déjà, et au passage ordinaire, nous en aurions eu jusqu'aux genoux. Il y avait bien une planche pour servir de passage dans les grandes eaux, mais elle était étroite, couverte de glace, et si nous tombions dans la vallée, nous étions perdus. N'importe,

mon compagnon choisit ce dernier parti : il se coucha sur la planche, et moitié marchant *à chaton*, moitié se glissant comme un reptile, il arrive de l'autre côté. « — Faites comme moi, » M. le Curé, je vais vous donner la main. » J'exécute comme lui cette gymnastique d'un nouveau genre, et la vallée est franchie. Nous n'étions encore qu'à moitié chemin; il était deux heures du matin quand nous arrivâmes chez la malade; nous avions mis trois heures pour faire deux lieues. J'entre le premier, et vais droit au lit; mais à ma grande surprise il n'y avait personne, je m'adresse alors à une femme d'un âge assez avancé qui se chauffait seule au foyer, et je lui dis : « Où est donc la malade? — Mais c'est moi, » Monsieur, qui suis la malade, » me dit cette femme en se levant. « Je me sentais indisposée tantôt, et je dis à mon mari : Va » donc chercher M. le Curé, car je ne veux pas mourir sans » sacrements... » Tout décontenancé que j'étais, je ne pus rien répliquer à cela et je n'eus pas la force de lui faire le moindre reproche. Seulement je lui dis : « Vous ne voudrez pas, ma bonne » mère, que je sois venu en vain, je vais vous confesser, » et cette pauvre femme qui n'avait peut-être pas accompli cet acte depuis quarante ans, s'empressa de le faire avec joie. Elle en fut si heureuse, qu'elle ne savait comment m'exprimer son bonheur, et me promit de venir me revoir à Pâques si elle allait mieux. Elle a tenu parole, et, depuis lors, chaque année, elle a rempli fidèlement ses devoirs.

Nous rentrions au presbytère au petit jour. Je me mis au lit en arrivant, j'étais d'une fatigue extrême et il me sembla que j'avais la fièvre; mais au moins j'avais le cœur consolé, nous n'avions pas perdu notre peine. Une âme était revenue à Dieu.

(La suite dans un prochain numéro). ***

LÉGENDE SUR L'ENFANT JÉSUS.

« Les traditions canoniques ne rapportent rien de la première enfance de Jésus à Nazareth. Mais la légende est assise auprès de son berceau, les mains pleines de fleurs qu'elle sème sur ces jours bénis.

» Dans une sombre nuit d'hiver, où le vent qui balaie les feuilles mortes semait ses plaintes lugubres, la Vierge Marie était assise auprès de son pauvre foyer. Elle entourait de son voile le petit Jésus, pour le préserver du froid qui glaçait la terre au dehors, et l'Enfant-Dieu souriait doucement sur le sein de sa mère.

» L'humble lampe des pauvres n'était pas encore allumée sur le candélabre en bois d'olivier; et les rares lueurs d'un feu mourant s'évanouissaient dans les cendres de l'âtre.

» Un silence triste régnait dans la petite chambre, car le bienheureux Joseph était allé travailler au loin, et il n'était pas de retour. Marie, inquiète, n'avait point touché à l'humble repas du soir; elle priait dans son cœur en berçant le bien-aimé du Très-Haut.

» Et voilà que, tout-à-coup, sans que sa porte se fût entr'ouverte, deux enfants inconnus, d'une beauté ravissante, et vêtus d'aubes plus blanches que la neige du Liban, parurent à côté de la Vierge Marie, et lui dirent d'une voix plus douce que le chant du passereau qui s'éveille à l'aurore : « Salut, pleine de grâce, la » joie du Ciel est avec vous!... »

» Et comme ils prononçaient ces paroles, une aigrette de feu, plus radieuse que les éclairs du plus pur diamant, voltigea sur le front de l'enfant Jésus.

» La vierge Marie tressaillit; mais son mouvement n'était point de frayeur, car les esprits angéliques descendaient souvent auprès d'elle dans sa solitude bénie.

» O vous que Dieu nous a donnée pour reine, » dirent encore les messagers du ciel, « c'est aujourd'hui que s'achève la première année du Rédempteur!

» Nous étions avec nos frères du Paradis, quand les bergers de Bethléem ont entendu chanter, dans la nuit sainte de sa Nativité : « Gloire à Dieu dans les splendeurs infinies, et paix à la terre qui » reçoit son Sauveur! »

« Nous apportons, de la part du Père céleste, un présent à l'Enfant-Dieu! il est descendu de l'éternité par le chemin de l'amour, il y montera par celui de la douleur! »

» Et s'agenouillant aux pieds de Jésus qui tendait ses petites mains, les enfants du ciel y déposèrent une petite croix.

« La Vierge Marie devint toute pâle, car le Saint-Esprit, qui remplissait son âme, illuminant pour elle l'abîme des mystères, lui ouvrait le livre des larmes.

» Mais dès que l'Enfant-Dieu toucha la petite croix, une lumière plus ardente que l'éclat du soleil levant remplit toute la chambre.

» Et les deux anges remontèrent lentement vers les cieux par cette voie lumineuse, au milieu d'une pluie de lis et de roses de

feu qui venaient s'éteindre comme l'encens consumé aux pieds de la Vierge en extase. » (1)

LES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Mgr de Ségur a publié, sous ce titre, dans la livraison de janvier du bulletin de l'Association catholique de saint François-de-Sales (2), un article bien digne d'attirer l'attention des catholiques sur cette importante question. Ne pouvant, faute d'espace, le reproduire intégralement, nous en citerons seulement les principaux passages qui, sans s'adresser directement à notre chère Œuvre des Clercs de Notre-Dame, en fait cependant admirablement ressortir l'opportunité.

« Parmi les œuvres du zèle catholique (c'est Mgr de Ségur qui parle), il en est une d'une importance fondamentale, sur laquelle nous voudrions appeler d'une manière toute spéciale l'attention des bons prêtres et des pieux fidèles qui lisent notre bulletin. C'est la grande et très-grande œuvre des vocations ecclésiastiques, et le soin de recueillir, de conserver, de favoriser, de consolider par toutes sortes de moyens ces vocations naissantes, espoir de l'avenir.

» La résurrection religieuse qui se manifeste puissamment de toutes parts et qui contraste d'une façon si consolante avec les furieux efforts de l'incrédulité, du rationalisme, de la mauvaise presse et des sectaires protestants, prépare à notre clergé, dans un avenir très-prochain, un immense travail et une moisson d'âmes vraiment admirable; cette moisson serait perdue, ce travail divin serait perdu, ce travail divin serait impossible si les ouvriers évangéliques venaient à manquer; or, qu'on le sache bien, nous sommes menacés de ce côté, nous sommes menacés de voir nos prêtres manquer, non par le dévouement mais par le nombre, et il est tout-à-fait digne de la générosité des cœurs catholiques, de tâcher, par toutes les industries et par tous les sacrifices du zèle, de prévenir un malheur aussi désolant. Dans un grand nombre de diocèses, on voit avec douleur se tarir insensiblement la source des vocations ecclésiastiques... Avant la grande

(1) Plus d'une fois on nous a demandé des légendes. Pendant que nous parcourions l'ouvrage intitulé : « *Héros du Christianisme*, par dom Marie Bernard, » nos yeux ont rencontré cette légende sur l'enfant Jésus. Elle nous a semblé si gracieuse et si ravissante, que nous avons cru faire quelque chose d'agréable à nos lecteurs en la reproduisant.

(2) Ce bulletin se trouve au secrétariat de l'Association, rue de Verneuil, 33, à Paris.

révolution, Paris, me disait tout dernièrement un des principaux curés de la capitale, Paris pour 500,000 âmes avait près de 10,000 prêtres. Aujourd'hui on y compte 1,900,000 âmes, et il n'y a pas 900 prêtres... et cependant les besoins spirituels sont infiniment plus graves, plus urgents qu'autrefois, les mauvaises lectures et les licences de toutes sortes, ayant profondément ravagé les âmes, ébranlé la foi et produit des désastres presque irréparables.....

» Que d'ouvriers seraient nécessaires pour cette magnifique moisson! et, au lieu de cela, combien petit, combien insuffisant est le nombre des enfants et des jeunes gens qui se préparent à combattre un jour les combats du Seigneur!...

» Si les chrétiens étaient plus fervents, si leur zèle se portait davantage de ce côté, il serait certainement facile de glaner chaque année, soit dans les catéchismes de première communion et de persévérance, soit dans les œuvres qui se vouent à la jeunesse, soit ailleurs encore, un nombre relativement considérable de bons et pieux enfants que l'on pourrait, après une épreuve suffisante et une initiation aux études, présenter dans les petits séminaires et préparer ainsi pour le service des autels et le salut des pauvres pécheurs.

» Le bon Dieu seul connaît le nombre d'âmes qui échappent à ses desseins d'amour et qui, ne trouvant aucune porte ouverte pour suivre la carrière sainte, retombent tristement dans le tourbillon de la capitale, et vont porter leur intelligence, leur activité dans ces voies nouvelles que l'industrie et mille administrations récemment écloses ouvrent devant leurs pas. Prêtres, quel bien eussent fait ces jeunes gens, hélas! que font-ils, que deviennent-ils? ce sont les pires libertins : *optimi pessima corruptio.*

» Dans beaucoup de diocèses on peut constater le même symptôme alarmant. Dans *celui-ci,* l'année dernière, 25 prêtres étaient morts, et 5 seulement se présentaient à l'ordination pour les remplacer; dans *cet autre,* un seul élève passait du petit au grand séminaire... *ici,* le séminaire de philosophie et de théologie, qui devrait présenter 150 élèves, n'en compte que 35... ailleurs, un pieux évêque se désole et pleure à la retraite pastorale, devant son clergé réuni, déclarant qu'il ne sait plus que faire, qu'il n'a plus de prêtres, et qu'il ne peut plus pourvoir aux premières nécessités de son diocèse...

» Que de choses il y aurait encore à dire sur ce grand sujet; mais je m'arrête, en voilà assez, si j'en crois mon cœur, pour

ouvrir les yeux à ceux qui voudront voir et pour donner à nos associés le désir, ou pour mieux dire, la volonté arrêtée de s'occuper désormais avec plus d'activité de l'œuvre des vocations ecclésiastiques et des petits séminaires organisée d'une manière ou d'une autre dans chaque diocèse. Quelle joie pour un évêque s'il savait que *jamais* le concours des familles pieuses et aisées de son diocèse ne lui ferait défaut dès qu'il s'agirait d'écoles cléricales, de séminaires, d'établissements ecclésiastiques ayant pour but de former des prêtres... n'est-ce pas l'œuvre des œuvres, et souvent, pour la parfaire, il ne faudrait que se priver d'une fantaisie, d'un caprice de luxe ou de vanité, d'une dépense plus que superflue. Hélas, c'est la foi, c'est l'esprit de foi qui manque!

» Donc pour être de plus en plus digne de cette légion sainte qui nous réunit sous le drapeau de la foi et sous le patronage de saint François-de-Sales, tâchons, chacun dans la mesure de notre pouvoir, d'aider nos évêques et nos prêtres dans cette œuvre incomparable des vocations ecclésiastiques, et semons pour moissonner un jour! »

LE LIBÉRATEUR,

Revue mensuelle des bonnes Œuvres de l'Église militante et des moyens de soulager l'Eglise souffrante.

Le Libérateur vient d'achever la première année de sa mission. Premier et unique organe périodique du Purgatoire, il plaide les intérêts si touchants de ce peuple innombrable de frères, hélas! trop oubliés. Sous ce rapport, il comble une lacune dans la presse religieuse. Déjà il nous a montré, dans les livres sacrés, les fondements inébranlables de notre croyance au Purgatoire. Désormais il nous fera remarquer, dans de belles pages empruntées aux saints et aux docteurs les plus éloquents, la continuité et la force de la chaîne traditionnelle touchant ce dogme.

Il publie des notices sur les OEuvres et les Associations qui ont pour but le soulagement des âmes des fidèles défunts. Son feuilleton actuel achève la publication du *Purgatoire* d'après les révélations de sainte Catherine de Gênes, et bientôt commencera l'histoire pleine d'actualité des *Dames auxiliatrices du Purgatoire*. Dire que le vénérable curé d'Ars fut l'instigateur de cette institution, c'est faire pressentir le vif intérêt de ce récit.

Sa *Revue des bonnes œuvres de l'Église militante* renferme des articles aussi utiles que variés sur toutes sortes d'OEuvres et d'Associations de bienfaisance. Ses colonnes sont ouvertes gratuitement à tout ce qui peut faciliter le bien et le salut des âmes, aux nouvelles de Rome, des missions et de l'univers catholique. Un tableau donne, sous forme de calen-

drier, la liste exacte des indulgences à gagner chaque jour du mois suivant. Les précieuses décisions de la S. Congrégation des indulgences y sont reproduites intégralement, et les erreurs sur les indulgences réfutées de la manière la plus péremptoire à l'aide de ces documents.

On s'abonne à ce journal, pour un an, en adressant 1 fr. 50 cent. à M. le Directeur de l'OEuvre des Clercs de Notre-Dame, à Chartres.

Cinq abonnements procurés par la même personne lui donnent droit à en recevoir un sixième gratis.

Par un acte de générosité dont nous lui sommes très-reconnaissant, M. l'abbé Cloquet, prêtre missionnaire, directeur du *Libérateur,* veut bien nous céder cinquante centimes sur le prix déjà si modique de chaque abonnement à son excellente publication, pourvu que demande et argent soient directement adressés au Directeur de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Dernièrement deux personnes demandaient une neuvaine d'actions de grâces pour un bienfait sollicité et obtenu de Notre-Dame de Chartres. Elles se trouvaient guéries d'une maladie d'yeux réputée très grave par les médecins: l'art avait été impuissant pour leur guérison, mais la prière à Notre-Dame les avait délivrées.

— Une pieuse domestique, admirable pour son dévouement à la gloire de Notre-Dame de Chartres, nous écrivait il y a peu de temps :

« J'ai l'honneur de vous écrire pour vous faire part d'une grande grâce que N.-D. de Chartres vient de nous obtenir. Bien des fois en vous faisant des recommandations, je vous priais de penser à un de mes frères qui était bien loin du bon Dieu. Depuis six ans j'avais confié la conversion de son âme à Notre-Dame de Chartres. Souvent, présente d'esprit et de cœur aux pieds de cette bonne Mère, je lui disais : « Ayez pitié de ce malheureux; du moins qu'il » meure dans un hôpital en de bons sentiments. Puisqu'il ne veut » pas être heureux sur la terre, que là au moins il apprenne le » moyen de l'être dans le Ciel. » Mes vœux ont été remplis. Voyez, Monsieur, la conduite providentielle du Seigneur à son égard : objet de nos peines et de nos inquiétudes, après avoir voyagé pendant vingt ans dans différentes contrées de la France, sans jamais retirer assez d'argent de son travail d'ouvrier, il écrivit un jour à un autre de mes frères qu'il se trouvait dans la ville d'E..., *à l'hôpital.* E... était précisément le pays qu'habite une des meilleures zélatrices des œuvres de Notre-Dame de Chartres. Je priai immédiatement par lettre cette personne, mon amie, de s'occuper de mon frère; quinze jours après elle m'apprend qu'il a demandé lui-même à recevoir le bon Dieu et qu'il l'a reçu en effet avec une dévotion touchante. Deux semaines plus tard, je suis informé de sa piété dans ses derniers jours et de sa mort toute chrétienne.

» La Religieuse, qui l'a soigné à l'hôpital, m'a écrit elle-même ces lignes : « Il est mort saintement, comme je voudrais mourir! Il » m'avait dit, après sa belle conversion : « Faites-le savoir à ma » sœur, comme elle sera contente!... » Oh! vous pouvez juger, Monsieur, combien j'ai été contente de le voir ramené aussi merveilleusement au bon Dieu. Oh! veuillez remercier le Seigneur avec moi, et, si vous le jugez à propos, instruisez vos lecteurs de ce fait, en ayant soin de cacher les noms. On verra, une fois de plus, comme il est utile de prier la Sainte-Vierge pour la conversion des pécheurs!

FAITS RELIGIEUX.

— Les rédacteurs de l'*Eco,* de Bologne, en apprenant qu'il avait été fait une traduction italienne du livre impie de M. Renan, ont eu la pieuse inspiration d'ouvrir une souscription afin de réaliser, avec des dons volontaires, une somme équivalente au coût de 100 exemplaires de ce livre sacrilége. Cette souscription a dépassé d'au moins six fois le chiffre espéré et a été offerte au Saint Père par des délégués Bolonais choisis à cet effet. Pie IX a daigné leur adresser les paroles les plus aimables accompagnées, pour eux et les généreux souscripteurs, de sa bénédiction apostolique.

— La mission prêchée en décembre par les RR. PP. Capucins, ayant à leur tête le père Laurent, provincial de Paris, dans la ville de Laval, restera dans les annales de ce nouveau diocèse comme un des glorieux faits de son premier évêque. La communion générale des femmes, dans la cathédrale, s'est élevée à 3,000, celle des hommes, la nuit de Noël, a égalé ce chiffre si consolant et si édifiant (1).

Le dimanche, jour de clôture, et dès la veille, les RR. PP. ont distribué à un grand nombre d'hommes et de femmes le cordon de saint François, heureux de tenir par ce lien précieux à un ordre qui a donné et donne encore tant de saints à l'Eglise.

Le départ des Pères a été, de la part de la population, une véritable ovation.

— Avant de quitter le siége de Vannes, pour l'archevêché d'Avignon, Mgr Dubreuil a donné 10,000 fr. pour la reconstruction du sanctuaire de Sainte-Anne-d'Auray, et a affecté diverses sommes à créer de petites rentes perpétuelles pour des établissements charitables.

— Une magnifique loterie devant se tirer dans les premiers jours de mai, est organisée à Laval au bénéfice des Petites Sœurs des Pauvres de cette ville; elle offre cela de particulier qu'elle est toute composée de cartonnages fins artistement travaillés, propres à l'ornementation d'un salon ou à l'usage du travail des dames; tous ces objets qui égalent par le goût, l'élégance et la richesse des

(1) Les communions qui ont été faites les jours suivants permettent de les porter à 4,000.

décors, ce que peuvent offrir les premières maisons de fabrique de la capitale, sont l'œuvre d'un respectable ecclésiastique, qui, après avoir passé de longues années dans le ministère, consacra ses vieux jours à travailler pour les pauvres.

— Une correspondance d'Angleterre nous apprend que notre Mère, la sainte Eglise, a repris possession, le jour de Noël, de l'importante ville de Betfort. Le saint sacrifice a été offert dans une petite chambre de onze pieds carrés, due à la générosité d'un propriétaire qui l'a mise à la disposition de son Dieu et des fidèles de Betford. Cette mission a été placée sous le patronage de l'Enfant-Jésus et de saint Joseph; elle est confiée au zèle du révérend Presley Warmoll, nouvellement ordonné à Rome.

SOCIÉTÉ DES SOLIDAIRES.

Le but avoué de cette société, fondée à Bruxelles en 1855, est d'*étouffer le catholicisme dans la boue* (1). Son principal moyen est » d'arracher les morts aux prêtres, afin de préparer l'émancipation » des vivants. Pour éloigner un jour le prêtre du berceau, commen» çons par le repousser de la tombe. » Cette société impie a déjà dans la catholique Belgique un nombre assez considérable d'adhérents. L'enfance elle-même doit, d'après leurs réglements, subir ces sépultures païennes, horrible défi jeté par l'impiété au ciel et à la terre; en voici un exemple effrayant, rapporté par une feuille socialiste, *Le Bien-Etre social* :

« Jules Poron, fils d'un proscrit français, quoique âgé de cinq ans, avait déjà l'intelligence assez développée pour que nous puissions dire que la république à venir a perdu un citoyen. Il n'avait pas été *baptisé;* la sagesse et l'amour de ses parents l'avaient préservé de toute idée religieuse. » *(Le Monde.)*

— La vierge des clefs (la patronne des Poitevins), a été, comme on le sait, solennellement couronnée le 29 novembre de l'année qui vient de s'écouler. Nous ne reviendrons sur cette importante cérémonie que pour citer les paroles de Mgr Pie qui, se rapportant indirectement à Notre-Dame de Chartres, doit naturellement trouver place dans *la Voix;* elles sont tirées de la consécration par laquelle l'éloquent Pontife termina une homélie qui est un magnifique témoignage de son talent et de sa foi :

« Vierge Marie, je vous offre, je vous dédie aujourd'hui toute » cette grande famille que vous m'avez confiée; je vous consacre de » nouveau et l'indigne pasteur et le troupeau tout entier. Tendre » Mère, j'ai été jeté entre vos bras dès mon entrée dans la vie; de » bonne heure j'ai été caché à l'ombre de votre sanctuaire, vous » m'avez conduit par la main du plus bas de la vallée jusqu'aux » plus hauts sommets de la montagne sacerdotale; durant le trajet » vous avez dirigé mes pieds à travers les innombrables dangers » du chemin; tous les biens me sont venus avec vous et par vous; » vous avez été le conseil de ma vie, l'inspiratrice de mes actions, » l'assaisonnement de toutes mes joies, l'adoucissement de toutes » mes épreuves, je ne revendique qu'un titre d'honneur en ce

(1) Circulaire publiée par le *National*, organe de la société, 18 août 1857.

» monde, celui de vous appartenir; vous êtes mon blason, vous » êtes ma devise (1); je ne voudrais pas connaître en moi un atome » qui ne fût de vous et à vous : *Tuus sum ego.* Or vous m'avez fait » l'évêque, le pasteur d'un grand peuple; et ce que je vous de- » mande à genoux dans cette grande et solennelle circonstance, » c'est que ce peuple garde toujours sa couronne, la couronne de la » foi, la couronne du courage et de l'honneur chrétien, et qu'il ne » descende jamais de la hauteur où sa religion l'a placé. »

— A la séance annuelle de la distribution des récompenses accordées aux ouvriers de Saint-François Xavier qui ont fréquenté assidûment les réunions mensuelles, le général comte de Goyon, sénateur, aide-de-camp de l'Empereur, qui présidait tout l'ensemble de la cérémonie, a fait ressortir, dans un discours plein de religion et de patriotisme, les avantages résultant des réunions de cette œuvre éminemment moralisatrice. Puis, des ouvriers s'adressant aux vénérables ecclésiastiques et aux frères des Écoles chrétiennes, « protecteurs immédiats de la société de Saint-François Xavier, » « vous » n'avez que faire de mes éloges, leur a-t-il dit, et ma voix est » impuissante à vous louer dignement, mais vous voudrez bien » recevoir mes remercîments. Oui je vous remercie de votre zèle » et de votre noble passion pour le bien, car en travaillant au » bonheur de vos chers associés, vous travaillez aussi dans l'intérêt » de l'État, et vous prouvez que la France, qui est la patrie de la » gloire, sera toujours aussi celle du dévouement et de la charité. »

— Le 14 janvier l'Empereur a remis dans la chapelle des Tuileries la barrette à S. Em. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, promu à la pourpre romaine sur la présentation de Sa Majesté, dans le consistoire du 21 décembre dernier.

— La cour de Toulouse vient de confirmer l'arrêt du tribunal de Castres, qui avait cassé le testament du R. P. Lacordaire, instituant le père Nourry son légataire universel; testament dont la validité avait été attaquée par un des frères du défunt.

— On lit dans *la Vérité* l'anecdote suivante que nous nous plaisons à rapporter :

L'Empereur et l'Impératrice visitaient un pauvre village dont les habitants pouvaient aller prier chez eux, à leur grand contentement. On venait de leur construire une église. — Je vous donnerai quelques tableaux pour atténuer la nudité de ces murs, dit l'empereur au curé; voulez-vous les stations de la croix? — Votre Majesté me comble, répondit le digne pasteur en s'inclinant. — Quant à moi, fit l'impératrice, je vous offrirai deux étoles et deux chasubles, et j'ornerai votre autel. — Votre Majesté me comble, répondit-il encore une fois en s'inclinant. Puis après une pause, il hasarda cette humble question : — Et Son Altesse le petit prince, que daignera-t-il nous offrir? — Demandez vous-même, répliqua gracieusement l'impératrice. — Les enfants, vous le savez, aiment le bruit, le tapage! que Son Altesse nous donne des cloches.

(1) Voir l'Histoire de Notre-Dame de Chartres, numéro de janvier.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.

3e NUMÉRO. MARS 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AUX ABONNÉS DE LA *VOIX DE NOTRE-DAME*.

GRANDE ET HEUREUSE NOUVELLE!...

Nous aurions voulu pouvoir inaugurer l'année 1864 par l'annonce d'une *nouvelle* bien digne de réjouir le cœur de nos pieux associés, mais saint Joseph voulait sans doute, en nous laissant dans une attente si contraire à nos désirs, la réserver pour son mois béni... Et maintenant, comprenant les sages lenteurs du chaste époux de Marie tant de fois invoqué pour obtenir la réalisation de nos vœux les plus chers, nous en ressentons pour lui un redoublement de joie, de reconnaissance et d'amour! C'est donc au nom du père adoptif de l'Enfant-Dieu que nous venons vous dire, chers associés, que le Père commun des fidèles, le vicaire de Jésus-Christ, le Pontife suprême, vient, sur la demande de notre Évêque bien-aimé, d'approuver solennellement l'œuvre des *Clercs de Notre-Dame* pour le recrutement des vocations ecclésiastiques parmi les enfants pauvres, en ouvrant le trésor des indulgences pour tous ceux qui aideront à son extension par leurs aumônes et leurs prières. Irréfragable sanction qui est, pour une association pieuse, ce que le rayon du soleil est pour la nature, la lumière, la chaleur et la vie! Viendrons-nous après cela vous démontrer de nouveau la grandeur, la portée de l'œuvre que vous soutenez depuis huit ans avec un si grand zèle et une si admirable persévérance? Viendrons-nous

vous redire qu'elle réalise complétement ce vœu exprimé par le saint Concile de Trente : *Filios pauperum præcipuè eligi vult; Le saint Concile veut que l'on choisisse de préférence les enfants des pauvres.*

Chercherons-nous à remettre sous vos yeux l'approbation formelle qui lui a été donnée par Mgr l'Évêque de Chartres; les précieux encouragements qu'elle a reçus de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux, et de NN. SS. les Évêques d'Arras et de Poitiers? Vous parlerons-nous des bienveillantes sympathies que Mgr de Ségur a daigné lui témoigner dès qu'il en a connu l'existence et la bonne organisation?

Vous détaillerons-nous les services que ces jeunes Clercs sont appelés à rendre dans les temples du Seigneur, dont ils sont les *pierres vivantes*, en contribuant à la régularité et à la majesté du culte?

Ouvrirons-nous à vos regards cette mystérieuse retraite où des enfants d'élite venus des plus lointains diocèses de la France reçoivent à l'ombre des autels de Marie l'éducation cléricale qu'appelaient tous leurs vœux, mais que semblait devoir leur interdire pour toujours le défaut de ressources pécuniaires? Ferons-nous résonner encore une fois à vos oreilles ce cri de détresse poussé par un si grand nombre d'Évêques et dont Mgr de Ségur s'est fait dernièrement le déchirant écho : « La moisson » est abondante, mais il n'y a point d'ouvriers? »

Ou bien enfin, vous ferons-nous sentir les avantages résultant pour les différents diocèses d'établissements semblables au nôtre, mais auxquels nous servirons de centre, de point de ralliement, d'organe général de publicité?

Non, toutes ces considérations vous sont connues et nous croirions les affaiblir en les offrant aujourd'hui à vos méditations; nous aimons bien mieux d'ailleurs venir nous réjouir en famille, (pardonnez-nous cette expression qu'autorise votre dévouement à notre œuvre), de l'immense faveur qu'elle vient d'obtenir et qui est pour *Notre-Dame de sous-terre* comme un nouveau fleuron ajouté à sa couronne séculaire, comme un lien, à la fois doux et sacré, par lequel tous ses enfants vont lui être unis sans que désormais la distance qui les sépare de son vénéré sanctuaire puisse les priver de ses maternelles faveurs.

O Notre-Dame de Chartres, notre égide tutélaire, jetez des regards favorables sur cette pieuse milice qui s'apprête à soutenir

un jour les combats du Seigneur! Dirigez les pas encore chancelants de ces jeunes lévites, affermissez leur courage, et apprenez-leur, par ces touches secrètes qui transforment les âmes, ce qu'ils doivent faire pour répondre à l'appel divin et devenir un jour les champions du Christ! Augmentez aussi leur nombre en multipliant celui de leurs généreux bienfaiteurs... Faites, ô bonne Dame de Chartres, que nul de ceux qui protégent ces enfants ne puisse dire qu'il *a eu recours à vous sans avoir été exaucé.* Soulagez leurs souffrances, allégez leurs peines, exaucez leurs désirs, rendez-leur au centuple le bien qu'ils ont fait à ces jeunes servants de Marie, le bien qu'ils ne cessent de leur faire!...

Et vous, ô saints apôtres Pierre et Paul, colonnes inébranlables de l'Église de Jésus-Christ; vous qui, du haut du ciel, assistez à ses luttes, entendez ses gémissements, et connaissez ses inénarrables douleurs, daignez bénir et protéger cette œuvre destinée à multiplier les ouvriers évangéliques et à porter ou à conserver chez les peuples le précieux flambeau de la foi.

BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX
en faveur de l'Association de Notre-Dame sous-terre.

—

PIE IX, PAPE,
AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

« ..... D'après les documents que nous avons reçus, une pieuse Association a été canoniquement établie sous le titre de la Bienheureuse Vierge Marie, dans l'Église de Notre-Dame de Sous-Terre.

» Les Membres de l'Association se livrent et veulent se dévouer à différentes œuvres de piété et de charité; mais leur but principal est de venir en aide aux jeunes gens pauvres que Dieu appelle à l'état ecclésiastique.

» Par la miséricorde infinie du Dieu Tout-Puissant, de l'autorité des saints Apôtres Pierre et Paul, désirant que cette Association prenne de jour en jour de plus grands développements, nous accordons à tous les fidèles qui entreront dans la dite Association :

» Indulgence plénière le jour de leur admission, pourvu qu'étant vraiment contrits, ils reçoivent, après une bonne confession, le sacrement d'Eucharistie;

» Indulgence plénière à l'article de la mort, pourvu que, s'ils ne peuvent se confesser ni communier, ils soient vraiment contrits et prononcent le saint nom de Jésus, ou du moins qu'ils l'invoquent pieusement dans leur cœur;

» Indulgence plénière chaque année, à la Nativité de la Sainte-Vierge, le jour de la Fête ou l'un des jours de l'Octave, au choix de chaque Associé, pourvu qu'ils joignent aux conditions ordinaires, une visite à l'église, à une chapelle ou à un oratoire de l'Association, et qu'ils y prient pour la concorde des princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies et pour l'exaltation de la sainte Église;

» Indulgence de sept ans et sept quarantaines, quatre fois par an, aux jours indiqués par l'Ordinaire (1), pourvu qu'ils visitent l'église, une chapelle ou un oratoire de l'Association, et qu'ils y adressent à Dieu de ferventes prières;

» Indulgence de soixante jours pour toute bonne action, quelle qu'elle soit qui sera utile à l'Association.

» Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

» Nonobstant toutes dispositions contraires, les présentes vaudront à perpétuité.

» Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 19 janvier 1864, la 18e année de notre Pontificat.

Signé :

(*Locus sigilli.*) *Le Cardinal*,

PARACCIANI CLARELLI. »

NÉCROLOGIE.

M. L'ABBÉ LAPIERRE,

Chapelain de Notre-Dame de Chartres.

« Puissé-je mortifier les membres de l'homme terrestre! puissé-
» je absorber tout en l'esprit et marcher dans cette voie étroite
» où peu s'engagent et non dans la voie large et facile, car les
» récompenses sont glorieuses et grandes, et l'espérance est au-
» dessus de notre mérite! » Cette parole tombée des lèvres de

(1) Ces jours ont été fixés comme il suit : la fête de saint Joseph, 19 mars; celle de saint Pierre et saint Paul, 29 juin; celle de la Présentation de la sainte Vierge, 21 novembre; celle des saints Innocents, 28 décembre.

saint Grégoire de Nazianze lorsqu'il faisait l'éloge funèbre de saint Césaire, était une inspiration puisée dans l'Évangile, un soupir en harmonie avec l'enseignement divin. De tout temps le précepte de l'abnégation et de la souffrance a trouvé un écho dans les pays catholiques : sans parler de ces âmes si nombreuses marquées au sceau du sacrifice, mais s'immolant dans l'obscurité du cloître ou dans le monde, à l'insu de leurs semblables, l'Église a toujours eu à montrer de ces existences à part, souvent inexplicables aux yeux de ceux qui ne comprennent pas le règne de la grâce, admirables pour les vrais disciples de Jésus-Christ, extraordinaires à quelque point de vue qu'on se place pour les juger. Notre époque a nommé parmi ces personnages exceptionnels le P. Muard, le curé d'Ars et d'autres voués comme eux à la gloire tout en cherchant l'oubli. L'opinion publique a rangé depuis longtemps dans cette classe privilégiée des amants de la Croix un prêtre vénérable dont le nom se liait à l'histoire du pélerinage de Notre-Dame de Chartres, M. l'abbé Lapierre qui vient de mourir à l'âge de 74 ans.

Pierre-Eugène Lapierre naquit à Dreux le 1er novembre 1789. Son acte de naissance qualifie ses parents de bourgeois; les souvenirs de ses compatriotes ainsi que son propre témoignage leur ont donné le titre bien préférable de fervents chrétiens. Sa mère consacrait ses loisirs à l'ornementation des églises, et la cathédrale de Chartres conserve encore un bel *ex-voto*, fruit de son travail et de sa générosité. La sève heureuse de l'arbre fait ordinairement la richesse du fruit : le jeune Lapierre devait être un enfant de bénédiction. Il le fut en effet : un prêtre de sa ville natale avait discerné ses aptitudes; quelques années après sa première communion, il l'arracha aux travaux de l'atelier et le lança sur le chemin du sacerdoce. Ce chemin, disons-le, ne fut point pour lui sans épines; le Seigneur, voulant sans doute garantir à jamais la sérénité de son âme contre les nuages de l'ambition, ne lui avait pas mesuré aussi abondamment qu'à d'autres les dons de l'intelligence. Du reste, il s'en félicita lui-même : « Si le bon Dieu, répétait-il dans son langage » simple et naïf, m'avait donné beaucoup d'esprit, je sens que » j'aurais été un orgueilleux et je me serais perdu. »

Il fit ses cours à Versailles, alors que le séminaire de cette ville devait recevoir les sujets de notre diocèse, privé de ses maisons ecclésiastiques comme de son siége épiscopal. Constance opi-

niâtre dans le travail, soutenue par une piété hors ligne, ces deux mots résument sa vie d'étudiant et de séminariste; mais en glissant sur les détails de sa jeunesse, notre plume saisit avec empressement un fait bien digne de remarque, vu que peut-être doit-il expliquer un demi-siècle d'héroïsme. Monsieur l'abbé Lapierre était dans les ordres sacrés et jouissait de ses dernières vacances au sein de sa famille. L'amour de la Sainte-Vierge, qui était chez lui une inspiration du cœur autant qu'un souvenir des leçons maternelles, lui fit entreprendre un pélerinage à pied à Notre-Dame de Chartres. Ses impressions en cette circonstance furent si fortes qu'il ne pouvait les raconter sans une émotion nouvelle : « Oh! nous disait-il il y a trois mois à peine, le délicieux ins- » tant que celui où j'approchai de l'image de Notre-Dame! Les » beautés de l'église avaient peu d'attraits pour moi; ce qui me » réjouissait, c'était de voir enfin la bonne Vierge et de la prier. » Je restai à genoux devant elle le plus longtemps possible, la » conjurant de me prendre particulièrement à son service. Je vous » avouerai aussi que de temps à autre je jetais un coup-d'œil sur » le prêtre desservant du pélerinage; jaloux de son bonheur, » j'étais bien loin de penser que Marie avait accepté mon offrande » et me rappellerait prochainement pour une mission objet de » tous mes vœux. »

Dans le cours de l'année suivante, M. l'abbé Vouge, le chapelain dont il était question tout-à-l'heure, vint à mourir : il lui fallait vite un remplaçant. M. l'abbé Verguin, vicaire général et supérieur du grand séminaire de Versailles, en informant ses élèves au milieu d'une récréation, semblait interroger leur pensée sur le choix du successeur. « Monsieur Lapierre, voilà l'homme qui convient! » Tel fut le cri unanime : une seule voix se taisait; l'élu du peuple et l'élu de Dieu se cachait dans les rangs et transformait tout bas en souhaits ardents pour lui-même chaque parole de ses confrères. Le supérieur, heureux de voir tant de suffrages confirmer sa conviction personnelle, le proposa à l'autorité épiscopale, et M. Lapierre, ordonné prêtre, partit pour Chartres, la prière d'action de grâces sur les lèvres et la joie au cœur.

Le 24 mars 1817, veille de la fête de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, il fixait sa tente au sanctuaire de Notre-Dame du Pilier; le 1er février 1864, veille de la Purification de la Sainte-Vierge, sa tente se ployait et disparaissait sous un linceul. Com-

ment se sont passés les quarante-sept ans qui séparèrent ces deux époques si décisives, l'une pour le genre d'occupations qui allaient sanctifier sa carrière, l'autre pour sa récompense? Demandez-le non-seulement aux habitants de notre cité, mais aux innombrables pélerins venus isolément ou par légions rendre leurs devoirs à la glorieuse Patronne des Chartrains. Cet homme de petite stature, au visage pâle et décharné, au maintien calme et austère (1); ce prêtre presque toujours immobile devant ses livres de prière, mais dont chaque mouvement s'annonçait par un cliquetis de médailles et de chapelets, cet anachorète qui passait sa vie en faisant le bien puisqu'il ne vivait que pour bénir, plusieurs générations l'ont contemplé; les étrangers associaient dans leur pensée la cathédrale de Chartres et le *vieux Prêtre aux évangiles;* un évêque missionnaire, étonné d'avoir fait deux fois le tour du globe sans que le Stylite moderne eut rompu avec la vie stationnaire, disait joyeusement que monsieur Lapierre était pour lui une des premières merveilles du monde.

Pourtant ce qu'il y eut de merveilleux en ce vénéré chapelain, ce fut peut-être moins son assiduité à ses fonctions toutes spéciales, qu'une fidélité incroyable au règlement le plus sévère. Citons-en quelques traits.

Chrétien comme en vit jadis la Thébaïde, il pratiquait ordinairement l'abstinence et comptait chaque année trois carêmes : le premier durait depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, le second depuis la Nativité de saint Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption, le troisième depuis la fête de Saint-Martin jusqu'à Noël. Plus tard, devenu tierçaire de l'ordre de Saint-François, il ne voulut aucune dispense pour les jeûnes prescrits aux confrères. Il est bon d'ajouter que dans ces jours si nombreux de pénitence il prenait son unique réfection après le coucher du soleil, et que, jusqu'au temps de sa vieillesse, il s'abstint de toute nourriture pendant la dernière moitié de la semaine sainte. Présent à son poste d'honneur depuis cinq heures du matin jusqu'au soir, il aimait le soir encore à rester seul dans le saint temple; à la faveur du mystérieux silence, il goûtait mieux l'oraison et priait particulièrement pour lui-même. Après avoir parcouru toute la série de ses exercices spirituels, il disait adieu à cette jolie chapelle qu'il fit

(1) Son portrait se vend chez les Petites-Sœurs des Pauvres, au profit de leur Œuvre.

autrefois décorer à ses frais, puis regagnait lentement son humble demeure. Combien de fois même ne regarda-t-il pas ce soin comme superflu et ne trouva-t-il pas dans la nuit une occasion de se mortifier plus qu'on ne saurait le dire ? Nous avons vu dans une des chambrettes du tour du chœur le lit que sa modestie dérobait si soigneusement à tout regard ; pour matelas, une planche fixée sur deux chaises de l'église, puis un escabeau pour oreiller, telle est la douce couchette dont il usa fort longtemps ; sur le déclin de sa carrière, persuadé que Notre-Seigneur ne prenait pas son repos à la manière des autres hommes, dit-il à un ami qui nous l'a répété depuis, il se contenta de s'asseoir, enveloppé de son manteau, dans un pauvre fauteuil.

Ce que nous venons de raconter ici n'étonnera personne de ceux qui l'ont bien connu. Le secret de cet amour de la pénitence se trouve en partie expliqué par sa foi vive au Purgatoire. Le Purgatoire était le thême le plus fréquent de ses entretiens. Que ne faisait-il pas pour le soulagement des justes qui souffrent dans le lieu d'expiation ? Avide de puiser au trésor sacré des indulgences, l'exercice du chemin de la croix était une de ses habitudes journalières, et un témoin digne de foi affirme qu'un jour ayant devancé à l'église les personnes les plus matinales, il le surprit achevant cet exercice les pieds nus et une chaîne au cou. Dans ces petits mots dits à voix basse, accompagnement presque obligé de la bénédiction donnée à ses visiteurs, et que le peuple appelait les *sermons du père Lapierre*, il les conseillait en ramenant leur esprit à l'effrayante perspective des peines de l'autre vie. Les enfants venaient apprendre de sa bouche les prières des quatorze stations et ne manquaient guère de mettre la leçon en pratique avant de sortir de l'église, ne fut-ce que dans l'attente d'un livre ou d'une image ; car quelque largesse payait toujours le zèle des jeunes élèves en dévotion.

Longtemps ce bon Prêtre fut dans notre diocèse le seul qui eut la permission d'ériger les chemins de croix, et, pour le dire en passant, les fidèles de la Beauce admirèrent en de telles occasions l'éloquence de sa foi et de son cœur. Il faisait à pied ces excursions apostoliques et souvent la nuit, égaré dans la campagne, il s'arrêta plusieurs heures à genoux aux portes d'une église, attendant jusqu'à l'aurore les renseignements d'un guide pour retrouver sa route et aller dire sa messe à la chère église de Notre-Dame de Chartres.

Sa dévotion aux âmes du Purgatoire lui inspira encore le goût d'une autre œuvre bien édifiante, celle de veiller les morts. Avant l'établissement de nos Sœurs gardes-malades, il lui arrivait très-fréquemment de passer la nuit seul auprès d'un cercueil. Autant de jours où le sommeil ne visitait point sa paupière; mais monsieur Lapierre comptait-il avec les sacrifices, et puis n'était-ce pas une de ses jouissances d'égrener son chapelet pour l'âme d'un défunt?

Les vertus héroïques du Prêtre vénéré purent être appréciées par les Petites-Sœurs des Pauvres, témoins de ses dernières souffrances. Une quinzaine avant sa fin, il consentit à prendre son repos dans leur asile, à condition que chaque matin une chaise à porteur le ramènerait au pilier chéri; bientôt il dut se résigner à ne plus sortir de la maison, où des Anges de charité d'ailleurs lui offraient leurs services empressés. Là, on découvrit le mal qui dévorait sa vie depuis plusieurs années; ses jambes étaient rongées d'ulcères, et personne n'avait été le confident de ses douleurs; sa santé épuisée était comme la lampe qui va s'éteindre, et cependant il lui en coûtait encore de modifier ses habitudes : il refusa absolument le lit moelleux qu'on lui avait préparé et ne cessa de supplier qu'on lui épargnât tant de bons soins. « Vous autres, dit-il aux Petites-Sœurs, vous vous sanc-
» tifiez en me soignant, mais en diminuant mes souffrances vous
» m'empêchez de mériter. »

Le vendredi 29 janvier, monsieur Lapierre parut encore à la cathédrale, mais il ne devait plus la revoir. Le dimanche suivant, fête du Sacré-Cœur de Marie à la paroisse Notre-Dame, on le recommande, non sans quelque phrase élogieuse, aux *Ave Maria* de la Confrérie! Aussitôt la nouvelle en est portée au malade : l'humilité d'un homme qui, nous le savons positivement, avait toujours demandé au Ciel, comme grâce suprême, d'être le rebut de tous, trouve dans le mot de louange qu'on lui a répété un sujet d'alarmes et, peu d'instants avant sa mort, une plainte sincère révélera ce sentiment à celui qui avait commis la prétendue faute. Le soir du même jour il reçoit les derniers sacrements : le lendemain, son confesseur lui donne le saint Viatique et, pour dernière consolation, lui récite l'évangile de Marie que le chapelain avait dit peut-être un million de fois aux pélerins. Le pieux vieillard, levant ses mains défaillantes, s'appliqua lui-même sur la tête l'extrémité de l'étole et la baisa à plusieurs

reprises, joyeux de terminer sa carrière par une sainte pratique qu'il avait fait aimer à tant d'autres.

Les cloches allaient annoncer du haut des tours de Notre-Dame les premières vêpres de la Purification de la sainte Vierge; c'était comme le premier écho des cantiques célestes adressés à Marie par ses serviteurs déjà en possession de la couronne; celui qui s'était fait sur la terre son heureux esclave désira sans doute participer à ce concert : il mourut. Ce n'était point un homme ordinaire qui avait quitté la vie. A défaut d'autres preuves, on l'aurait conjecturé à la vue de cet immense concours de fidèles qui se succédèrent auprès de son lit de parade, faisant toucher mille objets à sa croix et à ses vêtements; à la vue aussi de ces personnes de tout rang qui suivirent ses précieux restes jusqu'à la tombe. Les honneurs particuliers rendus à sa mémoire dans la chapelle de la Vierge-du-Pilier ont vivement ému : plus d'une larme coula, lorsque le cercueil, conduit d'abord à l'autel du grand-chœur, vint toucher la Sainte-Colonne qui avait été comme le rendez-vous des affections de M. l'abbé Lapierre ici-bas. Combien, dans ce jour de deuil, ont dû penser à quelqu'une de ces sentences que le digne ministre du Seigneur semblait avoir adoptées comme l'aiguillon et le mobile de sa vertu : « *Que je meure de la mort des justes! — Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir!* »

L'abbé Goussard.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Nous devons apprendre à nos abonnés la nomination du successeur de M. Lapierre à la chapellenie de Notre-Dame du Pilier. Tout d'abord l'attention générale se fixa sur le personnel des prêtres de la Maîtrise et le regarda comme étant destiné à ces fonctions. L'attente ne fut point trompée; Monseigneur a jugé à propos d'investir du titre de chapelain, pour le sanctuaire de la basilique supérieure, les prêtres déjà chargés du pélerinage de la Crypte. Sa Grandeur, du reste, trouvait là un moyen de procurer de nouvelles ressources à l'Œuvre qu'elle protège.

Désormais l'obole déposée devant le chapelain comme honoraire des services qui seront demandés à son ministère, ainsi que les offrandes versées pour les cierges, appartiendront au trésor des Clercs de Notre-Dame de Chartres et, à titre d'aumônes tendant au bien de l'Institut, mériteront pour les associés de Notre-Dame de sous-terre soixante jours d'indulgence, selon la teneur du Bref relaté plus haut.

L'APPRENTI MISSIONNAIRE.

Le fait que je vais raconter n'est pas une histoire inventée à plaisir. Il est de la plus exacte vérité et d'une date récente. Je dois néanmoins vous prévenir, ami lecteur, que je prends deux noms au hasard : Paul et Charles, si vous le voulez. Vous allez comprendre pourquoi je donne à mes personnages des noms empruntés.

Je m'étais aperçu un dimanche que Paul et Charles étaient toujours restés ensemble, affectant de se tenir à l'écart. Cet isolement m'inspirait de vives inquiétudes et des craintes fondées. En effet, Paul était d'un naturel faible et inconstant, Charles, au contraire, avait une conscience droite et délicate. Il avait reçu le matin la sainte communion. Je me demandais en les voyant : « Quel est celui qui endoctrine l'autre ? » Charles, contrairement à son habitude, ne m'avait pas adressé la parole de toute la journée, tant il était préoccupé.

Enfin, l'heure était venue de quitter le patronage; je pris à part Paul et lui dis : « Mon ami, soyez franc, quelque chose vous inquiète, votre conscience n'est pas tranquille. — C'est vrai, me répondit-il d'un ton très-animé. — Mon enfant, repris-je, vous avez besoin de soulager votre cœur en vous réconciliant avec Dieu, » et en disant ces mots je l'entraînais doucement vers la chapelle. Mais s'apercevant de mon intention : « Non, dit-il avec énergie, non, je ne vous suivrai pas. »

Le voyant ainsi résolu, je n'insistai pas davantage. Mais, pour essayer de réveiller sa foi, je lui dis : « Vous avouez vous-même que vous êtes mal avec le bon Dieu, et vous allez passer toute la semaine en cet état? » Il se radoucit alors et répondit : « Nous nous reverrons bientôt. »

Il revint le soir même. Charles s'y trouvait aussi. Je les laissai quelque temps ensemble. Vers neuf heures et demie, les deux enfants s'approchèrent de moi. Je vis bien que la cause était gagnée, et en effet, un instant après, Paul sortait du confessionnal, radieux et fier comme un guerrier après une victoire.

L'ayant pris à part, je lui dis : « Vous n'êtes pas venu de vous-même, n'est-ce pas? quelqu'un vous a décidé? — Oui, me répondit-il, c'est Charles qui m'a vaincu. Il m'a entrepris ce matin et ne m'a laissé de repos qu'après avoir obtenu ce qu'il désirait. »

Comme il se retirait, j'entendis un autre enfant qui s'approchait

du tribunal de la pénitence : Je lui dis aussi : « Quelqu'un vous amène? — Oui, mon père, c'est Charles. »

Vers dix heures, il ne restait plus dans la salle que Charles et le dernier enfant qui venait de se confesser. Charles, qui durant le jour ne m'avait pas dit un mot, qui ne m'avait communiqué ni ses craintes, ni ses espérances, ni les efforts héroïques qu'il avait faits pour toucher l'âme de ses camarades, Charles s'arrêta devant moi sans me dire une parole; il se sentait heureux en songeant à sa double conquête. Il s'arrêta et me lança un regard accompagné d'un sourire angélique, un regard qui semblait dire : « J'ai réussi, qu'allez-vous me donner pour récompense? » Je l'embrassai avec effusion, en disant à Marie, refuge des pécheurs : « Bonne mère, donnez-nous un grand nombre d'apprentis missionnaires. »

Un Aumonier de Patronage.

(Extrait des *Annales de la première Communion.)*

FAITS RELIGIEUX.

Le Dimanche 15 octobre dernier, a eu lieu la bénédiction de la première cloche dont a été dotée la première église catholique élevée au Japon, depuis bientôt trois siècles. Les RR. PP. des Missions étrangères qui administrent cette mission n'avaient rien négligé pour rendre cette cérémonie imposante. Le parrain était M. Du Chesne de Bellecourt, ministre plénipotentiaire de l'Empereur Napoléon, et la marraine Madame Jaurès, remplacée par son mari, l'amiral Jaurès, qui commande les forces de terre et de mer de la France en Chine et au Japon. L'appareil religieux et militaire déployé en cette circonstance parut attirer l'attention des Japonais, dont un grand nombre seraient heureux de se faire instruire dans la religion chrétienne, si leurs autorités jalouses ne le leur défendaient sous les peines les plus sévères.

Les cloches de cette contrée n'ont pas de battant; on les frappe à l'extérieur sur une partie saillante ménagée à dessein, au moyen d'un long bélier de bois choisi *ad hoc* que l'on suspend à un chevalet et qu'on lâche après l'avoir longtemps balancé, ce qui rend les vibrations à la fois plus douces et plus prolongées.

— Le livre de M. Renan est arrivé en Orient et a été accueilli avec un profond dédain par toutes les sectes dissidentes, qui se sont trouvées en cela d'accord avec le catholicisme. Les Juifs et les Mahométans eux-mêmes le combattent. C'est que l'Orient est la terre par excellence des traditions, et que la *Vie de Jésus* les froisse toutes. La séduction de la mise en scène, qui pouvait tromper les yeux moins exercés des Occidentaux, disparaît pour les hommes du pays et ne laisse qu'une pure fantasmagorie. Ainsi le dernier prestige de M. Renan s'évanouit. Néanmoins, l'archevêque de Smyrne, Mgr Spac-

capietra, vicaire apostolique de l'Asie-Mineure, a cru devoir signaler, dans une remarquable lettre pastorale, quelques-unes des contradictions dont ce livre fourmille, et il montre en même temps qu'au fond M. Renan n'a fait que reproduire la thèse de l'hérésiarque Cerinthe et répéter les arguments de Julien l'Apostat, que saint Jean et saint Cyrille avaient dans leur temps réduits au silence.

— Mgr l'Évêque d'Autun a publié une lettre pastorale sur l'œuvre de la Communion réparatrice.

— Mgr l'Évêque d'Alger a fait paraître sur l'œuvre de Notre-Dame d'Afrique une intéressante notice (1), dans laquelle il démontre que construire une chapelle à Celle qui, pendant plus de cinq siècles, a contribué par ses inspirations au rachat des esclaves chrétiens, c'est en même temps élever un trophée de reconnaissance et un témoignage de confiance pour l'avenir religieux de l'Algérie.

— Le rapport de la Société de Saint-Vincent de Paul en Irlande signale l'établissement d'une Conférence en Chine par l'ancien président d'une des Conférences de Dublin, qui remplit actuellement la charge de magistrat à Hong-Kong.

— Dieu est admirable dans les saints qu'il a couronnés de sa gloire dans le ciel, il est aussi admirable dans les saints qui combattent ses combats sur la terre. En voici une preuve toute récente :

Mgr Arnaldi, archevêque de Spolète, ne voulant pas abaisser devant le gouvernement piémontais le droit qu'il tient de l'autorité du Saint-Siége, est enfermé depuis plusieurs mois dans la citadelle della Rocca. Sept cents malfaiteurs composent la population de sa nouvelle demeure, et, suivant la loi du *progrès* actuellement admise dans le régime des prisons, ces malheureux sont privés de tout secours religieux, et livrés sans défense à la criminelle émulation de perversité ordinaire à une réunion d'hommes de cette sorte. Un diocèse vient d'être arraché au vaillant confesseur de la foi, un diocèse lui est en même temps rendu. Le pieux archevêque a placé son nouveau troupeau sous la protection de Marie et, plein de confiance, il se met à l'évangéliser, lui donne à deux reprises différentes les exercices spirituels pendant huit jours, et il a la consolation de les voir tous approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie. Quel triomphe pour l'Église qui va réconcilier ses persécuteurs avec Dieu jusque dans leur refuge le plus abandonné, et qui sait transformer un repaire de brigands, maudissant trop souvent le Seigneur et les hommes, en une maison de calme et de prière. Dans chaque chambre, on récite, vers le soir, le rosaire en commun; tous les détenus ont reçu un scapulaire et une médaille de la Vierge immaculée. Lors de la fête du 8 décembre quatre cents d'entre eux ont obtenu la faveur de faire leurs dévotions en l'honneur de Notre-Dame de Spolète. Plût à Dieu que la moitié du royaume d'Italie eût

(1) La brochure de Mgr Pavie se vend rue des Boulangers, 20, chez Chalaucourt, au profit de son œuvre (1 fr. 25).

le bonheur d'être enfermé pendant un mois dans la citadelle della Rocca avec Mgr Arnaldi. (Extrait d'une lettre de Rome publiée par le *Bien public* de Gand).

— Un vol sacrilége a jeté dernièrement la population de Clermont en Auvergne dans la consternation et la douleur. La Vierge noire, la Vierge séculaire, la Vierge miraculeuse de *Notre-Dame du Port* a été enlevée avec 40,000 fr. de bijous offerts soit à titre d'*ex-voto*, soit à titre d'hommage.

Trois jours après, le 1er février, une cérémonie religieuse a eu lieu dans la crypte, veuve de sa bien aimée statue, en réparation de ce hardi et monstrueux sacrilége qui est venu enlever à l'antique capitale des *Arvernes* Celle qu'elle regardait à juste titre comme son palladium, son égide sacrée, et qu'aux jours de ses grandes calamités elle n'invoqua jamais en vain (1).

— C'est le 17 février qu'a eu lieu dans l'église des Missions-Etrangères l'émouvante cérémonie du départ de cinq missionnaires pour la Cochinchine; jamais l'affluence n'avait été si grande. On remarquait que parmi les nouveaux apôtres se trouvaient M. l'abbé Lemée, ancien secrétaire particulier de Son Ém. le cardinal Morlot, et M. l'abbé Chabrus, ancien membre du conseil municipal de Marseille, qui a rendu d'éminents services dans la pratique des œuvres chrétiennes.

— L'œuvre de la sainte Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont le chef-lieu est au pélerinage de Valfleury (Loire), compte aujourd'hui plus de 200,000 associés en tête desquels se trouvent Son Ém. le cardinal de Bonald, deux autres cardinaux et un grand nombre d'évêques.

— Les religieux de la primitive observance de Prémontré, du monastère de l'Immaculée-Conception, (Vaucluse), ont célébré les 8, 9 et 10 janvier un *triduum* solennel en réparation des outrages faits à la divinité de N.-S. Jésus-Christ par de récentes publications. Après la messe, célébrée dans leur sanctuaire de Saint-Michel, le très-saint Sacrement fut porté en grande pompe dans le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Remède, tout resplendissant de lumières qui faisaient admirablement ressortir les boiseries sculptées et dorées, pieux *ex-voto* d'Anne d'Autriche. Une foule nombreuse était accourue d'Avignon et d'autres localités avoisinantes. Le troisième jour le très-saint Sacrement fut reporté au chant du *Miserere* à l'église Saint-Michel; après que la divine Eucharistie eût été déposée sur l'autel, prêtres et religieux vinrent déposer aux pieds de N.-S. Jésus-Christ leur protestation écrite de foi, d'amour, de respect et de fidélité. Les fidèles imitèrent cet exemple et remirent les leurs sur un plat d'argent à la porte des chœurs. Le R. P. prieur fit ensuite une allocution résumant toutes ces professions de foi et le chant du *Parce,*

(1) Nos lecteurs se souviennent que nous les avons entretenus de la miraculeuse cessation d'une désolante sécheresse, à la suite de la procession solennelle à laquelle on avait porté la statue de Notre-Dame du Port.

pendant lequel tout le chœur était prosterné la face contre terre, porta au comble l'émotion dans les cœurs.

— L'archiconfrérie des Mères-Chrétiennes a tenu son assemblé générale le 5 février dernier; le rapport de madame Josson, présidente de cette grande famille subdivisée pour le moment en 332 confréries renfermant 60,000 mères environ, contient les détails les plus intéressants sur le développement d'une association qui a pris à Rome droit de cité, et a reçu du Souverain-Pontife, pour lieu canonique de ses réunions mensuelles, la célèbre église des Augustins, où se trouvent sous l'autel les ossements de sainte Monique! Disons avec madame la Présidente, que c'est un privilège unique peut-être pour une humble archiconfrérie d'avoir une fille à Rome; à Rome, la mère et la métropole de la catholicité. Nous voudrions pouvoir initier nos lecteurs à tous les traits touchants relatés dans ce remarquable rapport, nous voudrions surtout pouvoir suivre madame Josson, dans son vol d'oiseau ou pour mieux dire son vol *d'ange,* à travers le monde et nous arrêter avec elle soit à *Constantinople,* pour nous réjouir de la merveilleuse et rapide extension de sa confrérie; soit en *Algérie,* où l'une des chapelles de Notre-Dame d'Afrique doit être affectée à une association de Mères-Chrétiennes; soit en Amérique au milieu des *Natchez,* soit dans les *Antilles,* dans l'*Australie,* aux îles *Maurice* et de la *Réunion,* où elles ont les plus heureux résultats, soit en *Espagne,* en *Portugal,* en *Irlande,* en *Allemagne,* où l'archiconfrérie se propage de plus en plus, soit à *Vienne,* en Autriche, où l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur Joseph, s'est fait inscrire au nombre des associées; soit enfin à *Varsovie,* pour pleurer ses malheurs et se recommander aux mères héroïques qui font partie de l'archiconfrérie, « comme les chrétiens des premiers siècles se recommandaient aux martyrs; » mais les forces nous manquent pour entreprendre ce voyage aérien et nous préférons conseiller à nos lecteurs de se procurer un écrit qui est aussi intéressant que pieux; seulement, qu'il nous soit permis d'emprunter à ce bouquet, qui exhale les plus doux parfums, une fleur, une pensée placée sur un des *ex-voto* offerts à Notre-Dame de Sion : *Obtenir des vocations ecclésiastiques parmi les enfants des mères chrétiennes.* Prière sainte, vœu sublime, puisses-tu trouver un écho dans les cœurs, et mériter ainsi d'être exaucé!...

— Le R. P. Félix est remonté dans la chaire de Notre-Dame et s'occupera cette année de refuter les prétentions de la critique moderne.

— On remarque à Paris, aux sermons de Carême, que l'affluence des hommes est toujours croissante, ce qui indique les progrès sérieux et l'accroissement continu de la foi dans les régions les plus éclairées de la société.

— Le vent est aux découvertes; en voici une des plus curieuses qui aurait été faite dans ces derniers temps en Chine; il ne s'agit de rien moins que d'une ville entièrement israélite, comprenant un million d'habitants, vivant sous la loi de Moïse avec des privilèges

spéciaux, au centre des populations chinoises. Le principal organe de la religion juive à Londres donne sur ce fait étrange les plus intéressants détails.

— Le ministre de la guerre à Berlin vient de demander à la maison des sœurs de Saint-Charles, établie dans cette ville, quinze sœurs pour aller soigner les malades et les blessés prussiens dans le Sleswig, les diaconnesses évangéliques, cette contrefaçon protestante de nos sœurs hospitalières, n'ayant pas, à ce qu'il paraît, l'usage du feu.

— Les restes mortels de S. R. madame la duchesse de Parme ont été transportés de Venise à Goritz, dans le couvent des franciscains, où repose le roi Charles X, et déposés dans le tombeau qui leur avait été préparé.

LE CIERGE DU PAPE.

La Correspondance de Rome, dans son numéro du 6 février, raconte la touchante histoire que voici : On sait qu'après être sorti de la basilique de saint Pierre, le jour de la Purification, le Saint-Père se rend dans la salle du trône, au Vatican, et y reçoit les cierges qui lui sont présentés par les députés de toutes les corporations religieuses, des séminaires, des colléges et autres établissements pieux. L'offrande de ces cierges, dont la signification est si élevée, a eu lieu cette année comme de coutume. On sait encore que le Pape offre souvent à quelque souverain ou à quelque grand personnage son propre cierge, magnifique, recouvert de miniatures très-fines et orné d'une poignée de drap d'or. Le cœur de Pie IX, qui se trahit si souvent par des traits d'une grâce apostolique ineffable, lui a inspiré cette fois la pensée d'envoyer son cierge, non point à un roi ou à une reine, non point à un ambassadeur ou à quelque général d'armée, mais... nos lecteurs béniront le nom du grand Pape, mais à la mère du zouave Guérin!

Un prélat de la maison du Pape s'est rendu au dernier étage d'une maison plus que modeste. Quand le prélat lui a présenté ce don du Pape, ses yeux sont restés secs; mais elle les a levés au ciel avec une expression de foi calme et sereine : « Je ne sais que vous dire, » a-t-elle répété plusieurs fois; puis elle a posé ses lèvres sur son cierge, et, le considérant attentivement, elle s'est écriée : « Et moi, qui, en voyant la procession des cierges, m'étais promis d'en acheter un pour le rapporter au pays, voilà que le Pape m'envoie le sien; c'est fort tout de même. — C'est afin que vous voyiez mieux, à la lueur de ce flambeau bénit, que votre fils est dans le ciel, a dit le prélat avec beaucoup de bonne grâce. — Ça, je le sais, a repris madame Guérin d'un ton ferme, j'aimais déjà bien Pie IX; mais maintenant je l'aime encore plus. Quand on saura la chose chez nous ça fera un fameux effet; en attendant je cours montrer le cierge à nos chers zouaves. » Et la pieuse femme s'est en effet rendue au quartier de la Pilotta où les zouaves l'ont reçue aux cris de : « Vive Pie IX. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.
4e NUMÉRO. AVRIL 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AVIS.

Tout abonné à la *Voix* peut se considérer comme enrôlé dans l'Association de Notre-Dame de Sous-Terre par le seul fait de son abonnement. Il a droit aux indulgences annoncées dans le dernier numéro et aux autres avantages spirituels. Nous rappelons que trois personnes s'associant ensemble et donnant chacune 1 franc ont droit à un abonnement. Dans ce cas, elles sont priées de donner l'adresse de l'une d'elles pour l'envoi du journal.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXVI.

SOLENNITÉ DU SIX CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

(17 octobre 1860.)

Un abîme attire un autre abîme, dit le Psalmiste dans son langage inspiré; eh bien, nous pouvons affirmer, en continuant le récit des grandes choses opérées sous le pontificat de Mgr Regnault, en l'honneur de la Vierge mère, qu'une *merveille* attire une *autre merveille*. Et en effet, au couronnement de Notre-Dame du Pilier et à la réouverture de la crypte, nous avons vu succéder l'érection d'une nouvelle statue de Notre-Dame de Sous-Terre, cérémonie rendue si touchante par son caractère expiatoire et qui restitue à l'antique et vénéré sanctuaire de la Vierge druidique, son précieux ornement, son indispensable

corollaire, ou pour mieux dire, replace sur son trône antique cette puissante et bien aimée souveraine, proclamée par les siècles, la reine, la tutelle des Chartrains, *Dominæ carnutensi, carnutum tutelæ*. Enfin, à trois années de distance, voici venir une de ces solennités qui effacera toutes les autres en splendeur, en grandiose, et à laquelle le souvenir de Louis IX, le plus saint, et j'ose le dire, par cela même le plus grand de nos rois, ajoutera le cachet d'une glorieuse nationalité! Nous l'avons déjà démontré dans le cours de cette histoire et nous le redirons encore en nous servant des paroles de Mgr de Poitiers (1) : « Nul chrétien ne fut » enfant plus tendre et plus fidèle, serviteur plus affectionné et » plus généreux envers la Vierge de Chartres, que le noble fils » de Blanche de Castille. » Le porche septentrional, avec ses admirables sculptures et sa rose incomparable, reproduisant dans ses splendides pétales la glorification de Marie, est là pour attester du zèle et de la munificence qui firent de son temple auguste comme le type le plus achevé de la basilique chrétienne. Mais il ne suffisait pas au royal vassal de Notre-Dame d'avoir ainsi embelli la demeure de sa céleste suzeraine, il voulut assister à sa dédicace solennelle, et le 17 octobre 1239, Louis de France parut dans l'édifice sacré, entouré de sa famille et d'un grand nombre de vieux guerriers, dont plusieurs portaient sur leurs visages basanés, la marque des blessures reçues en combattant les ennemis du Christ. Après l'offrande du sacrifice par excellence, dont tous ceux de l'ancienne loi n'étaient que la figure, comme un autre Salomon, il fit monter ses hommages et ses supplications vers le Tout-Puissant, conjurant le roi du Ciel de protéger, de bénir à jamais le royaume des Francs, et demandant à la Vierge de Chartres de se montrer toujours la Mère de la patrie; à quoi toute l'assistance, le peuple, les seigneurs, les évêques, les prêtres qui l'entouraient, répondirent par une bruyante acclamation : *Fiat, Fiat; Amen, Amen....* Eh bien! c'est cette fête, belle entre toutes, dont l'Église de Chartres célébrait, le 17 octobre 1860, le six centième anniversaire; et, si elle ne fut pas rehaussée par la présence des princes de ce monde, elle tira un majestueux éclat de celle de douze princes de l'Église (2), ayant pour couronne une mitre, pour

(1) Homélie prononcée le 17 octobre 1860, dans la cathédrale de Chartres.
(2) Mgr l'Archevêque de Rouen et NN. SS. de Beauvais, d'Angers, de Séez, de Laval, de Poitiers, de Toronto, de Grenoble, de Blois, de Versailles, de Quimper, d'Evreux et de Chartres.

sceptre la houlette du pasteur, pour décoration la croix du Sauveur du monde. Et devant ces augustes Pontifes, la foule venue non-seulement de toutes les parties de la Beauce, mais aussi des départements circonvoisins et de plus lointains encore, s'agenouillait avec respect, et les bénédictions du Ciel, appelées en même temps par ces bouches vénérables, descendaient sur l'innombrable assistance, tandis que les mains de douze prélats s'élevaient pour former au-dessus de tous ces fronts courbés vers la terre, le signe sacré de la Rédemption (1).

Ce religieux spectacle, offert en premier lieu sous la voussure du vaste porche septentrional, pendant qu'une magnifique procession dont nous renonçons à décrire les beautés, se déployait sous leurs yeux; puis, sur la place Billard, où les vénérables prélats siégeaient sur un riche et vaste trône préparé pour les recevoir; ce spectacle, disons-nous, était tellement beau, tellement saisissant, qu'un vieux militaire, portant sur sa poitrine le signe de l'honneur, disait qu'il avait parcouru l'Europe et assisté à bien des fêtes religieuses, mais qu'il n'avait rien vu de comparable à celle dont il était témoin en ce jour. Cependant le soleil qui, malgré de funestes pronostics, s'était levé radieux pour éclairer ce brillant parcours, commençait, en s'inclinant vers l'horizon, à le dorer de ses feux rougeâtres; bientôt ses teintes empourprées disparurent pour faire place à des nuances plus sombres, avant-coureurs du voile funèbre que le crépuscule jette sur la nature entière, et qui précède la nuit comme l'aurore devance le jour. Alors commença dans la crypte une éblouissante procession aux flambeaux, qui devait renouveler cette fête des *lumières*, dont la pompe avait tant de charmes pour nos aïeux (2).

Il serait trop long de donner ici le détail de toutes les somptuosités du luminaire et des décorations du temple souterrain; disons seulement qu'elles étaient admirables de détail et d'ensemble, et qu'elles produisaient un effet indescriptible (3).

(1) Tous les détails des cérémonies de cette incomparable journée, ayant paru dans le numéro de novembre 1860 de la *Voix de Notre-Dame*, nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître.

(2) Elle avait lieu aux secondes vêpres de la Toussaint; en ce jour-là chacune des tours semblait s'entrouvrir pour livrer passage, à travers ses fondations colossales, à la foule qui descendait, portant des lumières à la main, par un des escaliers sacrés et, après avoir parcouru les longues nefs du mystérieux caveau, sortait de terre et recommençait sa marche dans tout le pourtour de l'église supérieure. Cet ordre fut exactement suivi le 17 octobre au soir.

(3) On ne saurait trop louer le goût tout religieux que MM. les abbés Legendre et Germond mirent dans ces décorations et dans toute l'ordon-

NN. SS. les Évêques, tenant un flambeau à la main, s'arrêtèrent devant chacune des chapelles de la crypte, en invoquant trois fois le saint auxquelles elles sont dédiées (1). Pour éviter une froide nomenclature du vocable de ces chapelles si artistement restaurées, nous empruntons à l'homélie prononcée, par Mgr de Poitiers, à la cérémonie du matin, les lignes suivantes, tout empreintes de cette science hagiographique que l'éloquent prélat possède à un si haut degré :

« Parcourons ensemble (c'est Mgr Pie qui parle) la série des vocables anciens et nouveaux de ces autels, relevés après avoir *dormi soixante-dix ans un léthargique sommeil.*

» Ils avaient un droit inaliénable à être maintenus en possession de leur culte, ces premiers apôtres de notre contrée, ces prédicateurs de la foi envoyés par saint Pierre, *Savinien et Potentien*, les princes de notre ancienne métropole senonaise, dont la mémoire a toujours été comme juxta-posée au trône érigé de leurs mains à la Vierge Mère, auprès du puits miraculeux de la grotte druidique. Et c'était aussi un acte de réparation historique comme de piété filiale, de relever à l'opposite de leur autel, l'autel correspondant du pape saint Clément, à la mission duquel notre Gaule a dû sa seconde pléïade de prédicateurs évangéliques dont Denys, de Paris, fut le chef, et dont le diacre *Caraunus*, qui couvre aujourd'hui de sa protection la jeunesse lévitique du diocèse, fut un des plus nobles athlètes.

» Après eux, l'incomparable saint Martin pouvait-il être omis? lui qui a converti tant de païens dans nos forêts de la Beauce et du Perche, lui qui a opéré sur le territoire Chartrain la seule résurrection due à sa puissance durant son épiscopat, lui qui a laissé sur le sol de ce diocèse tant de traces de son passage et de ses courses apostoliques. Ce prince des confesseurs évêques de l'Occident devait donc surgir tout près du plus renommé des confesseurs pontifes d'Orient, saint *Nicolas*, l'antique patron de la maison épiscopale.

nance de la fête. Quant aux peintures à fresques de M. Durand, elles n'ont pas besoin de notre suffrage pour être appréciées de tous ceux qui aiment l'art chrétien dans toute sa noble et austère simplicité.

(1) Le 16 octobre, à cinq heures du soir, toute la partie de la crypte qui n'était pas encore rendue au culte, c'est-à-dire le pourtour de l'abside avec ses onze chapelles, avait été réconciliée ou bénite par Mgr de Chartres. Le matin de la cérémonie, Mgr de Blois consacra l'autel de saint Lubin et Mgr de Toronto celui de l'abside, dédié à saint Jean-Baptiste. Les autres le furent le lendemain par NN. SS. de Chartres, de Poitiers, d'Evreux, de Toronto et de Blois.

» Et vous, ô Madeleine, qui avez baigné de vos larmes et essuyé de vos cheveux les pieds du Sauveur à la veille de sa douloureuse Passion; et vous, compatissante Véronique, qui avez recueilli sur un linge la face adorable du divin condamné montant au Calvaire; ah! ce n'est pas dans ces jours d'épreuves et de douleurs pour le même Jésus, vivant et souffrant dans son Église, qu'on eût pu délaisser votre souvenir.

» Mais voici Jean-Baptiste, occupant une place d'honneur; il siége au chevet de la crypte. Vous m'en demandez la raison. N'est-ce pas le dernier des prophètes, n'est-ce pas le précurseur, le préparateur immédiat du Messie? Or, d'antiques traditions ne disent-elles pas qu'un rayon de la lumière prophétique avait pénétré dans ce lieu souterrain, et illuminé le culte de nos aïeux d'une inspiration anticipée.

» Et maintenant, à qui portons-nous notre hommage sous ce bloc de pierre, au sein de ce môle secret et enfoncé? Ah! c'est ici qu'est invoqué le nom de Lubin; Lubin, le petit pâtre de Poitiers, le candide écolier du moine de Nouaillé, le cellerier et l'abbé du monastère de Brou; enfin, le bien-aimé pasteur de la cité et de la province chartraine. Lubin dont la tête, confiée dans les jours de guerres à l'abbaye de Saint-Laumer de Blois, vient de nous être rendue en partie par l'aimable pontife de ce siége récent, qui acquitte ainsi une dette de déférence et d'amour envers sa mère l'église de Chartres.

» Mais n'avons-nous rien oublié? Oui certes, car il nous reste encore de grandes gloires à célébrer. Voyez ces deux chapelles dédiées aux deux derniers successeurs de Lubin, honorés d'un culte public; je veux parler de saint Fulbert et de saint Yves. L'un qui fut l'architecte de cette Crypte, là même où nous lui donnons aujourd'hui une place, serviteur illustre et hymnographe de Marie, lumière de son siècle, précepteur des évêques, vengeur des affronts de la tribu sainte, humiliée par les grands du siècle; le premier, dit l'illustre annaliste de l'Église, Baronius, le premier qui ait mérité la couronne murale pour avoir livré l'assaut à la cité de Babylone, dont les princes avaient usurpé, par la violence tyrannique, les droits sacrés du sacerdoce. L'autre, qui étonna le monde, plus encore comme homme d'action que comme homme de savoir; esprit courageux à la fois et modéré, terrible lutteur et sage pacificateur, l'effroi et les délices des rois, fléau de la simonie, arbitre et juge en dernier ressort de la grande querelle des investitures. Tous deux également

saints, également bons, également dignes d'être connus, étudiés, aimés de ceux à qui sont chères nos grandeurs nationales et nos illustrations ecclésiastiques.

» Je n'ai pas encore fini, et j'ai réservé le meilleur vin pour la fin du banquet. Ici enfin sont les chapelles de *Joseph*, le chaste époux de Marie, et d'Anne sa bienheureuse mère. *Joseph*, dont la place était assurément marquée dans le plus illustre sanctuaire de sa virginale épouse. *Joseph*, dont il appartenait à l'Église de Chartres d'inaugurer le culte dans le monde, attendu, dit le chancelier Gerson, que la gloire de Joseph c'est la gloire de *Marie*, et quant à la bienheureuse mère de cette Vierge immaculée, écoutez ce récit : C'était presque au lendemain de l'incendie qui avait détruit ce temple. Un des cœurs qui avait ressenti le plus vivement la douleur de l'Église de Chartres, avait été celui du brave Louis, comte de Blois. Il allait partir pour la croisade. A la nouvelle du désastre, il accourt dans cette ville; et ce n'est qu'après avoir versé une somme généreuse pour la reconstruction du temple de Marie, qu'il se dirige vers l'Orient. Mais parmi ces lointaines pérégrinations, la cathédrale de Chartres était toujours présente à son souvenir. Un jour, tandis qu'il priait devant le chef de sainte *Anne*, conservé à Constantinople, il lui vient en pensée d'acquérir une partie de ce précieux trésor. Moyennant une ample satisfaction donnée à la cupidité de ses possesseurs, son projet réussit. Ce fut son dernier tribut payé à cette église de Notre-Dame. L'infortuné prince mourut les armes à la main. La nouvelle de sa mort arriva en même temps que son envoi sacré à sa noble et pieuse épouse, la comtesse Catherine, qui en fit l'offrande de sa part. Et la présentation d'un si grand trésor, la réception de la tête de la mère dans la maison de la fille, fut l'occasion d'une grande joie pour le peuple. Or, mes Frères, ce sacré dépôt n'a pas été perdu. Depuis les jours de la révolution, il était déposé dans un des monastères de la cité, mais désormais, les pélerins de la Vierge de Chartres pourront le vénérer de nouveau dans cette église, à l'exemple du pieux Olier qui reconnut avoir reçu ici des grâces toutes particulières, dues à l'invocation de la mère de Marie. (1) »

Au sortir de l'église de *sousbs-terre*, le Clergé reconduisit NN. SS. les Évêques au chant du *Te Deum*. Le cortége sacré fit une courte station à la Vierge du Pilier, autour de laquelle les

(1) *Vie de M. Olier*, par M. Faillon.

prélats rangés en demi-cercle, achevèrent le cantique d'actions de grâces qui fut aussi celui de la reconnaissance et de l'amour.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite.)

UNE BELLE ŒUVRE A FAIRE, UN BON EXEMPLE A IMITER.

Vous avez sans doute connu le bon abbé David? Qui est-ce qui n'a pas connu l'abbé David, curé de Noirchamp? C'était un de ces prêtres *à faire du bien,* en qui la grandeur venait se cacher derrière la simplicité, emportant l'estime, l'amour, le respect de ses supérieurs, de ses confrères, de ses paroissiens, toujours sans s'en douter. Exilé pour Jésus-Christ pendant la Révolution, confesseur de la foi, il était rentré en France après les épreuves d'un long exil comme on revient d'une promenade ordinaire. Placé dans une modeste paroisse, il y avait fait tout le bien possible. Mais son cœur était fait pour un bien plus grand encore.

Un grand nombre de paroisses étaient sans pasteur. En voyant le vide qui se faisait autour de lui, vide hélas! commencé par l'apostasie d'un certain nombre de prêtres dans les mauvais jours, et continué depuis par la mort des vieillards, il disait souvent : « Pour peu que cela continue, c'en est fait de l'Eglise; » un jardin dont tous les vieux arbres meurent sans qu'ils soient » remplacés par des jeunes ne donnera pas longtemps des fruits. » Cette pensée continue devint la règle de sa conduite : désormais le devoir d'un bon prêtre, c'est de faire des prêtres.

Un soir qu'il se promenait autour de sa paroisse, récitant son bréviaire et son chapelet, et égrenant ses bénédictions, comme il le disait lui-même, sur ces campagnes fécondes, il passa devant un quinconce d'arbres magnifiques qu'il avait vu planter : « Voilà, » dit-il, comment seraient mes élèves, si dès ma première année » j'en avais planté au séminaire. C'est égal, rien n'est encore » perdu... » En disant ces mots, il aperçoit derrière une haie un petit garçon à chevelure blonde et bouclée, à figure rondelette, qui, tout en gardant ses moutons, était occupé à lire, mais si occupé que le bon prêtre put approcher de lui par derrière et regarder par dessus son épaule, pour voir quel était son livre, sans qu'il s'en aperçût. C'était une *Journée Chrétienne.* Un mouvement du prêtre fit tressaillir l'enfant qui le salua en rougissant et en balbutiant. « Tu aimes donc bien lire, mon enfant? — Oh! » oui, M. le Curé, c'est tout mon bonheur. — As-tu beaucoup » de livres? — Je n'ai que celui-ci, mais je le sais par cœur. — » Qui donc t'a donné ce livre? — C'est ma marraine, qui m'a dit : » Tiens, Auguste, quand tu sauras ce livre-là, tu seras savant. » Le bon prêtre sourit de cette naïveté et lui dit : « Si au lieu de » garder des moutons, tu instruisais des petits garçons comme » je le fais au catéchisme, serais-tu content? Au lieu d'être

» berger, tu serais pasteur. — Oh! oui, M. le Curé. — Mais il » faudrait apprendre le latin; le pourrais-tu? — Oh! j'espère que » oui, car aux Rameaux j'ai appris la Passion tout entière, sans » manquer un seul mot. »

Le lendemain, l'enfant, du consentement de ses parents, entrait chez M. le Curé. Celui-ci avait déjà avisé à son catéchisme deux autres petits garçons de bonnes manières et de figure intéressante. Il les demanda aux parents qui en furent enchantés, et les trois enfants commencèrent ensemble leur première leçon de *Rosa, rosæ,* après s'être mis sous la protection de la sainte Vierge et de leur Ange gardien, sur l'avis de leur bon Curé. En les prenant tous les trois à la fois, il voulait les stimuler l'un par l'autre. « Et puis, disait-il, je ne suis pas fâché d'en avoir trois en » l'honneur de la sainte Trinité. » Tous trois furent prêtres et d'excellents prêtres. L'un fut vicaire général, un autre directeur de séminaire, et le troisième un prédicateur très-distingué. Jusqu'à la mort, le bon prêtre parlait toujours avec un certain orgueil de sa *trinité.*

Dans ces temps malheureux, le difficile n'était pas d'avoir des élèves, mais de les conduire au but. Les séminaires étaient pauvres, comment faire pour adopter des pauvres? Sur ces trois élèves, un seul pouvait payer une partie de sa pension; il fallut que le bon Curé prît sur son nécessaire, car il n'avait pas d'épargnes, pour les deux autres. Tout alla assez bien tant qu'il n'eut que ces trois là; on se gêna beaucoup, on fit comme on put et l'on réussit. Mais quelques années après, lorsque la *trinité* était en rhétorique, leur exemple, ce qu'ils racontaient du séminaire, leur bonheur dont ils faisaient part à leurs anciens camarades, avaient fait impression dans le pays, et quatre nouveaux postulants avaient demandé d'eux-mêmes à M. le Curé à apprendre le latin. Le bon Curé n'avait pas eu le courage de leur dire que c'était trop pour lui. « Bah! dit-il, quatre et trois font sept, ce » sera en l'honneur des sept sacrements, et le bon Dieu sera » glorifié. »

La chose alla assez bien tant qu'ils restèrent chez lui; mais quand il fut question de les faire entrer au séminaire, le Supérieur se montra fort raide et demanda une somme un peu ronde. Le Curé, qui n'avait rien, promit tout et s'en revint soucieux en disant : « Il faudra pourtant voir comment arranger cela. » Lorsqu'il eut raconté l'affaire à Geneviève, sa domestique, femme d'un grand caractère, d'une grande intelligence et d'une grande piété, qui était comme une mère pour tous ces enfants : « J'y » avais déjà pensé, dit-elle; mais puisque maître Guillaume, » notre voisin, est parvenu à acheter un arpent de terre en trois » ans, avec le profit qu'il a retiré de ses lapins, j'ai envie d'en » élever un grand nombre. Cela ne coûtera rien, j'aurai de l'herbe » autant qu'il m'en faut dans le jardin; je les vendrai moi-même » et tout le profit sera pour entretenir les enfants. — Essayons, » dit le Curé en souriant; et on essaya.

Au bout d'un an, Geneviève avait une centaine de lapins, bien

éveillés, bien nourris, gros, gras et potelés à merveille. Le bon Curé se faisait une gloire de les montrer à tous les confrères qui venaient le voir : « C'est l'œuvre de Geneviève, disait-il d'un ton » narquois, et ce n'est pas mal inventé. Avec ceux-ci on en élève » d'autres. » Mais soit erreur de calcul de la part de Geneviève, soit dépréciation sur la marchandise par suite de la concurrence, les malheureux lapins ne rapportèrent que cent cinquante francs. C'était bien quelque chose, mais ce n'était pas assez. C'était ce qu'il fallait bien juste pour entretenir un élève, et on en avait trois sur les bras; Geneviève était au désespoir. M. le Curé avait un petit château dans sa paroisse; noblesse de vieille roche, sentiments élevés, fortune modeste, mais cœurs grands et généreux quand même. M. le Curé fit part de sa position embarrassée à madame la Comtesse, qui, de suite, promit de se charger de l'entretien de l'un d'eux, Le bon Curé ravi épuisa toutes les formules du vocabulaire pour remercier Madame de ses bontés.

Certaines âmes, quoique de conditions bien différentes, semblent nées les unes pour les autres. Madame avait à son service une femme de chambre qui ne lui cédait en rien en nobles sentiments. Fanchette était auprès de Madame, occupée à ravauder des bas, quand M. le Curé lui dépeignait sa position; et lorsque Madame eut promis d'entretenir un élève : « Eh bien! dit Fan- » chette, je veux aussi en entretenir un autre; je me charge de » M. Joseph, je lui réserve la moitié de mes gages, tant qu'il sera » au séminaire. J'espère que plus tard, en récompense, il me » prendra à son service. » Elle ne croyait peut-être pas si bien dire. Mais quand il fut prêtre, il la prit chez lui; elle y est encore aujourd'hui, toujours dévouée comme une bonne domestique à son maître, mais aussi comme une mère à un enfant.

Cependant tout n'allait pas comme sur des roulettes. Des quatre enfants, l'un était sorti du petit-séminaire, mais il avait été bientôt remplacé par un autre. Le bon Curé, sans se décourager, avait de suite comblé le vide; ne voulant pas, disait-il, diminuer comme Luther le nombre des *sacrements*. Un autre allait clopin-clopant depuis près d'un an. Après bien des tiraillements, hésitations de sa part, menaces de celle de ses supérieurs, il se remit et marcha enfin d'un pas plus ferme, et remporta plus de succès que tous les autres.

La *trinité* venait de sortir du séminaire sous la forme de trois bons prêtres, lorsque deux enfants furent offerts au Curé par leurs propres parents. Il hésita quelques instants, puis se ravisant tout-à-coup : « Je suis bien vieux, dit-il, mais j'ai toujours eu » une grande dévotion pour les neuf chœurs des Anges. Eh bien! » j'en aurai neuf et je m'en tiendrai là. » Lorsque Geneviève, qui n'était plus jeune, apprit cette nouvelle, elle eut un moment d'humeur, mais elle refoula bien vite dans son cœur quelques paroles pénibles qui s'avançaient sur ses lèvres. « Ma foi, M. le » Curé, dit-elle, je ne sais pas comment nous ferons pour ceux- » ci. — Ni moi non plus, allez, Geneviève, répartit celui-ci. » Ce fut alors qu'il se fit mendiant, inventa mille petits subterfuges,

s'imposa mille petits sacrifices pour ses pauvres enfants. Un jour qu'il déjeûnait chez la bonne comtesse, son fils, âgé de dix ans, répandit une assiette de bouillon gras sur un habit tout neuf. « Voyez, M. le Curé, dit cette dame avec un vif mécontentement, » voilà encore un habit de perdu. — Eh bien! Madame, reprit le » Curé, supposons, si vous le voulez, que je l'ai trouvé. J'ai pré- » cisément au petit-séminaire un élève de l'âge de M. Rodolphe; » cet habit lui fera à merveille. » La dame sourit du procédé ingénieux de son bon Curé, et après le déjeuner, celui-ci emporta triomphalement sous son bras ce qu'il appelait sa trouvaille.

Il avait appris avec beaucoup d'édification qu'un jeune prêtre de ses connaissances s'était imposé de grandes privations, vivant sans domestique, ne mangeant que du pain et du fromage, et ne buvant que de l'eau, pour bâtir avec ses économies une maison destinée à recevoir deux religieuses pour bien élever les jeunes filles de sa paroisse. A son âge, avec ses infirmités, il ne pouvait rien faire de pareil. Néanmoins, en pensant un jour aux sacrifices de son jeune confrère, il se dit : « Pour moi, je ne me prive de » rien, je prends chaque jour du café, je prends du tabac; voilà » au moins deux choses inutiles. Ce qu'elles me coûtent suffirait » pour entretenir un élève. Si je ne fais pas ces deux sacrifices, » dit-il un instant après, je veux toujours en faire un...... » Oui, mais lequel? C'est là qu'il fut embarrassé. Tout bien pesé, bien examiné, il ne se crut pas assez fort pour dire adieu à sa chère tabatière, ce fut donc l'autre qu'il sacrifia. Il venait de finir son dîner : « Geneviève, dit-il, en poussant un gros soupir, » combien ma *demi* peut-elle me coûter par an? » Il appelait sa *demi*, je ne sais pourquoi, une petite tasse qu'on lui servait toujours bien pleine de café, et qui souvent débordait. Geneviève, après un instant de réflexion : « Dame, c'est selon ; ça dépend » comme il vous vient du monde. Mais ça peut aller à soixante » ou soixante-dix francs. — Eh bien, ma fille, vous ne m'en » ferez plus. » Elle allait répliquer, mais le ton ferme avec lequel il avait parlé lui fit comprendre qu'il n'y avait rien à faire.

C'est vers cette époque que je le connus. Il aimait chaque année, à l'époque des vacances, à s'environner de tous ses élèves dans une petite réunion de famille. Alors, comme il le disait lui-même, il était aux Anges. Amené par l'un d'eux, qui était de mes amis, dans cette intéressante réunion, je pus voir de près et l'accueil paternel du bon Prêtre, et le dévouement filial des enfants. Comme je le félicitais sur le nombre et les charmantes qualités de ses élèves : « Que voulez-vous, M. l'Abbé, » me répondit-il avec simplicité, je n'ai fait pour eux que ce que » l'on avait fait pour moi. »

J'ai su depuis que sa tendre dévotion pour les neuf chœurs des Anges n'avait pas été de longue durée; elle avait été remplacée par une autre plus forte en l'honneur des douze Apôtres. Il adopta encore trois élèves dans son extrême vieillesse. « Ce sera » mon cénacle, disait-il. Je veux avoir un cénacle, mais sans » Judas. » Ses désirs furent accomplis; ses plus anciens élèves

vinrent à son aide pour élever les plus jeunes; et tout prospéra admirablement.

Les impressions de la jeunesse sont ordinairement très-profondes. Lorsque je fis ma première communion, j'avais reçu pour pénitence un chapitre de l'*Imitation* (liv. 1, ch. 25). Une phrase de ce chapitre m'avait fortement frappé, et était restée gravée bien avant dans ma mémoire. « Prenez de toute chose occasion de » vous avancer, en sorte que si vous avez devant les yeux quel- » ques bons exemples, vous soyez animé à les imiter. » Depuis que j'ai connu l'abbé David, cette pensée me revient encore plus souvent; et je me suis dit : « Sitôt que je le pourrai, voilà une » belle œuvre à faire, un bon exemple à imiter. » ***

BIOGRAPHIE.

Nous avons publié, dans notre numéro d'août 1863, le touchant récit des derniers moments d'un jeune chrétien; les fruits d'édification qu'il a produits nous portent à mettre en regard de cette nécrologie si émouvante et si belle une courte notice de la vie et de la mort d'un noble vieillard, héritier des antiques traditions de la chevalerie et de l'honneur français, qui nous a paru être aussi de nature à intéresser la piété de nos lecteurs.

Si cette parole de nos livres saints : *Sic transit gloria mundi,* vient frapper notre esprit et remuer notre âme, c'est bien en présence d'une tombe fraîchement creusée qui renferme ce que Bossuet, dans son langage énergique, qualifie : *Un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans aucune langue.* Aussi, au moment d'énumérer les titres d'honneur du vieillard vénérable dont nous venons esquisser la vie et les derniers instants, nous avons pris en main toute cette *poussière dorée* à laquelle on attache ici-bas un si grand prix, prêt à la jeter au vent pour qu'il l'emporte loin de nous; mais, ayant trouvé que les vertus de celui dont elle était le partage lui avaient donné une valeur réelle et un durable éclat, nous l'avons conservée comme un gage d'autant plus précieux qu'il renferme les plus utiles leçons.

. . . .

Vers le milieu de l'année 1783 entrait à l'école royale de Pont-à-Mousson le jeune Gabriel baron de LA MORRE. Rejeton d'une des maisons « *les plus anciennes et les plus distinguées du Barrois, qui » depuis plusieurs siècles avait occupé les principaux emplois civils et » militaires, et notamment la place de premier président à la cour sou- » veraine des comptes de la ville de Bar,* (1) » il devait porter sans tache le noble blason qu'il tenait de ses aïeux. Ses études furent à la fois fortes et brillantes. Le 7 avril 1791, il fut nommé sous-lieutenant. Il entra à l'âge de dix-sept ans dans les Gardes de la porte du roi, institution Saint-Louis (1er mai 1792), et fit la campagne de cette même année avec ce corps; il suivit ensuite à Sarrebourg son beau-père, le baron de Crolbois, chargé d'affaires des cours de Trèves et

(1) Extrait d'un certificat de noblesse délivré en 1806.

de Nassau près celle de France; et comme un grand-oncle de son nom avait été officier supérieur dans l'armée de François de Lorraine, le jeune de La Morre entra, en qualité de cadet du régiment de Bender, au service de la maison d'Autriche, fit les campagnes de 1792 à 1800, de 1805, de 1809, et dut à son courage de parvenir de grade en grade à celui de major.

Son mérite bien connu et la connaissance parfaite qu'il avait acquise de la langue allemande lui valurent l'honorable mission de rédiger seul, à titre d'agent diplomatique, les notes officielles qui furent échangées entre les cours de France et d'Autriche avant la paix de Presbourg (1805). Le titre de chambellan fut la récompense des talents qu'il déploya dans cette importante circonstance.

Obligé en 1811, par suite des décrets de l'empereur Napoléon concernant les émigrés, de rentrer en France, M. de La Morre épousa Marie-Thérèse de Navette de Chassignolles, veuve de M. de Binarville, capitaine du génie tué au siége de Girone (1809). A la Restauration, il reprit du service comme major (11 juin 1814), reçut la croix de Saint-Louis (9 juillet 1814), se retira pendant les Cent-Jours en son château d'Auvergne, fut nommé lieutenant-colonel de la légion (1) de la Vendée (17 octobre 1815), chevalier de la Légion d'honneur (18 mai 1820).

Dans la guerre d'Espagne de 1823, M. le colonel de La Morre occupa Sarragosse avec le titre de gouverneur de cette ville pour les Français. La parfaite discipline qu'il entretint parmi ses soldats et la paix constante qu'il fit régner entre eux et les Espagnols lui attirèrent l'estime de tous; et quand il dut quitter ce poste de confiance pour rentrer en France, le capitaine général de Sarragosse lui écrivit une lettre des plus flatteuses, dans laquelle, se faisant l'interprète des habitants de cette grande cité, il disait « *qu'ils étaient » heureux d'avoir possédé dans leurs murs des troupes animées de si » nobles sentiments et un chef si digne de les commander.* » (16 décembre 1823.) Sa nomination au grade de colonel du douzième régiment de ligne (17 octobre 1823) et la croix de Saint-Ferdinand d'Espagne (23 novembre 1823) avaient devancé ces témoignages si flatteurs et si honorables pour celui qui en était l'objet.

Deux ans après, le colonel de La Morre devint officier de la Légion d'honneur (22 mai 1825) et obtint ensuite le titre de vicomte. Enfin, au camp de Saint-Omer, il reçut des mains de Charles X (1827) le cordon de commandeur du même ordre. Le monarque accompagna cette haute faveur de ces paroles pleines de bienveillance et de grâce dont sa bouche royale avait si bien le secret.

Les journées de juillet ayant brisé le trône des lys, le colonel du douzième rentra dans ses foyers, et malgré les offres qui lui furent faites d'un grade plus élevé, il persista dans ses loyaux refus. Sa carrière militaire était finie; il avait fidèlement servi son roi et son pays, et maintenant il allait consacrer à sa famille son existence tout entière, et alléger par des attentions de tous les instants la

(1) Lors de la transformation des légions, M. de La Morre passa au premier régiment de ligne (17 novembre 1820).

cruelle infirmité d'une épouse chérie, frappée depuis quelque temps d'une complète cécité.

Cependant, il vint un jour, jour d'immense douleur, où la mort, en lui enlevant la compagne de sa vie, vint briser des liens si doux que la souffrance avait rendus si forts (22 mars 1843). Et quelques années après ce triste événement, l'ancien colonel du douzième disait en y faisant allusion : « Si je n'avais eu alors que soixante ans, » je serais entré au séminaire; » et pour tromper ses regrets, ce généreux chrétien, qui inclinait sans respect humain sa tête couronnée de cheveux blancs sous la main du plus jeune prêtre pour en recevoir le pardon du Seigneur, prit la louable coutume de dire chaque jour le bréviaire. Ici, nous devons en faire l'aveu, malgré la vaste intelligence dont il était doué, M. de La Morre eut quelque peine à s'habituer aux rubriques de l'office divin. « Pour» tant, disait-il joyeusement, quand je vois l'abbé *** (et il nommait » un prêtre bien saint sans doute, mais peu favorisé des dons de » l'esprit), je me figure que, puisqu'il en est venu à bout, j'y par» viendrai aussi. » Il y parvint en effet et persévéra dans cette sainte pratique, sans y manquer jamais, jusqu'aux derniers mois de sa longue carrière.

Dans l'intervalle des heures canoniales, il employait ses loisirs à des œuvres littéraires, parmi lesquelles nous citerons un abrégé de la Révolution française, remarquable par l'impartialité des jugements, la clarté du style, la noblesse des sentiments et une parfaite connaissance des faits; une traduction d'un livre italien, *le Colonel Molandi;* une autre de *la Suisse,* d'après le comte Dandolo, encore manuscrite; enfin et surtout la traduction en vers français des plus beaux chants de nos livres saints, qui fournissaient à son esprit, formé dès sa plus tendre jeunesse aux beautés poétiques de nos grands auteurs, des jouissances toujours nouvelles.

C'est qu'en effet le beau dans toute sa splendeur jaillit à chaque ligne des écrits inspirés du Psalmiste et des Prophètes, et plus on relit ces pages sublimes, plus l'imagination grandit, l'intelligence se développe, l'âme s'ennoblit, le cœur se dilate, plus on dédaigne le vain assemblage de mots sonores mais vides de pensées, plus on comprend les charmes ineffables attachés à la connaissance de l'immuable vérité.

Il ne faut donc pas s'étonner que M. de La Morre ait puisé dans ces pieux labeurs cette énergie de pensées, cet accroissement de foi et cette humilité sincère et profonde que l'on remarquait en lui. Ce parfait chrétien apportait dans le service du Seigneur la même droiture, la même franchise, le même respect, qu'il avait mis dans ses rapports avec les monarques de la terre. Il avait même une si haute idée de cette majesté souveraine devant laquelle toutes les autres doivent courber leurs fronts couronnés, que jamais il ne faisait la sainte communion sans de longues préparations et un redoublement de prières et *d'aumônes.* Cependant, cet amour vif, mais craintif, pour la divine Eucharistie, finit par faire place à un amour tendre et confiant; et il puisa dans la fréquente réception de son Dieu cette résignation et cette patience toutes surnaturelles dont il fit preuve dans ses longues et douloureuses infirmités.

Cloué sur son fauteuil par une indicible faiblesse pendant ses trois dernières années, il conserva toujours la plus aimable gaieté, usant avec joie de ce qui lui restait sans se plaindre avec amertume de tout ce qui lui était enlevé; car le Seigneur, qui voulait le rendre de plus en plus digne du ciel, lui ôtait une à une toutes ses jouissances si légitimes. La récitation du bréviaire lui devint impossible, il dut en faire le sacrifice. Il essaya d'y substituer l'office de la sainte Vierge; mais il fut bientôt forcé d'y renoncer également. Toute lecture le fatiguait; il laissa donc les livres. Mais, pour s'en dédommager, ou il récitait son chapelet, ou bien, prenant en main le crucifix, le livre par excellence, celui qui n'est point écrit par la plume d'un homme, mais avec tout le sang d'un Dieu, il le considérait dévotement tandis que sa fille lui lisait les stations du chemin de la croix. Pendant ce pieux exercice, l'âme du guerrier se retrouvait avec le cœur du chrétien, et il poussait de ces exclamations rappelant celles de Clovis et de Crillon lorsqu'ils s'écriaient : « Que n'étais-» je là avec les miens ! »

Bientôt il dut aussi abandonner cette pratique, devenue trop fatigante. Alors, sa préoccupation constante fut de retrouver les articles du *Credo* épars dans sa mémoire affaiblie, afin de reconstruire dans son esprit ce magnifique édifice de la foi chrétienne dont il avait redit en beaux vers, en des jours plus heureux, les sublimes beautés. Il faisait donc répéter le Symbole à sa fille, à son petit-fils, à l'excellent prêtre dont il avait souvent les pieuses visites, à la personne qui le servait, et puis il essayait de le redire et se laissait reprendre, quand il se trompait, avec la simplicité d'un petit enfant.

Ah ! comme ces bégayements d'un vieillard, murmurant sur le seuil de l'éternité qui va devenir son partage le divin exposé de sa croyance, viennent confondre les blasphèmes et les superbes dédains de ces incrédules qui n'ont pour symbole que *la négation et le doute*, pour espérance que *le néant!*

Oh! oui, saint vieillard, répète, répète le *Credo* de ton enfance, ce *Credo* que l'impiété voudrait effacer de son souffle impuissant; répète-le au moment où ce Jésus, que tu as si souvent reçu dans ton cœur, va y entrer pour la dernière fois... répète-le aussi quand l'huile sainte viendra fortifier tes membres défaillants pour les derniers combats... répète-le encore en posant tes lèvres mourantes sur l'image de ton Sauveur crucifié... afin que tes petits enfants qui entourent ta couche puissent dire, en contemplant ton front vénéré si calme et si serein : « *En vérité, pour le juste, la mort n'est qu'un* » *sommeil dont le réveil sera une bienheureuse éternité.* » Ce dernier enseignement et ce dernier exemple sont venus couronner tous ceux que cet admirable vieillard avait donnés pendant sa vie.

Les moments de suprême agonie furent pour lui empreints d'une telle paix, que l'on put à peine saisir l'instant où sa belle âme, brisant son enveloppe terrestre, alla se réunir à son Créateur (4 mars 1864). (1)

(1) M. de La Morre avait alors 89 ans. Il est décédé au château de Roussainville (Eure-et-Loir), qu'il habitait avec sa famille depuis le mois de sept. 1856.

Les prières de l'Église étant finies, tous les témoins de cette bienheureuse fin, qui rappelait si bien celle des patriarches de l'ancienne loi et des saints de la loi nouvelle, se relevèrent les yeux baignés de larmes, le cœur brisé, mais rempli d'amour pour une religion qui soulage et sanctifie les peines de la vie et fait si doucement mourir. X.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

Une domestique :

« ... C'est à Notre-Dame de Chartres que je dois cette insigne faveur (d'avoir recouvré la vue). Tant que je vivrai, je n'oublierai pas un si grand bienfait; je serai toujours heureuse, Monsieur, de m'occuper autant que possible de toutes les bonnes œuvres de Chartres. »

— *Un abonné envoyant son Denier de Notre-Dame :*

« Je dois vous dire que je suis un pauvre père de famille chargé de six enfants, surchargé d'occupations, et depuis deux ou trois ans affligé d'une santé précaire. Mon grand désir est de faire de bons chrétiens de mes enfants, et pour cela je ne vois pas de plus sûr moyen que de les confier à la sainte Vierge pour qu'elle les enfante à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

— *Un autre abonné :*

« Une personne, reconnaissant devoir à Notre-Dame de Chartres la guérison subite et vraiment merveilleuse de son enfant, pour qui elle avait demandé les prières de vos Clercs, veut prendre un abonnement à la *Voix* comme marque de gratitude envers Marie et envers vous. »

— *Un cultivateur :*

« Ayant reçu de mon curé, après bien des résistances, une petite somme pour un service que je lui avais rendu, j'ai eu aussitôt l'idée de vous l'envoyer pour votre Œuvre... pour que les bons petits Clercs fassent une neuvaine de prières à cette bonne Dame (Notre-Dame de Chartres), pour lui demander qu'elle daigne prier Dieu de bénir mon emploi et mes entreprises. »

— *Un instituteur :*

« Je me recommande à Notre-Dame de Chartres, moi, ma femme et mes enfants. Puisse-t-elle nous obtenir une sainte vie et une bonne mort; c'est la seule chose qui nous intéresse. »

— *Une zélatrice :*

« Ce n'est jamais une indiscrétion de demander pour une bonne œuvre, surtout quand elle est de l'importance de la vôtre; c'est un honneur et une grâce que vous nous faites. »

— *Une autre :*

« En disant chaque jour mon rosaire, je prierai Notre-Dame de bénir de plus en plus ses chers Clercs de Chartres. Tout nous vient par cette puissante Reine. » A. F. G.

FAITS RELIGIEUX.

Sa Sainteté Pie IX, il y a déjà plusieurs années, ordonna que dans toutes les églises de Rome il serait récité une prière spéciale en réparation des blasphèmes proférés contre Dieu, Jésus-Christ et les saints. Cette prière est en italien et se dit après la grand'messe, ainsi qu'à la suite de la bénédiction du Saint-Sacrement. Le peuple répète chaque verset lorsque le prêtre agenouillé à l'autel l'a récitée à haute voix. Des indulgences nombreuses sont attachées à cette prière, dont voici la traduction :

« Dieu soit béni; soit béni son saint Nom; soit béni Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; soit béni le nom de Jésus; soit béni Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement de l'autel; soit bénie la très-sainte vierge Marie, la glorieuse Mère de Dieu; soit bénie sa sainte et immaculée Conception; soit béni le nom de Marie, vierge et mère; Dieu soit béni dans ses anges et dans ses saints. »

— Il y a quelques mois, la seconde fille de M. de Montalembert venait de prendre l'habit de religieuse du Sacré-Cœur; aujourd'hui la plus jeune sœur de madame de Montalembert vient également d'y entrer.

— Le souverain pontife Pie IX a ordonné qu'une *confession* (1) soit établie à Sainte-Marie-Majeure en l'honneur de la crèche de Notre-Seigneur, pour recevoir cette précieuse relique. C'est là aussi que le Saint-Père, inspiré par sa dévotion à la très-sainte Vierge, fait préparer son tombeau.

— On écrit de Lorette à la *Correspondance de Rome :*

« Dimanche dernier un municipe révolutionnaire a voulu imiter les profanations en usage à Naples, et enlever l'*Ecce homo* placé dans le faubourg de la ville. Or, tandis que l'on transportait processionnellement la statue à la paroisse voisine, le peuple de ce faubourg s'est ameuté et a forcé à coups de pierres les agents de l'autorité à replacer la statue dans sa niche. Les cris de Vive Jésus, vrai Dieu et vrai homme! Vive Marie! retentissaient dans l'air. Ce qui n'empêcha pas, vers onze heures du soir, quarante gardes de sureté publique, armés de carabines, d'enlever l'*Ecce homo,* après avoir toutefois fait fermer les portes des maisons et procédé à de nombreuses arrestations.»

— L'ouverture du cours de morale évangélique, par le père Gratry, orateur de l'Immaculée-Conception, a eu lieu le 16 mars à la Sorbonne. La salle ordinaire s'étant trouvée trop étroite, le nombreux auditoire a dû se transporter dans la grande salle publique qui en un instant a été comble.

Le père Gratry a pris pour texte ces paroles de Leibnitz : « J'ai passé par la métaphysique, pour arriver à la morale. » Un succès éclatant, magnifique, a été obtenu par le savant historien, qui a montré qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter des attaques contre le christianisme, lesquelles ne sont que des attaques littéraires, et n'entament pas la société.

« Le christianisme sera bien fort, a-t-il dit, tant que l'on verra dans Paris des maisons comme celles d'où sortent 1,500 sœurs de Saint-Vincent de Paul, ou comme celles des Missions-Étrangères, cette école polytechnique du martyre.» D'immenses applaudissements ont éclaté dans l'auditoire.

— Une lettre de Rome, en annonçant le départ de Mgr Dupanloup de Rome, ajoute qu'il laisse cette ville sous le charme de sa grande parole. On y lit aussi qu'ayant prêché un dimanche à Saint-Louis-des-Français, exclusivement pour les généraux et officiers français qui avaient envahi l'église, le général en chef d'occupation est venu avec les cinq généraux remercier l'illustre prédicateur en lui demandant de choisir un plus grand vaisseau pour ses prédications; et l'église du Gesu fut choisie par le prélat comme la plus favorable. Alors le général commandant la place de Rome avertit dans l'ordre du jour l'armée d'occupation du lieu et de l'heure de ces prédications, afin qu'il leur fût loisible de s'y rendre.

Mgr Dupanloup est maintenant de retour dans son diocèse.

(1) On appelle ainsi l'emplacement central où est déposé le corps du martyr et qu'on laisse à découvert afin que les fidèles puissent y descendre pour vénérer ces restes précieux.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.
5e NUMÉRO. MAI 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXVII ET DERNIER.

La nécessité où se trouve l'historien de suivre pas à pas le sillon creusé par les siècles, dans le récit des faits qu'il porte à la connaissance de ses lecteurs, empêche quelquefois ceux-ci de saisir et d'embrasser d'un seul coup d'œil certains détails, certaines circonstances se rattachant au même objet et qui, se trouvant disséminées dans le corps de l'ouvrage, présentent moins d'intérêt et finissent même par s'échapper de la mémoire. C'est afin de remédier à un inconvénient auquel notre travail n'a pu se soustraire, que nous allons reprendre d'une manière suivie, bien que très-succincte, l'histoire de la Vierge druidique, de la sainte Tunique, de la Vierge noire, de Notre-Dame de la Brèche, enfin celle des principaux sinistres qui détruisirent le temple de Marie et provoquèrent ses diverses reconstructions. Quelques mots sur la Confrérie de Notre-Dame de Chartres et l'Association de Notre-Dame de sous-terre termineront notre modeste mais consciencieux travail.

LA VIERGE DRUIDIQUE VULGAIREMENT APPELÉE NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE.

Ier Siècle avant Jésus-Christ. — Le grand pontife des Carnutes, en présence du collége des druides, des rois et princes de la contrée, place solennellement dans une grotte située au milieu d'un bocage sacré une statue de la Vierge tenant sur ses genoux

l'enfant divin, l'attente, le désiré des nations, avec cette inscription prophétique : *Virgini parituræ*, à la Vierge qui doit enfanter.

Siècle de Jésus-Christ. — Saint Potentien et saint Savinien, envoyés dans les Gaules par saint Pierre, consacrent la grotte druidique au vrai Dieu, et la statue représentant la Vierge qui doit enfanter, *Virgini pariturœ*, devient celle de la Vierge mère, *Virgini deiparœ*.

Cette bienheureuse image de Marie échappe à tous les sinistres qui détruisent à plusieurs reprises son temple vénéré, et Fulbert a l'indicible honneur de construire en son honneur, sur l'emplacement même de la grotte druidique, la vaste église souterraine dont on admire encore les majestueux contours.

Des prodiges sans nombre continuent à s'opérer dans ce sanctuaire béni et même dans les lieux les plus éloignés par le seul recours à Notre-Dame de Chartres, à laquelle la voix des peuples, qui est souvent aussi celle de Dieu, donne le glorieux surnom de *Vierge aux miracles*. (1)

XVIIIe et XIXe Siècles. — L'antique statue est enlevée, en 1791, de sa demeure séculaire et déposée sur une colonne, dans l'église supérieure, par Nicolas Bonnet, évêque constitutionnel. Les terroristes de 93 s'en emparent et la brûlent sur la place même de l'église; mais, par bonheur, des dessins exacts de la miraculeuse statue permettent, lorsque des jours meilleurs sont venus, de la reproduire fidèlement; et Mgr Regnault, après avoir rouvert la crypte chartraine et relevé l'autel de la Vierge mère (31 mai 1855), y fait porter solennellement la nouvelle statue, qui reprend au-dessus de l'autel la place que celle des druides avait occupée pendant une si longue suite de siècles (8 septembre 1857).

Désormais, le pélerinage antique est rétabli; la *source* des grâces qui découlait naguère sur les pélerins est retrouvée; et des cœurs nombreux suspendus en forme d'ex-voto à la voûte antique, ainsi qu'une plaque de marbre contenant le court exposé des faveurs reçues, sont une preuve évidente que la Vierge aux miracles n'a rien perdu de ses glorieux privilèges et qu'elle est toujours pour tous ceux qui l'invoquent avec foi, confiance et amour, *la bonne Nostre-Dame*, comme l'appelaient nos pères dans leur expressif et naïf langage.

(1) Voir en particulier le chapitre VI, numéro d'août 1862.

DU VOILE DE LA SAINTE VIERGE NOMMÉ COMMUNÉMENT LE SAINT VÊTEMENT OU LA SAINTE TUNIQUE, LA *Sancta Camisia* DE MARIE.

IXe Siècle. — Cette relique insigne, envoyée, selon toute probabilité, par l'impératrice Irène à Charlemagne, est offerte vers l'an 876, par Charles-le-Chauve, petit-fils de ce grand prince, à l'église de Chartres, comme étant le centre du culte de vénération et d'amour rendu à Marie dans toute l'étendue de son royaume. Ce précieux trésor est reçu par l'évêque de Chartres et son peuple avec des transports de reconnaissance et de joie, et tous renouvellent à la très-sainte Vierge le titre que tant de fois déjà ils lui ont donné « de tutèle des Chartrains, *tutela Carnutum.* »

Xe Siècle. — Aussi, quand Rollon apparaît en 911 avec ses Normands devant les murs de leur ville, les habitants ont aussitôt recours à leur puissante souveraine, et, partageant leur confiance, l'évêque Gausselin fait placer en forme d'étendard, au-dessus de la porte neuve, le voile de Marie. A cette vue, Rollon se trouble, ses guerriers chancellent, ils se heurtent les uns les autres, se débandent, se dispersent; le siége commencé est abandonné, et bientôt la France, désolée par ces farouches pirates, apprend avec bonheur que Rollon et ses soldats sont devenus chrétiens.

Comme gage de leur gratitude pour le bienfait reçu, les Chartrains chargent un habile orfévre nommé *Teudon* de ciseler un coffret d'or pur pour y renfermer le saint vêtement. L'artiste répond à ce vœu en faisant une châsse du plus admirable travail; Mais, étant entièrement massive et toujours fermée, il n'est donc pas surprenant que, perdant de vue la forme véritable du saint vêtement, on se détermine à lui donner sur les armes du chapitre celle d'une tunique. De là le nom de *Sancta Camisia* (1) sous lequel il est connu généralement et vénéré par les plus illustres pélerins, qui tiennent à honneur de passer sous la sainte Châsse et de lui laisser, en retour de cette insigne faveur, les plus somptueux présents.

La foi des Chartrains en leur virginal palladium est récompensée par des marques éclatantes et réitérées de la protection divine sur ce peuple tout dévoué à Marie.

XIIe Siècle. — En 1133, c'est Louis-le-Gros dont la colère

(1) Nous avons déjà dit que ce voile en tenait lieu jusqu'à un certain point chez les femmes de la Judée, puisque après avoir couvert la tête, il se croisait sur la poitrine et enveloppait aussi le corps à l'intérieur sous le manteau dont les juives avaient la coutume de se couvrir.

allumée par l'insolence de son vassal, le puissant Thibault IV, comte de Chartres, s'apaise tout-à-coup à la vue de la sainte Châsse que l'évêque Godefroy fait porter processionnellement au devant du monarque irrité.

XIVe Siècle. — Deux siècles plus tard, c'est à la protection de la Vierge de Chartres manifestée par un éclatant prodige que la France doit cette paix de Brétigny qu'Édouard III, jusqu'alors inflexible, consent à signer avec le dauphin Charles (mai 1334). Mais le prince anglais ne s'en tient pas là, et après avoir dévotement entendu la messe dans l'église de Notre-Dame, il passe avec son fils, le valeureux Prince noir, sous la sainte Châsse descendue sur l'autel et présentée aux hommages de tous en signe de réjouissance et de paix.

Dans les grandes calamités, la précieuse relique est portée processionnellement pour fléchir la colère de Dieu et faire cesser les fléaux qui pèsent sur la contrée, et toujours le Seigneur se montre propice à cet acte solennel de confiance et de foi. La disparition subite du choléra (26 août 1832) qui décimait la population chartraine, en est une preuve frappante et dont la ville reconnaissante conserve encore l'émouvant souvenir.

XVIIIe Siècle. — Mais revenons sur nos pas et arrêtons-nous à cette triste phase de notre histoire nationale où les temples sont fermés et détruits, les reliques des saints brûlées ou jetées au vent! Le trésor de Notre-Dame n'échappe point au vandalisme et à la rapacité révolutionnaire; seulement, par une permission divine, les hommes cupides réunis pour s'en emparer, sentent, au moment de poser sur la sainte Châsse leurs indignes mains, « *leur cœur défaillir et leurs yeux se troubler;* » alors, par un mouvement de foi presque irrésistible, ils envoient chercher deux respectables ecclésiastiques pour qu'ils tirent eux-mêmes du coffret précieux le vêtement sacré de Notre-Dame auquel ils n'osent toucher. Le voile de Marie, long alors de 4 aunes et demie est aussitôt morcelé en plusieurs parties (1); mais les deux portions principales sont emportées avec des signes manifestes d'un respect religieux par les auteurs de cette spoliation sacrilège, et ne tardent pas à passer entre les mains de personnes pieuses qui les remettent fidèlement à Mgr de Lubersac, à son retour de l'exil.

XIXe Siècle. — Une enquête juridique constate l'identité de la

(1) Voir pour plus amples détails le numéro de décembre 1863.

sainte relique que le généreux confesseur de la foi fait placer en 1820 dans un coffret de vermeil, renfermé lui-même plus tard, par Mgr de Latil, dans une châsse en cuivre doré; mais Mgr de Montals fait ôter, en 1849, le voile de Marie de son coffret massif, pour le mettre dans un autre ciselé et doré en forme de reliquaire du moyen-âge. La sainte relique, placée sur son enveloppe de gaze, dont les dessins bysantins portent à croire qu'elle a été aussi envoyée par l'impératrice Irène, est disposée de telle manière que les fidèles peuvent la voir à travers les ouvertures quadrifoliées ménagées dans la sainte Chasse.

Un reliquaire, renfermé dans une des chapelles de la Crypte contient un morceau du saint vêtement. La sainte Châsse est exposée à la vénération des pélerins dans l'église souterraine pendant toute l'octave de la Nativité.

DE LA VIERGE NOIRE AUSSI APPELÉE LA VIERGE DU PILIER.

XVe ET XVIe SIÈCLES. — La première mention que l'histoire fasse de cette vierge célèbre remonte à l'an 1497. D'abord placée au pied du crucifix servant de couronnement au jubé, elle est transportée en 1520 sous l'arcade à l'entrée du chœur, sur une colonne de pierre de liais d'où lui vient le surnom de Vierge du Pilier; elle doit celui de Vierge noire, sous lequel elle est aussi connue, à la couleur du bois dont elle est faite.

XVIIIe ET XIXe SIÈCLES. — Lors de la destruction du jubé de saint Yves, la statue de Marie est adossée à l'un des piliers du transept; mais, en 1791, l'évêque constitutionnel Nicolas Bonnet, voulant y mettre la Vierge druidique, relègue la Vierge noire dans un coin de la crypte, où elle reste jusqu'en 1801, époque à laquelle l'abbé Maillard, curé de la cathédrale, la retire du milieu des décombres et la place dans l'église supérieure à l'endroit même où elle est encore vénérée.

Cette Vierge, si connue et si aimée des pélerins, est solennellement couronnée, au nom du souverain pontife Pie IX, par Mgr Regnault, le 21 mai 1855. Les fidèles qui se succèdent en grand nombre au pied de la Vierge noire et les lampes qui brûlent jour et nuit devant elle, les cœurs appendus sur les parois sculptées qui l'entourent, sont des témoignages permanents de la dévotion vive et constante qu'elle inspire toujours, et qui, en traversant les siècles, a conservé son double caractère de foi naïve et de ferveur.

(La suite au prochain numéro).

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite.)

Nous extrayons du manuscrit ce morceau adapté à la circonstance.

LE LANGAGE DU CŒUR.

Dans ma première paroisse j'avais eu pour voisin d'abord, pour ami ensuite, un prêtre qui avait juste trois fois mon âge. C'était un vieillard d'une conduite irréprochable, d'un esprit supérieur, d'un jugement droit, d'une grande expérience, mais d'un caractère froid. Il avait concouru dans ses humanités pour avoir une demi-bourse aux Robertins, rendez-vous des meilleurs sujets de toute la France, et il l'avait gagnée. Après de brillantes études, il devint professeur de mathématiques, de physique, directeur d'un grand-séminaire, etc., quand la révolution, disait-il, vint briser sa carrière. Il aimait beaucoup les jeunes prêtres, mais il n'aimait pas leurs tendances. « *Ce n'etait pas ainsi*, disait-il sans cesse, *qu'on pensait dans mon temps.* » Il me portait une véritable affection, mais il trouvait en moi deux défauts qu'il me reprochait souvent : un zèle trop grand pour la fréquente communion de la part des fidèles, et une dévotion exagérée envers la sainte Vierge. Je crois qu'il avait été effleuré par les erreurs de cette secte qui fut appelée en France le calvinisme mitigé. Je n'ai jamais voulu presser les termes avec lui, mais je pense qu'il aurait également appelé *exagéré* mon attachement pour notre Saint Père le Pape, nom qu'il prononçait bien rarement; disant toujours la *Cour de Rome*, sans doute parce qu'on disait ainsi *dans son temps*. Je reçus un jour sa visite précisément le 30 avril, au moment où j'élevais dans mon église un charmant autel en mousse pour le mois de Marie.

Je vis bien à son air que ce travail ne cadrait pas avec ses idées; aussi j'enrayai de suite la conversation sur un tout autre sujet. Pendant le dîner, je remarquai qu'il avait un air gêné. Au dessert il ne pouvait plus se contenir. « Vous êtes pourtant un bon enfant, me dit-il, je veux dire un bon prêtre et un bon voisin; mais voilà, ajouta-t-il en me montrant une colonne garnie de mousse qui était dans ma salle à manger, voilà de ces choses que je n'aime pas et qu'on ne faisait pas dans mon temps. — Il est certain, repris-je aussitôt, que si Abraham, Isaac et Jacob revenaient sur la terre, ils verraient bien des choses qu'on ne faisait pas dans leur temps. Ce n'est pas à dire qu'elles soient mauvaises pour cela. — Vous vous retirez toujours d'affaire par une plaisanterie, mais parlons sérieusement si vous voulez. — Je ne demande pas mieux, lui répondis-je, et la conversation s'engagea ainsi :

» Je crains voyez-vous, que vous ne mettiez de l'exagération dans la dévotion à la sainte Vierge. — En quoi, repris-je, voulez-vous que j'exagère? Il n'y a que deux choses que l'on pourrait exagérer : les grâces qu'elle a reçues et les hommages qu'on lui

rend. J'espère bien que sous ces deux rapports, s'il y a exagération, elle est tout entière de la part de Dieu. N'est-ce pas lui qui a comblé Marie de ses bontés, entassé, amoncelé sur Elle grâces sur grâces, faveurs sur faveurs? Qu'est-ce donc que l'on peut faire de plus pour une simple créature, une pauvre jeune fille de campagne, que de dire qu'elle a été annoncée par Dieu lui-même pendant quatre mille ans comme l'espoir du genre humain, préservée par une bénédiction spéciale de la tache originelle, exempte de toute souillure actuelle; et qu'elle est remplie de grâces et de mérites, comme ces fleuves abondants qui débordent dans les campagnes? *flumen Dei repletum est aquis.* Qu'elle est devenue l'épouse de l'Esprit saint, jugée digne par Dieu le Père de devenir la Mère de son Fils, son Verbe divin à qui elle doit fournir ce sang et cette chair virginale qu'il ira, prêtre, pasteur et sauveur, immoler sur le calvaire, pour les offrir ensuite à la nourriture et à l'adoration du genre humain tout entier? Vous comprenez que je n'entre pas dans les détails. Et quant aux hommages à lui rendre, je ne sais pas si Dieu ne les exagère pas également. N'est-ce pas Elle que Dieu environne d'amour, de prévenances et de faveurs depuis le premier moment de sa conception? N'est-ce pas à Elle qu'il députe avec déférence, comme ambassadeur, son premier ministre? N'est-ce pas devant Elle que ce représentant de Dieu s'incline avec respect, attendant la réponse d'où dépendent la réalisation du plan divin, le travail du Verbe et le salut du monde? N'est-ce pas Elle que l'Esprit saint va couvrir de ses ailes, en la prenant pour coopératrice dans l'œuvre sacré de la Rédemption? N'est-ce pas en Elle que le Fils de Dieu se plaira à habiter pendant neuf mois, se revêtant de ce qu'il y a de plus pur dans son corps, comme de ce qu'il y a de plus saint dans son âme? N'est-ce pas Elle qui, à sa naissance, lui imposera le doux nom de Jésus qu'elle avait reçu de l'Ange qui l'avait reçu de Dieu? N'est-ce pas à Elle, qu'en entrant en ce monde, il devra cet amour et ces doux soins dont une mère environne son enfant, lui demandant son lait pour nourriture, attendant ses petits vêtements de ses mains maternelles, bégayant d'après sa parole, essayant ses pieds sur la terre selon ses désirs? N'est-ce pas Elle qu'il a comblée de ses caresses, couverte de ses baisers enfantins, se pressant sur son cœur, et se réchauffant dans son sein? Et plus tard, quelle obéissance, quelle docilité à cette tendre mère! Ce sera là toute sa vie de trente ans. N'est-ce pas par respect et déférence pour Elle qu'avant l'heure fixée par son père, il laisse à Cana échapper son premier miracle? N'est-ce pas à son amour, à son cœur maternel qu'il confie son trésor, le dépôt sacré de ses chers enfants? *Femme, voilà votre fils.* N'est-ce pas autour d'Elle, enfin, que pour fonder son chef-d'œuvre, sa sainte Église, les douze colonnes qui le soutiendront viennent se presser comme autour de leur centre et de leur point d'appui? *Ils persévéraient dans la prière avec Marie, mère de Jésus.* Comment voulez-vous, après cela, que j'exagère? Dieu m'en aurait donné l'exemple lui-même. D'ailleurs, s'il y avait

une exagération excusable, ce serait celle-là. J'aimerais bien mieux, M. le Curé, voir vos paroissiens exagérer leur respect, leur amour, leur vénération envers vous, que de les voir rester en-deçà.

» — Vous avez toujours de ces raisons qui vous confondent et de ces comparaisons qui vous ferment la bouche. Je suis d'accord avec vous sur les faveurs de la sainte Vierge et sur l'hommage que nous lui devons. Mais c'est cette dévotion du mois de Mai que je n'aime pas. Pourquoi avoir choisi ce mois plutôt qu'un autre? Je crains qu'il n'y ait là un simple effet de l'imagination. — Sans doute l'imagination seule est bien infirme, comme la raison seule est bien froide et bien maigre. Mais quand l'imagination s'appuie sur la raison, sur un jugement droit et sur les nobles sentiments du cœur, c'est tout simplement le génie, le génie qui consiste à saisir les rapports, les harmonies du monde physique avec le monde moral, et surtout le monde surnaturel. On a déjà remarqué cette coïncidence de la résurrection de Jésus-Christ avec la résurrection de la nature; et cette fête des morts sur la terre, si bien placée au lendemain de la fête des vivants dans le ciel, à ce moment précis où la chute des feuilles vient nous rappeler la triste condition de notre existence, et sur le seuil d'une saison qui va s'ensevelir dans un vaste linceul pour nous représenter la mort. N'est-il pas tout simple, par la même raison, que le plus beau mois de l'année soit consacré à la plus belle des vierges? Et s'il y avait là de l'imagination, ne faudrait-il pas l'attribuer à l'Église elle-même? C'est elle en effet qui, appliquant à Marie ces admirables épanchements de la Sagesse éternelle, fait parler ainsi la Vierge d'Israël dans ses saints offices : « Je suis élevée comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur la montagne de Sion. Je suis élevée comme le palmier dans Cadès, et comme les plants de rosiers dans Jéricho. Comme l'olivier étale ses beautés dans les campagnes et le platane étend ses rameaux sur le bord des eaux. Comme le cinnamone et le baumier aromatique, j'ai répandu une odeur embaumée, comme la myrrhe de choix, j'ai exhalé mes parfums. Comme le térébinthe j'ai étendu mes rameaux qui sont mon honneur et ma beauté, comme la vigne j'ai donné des fruits d'une suave odeur, et mes fleurs sont ma couronne de gloire et de dignité (Eccl. 24. 17). » Ecoutez encore ce passage d'un épithalame sacré où il semble qu'on entend la voix de Marie. « Voici mon bien-aimé qui me » parle : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, » mon unique beauté; l'hiver a disparu, les pluies glaciales ont » cessé. Les fleurs ont apparu sur notre terre, le temps de la taille » est arrivé; la voix de la tourterelle s'est fait entendre, le figuier » commence à pousser ses fruits, les vignes en fleur ont répandu » leur parfum. Levez-vous donc, ma bien-aimée et venez (Cantiq. » 2. 10). » En voilà, si vous le voulez, de l'imagination. Tout le mois de Marie est là. Et le poète chrétien avait raison de dire :

Au mois de Mai pour embellir la terre
Le ciel s'épanche et verse ses présents;

Ainsi Marie épanche un cœur de Mère,
Et les chrétiens ont aussi leur printemps.

» Le mois de Marie ne serait donc alors que l'harmonie de la nature et de la grâce.

» Il y a plus. Ce nom de *Mai*, que les Latins faisaient venir de Maïa, une de leurs déesses, ils l'avaient emprunté par l'intermédiaire des Grecs et sans en comprendre toute la signification, au panthéisme Hindou. Dans cette doctrine, Brahm est l'esprit et Maïa la matière ou plutôt la nature, mais la nature étalant au printemps son règne d'illusion et développant la fantasmagorie de ses transformations enchanteresses. Mai serait donc la personnification du naturalisme venant avec son cortége de plaisirs patronner toutes les passions. Et l'Église, en consacrant ce mois à Marie, opposerait ainsi la grâce à la nature. Aussi tandis qu'une folle jeunesse, entraînée par les instincts d'un paganisme grossier, va s'enivrer au torrent des faux plaisirs, les âmes chrétiennes et surtout les jeunes vierges, viennent se rafraîchir aux suaves ruisseaux de la grâce. Ces douces soirées où sont substituées aux fleurs des prairies des fleurs plus durables, au chant des oiseaux celui des jeunes vierges, au parfum des prairies celui de l'encens, aux lumières du firmament ces flambeaux étincelants de l'autel, ont un attrait particulier sur les âmes et sont partout devenues populaires. Vous croyez que je parle à ces multitudes qui se pressent au pied de l'autel le langage de l'imagination; vous vous trompez, je leur parle le langage du cœur. Voilà pourquoi tous les cœurs me comprennent, même le cœur des savants, car il en vient également. Aussi, qui pourrait vous dire le bien que ce mois a fait? les âmes qu'il a sauvées? C'est là qu'ont été affermis les néophytes de la Pâque, et achevés les ébranlements commencés par le Carême. C'est là que les coups de la grâce, plus forts que ceux de la foudre, ont brisé des cœurs jusqu'alors insensibles. C'est là que se sont formés des liens qui ont attaché pour toujours des âmes à la vertu et brisées des chaînes qui semblaient retenir à jamais des pécheurs dans le vice. C'est là que j'ai gagné les plus belles âmes de ma paroisse; là, qu'une jeune fille, ivre de vanité, de louanges et de plaisirs, ouvrit les yeux à la grâce pour faire l'édification de ma paroisse et plus tard celle d'une sainte communauté; là, que trois jeunes personnes inséparables dans leur vie légère et mondaine, voulurent être inséparables dans leur retour à la vertu; la enfin, que beaucoup d'âmes étrangères à la vie chrétienne ont appris bien des vertus qu'elles ne connaissaient pas. Et que vous dirais-je de mes petits enfants initiés à la piété, de mes jeunes filles mises à l'abri du souffle du monde, et de tant de femmes emportant dans leurs familles le germe d'une vie nouvelle.

» J'avais engagé l'an dernier tous les pieux fidèles de ma paroisse à faire le mois de Marie. « Je vous verrai tous avec un » sensible plaisir, leur disais-je, venir chaque soir épancher votre » cœur au pied de cet autel, confier à votre Mère vos peines, vos » chagrins, vos douleurs; lui demander les grâces et surtout les

» vertus dont vous avez besoin. Mais s'il vous était impossible d'y » venir, ne négligez pas pour cela le mois de Marie. Dressez » dans un coin de votre chambre, dans un cabinet, un petit autel » à Marie, une table couverte d'une serviette avec une petite » statue de la sainte Vierge et deux vases de fleurs; puis venez là » chaque jour faire votre prière. » Dans le courant du mois j'eus occasion d'aller voir un malade à la campagne. Je m'arrêtai dans un cabaret placé sur la route pour avoir un renseignement. Entrez dans la chambre, Monsieur le Curé, me dit le maître de la maison, ma femme est là qui fait son mois de Marie. Et j'entrai dans cette chambre où je trouvai, au pied d'un charmant petit autel, une femme en qui je ne soupçonnais nullement de sentiments religieux, très-recueillie avec son enfant, faisant une lecture de piété dans le *Petit Mois de Marie* du P. Lalomia. »

Le bon vieillard, qui avait gardé un silence sérieux pendant que je parlais, me quitta tout-à-coup, sans rien dire, et fut cinq semaines sans venir me voir. Je crus qu'il me boudait. Je l'aurai blessé, me disais-je, en lui parlant trop franchement un langage qui n'était pas de son temps. Un matin, d'assez bonne heure, il vint me voir et se jeta à mon cou, en me disant : Eh bien! mon bon Curé, vous devez être content de moi. J'ai fait le mois de Marie tous les dimanches et deux fois en semaine. Il me raconta sa satisfaction. Il avait toujours eu beaucoup de monde pour la localité, avait ramené à Dieu plusieurs âmes et surtout un de ses ennemis les plus acharnés.

***

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Les pélerinages vont devenir plus nombreux dans le courant du mois de mai. S'il nous était donné de lire dans la pensée de ces nouveaux visiteurs qui chaque jour viennent prier devant le sanctuaire de Notre-Dame; s'il nous était permis de les interroger sur le motif de leur pieux voyage, nous aurions bien des traits à raconter; si nous parlions, par exemple, de cette personne venue à pied d'une ville éloignée de près de vingt lieues pour demander une grâce à Notre-Dame, et restant agenouillée le soir sous les portiques, comme pour se délasser de sa fatigue par les consolations de la prière; si nous parlions de ces religieux venus à la crypte pour consacrer à Marie le ministère qu'ils vont exercer à Saint-Domingue (Amérique) etc., nous ne ferions que choisir entre cent autres les récits propres à édifier nos lecteurs.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

Une religieuse institutrice, envoyant son abonnement :

« C'est à Notre-Dame de Chartres que nous nous adressons pour obtenir un changement véritable dans le caractère d'une de nos enfants que nous voudrions préparer pour sa première communion, etc.... »

Une domestique :

« J'ai à vous apprendre la conversion d'une mère de famille que j'avais fait recommander à vos prières; son enfant va faire sa première communion, elle l'accompagnera à la sainte table. »

Une personne, envoyant son offrande :

« J'ai de grandes grâces à rendre à Notre-Dame de Chartres pour une faveur que mon mari a obtenue par sa puissante intercession. »

Une servante de Notre-Dame :

« Nous avons bien des actions de grâce à rendre pour des guérisons et bien d'autres résultats obtenus chaque fois que je vous demande les prières de vos enfants. »

Une zélatrice, promettant de travailler pour le succès de notre œuvre :

« Il plaît à Dieu de m'envoyer des épreuves concernant votre œuvre; on prend des prétextes pour me répondre en me disant : « pas d'ici; » mais avec vos bonnes prières j'en viendrai à bout; j'y tiens comme on peut tenir à ce qui contribue à la gloire de Dieu. »

Un nouvel abonné :

« J'ai eu connaissance par le journal *le Monde* de la belle œuvre que vous dirigez. Elle a excité en mon âme tant de sympathie qu'il me tardait de prendre rang parmi vos associés. »

Un ecclésiastique d'un diocèse éloigné :

« J'espère que vous recevrez de nombreuses preuves de sympathie de la part de nos frères dans le sacerdoce. »

LES CLERCS DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

A LEUR PATRONNE.

OFFRANDE D'UNE FLEUR DE MAI.

Un jour on nous montrait l'émail de la prairie,
Pâquerette, souci, pervenche, serpolet,
Primevère dont l'or sous nos doigts se marie
    A l'aubépine, amour de l'oiselet.

Et joyeux on disait : les charmantes fleurettes!
Ici quel beau safran! et là quel bel azur!
D'où viennent donc, enfants, aux moindres violettes
    Ces doux parfums et cet éclat si pur!

L'art, jaloux des beautés d'une simple pensée,
De faux camellias tresse en vain les festons :
C'est qu'à l'aurore ici la goutte de rosée
    Vient enrichir corolles et boutons.

Mais seules toutefois les ondes matinales
N'orneraient point les prés de mille diamants.
Ce qui donne la vie à la tige, aux pétales,
    C'est avant tout le soleil du printemps.

— Ainsi le zèle saint de vos prêtres, Marie,
Peut verser en nos cœurs la paix, l'instruction;
Mais qui fait de vos clercs et la gloire et la vie?
C'est avant tout votre protection.

L'abbé Goussard.

FAITS RELIGIEUX.

La compagnie de Saint-Sulpice vient d'être frappée soudain d'une manière bien douloureuse : son vénérable supérieur, M. Carrière, est mort subitement à Lyon, samedi 23 avril; et le mardi 26, le service solennel a été célébré, le corps présent, dans la chapelle du séminaire, à Paris; sa dépouille mortelle a été portée au cimetière de la maison d'Issy. M. Carrière, on le sait, avait une dévotion bien vive pour Notre-Dame de Chartres; chaque année, son nom était inscrit des premiers sur la liste des pélerins à l'occasion des fêtes de la Nativité de la sainte Vierge.

— Parmi les textes qui accompagnent les dons envoyés aux différentes feuilles de la presse catholique en Italie, pour être transmis au Souverain-Pontife, il s'en trouve de si naïfs et de si touchants qu'on ne peut les lire sans émotion. Tantôt, dit la *Correspondance de Rome,* c'est une jeune villageoise, elle donne quatre francs, *prix de mes cheveux;* tantôt c'est une simple servante, elle envoie six francs après avoir vendu la croix d'or de sa mère; un journal reçoit une petite cuiller d'argent et un anneau avec ces deux mots : *Deux pauvres filles.* On n'en finirait pas si l'on voulait continuer cette nomenclature intéressante qui restera dans les fastes héroïques de notre siècle, comme un témoignage irrécusable de foi et d'amour envers le Pontife-Roi.

— Le 4 avril, fête de l'Annonciation, sixième anniversaire de la dix-septième apparition de la très-sainte Vierge à Bernadette Soubirous, dans la grotte de Lourdes, apparition dans laquelle elle dit à l'humble bergère ces paroles solennelles : « Je suis l'Immaculée-Conception, » Mgr de Tarbes a béni solennellement dans ce lieu, devenu depuis si célèbre par les prodiges qui s'y sont opérés, une belle statue de Marie en marbre de Carrare, due au ciseau de M. Fabisch, le sculpteur lyonnais si connu dans le monde artistique et religieux par ses remarquables travaux. Cette cérémonie avait attiré plus de 20,000 pélerins auxquels M. l'abbé Alix, du clergé de Paris, a fait une allocution touchante, terminée par ces paroles du cantique des cantiques, admirablement appropriées à l'apparition de Marie : « Dans la caverne rustique, dans les anfractuosités de la pierre, montrez votre face et faites entendre votre voix; car votre face est belle et votre voix est douce. »

— *Le Monitor* de San-Francisco annonce l'arrivée en Californie du R. P. Vaughon, oblat de Saint-Charles, envoyé par le cardinal Wiseman afin de recueillir des souscriptions pour venir en aide à l'érection, à Londres, d'un séminaire des missions étrangères. C'est bien

là l'esprit du catholicisme dont l'horizon ne se borne jamais à une nation, à une contrée, mais qui embrasse l'univers.

— Deux morts bien regrettables ont eu lieu dans le courant du mois qui vient de s'écouler; celle d'Hyppolite Flandrin, l'éminent artiste dont l'âme si profondément chrétienne dirigeait le pinceau quand il peignait les fresques admirables de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Germain l'Auxerrois, et celle de l'amiral Penaud. Ce brave marin conserva jusqu'à ses derniers moments toute son énergie, toute la lucidité de son intelligence; cette lucidité était telle qu'il s'apercevait des petites infractions à l'ordre de service que l'on se permettait à bord de son vaisseau amiral, pour lui procurer un peu de calme, et il ordonnait de tout faire dans son escadre comme en temps ordinaire. « Pourquoi l'équipage ne danse-t-il pas aujourd'hui dimanche? demanda-t-il un jour, faites monter la musique comme on a coutume, pour distraire les matelots. » La fin de l'amiral Penaud a été des plus édifiantes. Le saint sacrifice de la messe fut célébré à bord dans la chambre du mourant qui reçut le Saint-Viatique avec un profond recueillement; après cet acte suprême il consolait sa famille en pleurs et son équipage désolé en répétant qu'il était « comme les anciens chevaliers de Malte, prêt pour le grand combat. »

— Le jubilé du Puy a été de la part des habitants du Velay, du Gévaudan, du Vigan, du Vivarais et de l'Auvergne, l'occasion d'une de ces grandes manifestations de la foi, qui prouvent qu'elle est encore bien vivante dans l'âme des peuples qui en donnent le magnifique spectacle.

Comme clôture des exercices religieux de ce mois béni, quatre-vingt mille personnes réunies processionnellement sont venues protester, au pied de Notre-Dame du Puy, cette statue colossale formée du bronze fondu du canon de Sébastopol, contre les blasphèmes du renantisme et la prier pour la France; quatre-vingt mille pèlerins, c'est juste le nombre des exemplaires du livre de Renan à 1 fr. 25 cent., colportés dans toute la France par la Franc-Maçonnerie.

— Une association de prières en l'honneur de Notre-Dame du Sacré-Cœur, a été érigée canoniquement par Mgr l'Archevêque de Bourges, dans la chapelle des missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus, à Issoudun (Indre). La gracieuse image de Marie que renferme ce sanctuaire est déjà l'objet d'une vénération particulière, et l'œil la contemple avec bonheur environnée de nombreux *ex-voto.*

— Voici un fait bien propre à augmenter la confiance des fidèles envers la Vierge immaculée.

Une femme de la paroisse d'Aunay, sur les confins du diocèse du Mans, était hydropique au dernier dégré. Condamnée par les médecins, elle se fait recommander à l'Immaculée-Conception de Séez et, poussée par un vif sentiment de foi, elle veut s'y faire conduire. Une dame charitable prête sa calèche; on y dépose la malade presque expirante. Arrivé à une lieue de Séez, on la croit morte; on

détourne la voiture. Cependant un soupir exhalé en ce moment annonce que la malade vit encore; on reprend donc la direction de la ville, et arrivé à la chapelle on y dépose la pauvre hydropique sur un matelas, pensant ne plus y mettre qu'un cadavre. Toutefois une messe commence, et à la communion du prêtre, la malade reprend un peu ses sens; elle reçoit la sainte communion. Quelques instants après elle demande un cierge, se lève et va elle-même le porter à l'autel de la sainte Vierge; l'enflure a disparu entièrement: le matelas est sec, et pendant plus de deux heures la miraculée se promène dans la ville sans fatigue et sans souffrance. Cette merveilleuse guérison a eu lieu au mois de janvier; et aucun accident n'est venu depuis altérer la santé de l'ex-malade.

— Un triduum de prières a eu lieu le 5, 6 et 7 avril dans l'église de Saint-Mauront (Marseille), en expiation d'un sacrilége dont voici les navrants détails : Le tabernacle a été forcé, les hosties consacrées ont été jetées sur l'autel, le saint ciboire a été enlevé, ainsi que la custode contenant le Saint des Saints qui, selon la parole de Mgr Cruice, « y reposait par amour pour nous. »

— Voici un petit trait tiré de l'*Union,* de Charleroi, qui montre une fois de plus la bienfaisante influence de la confession, même sur les actes de la société civile.

Les héritiers de Mme T. étaient réunis dans la maison mortuaire où se trouvaient également le juge de paix, un notaire et un avocat; à leur grand étonnement ils voient entrer M. le Curé doyen, qui dépose sur une table, au grand contentement et ébahissement des héritiers, des valeurs montant à 102,000 fr., et comme on voulait lui en donner reçu : « Je n'en veux pas, dit le digne prêtre, c'est une affaire de confessionnal, j'ignorais même le chiffre de la somme que je viens de vous remettre. » Il est permis de penser que les héritiers n'oublièrent pas dans leur reconnaissance les pauvres de M. le Curé.

— Le 10 avril a eu lieu dans l'église de la ville de Rueil, qui renferme, comme on sait, les tombeaux de la reine Hortense de Hollande et de l'impératrice Joséphine, l'inauguration d'un orgue dont le buffet, chef-d'œuvre du maître Florentin Baccio d'Agnolo, contemporain de Michel-Ange, avait été sculpté par cet artiste pour le couvent de Santa-Maria-Novella, où il a été acquis par les ordres de S. M. l'Empereur. Après la bénédiction du très-saint Sacrement, Mgr Mabile, évêque de Versailles, a baptisé une nouvelle cloche, sur la paroi extérieure de laquelle on lit l'inscription suivante :

« Je m'appelle *Napoleone-Eugénie,* ayant eu pour parrain Sa Majesté Napoléon III et pour marraine Sa Majesté l'impératrice Eugénie. »

M. A. Cramail, maire de Rueil, et Mme Cramail avaient été désignés pour représenter dans cette circonstance LL. MM. Impériales.

— La persécution qui pèse sur les catholiques de la Nouvelle-Grenade (Amérique du Sud), leur rend plus difficiles à supporter les

autres calamités dont la religion pouvait seule leur aider à soutenir le poids. Les églises sont fermées, les prêtres dispersés, l'enfant naît sans que le ministre de Dieu vienne verser sur son front l'eau sainte du baptême, le moribond l'appelle vainement auprès de sa couche, et quand son âme a brisé ses liens mortels, la voix du prêtre n'est plus là pour crier pardon sur cette poussière si prompte à retourner en poussière. La république, ajoute l'écrivain espagnol auquel nous empruntons ces tristes détails, abat les croix, elle ferme les églises, et, nous jetant l'injure à la face, ose prétendre qu'elle nous donne la *liberté!*

— Les nouvelles venues de Pologne sont aussi bien navrantes; prions pour tous ces martyrs et glorieux confesseurs de la foi!...

— Dans la réponse que l'empereur Maximilien a faite à la députation mexicaine se trouvent ces paroles remarquables : « Je me dispose à partir pour ma nouvelle patrie en passant par Rome où je recevrai des mains du Saint-Père cette bénédiction si précieuse pour tous les souverains, mais doublement précieuse pour moi qui suis appelé à fonder un nouvel empire. »

— Les calvinistes ont formé le projet d'ériger à Genève une statue à Calvin, et l'on dit que de son côté M. l'abbé Mermillod propose aux catholiques d'élever dans la même ville une statue à saint François de Sales, lequel semble avoir été créé pour *aimer* comme Calvin pour *haïr.*

— Encore une de ces merveilles bien propres à réjouir les âmes qui ont voué à la sainte bergère de Pibrac un culte de vénération et d'amour.

Une pieuse fille, âgée de 30 ans, était privée de la vue par suite d'un transport au cerveau; les remèdes de l'art étant restés sans effet, elle s'est fait conduire de Gilorque (diocèse de Rhodès), où elle demeure ordinairement, à Pibrac, le samedi 6 avril; pleine de confiance dans l'intercession de la bienheureuse Germaine Cousin, elle a passé toute la soirée en prières et le lendemain 10 avril elle s'est trouvée subitement guérie après la sainte communion. On ne saurait peindre l'émotion qui s'est emparée des nombreux fidèles qui environnaient cette pauvre fille quand ils l'ont vue se jeter au cou de son frère qui lui avait servi de guide, témoignant son bonheur par un torrent de pleurs. Car on le sait, la joie a ses larmes aussi bien que la tristesse et la douleur.

— Une vente au profit des pauvres a eu lieu à Nancy dans le palais du duc de Magenta. Mesdemoiselles de Mac-Mahon, déguisées en marchandes de fleurs et d'allumettes bravaient la foule qui remplissait le palais et les jardins pour offrir des bouquets de violettes à 25 cent. et des boîtes d'allumettes à 50 cent. On assure que personne ne refusait; les boutiques étaient tenues par les premières dames de la ville. Cette vente s'est élevée, produit net, à plus de 12,000 francs.

— Le corps de sainte Pie, récemment apporté de Rome à Rennes par une personne pieuse, a été solennellement déposé dans l'église de Saint-Sauveur, où depuis ce moment il est devenu l'objet d'une vénération d'autant plus grande que le Souverain-Pontife a daigné donner son propre nom à cette glorieuse martyre dont la dépouille mortelle reposait depuis tant de siècles dans sa mystérieuse demeure des catacombes.

— La fête de l'Annonciation (4 avril) et celle du 12 où l'on célébrait à Rome le double anniversaire de la rentrée de Pie IX dans la ville éternelle après la révolution et de la préservation miraculeuse de ses jours, lors de l'écroulement d'une salle à Sainte-Agnès-hors les-Murs, ont été pour le Souverain-Pontife l'occasion d'une double ovation bien consolante pour son cœur, puisqu'il a pu se convaincre une fois de plus de l'affection vive et respectueuse d'un peuple si cher à son cœur.

— Le 8 décembre 1863, Mgr Guillemin, préfet apostolique des deux provinces réunies de Kouang-Toung et de Kouang-Si, a posé la première pierre de sa cathédrale, en présence du vice-roi entouré de ses mandarins et des principaux personnages de la ville de Canton. « Sire, avait dit le prélat en prenant congé de l'Empereur, je serais heureux en retournant en Chine si je pouvais emporter avec moi l'assurance que nous aurons un jour une église à Canton. — Oui, vous pouvez y compter, vous l'aurez, » telle fut la réponse de Sa Majesté; et l'Impératrice ajouta avec cette grâce parfaite qui donne tant de prix à un bienfait : « Pour moi, Monseigneur, je me réserve d'offrir à votre église les vases sacrés. » On vient de voir comment une partie de ces consolantes promesses a été réalisée.

BIBLIOGRAPHIE.

Un livre est tombé entre nos mains dans les premiers jours d'avril; la lecture de ce livre a produit en nous un regret, celui de ne l'avoir pas connu plus tôt pour le recommander à nos lecteurs. — *La Lyre de St-Joseph* (paroles et mélodies par M. l'abbé Rosière, de Poitiers. — Paris, chez Douniol, 29, rue de Tournon) est destinée à de grands succès, nous en avons la confiance. Maintenant surtout que le mois de mars est si généralement fêté, on lui demandera ses beaux chants, comme dans le mois de mai on a recours aux suaves cantiques de M. l'abbé Moreau et du père Lambillotte, etc.

Puisque nous en sommes à parler de livres, nous nommerons un petit ouvrage intitulé : *Récréations dramatiques,* qui peut intéresser surtout les élèves des pensionnats; et un autre du même auteur (M. Revel, à la Rochelle, rue St-Léonard, 20), intitulé : *Voyage aérien.* Ce dernier ouvrage renferme, dans un cadre original des preuves excellentes de la religion.

Erratum. — Calendrier spirituel, au 12 avril, au lieu de saint Jules, pape martyr, *lisez :* pape confesseur.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.
6e NUMÉRO. JUIN 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE XXVII ET DERNIER.
(Suite).

Notre-Dame de la Brèche.

XVIe Siècle. — Le vocable et la fête de Notre-Dame de la Brèche ont pour objet la délivrance miraculeuse de la ville de Chartres assiégée en 1568 par l'armée des Huguenots, commandée par le prince de Condé. Rappelons ce fait en quelques mots : les ennemis, après différentes attaques meurtrières pour les catholiques, tournent tous leurs efforts contre la porte Drouaise que surmonte une statue de Marie portant cette inscription : *Carnutum tutela*. Dès qu'ils ont jeté les yeux sur la sainte image la fureur de ces hérétiques se tourne contre elle, mais leurs coups multipliés ne peuvent l'atteindre. Seulement ils sont parvenus à pratiquer dans la muraille une brèche, et déjà ils se disposent à pénétrer dans la ville quand apparaît à leurs yeux étonnés une femme majestueuse tenant un enfant dans ses bras... Vainement lancent-ils contre elle balles et boulets, ils retombent amortis à ses pieds ; vainement encore s'efforcent-ils d'entrer dans la ville de Marie, une force invincible les éloigne, les repousse. Et le prince de Condé voyant les effets du prodige, sans vouloir peut-être s'en rendre compte, fait demander le 15 au matin une suspension à la faveur de laquelle son armée effectue une prompte retraite.

A la demande des échevins de la ville de Chartres, l'évêque, Charles Guillard, ordonne qu'une procession commémorative ait

lieu le 15 mars de l'année 1569, et trois ans après le chanoine Sailet fait au chapitre le don d'une somme de 2,060 livres pour que cette fête de Notre-Dame de la Brèche et cette procession aient lieu annuellement à la même époque.

15 Mars 1591. — La procession de Notre-Dame de la Victoire, autrement appelée de la Brèche et du Rempart, est célébrée avec une pompe inaccoutumée et au son de toutes les cloches. Le roi Henri IV, qui assiége la ville, émerveillé de leur tintement mélodieux et frappé de la courageuse piété des Chartrains, défend qu'on tire le canon de toute la journée afin de ne pas les troubler dans leur dévotion.

XVIIe Siècle. — En l'an 1600, une chapelle portant le vocable de Notre-Dame de la Brèche est élevée pour y recevoir la statue de la Sainte-Vierge représentant Marie ayant au côté droit grand nombre d'ecclésiastiques et d'habitants à genoux, et de l'autre plusieurs hommes armés tirant contre elle (1). La fête de *Notre-Dame de la Brèche* prend place dans la liturgie chartraine et en 1624 elle devient obligatoire pour toute la ville et entraîne même la cessation de tout travail manuel.

15 Mars 1790. — Présentation à la Vierge du nouveau tour de ville fait par le duc de Doudeauville, gouverneur.

28 Octobre 1791. — Le sanctuaire de Notre-Dame de la Brèche est vendu par arrêté de la préfecture; quelques années après la porte Drouaise est détruite et avec elle disparaît l'image antique de la Vierge que les événements de 1568 avaient rendue si célèbre.

La procession de Notre-Dame de la Brèche est interrompue pendant les mauvais jours de la révolution, on la reprend de nouveau après le rétablissement du culte catholique, mais seulement dans l'intérieur de la cathédrale avec station devant la Vierge-Noire.

21 Novembre 1843. — Bénédiction solennelle d'une nouvelle chapelle construite sur l'emplacement de l'ancienne. L'antique statue de Notre-Dame de la Brèche est placée dans une niche, au-dessus du tabernacle; plusieurs boulets en fer, en bronze ou en pierre, dont quelques-uns sont comme autrefois suspendus par des chaînes, lui servent d'ex-voto.

15 Mars 1844. — Rétablissement de la procession annuelle de Notre-Dame de la Brèche, par Mgr de Montals, évêque de Char-

(1) C'était devant cette statue que stationnait la procession avant l'érection de la chapelle.

tres, enfin indulgence plénière accordée par le pape Grégoire XVI à tous les fidèles qui visiteront le jour de la fête l'oratoire de Notre-Dame de la Brèche, dont l'autel est privilégié en faveur des défunts, et plusieurs indulgences de quarante jours accordées par Mgr de Montals aux pélerins et aux fidèles qui assisteront à la procession de Notre-Dame de la Brèche et visiteront son vénéré sanctuaire.

DES PRINCIPAUX SINISTRES QUI DÉTRUISIRENT L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME ET AMENÈRENT SA RECONSTRUCTION DÉFINITIVE.

VIIIe, IXe ET Xe SIÈCLES. — L'église de Notre-Dame, bâtie à la paix de l'Église sous Constantin (IVe siècle), et qui servait de couronnement au rocher sacré des Carnutes, est brulée ainsi que la ville, en 745, par Hunald, fils d'Eudes, comte d'Aquitaine.

Les Normands sous la conduite d'Hasting font subir le même sort à la cité et au temple de Marie (858). Prompte reconstruction suivie d'un désastre pareil, toujours de la part des Normands tandis que Thibault-le-Trichard, comte de Chartres, guerroye sur sur les terres du duc Richard (962).

XIe, XIIe ET XIIIe SIÈCLES. — Sous le pontificat de Fulbert, un épouvantable incendie consume entièrement la cathédrale que les Chartrains avaient réédifiée avec une étonnante célérité (1020). A la voix du saint pontife un admirable mouvement de foi se manifeste et en huit années toute l'église souterraine, autrement appelée la crypte, est construite avec une telle solidité que les siècles n'ont pu ébranler ses gigantesques bases.

L'église supérieure achevée par l'évêque Thierry, successeur de Fulbert, et consacrée par lui le 17 octobre 1037, devient la proie des flammes en 1191. Les clochers qui ne tiennnent à l'édifice sacré que par leurs angles sont seuls épargnés. Ce désastre inappréciable est bientôt réparé, et la majestueuse cathédrale que l'on regarde à juste titre comme une des plus sublimes productions de l'art chrétien au XIIIe siècle, s'élève comme par enchantement, et le 17 octobre 1260 l'évêque Pierre de Maincy en fait, en présence de saint Louis, la dédicace solennelle.

XVIe SIÈCLE. — Le 26 juillet 1506, la foudre éclate et consume la pointe du clocher en bois et couvert en plomb, reposant sur la plate-forme carrée construite en pierres dures qui s'élève un peu au-dessus du niveau de l'église, à gauche de la porte royale.

Les flammes sont si vives qu'elles menacent de dévorer tout l'édifice, mais Marie veille sur sa demeure privilégiée, le feu

s'éteint sans que la cathédrale ait été endommagée, et, comme il semble être de la destinée de cet admirable monument de tirer de ses désastres un accroissement de célébrité et de grandeur, l'architecte Jean Texier, dit *de Beauce*, répare magnifiquement les ravages causés par le feu du ciel, en jetant dans les airs une flèche nouvelle pleine de légèreté, de hardiesse et de grâce, qui porte un admirable défi à son rival du XII[e] siècle, nommé par opposition le clocher vieux.

XIX[e] SIÈCLE. — Enfin le 4 juin 1836 le feu mis, dit-on, par l'imprudence d'ouvriers plombiers, dévore la magnifique charpente de la cathédrale qui est remplacée, par suite d'un crédit demandé aux Chambres, sous le règne de Louis-Philippe, par une charpente en fer, la plus belle qui existe en Europe, et si elle ne peut rivaliser en beauté avec l'antique *forêt*, elle est du moins à l'abri des accidents.

CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Cette Confrérie est solennellement consacrée au saint et immaculé Cœur de Marie le 8 février 1827. Sa fête patronale se célèbre le dimanche le plus voisin du 8 février.

Des réunions ont lieu le premier dimanche de chaque mois aux pieds de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Pilier dans l'église supérieure.

Les Souverains Pontifes Léon XII et Grégoire XVI ont ouvert en faveur de cette Confrérie le trésor des indulgences.

DE L'ASSOCIATION DE NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE ÉTABLIE POUR LE SOUTIEN DE L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Cette œuvre a été fondée en 1853. Son but est de faciliter aux enfants pauvres qui montrent d'heureuses dispositions pour le sacerdoce, les moyens de parvenir à cette sublime vocation et obtenir, par la puissante médiation de Notre-Dame de sous-terre, de saints prêtres pour l'église universelle. Cette association canoniquement établie dans le sanctuaire de la crypte par Mgr Regnault, évêque de Chartres, a été enrichie par un bref du souverain Pontife, le pape Pie IX, en date du 18 janvier 1864, de plusieurs indulgences et priviléges spirituels. La *Voix de Notre-Dame* est, comme on le sait, l'organe de publicité de l'association, le lien commun qui relie tous les membres de l'œuvre et l'une de ses principales ressources pour le soutien des jeunes clercs élevés à l'ombre du sanctuaire mystérieux de Marie, sous les auspices de la charité.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite.)

J'ai vu Satan tombant du ciel comme un éclair. (Luc, 10, 18.)

C'était en décembre 1833. Nous étions ce soir-là au grand complet à notre rendez-vous ordinaire. On sentait comme un prélude d'orage, un certain malaise répandu dans l'air, un frémissement lointain précurseur de la tempête. Nous avions lu tous dans les journaux une lettre de soumission de M. de La Mennais au Souverain Pontife; mais quelle soumission! Elle nous avait fait peur à tous et m'avait spécialement glacé d'épouvante. Je voyais bien que la nuée *dormait* et qu'elle couvait de grands désastres, tandis que plusieurs pensaient qu'elle était écoulée. C'est pour cela que nous étions venus ce jour-là chez celui qui nous avait imbus et enthousiasmés de sa doctrine. Nous voulions connaître sa pensée sur ce sujet.

Il faut le dire à sa décharge, à la nôtre et à celle des hommes de talent et même de génie qui formaient la *cour* de M. de La Mennais, personne n'avait entrevu dans ses premiers ouvrages les moindres germes des principes dont les conséquences, par une logique implacable, devaient aboutir au néant. Toutes les intelligences d'élite, qui s'étaient attachées à lui comme à une ancre de salut, après les tempêtes de la Révolution, n'avaient vu d'abord dans ses opinions philosophiques qu'une protestation contre le protestantisme philosophique de Descartes, et dans ses doctrines théologiques qu'une opposition au règne du gallicanisme exagéré. (Il n'est pas question ici de l'opinion libre d'un gallicanisme modéré.) Destruction du cartésianisme d'un côté et du gallicanisme parlementaire de l'autre, tels étaient les deux résultats négatifs qui semblaient ressortir de ses ouvrages. On croyait y voir aussi une application des principes si catholiques de saint Vincent de Lérins: *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*, de ce qui a été admis *toujours, partout et par tous;* et le développement des doctrines que venait d'exposer l'admirable comte de Maistre avec une autorité entraînante. D'ailleurs, la beauté du talent, l'éclat du style, la forme séduisante de la phrase, la grandeur des idées, leur nouveauté même, l'audace de l'écrivain, l'ascendant qu'il prit de suite sur son siècle, tout enfin, jusqu'à l'apreté, la dureté presque brutale du ton, tout contribuait à subjuguer une jeunesse religieuse impatiente du maillot où on la retenait. Elle renouait par là avec le passé les idées généreuses du présent, et se lançait de confiance dans un avenir inconnu et inexploré. Aussi, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ et les Apôtres, jamais aucun maître n'eut une telle autorité sur ses disciples, et jamais disciples n'eurent un tel amour, une telle tendresse, un tel dévouement pour leur maître. Allez à La Chénaie : quelles scènes touchantes! quel intérieur de famille et de communauté tout à la fois!

« Mes bons amis, nous dit celui dont nous venions écouter la

parole, faut-il vous dire toute ma pensée? Depuis quelque temps je n'ouvre plus qu'en tremblant mon malheureux journal. Je ferme les yeux craignant de voir tomber du ciel comme un éclair, celui qui fut pour moi presque un archange. Mais si cela arrive, comme j'ai tout lieu de le craindre, ce mystère du moins servira à expliquer celui de la chute de son prédécesseur. Et moi qui ai travaillé à vous inoculer ses doctrines, je veux m'appliquer à les extirper. Savez-vous, ajouta-t-il en se laissant entraîner à ses épanchements familiers, quel est le plus grand péché ou plutôt le seul? C'est l'orgueil. Dieu avait fait l'homme à son image pour le connaître, l'aimer et le servir, et pour cela lui avait donné une intelligence, un cœur et une volonté. Ces trois facultés, abîmées dans la chute, devinrent bientôt, selon saint Jean, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie, ou, selon saint Augustin, *libido sciendi, libido sentiendi, libido dominandi*. C'est toujours l'orgueil sous trois faces. Dans le livre élémentaire du chrétien, tous les péchés, chefs des autres, quoiqu'au nombre de sept, se résument en trois : l'orgueil, l'avarice et la luxure. Mais ces trois à leur tour se résument en un. En effet les trois devoirs de l'homme envers Dieu peuvent se ramener à celui-ci : *L'adorer*. Et les trois péchés de l'homme peuvent aussi se concentrer dans celui-ci : *S'adorer*, l'Égoïsme ou l'adoration du *Moi*, du Moi surexalté et mis à la place de Dieu. L'adoration de son âme, voilà l'orgueil proprement dit. L'adoration de sa chair ou de son corps, voilà la luxure. Et l'adoration des moyens pour arriver au culte de ces deux idoles, voilà l'avarice. La luxure ou volupté n'est que l'orgueil de la chair ; comme l'orgueil n'est que la volupté ou satisfaction libidineuse de l'âme en elle-même, et l'avarice ou l'amour désordonné des richesses n'est que l'instrument coupable de ces deux voluptés ou de ces deux orgueils. Du reste, analysez bien l'orgueil proprement dit, et vous verrez qu'il est l'âme, la vie, ou plutôt la concentration des trois quarts des crimes de l'humanité.

» Qu'est-ce donc que la révolte, connue sous le nom mitigé de désobéissance? N'est-ce pas l'orgueil qui ne veut pas d'autorité, qui foule aux pieds toute autorité (*superbire, super ire*) en s'écriant : *Non serviam*, je n'obéirai pas. Voyez! depuis l'enfant qui regimbe contre sa nourrice et l'écolier qui se mutine contre son maître, jusqu'au peuple en révolte qui rugit contre son roi et à l'ange foudroyé qui roule au fond des abîmes. Aussi la plus grande, la plus glorieuse des vertus est-elle l'Obéissance puisque c'est le sacrifice, l'immolation de soi-même, de sa volonté à l'autorité légitime.

» Qu'est-ce que l'Ambition? N'est-ce pas l'orgueil qui ne peut souffrir aucune supériorité; depuis l'intrigant vulgaire cabalant contre son chef pour avoir sa place, jusqu'à l'ambitieux céleste s'écriant : *In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo » solium meum, sedebo in lateribus Aquilonis, similis ero Altis- » simo*. Je monterai au ciel, je m'assoierai sur les ailes de l'Aqui- » lon, je serai semblable au Très-Haut. » (Is. 14).

» Qu'est-ce que la vaine gloire? N'est-ce pas l'orgueil, mais l'orgueil ivre de lui-même et ne voulant reconnaître aucune assistance supérieure ni de la bonté de ses bienfaiteurs, ni de son Dieu, ni de la Providence, et s'attribuant à lui-même tout ce qu'il fait, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, depuis le superbe parvenu se disant à soi et disant aux autres: *Je suis le fils de mes œuvres*, jusqu'à ce potentat de l'Égypte affectant l'ivresse du crocodile se vautrant dans le Nil et s'écriant : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum.* Ce fleuve est mon empire et c'est Moi qui me suis fait moi-même (Ezéchiel, 29, 3).

» Qu'est-ce que la vaine science connue sous le nom de rationalisme? N'est-ce pas encore cette autre ivresse de l'orgueil, ne reconnaissant plus aucune lumière supérieure, aucune raison suprême, aucune vérité antérieure; mais attribuant à sa raison toutes les vérités, toutes les découvertes, qu'elle tient de Dieu et de la société qui nous ont tout donné ou tout préparé; depuis ces insensés à qui Job disait : *Eh bien, oui, vous êtes les seuls sages, et la sagesse mourra avec vous*, jusqu'à ces autres qui *avaient amoindri le nombre des vérités* tout en se glorifiant d'un magnifique et pompeux langage, et à qui David entendait dire : *Nos lèvres sont indépendantes, nous ne voulons pas de Dieu pour les diriger* (Ps. 11)?

» Qu'est-ce par conséquent qu'une hérésie, un schisme, une impiété? N'est-ce pas toujours l'orgueil faussant les idées, corrompant le bon sens, altérant la parole de Dieu, *adulterantes verbum Dei*, au profit d'une erreur, d'une absurdité qu'il adore, avec laquelle il s'est identifié, et qu'il prétend faire adorer des autres; depuis l'argument irréfutable du mahométisme : *Crois ou meurs*, jusqu'aux arguments terribles du protestantisme plongeant l'Allemagne entière et la plus grande partie de l'Europe dans le sang?

» Qu'est-ce que la jalousie? N'est-ce pas l'orgueil qui ne veut pas de rival et qui égorgera celui qu'il croira plus estimé ou plus aimé que lui; depuis Caïn envers Abel, Ésaü envers Jacob, Saül envers David, jusqu'aux Pharisiens envers Jésus-Christ? Et la colère? N'est-elle pas l'orgueil qui ne peut souffrir d'obstacle et brise comme un verre tout ce qui s'oppose à ses desseins? Et les haines, les vengeances, les calomnies, les persécutions, de même que la plus grande partie des meurtres, des assassinats, des empoisonnements, etc.? N'est-ce pas toujours l'orgueil se satisfaisant, se délectant dans l'abaissement, les douleurs, les tortures, la mort d'un rival, d'une victime qu'il s'immole à lui-même? L'autre partie des assassinats est l'effet de la cupidité, cet instrument de l'orgueil cherchant sa satisfaction dans l'amour de l'or et des richesses. Et le mensonge, la dissimulation, l'hypocrisie? n'est-ce pas encore l'orgueil lâche cherchant à excuser ses torts, à couvrir ses bassesses pour paraître vertueux quand on est coupable? Je ne veux pas parler de la jactance, de la présomption, de la vanité, du mépris, et de tant d'autres passions que vous entrevoyez, que vous devinez sans que je les nomme; c'est l'or-

gueil, c'est toujours l'orgueil, l'orgueil sous diverses formes, sous mille travestissements divers.

» Ce qu'est la charité ou l'amour de Dieu pour toutes les vertus, l'orgueil ou l'amour de soi l'est par rapport aux vices; il en est l'âme, il en est la vie, il en est le Dieu. Certes, mes bons amis, vous savez quel amour, quelle vénération j'ai toujours eue pour la modestie, la douceur et les autres vertus chrétiennes; c'est vous dire assez avec quelle horreur je déteste les vices qui leur sont opposés. Cependant, permettez-moi de vous le dire, ces péchés, lorsque l'orgueil ne les anime pas, ne les vivifie pas, doivent plutôt être regardés comme des *faiblesses.* Quel est le prêtre qui n'a gémi sur une âme ayant perdu sa beauté en altérant sa vertu? Mais lorsque, par un aveu sincère de ses fautes, cette âme vient s'humilier aux pieds de Dieu, épancher son cœur dans le cœur du prêtre et reconnaître sa faiblesse en l'accusant, alors le cœur de Dieu est miséricordieux et la main du prêtre sera comme le cœur de Dieu. Cette main s'ouvrira pour laisser échapper le pardon qui réparera la brèche faite à la vertu; et cette âme, devenue plus belle par le repentir, causera plus de joie au ciel que des milliers d'âmes qui n'ont pas eu ce malheur. Mais, et ici je mets le doigt sur la plaie, lorsque l'orgueil, déguisé sous le nom de honte ou de respect humain, entre par cette brèche et vient s'installer dans le cœur pour en diriger tous les mouvements, vous aurez sous les yeux le spectacle de toutes les lâchetés, de toutes les défections, de toutes les apostasies. C'est là l'histoire des multitudes abandonnant les devoirs religieux en disant: *Comment se mettre aux genoux d'un homme comme nous;* et des savants se révoltant contre l'Église en s'écriant : *Le pape est un homme comme un autre.* Souvent, arrivé là, l'orgueil se bute, se pétrifie dans son idée, dans son jugement, dans sa volonté, ou plutôt dans l'adoration de son idée, de son jugement, de sa volonté; c'est l'orgueil à son dernier degré, c'est l'*endurcissement,* c'est l'anticipation de l'enfer ici-bas. Voilà le travail de La Mennais en ce moment. Vous tremblez sans doute, mes bons amis, qu'avec sa puissante parole il ne fasse un mal immense à l'Église; écoutez, je veux vous dire au contraire tout le bien qu'il fera. »

***

CÉRÉMONIES DE L'ORDINATION

DANS LA CATHÉDRALE DE CHARTRES.

Les cloches s'ébranlent au sommet des tours; le majestueux bourdon gronde et porte au loin ses puissantes résonnances, et les échos, pour lui répondre, semblent répéter dans les airs : Alleluia! Habitants de la maison lévitique, elle a retenti dans vos cellules cette large harmonie, et chaque note disait à votre cœur : tremble et réjouis-toi. Tremble, comme il arrive presque toujours à ces heures où la vie doit changer d'aspect, où l'avenir est sur le point de montrer ses horizons nouveaux que ne quittera plus le regard. Mais

pourquoi trembler? non, réjouis-toi; car en vain l'horizon qui va fixer tes yeux porte-t-il des nuages, comme tous ceux d'ici-bas; j'y vois briller l'étoile de l'espérance, l'étoile du bonheur; Alleluia!

Les héros de la fête ont laissé leur solitude et, précédant l'Évêque consécrateur, ils arrivent aux portes de la grande basilique. Eglise de Chartres, ouvre-toi devant les futurs ministres de tels autels; les orgues mélodieuses vont être les interprètes de ta joie : qu'ils sont beaux leurs chants d'allégresse! Notre-Dame bénit à son passage cette jeunesse recueillie défilant près de sa colonne, et elle inspire à tous l'abandon entre les mains d'un Dieu; Alleluia!

La messe commence et avec elle l'ordination; doubles rites, doubles prières qu'on pourrait appeler les pierres précieuses de la liturgie. L'esprit vraiment chrétien est tenu en haleine dès le début de ces grandes cérémonies destinées à renouveler d'une certaine manière le miracle du Thabor. Oui, une transfiguration multiple va s'accomplir avec la grâce du Seigneur par l'intermédiaire de son Pontife. Les anciens du sacerdoce sont là comme Moïse et Élie sur la montagne, et le peuple regarde, dompté par un sentiment indéfinissable, comme les trois apôtres ravis en extase à la vue du Messie glorifié! Déjà les ordinands, nouveaux venus dans le sanctuaire, ont fait leur acte de renonciation aux vanités du siècle; la couronne ou tonsure est sur leur tête comme un signe de pénitence et d'abnégation, et leur tunique de lin figure l'innocence. Heureux de sentir les premiers liens qui les attachent à l'Eglise, ils s'écrient : « *Conserva me, Domine..... Dominus pars hæreditatis meæ;* Conservez-moi, Seigneur..... Le Seigneur est la portion de mon héritage; » Alleluia!

Déjà un tintement de clochette, plusieurs fois répété, éveille notre attention sur les *portiers* du temple. On les voit chacun à leur tour ouvrir une porte du grand-chœur et sonner à leur entrée; ils prennent possession d'une charge facile à comprendre pour les âmes de foi. Les serviteurs laïques des églises se souviendront en ce moment que leurs plus humbles occupations, dignes des anges, devraient être le privilége des enfants de la famille de Lévi et pourraient être enviées des rois de la terre. — Ce n'est pas tout, clercs pieux; touchez ce livre qu'on vous présente, et soyez admis à la faveur d'élever la voix en qualité de *lecteur* ou de chantre dans les assemblées chrétiennes. — Eh! quoi, l'enfer frémit de rage; comme le superbe Goliath devant la jeunesse de David, Satan vous défiait d'arrêter son action destructive sur le monde, et voilà que soudain la puissance est dans vos mains timides; une voix vous a dit : « l'enfer cédera à votre parole, vous êtes *exorcistes,* et » en mon nom vous chasserez les démons. » — Ce n'est pas tout encore; les mêmes ordinands franchissent un dégré plus élevé dans l'échelle mystérieuse des dignités saintes: ils sont *acolythes.* A eux reviendra l'honneur de présenter le vin et l'eau pour la cène eucharistique, de porter le flambeau dans les solennités, enfin de remplir avec un droit véritable les fonctions d'Eliacin. Lévites, réjouissez-vous; la chaîne d'or qui vous unissait à Dieu s'est enrichie en un instant de quatre anneaux précieux : Alleluia!

Maintenant quel spectacle s'annonce? Voyez ces autres élus vêtus

de l'aube et tenant sur leur bras les insignes de la dignité qui les attend; la pâleur est sur leur front : c'est l'indice d'une émotion impossible à rendre dans le langage humain. On expliquera plus facilement ces pleurs de mères qui les contemplent et semblent se dire : « Celui que j'aime ne sera bientôt plus à moi, il se donne au » Seigneur. Fils bien cher, consolation de ma vie, si j'écoutais le cri de » la nature, ton sacrifice m'effraierait moins que le mien.» Il a été prononcé par le Pontife, ce mot sans appel : *Hùc accedite!* Si vous avez réfléchi sur toutes vos obligations, si vous espérez que votre résolution sera sans repentir, *avancez*. Et tous d'un même élan font le pas décisif vers l'autel. Leur visage s'illumine; ils brûlent de faire davantage. Aussi, à peine le signal « *Procumbant omnes* » est-il donné que, réunis à leurs frères enrôlés dans les ordres majeurs, ils se jettent la face contre terre pour y demeurer dans l'attitude de la mort... Au même instant, un frisson universel a parcouru l'assemblée, et l'assemblée tombe à genoux... Scène sublime! Anges du ciel, révélez-nous quelque chose des pensées qui traversent leur esprit, des consolations qui inondent leur âme, des promesses magnifiques qui passent sur leurs lèvres, des larmes qui mouillent leurs paupières... Les litanies des Saints sont achevées : elles se relèvent, les victimes du divin amour, et elles se doutent à peine que leur générosité apparaît, au milieu du siècle, comme une noble protestation devant l'abaissement de tant de cœurs incapables d'aider en eux le triomphe de la grâce sur la chair et le sang, comme un prodige inexplicable aux yeux du lâche soldat que le sensualisme a poussé loin du drapeau de Jésus-Christ. Ils sont debout et prient, les heureux sous-diacres; prions et réjouissons-nous avec eux pendant qu'ils vont chercher la belle parure de ministres du Seigneur : Alleluia!

Comment achever un tableau trop au-dessus de notre faiblesse? Les principaux traits y manquent encore, et nous serions tenté de laisser un pinceau inhabile. Les Diacres, après que l'Esprit-Saint, appelé par le Pontife, est venu leur communiquer ses dons et surtout celui de la force, reçoivent l'étole, emblême des travaux qu'ils partageront désormais avec le prêtre; la dalmatique de justice les couvre comme une égide tutélaire; puis, la main sur le livre des évangiles, ils sont autorisés à lire et à expliquer les divines écritures au peuple. Maintenant, nouveaux Étiennes, nouveaux Laurents, vous monterez au second dégré de l'autel, et, devenus les coopérateurs des sacrés mystères, vous vous réjouirez tout en vous humiliant sous le faix d'un honneur si redoutable parce qu'il est si saint : Alleluia!

Elle a donc sonné l'heure fortunée, principal objet de notre attente! L'Évêque, arrivé à l'offertoire, se détourne vers l'assistance, et nous voyons s'agenouiller à ses pieds ces hommes si jeunes encore qu'on nommera tout-à-l'heure des vieillards. Qu'il y aurait à dire sur les faits dont nous allons être témoins! Le Pontife et à sa suite cette légion de prêtres allant avec une émotion visible poser les mains sur la tête des aspirants au sacerdoce, parmi lesquels ils comptent des parents, des élèves, des amis, mais qui tous vont

devenir leurs frères; l'imposition de la chasuble, symbole du fardeau si doux, quoique inséparable de la croix, qu'on appelle le joug du Seigneur; les vœux ardents du monde catholique tout entier s'associant par la pensée au chant du *Veni Creator;* l'effusion de l'huile sanctifiante sur ces doigts désignés entre les autres pour toucher le corps adorable de l'Homme-Dieu; la réception du pouvoir de célébrer; puis vers la fin de la messe, le rite particulier relatif au droit d'absoudre; le baiser de paix et la promesse d'obéissance; autant de détails merveilleux dont la vue surprend la curiosité, excite la foi, exalte l'âme, attendrit le cœur! Ils sont prêtres... Vous les avez entendus articuler en même temps que l'évêque les paroles de la consécration, *hoc est corpus meum,* ainsi que les prières du sacrifice. Ils sont prêtres! Dieu compte sur eux pour sa gloire, les Anges pour leur joie, l'Église pour son édification, les vivants pour leur soutien, les morts pour leur soulagement, et leur titre leur donne droit pour eux-mêmes à toute sorte de biens... Alleluia! Alleluia!

Voûtes de la basilique, murailles du palais de Jésus-Christ, tressaillez aux sons de l'orgue qui traduit notre enthousiasme et chante avec nous *Te Deum laudamus.* Oui, à vous, Seigneur, louange et remercîments, l'Église ne périra pas, voilà des prêtres pour bénir consacrer et sanctifier! Mais louange à vous aussi, Notre-Dame de Chartres! Nous allons vous invoquer auprès de votre colonne séculaire; ces prêtres sont vos enfants, reine du ciel, et leur élévation cause votre joie : *Regina cœli, lætare.* Chacun d'eux s'empressera de vous offrir les prémices de son sacerdoce en célébrant sur votre autel de la crypte le sacrifice auguste. Patronne du diocèse, priez pour eux; priez pour tout votre clergé, si joyeux de vous servir : *Ora pro nobis Deum!* Alleluia!

L'abbé GOUSSARD.

FAVEUR ACCORDÉE PAR LE PAPE A UN SOLDAT FRANÇAIS.

Un ecclésiastique digne de foi nous racontait, il y a quelques jours, comment un soldat français, en garnison à Rome, obtint du souverain Pontife des indulgences pour sa famille. Il venait de recueillir, de la bouche du soldat lui-même, ce trait charmant encore inédit. Le bon militaire s'était présenté plusieurs fois et toujours sans succès; le Saint-Père n'avait jamais ni plume ni encre. Enfin un jour, il met dans son schako une plume et un encrier, et marche au pas accéléré vers le Vatican, bien décidé à avoir cette fois ses indulgences, coûte que coûte. Il arrive aux pieds de Sa Sainteté; même réception d'abord que par le passé. — Je n'ai pas de plume. — Voilà, très-saint Père! — Je n'ai pas d'encre. — Voilà, très-saint Père! — Je n'ai pas de table. — Le soldat reste muet... puis se ravisant, — Sur mon schako, très-saint Père! — Le souverain Pontife sourit de tant d'à-propos, — Eh bien! lui dit-il, en le tutoyant, approche-toi de la fenêtre. Le soldat s'approcha de la fenêtre. — Mets-toi à genoux. Le soldat mit *genou terre.* — Mets ton schako. Le soldat se coiffa et le saint Père lui signa sur la tête une concession d'indulgences *in articulo mortis* pour lui et pour toute sa famille.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le mois de Mai a suivi son cours avec le même mouvement religieux que les années précédentes pour ce qui concerne le pélerinage. Sans cesse de nouvelles figures passent et repassent : d'où viennent ces étrangers? Est-ce de l'Orient ou de l'Occident, du Midi ou du Septentrion? Ce qu'il nous suffit de savoir, c'est que beaucoup d'entre eux sont plus que des touristes, sont de vrais pélerins; leur tenue exceptionnelle et leur longue station devant les statues vénérées nous rendent ce témoignage. Le jeudi 19 mai, ce n'était pas seulement des personnes isolées, mais deux véritables caravanes qui venaient visiter Notre-Dame de Chartres.

Vers neuf heures du matin, se présentait le pensionnat de l'Immaculée de Nogent-le-Roi, dirigé par la sœur Saint-Paul et plusieurs religieuses appartenant comme elles à la communauté de Saint-Paul de Chartres. Les nombreuses élèves de ce beau pensionnat avaient demandé la grâce de venir prier dans la grande église, Celle qu'on sait si bien leur faire aimer. Comment ne pas se prêter à leurs instances? Maîtresses et jeunes filles se mirent donc en route. A leur arrivée le premier acte de dévotion devait être et fut en effet l'assistance à la messe dans l'église sous-terre; plus tard, on les vit se réunir et chanter un cantique devant Notre-Dame du Pilier. M. l'abbé C. Lemoine, ancien vicaire de Nogent-le-Roi, leur adressa en cette occasion quelques mots appropriés à leurs sentiments. Enfin la journée se termina par l'exercice du mois de Marie, à la communauté de Saint-Paul qui avait traité comme siennes ces cinquante enfants, en leur donnant la plus aimable hospitalité.

— Le même jour, à 11 heures, les jeunes gens du cercle catholique du Luxembourg arrivaient de Paris avec M. Bluze, leur président, et un prêtre qui devait célébrer pour eux les saints mystères à l'autel principal de la crypte. Cette messe fut servie par d'entre eux, nous tenons à constater ce petit détail de quelque valeur à notre point de vue, et solennisée par des chants qu'ils avaient préparés pour la circonstance. Plusieurs membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Chartres étaient là pour témoigner leur sympathie à ces jeunes gens modèles. Cette visite était de nature à plaire aux membres du cercle catholique qui se forme actuellement dans notre ville.

— Nous ne devons pas omettre un double fait bien propre à édifier. Il y a une quinzaine, le curé d'une paroisse située à plusieurs lieues de Chartres amenait à la cathédrale plusieurs enfants de la première communion. Il voulait les mettre sous la protection de Marie, et l'acte de consécration fut prononcé après sa messe devant la Vierge de sous-terre. Peu de temps après son exemple était suivi par un autre de ses confrères.

FAITS RELIGIEUX.

Parmi les morts subites qui arrivent si fréquemment en ce moment dans la malheureuse Italie, à la suite d'actes sacriléges, nous citerons celle d'un certain O., de Salerne, rapportée par *la vera buona Novella*. Ce malheureux avait osé le matin insulter le très-saint Sacrement que l'on portait à un malade, et voilà que le soir, tandis que la société des Italianissimes, dont il faisait partie, se promenait dans un jardin, il perdit l'équilibre, tomba et se tua sur le coup.

— Les grandes démonstrations religieuses deviennent assez fréquentes depuis quelque temps. Nous avons eu en avril les belles fêtes du Puy, celles de Dax, en l'honneur de Saint-Vincent-de-Paul; dans le mois de mai, à Valenciennes, la consécration et l'inauguration de l'église de Notre-Dame du Saint-Cordon; à Orléans, la célébration du 435e anniversaire de sa délivrance par Jeanne-d'Arc. Quelques mots seulement sur ces deux fêtes qui ont eu de nombreux et d'illustres témoins.

Voici d'abord le fait légendaire auquel se rattache le vocable de *Notre-Dame du Saint-Cordon*. C'était en 1008. La peste faisait d'immenses ravages dans la ville de Valenciennes, et tous les remèdes étaient impuissants à ralentir la marche de l'impitoyable fléau, lorsqu'un pieux ermite, auquel la sainte Vierge était apparue, fit dire au comte Baudouin et aux bourgeois qu'ils eussent à jeûner et à se tenir en oraison le 7 septembre, veille de la Nativité de Marie. Or cette même nuit, au moment où tous veillaient et priaient sur les murailles, on vit la Mère de Dieu, revêtue de gloire et suivie d'un nombreux cortége d'anges et de bienheureux, environner la ville d'un certain filet; le lendemain, d'après les injonctions de l'ermite, ces bons habitants renouvelèrent leurs prières et firent une procession à l'entour de leur cité, suivant la route que le filet ou cordon avait marquée. A partir de ce moment, la peste s'éteignit sensiblement; on déposa ensuite le précieux lacet dans une châsse magnifique qui chaque année, le 8 septembre, était portée à la procession commémorative de cette protection miraculeuse, par les confrères du Saint-Cordon. La nouvelle église qui vient d'être bâtie, pour remplacer le bâtiment informe qui en tenait lieu depuis le concordat, comptera parmi les plus beaux monuments du département du Nord. Parmi les autorités civiles et militaires qui assistaient à la messe pontificale, célébrée par Mgr l'archevêque de Cambrai, on remarquait le maréchal Forey. L'illustre guerrier avait voulu, ainsi que l'a fait entendre du haut de la chaire le R. P. Corail, jésuite de Toulouse, donner à Notre-Dame du Saint-Cordon quelques *trophées de Puebla* et quelques *guirlandes de Mexico*.

La fête d'Orléans ajoutait cette année à son objet ordinaire l'installation du service des eaux. C'est une heure après les cérémonies religieuses, qu'en présence de Mgr Dupanloup, du préfet, du maire et d'une foule immense accourue sur la place pour jouir de ce

spectacle, qu'un jet d'eau a jailli triomphalement de la fontaine élevée en face du parvis de la cathédrale. L'éminent prélat a béni ensuite solennellement cet utile et beau monument. Le soir, à l'heure à laquelle Jeanne-d'Arc entra dans la ville en emportant le fort des Tourelles (3 mars 1429), un feu d'artifice a été tiré sur l'emplacement de ce fort, et un cortége aux flambeaux, avec musique et tambours, a parcouru les rues toutes éclatantes de gaz et d'illuminations à *giorno*.

— Le 28 avril dernier, une jeune enfant devait faire sa première communion. Son père, écrivain aussi remarquable par sa foi que par ses talents, lui offrit au matin de ce grand jour, les vers suivants imprimés sur une pieuse image :

« Ma fille, ouvre ton âme et prends le pain de vie,
» En toi Jésus s'incarne et ton ange t'envie;
» Garde tous les parfums du plus beau de tes jours;
» Appelle avec amour ces visites du maître,
» C'est l'avant-goût du ciel, car le ciel ne peut être
» Qu'une communion qui doit durer toujours. »

— Une cérémonie des plus touchantes a eu lieu au mois d'avril dernier dans l'église de Fayence (Var). Un jeune chinois, emmené en France par un officier qui lui avait sauvé la vie lors de la prise de Nekio (province de Shang-Haï), par notre armée, recevait les sacrements de Baptême et d'Eucharistie. Le baptême des catéchumènes ne diffère en rien, comme on le sait, de celui des nouveaux-nés, seulement les cérémonies sont plus longues et plus multipliées. Rien n'est plus émouvant que le moment où le catéchumène faisant, apès les exorcismes, quelques pas dans le temple, s'agenouille pour réciter le Symbole des Apôtres à haute et intelligible voix, et reste un moment prosterné la face contre terre, avant d'être conduit processionnellement aux fonts baptismaux, pour laisser couler l'eau sainte sur sa tête; aussi l'émotion devint générale en cet instant si décisif pour le jeune *Ao-Tao-ta-fin* qui reçut au baptême les noms de Charles-Eugène; elle ne fut pas moins vive quand, conduit par le respectable curé doyen de Fayence, il s'approcha du saint autel pour y faire sa première communion; son visage si doux et si expressif était inondé de douces larmes, et l'on se rappelait avec édification cette exclamation sortie de ses lèvres en entendant le saint prêtre qui l'instruisait, lui parler des merveilles de l'Eucharistie. — Comment les chrétiens ne communient-ils pas plus souvent? — Cependant depuis cette époque les regrets de la patrie absente s'éveillent chaque jour davantage dans le cœur de Charles-Eugène, qui n'a plus qu'un seul désir, celui de se faire prêtre pour aller évangéliser les vastes provinces de l'empire de la Chine, et contribuer à la conversion de ses parents. Afin que ce zélé néophyte puisse être à même d'atteindre ce double but, on travaille à le faire admettre dans un des séminaires fondés exprès pour préparer les jeunes lévites à l'apostolat des missions étrangères.

— La dévotion du mois de Marie a pris cette année une extension et une généralité encore plus grandes que par le passé, elle est si sympathique et si féconde en fruits de salut que la plupart des pasteurs si zélés de la capitale, afin de faciliter à toutes les classes de leurs paroissiens la possibilité d'y assister, avaient fixé deux heures différentes de la journée et du soir pour ces pieux exercices. Ainsi, pour nous restreindre dans nos citations, à Sainte-Clotilde, à la Madeleine, ils avaient lieu à neuf heures du matin et à huit heures et demie du soir; la parole de Dieu avait la plus large part dans ces touchantes réunions. C'est que si la parole est l'arme la plus dangereuse dont puisse se servir l'esprit du mal pour arriver à ses coupables fins, elle est aussi celle par laquelle il faut le combattre, dévoiler ses ruses infernales et en empêcher les déplorables effets...

Nous n'avons pas nommé le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires parce qu'on peut dire qu'il s'y fait un mois de Marie perpétuel. Néanmoins, en ces jours bénis, sa statue, qui semblait sortir d'un buisson lumineux et doré, apparaissait encore plus radieuse et plus belle. Le dimanche de la Pentecôte, la tête virginale de Notre-Dame-des-Victoires et celle de son divin enfant portaient la couronne donnée par le souverain Pontife. Les pélerins accouraient en foule à ses pieds pour contempler de plus près ce précieux ornement, et puis d'ailleurs, comment la confiance en la puissante médiation de Marie ne prendrait-elle pas un caractère illimité en présence de cette multitude d'*ex-voto* qui en sont un magnifique témoignage? Les grâces obtenues se multiplient à tel point, qu'il serait difficile d'en rappeler le nombre. Quelques unes cependant revêtent certains caractères plus apparents qui leur donnent une grande publicité... Ainsi, dans le commencement de Mai, il n'était question que de la guérison complète instantanée d'une jeune paralytique qui, au sortir de la sainte messe, avait pu elle-même écrire, disait-on, le récit de cette merveille. Maintenant peut-être on n'en parle plus parce que des faveurs plus récentes ont succédé à celle-là... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à Notre-Dame-des-Victoires on est réellement sous le charme de l'aimable souveraine du lieu vénéré. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque l'affluence et la piété des pélerins ne peuvent s'expliquer ni par la beauté et les majestueuses proportions du vaisseau sacré, ni même par la solennité particulière des offices. Non, rien de tout cela; seulement on se sent là dans la maison de sa *mère,* on chante en *famille* ses louanges, on prie les uns pour les autres, et l'on éprouve au fond de son cœur une de ces joies qui n'a pas de nom dans le langage de la terre, parce qu'aucun sentiment humain ne l'a fait naître ni ne tend à l'augmenter!...

— La cathédrale de Northampton a été consacrée le 28 avril dernier par le cardinal Wiseman. Sept évêques, un abbé mitré, deux prélats romains, le Chapitre de la cathédrale, environ soixante prêtres, des religieux des divers ordres assistaient à cette imposante cérémonie qui avait attiré une foule de peuple, catholiques et protestants.

L'éminent Cardinal avait pris pour texte de son discours : *Dieu est amour!* et il en tira une éloquente démonstration de la divinité du Messie contre les impiétés des Strauss et des Renan, en prouvant que Jésus-Christ est le seul homme qui soit aimé dix-huit siècles après sa mort. « Moïse, Alexandre, César, Mahomet, ont pu être aimés pendant leur vie, mais quels sont ceux qui, maintenant, affronteraient les périls, les tortures, les humiliations, la mort, parce qu'ils les aiment! Jésus-Christ seul est l'objet d'un amour plus fort que la mort, et ce phénomène unique ne s'explique que si Jésus-Christ est Dieu. »

— Il résulte du rapport général de l'Œuvre des Tabernacles, que 540 paroisses pauvres ont été l'objet de sa sollicitude. Le total des dépenses et des recettes s'est élevé à 41,725 fr. 25 c., mais on évalue à 77,676 fr. la valeur des objets distribués.

— Le zélé directeur de l'archiconfrérie de Saint-Joseph de Beauvais a écrit une lettre circulaire à ses associés dans laquelle il énumère les différentes associations affiliées à celle de Beauvais et dont le chiffre s'est élevé déjà à 136, réunissant entre elles 30.000 membres. Il sollicite les prières de tous les serviteurs de Saint-Joseph pour obtenir une guérison miraculeuse à laquelle il semble attacher un grand prix, et sollicite encore la générosité de tous ceux qui portent le beau nom de Joseph ou de Joséphine pour achever des vitraux de la chapelle construite à Beauvais en l'honneur du père adoptif de l'enfant Jésus.

— On a reçu, à Paray-le-Monial, le décret signé de Pie IX, le 24 avril dernier, de la béatification de la bienheureuse Marie Alacoque, religieuse de l'ordre de la Visitation, inspirée de Dieu pour propager la dévotion au sacré Cœur de Jésus.

— C'est le 31 mai qu'aura lieu à Marseille la consécration de Notre-Dame de la Garde qui ne doit, dit-on, le céder en solennité qu'aux fêtes qui ont eu lieu à Rome, lors de la canonisation des martyrs japonais.

AVIS.

Les prêtres de la Maîtrise, chargés du pélerinage de Notre-Dame de Chartres, ont le pouvoir d'indulgencier les croix, les médailles et les chapelets, les rosaires de Saint-Dominique, les croix et médailles de Saint-Benoît, la couronne ou petit chapelet de l'Immaculée Conception. Ils ont aussi le pouvoir de donner le scapulaire du Mont-Carmel et le scapulaire bleu ou de l'Immaculée-Conception. Enfin, ils ont le pouvoir d'ériger le chemin de la croix et d'appliquer aux croix ordinaires les indulgences du chemin de la croix.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.

7e NUMÉRO. JUILLET 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT PIERRE.

L'an 41 de Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Claude (1), entrait à Rome un étranger d'un extérieur humble et pauvre. Ses souliers étaient tout couverts de la poussière du chemin ; il tenait en main le bâton du voyageur et paraissait indifférent aux merveilles que déployait à ses yeux la ville des Césars. A voir sa tête chauve, son large front tout imprimé de rides profondes, ses joues caves sur lesquelles étaient gravés de larges sillons, on pouvait comprendre que cette vie, qui penchait déjà vers son déclin, avait été fortement labourée par la douleur. Mais nul n'aurait pu soupçonner que cet inconnu venait pour attaquer et détruire les superstitions du paganisme armées de toutes les forces de l'empire, réduire en poudre ce colosse aux pieds d'argile, et jeter les bases d'un immortel royaume qui reconnaîtrait pour maître un crucifié divin.

Cependant, tel était le plan de cet homme obscur et si simple que si on lui avait demandé son origine, son nom, son état, son histoire enfin, il aurait répondu : « Je suis né à Bethsaïde, petite ville située sur les bords d'un lac de Galilée. Je m'appelais Simon, mais le Seigneur Jésus changea mon nom en celui de Pierre.

(1) Certains historiens font venir saint Pierre à Rome un an plus tôt, sous Caligula.

» Il me fit pêcheur d'hommes et me choisit pour être le chef de l'Église qu'il venait fonder dans des pensées de miséricorde et d'amour. Je m'attachai à sa suite et vis de mes yeux les nombreux miracles qui étaient la magnifique sanction de sa parole adorable.

» Je fus l'un des témoins de sa glorieuse transfiguration et de ses suprêmes défaillances au jardin de Gethsémani. Je tirai pour le défendre contre une troupe homicide un glaive impuissant (1), et le renonçai lâchement à la voix d'une servante. Mais un regard de ce maître divin me fit comprendre l'étendue de mon crime. Je m'éloignai et me mis à pleurer!... Cependant, redoutant ma faiblesse, je laissai mon Sauveur gravir sans moi la montagne des suppliciés; mais mon cœur, plus encore que les ténèbres qui couvrirent la terre, m'avertit du moment de sa mort. Après sa triomphante résurrection, l'Homme-Dieu daigna m'apparaître dans toute la splendeur de son humanité glorifiée. Il me fit expier par une triple protestation d'amour mon triple renoncement, et m'investit de la dignité sans égale de *pasteur* des pasteurs. Ainsi revêtu du vicariat suprême de la lumière et de l'amour, je présidai, après la glorieuse ascension du Seigneur, l'auguste assemblée du cénacle, où la place laissée libre par le traître Judas fut remplie par Mathias.

» La miraculeuse diffusion du Saint-Esprit dans nos âmes, le jour de la Pentecôte, me remplit d'une force surnaturelle, et je prêchai alors sans crainte, aux Juifs accourus au bruit de ce prodige, Jésus crucifié et Jésus ressuscité.

» Trois mille Juifs se convertirent à ma parole et la guérison éclatante des boiteux de la belle porte du temple acheva de porter le trouble parmi les prêtres et les membres du Sanhédrin. Jean et moi nous fûmes amenés devant eux; mais comme ils nous défendaient avec menace d'enseigner au nom de Jésus, je leur jetai ce NON POSSUMUS contre lequel ils demeurèrent impuissants. La conversion du centurion Corneille fut les prémices de celle des Gentils qui, à partir de ce moment, entrèrent en grand nombre dans la bergerie du Christ. Investi du don des miracles, je les semai sous mes pas; je fondai l'église d'Antioche où, pour la

(1) Le ministère de rigueur est aboli, dit M. Veuillot (Histoire de Jésus-Christ, p. 430); la miséricorde règne. Pierre sera le grand ministre de la miséricorde. Néanmoins il garde le glaive. Il lui est commandé de le remettre au fourreau, non pas de le jeter. Avec ce glaive il coupe ce qui ne veut pas être délié, il retranche ce qui veut demeurer après s'être désuni. Et ceux que Pierre a frappés de ce glaive, Jésus ne les ressuscite pas.

première fois, les fidèles prirent le nom de Chrétiens, et parcourus en vainqueur des âmes la Syrie, la Judée et les pays circonvoisins.

» Puis, comme dans le partage que moi et les apôtres, mes frères, avions fait du monde pour l'évangéliser, Rome était le lieu où je devais établir le siége de l'Église universelle, prenant la houlette du pasteur, je suis venu dans cette *Babylone* (1) où l'or, la volupté, l'ambition, l'orgueil, ont des autels, pour y prêcher un Dieu naissant d'une humble Vierge dans une étable, vivant dans l'obscurité et mourant sur une croix!... — O Pierre! ta mission sans doute est sublime, mais comment pourras-tu l'accomplir? Tu n'as pour toi ni la parole, ni la science, ni le glaive; tu ne parles que de pauvreté, de souffrance, d'ignominie, et tu veux être écouté par un monde corrompu, qui ne vit que d'or, d'honneurs, de plaisirs! Laisse-moi te le dire, malgré ton apparente sagesse, tu n'es qu'un insensé... »

Mais quelle merveilleuse vision vient s'offrir tout-à-coup à mes regards étonnés, les siècles en se succédant se déroulent devant moi ; je vois Pierre ou ses successeurs, le nom seul est changé, qui conduit d'une main sûre et ferme, non plus une petite barque de pêcheur, mais le vaisseau de l'Église de Jésus-Christ. Les tempêtes viennent, il est vrai, l'assaillir; toutefois, bien loin de lui nuire, elles le protégent par les naufrages qu'elles multiplient et les destructions qu'elles accumulent en voulant le submerger.

Ainsi, toujours conduit par le pilote inspiré, ce vaisseau, ou plutôt cette arche symbolique, s'avance sur l'Océan des âges, projetant des flots de lumière jusque sur les plages les plus lointaines, sans s'inquiéter des menaces et des injures que lui jettent ses ennemis. — Eh bien! cette vision si belle, tout chrétien, tout homme peut en jouir, car elle est une de ces réalités grandioses que l'Eglise catholique offre à la foi et à l'amour de ses enfants.

Maintenant que nous l'avons contemplée avec respect et bonheur, retournons dans la capitale du monde païen où nous avons laissé le prince des apôtres, venant, fort des promesses divines, commencer cet épiscopat de vingt-cinq années, qu'il couronnera par un glorieux martyre.

Après avoir converti à Rome même, un assez grand nombre de Juifs et de Gentils, Pierre revient en Orient et se rend à Jérusalem, où Hérode Agrippa le fait jeter en prison, enchaîné entre

(1) Saint Pierre donne ce nom à Rome dans une de ses épîtres.

deux soldats. Pendant la nuit, un ange l'éveille, brise ses liens et lui dit : *Suivez-moi*. L'apôtre prisonnier croit que c'est un rêve, mais non, ce n'était pas un rêve; l'histoire des papes commençait!

L'apôtre profite de la liberté qui vient de lui être si miraculeusement rendue, pour fonder en Asie de nouvelles églises, il revient ensuite à Rome et adresse aux Juifs convertis sa première épître (1), qui est empreinte de cette véhémence et de cette majesté qui caractérisent admirablement le génie du prince des apôtres. Forcé de repasser en Orient, il préside l'an 51 le concile de Jérusalem, et retourne enfin une troisième fois à Rome où il change en église la maison du sénateur Pudens, converti à la foi de Jésus-Christ. Dans sa sollicitude pastorale, le prince des apôtres envoie dans les Gaules une phalange de pieux missionnaires et parcourt l'Italie, annonçant en tous lieux la bonne nouvelle du salut. Rentré dans Rome, il y rencontre un certain magicien nommé Simon, qui naguère avait voulu bassement acheter de lui le pouvoir de communiquer le saint Esprit. Cet homme vil, voulant se faire passer pour Dieu, promet à l'empereur Néron et au peuple de s'élever dans les airs. Le jour est pris pour cette ascension (criminelle contrefaçon de celle du Sauveur), et l'imposteur, porté invisiblement par le démon, parvient à s'élever à une certaine hauteur : la foule crie déjà au prodige; mais saint Pierre et saint Paul adressent au Seigneur des prières ferventes, et aussitôt le malheureux Simon tombe lourdement sur le pavé, se brise une jambe et meurt peu de jours après dans la rage et le désespoir.

L'empereur, déjà irrité contre les Chrétiens, ne peut plus contenir sa colère, et le sang des disciples du Christ recommence à couler à grands flots. Alors les fidèles conjurent leur chef bien-aimé de prendre la fuite, et lui, cédant à leurs instances, se dirige pendant la nuit vers une porte de la ville; mais tout-à-coup Jésus-Christ lui apparaît. « — Où allez-vous, Seigneur, lui demande l'apôtre? — Je vais à Rome, lui répond le Sauveur, pour y être crucifié de nouveau. » Pierre comprend aussitôt le sens de ces paroles, il revient sur ses pas; des satellites de Néron l'aperçoivent, se saisissent de lui et le conduisent enchaîné dans la prison Mamertine, où saint Paul l'a déjà devancé. Jusque

(1) La deuxième, que l'on peut regarder comme son testament spirituel, peu de temps avant sa mort.

dans les fers les deux apôtres conservent la noble liberté de la parole, et à leur voix saintement persuasive, leurs geôliers et quarante-sept de leurs compagnons renoncent à l'idolâtrie et demandent le baptême. Mais dans ce cachot taillé dans le roc, où trouver l'eau de la régénération? Tout est possible à la prière; les apôtres invoquent le ciel : aussitôt une source jaillissante s'élève du milieu de ce tombeau de ténèbres et de glace, et les catéchumènes de la prison Mamertine sont transformés en fervents chrétiens.

Cependant le moment du triomphe, c'est-à-dire de la mort, approche pour nos deux Apôtres; l'an 66 de Jésus-Christ, ils sont conduits au supplice et, après s'être donné le baiser de paix, ils se séparent pour se retrouver bientôt dans le séjour de la gloire et de l'éternel bonheur. Pierre gravit avec joie la montagne du Vatican où il meurt crucifié la tête en bas. — Rome eut ainsi le second calvaire et la seconde croix!

Sur cette montagne du Vatican, où s'étendait un jardin de Néron, s'élève aujourd'hui la basilique dédiée au prince des Apôtres. Là réside, après dix-huit siècles révolus, son 254e successeur : réalisation éclatante de cette promesse du Sauveur : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle!*

Un humble servant de Marie.

LA BIBLIOTHÈQUE DE MON PÈRE.

Un ami nous fit un jour une confidence dont les détails principaux furent stéréotypés dans notre mémoire. Avec son agrément, nous allons reproduire ici sa narration aussi fidèlement que possible, sans pourtant garantir l'identité de la forme. Notre but ne peut être autre que celui de notre ami : c'est de donner l'éveil à quelques esprits sur certain devoir de l'éducation; bien plus, c'est d'édifier en montrant l'itinéraire tracé par le doigt divin à un enfant qui devait marcher vers le sacerdoce. Ce renseignement compris, le personnage en question commence :

« Les purs souvenirs du premier âge demeurent gravés au fond de l'âme comme sur l'airain ; en vain les mille aventures dont se nuance notre vie semblent-elles menacer de la destruction ces primitives empreintes; elles ont marqué pour toujours. Mes plus chers souvenirs à moi, quand je reprends les premiers fils de ma propre histoire, se rattachent à une chose minime en apparence, et un seul mot les résume; ce mot, cette chose, c'est : la biblio-

thèque de mon père. Bibliothèque sans réputation dans le monde : tel est souvent le sort du mérite; j'en étudiai de bonne heure toutes les pages, toutes les lignes, et cela sans avoir besoin d'être un Pic de La Mirandole, je vous assure. Ordinairement le plein pouvoir laissé à la jeunesse sur les divers livres d'un homme fait est une grave imprudence; il n'y avait aucun danger pour moi; bien au contraire, comme vous en jugerez dans un instant.

J'avais quatre ou cinq ans ; une petite place m'attendait sur un petit banc à l'école de mon village ; j'y allai, un livre à la main : c'était un vrai bijou tiré de la collection des ouvrages de mon père. A cette époque, les maîtres de lecture n'avaient à suivre aucune consigne pour le choix de livres uniformes à distribuer aux élèves; chaque novice apportait dans sa gibecière une provision d'imprimés à déchiffrer, toujours bonne dès qu'elle était religieuse. Mon vade-mecum réunissait bien des charmes : c'était le *Recueil des épîtres et évangiles.* Faut-il ne pas lui avoir accordé alors le même degré d'estime qu'aujourd'hui! Je lui aurais ménagé sans doute plus longue et plus douce vie. Quoiqu'il en soit, grâce à lui, mon âme grandissait aux leçons de Notre-Seigneur et des Apôtres. J'étais mis en rapport continuel avec le divin Maitre; pouvait-on mieux répondre à ses désirs? « Laissez-venir à moi les petits enfants. » Une vérité palpable, c'est que, si les histoires ou anecdotes morales de commande maintenant à l'arrière-banc d'une école peuvent mener à Dieu par un bon chemin, avec les saints Livres on suit le plus court qui est la ligne droite. Habituez au lait sacré de la parole évangélique l'âme enfantine, si vous voulez qu'un jour on la dise fortement trempée; qu'elle en goûte la vraie et délectable saveur, plus tard elle ne se méprendra pas aux contrefaçons de cet aliment salutaire, telles qu'ont osé en fabriquer des falsificateurs de la science.

Je fis des progrès à la classe ; qui n'en fait pas avec le temps ? il y a des maîtres si habiles. Je pouvais déjà rivaliser avec des virtuoses dans l'art d'enfiler les syllabes et les mots: aussi, par décret de l'autorité paternelle, fus-je nommé à la maison lecteur ordinaire de la *Vie des Saints*, respectable maroquin de la bibliothèque de mon père. Que ne puis-je rendre ici l'intérêt qu'avaient pour moi un saint Antoine et sa grotte, un saint Alexis et son escalier, un saint Xavier et ses soupirs d'apôtre, un saint Louis de Gonzague et ses méditations auprès d'une tête de mort! Tout cela me faisait palpiter, je m'en souviens. Eh! rien d'étonnant dans ce travail intérieur de la foi : mes parents, qui écoutaient,

devaient le ressentir eux-mêmes. On sait la grâce attachée par Dieu aux lectures pieuses faites en commun ; mais pour un grand nombre, hélas ! cette habitude traditionnelle n'a-t-elle point fui bien loin derrière les eaux du Léthé avec les us et coutumes du moyen-âge? Malheur! mon ami, malheur! Un des plus gracieux tableaux de l'immortel Greuze, c'est celui qui représente le *Père de famille expliquant la bible à ses enfants.* Devant cette scène naïve, toutes les fibres sensibles sont atteintes, le sourire vient sur les lèvres et il est impossible de retenir cet aveu : « Ici règne la paix, la félicité. » Je dois le dire ; quand je vois ces jeunes garçons à figure expressive penchés sur les bras du vieillard et suivant le mouvement de son doigt sur les feuillets du Livre divin, je pense à mes *Évangiles* et à ma *Vie des Saints*, puis je remercie le peintre flamand d'avoir deviné le secret de la joie au foyer domestique, d'avoir si bien pris sur le fait un modèle d'éducation chrétienne.

Cette lecture était donc pour mon âme le mets quotidien du soir ; elle faisait diversion aux jouissances que me procurait un troisième livre de la fameuse bibliothèque : *L'Ange conducteur*. Oh ! si j'avais tant de sympathie pour mon ange conducteur, de son côté il s'occupait beaucoup de moi, c'est ma conviction. Au milieu de la plèbe écolière souvent déjà flétrie par le vice, ce compagnon fidèle payait largement mon amitié ; c'est lui, bien sûr, qui m'inspira des idées de vocation ecclésiastique et coordonna vers cette fin mes pensées et mes actes. La dévotion aux célestes esprits qui sans cesse gravissent et descendent pour nous l'échelle de Jacob a des douceurs ineffables et elle est une des plus sûres garanties de l'innocence.

N'allez pas croire toutefois que je passais toute la journée en prières. Non, mon ange conducteur ne pouvait me lancer sitôt en plein champ de la vie cénobitique. D'ailleurs, plaçant le presbytère ou quelque chose d'analogue au sommet de mes rêves, il me montrait bien des plateaux à franchir avant de toucher le haut de la montagne. Avant même de coiffer ma première calotte de latiniste, ne devais-je pas me débattre avec un Lhomond français, avec la *Civilité puérile et honnête* en caractères hiéroglyphiques, écrite sans doute par un de ces chevaliers d'autrefois qui ne savaient pas signer leur nom, enfin avec les *Fables* de La Fontaine, si amusantes pour le babouin, surtout celle intitulée : *l'Enfant et le Maître d'école*? Où me cherchera-t-on ces trois livres? Encore là-haut, entre l'âtre qui fume et le lambris qui s'affaisse,

pour parler poésie. Je pris goût à ce nouveau genre d'auteurs, je fus insatiable de tous ces feuillets ; ma famille peut attester que, selon le mot du fabuliste, j'étais devenu savant *jusques aux dents.*

Mais, me direz-vous, il ne manquait plus que les quatrains de Pibrac, si célèbres alors. — Oui, si célèbres, puisqu'on les a jugés dignes d'une traduction en grec et en latin. Eh bien ! chose étrange ! lisez sur le dos de ce volume mincet et rabougri que vous voyez là au rayon unique du meuble dépositaire de la science : *Quatrains de Pibrac !* Ces sentences exquises dont Dieu est le premier mot, je les comprenais un peu en français et je les lisais assidûment ; elles s'alliaient dans ma mémoire aux paroles de mon ange conducteur et, bon gré, mal gré, ce miel des célestes conseils et ce suc de sagesse au moins humaine devaient s'infiltrer par tous les pores de l'intelligence et faire du bien au cœur.

A votre tour d'aider l'accomplissement des desseins du Très-Haut sur mon avenir, instituteur du village ; voici une occasion, saisissez-la, vous aurez de nouveaux droits à ma reconnaissance. Nous sommes au jour des étrennes ! quelles jolies récompenses sur cette table carrée qui domine l'estrade ! des livres aussi grands que ma main pour les plus méritants ! Alors, même à une distribution solennelle des prix, un imberbe ne pouvait prétendre au privilége de l'in-8°; mais dans mon pays, mon pays ! le plus beau de la terre, les moindres opuscules destinés à la jeunesse pouvaient peser en fait d'idées autant que les trois cents pages adressées parfois aux lauréats en mathématiques ou en version grecque : soit dit sans blesser nos auteurs d'histoires imaginaires destinées à produire dans les jeunes cerveaux un bien qui ne l'est pas moins. Bref, je reçus mes étrennes, et un superbe in-32 satisfit surabondamment mes espérances ; c'était... riez, écoliers modernes, riez, parents sans foi, riez, vous pour qui le champ des belles fleurs de l'âge candide est un jardin fermé, c'était... une *Journée du Chrétien.*

Cher petit prix, que je t'aimai ! Mon ange conducteur devait avoir guidé la main du maître qui te livra à mes caresses. Tu m'as valu plus que mille amples volumes dorés, illustrés, enluminés, plus que tous ces écrins sans perles vantés par les catalogues, plus que tous les trésors du monde ! — Et comment cela ? — Comment ? Je suis prêtre, c'est toute ma réponse, que j'expliquerai pourtant. Ce livre ne me quitta plus, c'était mon prix ! Ce livre parlait de la Sainte Vierge et développait en moi des senti-

ments qui ne demandaient qu'à s'épanouir. Pour mieux obéir aux inspirations dont il était la source, je grimpai un beau matin là-haut, vous devinez, toujours au lieu où se dressaient les médiums de mon savoir. Un *Petit office de la Sainte Vierge* y fermait, avec le *Catéchisme* et l'*Eucologe,* la série des ouvrages à porter sur l'inventaire de la maison. Ce petit office, je ne manquai plus guère de le réciter jusqu'à mon départ du pays : cause majeure, je n'en doute plus, des faveurs de Marie à mon égard. Promenades solitaires sur les sentiers du jardin, l'invocation répétée du doux nom de ma Mère du ciel vous sanctifiait et j'étais heureux.

Ce n'est pas tout; ma *Journée du Chrétien* enseignait une prière à faire pendant trente jours pour la demande d'une grâce spéciale. Je l'avais avisée; il fallait se mettre à l'œuvre. Chaque jour, agenouillé dans le coin de ma chambre ou au-dehors, sous un berceau de vigne, je prononçais lentement cette prière sans que mes parents fussent initiés à mon dessein. Je finis par le révéler à ma mère; une mère doit avoir tous les secrets de ses enfants! Mes impressions, plus fortes encore que de coutume, m'avaient trahi auprès d'elle; émue de mes sanglots, elle me questionna sur le motif de mes larmes : « Je conjure le Seigneur, » lui dis-je, de m'obtenir les moyens d'être prêtre, mais je ne » serai peut-être pas exaucé. » Ma mère me quitta promptement; elle avait vu de trop près mes yeux et mon livre mouillés de pleurs, elle voulut me cacher les siennes : j'avais été compris. Dieu eut pitié de moi et de ma mère et j'ai été exaucé. Oui, je le répète, mes charmants volumes m'ont valu plus que tous les trésors du monde.

Un mauvais philosophe, à qui il arrivait de dire quelquefois des vérités, a laissé échapper quelque part cette sentence : *Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte pas au bien ?* A l'approche des distributions de prix, au moment où maîtres et parents s'agitent et cherchent des récompenses pour les futurs lauréats, je me rappelle la bibliothèque de mon père et le prix de mon école, puis je dis : « Quelle sorte de bonté peut avoir celui » qui ne songe pas avant tout aux intérêts spirituels des enfants » confiés à ses soins? »

L'abbé Goussard.

ENSEIGNEMENT DE LA PAROLE,

DONNÉ AUX SOURDS-MUETS PAR M. FOURCADE.

SUCCÈS OBTENU.

Nihil humani à me alienum puto : Rien ne m'est étranger de ce qui touche l'humanité; voilà ce que dit la Religion, empruntant les paroles d'un poète païen; et elle le dit surtout en présence d'une affliction à consoler, d'une souffrance à guérir. La *Voix de Notre-Dame,* s'autorisant de cette maxime que l'Église, mère des chrétiens, a souvent choisie pour devise, vient payer à son tour son tribut d'éloges et donner son mot d'encouragement à un artiste distingué qui devra rendre des services inappréciables à l'une des portions les plus malheureuses de la grande famille humaine. Les sourds-muets, telle est la classe à laquelle M. Fourcade adresse ses enseignements d'une manière spéciale : nous ne sommes pas surpris des succès que lui ont déjà valus ses efforts. Les belles séances de lecture et de déclamation que ce professeur dans l'art de bien dire a données à Chartres nous ont mis à même d'admirer son talent et la sûreté de ses méthodes.

Attestation collective de M. le Proviseur du lycée Louis-le-Grand et de M. le Directeur du collége Stanislas.

Les soussignés, ayant assisté le 13 janvier dernier à une séance dans laquelle M. Fourcade produisait pour la première fois une jeune sourde-muette de naissance, âgée de 7 ans 1/2, à laquelle il enseigne la parole depuis le 1er août dernier, attestent : que M. Fourcade a obtenu des résultats remarquables, que cette jeune fille a répondu avec intelligence et articulé un grand nombre de mots et même des phrases completes pour exprimer ses idées.

Signé : B. JULIEN,
Signé : LALANNE.

Attestation du père de la jeune fille.

Paris, le 1er avril 1864.

Je soussigné, déclare que ma fille, Emilie Hagène, âgée de 7 ans 1/2 est complètement sourde depuis l'âge de 4 mois, comme l'atteste le certificat de M. Ménière, médecin de l'Institution impériale des Sourds-Muets; que toutes les expériences que nous avons faites pour voir si elle entendait un peu nous ont convaincus que sa surdité était aussi absolue que possible; aussi son *mutisme* est resté *complet* jusqu'au moment où M. Fourcade a entrepris de lui apprendre à parler : jusque-là tous nos efforts n'avaient abouti qu'à lui faire articuler un petit nombre de mots usuels et d'une façon peu intelligible pour toute personne étrangère à la famille.

C'est à partir du 1er août 1863, que M. Fourcade a commencé ses leçons de parole à ma fille, au nombre de vingt-deux par mois, d une heure et demie chacune.

Par suite de ces leçons, Emilie n'est plus muette, elle n'est plus que sourde; elle a le mécanisme de l'articulation de notre langue aussi bien et même mieux que beaucoup d'enfants entendants, car elle prononce certaines consonnes que les enfants ne peuvent pas tous articuler. Quant à l'émission et à l'inflexion de la voix, lorsqu'elle dit un mot qu'elle comprend et applique, elle diffère peu de celle de ses frères et sœurs. Elle lit correctement à haute voix et d'une manière accentuée et suivie, aussi bien que beaucoup d'enfants *entendants*, qui n'apprendraient à lire que depuis huit mois. Elle se sert spontanément, dans ses rapports avec nous, d'une quantité de mots et de phrases qu'elle

comprend très-bien et dit parfois d'une voix éclatante et avec beaucoup de netteté. Elle récite sa prière à haute voix, d'une façon satisfaisante.

Pour l'ensemble de ses connaissances générales, je la crois aussi avancée que la plupart des enfants *entendants* de son âge.

Ayant assisté à toutes les leçons données par M. Fourcade, j'ai la conviction que, par sa méthode, tout muet par surdité peut acquérir une parole correcte, et même rèmédier aux défauts qu'il pourrait, en la pratiquant, contracter par inattention.

J'engage les personnes qui désireraient se rendre compte des résultats obtenus, à se rendre à mon domicile, rue de *Paris-Charonne*, *68*.

Je remets le présent certificat à M. Fourcade, l'autorisant à s'en servir comme il le jugera à propos.

Signé : HAGÈNE.

Légalisé par M. le commissaire de police de Charonnes, le 12 avril 1864.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

— L'anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Chartres (31 mai 1855) a été célébré selon l'usage. Après le sermon prêché cette année par M. l'abbé Joly, vicaire de Saint-Aignan, la statue de Notre-Dame-du-Pilier fut portée processionnellement autour de l'église au chant des litanies. Monseigneur, qui avait assisté ce jour-là à la grande fête de la Consécration de Notre-Dame de Paris, avait hâté son retour pour présider cette cérémonie du soir qui nous rappelle une touchante solennité et fait maintenant époque dans notre année liturgique.

— Parmi les pèlerins du mois de Juin on a remarqué Monseigneur Vibert, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie) et prince d'Aiguebelle ; — Dom Guéranger, le savant bénédictin, abbé de Solesmes ; — La communauté des Pères Jésuites de la rue des Postes, à Paris ; le révérend Père supérieur a dit la sainte messe à la crypte.

— Le 16 Juin dernier, la communauté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, dont le zèle apostolique a toujours été béni par Notre-Dame, la grande patronne des maisons religieuses, a envoyé plusieurs sœurs aux colonies où, comme en France, ses nombreux établissements sont appelés à faire tant de bien. Ce départ pour l'étranger est le septième depuis un an, comme on le verra par la liste suivante.

DÉPARTS DES SOEURS DE SAINT-PAUL, DE CHARTRES,
POUR L'ÉTRANGER, DEPUIS UN AN.

Pour la Guyane française, le 18 *septembre* 1863 :

Sœur Damienne Gaude, revenue en congé après 13 ans passés en colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Eusèbe Mauginous ; — Sœur Georgia Bourgeois ; — Sœur Félicie Denis ; — Sœur Sainte-Clotilde Guillotte ; — Sœur Euphasie Giroux, venue en congé après 12 ans de colonie, retournant pour la 2e fois.

Pour la Martinique, le 20 *septembre* 1863 :

Sœur Valère Sourdon, venue en congé après 18 ans de colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Saint-Germain Constant, venue en congé après 12 ans de colonie, retournant pour la 2e fois.

Pour la Guadeloupe, le 19 *octobre* 1863 :

Sœur Saint-Robert Hugon ; — Sœur Télesphore Perrier ; — Sœur Saint-Yves Macé, venue en congé après 13 ans de colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Séraphie Dupuis, venue en congé après 11 ans de colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Léonardine Evezard, venue en congé après 13 ans de colonie, retournant pour la 2e fois.

Pour la Guadeloupe, le 16 *septembre* 1863 :

Sœur Jeromia Mary ; — Sœur Adélaïde Daverne, venue en congé après 37 ans de colonie, retournant pour la 3e fois ; — Sœur Saint-Jean Teson, venue en congé après 15 ans de colonie, retournant pour la 2e fois.

Pour la Cochinchine, le 19 *septembre* 1863 :

Sœur Claudine Echalier, revenue de Cayenne après 15 ans de colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Sainte-Thérèse Noirtin, revenue de la Martinique après 14 ans de colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Ange Gauthier ; — Sœur Saint-Aimé Legoupil ; — Sœur Marie-Ignace Deniau ; — Sœur Marie-Amédée Meûnier ; — Sœur Marie-Françoise Nicolas ; — Sœur Marie-Hortense Merle ; — Sœur Saint-Lucien, revenue de Chine, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Marie-Benjamin Deï (Chinoise), retournant.

Pour la Cochinchine, le 17 *décembre* 1863 :

Sœur Pulchérie Foisy, revenue de la Guadeloupe après 12 ans de colonie, retournant pour la 2e fois ; — Sœur Saint-Adolphe Letellier ; — Sœur Marie-Bénigne Granet ; — Sœur Marie-Clémentine Selves ; — Sœur Marie-Soline Voise.

Pour Cayenne, le 16 *Juin* 1864 :

Sœur Saint-Victorin Faucher ; — Sœur Saint-Antonin Taulemesse ; — Sœur Marie-Isaac Maunoury.

Pour la Martinique, le 16 *juin* 1864 :

Sœur Saint-Alphonse Lebert, revenue en congé après 13 ans de colonie, retournant pour la 2e fois.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

— *Une domestique d'une ville éloignée :*

« Plusieurs lettres m'ont été adressées pour me prier de faire remercier la Sainte Vierge. Une dame qui habite près de Paris avait mis toute sa famille à l'œuvre de Notre-Dame de Chartres, sous la protection de cette bonne Mère. Elle a eu deux de ses filles bien malades ; l'une d'elles même avait été désespérée des médecins ; maintenant l'une et l'autre se portent à merveille, et la pieuse mère remercie le bon Dieu et la Reine de Chartres d'avoir rendu la vie et la santé à ses chères enfants. »

— Depuis plusieurs années une personne implorait Notre-Dame de Chartres pour une grande grâce qu'il était presque impossible d'espérer à cause d'obstacles continuels et insurmontables. Marie a exaucé, pendant son beau mois de Mai, sa fidèle servante qui se proclame comme redevable d'une sorte de miracle à Notre-Dame de Chartres.

— *Un curé du diocèse de Chartres :*

« Bénie soit Notre-Dame de Chartres ! Cette personne de ma paroisse, pour laquelle ont prié vos jeunes clercs, est guérie. Le premier jour de la neuvaine demandée elle éprouva un mieux sensible; le dernier jour elle quittait le lit pour la première fois depuis quatre semaines. Aujourd'hui vous ne diriez pas qu'il y a quinze jours elle était aux portes de la mort. »

— *Un autre du diocèse de Chartres* nous avait également demandé une neuvaine pour la guérison d'une petite fille de sa paroisse ; peu de temps après cette demande, l'enfant en question venait, vêtue de blanc, communier en action de grâces à une messe Sous-Terre. Sa mère, qui l'avait conduite dans son long voyage, l'accompagnait à la sainte Table. Nous priâmes leur bon curé de nous envoyer quelques renseignements sur sa jeune paroissienne. Voici ce qu'il nous a répondu :

« Quand je vous écrivis, elle était dans un état déplorable, ne présentant pour ainsi dire qu'un ulcère infect des pieds à la tête. Consultations, médicaments, rien ne faisait; de guerre lasse, les parents me virent ; je fis mettre l'affaire entre les mains de Notre-Dame, toujours si bonne pour les affligés. Bien leur en prit : A partir de la neuvaine la petite alla de mieux en mieux. Aujourd'hui elle n'est plus la même ; presque sans plaies, pleine d'appétit et de gaieté, elle n'aspire qu'au moment de retourner une seconde fois remercier sa bienfaitrice. »

— Nous ne pouvons transcrire, à cause du défaut d'espace, une longue lettre d'un de nos confrères qui nous prie de faire brûler un gros cierge devant Notre-Dame, en reconnaissance d'une double grâce obtenue de cette bonne Mère. Une absence évidente de bonnes dispositions dans les enfants de son catéchisme, puis un épuisement de ses forces tellement grand qu'il ne pouvait dire la sainte messe, deux motifs de trembler sur l'approche de la première communion à la paroisse où il vivait. Une neuvaine est commencée par lui et par les clercs de la maîtrise en l'honneur de Notre-Dame de Chartres. Tout change bientôt : Les enfants ne sont plus les mêmes et montrent une vraie piété ; de son côté le curé, malgré sa besogne au-dessus des forces d'un homme en parfaite santé, se trouve plein d'une vigueur à toute épreuve. La première communion est faite dans les conditions les plus désirables.

FAITS RELIGIEUX.

— Mgr l'Évêque d'Alger a prononcé le 4 juin, au moment où les restes mortels du duc de Malakoff quittaient l'Algérie pour aller prendre leur place glorieuse sous le dôme des Invalides, une allocution remplie des aperçus les plus grandioses et les plus saisissants; dans l'impossibilité de les reproduire, nous lui emprunterons seulement quelques traits intéressants, quelques-uns de ces détails intimes qui ont d'autant plus de charmes qu'ils sont redits avec plus d'abandon et de simplicité :

C'était le lendemain du siége de Laghouat; s'arrachant à toute autre préoccupation, le maréchal Pélissier envoyait à l'évêque d'Alger les plus belles palmes de l'oasis vaincue, pour être bénites le jour des rameaux, comme un hommage de reconnaissance au Dieu des armées, et il faisait dresser un autel au sommet de la conquête pour lui rendre gloire de sa victoire.

Lorsque l'illustre guerrier voulut donner l'assaut à la formidable citadelle de Malakoff, il choisit le 8 septembre afin de se mettre lui et sa belle armée sous la protection de la vierge auxiliatrice et donner, suivant sa parole une plus grande extension au vœu de Louis XIII qui lui a consacré la France; ce grand acte de foi et de confiance fut, comme on le sait, heureusement justifié et eut pour commentaire significatif une riche offrande pour aider à la construction de Notre-Dame des Victoires d'Alger et une croix de Sébastopol qui couronnera plus tard le clocher de Notre-Dame d'Afrique.

En 1862, Mgr Pavy partait pour Rome. « — Déposez, lui dit le maréchal, aux pieds du Saint-Père mes profonds hommages de fils et de soldat; assurez-le que je compatis douloureusement à ses peines et que j'eusse été heureux de consacrer mon épée à sa défense.»

Ce guerrier si ferme et si courageux se montra toujours le père le plus tendre et le plus chrétien. Il aspirait à faire de sa chère Louise une enfant sincèrement pieuse. Plus de vingt fois, dit Mgr Pavy, je le vis prendre ses petites mains et lui apprendre à former le signe de la croix. Souvent aussi je l'ai entendu lui parler avec émotion de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, et je ne me suis pas présenté une seule fois près de lui, sans qu'il n'appelât Louise pour lui faire baiser respectueusement la croix et l'anneau du pontife.

Le maréchal Pélissier a eu la consolation suprême d'être assisté dans ses derniers moments par Mgr Pavy qui lui procura tous les secours du saint ministère; près d'expirer il baisait avec amour une croix du Saint-Sépulcre qu'il avait lui-même demandée; il joignait spontanément les mains en signe de prière et de confiance en l'unique rédempteur des âmes; enfin patient et doux envers la mort il s'est éteint dans une résignation calme et vraiment sublime, laissant pour legs à Notre-Dame d'Afrique sa victorieuse épée!...

— Jean Reboul, le boulanger poète, est mort à Nîmes au commencement de juin. Son âme si profondément chrétienne et son génie poétique se révèlent tout entiers dans la touchante élégie *l'Ange et l'Enfant,* et les ravissantes pièces de vers intitulées *la Lampe, l'Aumône au Christ, un Soir d'hiver.* Sa vie n'était que la confirmation de ce que sa plume savait écrire; il était si bon et si porté à l'indulgence que Mistral, autre poète du midi, disait de lui en faisant allusion à son état de boulanger : « C'est un caractère sans levain. »

— Une souscription a été ouverte spontanément en France dans les six corps d'armée pour l'achèvement de Notre-Dame d'Afrique.

— L'abbé Huo, pro-vicaire apostolique du Yu-Nan, est mort à 42 ans, le 7 mai dernier, des suites de son héroïque dévouement; il venait de confesser un pestiféré.

— Jamais peut-être le besoin d'avoir un clergé nombreux, pieux, zélé, instruit ne s'est fait autant sentir qu'à l'époque où nous sommes, et pourtant trop souvent hélas on néglige les moyens qui pourraient favoriser la vocation de certains enfants appelés de Dieu à l'état ecclèsiastique, mais trop pauvres pour couvrir les frais qu'entraine une éducation cléricale. Voici comment une bonne fille s'y est prise pour faire entrer un jeune enfant plein d'heureuses dispositions, mais dont les parents avaient à peine de quoi vivre, au petit séminaire de son diocèse. Elle commence par prier saint Joseph de tout son cœur, puis elle va trouver le supérieur de ce pieux séminaire, qui consent à le recevoir, et revient chez elle sans avoir le premier sou pour payer cette pension cependant réduite aussi bas que possible par le charitable supérieur. Alors sans s'inquiéter le moins du monde elle prend la plume, se met à écrire une lettre bien touchante à saint Joseph dans laquelle elle lui remet tout le succès de cette affaire, puis elle se rend à l'église, la dépose sur l'autel de saint Joseph où elle demeure tout un dimanche.

Très-certaine, après une telle démarche que tout ira bien, notre bonne demoiselle fait venir le pauvre petit qui arrive dans le plus déplorable état, tout deguenillé, n'ayant pas même de sabots. Mais saint Joseph est chargé de cette œuvre, et vêtements et chaussures arrivent comme par enchantement.

Voilà donc notre enfant proprement habillé... mais d'argent point encore de venu, et pour comble de malheur le Curé de sa paroisse écrit que la somme destinée à des réparations urgentes à la toiture de son église est insuffisante: il ne pourra donc guère lui venir en aide. N'importe, elle ne se décourage pas, elle écrit une lettre encore plus pressante au bon saint Joseph et va de nouveau la déposer sur son autel. Une dame s'étant aperçue de sa démarche lui demande quel en est le but. — J'adresse, répondit-elle avec une naïveté charmante, une lettre à saint Joseph pour réclamer du secours. La dame touchée de sa confiante charité lui promet de l'aider, et lui envoie en effet quelques jours après une somme assez considérable qui la mit à même de remplir ses pieux engagements. (1)

— On raconte qu'un méthodiste voyant un Irlandais jouir de tout son cœur du spectacle qu'offrait la procession d'enfants des écoles catholiques qui a eu lieu dernièrement à Manchester, lui demanda en ricanant : « Tous ces enfants là sont-ils catholiques romains! — Eh! oui, Monsieur, » s'empressa de répondre l'Irlandais. « Alors, j'en suis bien fâché! » soupira le méthodiste. « Et le diable aussi! » ajouta l'Irlandais. Le méthodiste se tut, la riposte en effet eût été difficile.

— Parmi les ordinands qui ont reçu dernièrement à Rome l'onction sacerdotale des mains du cardinal-vicaire dans l'archibasilique de Saint-Jean de Latran, on remarquait un jeune officier français qui portait l'épée dans les rangs de l'armée d'occupation. Maintenant

(1) Voir pour plus de détails, le numéro de Juin du *Propagateur*; cet excellent bulletin de la dévotion à saint Joseph paraît tous les mois sous la direction du Père Huguet.

enrôlé à jamais dans la milice sacrée, il n'aspire plus à d'autres conquêtes qu'à la conquête des âmes.

— Les Polonais de Paris ont envoyé au Souverain-Pontife par l'entremise de l'abbé Jalowitz une somme de 3,000 fr. pour le denier de Saint-Pierre.

— Divers journaux ont parlé du voyage du duc de Modène en Terre-Sainte. *Le Stendardo* de Gênes a, entre autres, cité de lui un trait de piété que nous aimons à reproduire. Quand ce prince se rendit à Jérusalem avec sa suite, il montait un superbe cheval caparaçonné avec la magnificence orientale; arrivé à la porte de la ville sainte, fidèle imitateur de la piété de ses ancêtres, il mit pied à terre par respect pour le tombeau de Jésus-Chrit, ôta son épée ainsi que tous les insignes de ses ordres militaires, et voulut faire à pied et tête nue tout le chemin qui va de la porte à l'église au milieu du clergé et du peuple venu à sa rencontre.

LES PETITS INDIENS DE TRICTHINAPALI (INDE).

(Extrait d'une lettre écrite par le Père Jassy, missionnaire apostolique.)

Depuis que la Sainte-Enfance est établie dans notre Mission (c'est le Père Jassy qui parle), nous avons eu près de 30,000 baptêmes; ce qu'il y a de remarquable dans ces enfants élevés soit à l'Orphelinat, soit dans une de nos maisons, c'est le changement que ce sacrement produit dans leur extérieur, qui n'est qu'un indice de celui qui s'est opéré dans leur âme..... Néanmoins Dieu laisse toujours dans leur caractère matière à combat et à victoire. Un jour on reprochait à l'un d'eux de trop s'abandonner aux saillies de son humeur colère : Hélas ! répondit-il, qu'est-ce que cela ? si vous m'aviez connu quand j'étais païen, j'en faisais dix fois plus..... Ayez un peu de patience, j'ai déjà corrigé bien des choses, je ne puis pas tout faire en un jour.

Lorsqu'ils sont devenus chrétiens ils n'ont pas de plus pressant besoin que de prier pour leur famille. — Dernièrement un enfant de 9 ans a converti sa mère, cependant bien éloignée du bon Dieu, à force de larmes et de prières; mais voici quelques faits encore plus remarquables et plus touchants :

Un petit enfant, non encore baptisé, fréquentait une de nos écoles; il avait appris les premières prières et entendu parler de la vertu du signe de la croix. Un jour que son père avait mal à la main, il lui fit secrètement un signe de croix sur l'endroit malade et une guérison presque instantanée s'en suivit. Cela excita en lui une confiance encore plus grande en ce signe adorable. Un autre jour sa petite sœur, âgée de 4 ans, avait la fièvre. Voulant la guérir comme son père, il l'appelle dans un coin de la maison, lui fait faire le signe de la croix, lui fait réciter le *Pater* et l'*Ave* et la petite fut aussitôt guérie. — L'enfant tout joyeux dit alors à la petite sœur : Mais toi tu ne peux pas aller au ciel. — Et pourquoi ? demanda-t-elle. — Parce que tu n'as pas le baptême. — Eh bien ! donne-moi le baptême. — Écoute, tu es encore trop petite; quand tu seras plus grande je te conduirai à l'église et tu recevras le baptême et la confirmation. Quelques jours après cette petite mourut presque subitement; son frère pleura; on put le consoler en lui faisant remarquer que sa sœur ayant désiré aller à l'église pour recevoir le baptême, ayant prié la Sainte Vierge de l'assister à l'heure de sa mort, on devait espérer que Dieu lui avait fait miséricorde. Quelques jours après cet enfant vint trouver le père et lui dit avec un ton de conviction candide : Père, j'ai compris une chose, c'est que si vous avez l'amour de Dieu, vous avez tout; si vous n'avez pas l'amour de Dieu, quand vous auriez toutes les richesses du monde, vous n'avez rien. Et cet enfant était un païen de 8 ans !

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de GOUVERNEUR.

Huitième année.
8e NUMÉRO. AOUT 1864.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

NOTRE-DAME DES ANGES (1).

L'indulgence de *la Portioncule,* la plus excellente de toutes celles qui ont été concédées aux chrétiens, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui a daigné l'accorder à ce sanctuaire béni, n'est plus maintenant le privilége de Sainte-Marie-des-Anges seulement, mais encore de tous les sanctuaires franciscains des *trois ordres* fondés par le patriarche d'Assise; elle a même été étendue à quelques églises privilégiées telles que Notre-Dame des Victoires à Paris. Ce qui est le propre de cette indulgence si célèbre à tant de titres, c'est de pouvoir se gagner *autant de fois que l'on visite* l'église à laquelle elle est attachée, pourvu que l'on y prie quelques instants aux intentions du Souverain-Pontife; la confession et la communion sont obligatoires pour profiter de cette immense faveur (2); à Sainte-Marie-des-Anges la confession et la visite suffisent. Nous ne citerons pas le nom des papes qui ont successivement donné cette extension à l'indulgence de la Portioncule, craignant d'être entraîné trop loin dans ce détail; mais nous rapporterons en quelques mots la manière toute merveilleuse dont le bienheureux François obtint du divin maître un don aussi grand et aussi précieux.

(1) Située à peu de distance d'Assise, Notre-Dame-des-Anges fut ainsi appelée à cause des fréquentes apparitions de ces esprits bienheureux; elle dut son surnom de Portioncule à l'exiguité de son enceinte.
(2) On peut remplir ce double devoir dans quelque église que ce soit.

Une nuit que le saint Patriarche était en prières, demandant avec ardeur le salut des âmes, il lui fut miraculeusement annoncé que Jésus-Christ et sa divine mère, environnés d'une grande multitude d'anges, étaient dans cette église, objet de sa vénération et de son ardent amour. Transporté d'une indicible joie à cette nouvelle, le Saint se lève à l'instant; il entre avec un profond respect dans l'enceinte sacrée, et à peine a-t-il aperçu l'ineffable majesté du Fils de Dieu qu'il se prosterne en sa présence et l'adore avec tous les pieux sentiments dont un cœur comme le sien était capable. Notre-Seigneur Jésus-Christ, abaissant sur lui un regard de bonté toute divine, lui adressa ces paroles : « François, le zèle que vous et les vôtres avez pour le salut des âmes, fait qu'il vous est permis de me demander quelque chose en leur faveur, pour la gloire de mon nom. » Au milieu des merveilles qui le ravissaient, le Bienheureux fit cette prière : « Notre Père très-saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visiteront cette église recevront une indulgence de tous leurs péchés après s'en être confessés à un prêtre, et je prie la bienheureuse vierge Marie, votre mère, l'avocate du genre humain, d'intercéder pour me la faire obtenir. » La miséricordieuse Vierge intercéda, et Jésus-Christ prononça ces paroles : « François, ce que vous demandez est grand ; mais vous recevrez des faveurs encore plus grandes. Je vous accorde celle-ci ; je veux néanmoins que vous alliez trouver mon Vicaire, à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier, et que vous lui demandiez la même indulgence. »

Le lendemain, François, accompagné du frère Masseo de Marignan, partit pour Péronne où était le pape Honorius III, lui demanda et obtint l'indulgence qu'il désirait, pour tous les ans à perpétuité; mais seulement pendant un jour (1). Comme il s'en allait, le pape lui demanda : « Où allez vous, homme simple? Quelle assurance avez-vous de ce que vous venez d'obtenir? — Saint Père, répondit-il, votre parole me suffit. Si cette indulgence est l'œuvre de Dieu, lui même la manifestera. Que Jésus-Christ soit le notaire, la sainte Vierge la charte, et les anges les témoins; je ne demande point d'autre acte authentique. » Et il

(1) Innocent XI rendit cette indulgence applicable aux fidèles défunts, et Innocent XII l'étendit à tous les jours de l'année; toutefois pour cette indulgence quotidienne, il rendit la communion obligatoire.

revint à la Portioncule où il continua sa vie apostolique et mortifiée.

Or, deux ans après cette première entrevue avec le pape Honorius, pendant une de ces longues nuits d'hiver si propres à la contemplation, tandis que le Saint priait dans sa cellule, à Sainte-Marie-des-Anges, le démon lui suggéra d'abréger ses oraisons et ses veilles, parce qu'à son âge le sommeil était nécessaire. François ne se laissa pas aller aux suggestions du tentateur, et Dieu, le récompensant de sa constance, l'environna d'une grande lumière et fit éclore autour de lui quantité de roses blanches et de roses rouges, quoique l'on fût au mois de janvier et dans un hiver très-rigoureux. En même temps des anges l'invitèrent à se rendre à l'église où le Sauveur et sa sainte Mère étaient présents. François, habitué aux merveilles divines, se leva aussitôt, cueillit douze roses rouges et douze roses blanches et se rendit à l'église dont le chemin lui sembla richement orné, se prosterna devant le Sauveur et dit avec une grande expression de foi et de confiance : « Notre Père très-saint, Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez par votre grande miséricorde déterminer le jour de l'indulgence que vous avez accordée pour ce saint lieu. » Jésus-Christ lui répondit qu'il voulait que ce fût depuis le soir du jour où l'apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses liens jusqu'au soir du lendemain. Et les anges entonnèrent aussitôt le *Te Deum* d'une voix solennelle, et comme François avait demandé de quelle manière cela se publierait et si on ajouterait foi à ses paroles, Jésus-Christ lui ordonna d'aller se présenter à son Vicaire, de lui porter quelques roses blanches et rouges pour preuve de la vérité du fait, et d'emmener avec lui plusieurs de ses compagnons ; ce que fit le Saint en toute confiance et simplicité.

Le Pape, touché de tout ce qu'il voyait et entendait, ordonna aux évêques d'Assise, de Péronne, de Todi, de Spolète, de Nocera, de Foligni, de s'assembler à Sainte-Marie-des-Anges, au mois d'août de la même année, afin de publier solennellement l'indulgence. Les évêques s'y étant rendus au jour marqué, prièrent le Saint d'annoncer lui-même la grande faveur qu'il avait reçue du Ciel. François obéit et prêcha au peuple avec une onction et une ferveur angéliques. Il publia ensuite l'indulgence plénière et perpétuelle qui était accordée dans cette église en faveur de ceux qui, à pareil jour, visiteraient chaque année cette église. Les évêques, jugeant qu'une concession aussi extraordinaire ne

pouvait être dans la pensée du Pape, résolurent de ne l'annoncer que pour 10 ans. L'évêque d'Assise se leva le premier pour publier cette indulgence; mais il répéta ce qu'avait dit saint François, et la déclara perpétuelle, sans qu'il lui fût possible d'y mettre aucune restriction. La même chose étant arrivée aux autres évêques, ils reconnurent à ce signe surprenant que telle était la volonté du Seigneur et n'y résistèrent plus.

Depuis le jour où l'indulgence de la Portioncule fut solennellement proclamée par saint François et les délégués du Saint-Siége, on vit affluer dans cet auguste sanctuaire un immense concours de fidèles. Plusieurs Souverains-Pontifes tinrent à honneur de le visiter, et saint Pie V, afin de favoriser de plus en plus la piété des pélerins, fit bâtir la grande et magnifique église de Notre-Dame-des-Anges qui renferme sous sa coupole l'antique chapelle de la Portioncule.

La France envie sans doute à l'Italie ce vénéré sanctuaire, dont le vocable seul élève la pensée et le cœur vers les régions célestes, mais elle aussi compte avec un pieux orgueil un grand nombre de ces lieux bénis que la protection de la Reine des anges et des hommes a rendus célèbres... et sans vouloir en donner ici la froide nomenclature, il nous suffit de nommer Notre-Dame de Chartres pour montrer que notre patrie a une part bien large aux faveurs de Marie. D'ailleurs la crypte chartraine renferme, comme la Portioncule, une chapelle antique consacrée à la très-sainte Vierge, et dans son mystérieux contour elle offre aux enfants de saint François une chapelle où son image vénérable est admirablement reproduite, et qui sert de lieu de réunion aux membres du troisième ordre fondé par le séraphin d'Assise. La fête de la Portioncule sera donc célébrée dans la ville de Marie avec un redoublement de foi et de confiance par ses pieux habitants, puisqu'ils pourront participer au *grand pardon* accordé par le sauveur Jésus à son serviteur François. Ils se souviendront surtout en ce jour de miséricorde des pauvres âmes qui languissent loin de Dieu, loin du ciel, dans la prison du purgatoire, et en multipliant, en renouvelant leurs stations dans la chapelle privilégiée (1), ils mériteront d'entendre au jour redoutable du jugement ces paroles consolantes : « *Venez, les bénis de*

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que la chapelle de Sainte-Madeleine, dans l'église de Notre-Dame de Sous-Terre, est celle qu'il faut visiter pour gagner l'indulgence de la Portioncule.

mon père, car j'étais pauvre et vous m'avez donné l'aumône de vos prières; j'étais délaissé et vous m'avez visité; j'étais prisonnier et vous m'avez délivré. » Oh oui! n'en doutons pas, tout ce que nous aurons fait pour les âmes si saintes du purgatoire, le bon Dieu le tiendra comme pour fait à lui-même, et notre charité pour elles, en mettant fin à leurs maux, nous méritera un degré de plus de gloire et de bonheur dans le ciel!

Nous voulions dire aujourd'hui quelques mots sur le tiers-ordre Franciscain; mais l'espace nous manque. Ce n'est du reste que partie remise; nous donnerons à nos lecteurs un prochain rendez-vous pour nous entretenir ensemble d'un sujet si rempli d'intérêt et d'actualité.

Un humble servant de Marie.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite de l'article précédent.)

« Non, ajouta le maître, la chute du malheureux Lamennais ne peut faire aucun mal; et elle produira un grand bien. Quel mal peut-il faire en politique ou en religion? En politique, ses variations continuelles nous mettront en garde contre ses excès; en religion, le soin qu'il a pris, par un merveilleux effet de la Providence, de défendre et fortifier l'autorité du Souverain Pontife, nous met à l'abri de tout danger. La chaîne avec laquelle il nous a attachés à la barque de Pierre est trop forte; il ne la brisera pas. Par son passé, il se suicide dans l'avenir. Voilà pour le mal qu'il voudrait faire. Voyons le bien qu'il fera. Mes bons amis, cette chute mystérieuse jettera un grand jour sur ce qui reste encore d'obscur dans la chute de Satan; elle nous apprendra à nous défier de notre pauvre et faible raison que nous adorons comme une idole, et elle achèvera la démonstration de la nécessité d'une autorité suprême pour nous conduire et nous diriger. A la différence de ce qui s'est passé dans le ciel, les anges de la terre qui furent ses amis et ses disciples viendront tous, en se donnant la main, former une couronne autour du Vicaire de Jésus-Christ et le saluer d'un salut d'amour, de respect et de soumission. Et les insoumis eux-mêmes, touchés de cet exemple, s'attacheront aux vêtements de ces enfants de Dieu et leur diront: *Et nous aussi, nous irons avec vous* »

Quoiqu'il en soit de ces réflexions, cette chute, pour les amis et les disciples de Lamennais, fut un motif de plus de se défier d'eux-mêmes et de s'attacher davantage au vicaire de Jésus-Christ. Ce fut aussi pour eux une excitation à sauver les âmes. Quel apostolat merveilleux! quel zèle actif et fécond! quel dévouement sans bornes! Il suffit de nommer les Salinis, les Gerbet, les Lacordaire, les Montalembert, les Rohrbacher, les Combalot, etc.,

pour faire comprendre et le bien qui a été fait et les âmes qui ont été ramenées à Dieu. Mais ce qu'on ignore ordinairement, c'est l'influence exercée par cette chute jusqu'au sein du protestantisme. On connaît cette fermentation catholique qui eut lieu dans l'anglicanisme et cet élan merveilleux vers Rome, dans les années 1843, 44 et 45, où cent vingt ministres protestants et personnages de distinction, abjurant leurs erreurs, rentrèrent dans le sein de la véritable Eglise. J'ai su que la chute de Lamennais et la soumission si entière, si prompte et si sincère, de ses partisans, n'avaient pas été sans influence sur cette grande détermination. Ils avaient admiré ce principe d'autorité qui d'un seul mot sait apaiser les tempêtes et calmer les flots.

C'est là surtout ce qui toucha également un Anglais de mes amis, nommé Davidson. Je l'avais connu dans une maison qu'il fréquentait et où j'allais quelquefois. Cet homme, d'un caractère aimable, avait un cœur extrêmement droit. Il n'en était pas de même de son esprit. L'anglicanisme, comme le protestantisme, agit de telle sorte sur l'intelligence de ses adeptes, qu'il la déforme au lieu de la former. Leur raison est constituée de telle sorte que la plupart du temps ils entendent à l'envers et comprennent à rebours. Les faits surtout sont agencés dans leur esprit de telle sorte qu'on dirait que pour eux l'histoire a été faite sens dessus dessous. Je n'avais pas vu bien des fois cet homme sans qu'il me parlât de religion. Mais le faux si saillant de son jugement me fit pendant longtemps éluder la question. Je ne répondais qu'indirectement, de manière pourtant à piquer sa curiosité. Un jour il m'aborde d'un air très-affable et très-affectueux : « Vous croyez peut-être, M. l'abbé, me dit-il, que je ne parle pas sérieusement; vous vous trompez. Moi, je ne demande que la vérité, je désire connaître la vérité. » Il en est, je crois, d'un esprit faussé par l'éducation comme d'un bras cassé mal remis: il y a toujours quelque malaise, on en souffre toujours. C'est ce qu'éprouvait cet homme honnête et droit. Puis la grâce de Dieu qui aime ces âmes travaille par tous les moyens à les redresser. Les conversions nombreuses de ses compatriotes lui faisaient une grande impression. J'accueillis avec empressement l'ouverture qu'il me faisait, et nous eûmes une série de conférences où je pus admirer tout le bonheur que l'on a de naître catholique et le malheur de naître anglican. Tout était à redresser. Nous avancions peu, mais je ne me décourageai point. J'avais d'ailleurs tout recommandé à Dieu et à la Sainte-Vierge, car l'homme tout seul ne peut rien. Je n'entrerai pas dans le détail de ces conférences, je dirai seulement que ce qui le frappa le plus, ce fut l'apostasie de Lamennais et la soumission de tous ses partisans. Il admirait cette grande autorité pontificale qui d'un seul mot avait calmé l'orage, ce *fiat lux* qui dans un instant avait éclairé tous les yeux, excepté celui qui les ferma exprès pour ne pas voir, et cet acte dominateur qui rangea sous sa loi tous les satellites, quand l'astre principal alla se précipiter dans le vide. Ce fait l'avait dompté, il y revenait sans cesse. « Les *cathliques*, disait-

il, sont bien heureux d'avoir une règle. Je veux aussi être *cathlique.* » Vers cette époque, il apprit que son fils aîné, homme d'une grande fortune et de grands talents, emporté par le mouvement religieux de son pays, s'était rendu à Rome et converti entre les mains de notre saint père le Pape. Il n'y tint plus, se prépara avec une grande foi; huit jours après il était catholique.

***

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le mercredi 6 juillet, se sont accomplies à la cathédrale les cérémonies de la première communion. M. l'abbé Moléon, curé de la paroisse de saint Denis, près Paris, avait bien voulu se charger de prêcher les exercices de la retraite préparatoire. Une tâche si pénible pouvait faire diversion aux fatigues habituelles de son ministère, mais non les faire oublier : ce fut un motif de plus d'admirer le zèle si largement dépensé dans cette circonstance par le prédicateur. M. l'abbé Moléon trouve dans son cœur des inspirations ardentes, et une parole facile coule de ses lèvres pour les traduire; les quatre cents enfants rassemblés autour de lui semblaient toujours heureux d'entendre ses allocutions si nombreuses, surtout le jour de la fête; cette remarque à elle seule vaudrait les plus beaux éloges qu'on pourrait faire de son talent. M. le curé de la cathédrale le pria d'officier lui-même à la messe et au salut; le lendemain ce fut encore M. le curé de Saint-Denis qui présida la procession solennelle à la chapelle de Notre-Dame de la Brèche, et là le dernier mot de son discours, répété par l'assemblée, fut un cri d'enthousiasme : « Vive Notre-Dame de Chartres! » M. l'abbé Moléon ne quitta ses chers enfants qu'après la messe de persévérance, chantée avec beaucoup de piété et d'ensemble par les élèves de l'institution Notre-Dame : comment le prêtre zèlé n'aurait-il pas saisi cette occasion pour donner à ses jeunes auditeurs ses derniers conseils?

VISITE DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR

A LA MAITRISE DE CHARTRES

(MAISON DES CLERCS DE NOTRE-DAME).

La fête de famille célébrée chez nous le 12 juillet a été trop douce et trop significative pour que nous n'en parlions pas aux bienfaiteurs de notre Œuvre, c'est-à-dire à nos abonnés. Monseigneur de Ségur, prélat de la maison du Pape et chanoine-évêque du chapitre de Saint-Denis, est, Rome et la France l'ont dit, l'apôtre par excellence du Dieu eucharistique, et par là même l'Œuvre des vocations sacerdotales l'intéresse au suprême degré. A ce titre, l'établissement des Clercs de Notre-Dame de Chartres a eu son affection aussitôt qu'il a pu le connaître, et il lui tardait de venir lui donner une marque éclatante de sa haute estime. Cette faveur nous était réservée pour l'époque de son retour de Rome, où Sa Grandeur était

allée participer aux solennités de la Saint-Pierre. Nos élèves étaient loin de s'attendre à un pareil honneur : aussi quelle joie en accueillit la nouvelle! quelle joie plus grande encore leur apportèrent les différentes circonstances de la fête !

Vers l'heure de midi, M. l'abbé Bourlier, supérieur actuel de la Maîtrise, et M. l'abbé Ychard, son fondateur, attendaient à la gare le Prélat romain avec la voiture de l'évêché qui devait le prendre à la descente du wagon. Après une courte visite à Mgr l'Évêque de Chartres, les devoirs d'une hospitalité bien honorable vont commencer pour nous. Notre salle d'étude, transformée en un salon brillant, a perdu sous ses décors cet aspect morose qui n'est pas toujours du goût de l'écolier; un trône s'y élève au milieu des bouquets de fleurs. Tout notre monde est là, dans l'expectative et par conséquent sous l'impression de la curiosité et d'une crainte respectueuse. Sa Grandeur apparaît : les plus hardis rompent le silence, et sur le champ les *vivat* qui frémissaient pour ainsi dire enchaînés dans les mains et sur les lèvres s'échappent en éclats. Le discours de réception et la bénédiction du Prélat furent les traits marquants de cette première séance, qu'il n'était pas opportun de prolonger. « Commençons par nous occuper du corps, dit Monseigneur, après cela l'âme reprendra son tour. » L'heure du repas pouvait sembler tardive au voyageur fatigué; mais où se dressera la table épiscopale? Question grave, si on ne l'avait résolue à l'avance. Serait-ce dans notre réfectoire si modeste encore, bien que nos bonnes religieuses aient su lui donner une parure éphémère au moyen des couronnes et des guirlandes? Oui certes, voilà l'hôtel adopté par l'auguste visiteur; il a oublié dignités et cérémonial pour devenir le commensal des clercs : et les clercs d'ouvrir de grands yeux, puis de s'installer chacun à sa place comme à un observatoire d'où mille fois les regards jailliront vers le même point de mire, vers le roi de la fête. Tous se posent en admirateurs, comme Ménécrate devant Philippe, mais plus sincèrement et avec plus de raison; puis, autre avantage que n'eut pas Ménécrate, ils sauront remplir deux fonctions à la fois, fort heureusement pour leur appétit. Le festin, assaisonné surtout par le plaisir qu'on avait de se sentir honoré, fut joyeux en dépit du tonnerre et de la grêle qui battait les vitres; en pareille circonstance, que font aux écoliers ces luttes de la nature? ils demeurent aussi résolus que les compagnons de Simonide au banquet de l'athlète.

La bourrasque a passé et la récréation commence sous un ciel plus serein; mais les jeux sont oubliés, le babil même ne peut sitôt rentrer en exercice : toutes ces jouissances auraient-elles quelque prix en présence du convive de tout-à-l'heure, devenu pour un instant au moins président de la récréation? On brûle de former autour de sa personne un véritable consistoire; c'était précisément son dessein. Rangés près de lui et tous en veine de gaîté, élèves et maîtres tirent bon parti de l'humeur enjouée que Monseigneur de Ségur sait trouver si bien à propos; puis un certain nombre d'élèves, appelés par leur nom et celui de leur pays, viennent tour à tour recevoir un mot de sa bouche : on fait comparaître à sa barre, avec

la Beauce et le Perche, Paris, le Jura, la Bourgogne et les autres provinces qui comptent dans notre assemblée quelque représentant du peuple. A la vue de cette simplicité antique s'alliant dans un si haut personnage à l'élévation du caractère, à la bonté du cœur et aux avantages de l'esprit, petits et grands nous disions tout bas quelque chose comme cette parole de l'Écriture : « Ce qu'on m'avait appris dans mon royaume de votre mérite et de votre sagesse est bien véritable. »

Sa Grandeur réunit à plusieurs reprises les clercs de Notre-Dame pour parler à leur cœur. Espérons qu'ils n'oublieront point ces conseils présentés avec tant de charme sur la prière, la confession et la communion fréquente. On sait partout et depuis longtemps que cette dernière question surtout est le terrain où Mgr de Ségur marche en athlète et remporte tant de victoires. Ses ouvrages, dont les approbations flatteuses du Saint Père et l'estime du clergé sanctionnent l'autorité, sèment par le monde, comme un grain fécond, les douces leçons du culte le plus agréable au Dieu des autels.

Captiver l'attention de l'enfant par la parole, est-ce un art difficile? Tout le monde s'accorde à l'affirmer, et nous aussi, nous avons de fortes raisons pour partager cet avis. Monseigneur possède cet art : de temps à autre une saillie heureuse venait provoquer le sourire et reposait l'âme trop tendue par le sérieux des réflexions; puis, un instant après, le peintre retrouvait sur sa palette des tons plus sombres, des couleurs plus sévères. L'exemple du jeune homme resté pur au collége sous la sauvegarde d'une confession très-fréquente, mais revenant de vacances avec la noirceur du vice pour avoir interrompu cette sainte habitude que ne comprenait pas assez sa mère, d'ailleurs chrétienne; l'histoire de ce petit parisien que l'usage de la communion au moins hebdomadaire protégeait, comme une blanche colombe, contre la fange infecte des ateliers, et d'autres traits encore se gravaient nécessairement dans l'esprit de nos élèves comme autant d'images dont la vue fréquente sera un stimulant pour le bien.

Dans un autre entretien, Sa Grandeur a voulu nous donner des détails sur son dernier voyage de Rome. Bien entendu, l'on devait être tout oreilles pour le suivre à travers ces spectacles si variés et si édifiants que présente la grande cité. Nos jeunes gens, habitués sans doute à voir des châteaux en Espagne, ne demandaient pas mieux que d'observer des églises et des couvents en Italie. Nous-mêmes, nous écoutions tous ces récits avec bonheur. Qui donc à notre époque n'a pas des notions plus ou moins étendues sur les merveilles innombrables de la ville éternelle? et cependant on ne se lasse point d'entendre sur tout cela ce que vous ont déjà répété les livres ou les touristes : c'est que le beau est toujours le beau, c'est qu'un enfant est toujours prêt à admirer les bijoux de sa mère, c'est qu'un chrétien transporté par votre conversation au centre de la catholicité est comme le voyageur à qui l'on raconte les belles choses de sa patrie : ce sont pour lui des souvenirs de famille, et il s'y intéresse.

Ainsi les heures s'écoulaient vite. Une audience donnée aux Dames

patronesses de l'Œuvre de Saint-François de Sales et la prière au sanctuaire de Notre-Dame de Chartres occupèrent le temps que Monseigneur n'employa pas au milieu de nous; puis au milieu de nous les principales séances furent agréablement coupées par divers intermèdes. La poésie et la musique étaient à l'ordre du jour. La poésie! pourquoi pas? la Maîtrise, elle aussi, est un parterre favorable à cette fleur. La musique! oh! c'est notre élément : aussi nos élèves étaient-ils fiers d'avoir quelques refrains harmonieux à offrir comme un faible tribut de reconnaissance.

« Ta céleste parole
Me ranime et me plaît :
Mon chant, voilà l'obole
Qui paye ton bienfait. »

L'après-midi se termina, comme il avait commencé, par la bénédiction épiscopale, et mille témoignages d'attachement et de vénération suivirent le bien-aimé Prélat jusqu'au palais de Mgr l'Évêque de Chartres, qui l'attendait pour le repas du soir.

Impossible à nous de terminer ce compte-rendu sans toucher un des points les plus importants. Nous l'avons laissé pour la fin, et cependant il donne la clef d'un petit mystère. Bien des gens ont demandé, d'une façon fort discrète d'ailleurs, si la visite de Monseigneur de Ségur à la Maîtrise n'avait pour but que de montrer sa sympathie aux clercs de Notre-Dame. Son voyage n'aurait pas eu d'autre motif, que nous devrions déjà déclarer notre impuissance à le remercier dignement; mais quelque chose de plus encore sollicite notre gratitude : on nous apportait les bénédictions du Saint-Siége. Oui, notre œuvre a eu son rôle dans la longue entrevue qu'eurent ensemble le Souverain-Pontife et le prélat de la maison du Pape. Des maisons cléricales ouvertes dans certains diocèses, spécialement pour les enfants pauvres, à l'instar de celle de Chartres, et se rattachant à celle-ci par une confraternité de vues, de prières et de bonnes œuvres, telle fut l'idée soumise au Saint-Père qui lui fit l'accueil le plus empressé et le plus encourageant. Pie IX connaît cette parole de monseigneur l'Évêque de Poitiers : « J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera comme autrefois de tous les points du monde. » Pie IX, il y a quelques mois, prouvait aux bienfaiteurs des clercs de Notre-Dame que son grand cœur comprend tout ce qui peut servir la gloire de Dieu et de son Église. Sous les auspices du chef de la catholicité quelle ne doit pas être notre espérance!

Merci aux vénérés Pontifes qui ont fixé sur notre œuvre l'attention du Saint-Siége; merci à vous en particulier, Prélat aussi modeste qu'illustre, qui avez vécu le 12 juillet au sein de notre asile. Nous oserons répéter ici ce que murmuraient vos nouveaux protégés, en voyant que le Seigneur vous avait traité comme Tobie dont il voulait, selon le mot du livre sacré, manifester la patience. « Il faudrait, disaient-ils, un miracle de Notre-Dame de Chartres. » Si le guide céleste du jeune israélite sut lui découvrir pour les yeux de

son père un remède qui devait être efficace, Marie est loin de le céder à un ange en puissance et en tendresse. Puissiez-vous donc, vous aussi, au jour qui nous aura rejoints, ouvrir sur les clercs, vos enfants, vos yeux maintenant condamnés aux ténèbres et nous rappeler la douce surprise du vieillard : « Voici que je vois mon fils Tobie; *Eccè ego video Tobiam filium meum.* »

L'abbé Goussard.

FAITS RELIGIEUX.

LES TROIS *PATER* DE LA PETITE FILLE.

Un jour, un saint Prêtre, dans une de ses promenades, rencontra sur son chemin une petite fille âgée de six ans environ. Frappé de la manière avenante et respectueuse avec laquelle la jeune enfant le saluait, il s'approcha d'elle, s'informa de sa famille, et lui demanda enfin si elle savait l'Oraison Dominicale ou le *Pater noster*. Surprise que M. le curé lui adresse une pareille question, elle fixe tout-à-coup sur lui avec étonnement ses grands yeux remplis d'intelligence. « Oh! oui, Monsieur le Curé, répondit-elle, je sais le *Pater noster*, et je n'en sais pas seulement un, mais trois. — Eh bien! je t'en fais mon compliment, tu es une bonne petite fille. Je te donnerai une belle image si tu veux bien me dire quels sont les trois *Pater noster* que tu sais. » Et aussitôt la belle petite enfant s'étant recueillie répondit avec assurance et modestie : Le premier de mes trois *Pater noster* est celui que ma mère m'a appris, le voici : (et aussitôt elle récita en entier l'Oraison Dominicale). Le second est celui que j'ai appris à l'école, le voici : (et aussitôt encore elle récita l'Oraison Dominicale en latin). Le troisième est celui que les prêtres chantent à l'église, le voici : (et aussitôt, de sa gentille et aimable petite voix, elle se mit à chanter sur le même ton le *Pater noster,* chanté par le prêtre aux messes solennelles). Inutile de dire si le prêtre fit des compliments à notre petite savante et s'il lui donna la plus belle des images de son bréviaire. Grande fut la joie de la pauvrette, ses petites jambes ne couraient pas assez vite, tant elle était heureuse et avait hâte d'aller raconter tout à sa mère.

— *La puissance du Seigneur démontrée dans les œuvres de ses Saints, ou les conversions en Poméranie.* — Sous ce titre, le journal *Le Monde* rapporte, d'après le calendrier de saint Boniface qui se publie à Berlin, des lettres pleines d'intérêt écrites par un protestant d'Allemagne converti à la foi catholique. En voici la rapide analyse. M. Meinhold avait épousé, en 1828, Mlle Laure de L..., qui était douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Des malheurs successifs vinrent bientôt troubler leur modeste existence et affaiblir notablement la santé de la jeune femme. En 1859, à la mort de son dernier enfant, elle fut sur le point d'expirer; mais les prières de son époux, déjà catholique de cœur, la rendirent à la vie. M. Meinhold vendit, dans l'automne de 1861, la terre qu'il possédait en Poméranie,

et choisit la ville de Neisse, en Silésie, pour sa résidence future; son frère, prêtre catholique, y étant déjà établi avec sa mère. Ce fut dans cette ville qu'il prononça son abjuration; il retourna ensuite en Poméranie, et comme sa femme et la seule fille qu'il leur restât étaient allées à Pyritz, lieu si célèbre par le séjour de saint Otto ou Othon, il s'y rendit et alla visiter avec sa petite fille, luthérienne encore hélas, comme sa mère, la célèbre fontaine qui porte le nom de l'Apôtre de la Poméranie. Après avoir prié avec une grande ferveur le grand évêque de Bamberg de ranimer la foi dans ces contrées, jadis fécondées par ses sueurs, M. Meinhold revint à Pyritz et repartit ensuite pour Neisse avec sa femme; toutefois après lui avoir promis de ne la forcer en aucune manière à revenir à l'église catholique. Cependant, plus la piété de l'époux augmentait, plus l'obstination de l'épouse à conserver ses convictions protestantes augmentait aussi. L'irritation vint même se mêler au mécontentement intérieur qu'elle éprouvait, et un soir où M. Meinhold avait prolongé plus que de coutume sa visite au très-saint Sacrement, elle lui adressa de vifs reproches à ce sujet, et déclara formellement que jamais elle ne laisserait sa fille embrasser une religion qui portait son père aux pratiques les plus déraisonnables et les plus excentriques.

C'était le 4 mars, le bon Monsieur se coucha l'âme bien triste et appela comme de coutume saint Otto à son secours. Il se leva dès l'aurore, et après avoir entendu la messe, il revint chez lui redoutant une nouvelle scène; mais quel ne fut pas son étonnement en voyant le front de sa femme resplendir d'une douce sérénité, et son étonnement redoubla encore en entendant le récit que nous allons fidèlement transcrire.

« Hier au soir, dit-elle à son mari, avant que je fusse endormie, un évêque m'est apparu; son air était vénérable, il avait un capuchon derrière la tête, de longues mèches de cheveux blancs retombaient sur ses vêtements. Il s'approcha de mon lit et s'assit sur une chaise à mon chevet et me fit entendre des paroles qui me remplirent de consolation et de joie. En me quittant, l'évêque me donna sa bénédiction et me promit de revenir dans quatre semaines.

» Je m'endormis en repassant toutes ces choses dans mon esprit, et je vis de nouveau ce même évêque; mais cette fois il était entouré de prêtres et d'enfants tenant entre leurs mains des cierges allumés. Je lui confessai tout ce que j'avais sur le cœur, et reçus de sa main la sainte communion qu'il donna ensuite à un grand nombre de personnes. J'étais heureuse comme on ne peut l'être qu'au ciel, et en me réveillant j'éprouvai une joie vraiment surnaturelle.» Ici, madame Meinhold se tut. « Mon amie, lui dit alors son époux, c'est saint Otto qui t'a visitée. *En réalité c'est un rêve bien curieux.* » Ne sachant trop que faire en cette grave circonstance, il se hâta d'aller avec son frère trouver le P. Karl, son directeur, qui lui conseilla de se confier à la grâce de Dieu qui agissait d'une manière si visible sur le cœur de sa femme. Il lui dit aussi de commencer une neuvaine en l'honneur de tous les saints, et d'ajouter après l'appellation de saint François, celle de saint Otto, par ces mots : « saint Otto, apôtre de la Poméranie, priez pour nous. » M. Meinhold fit en

outre célébrer une messe à Bamberg, sur le tombeau du saint, par un prêtre de ses amis (1), et prolongea la neuvaine de trois jours en l'honneur de saint Joseph.

Ainsi se passa le temps jusqu'au 29 mars, sans qu'il fût question de choses religieuses entre les deux époux. Mais le soir de ce jour, Madame Meinhold fit appeler son mari auprès de son lit, (elle était sur le point de devenir mère et d'une si grande faiblesse qu'elle ne pouvait plus se lever). « Mon ami, lui dit-elle, il faut que je me réconcilie avec Dieu le plus tôt possible, je veux communier. »

Persuadé qu'elle voulait un des pasteurs luthériens de Neisse, M. Meinhold lui demanda lequel il fallait envoyer chercher, et à sa grande surprise elle lui désigne un prêtre catholique. L'abjuration de Madame Meinhold ne se fit pas attendre, et le dimanche 30 mars (*Lœtare,* réjouissez-vous), après avoir été reçue dans le sein de l'Église catholique, elle se confessa et reçut la sainte communion le dernier jour des quatre semaines dont saint Otto avait parlé à Madame Meinhold, lors de sa merveilleuse apparition.

La nouvelle convertie, après avoir donné le jour à une petite fille, éprouva de telles défaillances qu'on lui administra l'extrême-onction. Elle survécut quelque temps à cette grande crise et ne cessa de témoigner sa joie d'être devenue catholique. « *O mon grand et bon Dieu,* disait-elle souvent, que vous êtes miséricordieux, que je suis heureuse de vous avoir trouvé. » Le premier jour du mois de Marie, son état empira sensiblement, et à trois heures de l'après-midi Madame Meinhold, tenant entre ses mains l'image de son Sauveur crucifié, leva vers le ciel ses yeux tout baignés de pleurs, les referma ensuite pour ne plus les rouvrir; son âme sainte était remontée dans les cieux.

— M. l'abbé Mermillod a été nommé curé de Genève; on lit dans son discours d'installation ces paroles touchantes qui firent verser bien des larmes à son auditoire : « Désormais à l'apostolat brillant et béni des grandes cités de l'Europe, je dois faire succéder la vie perpétuellement immolée du pasteur..... J'ai charge de 22,000 âmes catholiques, et même ce nombre écrasant ne suffit ni à ma foi ni à mon cœur; j'ai sous ma houlette 30,000 protestants que j'ai l'ambition de ramener à la paix et aux consolations de la vérité. Dieu m'a donné dès l'enfance deux tendresses qui sont la vie de mon âme : l'amour de l'Église et l'amour de Genève; puissé-je l'amener au baiser de paix par la vérité et la miséricorde. »

— L'église d'Ars va se compléter par une magnifique coupole qui ne coûtera pas moins de 200,000 francs. Mgr l'Évêque de Belley et deux prélats romains ont quitté Ars après y avoir fait une enquête contradictoire relative au procès de béatification de M. Vianney.

— Une cérémonie intéressante a eu lieu dans la cathédrale de

(1) M. Meinhold reçut plus tard une petite boîte reliquaire ayant sur le couvercle l'image de saint Otto, qui le représentait tel que Mme Meinhold avait vu le saint lorsqu'il lui était apparu.

Cantorbéry; trois évêques ont été consacrés. Parmi eux était un nègre, le révérend Samuel Crowther, évêque actuel du Niger; c'est la première fois qu'un nègre est appelé à une si haute position.

— Les journaux catholiques de Belgique annoncent la prochaine entrée de M[lle] Claire de Robiano chez les petites Sœurs des pauvres.

L'œuvre de ces héroïnes de la charité, commencée en 1840 dans la mansarde de Jeanne Jugan, compte maintenant de 15 à 16 cents sœurs, en majeure partie françaises, mais aussi des anglaises, des belges et des polonaises de toutes positions sociales, les unes élevées dans la richesse, les autres simples domestiques. Il n'y a pas de sœurs de choix, toutes au même degré sont les servantes des pauvres. La congrégation dessert 85 établissements : 4 en Espagne, un à Genève, 7 en Angleterre, dont deux à Londres, cette métropole de l'extrême richesse et de l'extrême misère où chaque année le jury du *coroner* constate le décès d'un grand nombre de pauvres, causé par la faim. Les petites Sœurs ont aussi 4 maisons à Paris. Admirable contraste offert par le monde et par la religion; d'un côté le luxe et les jouissances matérielles, de l'autre l'abnégation et le dévouement; l'homme de plaisir ne songe qu'à multiplier ses besoins pour décupler ses jouissances; la petite sœur, sous l'inspiration de la charité se fait mendiante pour nourrir les 17,000 pauvres à sa charge, qu'elle a retirés du vice et de la misère.

— La reine de Prusse a envoyé une magnifique étole à chacun des six ecclésiastiques catholiques présents sur le champ de bataille de Düppel. Le prince royal, de son côté a offert son portrait à l'aumônier, M. Simon, avec cette inscription écrite de sa main : « Au Curé divisionnaire catholique, M. Simon, en reconnaissance des exemples de fidélité au devoir et de courage héroïque qu'il a donnés. »

— La jeune aveugle guérie à Pibrac, en avril dernier (1), a voulu témoigner sa reconnaissance d'un si grand bienfait en se consacrant à Dieu dans la vie religieuse. Nous savons de source certaine que cette généreuse fille a été reçue dernièrement au couvent des trappistines de Blagnac.

— En terminant le mois où l'Église célèbre la fête de saint Vincent de Paul (l'apôtre de la charité), le trait suivant, bien qu'il soit arrivé le 18 avril dernier, nous a paru revêtu d'un intérêt plein d'actualité :

Un fonctionnaire de l'État qui occupait, il y a deux ans, dans la ville de Troyes, un des postes les plus élevés de l'administration des finances, avait une enfant malade depuis cinq ans, et l'impuissance où la science était de la guérir lui faisait craindre de la perdre prochainement, quand son autre fille, pensionnaire dans une maison religieuse de Paris, eut la certitude intérieure que sa sœur recouvrerait la santé si on la portait devant la châsse de saint Vin-

(1) Ce fait a été rapporté par la *Voix* dans son numéro de mai.

cent de Paul, à l'église des Lazaristes, pendant la neuvaine qu'on y célébrait du 9 au 18 avril en mémoire de la translation des reliques de ce grand saint.

M. C..., déterminé, entraîné par les instances de sa pieuse fille, conduisit sa chère petite malade dans l'église des Pères, où incapable de faire aucun mouvement, elle fut placée sur l'autel sur un lit de repos. Après la messe, son père la prit entre ses bras et la porta près de la châsse qu'il lui fit respectueusement baiser...

O bonheur! ô joie indicible! l'enfant recouvra en ce moment, en présence d'une foule immense, la libre faculté de tous ses membres et s'en alla ensuite avec sa famille, sans conserver aucune apparence de mal. Le médecin appelé déclara qu'il n'avait plus rien à faire, tant elle était parfaitement guérie.

— Il y a quelque temps, un jeune ouvrier se présentait à la sacristie de notre Église et priait un prêtre de bénir une petite statuette représentant Notre-Dame des Victoires, qu'il tenait à la main. Avant de donner la bénédiction demandée, l'ecclésiastique, jetant un regard sur le jeune homme : — Mon ami, lui dit-il, vous aimez donc bien la Sainte-Vierge? — Oh! monsieur, il y a quinze ans que je l'aime. — Mais quel âge avez-vous donc? — J'ai quinze ans. — Et pendant combien de temps voulez-vous encore l'aimer? — J'espère bien l'aimer toute ma vie.

Heureux enfant! qui de nous pourrait dire comme lui à Marie : Je vous ai toujours aimée! Du moins, sachons dire après lui : Sainte Mère de Dieu, j'espère vous aimer toute ma vie.

(Tiré de l'intéressante et pieuse revue de l'*Écho de Notre-Dame des Victoires,* numéro de juillet).

FÊTE A NOTRE-DAME DE VERDELAIS

PRÈS BORDEAUX.

Verdelais a fêté, pour la huitième fois, l'anniversaire du couronnement de sa Madone; car c'est du 2 juillet 1856 que son sanctuaire, déjà bien célèbre avant cette époque, date sa nouvelle ère de gloire. Il y eut, cette année encore, un concours immense favorisé pendant trois jours par l'administration du chemin de fer du Midi : Son Eminence le cardinal-archevêque de Bordeaux était là avec monseigneur l'évêque de Saint-Claude et deux prélats romains; le R. P. Montfat, supérieur du collége de la Seyne, près Toulon, était l'orateur de la fête. Parmi les cérémonies de ce jour, les pélerins ont signalé la messe avec chant du *Stabat* sur les hauteurs du Calvaire nouvellement érigé et le plus beau qui existe en Europe, l'office pontifical célébré par Son

Éminence, puis la procession que monseigneur Stanio, prélat anglais, présida le soir encore sur le chemin du Calvaire, en face des merveilleux panoramas et au milieu de splendeurs vraiment exceptionnelles. Nous regrettons de ne pouvoir décrire les différents spectacles dont a joui l'heureuse multitude; d'une part, la vue de ces grandes murailles pavoisées de fleurs, de ces jolis arcs-de-triomphe, de ces illuminations du soir; de l'autre, l'harmonie produite par plusieurs orchestres et dont l'effet rivalisait avec celui du canon grondant pour s'associer à la fête; voilà des magnificences qui parlaient à l'oreille et aux yeux; or, les sens sont la porte du cœur. Une telle solennité ne pouvait finir complètement avec le jour; le lendemain, dimanche, le concours se continuait, et 700 mères de famille venaient de Bordeaux rendre hommage à la Patronne de la contrée, à Marie, modèle des mères.

Nous avons aimé à informer de ces détails les lecteurs de la *Voix;* tous, les abonnés de notre diocèse principalement, se rappellent le curé de Notre-Dame de Verdelais, le R. P. Choizin, supérieur-mariste. C'est cet homme dont les œuvres, continuées à Chartres par le R. P. Meunier et ses dignes confrères avec tant de zèle et de succès, attesteront longtemps l'esprit d'initiative et l'amour du feu sacré; on ne sera pas surpris qu'il voie le Seigneur bénir aussi à Verdelais une entreprise qui a coûté dix-sept ans de travaux au R. P. Chavas, son prédécesseur, et qu'il sait vivifier à son tour, avec l'aide de douze religieux soumis à sa direction. On s'en étonnerait moins encore si l'on connaissait tout ce que le généreux cardinal de Bordeaux a voulu faire de démarches, de concessions, nous dirons même de sacrifices, pour seconder dans leurs vues les chefs dévoués du pélerinage. Les Pères Maristes, eux, le savent, et le chiffre de 5,000 francs, inscrit récemment en regard du nom de monseigneur Donnet, sur la liste des souscriptions pour la construction d'un second bas-côté, dans l'église de Verdelais, pourra le faire deviner aux autres.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de Gouverneur.

Huitième année.

9e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

LES ÉCOLES CLÉRICALES,

PAR Mgr DE SÉGUR (1).

Nous commencerons aujourd'hui par l'une des écoles cléricales les plus anciennes, les plus pieuses : celle des Clercs de Notre-Dame, établie à Chartres en 1853, sous les auspices de la Vierge Immaculée. Elle nous apparaît doublement couronnée, d'abord par un incontestable succès, puis par les bénédictions du Saint-Siége.

Le diocèse de Chartres voyait, comme beaucoup d'autres, se tarir en son sein la source vivifiante des vocations ecclésiastiques ; les prêtres manquaient de toutes parts, et la léthargie de l'indifférence semblait menacer d'une mort complète ce diocèse si célèbre, dans les fastes de l'Église, par son culte envers la très-sainte Mère de Dieu.

Cette Vierge bénie inspira à l'un de ses serviteurs la pensée de remédier à ce mal, chaque jour croissant, et la Maîtrise de Notre-Dame, qui jusqu'alors ne se distinguait en rien de toutes les maîtrises d'enfants de chœur, prit bientôt, par ses soins, une forme ecclésiastique, une importance et une extension qu'elle n'avait jamais connues. Cinquante enfants de onze à quinze ans, spécialement voués à la sainte Vierge, se trouvèrent réunis pour

(1) Bulletin de saint François de Sales, août 1864

Nous avons hésité d'abord à reproduire un article si élogieux pour notre Œuvre, mais l'assurance qu'on nous a donnée du grand bien qui résulterait de cette publicité a fait taire à la fin tous nos scrupules.

commencer leurs études et se former au service des autels, au chant ecclésiastique et à tout ce qui concerne le culte du Seigneur.

L'école des Clercs de Notre-Dame a été fondée dans un double but : multiplier les vocations ecclésiastiques, en facilitant aux enfants pauvres l'entrée du sanctuaire, et desservir dignement le vénérable sanctuaire de Notre-Dame de Chartres, qui remonte, comme chacun sait, jusqu'au berceau même du Christianisme dans les Gaules. Le bon Dieu a béni l'Œuvre. Près de cent jeunes gens ont déjà reçu par elle ou reçoivent le bienfait d'une excellente éducation cléricale, et exclusivement cléricale. Elle vient de donner au diocèse son premier prêtre, et, au grand comme au petit Séminaire, elle compte déjà des lévites de tous les ordres.

L'Œuvre reçoit, avec une égale charité, les enfants du diocèse de Chartres et ceux des pays qui sont encore privés d'écoles cléricales. Rien de plus édifiant que la religion profonde de ces jeunes clercs, dans l'accomplissement de leurs offices, à la cathédrale. L'Évêque, qui les regarde à bon droit comme ses enfants chéris, leur a confié la garde de la statue miraculeuse de Notre-Dame, ainsi que de la relique précieuse et très-authentique du voile de la sainte Vierge. Le service de la cathédrale, tout compliqué qu'il est, ne trouble point le cours de leurs études. Dans une pièce qui correspond avec la sacristie, les jeunes clercs étudient et font leurs devoirs. Quand on a besoin de l'un d'entre eux, le surveillant, averti par un coup de sonnette, désigne et envoie aussitôt celui dont le tour est venu, et, après avoir servi la messe ou rempli quelques autres fonctions, l'enfant rentre à l'étude, en silence et sans perdre du temps.

Les messes sont admirablement servies. Les fidèles et les prêtres eux-mêmes trouvent dans la tenue de ces enfants un secours pour leur piété. Une femme sortait naguère de la cathédrale, les larmes aux yeux ; elle avait été émue jusqu'au fond de l'âme à la vue d'un de ces chers enfants qui, en servant la messe, avait prié et communié avec une piété, une modestie vraiment angéliques. Tous les pélerins, prêtres et laïcs, s'en retournent profondément édifiés du maintien de ces jeunes clercs. Plusieurs prédicateurs de retraite pastorale n'ont pu s'empêcher d'en parler avec admiration.

La sainte communion est comme l'âme de l'école des clercs de Notre-Dame, et il n'en est presque pas un seul qui ne reçoive au moins chaque dimanche le corps adorable du Sauveur. Plusieurs

ont le bonheur et la douce habitude de communier en outre le jeudi et les jours de fête. Aussi l'innocence la plus charmante règne-t-elle dans cette maison de bénédiction. C'est bien vraiment la maison de la sainte Vierge, et ses petits clercs sont les vrais petits frères de Jésus, les vrais enfants de Marie.

Quant aux conditions d'admission, elles sont très-simples : on ne demande qu'une âme douce et bonne, un cœur généreux pour le bon Dieu, un caractère franc et solide, une intelligence suffisante et une volonté arrêtée de se consacrer à Dieu. La Providence et Notre-Dame sont les économes de la maison. Chaque année il faut trouver une somme assez considérable et on la trouve. Quand la caisse est vide, on va prier la bonne Vierge, et l'argent arrive. Dernièrement une sainte dame léguait en mourant une somme suffisante pour l'entretien perpétuel d'un jeune clerc. « Puisque Dieu ne m'a pas fait l'honneur d'appeler à son service un de mes enfants, je veux du moins, disait-elle à la fin de son testament, que ma famille soit représentée dans les rangs du sacerdoce, au moyen de cette petite rente perpétuelle. » Cette dame, qui ne jouissait que d'une fortune ordinaire, trouvait dans la vivacité de sa foi le moyen de faire ce que ne font point et ce que devraient faire tant de familles opulentes qui regorgent de superflu.

Cependant quelques enfants paient tout ou partie de leur petite pension alimentaire, ou bien des chrétiens charitables paient pour eux : mais ce n'est jamais là qu'une offrande volontaire, et l'école cléricale tient à honneur de conserver sa royale pauvreté. C'est là sa force et le secret de sa fécondité. Une association de bienfaiteurs a été canoniquement érigée par Mgr l'Évêque de Chartres. Le Saint-Père, par un bref apostolique en date du 19 janvier 1864, a daigné la confirmer, la bénir et l'enrichir d'indulgences précieuses.

Les enfants admis à l'école cléricale de Chartres doivent mériter, par plusieurs mois de conduite exemplaire, leur titre de clerc de Notre-Dame, et ce titre, ils le peuvent perdre s'ils viennent à déchoir. Ce précieux titre les suit jusqu'à leur ordination, et il est loin d'être stérile, au temporel comme au spirituel : au spirituel, il est pour eux une source permanente de bénédictions ; au temporel, il leur assure tout le nécessaire. Quelle belle et douce charité ! et combien il est désirable qu'elle trouve partout des imitateurs !

L.-G. de SÉGUR.

LE RESPECT HUMAIN VAINCU
OU
FAIS QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA,
PROVERBE MORAL. (1)

Personnages :

Compagnons ébénistes : Georges, Maurice, Bernard, Etienne, Vincent, Félix.
Chefs d'atelier : Michel et Charles.

SCÈNE Ire : GEORGES, FÉLIX, MAURICE, VINCENT.

GEORGES.

Puisque nous voici arrivés à l'atelier avant nos *sages et gênants* compagnons, causons un peu tout à notre aise.

FÉLIX.

Et l'ouvrage? et le patron?

GEORGES.

Tu en es encore là, toi! — tu n'es pas *fort*, ami...

MAURICE (*en le toisant*).

Non, *parole d'honneur,* je te croyais mieux formé.

FÉLIX (*avec embarras*).

Arrivé depuis peu parmi vous, je n'en connais pas encore bien les usages...

GEORGES (*lui mettant la main sur l'épaule*).

Mais c'est certain... d'ailleurs les consciences de *province* ne se forment pas en un jour.

VINCENT (*bas à Félix*).

C'est *déformer,* qu'il veut dire, n'est-ce-pas, Félix?

FÉLIX.

Tais-toi donc, tu vois bien qu'on nous regarde.

GEORGES.

Donc, je disais que n'ayant pas pour le moment sur les épaules Michel le philosophe, et son inséparable Charles le *docteur,* Étienne l'*ennuyeux,* Bernard le *contrôleur,* nous pouvions *là,* nous parler à cœur ouvert.

MAURICE (*se penchant vers Georges*).

Es-tu bien sûr de Vincent?.. tout jeune qu'il est, il me paraît être un *finaud* de la pire espèce...

GEORGES.

Que veux-tu? c'est le *pays* de Félix ; il est arrivé en même temps que lui de la Normandie, nous ne pouvons l'exclure...

(1) Dû à la bienveillante communication d'un zèlé directeur d'une persévérance de jeunes gens.

MAURICE *(sur le même ton)*.

Mais de Félix lui-même, en es-tu bien sûr?

GEORGES *(avec un air de mépris)*.

Félix!.. ce poltron de premier calibre!... Ah! pour celui-là nous pouvons y compter, ami... je me charge par un mot, moins que cela, par un regard, de le faire passer par où je voudrai... Tu ne connais donc pas ces natures-là?.. on les retourne comme du chiffon, on les déchire, ensuite on les écrase avec son pied et on les rejette loin de soi lorsqu'on n'en a plus besoin... voilà tout le cas que j'en fais; mais je m'en sers à l'occasion.

VINCENT *(arrivant par derrière et les séparant)*.

Messieurs, avant de venir dans votre grand Paris, j'étais apprenti horloger, habitant une petite ville, fréquentant de modestes ouvriers, eh bien! aucun d'eux n'aurait agi comme vous le faites... quand ils voulaient faire de ces *a parte,* ils sortaient de l'atelier.

MAURICE.

Comment, petit provincial, tu voudrais venir nous faire la loi!..

VINCENT.

Non, mais vous l'apprendre.

MAURICE *(à Georges)*.

Je te dis que cet enfant est un petit ver que nous nourrissons au milieu de nous.

GEORGES *(haut)*.

Allons! allons! voilà le temps qui passe, convenons vite de ce que nous ferons demain dimanche.

MAURICE.

Si nous allions au bal!

GEORGES *(à Félix d'un ton moqueur)*.

Bien trouvé, ami. Voyons, réponds franchement, as-tu jamais dansé? as-tu jamais été au bal? tu comprends que je ne veux pas te parler de tes rondes villageoises?...

FÉLIX, *(affectant un air dégagé)*.

Comment donc! si j'y suis allé?

GEORGES.

La réponse n'est pas claire... Es-tu allé au bal, *oui* ou *non?*

FÉLIX *(à part)*.

Jamais... Seulement, comment en convenir... prenons encore un détour...

(Haut).

Messieurs, on danse peu à Falaise.

GEORGES.

Comment! on danse peu, dans ce pays civilisé?... A d'autres! à

d'autres!... D'ailleurs, peu ou non, la question n'est pas là. As-tu jamais été au bal, *oui* ou *non?*

MAURICE (*ricanant*).

Tu oublies, Georges, qu'on ne pose jamais une pareille question à un Normand.

GEORGES.

N'importe, qu'il réponde.

FÉLIX.

Eh bien!..... Hum!.....

GEORGES et MAURICE.

Allons! Allons! c'est bien long à venir?

FÉLIX.

Eh bien... bien... Oui.

GEORGES et MAURICE.

Bravo!...

GEORGES (*lui tendant la main*).

Ami, tu es un des nôtres pour demain, c'est chose convenue, à 5 heures donc à la barrière... et le bal après...

MAURICE.

Pouvons-nous compter sur M. Vincent?

VINCENT.

Ce n'est pas chose aussi sûre... je verrai.

GEORGES.

Ah! Monsieur aime les réflexions? Nous l'appellerons désormais Vincent *le penseur*.

VINCENT.

Très-bien dit. Cela rime à merveille avec Georges le *blagueur*.

MAURICE.

Pas mal touché... mais voici les compagnons de travail qui arrivent; prenons nos outils, et aujourd'hui du moins nous pourrons, en toute vérité, dire au patron que nous étions à l'ouvrage avant eux...

Scène IIe : MICHEL, BERNARD, ÉTIENNE, CHARLES

(*saluent en arrivant Maurice, Georges, Félix et Vincent. — Félix et Vincent seuls leur rendent leur salut.*)

MICHEL.

Compagnons, le maître que je viens de rencontrer m'a chargé de vous dire qu'ayant eu le malheur de perdre cette nuit son vieux père, il nous donnait congé pour aujourd'hui. — Vous êtes donc libres de vous retirer.

GEORGES.

Beau profit que nous devons à la piété filiale de Monsieur; c'est vraiment très-attendrissant.

MICHEL.

Le respect pour les morts est une chose sacrée, et je m'étonne d'un pareil langage.

MAURICE.

Je vous engage à courir vers le patron pour le lui répéter.

MICHEL (*avec dignité*).

Ma qualité de chef d'atelier me fait un devoir de reprendre ce qui est blâmable... mais Michel Landry ne sera jamais un délateur (*approbation des ouvriers, à part Félix, Maurice et Georges qui gardent le silence)*.

MICHEL (*continuant.*)

Du reste M. Lambert, qui est juste avant tout, m'a chargé de vous dire aussi que votre journée vous serait comptée au double. Vous voyez que s'il sait être bon fils, il sait aussi être un bon patron.

GEORGES.

Passe pour la morale... elle a aujourd'hui, du moins, un à-propos... ce qui ne vous arrive pas toujours, *maître Michel.*

FÉLIX (*à Vincent.*)

Ce Georges est vraiment insupportable.

VINCENT (*à Félix.*)

Pourquoi donc l'écoutes-tu ?

FÉLIX (*à Vincent.*)

Ah ! c'est qu'il est si moqueur !

VINCENT.

Et si méchant, n'est-ce pas ? deux raisons pour le fuir et le mépriser.

MAURICE.

Ami Félix, viens avec nous..... chemin faisant, nous ferons choix du moyen le plus convenable pour dépenser joyeusement le *salaire* accordé à notre repos par... par notre *bien-aimé,* notre *généreux,* notre *admirable* patron.

MICHEL (*à Félix, qui s'en va.*)

J'ai assez de confiance en vous pour croire que vous êtes loin de vous associer à de si basses railleries.

FÉLIX (*bas.*)

Elles me font peut-être plus de mal qu'à vous.

MICHEL (*lui prenant la main, et d'un ton affectueux.*)

Bon jeune homme !... va, crois-moi ; laisse Maurice et Georges se divertir à leur façon; — pour toi, reste avec nous... et, en

nous accompagnant près de notre maître, prouve-lui que tu sais reconnaître ses bontés et respecter sa douleur.

VINCENT.

Je suis des vôtres, si vous le voulez, moi ?

FÉLIX.

Ce serait aussi mon plus vif désir !

GEORGES.

Eh bien ! l'ami Normand, est-ce que la compassion te gagnerait, par hasard ?

(*Le regardant avec malice.*)

Te voilà tout larmoyant...

(*Faisant semblant d'essuyer ses yeux.*)

Tiens ! Je crois que cela me prend aussi... c'est vraiment épidémique... contagieux... Viens donc vite, vite respirer un meilleur air.

FÉLIX.

Rien ne presse.

MAURICE.

A ton aise... (*A son oreille.*) Cafard !!!

GEORGES (*d'un air significatif.*)

Le moment est venu pour toi, Félix, d'entrer dans le camp des mouchards, des bigots, comme tu voudras les appeler, ou de rester dans le nôtre... choisis... (*Félix regarde Michel tristement, et suit lentement Georges et Maurice.*)

MICHEL (*après qu'ils sont sortis.*)

Quel dommage que ce jeune homme se laisse ainsi dominer par le *Respect humain*, cet épouvantail des caractères faibles, ce cauchemar permanent des âmes pusillanimes qui, par les vaines terreurs qu'il leur cause, leur ôte toute énergie, toute généreuse initiative, et paralyse leurs meilleurs sentiments !... Le *Respect humain*, qui enlève la pensée du respect que l'on doit à Dieu, à sa conscience, et fait commettre mille bassesses... Le *Respect humain*, qui enchaîne la volonté et nous rend esclaves de tout ce qu'il y a peut-être de plus méprisable en ce monde... la parole, le sourire, le regard du *mauvais sujet*, de l'*impie !...*

CHARLES.

Et voilà le hideux fantôme devant lequel tant de fronts pâlissent, tant de courages faiblissent, tant de vertus succombent !... Oh ! que d'exemples nous pourrions citer, et de bien tristes exemples, des ravages causés dans les âmes par le *Respect humain;* mais le temps nous manque.

TOUS LES OUVRIERS.

Non, non ; dites... nous irons après trouver le maître.

CHARLES.

Puisque vous le voulez, mes amis, je vais satisfaire votre légi-

time curiosité, et commencer par un trait qui nous a d'autant plus frappés, Michel et moi, que nous avons connu intimement le jeune homme auquel il est arrivé.

(*Les ouvriers se rapprochent de lui pour mieux l'écouter.*)

Ce jeune homme, élevé par une mère sincèrement chrétienne, resta fidèle aux pratiques de notre sainte Religion jusqu'à l'âge de 18 ans environ. Il était cité dans son village comme un modèle de piété filiale, de bonne conduite et même de charité, car sa mère, et une vieille cousine qui l'affectionnait beaucoup, le mettaient de moitié dans toutes leurs bonnes œuvres. Cependant, arrivé à cet âge si décisif pour un jeune homme, je ne sais quel vent souffle sur lui, voilà qu'il se relâche tout d'un coup de ses pratiques de piété, et que *Pâques*, la grande, la solennelle fête de Pâques, se passe, sans que Roger (laissez-moi lui donner ce nom) aille se confesser et faire la sainte communion, prescrite à cette époque à tout chrétien.

ETIENNE.

Oh! ceci est trop fort!..... Comment? sans raison aucune, cesser de remplir des devoirs aussi sacrés! C'est ce que je ne puis comprendre!

CHARLES.

Sans raison aucune... ce n'est pas complétement vrai ; il y en avait bien une... une raison sourde, cachée, mais assez puissante pour enchaîner sa volonté et la rendre esclave : le reste de l'histoire va bien vous le montrer. Heureusement pour Roger que son cœur était pur... Aussi les mauvaises compagnies, qui avaient pu l'intimider, furent impuissantes à le corrompre; il résista à leurs instances, et ne voulut point partager leurs coupables plaisirs; et même il reprit ses pratiques pieuses, dans le secret de sa maison et la solitude des champs. Mais néanmoins la peur... la *peur* de passer pour un inconséquent... la *peur* de revenir sur ce qu'il avait fait, ou plutôt omis, étouffait cette douce voix qui, du saint Tabernacle, arrivait jusqu'à son cœur pour lui dire : Que t'ai-je donc fait pour me délaisser ainsi?... La crainte de la mort, la tristesse silencieuse de sa mère et de sa bonne parente, déchiraient son âme, empoisonnaient ses jours, venaient troubler ses nuits; et lui, toujours faible, toujours captif, s'écriait dans sa douleur : Mon Dieu! mon Dieu! qu'il m'en coûte pour rester loin de vous!...

VINCENT (*à part.*)

Hélas! moi aussi, j'ai su un jour ce qu'il en coûtait pour déguiser ses véritables sentiments.....

CHARLES.

Cependant un jour, n'y tenant plus, il va trouver son curé et lui demander de vouloir bien le confesser le lendemain matin. Le curé y consent de tout cœur, bien entendu, et Roger, plus que fidèle à son pieux rendez-vous, arrive dans la maison du bon

Dieu avant l'heure indiquée, et en *ferme soigneusement la porte sur lui,* bien décidé à ne l'ouvrir que lorsque le moment sera venu. Or, comme il était tout absorbé dans une prière profonde, un léger bruit vient frapper son oreille... il n'y fait pas attention. Des coups plus forts se font entendre, Roger regarde à sa montre : Ce ne peut pas encore être M. le curé, se dit-il, et il se remet à prier. Les coups redoublent, alors il va ouvrir... Mais qu'elle n'est pas sa *stupéfaction,* son *effroi...* Une femme se présente à ses regards... Eperdu, troublé, désolé d'avoir été pris en flagrant délit de piété, il s'élance avec la rapidité de l'éclair et se sauve de l'église, laissant son livre et sa *confession écrite,* témoins irrécusables de ses pieuses dispositions... Et cette femme, qui lui avait causé tant de terreur, n'était autre que sa bonne cousine.

VINCENT.

C'est bien là le propre du *Respect humain* : Reculer devant une ombre, un fantôme qui s'évanouit dès qu'on s'en approche et qu'on veut le saisir.

CHARLES.

Cette respectable dame ne fit à son jeune parent aucune allusion à son étrange conduite ; seulement elle lui remit le papier qui contenait ses mystérieuses confidences en lui disant avec un demi-sourire : « Je ne l'ai pas lu. » Cette tentative de retour, si malencontreusement échouée, laissa Roger dans une étrange perplexité... Avoir fui, et fui devant une femme, se disait-il souvent, et cette femme est ma seconde mère... quelle lâcheté !... Allons ! il faut la réparer... A quoi me sert de prolonger de pareils tourments ?... Et alors le *Qu'en dira-t-on ?* reprenait le dessus, et tous les jours il répétait : Demain... demain...

VINCENT.

Il faut bien avouer qu'il en coûte bien moins d'avoir le courage de sa foi et d'y conformer sa conduite, que d'épuiser ses forces dans ces luttes incessantes, presque toujours suivies de honteuses défaites.

ÉTIENNE.

C'est parfait, assurément ; mais mieux vaudrait laisser Charles continuer son histoire que de l'interrompre ainsi par tes continuelles réflexions.

CHARLES.

Permettez-moi, mes amis, de céder ici la parole à Michel, qui a été lui-même témoin des derniers faits qui me restent à vous raconter.

MICHEL.

Mes amis, le moment du triomphe arriva enfin pour Roger... Épuisé, abattu, anéanti, après huit mois de combats, le voilà qui prend une noble résolution et, réhabilité à ses propres yeux, réconcilié avec sa conscience, il va à l'église : c'était la veille de

Noël, entre enfin dans ce qu'il appelait *la boîte de tremble,* dans laquelle il ne *tremblait* plus, et se confesse devant toutes les personnes qui étaient là... *et il n'y avait que des femmes!* Puis à la messe de minuit, lui seul d'homme, en face de toute la paroisse, il s'avance, au milieu d'un grand nombre de pieuses femmes, et monte jusqu'au maître-autel, où il fait la sainte communion, sans arrogance comme sans crainte. Ses vrais amis le félicitèrent de son courage. Quant aux autres, ils n'osèrent pas renouveler leurs sarcasmes : ils sentaient que l'homme qui a l'héroïsme d'un tel acte, doit avoir aussi celui de le soutenir.

D'ailleurs, depuis cette époque, Roger rompit complètement avec eux; et, afin de réparer une faute qui était mortelle pour son cœur sincèrement chrétien, il entra au séminaire; ses études furent des plus brillantes, et une fois devenu prêtre, il consacra souvent ses paroles sacerdotales à combattre le *respect humain.*

BERNARD.

C'est une chose étonnante que nous tous qui aimons la liberté, qui sommes prêts souvent à en défendre le *mot* jusqu'à la mort (je dis le *mot,* car nous ne savons guère ce qu'elle est au fond), nous subissions un joug pareil à celui que nous impose ce vilain *respect humain.*

ÉTIENNE.

Le nommer ainsi, c'est, à mon avis, un contre-sens; si nous respections sincèrement nos semblables, nous ne céderions pas à ce qui peut les abaisser en nous avilissant nous-mêmes. Je voudrais donc changer cette expression et dire LA CRAINTE, LA PEUR DU JUGEMENT HUMAIN; je suis sûr que cette dénomination suffirait pour en dégoûter plusieurs. Mais revenons un peu à ce pauvre Félix; ce jeune homme, malgré moi, m'intéresse. C'est un peu le sort de toutes les victimes.

BERNARD.

Celles de la peur me touchent peu; on ne saurait assez dire à quels pitoyables écarts cette lâcheté peut conduire. L'autre jour, je portais de l'ouvrage à la pratique, il était déjà tard, j'avais un long boulevard à traverser; aussi marchais-je sans avoir l'air de prendre garde aux personnes qui cheminaient à côté de moi; cette indifférence me valut d'entendre une conversation dont voici à peu près le texte :

« Pourquoi donc ce petit Normand, disait un homme encore jeune à son compagnon qui paraissait plus âgé, a-t-il été l'autre jour à dîner si tourmenté, si vilipendé par ses camarades? — Tu me le demandes! Tu n'as donc pas entendu qu'il voulait faire maigre parce que c'était vendredi, et que les autres se sont moqués de sa simplicité? S'il avait eu l'esprit de leur répondre : « Cela me convient de faire maigre et d'agir autrement que vous; » qu'est-ce que cela vous fait? Chacun pour soi; la conscience » n'est pas une chose de rechange. » Ils se seraient tus, les

chenapans qu'ils étaient. » Ce n'est pas moi qui parle, c'est mon homme du boulevard.

VINCENT (*interrompant*).

Et il a dit vrai, messieurs. Ce petit Normand, c'était moi; j'ai eu la faiblesse de céder à leurs obsessions et de faire plier mes croyances devant leurs impertinents quolibets. Mais je les connais maintenant, et si une fois j'ai pu faillir, j'espère, Dieu aidant, qu'ils ne m'y reprendront plus.

MICHEL (*lui tendant la main*).

C'est bien, jeune homme. Les chutes quand elles sont ainsi loyalement réparées, n'arrêtent pas nos progrès dans la vertu. Mais Bernard n'a peut-être pas tout dit.

BERNARD.

A peu près, puisque la conclusion de mon récit vous est connue. Je te passe donc la parole, Michel, car tu dois avoir encore quelqu'intéressante histoire à nous raconter.

MICHEL.

Je le ferais volontiers. Mais le moment est venu d'aller trouver notre patron et prendre heure avec lui pour la cérémonie funèbre de demain. Lundi nous reviendrons à l'atelier à l'heure accoutumée; puissions-nous d'ici là revoir ce pauvre Félix et l'arracher à ses perfides amis.

SCÈNE IIIe : FÉLIX (*seul*), PUIS MICHEL, CHARLES, VINCENT, ÉTIENNE, BERNARD, GEORGES ET MAURICE.

FÉLIX (*seul*).

Seul!...

Il s'assied et reste quelques instants la tête dans ses mains; se lève, fait quelques pas, puis il s'arrête et dit avec des pauses :

Suis-je assez malheureux!... Assez avili!... Assez méprisé!... Assez coupable!...

J'ai renié ma foi... mon honneur de chrétien... J'ai menti à ma conscience... J'ai blasphémé le nom de mon Dieu! de celui qui m'a créé, de celui à qui je dois tout... de celui que j'aime!... Car je le sens aux déchirements de mon cœur, je l'aime encore, ce Dieu que j'ai tant offensé!... Et pourtant je lui ai jeté l'insulte, le mépris!... Je l'ai vendu! vendu à plus vil prix que Judas... vendu pour un signe approbateur, une parole flatteuse, une poignée de main... Et de quelle main, grand Dieu!...

Ce n'est pas tout encore... J'ai violé mes serments!...

Ma mère, il m'en souvient, c'était à ton lit de mort : « Félix, me dis-tu d'une voix défaillante, je vais te quitter pour un monde meilleur... Mais si tu veux adoucir pour moi la douleur des derniers adieux, jure-moi — et tu me présentais un crucifix tout humide de tes larmes — jure-moi de ne jamais enfreindre sans raison les saintes lois de l'Église. » Et moi de te répondre en baisant l'image de notre adorable Sauveur : *Je le jure*, mère chérie! Et toi d'ajouter : « Jure-moi encore que si jamais tu te

rencontrais avec des impies qui oseraient lancer le blasphème contre Dieu, contre la Vierge immaculée, tu les fuirais comme on fuit le serpent prêt à jeter son venin. » Je le jure, t'ai-je répondu encore.

(Ici Michel, Charles et leurs trois amis entrent doucement et se placent derrière Félix).

Alors tu pris ma main, la serras contre ton cœur, l'étendis ensuite sur ma tête... et ton dernier soupir s'exhala avec ta dernière bénédiction!... Hélas! du haut du ciel où tu reçois la récompense de tes vertus, mère chérie, prends pitié de ton fils! Il est si malheureux!!!...

(Félix se laisse retomber sur sa chaise. Michel qui est arrivé avec ses compagnons, leur fait signe de se tenir à l'écart; pour lui, il s'avance vers Félix, qui, au bruit de ses pas, se lève instinctivement).

MICHEL.

Non, Félix! non. Quand on a de vrais amis, on ne peut se dire malheureux.

FÉLIX *(avec une sorte d'égarement)*.

Ces vrais amis... où sont-ils?

MICHEL *fait signe à Charles, Vincent, Etienne et Bernard de s'avancer, puis les montrant :*

Les voici, et ceux-là, croyez-le bien, ne vous rendront pas infidèle à vos serments.

(A Georges et à Maurice qui entrent en causant à demi-voix).

Pour vous, messieurs, je suis chargé de la part de M. Lambert de vous dire que ceux qui ont osé troubler, par leur mauvaise tenue et leurs propos inconvenants, le service funèbre de son père, ne peuvent plus faire partie de son atelier.

GEORGES.

A ce compte, Félix doit partager notre sort.

MAURICE.

Oui, puisqu'il a partagé notre conduite.

MICHEL.

Il l'a imitée, c'est constant; mais j'en fais mon affaire. Et s'il n'est pas entièrement innocent, vous, Georges et Maurice, vous êtes les vrais coupables; car c'est vous qui, avant l'office divin, l'avez conduit au...

GEORGES et MAURICE.

Où? dites.

MICHEL.

Au cabaret! il faut bien dire le nom.

GEORGES ET MAURICE.

Je proteste!

MICHEL.

Au café, si vous le voulez; le nom n'y fait rien. C'est vous qui l'avez entraîné à boire avec excès; c'est vous qui lui avez donné

l'exemple du plus affreux cynisme, et cela devant un catafalque!... un cercueil!... une tombe!...

Sans doute il a gravement failli. Il a failli en vous prenant pour compagnons, pour amis, il a failli surtout en *ayant peur* de vous... C'est à votre tour maintenant de trembler; oui, tremblez de voir un jour la main de Dieu s'appesantir sur vous; tremblez de n'avoir que la misère pour compagne de vos derniers moments... (*D'un ton doux*). Ou plutôt repentez-vous, comme Félix, de vos désordres, et alors ouvrez vos cœurs à l'espérance; car le Dieu que nous servons est le Dieu bon, le Dieu miséricordieux; et, en regagnant son amitié, vous reconquerrez l'estime et la confiance des hommes.

GEORGES.

Merci de la tirade; nous y réfléchirons.

MICHEL (*à Félix, tandis que Georges et Maurice s'éloignent*).

Et vous, Félix, que voulez-vous faire?

FÉLIX (*serrant la main de Michel et de Bernard*).

Ce que je veux faire? .. Je veux rester avec vous, mes amis; devenir un ouvrier travailleur, et franchement, hautement, sincèrement chrétien; et puis, si je rencontre de nouvelles attaques, si je me trouve encore en butte à d'effrayantes menaces, je me souviendrai du proverbe : FAIS QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

— Un zélateur de notre œuvre nous écrivait dernièrement :

« En mai dernier, je vous demandais des prières de vos jeunes » élèves pour une petite fille, M. T., qui était dans un état déplorable » et que les médecins avaient condamnée. Je fus la voir. elle semblait » prête à rendre le dernier soupir, et dans son petit lit elle n'avait » réellement pas forme humaine; le genou d'une de ses jambes » retiré touchait à son menton, et il fallait des précautions inouies » pour la remuer sans la faire crier, afin de lui faire prendre un » peu de nourriture et les remèdes que l'on prescrivait, sans espoir » d'une amélioration dans sa position inexplicable. Ma fille, qui elle-» même l'a vue dans cet état, pourra vous dire que, comme tout le » monde, elle ne croyait pas la revoir en la quittant. Pour moi, je » n'ai jamais vu un malade qui m'ait donné moins d'envie de » cautionner son existence. Cependant, comme je suis du nombre de » ceux qui croient au pouvoir des saints et de la Mère des anges, » je conseillai aux parents de la petite infirme de prendre, en son » nom, un abonnement à la *Voix de Notre-Dame de Chartres,* et » de la mettre ainsi sous sa protection spéciale. C'est alors que je » vous écrivis, après le consentement que j'avais obtenu, et que je » recommandai notre petite martyre aux prières de nos protégés. » Eh bien! chose étrange et miraculeuse, j'ose le dire, depuis ce

» moment, l'enfant malade est devenue de mieux en mieux portante: » une amélioration immédiate s'est manifestée, et peu à peu M. T. » s'est remise si complétement que quinze jours s'étaient à peine » écoulés qu'elle a demandé à être conduite à l'église et à ce qu'une » messe d'actions de grâce fût dite à l'autel de la Vierge. Maintenant, » elle a repris le chemin de l'école, elle ne se ressent plus de » rien; ses membres ont repris leurs fonctions, elle saute comme « toutes les autres petites filles bien portantes de son âge, et pas » une personne de foi, à B., qui ne croie à un miracle obtenu par » la puissance de la Reine du ciel. »

— *Un curé du diocèse :*

« La très-sainte Vierge a eu pour agréable la petite aumône que » j'ai faite à un de ses petits clercs. Car cette bonne et tendre mère » m'a obtenu de son divin fils le calme et la paix de ma pauvre âme. » Je veux que vous partagiez ma reconnaissance, faites élever vers » Marie les voix de ses chers petits clercs pour la remercier à » jamais. »

— *Une religieuse :*

« La bonne mère P. est toute guérie par la puissante médiation » de Marie immaculée, au grand étonnement de tout le monde, parti- » culièrement des médecins qui l'avaient si bien jugée à mort. Ils » avouent qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette guérison, » car disent-ils, elle devait mourir. Grâces éternelles soient rendues » à Jésus et à Marie notre bien chère et charitable bienfaitrice. »

— *Un père de famille :*

« Voici dix francs en timbres-poste, premiers petits gains de ma » fille, votre abonnée depuis la fondation de la *Voix de Notre-Dame;* » elle offre cette modique somme à la sainte Vierge pour mettre » son avenir et notre famille sous ses auspices. »

— *Un directeur de Petit-Séminaire :*

« Permettez-moi de recommander à votre bienveillance et de » placer sous la protection de Notre-Dame de Chartres une œuvre » inspirée, tout porte à le croire, par Marie elle-même, qui est bien » accueillie des âmes pieuses et fait chaque jour de rapides progrès. » Je veux parler de l'archiconfrérie de Notre-Dame de la première » communion. Vous serez frappé certainement, Monsieur, des rap- » ports qui existent entre la dévotion à la Vierge de Chartres, et la » dévotion à Notre-Dame de la première communion. C'est d'un côté » comme de l'autre un culte de préparation, un acte de foi à l'inter- » vention de Marie dans la transmission des grâces de choix.

» Ces rapports ont fait naître dans mon cœur un désir téméraire, » peut-être, mais que je n'hésite point cependant à vous soumettre » avec une simplicité d'enfant : ne serait-il pas possible d'affilier, » par des lettres solennelles que vous nous délivreriez, l'archi- » confrérie et ses membres aux grâces, prières, bénédictions du » pélerinage de Chartres, et d'établir ainsi une confraternité entre » ces deux sanctuaires et ces deux dévotions? Ce serait un grand » bonheur pour nos enfants. »

FAITS RELIGIEUX.

— Le jeudi 4 août l'on a célébré à Ars le cinquième anniversaire de la mort de M. Viannay. Le nombre des pélerins était si grand, que c'est à peine si la moitié a pu tenir dans la petite église si bien nommée le *Reliquaire du bon curé.* On remarquait, à ce consolant anniversaire, le jeune prêtre à qui est réservé l'honneur de porter, au procès de béatification, la parole en faveur de M. Viannay.

— Il y a, dans le département de l'Orne, une petite commune de 430 habitants appelée Beaufai-sur-Rille. Cette commune a une église qui tombe en ruines; mais les habitants sont trop pauvres pour la relever; or, six petits enfants, sans doute inspirés par leurs anges gardiens, ont eu la pensée de se réunir pour adresser une supplique aux autres enfants de leur âge, afin d'en obtenir la somme nécessaire pour reconstruire la maison du bon Dieu. En voici la première partie :

A TOUS LES PETITS ENFANTS CHRÉTIENS.

« Nos chers petits frères et chères petites sœurs en Jésus-Christ, » voulez-vous nous aider à faire reconstruire notre pauvre église » en ruines? Cela nous fait tant de peine de la voir ainsi, que l'idée » nous est venue d'implorer votre aide à tous : envoyez-nous, nous » vous en supplions, *dix sous* en timbres-poste par lettre affranchie » à notre bon curé, dont voici l'adresse : M. le Curé de Beaufai, à » Beaufai-sur-Rille, par L'Aigle (Orne), et si vous avez tous la bonté » de faire cette aumône, nous sommes bien sûrs que nous aurons » assez pour faire reconstruire notre malheureuse église, et nous » appellerons alors notre sainte Vierge, Notre-Dame des petits » enfants! »

Il faudrait, n'est-ce pas enfants chrétiens, ne pas avoir dix sous dans sa bourse pour résister à cet appel? Vous n'y résisterez pas, et Notre-Dame des petits enfants vous bénira, ainsi que vos familles et tous ceux que vous aimez.

ŒUVRE DES CAMPAGNES,

OU QUELQUES MOYENS DE RAMENER A LA FOI ET A LA VIE CHRÉTIENNE DANS LES CAMPAGNES,

Par un Prêtre membre du conseil général de l'Œuvre des campagnes (1).

Nous ne venons pas faire ici un article bibliographique, mais dire en toute simplicité à ces pasteurs zélés qui gémissent du peu de fruits que produisent leurs efforts sur le troupeau confié à leurs soins : *Prenez et lisez,* car vous trouverez dans ces pages écrites par un prêtre qui a connu comme vous les fatigues et les labeurs parfois stériles du ministère, les conseils, les industries qui peuvent avec de la persévérance, amener les résultats que vos cœurs désirent si ardemment et que parfois peut-être ils n'osent plus espérer.

(1) Un vol grand in-18 (400 pages environ), 2 fr. 50 c. Se vend au profit de l'*Œuvre des Campagnes*, chez Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, 19, Paris.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de GOUVERNEUR.

10e NUMÉRO. Huitième année. OCTOBRE 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

PÉLERINAGE DE NOTRE-DAME DE LA COUTURE.

A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Mardi dernier, 6 septembre, comme nous l'avions annoncé, s'est fait le grand Pélerinage de la paroisse de Notre-Dame de la Couture à Notre-Dame de Chartres : la pieuse caravane se composait de plus de 400 pélerins; elle est partie du Mans par un train spécial du chemin de fer, à 5 heures et demie du matin, et elle était de retour à 9 heures et demie du soir. Le temps qui semblait menacer le matin s'est éclairci presque au moment de l'arrivée des fidèles voyageurs à Chartres, le reste de la journée a été magnifique. Les maîtres des cérémonies de la Cathédrale, avec un chœur nombreux d'enfants de l'excellente Ecole cléricale de Notre-Dame, croix et bannière en tête, attendaient nos pélerins à la gare. A leur arrivée, ceux-ci, accompagnés d'une vingtaine de prêtres, ayant à leur tête M. l'Archiprêtre de N. D. de la Couture, organisateur et président du Pélerinage, se sont dirigés sur deux lignes, en une immense procession, pour se rendre à la sainte basilique au milieu d'une foule compacte de fidèles de Chartres : là, le vénérable Évêque et MM. les vicaires généraux se préparaient à les recevoir avec toute la charité et l'exquise amabilité que chacun connait ; Sa Grandeur se tenait au pied d'un autel splendidement illuminé, élevé en avant du chœur de la Cathédrale ; c'est là que se devait célébrer la sainte messe. Quand les pélerins, après avoir à leur arrivée salué Notre-Dame du Pilier, ont été rendus dans l'ordre le plus parfait aux places qui leur avaient été préparées, M. l'abbé Tournemine, chanoine honoraire de Versailles, est monté en chaire, et d'une voix attendrie par l'édifiant spectacle qu'offrait à ses yeux

cette foule nombreuse de dévots enfants de Marie, il a laissé tomber du sien, dans ces cœurs qui lui étaient si sympathiques, des paroles vraiment inspirées dont il nous serait impossible de dire l'impression profonde. M. l'Archiprêtre est ensuite monté à l'autel : Monseigneur l'Évêque et l'un de ses vicaires généraux l'ont aidé avec un pieux empressement à distribuer la céleste nourriture à ces véritables pélerins qui tous presque sans exception, malgré les fatigues d'un long voyage, se sont approchés de la Table sainte. Vouloir exprimer les sentiments délicieux qui inondaient les âmes fidèles à cet instant solennel, ce serait impossible; aussi de douces larmes de joie chrétienne ont-elles coulé quand l'action de grâces a été exprimée par la touchante harmonie d'un charmant cantique, composé exprès pour la circonstance et chanté d'une voix profondément émue par un des vicaires de la Couture.

Après le déjeûner, les pélerins ont joui du temps le plus favorable pour visiter les diverses églises et les sanctuaires de la capitale de la Beauce : la charmante chapelle des religieux Maristes de Sainte-Foi, l'église paroissiale de Saint-Pierre, dont la chapelle du chevet a été si admirablement restaurée par l'habile architecte M. Paul Durand, la petite chapelle de la Brèche, etc., ont été visitées en détail par un grand nombre. Mais de tous ces monuments la magnifique et illustre basilique a surtout excité dans toutes ses parties la religieuse curiosité des pélerins. Le digne clergé de Chartres avait eu la délicate pensée de laisser ouvertes et éclairées durant tout le jour les immenses cryptes, uniques en leur genre, et des *cicerone* ont mis à tous les instants, à la disposition des pieux visiteurs, leur généreux et instructif concours, avec une amabilité et un empressement dont tous les pélerins ont été visiblement touchés.

La cérémonie du soir n'a pas été moins féconde en touchantes émotions que celle du matin. Réunie au pied de la chaire de la Cathédrale à quatre heures, pour la récitation du chapelet en commun, la dévote caravane a écouté avec un religieux attendrissement les paroles d'adieu que lui adressait le zèlé missionnaire du *triduo* : Monseigneur Regnault, dont on ne peut trop reconnaître l'inépuisable bonté pour nos pélerins, a donné le salut solennel du très-saint Sacrement. Puis, avant de s'organiser définitivement pour le départ, les pélerins sont venus se grouper à genoux et dans le recueillement le plus édifiant autour de la Vierge-Noire : là, M. l'Archiprêtre a récité une tou-

chante consécration, à Marie, de sa personne, de son clergé et de sa paroisse tout entière : il a prié la puissante Mère du Sauveur d'intercéder pour tous, les justes et les pécheurs; il a prié pour les malades, pour tous ceux qui portent leur croix, afin que par sa protection Marie la rende moins lourde; c'est alors qu'a été faite l'offrande d'un précieux *Cœur en vermeil*, contenant les noms de tous les pélerins et de tous ceux qui, ne pouvant le faire en réalité, s'étaient unis de religieuse intention à ce saint voyage. Un cantique d'adieu exprimant les sentiments affectueux de ces heureux enfants de Marie a été chanté en ce moment avec une émotion plus profonde et un entrain plus universel encore que celui du matin. Les rangs de la procession se sont ensuite reformés pour faire une dernière fois le tour de la sainte basilique; puis, descendant dans les cryptes, les pélerins ont retrouvé encore, au pied de l'autel vénéré de Notre-Dame de sous-terre, le pieux Pontife jaloux de leur donner une dernière bénédiction en même temps que de ses lèvres il laissait tomber de touchants adieux et d'affectueuses paroles d'encouragement à avoir toujours en Marie la plus filiale confiance; le chant du *Sub tuum*, par toute cette foule agenouillée a été le filial salut à la Vierge de sous-terre. Défilant ensuite le long des immenses cryptes, en invoquant successivement les Saints qui y sont honorés et sous l'invocation desquels ont été restaurées les nombreuses chapelles, la troupe heureuse des pélerins a remonté les degrés de l'église supérieure et s'est acheminée enfin vers la gare en chantant le *Te Deum*, et à travers les flots pressés d'une foule immense de fidèles. Chacun alors a repris place dans les wagons, les deux clergés se sont adressés mutuellement et leurs adieux et leurs remercîments, puis quand le sifflet de la locomotive a annoncé le départ, une salve de chaleureux *vivat* a été échangée : *Vivent les pélerins du Mans! Vivent les fidèles de Chartres!* Aussi longtemps que l'œil a pu les apercevoir, des signaux de chrétienne sympathie se sont tenus levés aux fenêtres et aux portes des habitations qui bordent la voie ferrée.

Cette journée a donc été véritablement une bonne et sainte journée pour tous. C'est comme un jour de première communion disaient les uns; c'est comme un avant-goût des délices du ciel, disaient les autres. « Qu'un jour passé dans votre maison, ô mon Dieu, vaut bien mieux que mille sous la tente des pécheurs! » Oui, elles sont grandes et magnifiques dans les joies qu'elles procurent et dans les graves enseignements qu'elles

donnent, ces manifestations paisibles de notre foi ; elles sont comprises, heureusement encore, d'un grand nombre de chrétiens; nous n'en voulons pour preuve que la présence spontanée et si touchante de cette foule nombreuse des habitants de notre ville qui attendaient avec une impatience marquée dans la cour de la gare le retour de nos heureux pélerins, afin de les féliciter de leur bonheur et de leur exprimer les profonds regrets qu'ils éprouvaient de n'avoir pu le partager. Oh! qu'ils soient remerciés nos religieux compatriotes, nos frères chrétiens, de cette preuve non équivoqve de leur sympathique adhésion à cette solennelle manifestation de notre piété! La foi de nos pères n'est donc pas morte comme les impies et les rénégats s'efforcent en vain de le faire croire, puisque ces saintes pratiques produisent encore de douces émotions dans un grand nombre d'âmes : elle est vivante : le bon Sauveur et sa très-sainte Mère en soient à jamais bénis! elle est vivante, cette antique foi de nos pères; et comme dans les temps anciens elle enfantera encore des prodiges de dévouement et de charité toujours à la hauteur et selon tous les besoins des calamités humaines. Seigneur Dieu, que votre bonne providence nous épargne les dures épreuves de l'adversité! Mais si votre justice nous réservait des afflictions et des peines, merci, Seigneur! vous laissez à nos âmes votre sainte et divine foi : c'est la source féconde et intarissable de toute force, de toute consolation et de toute joie!

ACTE DE CONSÉCRATION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE

PRONONCÉ AU PIED DE LA VIERGE-NOIRE, PAR M. L'ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME DE LA COUTURE.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!
Des choses merveilleuses nous ont été dites de vous et de votre sanctuaire, ô Vierge Marie!

Nos pères, idolâtres encore, mais inspirés par des révélations mystérieuses, vous honoraient dans ces lieux : tous les siècles chrétiens sont venus tour à tour vous y vénérer et réclamer vos bienfaits, et tous ont éprouvé votre puissance et votre miséricorde.

Nous venons aussi, ô Vierge-Mère, vous offrir nos humbles hommages et implorer votre protection; car votre miséricorde est toujours la même, et votre gloire ne s'est point affaiblie.

Nous vous offrons un faible symbole de notre amour filial, et avec ce Cœur matériel nous vous donnons nos cœurs, afin que vous en dirigiez les affections, et que vous les attachiez pour toujours à votre divin Fils.

Nous nous consacrons à vous, nous remettons entre vos mains les intérêts de notre vie et de notre éternité.

Daignez prendre sous votre protection maternelle la paroisse tout entière, le pasteur, les prêtres et le peuple, tous ceux qui sont ici et tous nos frères absents.

O Marie, vous êtes notre Mère; vous voyez en nous les membres, les frères de votre divin Fils : les trésors de tendresse, que votre cœur renfermait pour lui, vous les avez pour nous.

Quand Jésus succombait sous le poids de sa croix dans la voie du Calvaire, vous étiez là, compatissant à ses douleurs; quand il mourait, vous étiez là, tournant vers lui vos regards pleins d'angoisses et d'amour.

Et nous aussi, ô Vierge Marie, nous portons tous nos croix dans le chemin de la vie; nous succombons souvent sous le poids de nos iniquités et de nos misères, sous le poids de la souffrance et de la douleur ; nous aussi nous avons besoin d'une mère qui nous soutienne et nous console. Jésus le savait, quand il nous donna à votre tendresse.

Ah! Vierge sainte, pendant que nous gémissons dans cette vallée de larmes, abaissez sur nous vos regards, montrez-nous votre visage si doux, que votre douce voix résonne à notre oreille.

Il y a des justes qui gravissent péniblement le sentier difficile de la vertu, luttant contre eux-mêmes et contre les attaques du dehors. O douce Vierge, protégez-les, et que sous votre égide tutélaire leur cœur ne défaille point; que toujours fermes ils arrivent au terme de leurs désirs.

Il y a des âmes moins ferventes qui vont hésitant entre le bien et le mal, qui voudraient être à Dieu et que sollicitent et enchantent les faux plaisirs. Vierge fidèle, affermissez leurs pas chancelants dans la voie qui mène à la vie.

Il y a des pécheurs, ô Marie, qui ne connaissent pas votre Fils, ou du moins ne le servent pas, que le démon entraîne à leur perte, et qui courent en aveugles à l'éternel malheur. O Marie, c'est pour eux surtout que votre Fils est venu, pour eux qu'il a souffert. Ah! pour les arrêter sur la pente de l'abîme, ô vous qui êtes le refuge des pécheurs, faites entendre à leurs oreilles endurcies les sons pénétrants de votre voix maternelle.

Il y a des malades qui souffrent, des petits et des pauvres qui ont faim, des affligés qui pleurent. O Mère de la miséricorde, Mère de la belle charité et de la sainte espérance, Salut des infirmes, Secours des chrétiens, allégez leurs maux, consolez leurs douleurs.

Et quand pour nous tous viendront les angoisses de la mort, quand notre âme soutiendra les derniers combats, quand notre corps se dissoudra dans les dernières souffrances, que le monde s'évanouissant pour nous, nous tremblerons à l'attente du jugement et de l'éternité, ô notre Mère, pour nous défendre et nous inspirer le repentir qui sauve, montrez-nous votre radieux visage, et qu'endormis aux sons harmonieux de votre voix si douce, nous chantions à jamais vos miséricordes et votre puissance! Ainsi soit-il.

LES PÉLERINS DE NOTRE-DAME DE LA COUTURE
A N.-D. DE CHARTRES,
Le 6 *Septembre* 1864.

Dans l'enceinte trois fois bénie,
Par nos cœurs aujourd'hui choisie,
De vos pélerins, ô Marie,
Souvenez-vous ! (*bis.*)
Ici, sous cette voûte antique
De votre chère basilique,
Mère, écoutez notre cantique,
Priez pour nous ! (*bis.*)

De ces fidèles de tout âge,
A genoux devant votre image,
Dans ce pieux pélerinage,
Souvenez-vous ! (*bis.*)
En vous est notre confiance ;
De tous vous êtes l'espérance :
Sainte Patronne de la France,
Priez pour nous ! (*bis.*)

Du monde dont la foi décline,
Sourd, hélas ! à la voix divine,
Le flambeau vers la nuit s'incline ;
Souvenez-vous ! (*bis.*)
Vierge, n'êtes-vous pas la Mère
De la véritable lumière
Qui nous échauffe et nous éclaire?
Priez pour nous ! (*bis.*)

Nos jours sont féconds en tempêtes,
L'orage menace nos têtes, [tes...
Pour nous garder vos mains sont prê-
Souvenez-vous ! (*bis.*)

Vierge, votre amour nous console,
Vous êtes la sûre boussole
Qui nous dirige au divin pôle.
Priez pour nous ! (*bis.*)

L'homme par un désir coupable
S'attache au monde périssable,
Souvent il bâtit sur le sable.
Souvenez-vous ! (*bis.*)
Vierge bénie entre les femmes,
Afin que les divines flammes
Brûlent encore dans nos âmes,
Priez pour nous ! (*bis.*)

De l'Église cette autre Mère,
Du Pontife de tous le Père,
A qui le démon fait la guerre,
Souvenez-vous ! (*bis.*)
Souvenez-vous de la tendresse
Qu'au chrétien vous montrez sans cesse,
De la paix puissante maîtresse,
Priez pour nous ! (*bis.*)

Du bon Pasteur de la Couture,
Pour qu'à ses brebis la main sûre
Verse la sainte nourriture,
Souvenez-vous ! (*bis.*)
Afin qu'un jour votre Fils donne
A tous l'immortelle couronne,
De Chartres ô douce Patronne,
Priez pour nous ! (*bis.*)

CHANT D'ADIEU.

Vers ce vénéré sanctuaire
Nous sommes venus en ce jour
Pour vous invoquer, bonne Mère,
Et vous témoigner notre amour.
Exaucez le vœu de notre âme,
Recevez parmi vos enfants,
De Chartres bonne Notre-Dame, } *bis*
Les pieux pélerins du Mans. }

Voyez donc ici, Vierge sainte,
Les rangs pressés de ces chrétiens ;
Ils remplissent l'heureuse enceinte
Où vous répandez tant de biens,
Prosternés tous en votre temple
Pour implorer votre faveur
Et pour apprendre à votre exemple } *bis*
A mieux aimer le doux Sauveur. }

Des enfants la voix vous implore :
Faites luire à leurs jeunes cœurs,
Du vrai Soleil brillante Aurore,
Les purs rayons de vos faveurs.
Et ceux dont la force succombe
Sous le pesant fardeau des jours,
Avant de dormir en la tombe } *bis*
Réclament de vous leur secours. }

De pauvres mères éplorées
Ont demandé de votre amour
D'âmes bien chères égarées
Vers Dieu le sincère retour.
Exaucez le vœu de leur âme,
Et tous ces jeunes pénitents,
De Chartres bonne Notre-Dame, } *bis*
Gardez-les comme vos enfants. }

Au pied de votre antique image,
Pour gage de notre ferveur,
En souvenir du saint voyage,
Vierge, nous vous offrons ce *cœur* ;
En retour le nôtre réclame
Qu'à la vie, à la mort, toujours,
De Chartres bonne Notre-Dame, } *bis*
De tous vous soyez le secours. }

En vous quittant, ô Mère bonne, Écoutez notre Chant d'adieu : Vous êtes deux fois la Patronne Des Pélerins de ce saint lieu.	Exaucez le vœu de notre âme : Pour toujours, Pélerins du Mans, De Chartres bonne Notre-Dame, } *bis* Nous jurons d'être vos enfants.

PÉLERINAGE DE LA PAROISSE SAINT-SULPICE DE PARIS
A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Paris, le 17 *septembre* 1864.

Mon bien cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander l'autre jour un compte-rendu du pélerinage de la paroisse Saint-Sulpice à Notre-Dame de Chartres. J'essaierai de vous rendre, tant bien que mal, ce petit service : vous voudrez bien l'agréer comme un nouveau témoignage de ma sympathie en faveur de votre œuvre.

Il faut vous dire, avant de commencer, qu'ici on ne s'attendait plus du tout à ce pélerinage pour cette année. Il en avait bien été question pour la clôture du mois de Marie; mais, il vous en souvient, la consécration solennelle de la cathédrale de Paris, qui eut lieu juste à cette époque, empêcha le pélerinage annuel à Notre-Dame de Chartres. On était à peine consolé de ce contre-temps, quand vint l'heureuse nouvelle qu'on irait à Chartres pendant l'octave de la Nativité. Ce fut une explosion de joie, j'ose le dire, parmi les paroissiens de Saint-Sulpice, qui sont tous enfants dévoués de la Madone chartraine. Je ne veux d'autre preuve du contentement général que l'élan que l'on mit à prendre les billets, au nombre de 750 environ, dans un temps où tout le monde, ou à peu près, goûte les douceurs de la villégiature. Nous devons même à ce temps de vacances le bonheur, assez rare du reste, de compter dans les rangs des pélerins un bon nombre d'ecclésiastiques, car il y en avait près d'une quarantaine cette fois-ci, nombre relativement imposant, qu'on serait heureux de retrouver chaque année, car les fidèles aiment toujours à suivre ceux qui sont *forma facti gregis ex animo*. Mais passons sur ce détail pour arriver au cœur de notre sujet.

Nous partons de la gare de Paris à 6 heures du matin, le mardi 13 septembre. Le ciel est légèrement brumeux : aussi prêtez l'oreille et vous entendrez sortir de chaque wagon, sous forme de cantique, cette prière à la Vierge que nous allons visiter : *Vers l'autel de Marie, marchons avec amour..... Pour ce pélerinage donne-nous un beau jour!* Il faut l'avouer, la Madone écouta la prière de ses pélerins, car la journée a été superbe, et si quelques gouttes de pluie sont tombées, ce n'a été

que lorsque le train était en marche pour revenir à Paris : le pélerinage était terminé.

La prière, le recueillement, les pieux cantiques, les tendres élans vers la Vierge druidique, telles furent, comme à l'ordinaire les occupations des pélerins jusqu'à Chartres.

On arrive, on se met en procession. Les croix et les bannières de Notre-Dame de Chartres et de Saint-Sulpice se confondent une fois de plus, et nous montrent le chemin de l'antique et vénéré sanctuaire. L'air retentit du chant des litanies de la sainte Vierge; les yeux, mouillés de larmes de joie, se tournent vers les deux flèches de la vieille basilique, dont la plus haute est surmontée d'une gigantesque oriflamme aux couleurs de Marie, tous les cœurs sont déjà aux pieds de la Vierge vers qui nous nous rendons, et les flots de la population chartraine, toujours si sympathique pour les pélerins, forment une double haie sur tout le parcours de la procession.

Quel spectacle, quand on pense que nous sommes en plein XIX[e] siècle, dans ce temps où l'on se plaît à dire que la foi est morte dans tous les cœurs! Il est vrai que ces cérémonies ne sont qu'un pâle reflet des cérémonies autrement imposantes de nos pères; il faut l'avouer, ces chants que nous faisons entendre, ne sont qu'un faible écho des harmonies qui, sortant autrefois des poitrines de milliers de pélerins, allaient réveiller la cité endormie et ébranlaient les voûtes du majestueux édifice; mais, confessons-le, ce sont encore de beaux restes, il faut savoir nous en contenter.

La procession a franchi les degrés de la basilique, et l'office du matin a commencé au milieu du recueillement général. Le digne curé de Saint-Sulpice a dit la messe du pélerinage. A l'évangile il sut trouver, comme toujours, dans son cœur des accents d'amour envers Notre-Dame de Chartres, et il eut la consolation, aidé par un autre prêtre, de distribuer la sainte communion à un très-grand nombre de pélerins.

A l'office du matin, comme à celui du soir, tous les yeux se portaient sur le trône vide de Mgr Regnault, placé dans le *chœur de paroisse,* à droite de l'autel élevé devant la porte du chœur principal. Chacun se demandait si l'on aurait la consolation, comme les années précédentes, d'entendre tomber des lèvres du vénérable prélat des paroles d'encouragement et de piété; mais on apprit que Monseigneur présidait la retraite pastorale, et l'on dut se résigner à son absence.

Un banquet avait été préparé à l'issue de l'office du matin, pour tous les pélerins réunis, dans la belle salle *Sainte-Foy :* on aurait dit de véritables agapes, tant il y régnait d'aimable charité et de sainte joie. M. l'abbé Legendre, toujours fidèle à son rôle de zèlé propagateur de la dévotion à Notre-Dame de Chartres, a distribué à chaque convive une gravure commémorative du pélerinage.

Inutile de dire qu'entre les deux offices chaque pélerin se portait de préférence où l'attirait sa dévotion particulière. Que de baisers brûlants déposés sur la sainte colonne de Notre-Dame du Pilier! Que de cierges allumés à l'autel de Notre-Dame sous-terre, comme autant d'étoiles qui illuminaient la sombreur de la grotte druidique! — Qu'on me permette à ce propos une réflexion qui certainement a dû se présenter à tous les pélerins habitués à venir dans ce sanctuaire. La mort avait fait un vide, depuis l'année dernière, auprès de Notre-Dame du Pilier; mais si le saint vieillard qu'on y révérait ne s'y trouve plus, les pélerins n'ont rien perdu de leur édification. Les nouveaux chapelains de Notre-Dame de Chartres ont su inspirer le même respect et la même confiance dont on se plaisait à entourer le vénérable abbé Lapierre.

Mais voici le plus beau moment du pélerinage. L'office de l'après-midi se termine dans la cathédrale par la bénédiction du très-saint Sacrement. On entonne les Litanies de la très-sainte Vierge comme à l'arrivée, et la procession se reforme pour regagner le chemin de fer, car il est quatre heures et demie et le train qui doit nous emmener part à cinq heures.

Voici venir la Confrérie de la très-sainte Vierge, bannière en tête, puis M. le curé de Saint-Sulpice, accompagné des quarante ecclésiastiques dont j'ai parlé plus haut, puis enfin la foule compacte des pélerins. La procession se dirige vers la chapelle des Fonts baptismaux, placée sous le clocher neuf, car là se trouve une porte qui donne accès dans l'église souterraine. On doit parcourir avant le départ la Crypte tout entière, brillamment illuminée pour la circonstance. Quand on est arrivé devant l'autel de la Vierge druidique, M. le curé de Saint-Sulpice entonne à haute voix le *Sub tuum*, puis trois fois le *Monstra te,* et la foule entière lui répond avec un élan qui faisait du bien au cœur. C'étaient les adieux d'enfants à leur Mère chérie, dans lesquels on sentait un secret espoir de la revoir bientôt.

La procession ressort par la chapelle dite du *Crucifix*, qui se

trouve sous le vieux clocher, parcourt de nouveau la nef de la cathédrale, adresse un dernier adieu à la *sainte Châsse* exposée au milieu du chœur de paroisse, et gagne enfin la gare au milieu du même concours des habitants de la cité de Marie.

Il est cinq heures, la locomotive lance dans les airs son panache de vapeur, le train s'ébranle. Alors ce sont des acclamations de la part des jeunes clercs de Notre-Dame : ils nous souhaitent un heureux retour : on dirait qu'ils sont les mandataires de leur divine suzeraine. Nous emportons avec bonheur ces heureux pronostics; puis, quand nous avons franchi l'enceinte de la gare, nous apercevons toute la population chartraine, massée sur la belle promenade dite la *Butte des Charbonniers*, agiter des mouchoirs en signe d'adieu; la magnifique oriflamme qui flotte à la grande flèche de la cathédrale nous fait penser au dernier adieu que veut nous donner elle-même la Vierge du pélerinage.

Bientôt tout disparaît comme une vision, et nous ne conservons plus qu'un doux souvenir de cette journée bénie entre toutes les autres.

Prêtez encore l'oreille comme au départ de ce matin, et vous entendrez sortir des wagons ces paroles qui terminent hélas, toutes les fêtes de cette terre : *Jour heureux, jour de vrai plaisir..... Faut-il te voir si tôt finir?* Oui, bonne Notre-Dame de Chartres, ce jour de fête a vu son déclin comme tous les autres, mais nous avons l'espoir d'en voir encore beaucoup d'autres semblables ici-bas, en attendant que nous allions au pied de votre trône chanter l'hymne de l'éternel amour et de l'impérissable reconnaissance! *Un Pélerin.*

Le jour de la fête et pendant toute l'octave de la Nativité, le concours des fidèles et des pélerins n'a été ni moins nombreux ni moins édifiant que les années précédentes. Chaque jour, le salut du Saint-Sacrement a été précédé d'une instruction donnée par le R. P. Dulphy, religieux mariste, dont les accents émus ont vivement impressionné l'auditoire. Quant à la procession toujours si magnifique qui termine l'octave, elle a eu cette année un éclat inaccoutumé, grâce à la présence des deux cents ecclésiastiques appelés à suivre les exercices de la retraite pastorale et que Monseigneur a bien voulu rendre témoins de cette belle cérémonie.

Parmi les pélerins de marque venus pour cette circonstance exceptionnelle, nous devons signaler Mgr Buquet, évêque de Parium, et M. l'abbé Caval, nouveau supérieur de la congrégation de Saint-Sulpice.

LA CHARITÉ CHEZ LES ENFANTS.

Janville a eu cette année sa petite loterie de la Sainte-Enfance. La petite glaneuse a pu, dans une semaine, ramasser une heureuse gerbe de quarante francs.

C'est la classe de nos bonnes religieuses qui, d'abord à l'insu des maîtresses, a été promotrice d'une loterie. Une petite fille de huit ans, lectrice déjà intelligente des pieuses annales, s'éveille un matin la joie au cœur. Sans doute, allez-vous dire, elle avait dormi du sommeil du juste; peut-être, mais en dormant elle avait songé de ses songes. Les lauriers de compagnes admirées quoique inconnues, empêchaient la petite sociétaire de dormir; elle aussi rêvait du beau titre de zélatrice. Ce matin-là, elle eût pu se frapper le front et dire : il y a quelque chose ici ; elle eût pu, si elle l'eût connu, prononcer le mot fameux d'Archimède, encore n'est-il pas certain qu'elle ne le prononça pas.

Qu'avait donc trouvé sa jeune imagination? Établir une loterie, se procurer des lots, placer une montagne de billets, voilà l'idée qui, comme la Minerve antique, avait jailli tout armée d'un cerveau de huit ans. A l'œuvre donc; la petite organisatrice s'adjoint quelques compagnes, des quêtes se font à domicile entre enfants; séduites par son éloquence, les petites ouvrent leurs trésors. Vases, colifichets, broderies, bijoux dont je ne garantis pas le titre, il est vrai, sont réunis en un moment. Il est des pièces pourtant qui coûtèrent un siége en règle, guerre pacifique dont la rhétorique fournissait les armes. Les petits garçons de l'école d'asile, heureux mais jaloux propriétaires de tambours, fusils et sabres, résistèrent en désespérés. C'est alors qu'il faisait beau voir nos zélatrices mettre en jeu toutes les ressources de l'art : exorde insinuant doux comme le miel, corps de discours chaleureux, péroraison pleine d'attendrissement. Cette fois encore la robe vainquit l'épée, les armes orgueilleuses tombèrent de toutes les mains dans la corbeille de la petite glaneuse.

Tous ces combats pleins de péripéties se passaient à huis-clos, dans la pénombre d'un certain mystère, quand un jour les bonnes sœurs surprennent des colporteuses clandestines de billets à deux centimes, d'une calligraphie douteuse, d'une orthographe non moins fantaisiste. On fait de nouvelles découvertes : apparaissent des lots tout numérotés, rangés dans le plus bel ordre, un musée complet! Il y a des gravures, prix de satisfaction gagnés par une sagesse héroïque exprès pour la loterie, de splendides étrennes toutes fraîches encore, il y a... on ne me croira pas, mais je le dirai quand même aux incrédules, il y a des pâtisseries appétissantes, des sucreries pleines de tentations, des bonbons qui disent mangez-moi! Eh bien! toutes ces richesses friandes, dignes de séduire une autre Ève, ont été spontanément sacrifiées sur l'autel de la charité par de petits frères, de petites sœurs, de petites compagnes à qui l'on a su communiquer le feu sacré.

Aussitôt les maîtresses étonnées s'assemblent, un tribunal se

compose et, après mandat de comparaître, on fait subir aux trop secrètes conspiratrices un interrogatoire en forme. Heureux juges qui ne verraient à leur barre que de semblables accusés!

— Répondez, mesdemoiselles; que faites-vous là sans consulter vos maîtresses?

— C'est, ma sœur, une petite loterie pour acheter des petits Chinois.

— Qui donc vous a mis en tête cette idée-là?

— Je crois bien, ma sœur, que c'est mon bon ange qui m'a tout inspiré pendant la nuit; le petit enfant Jésus aussi. J'ai rêvé qu'il me disait: Je t'aimerai bien, si tu m'envoies des petits frères dans le paradis.

Ces charmantes et naïves réponses sont textuelles.

— Pourquoi alors cet air mystérieux que vous gardez? Fi, mesdemoiselles, que c'est vilain de se cacher comme pour mal faire!

— C'est, ma sœur, que nous voulons faire une surprise à notre mère supérieure pour sa fête. Si nous tirions la petite loterie le jour de saint Vincent de Paul, comme ce serait beau!

Vous pensez si le visage sévère du juge instructeur se dérida. Du reste, il ne paraissait pas extrêmement convaincu du crime des accusées, dont le sourire trahissait autre chose qu'une profonde émotion.

Un gros baiser sur le front fut la punition de la coupable.

— Soyez sans crainte, mes enfants, notre mère supérieure ne saura rien, toutes ensemble nous allons travailler à la bien surprendre. Trémoussez-vous, gentils lutins, trémoussez-vous, le cœur joyeux, c'est un joli cadeau de fête que vous voulez offrir à une sœur de charité. Heureux enfants! dont l'âme produit naturellement des sentiments d'une aussi exquise délicatesse! Heureux parents! qu'ils se réjouissent, les fleurs de l'éducation chrétienne s'épanouissent dans le jeune cœur de leurs enfants; en leur temps viendront les fruits plus doux encore! Déclarées non coupables par un jury unanime, les petites ne se cachent plus. C'est une chasse à clameurs, c'est une guerre aux lots qu'elles entreprennent. Cela devient inquiétant pour les possesseurs de chinoiseries; les Chinois menacent de reprendre leur bien partout où ils le trouvent. On ne se contente plus de faire de la propagande parmi ses connaissances, on ose s'adresser aux grandes demoiselles, puis aux dames; puis le succès encourageant l'audace, on fait invasion dans le cabinet où se retranchent les grands messieurs, et au prix d'une révérence on emporte la place.

Le magasin de nouveautés, la vitrine de l'orfèvre, la montre de l'épicier, l'étalage du marchand durent, bon gré mal gré, payer un tribut à nos quêteuses. Malheur à la jeune fille soupçonnée de cultiver l'étagère! il faut s'exécuter et acheter ce droit par le sacrifice prudent d'un des bijoux de la collection. La pharmacie elle-même est frappée de la dîme. Rassurez-vous pourtant, c'est la dame qui sert, et c'est du côté des pastilles de gomme qu'elle prend, en souriant, les pilules selon la formule. Après avoir donné la marchandise il fallut encore ouvrir la caisse. Com-

ment refuser des billets à deux centimes sans compromettre son honneur? Puis un grand nom bien placé fait toujours bon effet; on fait habilement sonner des noms respectables : Monsieur le Maire, Monsieur l'Adjoint, Monsieur le Curé sont les premiers souscripteurs. Le moyen de ne pas suivre de tels exemples?

« Maman, tu as refusé des billets, disait une toute petite fille; tu as fait de la peine au petit Jésus, le bon Dieu ne te bénira pas. » Et la maman attendrie de se repentir et de prendre deux fois de billets comme elle en avait refusé.

Enfin, le 26 juillet dernier, c'était le grand jour, c'étaient trois fêtes en une seule : fête de supérieure, fête de la Sainte-Enfance, fête de saint Vincent de Paul. Comme ce bon saint dut jeter de doux regards sur ce charmant spectacle, lui, l'ami de l'enfance et son premier protecteur! Suivons cette foule compacte et endimanchée; ce sont les petits garçons de l'école d'asile, les petites et les grandes élèves des classes, les mamans et même des papas en toilette de circonstance; l'assistance s'épaissit de plus en plus dans la grande classe des religieuses, une brillante exposition de lots étale ses curiosités aux yeux ravis des spectateurs. Les yeux des enfants surtout sont pleins de convoitise et leur cœur bat d'émotion.

Au centre de l'assemblée, à la place d'honneur, apparaissent les zélatrices qui se sont réservé la gloire de plonger les mains dans l'urne et d'arracher ses secrets au destin. A tout seigneur tout honneur. Deux cent trente numéros gagnants vont faire autant d'heureux.

Le sort est capricieux à son ordinaire; pourtant un moment l'aveugle fortune parut soulever son bandeau : un Bacchus, à cheval sur un tonneau plein de la noire liqueur qui, comme le jus de la treille, enivre tant de cerveaux, est, au milieu de l'hilarité générale, adjugé au marchand de vins en gros. Malheureusement ce fut un éclair d'intelligence de peu de durée comme tout éclair. L'inconstante déesse revient à ses vieux errements. Avec l'accompagnement obligé de rires homériques formant basse continue, elle adjuge à M. le Curé un théâtre de marionnettes; à un grave magistrat une poupée à qui rien ne manque, pas même la parole, à un marchand de lapins un parc d'artillerie; des oiseaux en pâtisserie, prêts de s'envoler, chef-d'œuvre d'un artiste, vont prêter leurs ailes à un conducteur d'omnibus.

Mais j'allais oublier le gros lot, le plus convoité. C'est la cible que tous les regards percent de leurs flèches. Voyez-vous ce colis gonflé, dont les flancs s'arrondissent et les angles s'émoussent? Il montre, écrit en majuscules, son nom appétissant : NÉCESSAIRE DE CUISINE! Que récèle-t-il dans ses vastes entrailles, sous cette toile cirée jalouse? C'est le secret de l'heureux gagnant qui, loin des yeux profanes, court à sa maison, dont il ferme la porte, constater sa fortune. Une indiscrétion d'un curieux nous l'a révélée : sous ces plis si bien ficelés, toutes les denrées coloniales s'étaient donné rendez-vous.

Quand la fortune, cette fois prodigue, n'eut plus de faveurs à distribuer, on compta la caisse : les billets à deux centimes avaient produit une quarantaine de francs. Si les bureaux ne s'étaient pas fermés si tôt, si les aimables promotrices d'une fête charmante et d'une bonne action avaient été plus fortes sur les fractions décimales, le chiffre total eût été doublé. Mais, égarées dans ces transcendantes régions de l'arithmétique, nos trésorières avaient, au détriment de la caisse, commis plus d'une faute de quantité. On se promet d'éviter ce grave inconvénient, en portant, l'an prochain, les billets à un taux plus élevé et sans fractions. Le vote par acclamation de la salle entière nous autorise à tenir ce langage.

A l'année prochaine donc, une loterie plus sérieuse, et que nos caissières se fortifient sur le calcul.

MAILLIER,
vicaire de Janville.

Janville, le 24 septembre 1864.

FAITS RELIGIEUX.

Le Congrès de Malines est déjà loin de nous, néanmoins, nous croyons pouvoir rappeler la manière si émouvante dont le R. P. Félix a terminé le discours qu'il a prononcé en présence de cette assemblée catholique par excellence. « Je demande, a-t-il dit à son auditoire, trois acclamations, l'une pour N. S. J.-C., l'autre pour son vicaire sur la terre, la dernière enfin pour notre mère la sainte Église. » Au même instant, on entend retentir ces cris poussés par plus de 4,000 voix : *Vive Jésus-Christ. Vive Pie IX. Vive l'Église.* » De pareils spectacles ne se voient pas sans pleurer, et les souvenirs qu'ils laissent dans l'âme ne s'effacent jamais.

— *Le Monde* a inséré dans son numéro du 8 septembre, un intéressant article sur la Sainte-Enfance en Cochinchine. Sa longueur nous empêche de le reproduire; cependant le nom des *Sœurs de Saint-Paul* de Chartres y est répété tant de fois avec éloges, que nous devons parler, ne fût-ce que pour mémoire, de cette maison de la *Sainte-Enfance établie à Saïgon,* et où ces admirables filles prodiguent aux pauvres petits annamites les soins les plus maternels et les plus intelligents. Citons un fait qui prouvera, mieux que nos paroles, l'utilité de cet établissement. Une femme chrétienne, dont le mari était mort dans la nuit, se mourait elle-même du choléra; pendant qu'on lui administrait les sacrements, les bonnes religieuses étaient là, faisant l'office d'enfants de chœur et de sœurs de charité. La pauvre femme recueillit ses forces et les supplia d'adopter une petite fille de deux ans qu'elle allait laisser orpheline... on peut deviner qu'elle fut la réponse et la consolation qu'elle apporta au cœur de la pauvre mère.

— Le Conseil général de l'Aube a décidé qu'une statue serait élevée à Troyes, en l'honneur du pape Urbain IV (Jacques-Pantaléon), né dans cette ville. — C'est à ce pontife que l'on doit l'institution de la fête du très-saint Sacrement.

— Notre S. P. Pie IX vient d'envoyer à S. M. l'empereur Napoléon III

la lance que renfermait le tombeau de Charlemagne. Cette arme historique sera placée au musée des souverains.

— On lit dans *le Monde* l'extrait d'une lettre du marquis de Monserrat, de retour en Savoie, d'une mission scientifique en Algérie, qui contient le récit d'une visite faite par lui à l'orphelinat de Bone, en voici une rapide analyse. Parmi les personnes qui ont été vraiment utiles à l'Algérie, depuis sa conquête, par leurs différents travaux, la sœur *Ursule-Jacquot* mérite incontestablement une des premières places. Mise en 1852 à la tête de l'orphelinat de Bone, elle a su, avec le seul secours de pauvres orphelines recueillies dans le village et la province, et pour la plupart exténuées par la misère et les maladies, transformer un terrain aride et tout en friches en une de ces magnifiques plaines que l'on ne rencontre guère que dans la Lombardie où la culture, comme on le sait, est parvenue au dernier degré de perfection. Aussi cet établissement fait-il l'admiration de tous les étrangers qui vont le visiter. Trente-cinq médailles, la plupart d'or et d'argent, décernées par les expositions de Londres, Paris et Alger, sont là pour attester la supériorité des produits agricoles de l'orphelinat de Bone, et pour montrer ce que peut le travail joint au plus admirable dévouement.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

Par un des Rédacteurs de la *Voix de N.D.*, approuvée par Mgr l'Évêque de Chartres. — Prix : 1 fr.

NEUVAINE A NOTRE-DAME DE CHARTRES

Par un Tierçaire Franciscain. — Prix : 20 c.

Dans le dernier numéro de la *Voix*, nous avons annoncé l'apparition de ces deux ouvrages et leur mise en vente au profit de notre chère œuvre des Clercs de Notre-Dame. Il nous siérait mal assurément d'en faire valoir le mérite, mais nos lecteurs nous sauront gré toutefois, nous l'espérons, de leur donner à ce sujet les renseignements qu'on pourrait attendre de tout appréciateur désintéressé.

L'Histoire de Notre-Dame de Chartres est la reproduction de celle qui a été publiée par articles dans la *Voix de Notre-Dame*. En réunissant ces pages en un seul volume, on a pensé rendre un véritable service aux admirateurs, aux pèlerins, aux simples visiteurs de Notre-Dame de Chartres, et à tous ceux qui désirent connaître, avec ses gloires passées, la magnifique restauration d'un sanctuaire qu'un injuste oubli et le ravage du temps n'avaient pas épargné. Ici d'ailleurs il y avait à combler une regrettable lacune. Chaque lieu de pèlerinage a son histoire que les voyageurs emportent comme un souvenir et qu'ils aiment à relire ensuite pour fixer plus sûrement dans leur mémoire les faits qu'ils ont appris ou rappeler des impressions fugitives. Or, ce secours précieux, qui nous manquait jusqu'à ce jour, l'auteur de l'*Histoire de Notre-Dame de Chartres* a voulu nous le procurer. Assez étendu pour instruire suffisamment le lecteur, assez court pour ne pas fatiguer son attention, ce livre est aussi, par la modicité de son prix, à la portée de toutes les bourses. On n'a rien négligé du reste pour qu'il méritât de recevoir

du public l'accueil le plus favorable. Plusieurs additions importantes y ont été faites, on y a inséré le bref du Saint-Père en faveur de l'œuvre des Clercs de Notre-Dame, et il a été enrichi d'une table des matières; mais ce qui est pour le lecteur une sûre garantie du mérite de l'ouvrage et en même temps pour l'auteur une des plus douces récompenses de son travail, c'est la haute approbation dont Mgr l'Évêque de Chartres a daigné l'honorer.

De son côté, l'éditeur semble avoir voulu que, par la beauté du papier, la netteté des caractères et l'élégance du format, cette histoire fût une recommandation pour lui en même temps qu'elle ajouterait, s'il est possible, un attrait de plus à la bonne Notre-Dame de Chartres.

Pouvons-nous omettre que par l'acquisition de cet ouvrage on peut avoir le mérite d'une bonne œuvre? C'est en effet une véritable aumône en faveur des petits serviteurs de Notre-Dame, puisque l'auteur de l'histoire leur a généreusement abandonné le fruit de son travail.

Nous devons dire enfin, pour être exact, que plus de cinq cents exemplaires du livre ont été écoulés dans les trois semaines qui ont suivi son apparition.

Pour ce qui concerne la *Neuvaine à Notre-Dame de Chartres*, chose étonnante, on n'avait pas encore eu l'idée de publier un opuscule de ce genre! Et pourtant quel trésor précieux, quel doux aliment pour la piété, que ces quelques pages où l'on sent déborder à chaque ligne la confiance et l'amour envers Notre-Dame! Ce sont là, du reste, les sentiments que l'auteur a voulu éveiller et ranimer dans les cœurs pour assurer à sa neuvaine toute son efficacité. Quelques réflexions d'une simplicité pleine d'onction et à la portée de tous commencent par remuer doucement l'âme, plusieurs traits récents de la protection de Marie achèvent ensuite de l'ébranler et la déterminent à tenter, dans une prière courte mais fervente, l'attaque qui doit lui préparer la victoire. Répété neuf jours de suite, il est impossible que cet assaut, livré au cœur d'une mère aussi miséricordieuse que puissante, n'amène à la fin le triomphe désiré. Mais que sera-ce si l'on y met cette insistance dont nous avons pu être témoin nous-même, il y a quelques jours? C'était à l'époque de la fête de la Nativité. Un exemplaire de la Neuvaine avait été remis aux mains d'une pieuse femme du peuple. Elle l'ouvre aux pieds de l'image de Marie. A chaque ligne qu'elle parcourt, elle sent l'onction de la grâce inonder son âme; tour à tour elle lit, elle médite, elle lève les yeux vers la statue vénérée. Après trois heures d'oraison, elle était encore à la même place, à genoux devant sa chère maîtresse. A de telles prières pourriez-vous résister, cher lecteur? Et si c'est une mère que son enfant implore de la sorte?... et si cette mère est Marie?... que vous en semble? — Il faut bien que cette bonne mère favorise singulièrement sa *Neuvaine*, et que ses enfants y trouvent de l'attrait, car elle est enlevée, on peut le dire, comme par enchantement.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Huitième année.

11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

L'Union du 24 octobre contient un bel article de M. Henri de Riancey qui reproduit, dans une esquisse largement tracée, toutes les gloires de l'église de Chartres. Panégyriste éloquent de notre pélerinage, l'éminent écrivain ne pouvait manquer, en cette occasion, de se faire l'appréciateur du livre récent et déjà si goûté que le dernier numéro de la *Voix* faisait connaître. Ses éloges donnent un nouveau prix à l'*Histoire de Notre-Dame de Chartres*, et sont certainement un succès pour l'auteur. Mais, M. de Riancey ne l'ignore pas, l'auteur n'a point ambitionné le succès pour lui-même, et le bénéfice de ces éloges revient surtout à l'Œuvre des Clercs. Si donc M. le rédacteur de l'*Union*, disons-le en passant, diocésain de Chartres une partie de l'année, reçoit ici nos félicitations pour avoir si bien payé son tribut à Notre-Dame, patronne de son pays, ici également le service qu'il nous a rendu en face du public appelle de notre part l'expression publique d'une sincère et vive reconnaissance.

EXTRAIT DU MANUSCRIT D'UN CURÉ.

(Suite.)

LE JOUR DES MORTS A BELLEVAL.

C'était vers 1820. J'étais diacre alors; mais une indisposition assez grave m'ayant forcé à prolonger mes vacances, j'allai passer quelques jours chez un ami de ma famille, dans le charmant village de Belleval. J'espérais y trouver, avec de bons cœurs, du repos et un air pur, capables de me fortifier. Mais autant Belleval est beau, riche, brillant au printemps et dans l'été, autant il est triste dans cette saison de l'année. Un brouil-

lard épais et malsain, comme dans tous les lieux situés dans la vallée; un air humide, froid et pénétrant; des miasmes méphitiques exhalés de tous les marécages formés par les cours d'eau; les ruisseaux sans murmures, remplis des feuilles en décomposition des gigantesques peupliers et des magnifiques platanes; des prairies inondées, veuves de leurs nombreux troupeaux; un silence de mort dans ces squelettes d'arbres dépouillés de leur feuillage et de leurs oiseaux; tout cela formait un étrange contraste avec les charmes et les beautés du printemps. C'était l'emblême trop vrai de la vie humaine, dont les fleurs et la fraîcheur de la jeunesse ont bientôt fait place aux soucis pénibles et aux douleurs amères de la caducité.

Le jour de la Toussaint, où tous les fidèles se trouvent encore au pieux rendez-vous au pied des autels, dans cette fête où l'office est si magnifique, où le chant et les paroles avaient toujours enlevé mon âme jusqu'aux cieux, je fus retenu sur la terre par une triste réalité. Un concert de toux pénibles avait lutté pendant toute la messe contre le concert des chants célestes et l'avait dominé. Dans ces vallées basses, les froids humides ont bientôt engendré des rhumes, et les rhumes ont bien vite dégénéré en pneumonies. Au sortir de l'église, un coup d'œil jeté sur la foule me fit de suite remarquer ce qui m'avait échappé jusqu'alors. Des teints blafards causés par des constitutions lymphathiques; des visages amaigris par des fièvres paludiennes, ou déformés par des cicatrices d'humeurs froides. Voilà donc le village que tout le monde vantait comme le plus beau de toute la contrée. C'était bien la vie humaine à laquelle on s'attache avec ardeur et qui glisse dans vos veines le poison qui vous tue.

Aux vêpres où la foule était peut-être encore plus nombreuse qu'à la messe, pendant les chants de triomphe des psaumes et des hymnes, je ne m'étais pas aperçu du changement soudain qu'avait subi l'Église. Derrière moi dans la nef on avait improvisé un vaste catafalque avec un tombeau couvert d'un drap mortuaire et environné de flambeaux funèbres, et les autels s'étaient trouvés garnis de noir, en grand deuil, comme par enchantement. Je ne m'étais aperçu de rien qu'au moment où le clergé vêtu de chapes noires s'était rendu au pied du tombeau. Là le curé, vénérable vieillard qui avait passé par toutes les horreurs de la révolution, et n'avait échappé à la mort qu'en se tenant caché pendant longtemps dans une marnière à quatre-vingts pieds en terre, entonna d'une voix forte et accentuée un cantique en préparation à la fête du lendemain, c'était le cantique attribué à Brydaine. Voilà plus de quarante ans que cela se passa, je crois l'entendre encore comme si c'était en ce moment. Ni l'air, ni les paroles ne sortiront jamais de mon esprit, tant l'impression qu'ils firent sur moi fut profonde. Je pus juger aussi que l'impression produite sur ses paroissiens n'avait pas été moins grande. A ces paroles sévères :

Arrête ici, passant, regarde cette tombe;
A la mort tôt ou tard il faut que tout succombe.

Regarde bien comme la mort m'a mis !
Ici dans quelque temps nous serons réunis.

Tout le monde s'était mis à genoux. Et quand le bon curé ajouta les paroles suivantes :

Si tu connais mon nom gravé sur cette pierre,
Ne crains pas d'avancer; écarte cette terre,
Contemple-moi : vois ce qu'est un corps mort,
Et dis : Voilà dans peu quel doit être mon sort.

On n'entendait plus aucune toux, aucun souffle. Mais quand il en fut à ces paroles :

Par mon exemple apprends qu'il est un Dieu
Qu'il faut craindre et servir en tout temps, en tout lieu,

De toutes parts on entendit des soupirs, et de tous les cœurs s'échappèrent des prières vives trempées de larmes. Après le Cantique commença l'Office des Morts. Quel office! L'avez-vous jamais lu tout exprès? L'avez-vous jamais admiré comme il mérite de l'être? L'avez-vous médité dans ses détails? Pour moi je ne l'avais jamais si bien compris. Et il était facile de voir que les pieux fidèles qui étaient là présents le comprenaient de même. Après l'office, on resta longtemps à prier pour les morts, et au sortir de l'église la foule se répandit sur les tombes de ses proches. Sans doute on ne pria pas que pour les morts; bien des larmes furent versées sur les fautes propres, sur les plaisirs des printemps passés et des printemps futurs. Et sans doute aussi chacun s'en retourna meilleur qu'il n'était auparavant. C'était la veille des Morts.

Le lendemain, avant la solennelle procession à la demeure des pauvres trépassés, l'église était déjà pleine. Le bon Curé monta en chaire, et avec une merveilleuse simplicité laissa tomber dans le cœur de ses pieux fidèles cet admirable sujet de méditation :

« *O mors, bonum est judicium tuum.* O mort, que ton » action judiciaire est excellente! » Rien de bon, mes Frè» res, rien d'admirable comme la mort dans la position actuelle » que le péché nous a faite. La mort travaille sans cesse en » chacun de nous, mais elle ne travaille que pour notre bien. » Vous avez tort de vous plaindre d'elle ou de la redouter. Car » la mort est votre meilleure amie.

» La mort, c'est le complément de la Providence divine. Sans » la mort on douterait de cette Providence dans l'ordre moral. La » mort venge les infractions de la loi divine en exterminant les » infracteurs. Elle remet Dieu en possession de ses droits; *car » tout ne meurt pas avec l'homme, et tout rentre dans l'ordre » à la mort.*

» La mort, c'est le premier ministre de Dieu dans le gouver» nement de ce monde. C'est le ministre de sa justice et de ses » hautes-œuvres. Revêtu de pourpre comme son divin maître, » car ses vêtements sont empourprés en foulant le pressoir, il » prend l'un après l'autre les méchants qui sont vos persécuteurs,

» et les impies qui sont les persécuteurs de votre conscience, » de votre foi, de votre Dieu, et les foule sous ses pieds dans » le pressoir. Voyez où sont tous ces révolutionnaires qui ont » épouvanté la France. La cuve est remplie. Il n'en est pas resté » un seul.

» La mort, c'est l'œuvre du cœur de Dieu et l'instrument de » sa miséricorde. Quand un malheureux est torturé par les souf- » frances que la vie lui a faites, écrasé par le fardeau des ans que » le temps a entassés sur sa tête, épuisé des joies du présent et » des espérances de l'avenir, sans aucune perspective de félicité » ici-bas, la mort, sa meilleure amie, le prend dans ses bras et » l'emporte dans la patrie du bonheur.

» La mort, c'est le véritable Ange gardien de l'innocence. Que » de petits enfants elle a pris sur ses ailes pour les dérober aux » maux de cette vie, pour les mettre à l'abri des tempêtes, comme » un matelot habile arrache des naufragés à la mer, pour les » déposer au port de l'espérance et de la paix.

» La mort, c'est l'agent générateur le plus actif de la vertu. » Que de vices n'a-t-elle pas étouffés! que de folies n'a-t-elle pas » calmées! que de vertus n'a-t-elle pas fait naître! des milliers » d'infortunés, à la vue et même à la seule pensée de la mort, » sont rentrés en eux-mêmes, et ont renoncé au délire pour se » donner à la sagesse. Prédicateur éloquent elle a peut-être ra- » mené à Dieu et fait entrer au ciel plus d'âmes à elle seule que » tous les prédicateurs réunis. Philosophie la plus sérieuse et la » plus sage de toutes, elle est la source la plus féconde de la » sainteté.

» La mort, c'est comme le prêtre des unions indissolubles. » Pour vous, petits enfants qui n'avez plus de mères, pauvres » mères qui n'avez plus d'enfants, époux qui avez perdu vos com- » pagnes, amis restés sans amis... (Ici on n'entendait plus que sanglots de toutes parts), attendez... voilà les unions que » la vie vous a faites, unions courtes et fugitives comme elle; » mais attendez, la mort approche, elle vient pour réunir les » mères aux enfants et les enfants aux mères, les épouses à leurs » époux et les amis à leurs amis. Et ces unions seront indisso- » lubles, elles dureront toujours, et comme le règne de Jésus- » Christ elles n'auront plus de fin. Levez-donc les yeux et regar- » dez au ciel; là vous verrez toutes les personnes si chères à votre » cœur, vous les verrez vous tendre la main et vous ouvrir leurs » bras. Rendez-vous dignes de leur amour et de leur bonheur; et » pour cela détachez-vous de la terre et servez votre Dieu... Mais » peut-être en est-il parmi ces âmes qui n'ont pas payé toutes » leurs dettes à Dieu et qui sont retenues loin du séjour cé- » leste. Ah! ne retardez pas leur bonheur. Aidez-les à acquitter » ces dettes; aidez-les par vos bonnes prières et par vos vertus. » Allons donc tous ensemble au dortoir où reposent leurs dé- » pouilles mortelles. Allons *verser* sur leur couche terrestre *nos* » *larmes avec nos prières;* allons frapper au cœur de Dieu et par » là forcer pour eux les portes du ciel. »

Impossible de vous dire l'effet produit par ces paroles. Aussitôt une immense procession s'organise dans un profond silence. Une longue file d'enfants, de jeunes filles, de personnes de tout âge s'avance vers le cimetière avec un grand recueillement. Arrivés là, tous s'éparpillent pour se rendre sur les tombes qui leur étaient connues. Le clergé seul resta devant la croix. Que de larmes, que de soupirs, que de sanglots à tant de souvenirs du passé! Mais aussi que d'espérances, que de consolations à la pensée de l'avenir! Combien n'avaient jamais prié avec tant de ferveur?... Non, il est impossible qu'un tel spectacle ne produise pas dans les âmes un long retentissement. La procession se remit en marche. On retourna à l'Église où le Prêtre offrit à Dieu toutes ces prières avec le sang de l'auguste victime qui leur donne de la valeur. Puis, chacun se retira emportant une impression profonde avec de saintes résolutions. Pour moi je pus juger combien cette fête, vivifiée par la parole d'un bon prêtre, peut faire de bien aux vivants et procurer d'avantages aux morts. Depuis ce temps, chaque année à cette époque, Belleval est toujours présent à mon esprit comme le souvenir de l'hospitalité que j'y reçus, est toujours vivant dans mon cœur.

***

LA SAINTE-ENFANCE.

DIALOGUE ENTRE DEUX FRÈRES,

ALFRED *l'aîné*, PAUL *le cadet*.

ALFRED.

Quel trait inattendu de générosité !
Vingt francs!.. j'ai donc vingt francs!.. vingt francs!.. en vérité,
Un père, nous donner une aussi belle somme !

PAUL (*avec importance*).

Moi je vais, aujourd'hui, prendre les airs d'un homme.

ALFRED.

Je voudrais t'exprimer combien je suis content
Que papa, dans la main, t'en ait remis autant...
Quoique tu sois plus jeune...

PAUL (*un peu piqué, et l'interrompant*).

Oh ! quelle différence !
Deux ans et quelques jours!... tu divagues, je pense.
(*Il s'approche de son frère et le toise des pieds jusqu'à la tête*).
Quand je suis à peu près tout aussi grand que toi,
Et que tu n'as acquis qu'une classe avant moi !
Tu fais par trop le fier, au sujet de ton âge,
Et, pour être plus vieux, tu n'en es pas plus sage.
Quoi ! parce que monsieur porte douze printemps
Et que je puis à peine afficher mes dix ans,
Il faudrait (argument vraiment plein de finesse !)
Retrancher un sixième aux dons à mon adresse!
Tu perds la tête, Alfred.

ALFRED.

Moi, je ne le crois pas...
Et nous serions deux fous, mon cher frère, en ce cas.
Comme tu prends la mouche et prouves ta sagesse !

PAUL (*avec ironie*).

Non, je ris seulement de ton beau droit d'aînesse
Qui, depuis bien longtemps ne vaut pas un écu,
Puisqu'un cadet, Jacob, de son frère Esaü,
L'acquit... pour beaucoup moins... pour un plat de lentilles.
(*Il rit*).
Ah ! ah ! ah !... soyez donc des aînés de familles,
Et vendez vos honneurs à si chétif marché !...
Puis, faites les fendants !!

ALFRED (*amicalement*).

Cher Paul, je t'ai fâché;
Ah! c'est bien malgré moi, car je t'aime, cher frère.
A personne d'ailleurs je ne voudrais déplaire.
Vois mes intentions...

PAUL (*toujours mécontent*).

Je te le dis tout net...
Tu rabâches toujours que je suis ton cadet :
Inutile refrain dont tu me romps la tête.
Ce qu'on répète trop, à la fin devient bête...
Comprends-tu ?

ALFRED (*sérieusement*).

Je comprends qu'aujourd'hui ton bon cœur
Cède à l'entraînement de ta mauvaise humeur,
Et qu'un mot innocent, prononcé sans malice,
Avec ton frère aîné t'a fait entrer en lice.

PAUL (*avec acclamation*).

C'est cela ! de cadet il n'en est plus question,
Mais on parle d'aîné !. . Belle conversion !
Tiens, ton entêtement m'afflige, m'indispose,
Car, avec d'autres mots, tu dis la même chose.
Tu finiras, vois-tu, par m'impatienter.

ALFRED (*sagement*).

Allons, n'en parlons plus, c'est assez disputer.
D'après toi, si j'ai tort, il faut que j'en convienne,
Et, très-sincèrement, je le ferai sans peine.
Mon amitié pour toi jamais ne se dément.
As-tu jamais douté de mon attachement ?
(*Paul, ici, fait un signe négatif*).
Voyons, faisons la paix, et viens que je t'embrasse.
(*Ils s'embrassent*).

PAUL (*calmé*).

Oui, mais ne te dis plus l'aîné... cela m'agace...
Ou dis-le moins souvent.

ALFRED (*avec bonté*).

J'y souscris volontiers,
Et laissons la discorde aux loges des portiers.
Nous ferions beaucoup mieux, si tu voulais me croire,
De songer à l'emploi sérieux, méritoire,
De l'argent qu'aujourd'hui papa nous a donné.
Que feras-tu du tien ?

PAUL (*affirmativement*).

Mon plan est combiné.
J'achète des bonbons, des fruits, des confitures,
Des livres, illustrés de charmantes gravures,
Des cordes pour sauter... et bien d'autres jouets.

ALFRED (*sérieusement*).

Et puis... que feras-tu de ces coûteux objets ?

PAUL (*résolument*).

Moi, je les donnerai, pendant nos promenades,
Fort généreusement à tous mes camarades...
Aux grands, de préférence. . ils me battent toujours,
J'en ferai des amis, en qui j'aurai recours
Dans les cas importants.

ALFRED (*encore plus sérieusement*).

L'amitié qu'on achète
Est pour le moins stérile... et rarement honnête.
Il faudrait être fou pour y livrer sa foi.
Tes dons à peine faits, on se rira de toi.
Quand tes prunes, tes noix, tes brillantes dragées,
Avec ravissement auront été mangées,
Ton pouvoir sera mort... et, ton illusion
Aura duré le temps d'une digestion.
Tu sentiras, après, le retour des taloches.

PAUL (*vexé*).

Je n'aurais donc, pour moi, pétri que des brioches,
A ton dire ?

ALFRED (*toujours sérieusement*).

D'honneur, je n'en rabattrai rien.

PAUL.

Ce que tu me dis là, n'est pas d'un cœur chrétien ;
Il ne faut pas, mon cher, si mal penser des autres.

ALFRED.

Je me méfie un peu de tous ces fins apôtres,
Qui nous aiment bien moins qu'ils n'aiment nos bonbons.
Les amis éprouvés, pour moi, sont les seuls bons.
Si tu veux en avoir, ne taquine personne ;
Suis le sage conseil que ton frère te donne
Et tu m'en béniras. Conserve ton argent
Pour le porter sans bruit au malade indigent ;

Aux pauvres artisans, dont la famille chère
Tremble sous des haillons dans la froide chaumière ;
A ces mères en pleurs, près de petits enfants,
Sans pain pour faire trève à leurs cris déchirants ;
A ces vieillards, courbés sous le poids des années,
Et qui ne gagnent pas, en un an, deux journées ;
A ces estropiés, réduits au désespoir,
Dont les infirmités font tant de mal à voir ;
A ces aveugles-nés qui n'ont, sur cette terre,
Qu'un seul ami, qu'un chien, gardien de leur misère.
C'est à ceux-là, vois-tu, qu'il faut donner son or
Pour amasser au ciel un plus riche trésor.
Donner fait tant de bien !

PAUL (*non encore convaincu*).

Mais tu sais à merveille
Qu'au cri du pauvre, ici, chacun prête l'oreille ;
Que mon père est humain. Ma mère, comme lui,
Ne reste jamais sourde aux souffrances d'autrui.
Nos grands-pères, tous deux si bons, si vénérables,
Ne sont-ils pas aussi des hommes charitables ?
L'aumône est un devoir de cœur et de raison :
C'est le premier besoin des gens de la maison.
Voilà pourquoi je puis, sans le moindre scrupule,
Selon ma fantaisie, employer mon pécule.
Mon père m'a donné vingt francs pour mes plaisirs,
J'en veux user ainsi.

ALFRED (*avec intention*).

Cède à tes vains désirs.
Tu peux de ton avoir faire un stupide usage ;
Je ne veux point, mon cher, te prêcher davantage,
Mais tiens, pour en finir, un avertissement :
Notre père t'a fait richard en un moment ;
Mais tout acte, chez lui, sur un calcul repose ;
Sous ce don *sans réserve* il faut voir quelque chose.
S'il t'avait laissé libre, afin de t'éprouver,
Crois-tu qu'en tous les cas il pourrait t'approuver ?
Qu'il verrait sans chagrin son enfant se permettre
De jeter, comme on dit, l'argent par la fenêtre ?
Ce n'est pas mon avis.

PAUL (*vivement*).

Ni le mien, au surplus :
J'aurais à craindre les... Ne disons rien de plus.

(*Il devient sérieux*).

Cela fait réfléchir... Ah ! j'aurai de la peine,
S'il faut qu'à mes désirs un changement survienne ;
J'avais de mes vingt francs si bien compris l'emploi !
Je faisais des heureux !. . je l'étais aussi, moi !...
Que c'est contrariant de n'être pas son maître !!!

Mais à mon tour, Alfred, je désire connaître
Tes projets arrêtés... que j'ignore pourtant...
Tu m'as interrogé... N'en puis-je faire autant?

ALFRED (*avec abandon*).

Je reconnais ce droit. Moi, dans cette occurrence,
J'écoute ma raison, mon cœur, ma conscience,
Le penchant qui m'entraîne à plaire à mes parents,
Qui ne furent jamais un jour indifférents
Aux moindres actions de toute notre vie ;
Quand ils m'ont applaudi, j'en ai l'âme ravie :
Je deviens aussitôt bien plus heureux qu'un roi...
Qu'un roi digne d'amour. Aussi, voilà pourquoi
Je garde mes vingt francs...

PAUL (*l'interrompant*).

Pour?

ALFRED.

Pour la Sainte-Enfance,
Œuvre, s'il en fût jamais, œuvre de bienfaisance.
Ici, le lot du pauvre est de cent francs par mois,
Soit ; mais, selon maman, pour les petits Chinois
Il nous faudrait grossir notre aumône ordinaire.
Ah ! je sens que plutôt nous aurions dû le faire.
J'ai tant pleuré sur eux... Pendant que le remords
Stimule en leur faveur mon amour, mes efforts,
Des plus terribles maux chacun d'eux est victime.
Loin de moi le désir de garder un centime!

PAUL (*d'un air de pitié*).

Il est vrai qu'en naissant, ils n'ont pas eu de chance.

ALFRED.

La Chine est idolâtre et chrétienne est la France.
A nous la bonne part... et, Français, nous devons
Venir à leur secours tant que nous le pouvons ;
Travailler, s'il le faut, à trouver des ressources
Qui fassent oublier la maigreur de nos bourses ;
Quand nous avons donné le dernier de nos sous,
En quêter, dans ce but, est un devoir pour nous.
L'esprit de foi produit des aumônes superbes.
Vois les beaux fruits que Ruth étale dans ses gerbes.
Que de faits attachants, simples, ingénieux,
Inspirés par le Ciel à des enfants pieux ?
J'y trouve des bambins, formant des loteries
Sans un lot précieux ; avec des poteries,
Des bonbons surannés, des bonnets de coton,
Quelquefois des habits n'ayant pas un bouton,
Ou de ces almanachs que partout on renomme,
Des grands Mathieu Lænsberg et Mathieu de la Drôme,
Des objets sans valeur et qui donnent pourtant,
Aux chefs des missions, un produit important

Qui sert à détourner des abîmes du Gange,
De la dent des pourceaux, de l'horreur de la fange,
De petits innocents, dignes d'un meilleur sort,
Que des parents sans cœur condamnent à la mort.

PAUL (*avec indignation*).

Vraiment, ces Chinois là sont pis que des Vandales!

ALFRED.

Je lisais, l'autre jour... encor, dans les Annales,
Qu'un tout petit garçon, portant le nom d'Abel,
Avait fait une crèche, au temps de la Noël.
La grotte, tapissée avec quelques images,
Offrait à l'œil charmé les bergers et les mages;
Marie, et le Sauveur dormant sur ses genoux,
Saint Joseph les couvrant de son regard si doux;
Puis l'âne près du bœuf, indiquant qu'une étable
Récelait du vrai Dieu le berceau misérable.
Bref, il n'y manquait rien. Abel était heureux
Et l'exprimait sans cesse en termes chaleureux.
Sa crèche, à son avis, valait mieux qu'un empire;
De son enthousiasme on eût eu tort de rire.
Cependant, dans l'élan de son ardent amour,
Auprès de son trésor comme il priait un jour,
Il se prit à penser aux délaissés de Chine...
Dieu l'avait inspiré dans sa bonté divine...
Il se leva soudain, ayant son parti pris,
Vendit tout son bonheur pour en donner le prix
A ces déshérités de l'aveugle fortune.
Etre aussi généreux n'est pas chose commune,
Qu'en dis-tu?

PAUL (*devenu pensif*).

Mon ami, je dois en convenir,
Voilà pour cet Abel un noble souvenir.

ALFRED.

Un jour de Saint-Sylvestre, une petite fille
Pauvre... et riche de cœur... on ne peut plus gentille,
A la sœur de l'école apportait un gros sou
Qu'elle avait obtenu de la vente d'un chou.
C'était tout son avoir... un don de sa grand'mère.
Le lendemain matin, premier jour de notre ère,
A la religieuse elle en apportait dix,
En courant et criant : « Ah! ma sœur Béatrix!
» Un voisin m'a donné de fort belles étrennes;
» J'en suis heureuse et fière autant que mille reines!
» Les voici... gardez-les pour nos petits Chinois;
» Mais acceptez bien vite : on ne sait pas parfois
» Ce qui peut arriver. Devant des sucreries.
» Des marchands de jouets ou de pâtisseries,
» Je pourrais bien céder à des tentations;
» Aussi je me suis dit : Prends tes précautions...

» Et, ma sœur... je les prends. »

PAUL (*d'un air content*).

Ah! voilà du courage ;
C'est là ce qui s'appelle être prudente et sage,
Autant que bonne, aussi.

ALFRED (*continuant*).

Deux simples ouvriers,
Du bourg de Satillieu, tout auprès de Viviers,
Qui gagnaient à peu près douze francs par semaine,
Et qui, depuis longtemps, tenaient une dizaine
Pour aider de la foi la propagation,
Ont offert leur concours et leur souscription
A l'Œuvre dont je parle, à notre Sainte-Enfance.
Le curé refusa d'abord. Leur insistance
Triompha du pasteur, qu'ils surent attendrir
Et qui, les embrassant, dut aussi les bénir.

PAUL (*charmé*).

Le bon prêtre agissait en homme raisonnable ;
Mais des deux travailleurs le trait est admirable.

ALFRED.

Encore un autre fait dont tu seras surpris,
Il est assez récent et nous vient de Paris.
La fille d'un portier, enfant presqu'en bas âge,
Ayant six à sept ans .. huit ans... pas davantage,
A voulu des Chinois, elle aussi, se mêler.
Dans l'hôtel qui l'abrite, elle vient d'enrôler
La troupe des enfants de tous les locataires.
Joyeuse, elle se dit : « En faisant les affaires
» De mes petits amis, je me donne un filleul
» Que j'aurai, pour longtemps, éloigné du linceul ;
» Il saura qu'il me doit le bonheur du baptême.
» Je l'aimerai beaucoup... il m'aimera de même.
» Dieu m'a vu si souvent, de son œil paternel,
» Monter par charité l'escalier de l'hôtel...
» Il a dû me sourire... Ah! que je suis contente!
» Je serai donc marraine!!! »

PAUL (*ému*).

On n'est pas plus charmante!
Je le dis franchement, tout cela m'attendrit,
On y ressent l'amour qui vient du Saint-Esprit.

ALFRED (*continuant*).

Au couvent de Nevers, de jeunes demoiselles,
Avec un zèle aimable, organisent entre-elles
Des ventes, une foire et, pour parer aux frais,
Ont fait bourse commune, et n'y touchent jamais
Que pour les seuls besoins de leur œuvre chérie.
Tout inutile achat, dans cette confrérie,
Est très-sévèrement conseillé, défendu.

Adieu donc les douceurs, les fruits... bien entendu...
Excepté ceux qu'on donne. En fait de friandise,
Ce qui ne coûte rien, le pacte l'autorise.
Bientôt, avec l'argent qu'on a su ménager,
On façonne des fleurs, celles de l'oranger,
Des muguets, des cactus, des œillets et des roses,
Des fluxias légers, des lys, des ophioses,
Des bouquets enchanteurs qui fascinent les yeux,
Puis de petits objets utiles, gracieux;
De brillants cache-pots, des boîtes, des pelottes,
Des paniers, des buvards, des serre-papillottes.
Et, quand tout est fini, les amis, les parents
Sont convoqués, un jour, par des avis pressants.
Les marchandes, alors, aux comptoirs se prélassent,
Vendent cher... oui... très-cher... et ce qu'elles entassent
Leur rend, jusqu'à cent fois, l'or qui fut avancé.
L'acheteur, comme on dit, voit qu'il est enfoncé,
Mais il s'attendait bien à rencontrer l'étrille...
Et jamais un papa n'est volé par sa fille.
Pourrait-il résister à la touchante voix
Qui lui crie : Achetez, pour les petits Chinois !
Il donne... et sort content... il a vu ce qu'il aime.
Aimer... faire le bien... c'est le bonheur suprême !
C'est ainsi qu'à Nevers des anges, tous les ans,
Dans leur sainte maison, ramassent mille francs.

PAUL (*entraîné*).

Tes récits attachants ont eu pour moi des charmes.
J'en suis ému, mon frère... ému, jusques aux larmes.
Je ne puis que céder à leur attrait puissant,
Je ferai comme toi. Mais en réunissant
Nos fonds pour le malheur, n'en pourrions-nous pas faire
Un partage, à mon sens, tout-à-fait exemplaire ?
En garder la moitié pour nos pauvres d'ici ?

ALFRED.

Oui, puisque tu le veux ; mais, écoute ceci :
La charité, cher Paul, est la vertu d'élite ;
Elle est universelle, elle est cosmopolite ;
Elle ne fait pas choix des climats et des lieux,
Partout où l'homme souffre, elle porte les yeux
Et s'attache, surtout, aux plus grandes misères.
De son essence, ami, tels sont les caractères.
Sachons les imiter. Car, devant Dieu, jamais
Nous n'aurons mis notre or à plus gros intérêts...
Intérêts du salut.

PAUL.

Le prêt est sans mesure.

ALFRED..

C'est qu'on ne peut prêter au Ciel qu'avec usure.

G.-M. DE R.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

C'était pendant l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge (septembre 1864), le petit Louis Harranger, fils d'un tuilier d'Illiers (diocèse de Chartres), jouait dans une cour où se trouvait une pierre de dalle posée en équilibre contre le mur, quand tout-à-coup cette pierre, haute de 90 centimètres, large de 35 et pesant 200 livres environ, perd son aplomb, tombe sur le pauvre enfant qu'elle renverse violemment à terre, et dont le petit corps se trouve pour ainsi dire enseveli sous cette masse énorme, à l'exception de la tête qui reste libre. Un homme accouru au bruit, soulève avec peine ce lourd fardeau, et porte l'enfant à sa mère qui travaillait non loin du lieu de l'accident, en lui disant ces paroles terrifiantes : « Prenez vite votre petit, il doit avoir les entrailles broyées. » La mère toute tremblante déshabille l'enfant, mais, ô merveille! ô bonheur! son petit corps ne présente aucune trace de meurtrissure; seulement, et c'est ici le secret de cette miraculeuse préservation, *la médaille de Notre-Dame de Chartres* que le cher ange porte sur sa poitrine se trouve légèrement aplatie. Néanmoins la mère par prudence met au lit le petit Louis qui, au bout d'une heure ou deux, ennuyé de ce repos forcé, se lève et se met comme par le passé à courir et à jouer.

La mère et l'enfant firent ensuite ensemble une prière fervente pour remercier la bonne Vierge de sa puissante protection, et quand cette année madame Harranger fera comme de coutume, avec son cher Louis, le pèlerinage de Chartres, elle pourra joindre avec bonheur, à ses prières habituelles l'hymne de l'action de grâces et de l'amour.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

— *Une zélatrice du diocèse de V...*

« Il y a environ un mois, j'appris qu'une dame de mes connaissances était gravement malade, elle avait un cancer qui lui causait des douleurs bien grandes; la malheureuse ne voulait entendre parler ni de prêtre ni de religion, elle appelait le démon à son secours.

» Je priai donc sœur A... de la faire recommander aux prières de la Maîtrise de Chartres.

» Cette dame est morte il y a une huitaine de jours; deux heures avant sa mort elle a elle-même demandé monsieur le Curé, et a reçu les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction.

» Veuillez, je vous prie, monsieur l'abbé, publier ce fait dans *la Voix de Notre-Dame de Chartres,* comme témoignage des heureux effets que produit la confiance envers la Sainte-Vierge.

» Veuillez, etc. »

— *Une dame abonnée du diocèse de N.*

« Voici des détails sur la fin de mon pauvre père que vous saviez si loin, si loin du bon Dieu, et pour qui, vous et vos clercs, vous avez tant prié avec nous Notre-Dame de Chartres.

» Nous avons toujours supposé que les circonstances dans lesquelles

mon père passa sa jeunesse ne lui avaient pas permis de s'instruire de notre sainte religion. Des colonies où habitait ma grand'mère, il fut envoyé en France dans le moment où la Révolution avait fermé toutes les maisons d'éducation religieuse, et il ne put par conséquent en recevoir aucune notion. Aussi, comment espérer pour lui, sans une *grâce extraordinaire,* une conversion dont ses sentiments bien connus semblaient l'avoir éloigné à jamais?

» Un prêtre de notre ville osa pourtant se charger d'aborder la question auprès du malade si près de sa fin. Tâche difficile! au grand étonnement de tous, elle fut aussitôt couronnée de succès. Mon père se confessa dès le lendemain; il le fit bientôt après une seconde fois, et quand tout fut terminé, il remercia affectueusement le bon abbé du soin qu'il prenait de lui. Il conserva sa parfaite connaissance pendant la cérémonie des saintes huiles et priait avec nous. Sa faiblesse augmentait; pendant la nuit qui suivit il ne cessa de répéter les prières que nous faisions. Il faisait avec joie le signe de la croix, et baisa le crucifix à plusieurs reprises.

» Nous avions placé près de lui une gravure de Notre-Dame du Pilier; et nous avions passé à son cou une médaille de saint Benoît et de saint Michel. Il expira le lendemain matin à huit heures et demie. Depuis six heures, plusieurs messes avaient été célébrées à son intention.

» Cette fin, que plusieurs personnes ont regardée comme miraculeuse, par les sentiments de piété et de résignation dont elle a été accompagnée, nous a causé une telle joie qu'il nous a semblé que jamais nous n'avions tant aimé notre pauvre père. Tout le monde nous félicitait; pour nous nous conjurions nos amis de s'unir à nous pour remercier Notre-Dame de Chartres. »

— Nous avons reçu de Beaufai-sur-Rille les lignes suivantes; nous les reproduisons avec bonheur :

« 4 octobre, 1864.

» Monsieur le Rédacteur,

» La meilleure manière, nous le croyons, de vous remercier d'avoir eu la charitable bonté d'insérer notre appel à nos chers petits frères et chères petites sœurs en Jésus-Christ, c'est de vous envoyer la copie d'une des *nombreuses* lettres reçues, grâce à la lecture de votre excellent journal. Comme nous sommes heureux, monsieur le Rédacteur, et monsieur le Curé, donc! Ah! que nous vous sommes tous reconnaissants! Nous avons déjà 3,270 francs; il nous en faut 20,000, mais nos chers petits frères et chères petites sœurs ouvrent leurs cœurs et leurs bourses, et nous voyons bien que *Notre-Dame des Petits-Enfants* veut bien nous protéger. Voulez-vous, nous vous en prions, bien remercier pour nous nos excellents bienfaiteurs, les grandes personnes comme les petits enfants. Si vous saviez comme nous prions tous pour eux chaque jour. Cela nous fera beaucoup de plaisir que nous lisions dans votre bon journal la charmante lettre dont nous vous envoyons la copie. Si vous avez cette bonté, nous vous envoyons d'avance nos remer-

ciements, en vous saluant de tout notre cœur en Jésus, Marie, Joseph ; monsieur le Curé se joint à nous.

» *Vos petits amis reconnaissants,*

» Six petits Enfants chrétiens. »

« *Aux petits Enfants de Beaufai-sur-Rille.*

» Chers petits Frères,

» Nous vous envoyons 1 franc 50 centimes, fruit de nos économies, nous voudrions que ce fut cent mille francs. Oh! la jolie pensée que le petit Jésus vous a inspirée! Continuez votre œuvre et bâtissez vîte un asile pour le divin Enfant de la crèche! Nous espérons voir bientôt dans *la Voix de Notre-Dame de Chartres* (journal où nous avons lu votre demande), que votre église est achevée ou du moins commencée.

» Priez pour nous.

» Des enfants du diocèse de Mgr Bravard, dont le zèle nous anime.

Elise, Joséphine, Virginie et Claire.

FAITS RELIGIEUX.

— Le monastère de la Visitation du Mans a célébré le 17 octobre, par un triduo solennel. la béatification de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque, qui a été proclamée à Rome le 18 septembre. Dom Guéranger, le R. P. abbé de l'abbaye de Solesmes, Mgr l'Évêque de Carcassonne et le R. P. Ramuée sont tour à tour montés dans la chaire de vérité et ont ravivé dans les âmes, par leur éloquente parole, l'amour envers l'adorable Cœur de Jésus dont la bienheureuse Marguerite-Marie a été pendant sa vie l'humble et fervent apôtre.

— Jacques Jasmin, le poète national, le dernier des troubadours, le célèbre coiffeur agenais, une des grandes originalités de cette époque est mort dans les premiers jours d'octobre, à l'âge de soixante-six ans, avec la ferveur d'un chrétien et la résignation d'un saint, et, chose remarquable, jusqu'à sa dernière maladie il est resté fidèle à sa profession et à sa muse.

— Le duc de Modène, en souvenir de son pélerinage en Terre-Sainte, vient d'envoyer à Jérusalem trois lampes : la plus grande est destinée à l'église du Saint-Sépulcre, les deux autres aux sanctuaires de Betlhéem; elles figureront à côté de celles plus précieuses encore données par le comte de Chambord. La mère de l'Empereur d'Autriche a eu la piété de faire cadeau aux religieux franciscains d'un magnifique tableau représentant une descente de croix.

— Pendant le choléra de 1849, une excellente religieuse, la sœur Simon, était morte à Maligny (diocèse de Sens), victime de sa charité; elle avait été enterrée dans le cimetière commun. Mme la baronne de Bastard, par un de ces sentiments délicats que la religion seule sait inspirer, a demandé à l'autorité ecclésiastique de faire transporter les ossements de l'humble sœur dans l'endroit spécialement affecté à la sépulture des membres de sa famille.

Cette translation s'est faite avec une grande solennité, et l'honneur rendu, dans cette circonstance, par la richesse à la pauvreté volontaire, ne peut manquer de porter bonheur à la famille généreuse qui a eu cette inspiration profondément chrétienne.

— Une messe en plain-chant harmonisé a été chantée sous la direction de M. Gustave Delsarbe, le dimanche dans l'octave de la fête de saint Denis, dans la chapelle de la congrégation de saint Lazare. Ce jour-là, dit le *Monde,* la question du chant ecclésiastique s'est trouvée pratiquement résolue, et d'une manière qui a été une source de joie et d'édification pour tous les fidèles.

— Il y a peu de jours, un R. P. capucin passait sur le quai, près le Pont-Neuf, quand deux ouvriers se mirent à crier en regardant le fils de saint François : « Dire que dans le siècle où nous sommes il y a encore des gens de cette époque-là... » Un monsieur qui marchait derrière les deux *voyous* va se placer en face d'eux, en leur adressant ces mots : « Dire que dans un pays de braves, il y a des lâches qui insultent un homme qu'ils savent ne vouloir pas leur répondre! Vous n'oseriez pas m'adresser les paroles que vous venez de lancer à ce pauvre religieux. »

Et en effet, comme ce monsieur était grand et fort, les deux voyageurs filèrent leur chemin sans aucune réplique.

— Le dix-huitième anniversaire de l'apparition de la Mère de Dieu sur la montagne de la Salette, a été célébré avec encore plus d'éclat que les années précédentes. On peut en reconnaître la cause dans deux événements particuliers. La guérison instantanée de Marie Bayle, arrivée à l'heure de midi, le 31 août dernier (20 jours seulement avant celui de l'anniversaire), auprès de la fontaine, à la vue de deux cents personnes; et la présence de Maximin, l'un des petits pâtres témoins de l'apparition, qui s'était rendu de Paris à la Salette pour offrir à Marie le culte et les hommages qu'il lui doit plus qu'un autre. Les nombreux pélerins ont tous remarqué avec une religieuse surprise que le ruisseau de Sesia était entièrement à sec, tandis que la fontaine coulait sans interruption, bien qu'elle n'en soit séparée que par un mètre de distance, et qu'avant l'apparition elle tarit toujours en même temps que le ruisseau.

— Le Ministre général de l'ordre des Frères mineurs de saint François a écrit dernièrement une lettre à tous ses fils et frères en Jésus-Christ, pour faire appel à ses religieux en faveur des missions qui leur sont confiées et qui manquaient d'ouvriers. A sa voix il s'est présenté un si grand nombre d'ouvriers évangéliques qu'on n'a pu répondre au désir de tous. Les Franciscains de l'observance, au nombre de plus de quinze cents, plantent ou cultivent la vigne du Seigneur dans les cinq parties du monde; toutefois la garde des Lieux-Saints leur est spécialement affectée.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Huitième année.

12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1864.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

LES *POURQUOI* ET LES *PARCE QUE*

A PROPOS DE SAINT NICOLAS.

Nous sommes à une de ces époques où l'on veut se rendre compte de tout (du moins en apparence); et cependant, chose étrange, on n'est pour cela ni plus réfléchi ni plus avide de la vérité. D'où vient donc cette anomalie? C'est que l'on désire bien moins *savoir* que *connaître*, que *jouir* surtout. On veut du nouveau, de l'émouvant à tout prix; aussi cesse-t-on d'apprécier un objet dès qu'on le possède. On se passionne pour l'*antique;* mais l'*ancien*, le *vieux* rebute et déplaît. On regarde la date d'un brevet d'invention pour voir s'il doit toujours avoir cours; et si nous osions descendre jusqu'à nous occuper de cette reine de bas étage qui s'appelle la *mode*, nous dirions que, toute despote qu'elle est, on n'obéit à ses bizarres lois que parce qu'elle les promulgue sous une forme toujours différente.

Cependant, bon gré mal gré, il nous faut suivre le torrent; et celui des idées n'est pas le moins impétueux. Dans son cours capricieux et rapide, il empiète sur tous les domaines, et trop souvent, hélas! on se voit forcé de lui abandonner une part de terrain.

Telle est la cause qui nous a déterminé aujourd'hui, en venant redire à nos lecteurs quelques traits de la vie de saint Nicolas, le grand évêque de Myre, à donner le *parce que* des *pourquoi* que provoquent ordinairement les fins si diverses pour lesquelles on implore sa puissante médiation.

Nous les réduirons aux cinq suivantes :

Pourquoi saint Nicolas est-il le patron des nautoniers et des voyageurs?

Pourquoi est-il invoqué dans les accidents causés par le feu?

Pourquoi est-il représenté ayant à côté de lui trois petits enfants?

Pourquoi les détenus ont-ils recours à lui?

Pourquoi enfin s'adresse-t-on à ce grand saint pour retrouver les objets volés ou perdus?

Euphémius et Anne, nobles et pieux habitants de la ville de Patare en Lycie, étaient unis depuis plusieurs années, sans que le ciel leur eût envoyé d'enfants; ce qui leur causait une grande tristesse de cœur. Aussi redoublaient-ils d'aumônes et de prières pour obtenir cette bénédiction si ardemment souhaitée. Or le Seigneur, touché de leur persévérance, leur envoya un ange pour leur dire qu'il réjouirait leur vieillesse en leur donnant un fils qu'ils appelleraient *Nicolas*, nom symbolique qui veut dire *Victoire du peuple.*

Cette promesse divine ne tarda pas à s'accomplir; et, comme présage de la sainteté à laquelle cet enfant était appelé, aussitôt après sa naissance il se leva sur ses pieds, joignit ses petites mains et tint longtemps ses yeux fixés vers le ciel. Ce qui a fait croire à Denys le Chartreux qu'il avait reçu en ce moment l'usage de la raison, et à saint Michel l'Archimandrite qu'il avait été sanctifié dès le sein de sa mère.

Nicolas était encore à la fleur de l'âge, quand la peste, qui désola la ville de Patare, lui enleva ses parents. Ce malheur, en brisant pour notre jeune saint les liens les plus doux, acheva de le déterminer à quitter le monde pour se donner tout à Dieu. Ce fut vers ce temps-là qu'ayant appris la détresse d'un gentilhomme qui se trouvait dans l'impossibilité de marier ses filles, il jeta à trois fois différentes dans l'appartement de cet homme, par une fenêtre providentiellement entr'ouverte, une bourse contenant la somme nécessaire pour payer leur dot. Après cette généreuse action, prenant à la lettre ce conseil évangélique: « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres, » il se défit des grands biens que ses parents lui avaient laissés. Nicolas reçut ensuite les ordres sacrés des mains de son grand-oncle, l'archevêque de Myre, et se retira dans un monastère appelé la Sainte-Sion, dont il devint supérieur. Son attrait pour la solitude le portait à s'y ensevelir complétement;

mais le Seigneur lui ôta cette pensée, et lui fit connaître qu'il devait y renoncer et se contenter de faire un voyage en Terre-Sainte, où son oncle avait achevé de se sanctifier. Nicolas, fidèle à suivre le mouvement du Saint-Esprit, dit adieu à ses moines et s'embarqua sans retard; mais, éclairé par une lumière surnaturelle, il avertit le pilote que le démon susciterait contre eux une violente tempête; ce qui arriva en effet. Tous les passagers, à la vue des vagues qui mugissaient avec furie, éprouvèrent une vive frayeur. Seul, Nicolas demeura sans crainte en face de ce danger suprême; et, tandis que ceux qui l'entouraient éclataient en gémissements et en sanglots, lui, levant la main sur les eaux, forma sur elles le signe de la croix, puis il commanda à l'esprit malin de se retirer, et au même moment il se fit un grand calme.

Plusieurs fois encore dans le cours de sa vie, il apaisa la fureur des flots :

Et c'est parce qu'il a fait ces choses et bien d'autres encore, que les voyageurs et les nautoniers l'ont pris pour leur patron et leur protecteur.

On dit qu'ayant passé par l'Égypte, Nicolas alla visiter saint Antoine, le patriarche du désert. Que ces entrevues entre deux saints, également favorisés des dons du Seigneur, ont quelque chose qui surprend et confond notre faiblesse et notre ignorance des secrets de Dieu! Qu'on se figure, si c'est possible, ce que doivent se dire ces hommes qui ne tiennent à la terre que pour y semer les miracles, et dont la vie est déjà toute dans le ciel! Quel va et vient, quel flux et reflux sublime de sentiments et de pensées! Oh! que nous sommes petits, discoureurs vaniteux, frondeurs pointilleux, sceptiques de convention, devant ces saints du bon Dieu qui parlent déjà la langue des anges, et racontent en de merveilleux accents les grandeurs insondables et les divines beautés du créateur des mondes, de l'éternel infini!...

Mais revenons à saint Nicolas, et disons qu'après avoir visité en pélerin les lieux sanctifiés par les mystères douloureux de notre rédemption, il revint en Lycie, où, par suite d'une révélation, il fut élu et solennellement sacré évêque de Myre.

La première messe pontificale qu'il célébra était à peine achevée, qu'une femme tout en larmes accourut vers lui pour lui présenter son pauvre enfant qui avait péri en tombant dans le feu. Son petit corps, tout calciné par les flammes, était d'un si lamentable aspect que le saint éprouva en le voyant une profonde émotion. Il se recueillit alors quelques instants pour implorer le don de

Dieu; puis, faisant sur lui le signe de la croix, il le rendit à la vie.

Saint Nicolas montra dans plusieurs occasions son pouvoir sur le feu :

Et c'est parce qu'il a fait ces choses et bien d'autres encore, qu'on l'invoque dans les accidents causés par ce terrible élément.

Le saint évêque de Myre eut à souffrir de rudes combats de la part des païens dans la persécution de Licinius; et, lorsqu'à la paix de l'Église il parut au saint Concile de Nicée, assemblé pour confondre l'hérésie d'Arius, il portait les glorieuses cicatrices des blessures qu'il avait reçues pour le soutien de la foi.

C'est vers cette époque que, d'après la tradition populaire, il aurait ressuscité trois enfants qu'un méchant homme avait égorgés et mis dans un saloir, pour en vendre la chair comme une viande commune :

Et c'est parce qu'il a fait ces choses et bien d'autres encore, que les peintres représentent souvent auprès de saint Nicolas, revêtu de ses habits pontificaux, trois petits enfants dont le corps est à demi-caché dans une sorte de baquet; et pourquoi aussi les jeunes garçons l'ont choisi pour leur patron.

Saint Nicolas avait un don particulier pour délivrer les innocents de la main des juges qui les avaient condamnés et de la puissance des princes qui les opprimaient. On rapporte à ce sujet les traits suivants.

Se trouvant un jour aux portes de Myre avec deux officiers de l'empereur Constantin, il apprend que l'on va faire mourir, contre toute justice, trois honorables bourgeois que le président Eustache, corrompu par l'espoir d'un indigne salaire, a condamnés à mort. Le saint évêque court au lieu du supplice, arrête le bourreau prêt à frapper les victimes, reprend le juge de l'iniquité de sa sentence; et, se servant de l'autorité que lui donne sa puissance épiscopale, il conserve la vie à ces malheureux et les rend à la liberté. Les officiers, témoins de cette action, ne purent s'empêcher d'admirer la force et la générosité du saint prélat, et prirent congé de lui pour retourner à Constantinople.

En revenant dans la ville impériale, ils ne se doutaient guère qu'ayant toujours fidèlement rempli les devoirs de leur charge, ils seraient accusés d'avoir trempé dans une conspiration contre l'État. C'est cependant ce qui leur arriva. On fit leur procès, et, sur de faux témoignages, ces malheureux furent condamnés à être décapités. Dans ce péril extrême, ils se souvinrent de saint Nicolas et se prirent à l'invoquer, persuadés que sa protection

s'étendait même aux absents. Leur confiance ne fut point trompée : saint Nicolas apparut pendant la nuit à Constantin, le menaçant de grands châtiments s'il ne révoquait l'arrêt qui avait été porté contre les accusés. L'empereur, effrayé, les fit de nouveau comparaître devant lui, leur rendit ses bonnes grâces et les chargea de riches présents pour l'évêque de Myre, qui les avait délivrés de la mort :

Et c'est parce qu'il a fait ces choses et bien d'autres encore, que ceux qui sont faussement accusés ont recours à saint Nicolas.

Saint Nicolas avait aussi le surprenant privilége de réparer les larcins qu'on avait soufferts; témoin ce Vandale qui, ayant été volé, recouvra par l'intercession du saint tous les objets qui lui avaient été enlevés:

Et c'est parce qu'il a fait ces choses et bien d'autres encore, que ceux qui ont éprouvé quelques pertes ont recours à saint Nicolas pour retrouver ce qui leur a été dérobé.

Remplis d'une même confiance, invoquons avec ardeur ce grand saint que la Russie a choisi pour patron, afin qu'il obtienne à ce vaste empire, qui languit dans le schisme et l'hérésie, de *recouvrer* bientôt l'intégrité de sa foi.

Le Seigneur, voulant rappeler à lui notre grand pontife, l'avertit du moment de sa mort. Nicolas se sépara alors de son peuple bien-aimé et se retira à son monastère de la Sainte-Sion, où il expira doucement, le 6 décembre 346, au milieu des archanges, des anges et des patriarches qui se rendirent visibles autour de sa pauvre couche au moment de son bienheureux trépas.

La ville de Myre ayant été ruinée par les Turcs en 1087, les reliques de saint Nicolas furent transportées à Bari dans la Pouille, où elles jouissent toujours de la vénération des peuples.

Un humble servant de Marie.

QUATRE BONNES ŒUVRES.

UN TRAIT D'HÉROÏSME CHRÉTIEN.

L'aumône est un prêt usuraire fait à Dieu; Dieu la récompense souvent ici-bas d'une manière visible. Vous avez pris sur votre superflu, sur votre nécessaire même, une somme plus ou moins grande pour contribuer à une bonne œuvre; qu'en arrivera-t-il? Patience! Dans quelque temps, dans quelques jours, d'autres

besoins solliciteront votre charité, et une fois encore vous serez généreux. A la fin de l'année, vos revenus n'en seront pas moindres; peut-être, par une grâce particulière, aurez-vous diminué le nombre des dépenses inutiles, évité les circonstances qui exigeaient de la part des autres des dépenses raisonnables. N'est-ce pas là votre histoire, à vous qui ne vous préoccupez point du lendemain en présence d'une bonne œuvre. N'est-ce pas là votre histoire, à vous en particulier, chers bienfaiteurs des Clercs de Notre-Dame.

Dans cette conviction, nous qui devons compter sur vos offrandes pour la subsistance de tant de jeunes aspirants au sacerdoce, nous aimons à vous faire connaître les occasions de faire le bien partout où il y a du bien à faire. Ainsi, déjà nous vous avons parlé de la reconstruction de l'église de Dancy, près Bonneval (Eure-et-Loir), et nous vous avons dit que le pauvre curé de la paroisse est réduit à célébrer les saints mystères dans une grange, en *attentendant vos secours.*

Déjà nous avons invité les petits enfants à adresser dans un but analogue une faible offrande aux enfants de Beaufai-sur-Rille, par Laigle (Orne), et M. le curé de Beaufai nous a remerciés avec bonheur, en nous apprenant les premiers résultats de sa quête, résultats bien minimes encore comparativement à ceux sur lesquels il lui faut compter.

Aujourd'hui, c'est M. le curé de Saint-Pierre, de Gaubert, (diocèse d'Agen, commune de Boë (Lot-et-Garonne). Obligé, lui aussi, d'emprunter une demeure trop peu décente pour le Dieu eucharistique, il a pris le bâton de pélerin, il a essayé du moyen de la quête à domicile. Le succès n'ayant pas répondu à ses espérances, il vient, avec l'autorisation de son Évêque, demander un *petit sou* à chaque enfant des maisons d'éducation de France. Il espère qu'on suggérera à chacun d'eux la pensée de se priver d'une petite friandise pour le bon Dieu, et d'envoyer leur obole.

Aujourd'hui encore, c'est M. l'abbé Brohon, curé de Candor, par Noyon (Oise), qui, après avoir sacrifié sa santé et son patrimoine pour reconstruire l'église de sa paroisse et fonder l'école des filles, fait appel à toutes les âmes généreuses qui aiment Jésus-Christ et l'éducation de l'enfance. Il prie d'agréer de grandes Images du Rosaire et de faire, en retour, une très-légère aumône de deux francs, d'un franc, pour l'aider à mener à bonne fin ces œuvres inachevées, et à *créer une salle d'asile* dans le hameau de Bacquencourt, pays d'usines où les enfants sont abandonnés

au milieu des rues, sans éducation et sans surveillance. Le bon prêtre, en sollicitant ce sacrifice avec confiance, déclare s'en réserver un plus considérable à lui-même. « Je suis résolu, dit-il, d'ouvrir la salle d'asile et d'en prendre moi-même la direction, jusqu'à ce que j'aie trouvé du pain pour la bonne Sœur qui deviendra, après moi, l'ange conducteur de ces chers petits enfants. »

Nous ne relaterons point ici le détail des avantages spirituels proposés aux bienfaiteurs par ces dignes ecclésiastiques; il nous suffit de dire qu'ils sont nombreux. Des œuvres comme les quatre que nous venons de recommander, ménagent toujours aux âmes de foi et de charité des trésors de grâces. Empruntons maintenant à M. l'abbé Brohon le récit d'un trait admirable que l'on fera bien de raconter partout à ceux qui ne connaissent pas assez la religion comme la source des plus beaux dévouements.

Dévouement d'un jeune camarade des vieux médaillés de Candor, pour l'église du pays natal.

Les sept médaillés de Sainte-Hélène, vieux soldats de l'Empire et enfants de Candor, après avoir obtenu des cloches de l'Empereur, me continuèrent leur concours dévoué. L'exemple de Gahéry, leur tout jeune camarade, était bien propre à inspirer leur courage. Laissez-nous vous raconter son histoire, l'une des plus touchantes, à notre gré, qu'on puisse entendre :

Ce noble jeune homme, né dans le petit village d'Étrigé, et demeuré orphelin de bonne heure, n'a eu, en quelque sorte, qu'une pensée depuis qu'il est au monde, celle de faire ériger son cher village en paroisse, comme il était avant la Révolution. Il n'a épargné, dans ce but, ni son temps, ni sa personne, ni son dévouement, et, comme on va le voir, il a poussé ce dévouement jusqu'au plus sublime sacrifice.

Tant qu'il demeura au village natal, il se fit l'auxiliaire, je pourrais presque dire le vicaire du bon Curé du voisinage, qui ne pouvait venir que les dimanches et les jours de grande fête célébrer le service divin à l'église de la pauvre paroisse déchue. Avec l'autorité d'une foi ardente et d'une énergie incroyable dans un tout jeune homme, il réunissait, devant l'autel, des habitants du village pour la prière du soir, leur faisait de pieuses lectures, organisait et dirigeait des exercices religieux pour le mois de Marie, et remplaçait ainsi, autant qu'il était en lui, le Pasteur dont l'église était veuve depuis soixante ans.

Quand l'âge de la conscription arriva, il partit pour l'armée, où le sort l'appelait, ne regrettant presque du pays natal que son clocher tant aimé. Son temps de service expiré, il revint au village et courut à sa chère église. Hélas ! il la trouva bien vieille, bien délabrée : malgré le zèle pieux des bons villageois, elle menaçait ruine de toutes parts. Que faire en cette extrémité? Le pauvre soldat ne s'était point enrichi au service ; il revenait comme il était parti, le cœur plein de foi et d'amour... mais les mains vides. Et pourtant, la chute de la vieille église eût entraîné celle de toutes

ses espérances ; car, nul ne l'ignore, pour l'érection d'une succursale, l'existence des édifices nécessaires au culte est la première condition exigée.

Après y avoir longtemps réfléchi, le digne garçon prit une résolution héroïque. Il ne possédait au monde que la maison paternelle, seul héritage de sa famille, et sa personne : il résolut de donner sa maison à la commune pour en faire un presbytère, et vendit sa personne pour réparer l'église ! Il rentra au service comme remplaçant, et, avec le prix de son remplacement, commença la reconstruction presque totale du pauvre vieil édifice. Depuis cette époque, il y a douze ans de cela, il a poursuivi son œuvre avec une admirable énergie, et, à l'heure qu'il est, il l'a presque terminée. Une dame, instruite de cette histoire et touchée jusqu'aux larmes du dévouement de ce pauvre soldat, lui offrit de le faire remplacer pour lui rendre sa liberté : il refusa, et la pria de reporter sur sa chère église le zèle et l'intérêt qu'elle voulait bien lui témoigner.

Il était alors employé à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, à Paris, où plusieurs infirmiers continuent à aider les Sœurs dans le soin des malades ; humble, joyeux, ne se doutant pas qu'il avait fait une action sublime, il n'aspirait, après la récompense du Ciel, qu'à une seule récompense en ce monde, celle de voir enfin un acte de l'autorité religieuse et de l'autorité civile réaliser son espérance et rendre à sa chère église le titre de succursale, depuis si longtemps perdu.

Ce vœu si désintéressé du pieux et brave Gahéry fut exaucé ; Dieu a béni l'heureux village qui a donné naissance à un si noble cœur, et l'humble infirmier du Gros-Caillou peut maintenant aller s'agenouiller dans son église, redevenue paroisse, et remercier le Seigneur d'avoir béni ses efforts et couronné son dévouement. L'abbé GOUSSARD.

CHRONIQUE.

Nous avons trouvé pour notre chronique du mois un trésor qui nous fait oublier toute autre richesse ; c'est la lettre de Mgr l'Évêque de Versailles sur l'éducation cléricale et l'œuvre des séminaires. La *Voix*, bulletin de l'œuvre des Clercs de Notre-Dame, devait reproduire au moins quelques unes de ces pages éloquentes si bien en rapport avec le but que nous poursuivons, nous et nos abonnés.

« C'est un fait que nous constatons avec une profonde tristesse ; parmi les soixante ou quatre-vingt mille jeunes gens qui chaque année sortent de nos écoles et se précipitent sur tous les emplois, dans toutes les carrières, il est rare de compter des aspirants au sacerdoce. Hélas ! ces pauvres jeunes gens, nés et élevés dans un milieu où l'élément catholique n'est plus ce qu'il devrait être, n'ont pas même l'idée d'une vocation surnaturelle. Serions-nous téméraire en disant que leur genre d'éducation laisse quelquefois dans leur cœur des germes de dédain pour l'état ecclésiastique ? Sans doute, ils ont des qualités, du savoir, de l'énergie, ils aiment le travail, ils

ne refusent pas leur admiration à ce qui est grand, à ce qui est beau. Mais avant tout ils sont de leur époque, ils en ont éminemment l'esprit et toutes les tendances. Ils rêvent les dignités et la gloire. Ils veulent la fortune et les douceurs de la fortune. Eh bien! si dans chaque diocèse quelques uns d'entre eux, arrêtés tout-à-coup par de cruelles déceptions ou éclairés par la grâce, se sentaient émus; s'ils prenaient la résolution généreuse de se consacrer à Dieu et au service des autels, la société et la famille, que menacent de nos jours tant de formidables ennemis, y perdraient-elles quelque chose? Au contraire, et nous le proclamons sans crainte d'être démenti, elles y gagneraient le cent pour cent sous le rapport de leur consolidation, de leur force et de leur grandeur.

» L'éducation cléricale, qui a toujours été une chose aussi difficile qu'importante, nous paraît donc aujourd'hui plus difficile et plus importante que jamais. Tous ceux qui ne croient pas aux utopies de nos libres penseurs; tous ceux qui savent que le salut de l'avenir n'est ni dans les systèmes des philosophes, ni dans la politique, ni dans le progrès matériel, ne refuseront pas de convenir que le ministère du prêtre est indispensable au milieu des populations. Or, si peu qu'ils se rendent compte de la situation intellectuelle, morale et religieuse du monde, ils demeureront convaincus que les établissements où se forme le prêtre sont de première nécessité, et que les Évêques doivent s'en occuper avec une extrême vigilance et avec une sollicitude sans bornes,

» En effet, réunir assez d'enfants pris dans les familles chrétiennes, faire vivre ces enfants en communauté pendant huit ou dix ans; les soumettre à une discipline gênante pour la nature; les corriger d'une multitude de défauts; établir en eux de solides habitudes de piété comme base de leur éducation; leur inspirer fortement l'amour de Dieu et du prochain; leur donner le goût du travail et de l'ordre; leur enseigner les langues, la littérature, la philosophie, l'histoire, la théologie; leur apprendre à traiter avec les hommes selon toutes les règles de la sagesse, de la prudence et de la charité; leur apprendre à se défier d'eux-mêmes et des séductions du siècle; leur apprendre à se respecter et à savoir garder toujours la dignité du caractère sacerdotal; en un mot, les préparer d'une manière suffisante, afin qu'après avoir reçu les ordres sacrés ils puissent aussitôt diriger les âmes, veiller aux intérets d'une paroisse et mériter la confiance des familles, n'est-ce pas là l'œuvre des œuvres? n'est-ce pas là l'œuvre par excellence?

» Aussi, croyez-le bien, N. T. C. F., cette œuvre nous est sans cesse présente à l'esprit, et nous tremblons à l'idée de l'obligation si grande et si redoutable qu'elle nous impose. Nous sentons vivement, nous sentons profondément tout l'intérêt qui s'y rattache et pour la gloire de Dieu et pour la sanctification de nos chers diocésains. Mais, sachez-le, ce n'est pas assez que nous y consacrions nos soins et nos efforts: ce n'est pas assez qu'en cela nous soyons admirablement secondé et par notre clergé en général, et tout particulièrement par les bons religieux et les bons prêtres qui dirigent nos séminaires : il faut encore que vous y apportiez vous-

mêmes votre concours, en vous rappelant que le devoir que vous avez à remplir à cet égard se lie pour vous à des conséquences de la plus haute gravité. C'est ce qu'il est aisé de vous faire comprendre.

» Français et citoyens, vous aimez votre patrie comme une famille dans laquelle vous avez vos intérêts, votre sécurité et vos jouissances. Vous savez que l'autorité veille au maintien des lois et de l'ordre, et que la force publique vous protége contre les voleurs et les méchants. Mais la société qui vous procure tous ces avantages exige de vous des sacrifices que vous regardez comme nécessaires et que vous supportez sans murmurer. Ainsi, elle exige l'impôt et vous le payez exactement. Il y a plus, elle exige de vous l'impôt du sang; chaque année, ceux de vos enfants que le sort a désignés s'en vont là où le service militaire les appelle. Demain, s'il le faut, si la sûreté générale le demande, ils exposeront leur vie sur un champ de bataille. Sans cette hiérarchie de rapports et de devoirs, sans cette mutualité entre les individus et l'État, c'en serait fait de la civilisation.

» Or, vous avez dans l'ordre spirituel une patrie infiniment digne de votre estime, de votre amour, de votre reconnaissance, à cause des biens sans nombre qu'elle vous a donnés et qu'elle ne cesse de vous donner tous les jours. Cette patrie, c'est l'Eglise. Il n'y a pas un seul côté ou un seul instant de votre existence qui ne porte l'empreinte de l'action salutaire et généreuse de l'Eglise à votre égard. Y avez-vous jamais réfléchi sérieusement? Pourquoi valez-vous mieux que les païens? Pourquoi leur êtes-vous supérieurs et par vos sentiments et par vos pensées? Pourquoi, sans comparaison aucune, avez-vous plus de raison, plus d'indépendance, plus de liberté, plus de dignité qu'ils n'en ont eux-mêmes? Pourquoi êtes-vous à l'abri des vices qui les rongent et des malheurs qui les écrasent? Pourquoi? C'est parce que vous êtes les enfants de l'Eglise. En vous marquant du sceau de la grâce, l'Église non-seulement vous a purifiés, mais elle vous a encore acquis des droits nouveaux; elle vous a concédé des titres qui font votre gloire, et que nulle puissance terrestre ne saurait vous enlever. Otez l'Église, que deviendra la série de vos priviléges? Otez l'Église, que deviendront toutes les choses qui vous assurent, qui vous garantissent une certaine somme de bonheur ici-bas? Demandez-le au néant.

» Bien que depuis longtemps peut-être, soit par une fatale indifférence, soit par une déplorable contradiction envers votre foi et votre conduite, vous ayez abandonné la loi de Dieu, vous êtes néanmoins forcés d'avouer que le ministère pastoral est nécessaire, d'une nécessité absolue. Vous comprenez très bien que ce ministère est nécessaire pour vos enfants, nécessaire pour le soulagement des pauvres, nécessaire pour la consolation des malades et des affligés, nécessaire pour le moment de la mort, nécessaire pour que le peuple ne retombe pas dans une ignorance qui serait la honte, la dégradation de notre nature et le commencement de la barbarie. Une voix intérieure, plus forte que la voix des incrédules et des libres-penseurs, vous dit, au fond de la conscience, qu'il faut pour

l'homme et pour la société une religion, un enseignement, un culte public, et que la terre a besoin de se rattacher au ciel comme l'effet à la cause.

» Croyez-vous, oseriez-vous croire que l'Eglise, votre mère, accomplissant tant de merveilles en votre faveur, n'a rien à vous demander? D'abord, pour former des prêtres, elle ne peut pas créer des êtres nouveaux; elle ne peut pas non plus prendre des anges, il lui faut des hommes; donc, vous devez lui en donner. Quoi! le sacerdoce, par cela qu'il a perdu certains priviléges extérieurs qu'il avait autrefois, serait-il, dans votre appréciation, rabaissé? Serait-il au dessous d'une misérable dignité humaine? Du reste, ne craignez pas qu'une loi impitoyable vienne vous arracher vos enfants à la fleur de l'âge et au moment où vous en avez le plus besoin. C'est Dieu lui-même qui, dans les profondeurs de sa sagesse, choisit les siens, en les prévenant d'une grâce qui est le germe de la vocation religieuse. C'est à vous de voir, c'est à vous d'étudier les desseins de Dieu sur vos enfants, et de vous y conformer d'une manière prompte et rigoureuse. Dès qu'au sein des familles chrétiennes, selon les lois ordinaires ou par des circonstances spéciales, les vocations se dessinent et se révèlent aux parents, ceux-ci doivent les éprouver, mais ils ne pourraient les contrarier sans commettre un crime. Hélas! que d'enfants, que de jeunes gens eussent été de bons prêtres, s'ils se fussent trouvés dans un autre milieu! Que de vocations naissantes anéanties par les vices et les mauvais exemples des familles! Quelle perte pour l'Eglise! Mais quelle effrayante responsabilité pour les pères et mères!

» Que si vous n'avez pas d'enfants, ou que si parmi vos enfants il n'y en a aucun qui ait des marques de vocation, n'allez pas vous croire entièrement déchargés de l'obligation fondamentale que fait peser sur vous votre titre de chrétien. C'est ici que la loi d'adoption, prise dans un sens très relevé, s'offre à votre zèle. Malgré le malheur des temps, il y a encore quelques enfants prédestinés dont toutes les aspirations se dirigent vers l'état ecclésiastique. Leurs parents, ouvriers, artisans, cultivateurs, sont très estimables par leur conduite. Ils seraient heureux et sont trop honorés d'avoir des prêtres dans leur descendance. Mais ils sont pauvres; ils peuvent à peine se suffire, plongés qu'ils sont dans les plus rudes travaux du corps. Vous ne sauriez imaginer ce que nous souffrons nous-même quand nous connaissons quelques-uns de ces enfants et que nous ne pouvons rien faire pour eux. Tendez-leur donc une main amie et charitable. Si vous leur fournissez de quoi entrer dans nos séminaires, s'ils deviennent vos fils adoptifs, n'en doutez pas, ils seront pour vous comme des anges tutélaires qui vous couvriront de leur protection et qui s'efforceront de vous ouvrir le ciel.

» Nous aimons à le répéter, N. T. C. F., la génération actuelle sait compatir aux douleurs du prochain. Dès qu'on vous parle des œuvres qui ont pour objet la classe indigente et le soulagement des malheureux, vous ouvrez votre bourse avec une générosité qui

fait votre éloge. En agissant ainsi, vous méritez bien de Dieu et des hommes, vous attirez sur vos familles les bénédictions d'en-haut. Cependant, ne confondez pas cela avec ce que vous faites quand votre charité s'exerce pour donner un prêtre de plus à l'Eglise. Elevez-vous par la foi et saisissez l'énorme différence qu'il y a entre ces deux choses. La première est comme un bon grain qui portera quelques épis, mais la seconde est une semence d'une extrême fécondité; elle contient en germe des fruits sans nombre qui, pendant une longue série d'années, enrichiront toute une paroisse, et peut-être toute une province.

» Donc, N. T. C. F., si la loi, si la reconnaissance, si vos propres intérêts vous engagent à remplir vos devoirs envers la société politique et civile, souvenez-vous que, dans l'ordre spirituel et divin, les mêmes raisons, les mêmes motifs existent avec une force supérieure en ce qui concerne vos obligations à l'égard de l'Eglise votre mère. Oui, payez l'impôt à l'Eglise, puisque, par des causes qu'il n'est pas de notre sujet de rappeler, elle a été dépouillée de ses biens. Payez l'impôt à l'Eglise : c'est l'impôt le plus juste, le mieux fondé. Payez l'impôt à l'Eglise, et vous prouverez que vous appréciez les services inénarrables qu'elle ne cesse de vous rendre. Payez l'impôt à l'Eglise, et l'Eglise, avec cet impôt, façonnera de bons prêtres qui vous porteront la lumière, la vie, la paix et le salut. Payez l'impôt à l'Eglise, et par cela même vous contribuerez à maintenir, à développer au sein des villes et des campagnes les vérités et les principes sans lesquels la civilisation et la liberté ne seraient plus que de vains noms qui cacheraient pour vous la honte et la servitude. Payez l'impôt à l'Eglise, et vous appelerez le progrès selon la doctrine de Jésus-Christ, c'est-à-dire le seul progrès que doivent désirer et chercher des êtres créés à l'image de Dieu, rachetés par le sang d'un Dieu.

» Ames pieuses, personnes privilégiées, qui donnez au monde le spectacle d'une existence embellie par tous les actes de la perfection chrétienne, recueillez-vous en ce moment. C'est à vous plus particulièrement que s'adresse cette Lettre pastorale; c'est vous qui devez la lire, la méditer, et redoubler d'ardeur pour la prospérité de nos séminaires. Que des gens peu initiés aux choses spirituelles ne nous comprennent pas, qu'ils s'abusent sur nos intentions, qu'ils nous reprochent d'exagérer nos besoins et d'être importun par nos demandes : cela n'est que trop possible. Mais vous, qui prenez vos jugements aux sources de l'éternelle vérité, vous savez ce qui en est; vous savez que nous remplissons un devoir aussi sacré qu'impérieux. Nous sommes sûr que notre langage soulèvera en vous des impressions vives et durables. Vous ne l'avez pas oublié, c'est par l'organe du prêtre que Dieu vous inonde de grâces, de consolations et de délices. Quand le prêtre monte pour vous à l'autel, quand il vous distribue le pain de la parole, quand il vous absout au tribunal de la pénitence, quand il vous administre l'Eucharistie, quand il se dépense tout entier pour vous faire arriver sur les hauteurs de la sainteté, est-ce que Jésus-Christ n'est pas là? Est-ce qu'il ne vous dit pas d'une voix douce et

pénétrante : Vous voyez combien je vous aime, vous voyez tout ce que j'ai accompli pour adoucir les amertumes de votre exil. Or, si vous m'aimez, si vous tenez à me témoigner votre amour, regardez, regardez bien l'Église mon Épouse. Oh! ce qui l'afflige, ce qui la fait pleurer et gémir, ce n'est pas la persécution, c'est la perte des âmes, c'est le manque d'ouvriers à la vue d'une moisson abondante. Hâtez-vous donc de la consoler et d'essuyer ses larmes, en cultivant autour de vous des sujets pour le sacerdoce; employez votre autorité, multipliez vos prières et vos largesses pour qu'elle ait assez de prêtres. Voilà ce que je vous demande, voilà ce que je veux. Si vous le faites, vous aurez des mérites à part, et un jour vous brillerez auprès de ceux qui se sont le plus distingués par l'héroïsme de leur zèle.

» Et vous, heureux enfants qui vivez dans nos séminaires, vous, que nous aimons au-delà de tout ce qu'on peut dire; vous, qui êtes notre consolation, notre joie, notre espérance, prêtez-nous une oreille attentive. Attachez résolument vos yeux et vos cœurs sur ce tableau de l'éducation cléricale. Sondez vos dispositions en invoquant par une prière de feu Celui qui est la source de toute vérité et qui possède la science des sciences. Devant vous s'ouvre une immense carrière : voyez si vous êtes en état de la fournir et d'arriver glorieusement au but.

» Saül était roi. Samuel fit connaître au peuple assemblé la loi qui devait le régir. Les hommes qui composaient l'armée ne furent pas tous du même avis et n'eurent pas tous la même conduite. Les uns, mus par la défiance, abandonnèrent Saül; mais les autres, dont Dieu avait touché les cœurs, le suivirent et lui jurèrent fidélité. « *Abiit cum eo pars exercitus quorum tetigerat Deus corda.* »

» Vous avez répondu à un premier appel en venant dans ces saintes maisons où l'armée de Jésus-Christ prend ses soldats. Mais si vous ne sentez point au fond de vous-mêmes quelque chose de surnaturel que les langues humaines ne sauraient exprimer, si vous nourrissez des projets d'ambition, si vous nous demandez les avantages et les plaisirs que le monde promet à ses adorateurs, si vous rêvez un avenir chimérique, si vous redoutez les sacrifices que suppose nécessairement une vie qui doit s'écouler sous le joug de la discipline et du travail, arrêtez-vous, revenez sur vos pas. Cherchez ce qui vous plaira dans le siècle, et ne songez plus au sacerdoce. Au contraire, si Dieu a touché vos cœurs, si vous êtes séminaristes d'après les conseils des prêtres chargés de vous diriger, si vous aimez la piété, si vous restez purs, si l'étude a pour vous des attraits, si les leçons, si les exemples de vos maîtres exercent sur vous une secrète et heureuse influence, oh! soyez sans crainte! Marchez d'un pas ferme dans la voie où vous êtes. Des grâces privilégiées vous seront accordées chaque jour, et la grâce de l'ordination achèvera de vous transformer. Prêtres, vous n'aurez sans doute ni la fortune, ni les agréments dont les hautes positions sont le principe, mais vous aurez ce qui est incomparablement meilleur. Oui, au milieu des privations et des difficultés de votre ministère divin, vous aurez une gloire mille fois supérieure à celle qu'on ren-

contre dans le génie ou sur les champs de bataille. Vous aurez des délices qui sont un commencement de la félicité du ciel. Vous aurez des richesses que vous porterez dans vos cœurs et qui seront à l'abri de tous les orages de la terre. »

— Mgr l'Évêque de Chartres vient de publier deux lettres sur la question romaine. On les trouve à Paris, chez Adrien Leclere, imprimeur-libraire, rue Cassette, 29.

FAITS RELIGIEUX.

Mgr l'Évêque de Nîmes a écrit au clergé de son diocèse une lettre pastorale pour signaler « certaines perfidies de langage dont la presse hostile au Saint-Siége ne cesse d'user dans la question romaine, » et dans laquelle il démontre invinciblement que l'Italie invitant le Pape *à repentir et à reconciliation,* ce n'est qu'une odieuse plaisanterie; mais que le Pape priant pour *l'ingrate Italie* et se montrant prêt à l'absoudre de ses crimes si elle les reconnaît et les répare, c'est un spectacle plein de tendresse et d'héroïsme que le Vatican seul peut offrir au monde.

— L'œuvre du catholicisme en Pologne vient d'être organisée sous le haut patronage de Mgr de Ségur. Réalisation pratique de l'encyclique adressée par le Souverain Pontife aux archevêques et évêques de Pologne, elle est exclusivement religieuse et a pour but de venir en aide aux infortunes des catholiques polonais, de soutenir leur courage au milieu de tant d'épreuves, d'adoucir leurs angoisses et de les affermir dans l'espérance d'un avenir meilleur.

Le père Petetot, supérieur général des Oratoriens de France, et M. Deguerry, curé de la Madeleine, sont vice-présidents de l'œuvre, dont le siége est établi à Paris, 11, rue du Regard.

Mgr Bertaud, l'éloquent évêque de Tulle, a prêté à ces glorieux bannis, le jour de la Dédicace, le concours de sa parole saisissante et persuasive. « Je vous recommande, a-t-il dit aux fidèles réunis en foule dans l'église Saint-Eustache de Paris autour de la chaire sacrée, ces nobles frères, ces vaillants si glorieusement blessés. Donnez du pain, donnez de l'or. Ils ont faim, ils sont dans l'exil, ils vous apportent leurs blessures et leurs cicatrices; et c'est pour l'excellent témoignage qu'ils ont enduré cet exil et cette faim. Ce sont des *guis* sacrés qui sont venus ici; recueillez-les avec respect, mettez-les sur l'autel de votre cœur. J'espère que vous entendrez ce cri, et qu'à l'issue de ce discours vous serez généreux envers ce beau fragment d'une illustre nation... »

— Voici encore quelques autres paroles tombées des lèvres du poëte théologien, comme l'a magnifiquement surnommé Pie IX, que nous reproduisons comme préparation à la fête de Noël : « Lorsque le Verbe lui-même, s'étant fait homme, est sorti des flancs de la Vierge Marie, — vous savez cette chronique des divines histoires, — on le mit dans une crèche sur de la paille. C'était là qu'était le Verbe, sur une paille flétrie; il était là sous une forme d'enfant. C'était le jour qu'Auguste, le premier empereur romain, faisait le dénombre-

ment des sujets de son empire. S'il eût passé par là, Auguste le Magnifique, il eût jeté un regard dédaigneux sur cette étable; il aurait dit : « Qu'y a-t-il donc là ? — Un pauvre petit qui vient de naître. » — Ah! c'en sera toujours un de plus pour mes batailles ou pour » me payer l'impôt. Qu'on l'inscrive. » Il ne savait pas qu'il y avait là bien plus qu'Auguste : il y avait le grand roi, le dominateur de l'univers, qui devait abattre tout orgueil et régner dans l'éternité. Il ne s'en doutait pas: mais nous qui le savons, que faisons-nous pour l'adorer, le servir et lui prouver notre amour?... »

— Le Souverain Pontife, dans l'audience du 26 septembre 1864, a étendu à *tous les chrétiens* l'indulgence de cinquante jours accordée par Clément VII, le 30 novembre 1762, aux religieux et religieuses du Carmel qui se salueraient avec ces mots : « Jésus, Marie, soient loués, » et à ceux qui répondraient : « Aujourd'hui et toujours. »

— Par un autre décret, Pie IX vient d'accorder trois cents jours d'indulgences à la récitation du *Souvenez-vous* de saint Joseph, imité de la prière de saint Bernard *Memorare*. Cette indulgence peut se gagner une fois par jour.

— Le Souverain Pontife a envoyé 5,000 francs pour les incendiés de Limoges, accompagnés d'une lettre adressée à l'Évêque de cette ville, dans laquelle il s'excuse pour ainsi dire de ne pouvoir donner davantage. — La catholique Irlande n'a point fait défaut non plus à ses précédents de charité, et elle aussi a fait parvenir aux victimes du terrible élément des preuves de sa générosité.

— On écrit de Tours :

« La fête de saint Martin a été célébrée dimanche 13 novembre, dans l'église métropolitaine, avec d'autant plus de pompe qu'elle empruntait un éclat inaccoutumé à la présence de S. Exc. Mgr Chigi, nonce apostolique. Cette présence était une nouvelle approbation donnée à l'œuvre de reconstruction de la basilique. Le Souverain Pontife avait béni le projet; son représentant venait nous encourager.

« Le culte de notre grand apôtre est maintenant relevé; attendons avec confiance la reconstruction de son temple. »

— Une guérison a été obtenue à Dôle, à la suite d'une neuvaine à la bienheureuse Marie Alacoque. Celle qui a obtenu cette grâce est une mère de famille atteinte d'une maladie de poitrine de la dernière gravité. Elle était si abandonnée des médecins que ceux-ci n'hésitaient pas à annoncer sa fin prochaine. Une amélioration se fit sentir dans son état pendant la neuvaine, et le dernier jour, qui était celui de l'ouverture du tombeau de la bienheureuse, sa guérison fut parfaite. Un de ses parents, croyant n'aller voir qu'une mourante, la trouva à table avec son mari et ses fils, tous transportés de joie et de reconnaissance.

— A propos de la visite du Saint-Père à l'hospice des aliénés, la *Semaine religieuse* d'Angoulême raconte ce qui suit :

« Comme Pie IX traversait les jardins de l'établissement, un aliéné, à l'air fort doux et malheureux, lui a fait de la main le signe d'approcher, et Pie IX, se détachant du groupe des prélats et des gardes qui l'accompagnaient, est allé au malheureux.

« Je veux vous parler, a dit celui-ci, et vous donner quelque chose, très-saint Père; mais il ne faut pas que ces gens-là nous voient. Allons derrière ce massif d'arbres. » Le Pape, sans s'arrêter aux craintes que manifestait sa cour, l'a suivi; et, arrivé au lieu indiqué le fou s'est courbé vers la terre qu'il a grattée avec ses ongles en disant : « Savez-vous, saint Père, que voilà un an que vous n'êtes venu? Je vous attends cependant depuis longtemps. » Et il fouillait. « J'ai mis là sous la terre ce que je vous destine. » Et il fouillait toujours. « Il est bien entendu que mon administrateur n'en saura rien; car imaginez-vous qu'ils m'ont donné un administrateur et me font passer pour un fou. Et si vous saviez, saint Père, quel coquin, quel abominable homme c'est que mon administrateur! Il mange tout mon bien... » Et il fouillait encore. « Mais, mon ami, si vous devez creuser longtemps ainsi, il vaut mieux que nous remettions la chose à une autrefois, » fit le Pape d'un ton de voix très-tendre. « Non, non, tenez voilà; c'est mon offrande au denier de Saint-Pierre. » Et ce disant, le fou mit dans la main de Pie IX une *doppia d'oro,* un doublon d'or.

» Le saint Père, en racontant cette scène à ses camériers, leur disait qu'il s'était senti très-ému. Il avait d'abord refusé le doublon, mais, le fou insistant, il avait bien fallu le satisfaire.

» Que d'hommes dans le monde jouissant de leur raison, sont par le cœur ou par la foi au-dessous de ce fou!

» En continuant sa visite, le Pape a été accosté par un autre insensé qui lui a dit :

« Vous prenez du tabac, n'est-ce pas saint Père? — Oui, mon ami. — Eh bien! donnez-moi une prise. — Volontiers. » Et Pie IX lui a présenté sa tabatière ouverte. Le fou y a gravement plongé le pouce et l'index, et s'est écrié : « Tiens! tiens! la belle tabatière d'or! Ah! si vous me la donniez, vous me rendriez bien heureux. — Si votre bonheur ne tient qu'à cela, prenez cette tabatière, je vous la donne. Mais il y a un autre bonheur au-dessus de celui-là : Voir Dieu dans sa gloire et vivre en lui. Recommandez-vous à ce Dieu bon et miséricordieux, mon ami. Appelez-le, et il vous entendra, et il vous consolera. » Le fou a répondu qu'il n'y manquerait pas; il s'est agenouillé, a baisé la robe blanche du Pape, et s'est éloigné en contemplant sa tabatière... Au fond, cette tabatière le flattait fort. »

Errata du dernier numéro. — A l'article Faits religieux, deux noms ont été dénaturés. Au lieu de : père Ramuée, lisez : *Ramière;* au lieu de : Gustave Delsarbe, lisez : *Delsarte.*

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JANVIER 1864.

RAPPORT

A Mgr l'Evêque de Chartres sur ce qui s'est passé, pendant le cours de l'année 1863, dans le sein de la Société de l'Œuvre des Pauvres malades, établie dans la paroisse de la Cathédrale, fait par M. le Curé de la Cathédrale, directeur de l'Œuvre, dans la séance générale du 28 décembre 1863.

MONSEIGNEUR,

J'éprouve une sensible joie à constater aujourd'hui en Votre présence, que c'est ici le sixième rapport que j'ai l'honneur de Vous faire touchant l'Œuvre des pauvres malades, établie dans la paroisse de la Cathédrale, en l'année 1858. Ainsi cette Œuvre précieuse a déjà six ans d'existence. Six ans! C'est en vérité beaucoup, dans ce siècle d'instabilité, où presque tout est éphémère, où non seulement les hommes, mais les institutions même passent si vite. Espérons que la nôtre sera durable, Monseigneur, sous vos auspices et par le zèle de nos Dames, dans ce vaste bercail, où souvent à côté de la richesse, réside tout étonnée la plus triste indigence.

Nous avons la confiance que ce vœu si vif de notre cœur sera réalisé. Ce qui est fondé sur la religion, sur la piété chrétienne, a une grande base de solidité et peut sans présomption, se promettre un long avenir. Quand la sensibilité humaine est déjà émoussée, quand l'amour-propre et la vaine gloire n'en peuvent déjà plus et tombent de lassitude, la charité, puisée au sein de Dieu même, voit croître et s'agrandir ses ardeurs, brille de flammes sans cesse renaissantes et trouve un aliment immortel jusque dans les difficultés et les obstacles qu'on s'efforce de lui opposer.

C'est au pied des autels, que nos chères associées nourrissent, entretiennent et fortifient de plus en plus les inspirations de leur dévouement à l'égard des pauvres malades. Si elles étaient moins fidèles à entendre la divine parole dans l'enceinte sacrée, où se font leurs réunions, si elles négligeaient d'y venir adorer J.-C. dans le plus auguste de nos Sacrements, si la prière fervente se trouvait moins souvent sur leurs lèvres, peut-être courraient-elles

le risque de défaillir dans le bien et se refroidiraient-elles comme tant d'autres, dans la pratique active de la miséricorde et de la compassion. Mais, loin de s'exposer à un tel péril, elles sont, comme toujours, assidues à se retremper aux sources, où se rencontrent le courage, la persévérance et la force. C'est de là principalement que j'augure que la prospérité actuelle de notre Société n'ira point en s'affaiblissant.

Comme toutes les œuvres de Dieu, dont la destinée est de passer par mille sortes de vicissitudes, la nôtre a subi cette année une assez forte épreuve. Par un concours de circonstances fâcheuses, nous avons perdu jusqu'à vingt de nos Sociétaires : diminution vraiment effrayante en elle-même et qui nous a, nous l'avouons, fortement émus. Mais la Providence n'avait voulu que faire un peu l'expérience de notre foi et elle nous a promptement rassurés : la rentrée dans nos rangs de trente-cinq personnes a réparé notre désastre avec avantage. Nous possédons maintenant quinze associées de plus qu'en 1862; le nombre total s'élève à 247; il n'a jamais été si considérable.

Parmi les associées qui ont fait défaut à notre Œuvre, quatre nous ont été enlevées par la mort, cette cruelle qui, si elle frappe à la porte des rois aussi bien qu'à la cabane des pauvres, n'a pas non plus moins de sévérité pour la vertu que pour le crime, et, dans ses effets extérieurs, se pique de se montrer impartiale, c'est-à-dire également dure envers tous. Mais Dieu sait bien faire la différence et il a, nous n'en doutons pas, accueilli Mesdames Goupillon, Charles, Bourgeois et Mlle Mauzaize avec toute la prédilection qu'excite dans son cœur paternel, la charité de ses servantes vouées au soulagement des pauvres malades.

La société a déployé envers les infirmes indigents de la paroisse, la même générosité, les mêmes soins attentifs et délicats, que ceux auxquels elle les a accoutumés depuis longtemps; loin de rabattre de ces secours de tout genre qu'elle est habituée à leur prodiguer, elle a enchéri sur sa propre tendresse toutes les fois qu'elle l'a pu, et aux douceurs anciennes, elle a ajouté, dans l'occasion, des douceurs nouvelles. C'est ce qu'attestent les témoignages unanimes de gratitude qui sortent de la bouche des malheureux : notre Œuvre, nous l'osons dire, est une Œuvre tout-à-fait populaire et elle contribue éminemment à resserrer les liens de mutuelle affection entre les diverses classes de la Société.

Peut-il en être autrement, quand on considère que nous ne sommes pas venus en aide à moins de 459 malades, à 40 en

Janvier, 43 en Février, 54 en Mars, 52 en Avril, 37 en Mai, 41 en Juin, 39 en Juillet, 37 en Août, 36 en Septembre, 40 en Novembre?

Continuant à donner un spectacle d'union qui plaît à tous les yeux, mais qui enchante les pauvres encore plus que les autres, nos Dames et nos chères Sœurs de Charité ont fait ensemble 2,403 de ces visites si propres à produire du bien au moral non moins qu'au physique : 183 en Janvier, 312 en Février, 370 en Mars, 215 en Avril, 195 en Mai, 165 en Juin, 155 en Juillet, 205 en Août, 199 en Septembre, 198 en Octobre, 205 en Novembre.

Dieu a jugé à propos d'appeler à lui, pour leur donner un sort meilleur (nous l'espérons de sa miséricorde) 24 de nos chers malades : 3 en Janvier, 1 en Février, 2 en Mars, 4 en Avril, 2 en Juin, 2 en Juillet, 2 en Août, 3 en Septembre, 4 en Octobre. Les prières de la Société ont accompagné leurs âmes jusqu'au pied du tribunal de Dieu; une messe a été dite pour chacune d'elles, comme pour chacune de leurs bienfaitrices, décédées au service de l'Association.

Dans un profond sentiment de reconnaissance, redisons ici ce que nous avons pu dire chaque année, depuis notre institution : aucun des chers protégés de ces Dames n'a quitté ce monde sans avoir participé aux Sacrements de l'Église, et, la plupart du temps, dans des dispositions admirables et mille fois dignes d'envie. O riches, que le Ciel ne vous fait-il à tous la même grâce! La consolation du pasteur commun serait alors à son comble.

Il ne faut pas oublier de mentionner les dons volontaires qu'ont faits aux pauvres malades plusieurs personnes généreuses : M. le Maire à qui le soin des affaires de la cité ne fait nullement perdre de vue la détresse des indigents, a envoyé cinquante francs, à l'occasion d'un anniversaire douloureux; cinquante autres francs ont été versés par la digne veuve de M. Pichon qui est décédé il y a précisément un an, emportant dans la tombe, la réputation d'un honnête homme dans toute la force de ce mot, et d'un chrétien fidèle à tous ses devoirs. Mme Marescal a déposé, revenant à la charge, cinquante francs dans le sein des malheureux, des malheureux qui, on peut le dire, furent la passion de son mari pendant sa vie. Un digne époux, fidèle à la mémoire de sa pieuse épouse, et croyant avec raison l'honorer en perpétuant sa souscription à l'Œuvre des pauvres malades, a donné vingt-cinq

francs à cet effet, suivant sa coutume. Enfin, un honorable anonyme que ses œuvres nous font toutefois très-aisément reconnaître, a encore fait une offrande de vingt-cinq francs; en tout, deux cents francs. La charité de nos concitoyens ne se lassera pas, nous nous en flattons, de se manifester envers nos chers infirmes, et elle demeurera convaincue que les bienfaits envers les vivants sont le moyen le plus efficace de soulager les morts.

Nous voici arrivés à la partie la plus intéressante de notre Rapport, c'est-à-dire que nous allons vous mettre sous les yeux, l'abrégé des faits édifiants qui ont accompagné et suivi les exercices du zèle de nos pieuses visitantes. Ces faits ressemblent sans doute à beaucoup d'autres qu'on a déjà racontés; mais ils n'en sont que plus propres, selon nous, à faire valoir l'excellence de notre Œuvre. L'arbre qui produit comme invariablement de si bons fruits, ne peut-être de soi qu'un très-bon arbre,

Suivons pas à pas les différents mois de l'année dans l'ordre où ils se présentent : chacun d'eux nous apporte en tribut quelque exemple particulier qui nous fait admirer la bonté de Dieu et la puissance de sa grâce.

Voici, dès le mois de Janvier, trois malades qui décèdent, après une préparation à la mort des plus consolantes. L'un d'entre eux, père de trois enfants, soit respect humain, soit négligence coupable, ne leur avait guère appris par sa conduite personnelle, à se courber sous le joug des Commandements de Dieu et de son Eglise. Mais il rentre dans la pratique sérieuse de la Religion, reçoit d'une manière touchante ses Sacrements, expie ses torts par sa patience inaltérable dans une longue maladie, et devient pour les siens un modèle qu'il ne tiendra qu'à eux d'imiter désormais.

En Février, une mère de famille, faisant trève, sinon à des désordres, du moins à une grande nonchalance dans le service du Seigneur, profite des loisirs où la réduit l'infirmité, sonde les plaies de sa conscience, la purifie des souillures amassées durant un long espace de temps et, après une de ces confessions qui procurent à l'âme presque les douceurs de l'innocence, elle reçoit la sainte communion dans une paix profonde et un calme merveilleux.

Mars voit finir les souffrances et les amertumes non plus d'une chrétienne tiède et indolente, mais d'une âme fidèle et pieuse qui reçoit avec les aumônes de nos Dames, leur assistance morale, beaucoup plus précieuse que tout à ses yeux. On lui procure la

la participation fréquente à la divine Eucharistie, pendant sa maladie dernière, et elle expire au milieu de consolations telles, qu'elle n'a point de termes pour exprimer sa gratitude envers Dieu et envers ses servantes.

Signalons en Avril trois décès environnés de circonstances, où il ne se trouve pour les cœurs chrétiens que des sujets de sainte réjouissance. — Une mère de cinq enfants, animée d'une foi vive, quitte avec résignation, la vie où des liens si forts et si tendres devaient pourtant la retenir presque invinciblement, et donne le spectacle de la grâce triomphant de la nature dans tout ce qu'elle a de plus cher à sacrifier. — Une jeune fille qui a toujours suivi le sentier de l'innocence, meurt avec une sécurité ineffable, soutenue par l'espérance dont nos Dames font briller à ses yeux le flambeau avec celui de la foi et de la charité divine. — Une autre jeune fille qui, elle aussi avait toujours marché dans la bonne voie, subit avec générosité les assauts de la maladie, se soumet sans murmure à voir se terminer sitôt une existence dont la perspective lui paraissait s'étendre si loin devant elle, et, détachée de tout par la vertu puissante des Sacrements, ne soupire plus qu'après les joies de la patrie céleste.

Pendant le beau mois de Marie, la divine Vierge dispute à la mort toute victime et ne lui permet d'en entraîner aucune dans la tombe.

Pendant le cours de Juin trois pauvres malades satisfont aux derniers devoirs de la religion, grâce aux efforts qu'on multiplie en leur faveur et s'en vont dans l'éternité, avec de grandes obligations à notre chère Œuvre.

Juillet est témoin de la fermeté d'un jeune homme de quinze ans qui, supérieur à son âge et à sa condition, ne se laisse point dominer par les douleurs qu'il endure et qui, puisant dans la sainte communion, qu'on lui apporte plusieurs fois, une énergie remarquable, meurt sans crainte et, suivant une expression bien connue, que j'ose emprunter, « se montre doux envers la » mort, » au moment même où il lui faut céder à ses coups.

Au mois d'Août, une femme qui a su conserver ses principes religieux et vivre selon les lois du Christianisme, au milieu des privations et des embarras de l'indigence, a témoigné expressivement qu'elle avait éprouvé, dans de profonds chagrins dont elle était accablée, un grand soulagement de cœur, par l'effet des visites que nos Dames lui ont faites avec leur amabilité et bonté ordinaires. Entrée depuis à l'hôpital dont on voit bien que

notre Œuvre n'inspire point le dégoût, elle y a fini comme elle avait vécu, en très-bonne catholique.

En Septembre, un jeune homme qui avait besoin de ces secours assidus et spéciaux qu'on ne peut rencontrer que dans un hospice bien organisé, manifestait cependant une grande répugnance pour entrer à l'Hôtel-Dieu ; mais sur l'éloge que lui en firent à plusieurs reprises nos Dames visitantes, vaincu par leurs exhortations, il changea enfin d'avis et se résolut à se rendre dans l'asile qui lui ouvrait volontiers ses portes et où seulement il pouvait obtenir la guérison de ses maux. Nous avions donc raison de prétendre dans nos Rapports des années précédentes, que l'Hôtel-Dieu et l'Œuvre des pauvres malades étaient non-seulement amis, mais frère et sœur, ayant pour père commun saint Vincent-de-Paul.

Ce même mois, un honnête ouvrier qui avait vécu dans une triste indifférence par rapport à son salut, a été disposé à recevoir les Sacrements et a montré une vive foi avant de mourir. On a souvent occasion de le remarquer, la foi dans les âmes est plutôt endormie que détruite ; une étincelle la ranime. Quel bonheur pour vous, Mesdames, d'employer vos mains bénies à rapprocher du flambeau qui paraît éteint, cette étincelle vivifiante d'où dépend le saint éternel ! La femme de ce bon artisan, appréciant à sa valeur, la grâce dont son cher mari avait été l'objet, a fait promettre aux Dames qui l'avaient visité de ne pas l'oublier elle même, lorsque la maladie la retiendrait sur son lit à son tour.

Octobre et Novembre ont couronné l'année par deux belles conversions. La première est celle d'un vieillard de quatre-vingts ans qui ne s'était pas confessé, depuis sa jeunesse et qui, après avoir rempli cette obligation indispensable, s'est assis à la table sainte avec la joie d'un enfant qui renouvelle sa première communion : « *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* » Puisse-t-il (car Dieu ne l'a point encore rappelé à lui) persévérer jusqu'au bout dans l'heureux chemin où il a remis ses pas !

Enfin une femme, digne de pitié à tout égard qui s'était montrée d'abord, et même pendant longtemps, très-rebelle à la grâce, qui avait repoussé avec une obstination déplorable tous les conseils et toutes les instances, à tel point qu'on en était venu à les supprimer et à se contenter de la recommander à Dieu et à la Vierge Marie, a ouvert les yeux à la lumière, lorsqu'on s'y attendait le moins, a fait dans le Sacrement de pénitence l'aveu

de ses péchés et a témoigné hautement, avant d'expirer, le désir, si la vie lui eût été prolongée, de la passer exemplairement dans les exercices de la foi chrétienne.

On doit l'avouer (car c'est chose manifeste) presque tous ces renouvellements de conscience, au lit de la mort, presque toutes ces joies et consolations spirituelles qui ont si efficacement adouci les derniers moments des malheureux, sont dûs à l'influence salutaire de l'Œuvre des pauvres malades. Si elle n'était venue s'interposer entre le trépas et ses victimes, la plupart de celles-ci n'auraient pas su trouver le chemin du ciel et se seraient débattues dans d'affreuses convulsions, avant de tomber dans le séjour de la douleur éternelle, dont elles n'ont été garanties que par la charité ingénieuse de nos Dames et de nos très-chères Sœurs.

Il ne nous reste plus qu'à présenter le tableau modeste de nos finances; le voici, Monseigneur, dans toute sa sincérité :

RECETTES.

Excédant de 1862	380 fr.	» c.
Souscriptions	1,649	
Quête des réunions mensuelles.	249	92
Quête après le sermon de charité. . .	1,379	35
Dons particuliers	200	»
Intérêts de fonds placés	23	»
	3,881	27

DÉPENSES.

Secours aux pauvres malades.	3,208	70
Messes pour 24 pauvres défunts	24	»
Prédicateur, frais d'impression, etc. .	200	»
	3,432	70

Recettes	3,881	27
Dépenses	3,432	70
Il reste en caisse le 1er janvier 1864.	448	57

Il faut observer que nous n'avions trouvé cette année que 380 fr. d'excédant en caisse, tandis qu'il y avait l'année précédente 566 fr.

L'Abbé BRIÈRE,
Curé de la Cathédrale.

SERMONS DE CHARITÉ A LA CATHÉDRALE.

Trois sermons de charité ont été prêchés à la cathédrale dans le cours du mois de janvier. Le Dimanche 3, M. l'abbé Boullard, aumônier de l'hospice de Rouen, plaidait la cause des pauvres dont s'occupent les membres de la Confrérie de Saint-Vincent-de-Paul.

Le Dimanche 17, M. l'abbé Dauphin, ancien doyen de Sainte-Geneviève et maintenant chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis, parlait en faveur de l'œuvre des jeunes Economes.

Le Dimanche 24, l'œuvre des Pauvres Malades avait pour orateur M. l'abbé Jacquet, du clergé de Paris, aumônier de l'Institution Favard.

MUTATIONS DANS LE CLERGÉ.

M. l'abbé Bigot, précédemment vicaire de Châteauneuf est depuis un mois environ, curé de Crucey. Il a été remplacé à Châteauneuf par M. l'abbé Foreau, prêtre de la dernière ordination.

— M. l'abbé Boucher, ancien curé du Coudray près Chartres, est installé chapelain de l'Hôtel-Dieu, en remplacement de M. l'abbé Ripoche. Ce dernier, vénérable octogénaire, fatigué par une récente et longue maladie, a cru devoir résilier ses fonctions et reste à Chartres avec le titre de prêtre habitué.

NÉCROLOGE.

Le Vendredi 22, ont été célébrées dans l'église de Thiron, les obsèques de M. l'abbé Lépine, curé de cette paroisse et chanoine honoraire, décédé deux jours auparavant dans sa 73e année.

— On lit dans le dernier numéro des Annales de la Sainte-Enfance :

« Nous recommandons aux prières des associés, trois sœurs de la Congrégation de Saint-Paul de Chartres, décédées à Hong-Kong (Chine), victimes du choléra, la première le 20 et les deux autres le 27 août dernier; savoir :

1o Sœur Marie Clémence, arrivée à Hong-Kong depuis un mois à peine, et enlevée en quelques heures par le terrible fléau.

2o Sœur Marie-Ambroise, supérieure, morte après quatre jours de souffrance.

3o Sœur Jannin, morte après huit heures seulement, à une heure et demie de distance de sa compagne — « Outre leurs talents et leurs vertus, écrit la sœur Benjamin, ces trois chers sœurs étaient d'un dévouement sans bornes pour l'œuvre, et nos chers enfants, ainsi que nous, faisont une perte immense; je les recommande d'une manière toute spéciale à vos bonnes prières... »

Avis aux Abonnés.

Nos registres constatent l'oubli du *denier de Notre-Dame* chez quelques uns de nos abonnés. Les offrandes, dont le versement a été ainsi retardé involontairement sans aucun doute, seront toujours bien accueillies. Proposer une époque pour ces petites liquidations, nous ne voudrions pas nous le permettre et l'on sait d'ailleurs que pour ces sortes de choses l'époque la mieux choisie c'est... *le plus tôt possible.*

Nous prévenons en même temps les nombreux abonnés de la ville de Chartres, qu'on n'ira point en 1864 comme les années précédentes leur demander leur cotisation à domicile. Ils sont priés de la remettre par eux-mêmes ou par un intermédiaire à la Maîtrise ou à l'Imagerie Notre-Dame de Chartres, rue du Cheval-Blanc, 8,

---

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT
À
LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES
MOIS DE FÉVRIER 1864.

ASSOCIATION DES MÈRES CHRÉTIENNES DE CHARTRES.

Rapport lu par le Directeur, en assemblée générale présidée par Monseigneur, le 8 décembre 1863.

MESDAMES,

C'est avec bonheur que nous voyons revenir l'époque de l'année où nous avons coutume de vous communiquer, dans un court rapport, nos intimes pensées sur votre grande et belle association des Mères-Chrétiennes : nous nous en félicitons d'autant plus qu'un certain nombre d'entre vous, soit en raison de la distance de leur demeure, soit à cause des devoirs multipliés qui les retiennent, n'a pas l'avantage d'entendre, presque chaque mois, les conseils si sages et si paternels de notre vénéré Pontife. Et cependant toutes, de loin comme de près, vous faites partie de la grande famille ; le même lien vous unit, vous portez le même titre, la même communion de prières appelle les mêmes grâces et les mêmes faveurs sur vos enfants. Il est donc bien juste que vous sachiez que vous n'êtes point oubliées dans le concert de supplications que nous élevons vers le ciel au sein de nos réunions, et qu'il y a toujours une part réservée, dans les recommandations et les vœux exprimés, pour nos Mères-Chrétiennes absentes ou étrangères.

Mais si nous avons à cœur de vous envoyer chaque année, comme nos règlements nous y convient, ce salut d'union et de bon souvenir, nous avons surtout pour but de réchauffer votre zèle et de maintenir l'association dans l'esprit de sa fondation, qui est un esprit de simplicité, de prière, de ferventes communions et d'inaltérable confiance dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, ainsi que dans l'intercession de nos saints Patrons, dont les noms et les invocations prescrites pour chaque jour sont mentionnés sur les billets d'admission que vous avez entre les mains.

Oui, Mesdames, zèle et confiance, zèle discret et selon Dieu, confiance filiale et sans bornes, voilà en deux mots la base et la force de votre œuvre.

Dans les temps où nous sommes, il nous faut des âmes de foi; or c'est la foi qui engendre la charité, principe du dévouement et de l'amour, source du zèle qui prie et qui se donne. Tout est si froid pour Dieu autour de nous, notre pauvre jeunesse marche si généralement à la dérive, l'ennemi des âmes fait tant de ravages dans les familles, que tous les efforts réunis ne sont pas trop pour lui opposer une barrière qu'il ne puisse franchir.

En effet, si nous considérons l'état spirituel des âmes, surtout des âmes qui nous intéressent davantage parce qu'en elles est l'avenir, les âmes de nos chers enfants, n'est-il pas vrai qu'au point de vue de la foi pratique à conserver, de l'esprit de famille à entretenir, des mœurs à sauvegarder, nous avons tout à craindre. Si nous consultons les mères de famille, elle nous disent presque toutes en pleurant qu'elles ne peuvent plus retenir près d'elles leurs jeunes fils, ébranlés dès quinze ans dans leurs convictions religieuses, pressés qu'ils sont de suivre dans la dissipation et l'oubli de Dieu leurs compagnons souvent pervertis et presque toujours pervertisseurs. Elles nous disent que leurs jeunes filles respirent on ne sait quel air de frivolité et d'amour du plaisir qui leur fait perdre en peu de temps la crainte de Dieu et les saintes émulations de la persévérance chrétienne. Si, des mères, nous passons aux guides de la jeunesse, dont l'expérience est à même de juger sainement les progrès du bien ou les progrès du mal, de tous les côtés nous les entendons se plaindre de leur impuissance à fixer dans les esprits les éléments de la doctrine, seul soutien cependant de leur foi déjà trop affaiblie par la vue de tout ce qui les entoure.

Dans cet état de choses qui n'est que trop réel, et alors que les trésors de miséricorde et de conversion renfermés dans l'union de prière et dans les efforts de l'apostolat maternel sont si largement ouverts, ne sommes-nous pas autorisé à vous dire, avec tout l'élan de charité que provoque en nous le désir du salut de vos enfants : « O! Mères-Chrétiennes, si vous ne voulez pas » être éternellement séparées de ces enfants que vous aimez, il » faut redoubler de vigilance et de prières. »

De vigilance, pour qu'aucune faiblesse, aucune exigence de position, de famille ou de société ne vous fassent fermer les yeux, quand il s'agit de vos enfants, ni sur les amitiés qu'ils contractent, ni sur les connaissances qu'ils recherchent, ni sur les lectures qu'ils préfèrent, ni sur les lieux qu'ils fréquentent, ni sur les plaisirs qu'ils convoitent, ni sur les regrets qu'ils

expriment, ni sur les tristesses affectées qu'ils témoignent, ni sur les heures de dangereuse indépendance qu'ils réclament. Il y a dans tout cela, laissez-nous vous le dire, l'action de l'esprit mauvais qui voudrait détruire ce que vous avez eu tant de peine à édifier. De là, nécessité, pour chacune de vous, d'une vigilance scrupuleuse, mais intelligente et discrète.

Surtout, Mères-Chrétiennes, redoublement de prières.

Le saint roi David l'a dit : « Si le Seigneur n'édifie pas le premier la demeure, c'est en vain que nous voudrions la bâtir : *Nisi dominus ædificaverit domum, in vanum laborant qui ædificant eam.* » Or le Seigneur n'édifie que quand la prière l'y sollicite. — Prière donc instante et persévérante, Mesdames; c'est celle-là seule qui convertit et qui sauve : et si, à la prière, vous joignez la communion, la communion sentie, fréquente, bien préparée, vous aurez plus fait pour le bonheur de vos enfants que si vous leur aviez gagné un monde.

Pardonnez-nous ces paroles peut-être trop franches, Mères-Chrétiennes, mais nous ne saurions les regretter, puisqu'elles vont aller jusqu'au sein de vos demeures vous dire les sollicitudes de l'Église et ce qu'Elle attend de votre association des Mères-Chrétiennes.

Pour vous, Mesdames, qui, plus heureuses, puisque vous habitez la ville même de Chartres, pouvez tous les jours venir exprimer vos vœux près du plus antique et du plus vénérable sanctuaire de la Vierge Mère, *Virgini pariture,* vous redoublerez de vigilance et de prière, cette année, pour que tous les enfants, grands et petits de vos familles et de notre cité, croissent et persévèrent dans la foi. — Demandez-le surtout en ce jour, au nom de Marie immaculée, car c'est sous cette invocation que nous avons l'espérance de voir, au temps marqué par Dieu, s'opérer parmi notre génération comme une nouvelle création, comme une nouvelle vie qui sera le bonheur des familles, la gloire de la France catholique et la joie de l'Église.

Quant aux circonstances particulières et aux détails qui pourraient intéresser l'Association, nous n'en avons que fort peu à vous signaler cette année.

L'Association s'accroît de jour en jour, les trentaines se remplissent et se multiplient. Les réunions se font exactement et sont suivies d'une manière édifiante.

Nous avons fait placer à notre chapelle de Sainte-Anne, dans l'église sous terre, une grille dorée fort belle qu'admirent les

amateurs. — On nous fait espérer l'achèvement de la chapelle dans un avenir prochain. Nous n'avons donc qu'à remercier Dieu de la prospérité de notre œuvre des Mères-Chrétiennes, résumant tous nos conseils dans la double pensée de vigilance et de prière que nous venons d'exprimer, priant la Vierge Marie de faire fructifier tous ces conseils et ces avis que votre bienveillante indulgence nous permet de vous adresser, partout où ils seront lus ou entendus, heureux de les déposer en finissant sous la paternelle bénédiction de Monseigneur notre évêque.

OBSERVATIONS.

1° Les recommandations, les demandes de prières, les avis à communiquer seront envoyés à la Présidente (Mme de Boisvillette, rue du Grand-Cerf) ou au Directeur de l'Œuvre (à l'Évêché), ainsi que les changements de domicile, les décès arrivés dans les famillles associées, les grâces obtenues, etc.

2° Les personnes qui demeureraient dans une ville où l'Association est érigée et qui ne se proposeraient pas de rester associées à celle de Chartres, sont priées de nous en avertir.

Composition du Conseil.

Présidente : Mme de Boisvillette. — *Vice-Présidente :* Mme de Sain.

ZÉLATRICES.

Mesdames Levassort-Godichaut, Poirier, *Trésorière.*
Victor Levassor, de Luigné, de Sainte-Beuve.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Le Samedi 20 février, une grande partie des habitants de la ville de Nogent-le-Rotrou se réunissait dans l'église de Saint-Laurent pour une cérémonie lugubre ; on célébrait les obsèques du Curé de la paroisse. M. l'abbé Chavigny, qui jouissait à un si haut dégré de l'estime et de la confiance publique, avait été enlevé l'avant-veille à l'affection de son troupeau comme à celle de ses confrères.

— La Station du Carême est prêchée à la Cathédrale par le R. P. Garcenot, de l'ordre de Saint-Dominique, et, dans l'église de Saint-Aignan, par le R. P. Caffin, de la compagnie de Jésus.

— M. l'abbé Compagnon, ancien curé de Charray, est installé dans la paroisse du Coudray, près Chartres.

Avis aux Abonnés.

Nos registres constatent l'oubli du *denier de Notre-Dame* chez quelques-uns de nos abonnés. Les offrandes, dont le versement a été ainsi retardé involontairement sans aucun doute, seront toujours bien accueillies. Proposer une époque pour ces petites liquidations, nous ne voudrions pas nous le permettre, et l'on sait d'ailleurs que pour ces sortes de choses l'époque la mieux choisie c'est... *le plus tôt possible.*

Nous prévenons en même temps les nombreux abonnés de la ville de Chartres qu'on n'ira point en 1864, comme les années précédentes, leur demander leur cotisation à domicile. Ils sont priés de la remettre par eux-mêmes ou par un intermédiaire à la Maîtrise ou à l'Imagerie Notre-Dame de Chartres, rue du Cheval-Blanc, 8.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MARS 1864.

COMPTE-RENDU
DE L'ŒUVRE DES TABERNACLES DANS LE DIOCÈSE.

L'Œuvre des Tabernacles pour les églises pauvres du diocèse vient de faire son exposition annuelle à l'Evêché, le dimanche 6 mars dernier.

Cette Œuvre vraiment admirable continue sa marche progressive. Vingt-quatre chasubles, quatre chapes, douze aubes, dix cordons d'aubes, cinq nappes d'autel, plusieurs douzaines de purificatoires, de corporaux, de lavabos, d'amicts ; trois dais, sept bannières, un calice et un ciboire en argent, six vases aux saintes huiles en argent ; une croix de procession, quatre croix d'autel, vingt chandeliers d'autel, six chandeliers d'acolytes ; six étoles pastorales, une exposition pour les saluts, une garniture de canons d'autel et huit magnifiques bouquets pour décorer les autels ; tels sont les objets que l'Œuvre a exposés au public pendant trois jours consécutifs et qui ont été remis à cinquante-cinq paroisses.

Les chasubles, les chapes et les bannières, confectionnées par des dames de Paris, de Chartres, de Dreux et d'autres paroisses du diocèse, rivalisaient de bon goût, de fraîcheur et d'élégance.

Les paroisses qui ont participé cette année aux distributions de l'Œuvre sont celles d'Allonnes, d'Aunay-sous-Crécy, de Baignollet, de Bailleau-sous-Gallardon, de Bréchamps, de Boisgasson, de Charonville, de Combres, de Conie, de Croisilles, d'Epeautrolles, d'Ermenonville-la-Petite, de la Ferté-Villeneuil, de Fontaine-les-Ribouts, de Fontenay-sur-Conie, de Fresnay-le-Comte, de Gellainville, de Gilles, de Grandhoux, d'Ivry-la-Bataille (du Diocèse d'Évreux, associée à l'Œuvre de Chartres), de Loigny-en-Beauce, du Luat, de Luplanté, de Magny, de Mainvilliers, de Marolles, du Mesnil-Thomas, de Montarville, de Mottereau, de Pierrefixte, de Poisville, des Ressuintes, de Saint-Arnoult-des-Bois, de Saint-Avit, de Saint-Denis-de-Moronval, de Saint-Jean-de-Rébervilliers, de Saint-Laurent-la-Gâtine, de Saint-Léger-des-Aubées, de Saint-Ouen-Marchefroy, de Saint-Sauveur-Levâville, de Saulnières, de Theuville, de Theuvy-Achères, de Thivars, du Tremblay-le-Vicomte, de

Trisay-lès-Bonneval, de Vaupillon, de Vert-en-Drouais, de Vieuvicq, de Villiers-Saint-Orien, de Vitray-en-Beauce, de Voise, d'Yèvres et d'Yermenonville.

Ces heureux résultats sont dus aux travaux persévérants et ingénieux des dames zélatrices qui se font un devoir de recueillir le plus d'offrandes possible, et de fournir à l'Œuvre les étoffes nécessaires. Ils sont aussi le fruit du zèle de MM. les Curés, qui souvent se sont imposé de réels sacrifices pour adresser à l'Œuvre des offrandes toujours importantes, si elles sont mises en regard avec leurs ressources personnelles.

Le diocèse ne peut donc trop s'applaudir d'avoir vu une Œuvre aussi précieuse, dont le foyer d'action est à Paris, s'établir dans la ville de Chartres d'abord, puis dans d'autres centres (Dreux, Illiers, etc.). Espérons que les ouvroirs qui concourent si efficacement aux productions de l'Œuvre, à Chartres et à Dreux, se multiplieront dans le diocèse, et qu'agissant de concert avec l'archiconfrérie de Paris, ils viendront en aide à cette association, déjà si forte, dans l'intérêt de nos pauvres églises de campagne. Nous engagerions donc messieurs les Curés, qui ont tout à gagner sous ce rapport, à susciter de nouvelles zélatrices, qui sur différents points du diocèse se fassent les quêteuses de l'Œuvre et envoient à madame de Possesse, présidente de l'association pour le diocèse, le montant de leurs collectes. Ces diverses offrandes adressées par son intermédiaire à l'Œuvre centrale de Paris, ajouteront puissamment aux ressources disponibles pour le diocèse de Chartres; car plus le diocèse enverra à l'Œuvre centrale qui recueille elle-même les aumônes de Paris pour nous y faire participer, plus il nous sera rendu, en valeurs doubles et triples; nous ne devons pas perdre de vue, en effet, qu'à Paris les églises peuvent se suffire, et que cette grande ville produisant beaucoup pour l'Œuvre, sans rien absorber, les diocèses associés de la province profitent de tout ce qui se fait au sein de la capitale.

Que de merveilles pourraient ainsi être produites par le concours de toutes les volontés! Combien de dames riches, intelligentes, laborieuses, soit dans les visites de la ville, soit dans l'isolement au village, pourraient utilement occuper les loisirs d'une existence que Dieu leur a faite large ou aisée, en s'occupant des besoins des pauvres églises, en brodant dans le secret de la maison une croix de chasuble, en confectionnant une aube, une nappe d'autel, les linges qui servent au saint sacrifice? Que n'arriverait-il pas, à en juger par ce que nous avons vu déjà l'année dernière et cette année à Chartres, si toutes les personnes fortunées, sur tous les points du diocèse, voulaient donner à l'Œuvre des Tabernacles une part, même minime, de leurs aumônes, de leurs moments et de leurs talents?

En attendant, nous dirons au nom de nos chers confrères et au nom des paroisses : « Que bénies soient les mains qui, pour Dieu, se plaisent à manier la laine, la soie, l'argent et l'or, pour convertir ces matières en ornements précieux! Que le Seigneur les

comble de ses grâces, à cause de leur compassion pour nos églises! Qu'il leur rende au centuple ce qu'elles ont voulu de bien à ces demeures du Très-Haut sur la terre! » (1).

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

STATION DU CARÊME.

La station du carême est finie : les successeurs des apôtres, établis pêcheurs d'hommes, ont jeté leur filet dans ce temps de salut ; ils ont employé le jour et la nuit à cet œuvre difficile : Dieu veuille le couronner de succès ! Dans plusieurs églises au moins le grand nombre des auditeurs de la parole sainte a été une première consolation pour les pasteurs. On a pu être édifié plus d'une fois de l'affluence autour de la chaire de la cathédrale. Le R. P. Garcenot, de l'ordre de Saint-Dominique, avait convoqué les hommes pour les exercices d'une retraite spéciale pendant les quatre jours qui suivraient le dimanche de la Passion. On répondit à son appel avec un empressement admirable, et ce fut l'occasion de quatre beaux discours sur l'indifférence, sur le respect humain, que le prédicateur nommait si justement la peur, sur l'enfer et sur la confession. Le R. P. Garcenot, entré assez tard dans le sacerdoce, a touché de près et longtemps cette victime de l'indifférence et du sensualisme qu'on appelle monde, et il sait trouver à son adresse des paroles éloquentes. Son talent, mûri au contact de celui de Lacordaire, dont il fut le disciple, semble avoir conservé quelque reflet du maître. Mais ce dont nous le louerons plus que de tout le reste, c'est son zèle pour multiplier les instructions en dépit d'une violente fatigue, qui aurait bien légitimé de sa part une interruption de travail.

MESSE DE MIDI.

Les personnes qui ont suivi la messe de midi à la cathédrale pendant le carême, ont eu l'avantage d'entendre la parole de Dieu. Monseigneur voulut leur adresser chaque dimanche une petite instruction. Grâce à cette innovation heureuse, les fidèles qui, à leur grand regret, ne pouvaient faire qu'une bien courte apparition à l'église et seulement à cette heure tardive, étaient un peu dédommagés de privations pénibles. D'autre part, celles qui, peu difficiles sur les conditions d'une vie véritablement chrétienne, ont des raisons moins plausibles pour se contenter de la petite demi-heure donnée à Dieu, trouvaient, sans s'y attendre, le secours spirituel dont ne dispensent ni la fortune du bourgeois, ni les connaissances de l'homme lettré ou du bureaucrate.

(1) Prière à MM. les Curés d'adresser leurs demandes par écrit, avant la fin de septembre, à Mme de Possesse, présidente des Dames zélatrices pour le diocèse, château de Bouthonvilliers, près de Dangeau, Bonneval. Les objets en nature peuvent être remis aux zélatrices, à Mme de Villiers, directrice de l'Ouvroir des Dames de Chartres, rue Percheronne, 6, ou à M. l'abbé Olivier, à l'Évêché.

QUÊTE DU VENDREDI-SAINT POUR LES PETITES-SOEURS DES PAUVRES.

« Conformément au pieux usage généralement adopté par toutes les villes qui ont le bonheur de posséder dans leurs murs une maison de Petites-Sœurs des pauvres, le Vendredi-Saint, jour où tous les cœurs sont si naturellement ouverts aux généreuses inspirations par le grand souvenir de l'immense charité du Dieu-Sauveur, immédiatement après le sermon de la Passion, une quête *a été* faite dans l'église cathédrale au profit des vieillards de l'un et de l'autre sexe recueillis et assistés par les dignes Filles de cet établissement.»

QUÊTE DE PAQUES POUR LES SÉMINAIRES.

Nous souhaitons que la quête de Pâques en faveur des séminaires soit de plus en plus fructueuse. La liste des recettes n'est pas close encore; des aumônes particulières viendront sans doute grossir le chiffre total. Si les longs discours influençaient inévitablement les cœurs au point de leur communiquer un dévouement efficace et sans bornes à l'œuvre des œuvres, nous voudrions citer ici dans toute leur étendue les deux exhortations de Bourdaloue sur la charité envers un séminaire. Les paroles qu'il dirigeait spécialement vers le soutien d'une maison ecclésiastique à peine sortie de terre à cette époque, auraient presque toutes leur application vis-à-vis de nos séminaires diocésains. De tout temps le Seigneur a choisi des Lazares pour élèves du sanctuaire; que de tout temps il se trouve de bons riches pour les secourir! L'orateur célèbre, traitant le sujet qui nous occupe, choisit pour texte ce verset de la passion : « Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur d'un » nard excellent et de grand prix, et elle en arrosa les pieds de Jésus. » (Saint Jean, XII). Et il justifie ainsi son choix : « Il m'est permis de » comparer la charité que vous exercez envers les pauvres de Jésus-» Christ avec l'action que fait Madeleine en répandant un parfum pré-» cieux sur les pieds du même Sauveur; et je ne crois point manquer » au respect dû à cette sainte pénitente, quand je dis que contribuer » par vos aumônes à la subsistance des ministres de l'Église, c'est » quelque chose de plus excellent dans l'estime de Dieu et dont il se » tient plus honoré. » Le parallèle de l'acte de Madeleine avec celui du protecteur des pauvres, surtout des pauvres qui tiennent le premier rang dans l'Église, qui sont comme la tête du corps mystique de Jésus arrosée de cette huile bienfaisante de l'aumône, fournit au saint prédicateur des considérations remarquables comme toujours, mais qu'il revêt d'un langage plus onctueux que de coutume. Bourdaloue est un des grands noms du grand siècle; l'éloge de ses discours est dans toutes les bouches. Comment se fait-il qu'en dehors du clergé, il compte si peu de lecteurs? Il y a loin de l'admiration stérile fondée sur les ouï-dire, à cette estime réelle qui ferait chercher la forte nourriture de l'âme dans des pages chrétiennes et substantielles s'il en fut jamais.

— Plusieurs Dames du Saint-Sacrement, selon la loi qu'elles se sont imposée les années précédentes, ont passé la nuit du Jeudi-Saint au Vendredi-Saint dans la chapelle ardente, en présence du tombeau. Rappeler ces traits admirables, c'est aiguillonner dans les âmes la foi à l'adorable et divin Jésus, hostie d'amour sur nos autels.

— La lettre pastorale de Mgr l'Évêque de Chartres pour le saint temps du Carême 1864 roulait sur les consolations et les secours à donner aux infirmes. Lue en chaire, elle peut maintenant être connue de tous. Nous citerons néanmoins ce passage : « Ne vous rassurez » pas cependant, parents chrétiens, si, ayant bien accueilli le prêtre, » vous ne l'avez laissé pénétrer auprès du malade que dans ces derniers » instants de défaillance où l'esprit n'est plus présent et où la volonté » est incapable de produire aucun acte de religion : car si cet infortuné, » surpris tout d'un coup, comme je le suppose, dans l'état du péché, » n'avait formé préalablement aucun désir sincère de conversion, le » sacrement appliqué à son corps, sans coopération aucune de l'âme, » pourrait bien donner quelque satisfaction illusoire aux vivants, mais » ne serait d'aucune utilité à celui qui va quitter la vie et qui n'est » séparé de l'éternité que par un souffle. »

— Le 13 mars, dimanche de la Passion, a eu lieu dans la jolie église de Magny (canton d'Illiers), l'érection solennelle d'un chemin de croix dû à la générosité des habitants. Cette cérémonie avait attiré une grande affluence de paroissiens et de pieux fidèles accourus des paroisses voisines pour y prendre part. Les tableaux après avoir été bénits furent, avant d'être placés, portés à la procession par quatorze jeunes gens qui paraissaient heureux et fiers du précieux fardeau. On y remarquait aussi une charmante bannière de la sainte Vierge donnée tout nouvellement par l'OEuvre des Tabernacles. Le sermon d'usage et les stations du chemin de croix furent prêchés par M. l'abbé Raulx, vicaire d'Illiers, désigné pour l'érection du *Via Crucis*. La foule parut à diverses reprises vivement émotionnée des considérations fournies par le pieux orateur et qui se déduisaient tout naturellement du sujet sublime qu'il avait à traiter. Les habitants de Magny conserveront longtemps le souvenir de cette fête religieuse, où l'on remarquait ce cachet pieux et mélancolique, que la méditation de la passion du Sauveur imprime toujours à tout ce qui vient en rappeler les touchants et douloureux mystères !

— Les dames du Saint-Sacrement viennent de faire une perte douloureuse dans la personne de Mlle Mercier, présidente de leur pieuse Association. Patronne ardente des bonnes œuvres de Chartres, zélatrice dévouée pour la gloire de Notre-Dame, Mlle Mercier avait droit ici à un souvenir; nous voudrions mieux payer à ses vertus notre dette d'admiration et de regrets.

— La chronique diocésaine doit aussi faire mention d'une autre

servante de Dieu et de Marie qui a voulu se sanctifier en ce monde, en travaillant au salut de l'enfance et de la jeunesse. Nous reproduisons l'article nécrologique, donné le 6 mars par *le Nogentais* (1) :

> Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,
> Mânes chéris de quiconque a des pleurs!
> Vous oublier, c'est s'oublier soi-même;
> N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

Encore une âme d'élite qui vient de quitter la terre pour s'envoler au ciel. Mademoiselle Delfeuille n'est plus!

Associons désormais dans nos regrets trois noms à jamais respectacles et vénérés, ceux de trois nobles Institutrices autour desquelles plusieurs générations nogentaises sont venues puiser les qualités du cœur et de l'esprit, mesdames Legros, Rocton et Delfeuille, enlevées, à quelques mois de distauce, à notre vénération.

C'est le samedi, 27 février, que Mlle Caroline Delfeuille a rendu sa belle âme à Dieu, après avoir, pendant trente-deux ans, donné l'exemple de toutes les vertus, à la tête de ce pensionnat qu'elle avait fondé, et qui est devenu par ses soins le plus important peut-être du département.

Mademoiselle Delfeuille était née à Arras le 1er janvier 1797 ; nous ne saurions même esquisser les traits de cette vie toute de dévouement, car la modestie de l'institutrice tenait sous le voile les services rendus dans sa longue carrière, commencée en Angleterre et qui vient de se terminer au milieu de nous ; mais ce que nous pourrons dire, c'est que jamais femme ne fut mieux douée par la nature et n'apporta des qualités plus appropriées à son mandat de sacrifices et de charité ; qu'elle possédait au plus haut degré la sérénité d'une belle âme dont son visage était le reflet, et qui se révélait par une exquise douceur de paroles et une angélique patience. Aussi nulle mère, on peut le dire, sans être taxé d'exagération, ne fut plus aimée de ses enfants que ne l'a été l'excellente Maîtresse de ses nombreuses élèves.

Ah! pourquoi les facultés physiques ne sont-elles immenses comme celles de l'âme! Depuis quelques mois les dignes maîtresses, qui prêtaient à Mlle Delfeuille leur dévoué concours, s'apercevaient avec douleur que ses forces s'affaiblissaient de jour en jour ; bientôt elles ne purent cacher leurs inquiétudes : Mlle Delfeuille, qui depuis longtemps déjà ne se faisait point illusion sur sa position, les rassurait cependant et s'efforçait d'essuyer leurs larmes. Le dimanche qui précéda le jour fatal, elle demanda à voir toutes les élèves, les fit ranger autour de son lit de souffrances, disant un mot à chacune, donnant à chacune un baiser ; puis, après ce gage d'amour qui devait être le dernier, son regard inquiet parcourait encore les rangs, de peur d'avoir oublié quelqu'une de ses chères filles. La mort n'avait rien d'effrayant pour cette âme

(1) Un des journaux de notre département, qui a pour rédacteur gérant M A. Gouverneur, imprimeur de la *Voix*.

généreuse, et pourtant un nuage venait obscurcir la sérénité de l'horizon qui allait bientôt s'ouvrir pour elle, c'était la douleur de quitter cette pépinière chérie qu'elle voyait naître, pousser, grandir, et à laquelle elle avait voué depuis longtemps toutes ses facultés.

Le lendemain, elle bénit les élèves de la première communion, les exhortant à aimer le Dieu qu'elles se préparaient à recevoir. Ce même jour elle reçut les derniers sacrements avec une foi et une piété angéliques. Enfin, sentant le moment suprême approcher, elle fit de nouveau appeler celles qui avaient partagé son doux labeur, et les regardant avec un sourire céleste, les remercia tendrement de leurs soins et de leur tendresse ; ses lèvres murmuraient encore des paroles d'amour et invoquaient le nom de son Dieu, que déjà elle avait quitté ce monde.

Maîtresses et élèves, loin d'éprouver la frayeur naturelle que la mort inspire, se pressaient autour de leur Mère vénérée et ne pouvaient quitter ses dépouilles chéries. Douce consolation de la foi, baume suave de la religion qui guérit les blessures saignantes, qui essuie les larmes des yeux qui pleurent, et inspire silence à toutes les plaintes. A. G.

— Le 15 mars, les fidèles de Chartres ont célébré avec bonheur la fête anniversaire de la délivrance miraculeuse de leur ville, assiégée en 1568 par le prince de Condé et en 1591 par le maréchal de Biron. La reconnaissance des âmes pieuses se manifeste surtout par leur empressement à visiter la chapelle de Notre-Dame de la Brèche. Mais cette année, la foule était encore plus compacte qu'à l'ordinaire, et mille petits cierges, là comme à la cathédrale, disaient à Marie la foi individuelle des membres de la société chartraine et des étrangers.

— L'institution de Notre-Dame de Chartres fixa sa fête patronale au 15 mars en 1854. Elle la solennise tous les ans avec beaucoup d'éclat. Nous en appelons au témoignage de ceux qui assistèrent, le 15 mars dernier, à la messe et au salut chantés en musique à la crypte par les élèves de cet établissement. M. l'abbé Lemoine, professeur, a donné dans cette circonstance une allocution gracieuse et sympathique sur la dévotion à Marie.

— Nous avons constaté une fois de plus que le Vendredi de la Compassion était une des fêtes spéciales de notre pèlerinage. On vient à Chartres implorer Notre-Dame des Sept-Douleurs ou de Pitié. Ce vocable doit être particulièrement cher à Marie ; il rappelle la scène du Calvaire qui consacra son titre de mère des hommes. L'évangile où se trouve raconté ce drame touchant est précisément celui que les chapelains de la Vierge du Pilier récitent en toute saison sur la tête des pèlerins. Une des chapelles de la basilique supérieure est dédiée à Marie au pied de la croix, et voici ce que nous lisons dans la Notice historique de Notre-Dame de la Brèche, sur une autre chapelle qui partage avec tant d'églises le patronage de la Tutelle des Carnutes : « Deux des plus célèbres

filles de Notre-Dame de Chartres subsistent encore dans l'ancienne circonscription diocésaine : Nostre-Dame du Mont-Arrou, à Moustiers-au-Perche, et Nostre-Dame de Pitié, à Longny. La Sancta-Camisia, qu'on retrouve dans les vitraux de cette dernière chapelle, atteste la suzeraineté de l'église et du chapitre de Chartres. Souvent les pieux villageois du Perche, accourus de cinq ou six lieues aux pieds d'une de ces madones, y faisaient le vœu d'accomplir le pélerinage de Chartres, s'ils obtenaient de *la bonne saincte Vierge* la grâce demandée. »

— Parmi les recommandations faites à la dernière réunion de la Confrérie, il en est une qui semble fixer plus particulièrement l'attention. Il s'agissait d'un prêtre connu et aimé dans le diocèse pour l'Œuvre importante à la fondation de laquelle il a attaché son nom. On n'a pas désigné ce nom à l'assistance ; mais l'assistance le devina : le voile des expressions employées à l'égard du missionnaire renommé était trop diaphane pour le laisser inconnu. Nous pouvons donc être moins discret aujourd'hui au sujet du restaurateur de Sainte-Foy, et nous profiterons avec plaisir de la circonstance pour apprendre à ceux qui l'ignorent sa position actuelle. Le R. P. Choizin est supérieur mariste et curé de Notre-Dame-de-Verdelais, près Bordeaux (Gironde). Verdelais est une paroisse assez populeuse, tirant son importance du célèbre pélerinage de la sainte Vierge qui, chaque année, y attire un nombre immense de pieux visiteurs. Une douzaine de religieux maristes sont chargés de le desservir pour toutes les fonctions du ministère pastoral et de la chapellenie; c'est un des premiers établissements de leur ordre. La merveilleuse activité du R. P. Choizin aura beau jeu dans cette portion privilégiée de la vigne du Seigneur : une de ses premières entreprises, dans ce nouveau poste, a été de rétablir les douze lampes de Notre-Dame de Verdelais, faisant appel pour leur entretien à la dévotion des serviteurs de Marie, de quelque pays qu'ils soient.

— M. l'abbé Delange, vicaire de Saint-Laurent, à Nogent-le-Rotrou, a été nommé curé de cette même paroisse en remplacement de M. l'abbé Chavigny, dont nous apprenions la mort à la fin de Février. Les paroissiens sont heureux de ce choix : M. l'abbé Delange est au milieu d'eux depuis de longues années ; ils ont appris à le connaître et à l'aimer.

— M. l'abbé Grasteau, professeur au petit-séminaire de Nogent, est nommé vicaire de Saint-Laurent.

— M. l'abbé Pêcheteau et M. l'abbé Landry, directeurs au grand-séminaire, viennent d'être nommés chanoines honoraires. La cérémonie de leur installation a eu lieu aux complies du Samedi-Saint.

L'abbé Goussard.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS D'AVRIL 1864.

ASSOCIATION POUR L'ADORATION MENSUELLE DU TRÈS-SAINT SACREMENT A DREUX.

La divine Providence ménage aux villes comme aux individus des jours de grâces et de bénédictions spéciales. Ces jours ont lui pour la ville de Dreux, et elle a eu le bonheur de savoir les mettre à profit.

Il y a quelques mois, elle relevait le culte presque oublié de sainte Ève, sa patronne, restaurait et replaçait dans une chapelle la châsse où son corps est renfermé, et, à la voix d'un éloquent religieux, une croix était posée sur le lieu même où la sainte joignit à la palme de sa virginité la couronne du martyre. Les hommages que nous rendons aux saints sur la terre augmentent au ciel leur félicité, en augmentant la gloire de Dieu, et nous assurent leur reconnaissance. Celle de sainte Ève ne devait pas tarder à se manifester. On sait que, parente et intime amie de sainte Julienne, elle avait, comme cette dernière, travaillé avec une ardeur extrême à établir le culte du très-saint Sacrement, et qu'elle avait ainsi mérité l'honneur insigne de recevoir du pape Urbain IV une lettre particulière, par laquelle le souverain Pontife, au moment de proclamer dans l'univers entier l'institution de la fête du *Corpus Christi*, daignait annoncer personnellement sa résolution à l'humble recluse de saint Martin. Quelle faveur plus haute pouvait obtenir sainte Ève pour sa patrie d'adoption, que d'y ranimer une dévotion qui avait été si chère à son cœur?

A la demande du vénérable abbé Levassor, archidiacre, curé de Dreux, Monseigneur l'Évêque de Chartres avait bien voulu autoriser l'établissement d'une association pour l'adoration mensuelle du Très-Saint Sacrement, et le R. P. Eymard, Supérieur des Religieux du Très-Saint-Sacrement, avait accepté de donner à l'inauguration de cette Œuvre l'impulsion de son zèle et l'appui de sa pieuse expérience. Qui dira la force immense de la sainte parole sur les cœurs soumis à son action! Pendant six jours qu'ont duré les exercices spirituels, le R. P. Eymard, par cette parole tout imprégnée de foi ardente, d'amour infini pour N.-S. Jésus-Christ, présent dans la sainte Eucharistie, a produit sur son fidèle et nombreux auditoire l'impression la plus profonde. Il était venu, comme son maître bien-aimé, apporter le feu sur une terre refroidie, et le cœur de ceux qui l'entendaient devenait brûlant. Tandis

qu'il les entretenait du plus adorable de nos mystères et démontrait, avec une puissance irrésistible, combien nous aime et demande d'être aimé ce Dieu si terrible et si doux, si humble et si grand, si ineffablement bon dans le tabernacle où son amour le retient prisonnier. *Sic nos amantem quis non redamaret*! Deux cent cinquante adorateurs des deux sexes ont apposé leur nom à l'Agrégation dont le R. Père lui-même a écrit le réglement. Ils ont appris sous sa direction, la suavité d'une heure passée au pied du Très-Saint Sacrement, dans le secret d'un entretien cœur à cœur avec Jésus.

Désormais l'OEuvre existe. Notre Seigneur a un trône de plus, devant lequel un culte réparateur est rendu à sa majesté divine voilée sous les espèces eucharistiques. L'Association de Dreux grandira. La vertu, qui émane incessamment de ce corps mystique, amènera de nouveaux adorateurs au pied de cet autel, où la tendresse du Maître les attend. Ils y goûteront les délices de cette heure si préférable aux joies troublées et amères de toute une vie mondaine. *Quia melior est dies una in atriis tuis super millia.*

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— L'Association des mères chrétiennes d'Illiers vient de faire une perte bien regrettable dans la personne de Mme Célestine Galopin, enlevée à l'âge de 46 ans à l'affection d'une famille qui la chérissait, aux bonnes œuvres dont elle était l'âme et auxquelles elle savait imprimer l'élan d'une ingénieuse charité. Sa position de femme de médecin la mettait sans cesse en contact avec les malheureux qui venaient réclamer les soins de son mari. Que ne pouvons-nous dire ici la manière si douce dont elle accueillait l'exposé de leurs maux! Combien d'entr'eux, en voyant s'échapper de ses yeux des larmes de compassion, n'ont-ils pas éprouvé de soulagement dans leurs souffrances! il est si consolant pour le pauvre, et le pauvre malade surtout, de se sentir plaint, de se voir écouté, compris... Son amour pour l'enfance était extrême, aussi avait-elle organisé, avec le concours d'autres dames auxiliaires de son zèle charitable, des matinées de travail pour confectionner, en hiver, des petites layettes destinées aux mères qui n'auraient pour envelopper leurs nouveaux-nés, que de misérables langes impuissants à les préserver des rigueurs de la saison...

Les orphelines, connues à Illiers sous le nom *d'enfants de l'ouvroir*, perdent en Mme Galopin une mère adoptive. Qu'elles se consolent cependant... Du haut du ciel où elle reçoit déjà, nous aimons à le penser, la récompense de sa patience à supporter les douleurs d'une longue maladie, de sa foi vive, de sa piété sincère et de sa tendre charité, elle veille sur elles et sur tous ceux qui l'ont aimée!... C. DE C.

— On lisait dernièrement dans les annales de la Sainte-Enfance :

« Le petit village de Courtalin (Chartres), doit à la générosité d'une » noble famille qui réside en son sein, de voir fleurir et prospérer

» l'OEuvre (de la Sainte-Enfance), au-delà de ses espérances. Grâce
» aux dons de cette bienfaisante famille, joints à quelques autres prove-
» nant d'une souscription, la paroisse de Courtalin possède maintenant
» une jolie bannière de la Sainte-Enfance, qui fera un gracieux orne-
» ment de ses fêtes; car l'OEuvre, dans ce village, a aussi ses fêtes.
» On nous transmet quelques détails sur la dernière, célébrée le jour
» de la Sainte-Trinité, à l'issue des Vêpres. On y a récité un petit
» dialogue qui a touché bien des cœurs; aussi, la quête qui l'a suivi
» a-t-elle été très-abondante. »

TOURNÉE DE CONFIRMATION.

Monseigneur a donné la confirmation dans les paroisses suivantes :

Samedi 23 avril à La Framboisière.
La Saucelle.
La Puisaye.

Dimanche 24 — La Ferté-Vidame.
Les Ressuintes.
La Chapelle-Fortin.
Rohaire.

Lundi 25 — Boissy-le-Sec.
Morvilliers et Beauche.

Mardi 26 — Maillebois.
Blévy.

Mercredi 27 — Dampierre-sur-Blévy.
Saint-Maixme.

Mardi de Pâques 29 mars, à Fresnay-le-Comte.
— Boncé.

Jour de l'Annonciation, 4 avril, à Prunay-le-Gillon,

— M. l'abbé Lecomte, précédemment curé de Frazé, est maintenant curé doyen de Thiron. Il a été installé le Dimanche 24 avril. La joie de ses nouveaux paroissiens, comme les regrets de ceux qu'il vient de quitter, font l'éloge du vénérable vieillard dont l'autorité épiscopale récompense les qualités et le dévouement, en ouvrant à son zèle non ralenti par les années un champ moins étendu, et en l'admettant ainsi à une retraite glorieuse pour le vétéran qui veut mourir au champ d'honneur.

— Nous nous faisons un plaisir d'insérer la lettre suivante que nous a adressée un prêtre du diocèse :

« Monsieur le Rédacteur,

» Il y a longtemps qu'une idée me poursuivait relativement à votre excellent petit journal; j'ai trop attendu pour vous la communiquer, puisqu'elle est bonne et doit vous être utile, bien qu'elle vienne d'un de vos plus humbles serviteurs. J'avais donc la pensée de vous féliciter à propos du bulletin que vous ajoutez régulièrement au numéro mensuel de la *Voix*. Dans notre isolement au milieu de nos campagnes, nous

avons besoin d'être encouragés par les exemples qui viennent de près ou de loin ; dispersés, disséminés pour le besoin des fidèles dans des contrées éloignées les unes des autres, nous nous sentons rapprochés par un lien commun, lorsque le récit de ce qui se passe dans les localités, à nous connues, sous les yeux et grâce au zèle de nos confrères, vient s'offrir de temps à autre à notre légitime curiosité. Nous nous rappelons alors que ces pasteurs, ces ecclésiastiques qui ont préparé telle et telle cérémonie, fondé ou soutenu telle ou telle œuvre, sont enfants de la même famille que nous ; que ces églises témoins de traits édifiants et la nôtre sont vouées au même culte, destinées à la même gloire ; que ces fidèles, qui là-bas méritent un mot d'éloge, donnent à leur curé une consolation dont il a besoin et digne d'envie pour nous, nous que Dieu exaucera peut-être à notre tour. Or la lecture de votre bulletin nous procure ces satisfactions, et si l'on s'entendait pour vous donner encore plus de détails sur mille belles choses qui s'accomplissent çà et là dans nos villes grandes et petites surtout, nous y gagnerions infiniment. Vous avez donc bien fait, monsieur le rédacteur, de ne point reculer devant cette entreprise. D'ailleurs, je ne sais si je me trompe, mais je crois que vous avez été imité dans d'autres diocèses. Mon journal citait, il y a peu de temps, plusieurs revues mensuelles qui semblent avoir été faites à l'instar de la vôtre. Il y en a maintenant, à ce qu'il paraît, à Versailles, à Orléans, au Mans, je ne sais où encore. Je ne m'en étonne pas, et j'en suis heureux. C'est une preuve majeure que vous aviez parfaitement raison.

» Je voudrais en ce moment être à même de vous fournir un pauvre petit article sur ma paroisse ; ce serait la meilleure conclusion de ma lettre ; mais hélas ! vous le savez, je suis au milieu d'une terre bien stérile ; le nouveau est un fruit rare chez nous quand il s'agit de choses édifiantes. Au moins je profiterai de l'occasion, aussitôt que je pourrai la saisir.

» En attendant, etc. »

— M. le Curé de Dancy, près Bonneval, a ouvert une souscription pour la reconstruction de son église; il est obligé de célébrer les saints mystères dans une grange disposée à cet effet. La souscription est autorisée par Mgr l'Évêque de Chartres. Plusieurs messes sont dites pour les bienfaiteurs.

— L'église de Voise vient de s'enrichir de plusieurs jolies verrières; c'est un digne complément des travaux dont nous avons déjà parlé.

— Il paraît que nous n'avons guère à espérer pour le mois de mai le pélerinage de la paroisse de Saint-Sulpice.

AVIS. — Nous sommes priés d'avertir le clergé que le maître-autel de l'église de Gasville est à céder. C'est une vaste boiserie à quatre colonnes en style corinthien. Plus d'une paroisse sans doute sollicite une acquisition de ce genre.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MAI 1864.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'ENFANCE.

Mon cher Abbé,

Voici en peu de mots la notice que vous m'avez demandée sur la petite œuvre de bienfaisance que j'ai l'honneur de diriger.

L'origine de la *Société des amis de l'Enfance* n'est autre que la divine charité, l'amour chrétien pour Dieu et le prochain, l'amour générateur des œuvres catholiques. C'est en effet au sein d'une famille chrétienne que notre petite société a pris naissance ; c'est dans un cœur sincèrement catholique qu'elle a été conçue, à l'occasion que je vais vous faire connaître.

Au mois de novembre dernier, plusieurs jeunes garçons, avec la permission de leurs parents, se cotisèrent pour donner des secours à quelques enfants pauvres des écoles des Frères de la Doctrine chrétienne. Cette bonne pensée communiquée à d'autres condisciples fut par eux accueillie et partagée. D'abord trois, cinq, les voici maintenant dix-sept, vingt-deux. Il faut organiser une loterie, dit-on ; et vite une loterie est organisée. On demande l'autorisation à M. le Préfet qui l'accorde volontiers. Trois cents billets, à 5 c. le billet, sont placés en peu de jours, puis mille, puis deux mille, enfin quatre mille six cents. Jugez du bonheur de mes jeunes garçons, possesseurs d'une somme assez ronde qui leur permet de secourir quelques enfants pauvres.

Cependant des commencements si heureux firent réfléchir la personne qui dirigeait la petite association naissante. Douée d'intelligence et d'activité, et le cœur surtout plein d'amour chrétien pour les pauvres, elle comprit qu'il y avait là quelque chose de mieux à faire et qu'il fallait avec ces éléments fonder une société de bienfaisance.

On se mit donc à l'œuvre. Les statuts d'une société dite *Société des amis de l'Enfance* furent rédigés, présentés à Mgr Regnault et approuvés par Sa Grandeur. Bien plus, une faveur insigne fut accordée à la petite société : Mgr Regnault consentit à la prendre sous son haut et bienveillant patronage. Dès lors le succès était assuré. Les sociétaires, élèves du collége, choisirent naturellement leur aumônier pour président. Enfin

l'autorisation légale, nécessaire pour les réunions de la société, lui fut accordée par un arrêté préfectoral en date du 21 mars dernier, et après avis favorable donné par l'autorité municipale. Telle est la genèse de la Société des amis de l'Enfance.

Une réunion générale était devenue nécessaire. Elle eut lieu en effet le 10 avril, à l'école Saint-Ferdinand. Là les 58 sociétaires, accompagnés de leurs parents, purent se voir, se compter et recevoir des avis et des encouragements. En cette occasion et depuis, la petite association a été universellement accueillie, et dès les premiers jours elle a inscrit des noms fort honorables sur la liste de ses bienfaiteurs.

Mais je vous entends, mon cher abbé. Hâtez-vous donc, me dites-vous, de me faire connaître l'objet et le but précis de votre œuvre. — La Société des amis de l'Enfance, mon bon ami, se propose de venir en aide aux enfants pauvres des écoles; elle désire les secourir physiquement et moralement. Elle leur donne des secours matériels, mais à la condition qu'ils s'efforceront de les mériter par leur bonne conduite, leur assiduité à la classe et leur travail soutenu. Le témoignage de satisfaction des maîtres est la base du jugement pour la distribution des secours-récompenses. La Société veut ainsi réunir le double avantage de l'aumône spirituelle et de l'aumône corporelle.

L'œuvre embrasse donc les enfants pauvres, et comme cette classe d'enfants se trouve principalement chez les bons frères des écoles chrétiennes, c'est surtout chez eux qu'elle recrute ses protégés.

Quant aux conditions de l'admission dans la Société, les voici : tout jeune garçon, jusqu'à l'âge de vingt ans, peut s'enrôler comme sociétaire dans la Société des amis de l'Enfance, moyennant une cotisation de 25 c. par mois, soit 3 francs par an. Les enfants de toute condition et les élèves de toute institution y sont admis. Au-dessus de vingt ans, les membres de la Société prennent le nom de bienfaiteurs de l'œuvre. Les dames et les jeunes personnes peuvent aussi coopérer à l'œuvre en prenant le titre de bienfaitrices. On acquiert le titre de bienfaiteur ou de bienfaitrice, en faisant, chaque année, un don quelconque à la Société, ou en versant simplement la cotisation du sociétaire, 25 c. par mois. La Société reçoit avec reconnaissance les dons en nature, comme vêtements neufs ou mis hors de service, coiffures et chaussures, etc...

Telle est la petite œuvre de bienfaisance dont j'ai été établi le directeur.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me paraissez porter à la Société des amis de l'Enfance, et de la publicité que vous voulez lui donner par la *Voix de Notre-Dame*. Tous mes jeunes garçons vous remercient aussi avec moi et vous offrent leurs respects.

Agréez, mon cher abbé, la nouvelle expression de mon estime et de mon amitié.

Votre confrère,

H. H.

Nous donnons à la suite de la lettre de M. l'abbé H... la liste des membres du bureau d'administration :

MM. l'abbé Houlle,	Directeur-Président.
Boyer, Louis,	1er Vice-Président.
Piébourg, Edmond,	2e id.
Démèly, Fernand,	Secrétaire.
Gilbert, Victor,	Vice-Secrétaire.
Gilbert, Émile,	Trésorier.
Bonnard, Auguste,	Conseillers et Receveurs des cotisations.
Levassor, Joseph,	
Choinet, Henri,	
Desmazures, Paul,	
Durand, Roger,	
Baudoin, Alfred,	

Un de nos confrères, vrai connaisseur en archéologie, a bien voulu nous envoyer la note suivante, qu'il a écrite pour la *Voix*. Nous sommes sûr que nos lecteurs lui en sauront gré ainsi que nous.

Janville en ce moment donne le spectacle d'un remarquable élan pour l'embellissement de son église. Les habitants de cette ville, conseil municipal en tête, ont compris les égards dus au bel édifice dont la foi de leurs pères a orné leur coquette petite cité. Ce monument, dont l'extérieur, la façade surtout, ne manque pas de grandiose, est une création du XVIe siècle, époque de défaillance, sans doute, mais qui malgré ses luttes politiques et ses dissensions religieuses, n'en a pas moins couvert notre sol beauceron d'un grand nombre de belles constructions. L'amateur qui visite la Sologne, le Gâtinais et la Beauce, rencontre à chaque instant les voûtes d'arêtes du XVIe siècle, reconnaissables à leurs nervures prismatiques, élégies de gorges parfois si heureusement profilées, qu'on dirait que le rabot du menuisier y a passé. Les caractères de cette époque, partout nettement accusés, Janville les montre lisiblement imprimés sur toutes les pierres de son église, qu'on peut appeler le monument de la Beauce. La nuit, par un clair de lune, à voir sa haute tour fièrement debout près de la nef, qu'elle semble protéger et dont elle domine le pignon aigu, on dirait un chevalier appuyé d'un côté sur sa lance, de l'autre sur son écu, veillant sur le sommeil de la cité.

Mais une voûte manquait à la grande nef et à une partie des basses ailes. Les lourdes nervures de pierre primitivement élévées à une grande hauteur lors de la construction, avaient chassé les murailles trop dépourvues de ces faisceaux de colonnes qui, dans les siècles précédents, contribuaient tant au coup d'œil et à la solidité. Les arcs-boutants, dont les matériaux étaient de trop petit échantillon et la construction trop

légère, avaient obéi à la poussée. A une époque déjà éloignée, on avait prudemment descendu les voûtes de la grande nef et du bas-côté méridional, puis on y avait substitué des nervures de bois portant un simple bardeau, travail assez ordinaire à l'époque et que nous avons remarqué ailleurs, par exemple aux premières travées de la grande nef de Nogent-le-Roi. C'est ce bardeau, rongé par le temps, qui vient de faire place à un travail nouveau d'une grande propreté et d'un bel effet. Une seule chose est à regretter, c'est que des considérations de solidité se soient opposées à l'admission de la brique : la sécheresse des arcs-doubleaux, la maigreur des nervures eussent complètement disparu. Des considérations d'économie ont également contraint l'architecte de se contenter des anciens profils déformés de la voûte de charpente, au détriment des formerets dont le champ est tantôt masqué par l'envahissement des cintres, et tantôt démesurément élargi par leur retraite.

L'axe brisé des liernes eût également gagné à être redressé sur plusieurs points. On n'ignore pas quel excellent cachet la pureté des lignes donne à une construction.

Quoiqu'il en soit, il faut savoir se contenter du possible, et tout le monde admirera le noble élan de la paroisse de Janville, quand on saura qu'en moins d'un an une somme d'environ 25,000 francs a été dépensée et payée tant en réparations extérieures qu'en appropriations intérieures. Deux chapelles, jadis fermées à une époque de mauvais goût, ont été restaurées à l'extrémité des collatéraux, et voici qu'à la satisfaction de tous, deux belles verrières à personnages y resplendissent, attirant tous les regards. Ces deux œuvres d'art ont été fournies par la maison Froc-Robert, de Paris, successeur de Besand, avantageusement connue du clergé pour le choix considérable de statues religieuses qu'elle fabrique et le fini achevé de ses beaux modèles.

Le propriétaire actuel de la maison a notablement baissé ses prix de vente quant aux moulages, et aujourd'hui, il est en mesure de fournir tout ce qui concerne la décoration et l'ameublement des églises à des prix inférieurs à bien des tarifs. Nos verrières le prouvent évidemment. L'une nous montre un magnifique saint Joseph aux traits traditionnels, facilement reconnaissable tant il est bien réussi. Dans l'autre, s'épanouit comme une fleur de l'art enviée par la nature, un vénérable saint Eloi avec ses insignes iconographiques, le riche fauteuil à chimère et la châsse pédiculée de l'orfèvre. Distribution de lumière, agencement des draperies, fusion harmonique des couleurs, transparence aérienne des teintes, rien ne laisse à désirer.

La commune, la fabrique et les paroissiens ont rivalisé de zèle pour doter leur belle église de quelque embellissement. Pendant que les uns prenaient à leur charge les peintures et les décors, les autres souscrivaient pour mettre sur la tête de leurs patrons deux riches dais sortis des mains d'un véritable artiste, M. Laurent Gauguet, de Patay, au

talent de qui l'église d'Illiers doit déjà les beaux moulages de la riche chapelle de la sainte Vierge.

Puis la tribune recevait un excellent orgue de la maison Debain ; la sacristie s'enrichissait de magnifiques ornements de drap d'or. C'était, on le voit, un véritable assaut de générosité. Pourtant, tout nous fait présager que Janville n'a pas dit son dernier mot et que le feu sacré dont il brûle pour la beauté de la maison du Seigneur ne fait que de s'allumer. Il accepte avec un noble orgueil et une légitime fierté l'héritage que lui ont légué les siècles chrétiens, et ses habitants tiennent à honneur de se dire amis du progrès et dignes successeurs de leurs pères.

Le zèle éclairé de M. le Curé de Janville, qui connaît le beau, qui veut le faire et qui éprouve tous les jours le bon esprit de ses paroissiens, se permettra sans doute plus d'une fois encore de frapper à leur porte. Cela ne coûte pas quand on est aussi sûr que lui d'être bien accueilli.

Érection d'un chemin de croix a Ozoir-le-Breuil.

Une imposante cérémonie religieuse a eu lieu, le 24 avril dernier, dans l'église d'Ozoir-le-Breuil, à l'occasion d'une érection de chemin de croix. La nouvelle est tardive, mais elle n'en est pas moins neuve pour nos lecteurs.

Cette fête, comme toutes celles qui ont le même objet, a été pleine de magnificence. Une foule considérable remplissait l'église et débordait jusque sous le porche. M. le Curé de Bonneval a eu les honneurs de la cérémonie. Il a parlé, à toutes les stations, avec cette éloquence du cœur que tout le monde lui connaît et qui laisse dans les cœurs des impressions vives et durables.

Mais il faut dire aussi comment a été apprécié le chemin de croix au point de vue artistique. Le modèle, en bas-relief, exécuté par M. Froc-Robert, de Paris, est tout nouveau. Il a été choisi par un ecclésiastique qui se reprocherait toujours de pécher contre le bon goût et les règles de l'art; et il a été donné à l'église par un notable du pays, auquel la paroisse d'Ozoir doit en partie la reconstruction de sa magnifique église. Dans ce beau vaisseau de style gothique, à côté de ces hautes fenêtres ogivales, il fallait un chemin de croix irréprochable. Et il l'est en effet par son style, son exécution et ses proportions grandioses. Il compose un tout parfait avec l'édifice ; il le complète et le décore, au point que l'église d'Ozoir n'a presque rien à envier aux plus belles églises de campagne.

Pélerinage de Sainte-Julienne a Chatenay.

Le mardi de la Pentecôte, se célébrait à Châtenay la fête de sainte Julienne. M. l'abbé Allard, ancien curé de cette paroisse, obtint jadis des reliques de cette sainte; et ce jour-là, on accourt des pays voisins pour les vénérer. Le 17 mai, on voyait aux premiers rangs de l'assis-

tance près de vingt ecclésiastiques, puis les religieuses de Fresnay, d'Oysonville, de Levesville, de Prasville, venues avec plusieurs enfants satisfaire leur dévotion, de concert avec leurs chères compagnes, connues dans la contrée sous le nom de Sœurs de Notre-Dame du Riard : car tel est, nous l'avons déjà dit, le vocable sous lequel fut fondée l'an dernier la maison des Filles de Saint-Paul de Chartres à Châtenay; maison florissante dont la présence sera sans aucun doute un élément de prospérité pour le pélerinage de Sainte-Julienne.

Pélerinage des trois Marie a Mignières.

Les pélerinages développent le sentiment religieux en ouvrant l'âme à une foule de bonnes pensées et en ramenant sur les lèvres l'habitude de la prière; c'est une vérité incontestable. Aussi devons-nous être heureux de voir à certains jours la population de nos campagnes se porter en masse vers telle ou telle église que la tradition lui montre comme un lieu particulièrement favorisé des bénédictions divines, de la protection de la sainte Vierge ou des autres saints.

C'est ainsi que, le 22 mai, plus de huit cents pélerins se pressaient dans l'église de Mignières pour honorer et invoquer les trois Marie, c'est-à-dire Marie Madeleine, Marie Jacobé et Marie Salomé, les dames d'honneur de la Reine des anges et des hommes pendant sa vie mortelle, comme les appela si bien dans sa petite allocution le vénérable curé de la paroisse. On ne peut se faire une idée exacte de cette multitude demandant l'évangile et la bénédiction d'objets pieux, puis allant prier devant les trois statues dans la véritable chapelle du pélerinage, beaucoup trop petite maintenant pour contenir les voyageurs.

Cette chapelle fort ancienne des trois bonnes Marie fut probablement le premier monument religieux du pays, et elle devait servir pour les besoins du culte à une communauté religieuse autour de laquelle se groupèrent dans la suite des habitations d'un autre genre. On a compris qu'il importait de retarder le plus longtemps possible la ruine de ce petit édifice fameux dans nos contrées, et M. le Curé ne recule devant aucune dépense pour le consolider, disons plus, pour l'embellir. Ce serait ici le lieu de parler des décorations apportées récemment à l'église paroissiale grâce à ses soins, surtout des verrières du bas-côté où se trouve la délicieuse chapelle de Notre-Dame de la Salette. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet.

Mandement de Mgr l'Évêque de Chartres.

Monseigneur vient d'adresser à ses Curés une lettre pastorale et un mandement qui fixe l'époque où la liturgie romaine sera mise en vigueur dans son diocèse. Nous reproduisons les articles qui en forment les conclusions :

« Article 1er. — Le Bréviaire et le Missel Romains, avec le Propre autorisé par le Saint-Siége et édité par MM. Adrien Le Clere et Cie, seront seuls adoptés, à partir du 1er janvier 1865, dans notre Eglise

Cathédrale, dans les autres églises, chapelles et oratoires de notre Diocèse. Tout autre office, à la même époque, sera et demeurera interdit.

» Art. 2. — Les livres de chant conformes à la version du R. P. Lambillotte, édités par MM. Adrien Le Clere et Cie, seront seuls autorisés dans le diocèse de Chartres à dater du 1er janvier 1865.

» Art. 3. — Nous autorisons les Conseils de Fabrique à se réunir au plus tôt extraordinairement pour aviser au moyen de faire face à la dépense de l'adoption du Missel Romain avec le Propre du Diocèse, ainsi que du *Graduel* et de l'*Antiphonaire* selon la version indiquée dans l'article précédent (1).

» Art. 4. — Le Paroissien à l'usage du diocèse de Chartres, contenant les Offices autorisés par le Saint-Siége pour ce Diocèse, devra être revêtu de notre approbation. Nous recommandons à MM. les Curés d'en informer les fidèles, et de les prévenir que tous les autres livres qui leur seraient offerts sous le titre de Paroissien Romain ne contiennent pas les offices propres à notre Diocèse.

» Art. 5. — On pourra suivre provisoirement le Cérémonial usité jusqu'ici dans notre diocèse pour la célébration des offices religieux. Un règlement reproduisant les prescriptions du Cérémonial Romain sera incessamment publié par nos ordres, et dès qu'il aura paru, on devra s'y conformer. »

Monseigneur ajoute en note cet avis important: « Le Paroissien Romain avec le Propre du Diocèse, et approuvé par Nous, sera mis à la disposition des fidèles au plus tard le 1er octobre de cette année 1864. »

TOURNÉE DE CONFIRMATION.

Monseigneur a donné la confirmation :

Le lundi de la Pentecôte,	à	Houville.
Le samedi 7 mai,	à	Broué.
— —	à	Marchezais. Serville. Havelu.
Le dimanche 8 mai,	à	Saint-Lubin-de-la-Haye.
— —	à	Berchères-sur-Vesgre.
Le lundi 9 mai,	à	Anet.
— —	à	Rouvres. Saint-Ouen-Marchefroi. Oulins.
Le mardi 10 mai,	à	Gilles.
— —	à	Le Mesnil-Simon. La Chaussée-d'Ivry.
— —	à	Guainville.
Le mercredi 11 mai,	à	Sorel.
Le jeudi 12 mai,	à	Abondant.
— —	à	Bû. Cherizy.

(1) Le Missel Romain avec le Propre du Diocèse, le Graduel et l'Antiphonaire notés in-folio, seront mis en vente chez MM. Adrien Le Clere pour le 1er octobre de cette année 1864. La dépense *absolument* nécessaire pour les campagnes ne dépassera guère 125 fr.

NÉCROLOGIE.

Nous avons appris pendant la seconde semaine du mois de Mai la mort de M. l'abbé Dabancourt, ancien curé de Toury, décédé à Caen dans une maison de santé; il était âgé de 64 ans. Quelques jours après, une nouvelle analogue arrivait de Dampierre-sous-Brou. M. l'abbé Depussay, curé de cette paroisse, avait succombé à la maladie du pylore dont il souffrait depuis si longtemps; il était dans sa 41e année.

ORDINATION.

L'ordination a eu lieu à la cathédrale le 21 mai, veille de la fête de la très-sainte Trinité. On comptait 53 ordinands : neuf prêtres, deux diacres, douze sous-diacres, seize minorés, quatorze tonsurés.

NOMINATIONS DES NOUVEAUX PRÊTRES.

M. l'abbé Brière reste professeur au petit-séminaire de Saint-Cheron.
M. l'abbé Beauhaire, est nommé curé de Villampuy ;
M. l'abbé Cuissard, — vicaire d'Auneau et curé d'Oinville-sous-Auneau ;
M. l'abbé Hodcend, — vicaire de La Loupe ;
M. l'abbé Lemarié, — curé de Blévy;
M. l'abbé Malherbe, — curé de la Chaussée-d'Ivry;
M. l'abbé Ronnay, — vicaire de La Bazoche-Gouet ;
M. l'abbé Serais, — vicaire d'Unverre et curé de Dampierre-sous-Brou ;
M. l'abbé Souriau, — vicaire d'Authon.

AUTRES NOMINATIONS.

M. l'abbé Percebois est nommé curé de Frazé.

M. l'abbé de Lassalle, précédemment vicaire d'Authon, le remplace au vicariat de Saint-Hilaire (Nogent-le-Rotrou).

M. l'abbé Lecoq, ancien vicaire de La Loupe, est maintenant curé de Saint-Lucien.

Le mardi 24 mai, les reliques de saint Taurin ont été exposées à la cathédrale. C'est auprès de ces reliques que les fidèles viennent demander un temps plus favorable, lorsqu'une trop grande sécheresse désole nos campagnes.

— Dans notre numéro d'avril, nous parlions de l'église de Notre-Dame de Pitié, à Longny au Perche; nous disions que cette église était autrefois une des filles de Notre-Dame de Chartres et que le chapitre de la cathédrale exerçait sur elle le droit de suzeraineté. Nous aurions dû ajouter qu'en ce moment on s'occupe de sa restauration : une loterie s'est organisée dans ce but et des billets ont été déposés à Chartres chez M. Durand, marchand d'images et d'objets de piété, cloître Notre-Dame.

M. le Curé de Dancy, près Bonneval, a ouvert une souscription pour la reconstruction de son église. Il est obligé de célébrer les saints mystères dans une grange disposée à cet effet. La souscription est autorisée par Mgr l'Évêque de Chartres. Plusieurs messes sont dites pour les bienfaiteurs. Pauvres églises de campagne, que les habitants des villes se souviennent de vous!

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JUIN 1864.

INDULGENCE DU SAINT-PARDON OU DE LA PORTIONCULE.

Saint François d'Assise, dans une vision, obtint de Jésus-Christ lui-même, sous la condition d'en faire la demande au Pape, une indulgence plénière pour tous ceux qui visiteraient, depuis les premières vêpres du 2 août, fête de Notre-Dame des Anges, jusqu'au soir de ce même jour, la chapelle de la Portioncule, si particulièrement chère à Marie, située près de la ville d'Assise. Le Saint en fit la demande à Honorius III, qui y accéda. Cette faveur fut étendue depuis par les Souverains Pontifes aux différentes églises des ordres de saint François.

La chapelle de Sainte-Madeleine, dans l'*église de Notre-Dame de Sous-Terre*, a joui l'an dernier pour la première fois de cette précieuse indulgence, dite du Pardon ou de la Portioncule. La *Voix* a raconté tout ce qui s'était passé d'édifiant à la crypte depuis le premier août, à l'heure des vêpres, jusqu'au soir du lendemain. Nous espérons que l'affluence, si considérable en 1863, le sera encore plus cette année, les fidèles des campagnes environnantes pouvant être instruits à ce sujet. Mais à quelles conditions peut-on profiter de cette grâce insigne? Trois sont requises : Visite faite à l'intérieur de la chapelle de Sainte-Madeleine; prières faites là aux intentions du Souverain Pontife; confession et communion.

L'indulgence de la Portioncule a cela de particulier qu'on peut la gagner *totiès quotiès*, c'est-à-dire autant de fois que, dans le dessein de participer à cette faveur signalée, on visite le sanctuaire auquel ce privilége est attaché.

Il n'est pas nécessaire que la communion requise soit faite dans le sanctuaire qui jouit de l'indulgence.

Il n'est pas nécessaire non plus qu'il y ait un intervalle de temps considérable entre les diverses visites que l'on veut faire pour gagner autant de fois l'indulgence.

Enfin, dernière et importante remarque, l'indulgence de la Portioncule est applicable aux âmes du purgatoire (1).

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LE CURÉ DE DREUX,

A LA CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE DREUX.

Plus vivement que vous, je regrette que le digne évêque de ce diocèse, entraîné par les occupations de son saint ministère, n'ait pas pu venir ajouter à cette solennelle cérémonie l'éclat de sa dignité et de sa parole; et ce n'est qu'avec une impression profonde de timidité que je me vois tout-à-coup, et presque sans préparation possible, appelé à l'honneur d'élever aujourd'hui ma faible voix au milieu de cette imposante réunion d'hommes si distingués. Pourtant, je me rassure, Messieurs, en comptant sur votre bienveillance et en songeant que le génie est indulgent comme la vertu.

Messieurs,

Les grandes pensées viennent du cœur, et les cœurs nobles sont naturellement chrétiens : je ne m'étonne donc pas que, pour ces œuvres gigantesques, enfantées par votre génie, vous veniez demander à la religion ces bénédictions puissantes qui les élèvent à la dignité d'une chose sacrée, et qui les placent sous la protection de Dieu et sous l'œil vigilant de sa paternelle providence.

En cela, Messieurs, vous ne rendez pas seulement hommage à la bonté de Dieu, toujours si empressée, quand on l'invoque, à épargner les malheurs à l'homme, sa créature bien-aimée; mais, nobles cœurs, vous allez plus loin, vous rendez en cela hommage *à ce père des lumières, de qui descend tout don parfait, tout bien excellent*, et vous lui renvoyez la gloire de vos merveilleux travaux.

Je dois le dire, il y a là justice; car c'est du ciel que descend la lumière qui éclaire nos yeux, et c'est du ciel encore que descend la lumière qui éclaire nos intelligences. Dieu a donc toujours sa part dans la gloire des travaux de l'homme; et l'homme n'est jamais si grand que quand il glorifie son auguste père, le Roi des cieux, qui lui a donné tant de sublimes facultés, tant de marques d'honneur, tant de témoignages éclatants d'amour, qui lui a donné la royauté de la terre, et qui lui promet encore la royauté du ciel; car, Messieurs, dans le ciel, Dieu ne veut être servi que par des rois.

Mais voyez, Messieurs, combien est touchant et admirable cet échange d'amour et d'égards entre Dieu et l'homme.

A l'origine du monde, Dieu, qui avait établi l'homme roi de la création, conduisit devant Adam, notre premier père, les animaux de la terre et voulut, qu'en signe de sa souveraineté sur eux, il leur imposât

(1) On pourra demander au chapelain de la sainte Vierge une petite brochure intitulée : Notice sur l'insigne indulgence de la Portioncule.

un nom; et voilà qu'aujourd'hui, Messieurs, l'homme, à son tour, amène aux pieds de Dieu et soumet à son auguste bénédiction ces puissantes machines, frémissantes mais soumises, qu'il a su créer, mouvoir et assouplir à ses besoins, et offre ainsi, comme un tribut au souverain du ciel, l'œuvre de son intelligence qu'il a su exercer, développer et perfectionner.

Action et réaction merveilleuse! Dieu met son bonheur à glorifier l'homme, et l'homme, à son tour, trouve son bonheur et sa gloire à glorifier Dieu.

Certes, Messieurs, vous le savez comme moi, notre siècle a ses faiblesses, ses travers et ses erreurs; mais, heureusement, il a aussi ses douces réminiscences de l'éducation première et des traditions chrétiennes de la famille. Il a beau se débattre; le sang chrétien coule dans ses veines; il sent même quelquefois, malgré lui, que la religion anoblit tout ce qu'elle touche, et que la bénédiction de Dieu, qui donne toujours tant d'éclat à l'inauguration des monuments créés par le génie de l'homme, les couvre en même temps de l'atmosphère mystérieuse d'une protection toute puissante.

Voulez-vous examiner encore, Messieurs, jusqu'où Dieu porte sa sollicitude et ses égards envers l'homme? Daignez écouter cette prière anoblissante, composée sous l'inspiration du souverain Pontife Pie IX, pour la bénédiction de vos ouvrages, et voyez quel céleste cortége Dieu, à la prière de l'Église, donne à ces nobles créatures humaines, emportées sur la voie rapide par vos chars de feu :

« Dieu tout-puissant, exaucez nos supplications; faites suivre ces » chars par vos saints Anges, afin qu'ils délivrent de tout danger et qu'ils » préservent de tout mal les voyageurs enfermés dans leurs flancs; et » de même que, par le ministère de votre apôtre, vous avez accordé la « foi et la grâce à ce personnage Ethiopien, assis sur son char et lisant » les Saintes-Écritures, ainsi daignez montrer à vos serviteurs la voie » du salut, afin qu'éclairés et soutenus par votre grâce et toujours » attachés aux bonnes œuvres, ils méritent, après toutes les vicissitudes » de la vie présente, de parvenir au bonheur de la vie éternelle. »

Messieurs, vos oreilles, comme les nôtres, ont été souvent frappées par ce mot si complaisamment répété, si victorieusement démenti, que la religion est ennemie des progrès de l'esprit humain dans les lettres, dans les sciences, dans l'industrie.

Comme nous, Messieurs, vous avez fait bonne justice de ces odieuses accusations.

La religion ennemie du progrès dans les lettres! mais, justement, ce sont les hommes religieux qui, dans les temps anciens, nous ont conservé tous les trésors des belles-lettres; mais ce sont les hommes religieux qui, dans nos temps modernes, les ont cultivées avec le plus de zèle, d'amour et de succès; et, pour n'en citer ici que quelques-uns entre mille, ces hommes s'appellent Corneille, Racine, Fénélon, Bossuet!

La religion ennemie des progrès dans les sciences! mais les découvertes multipliées de nos jours dans les sciences n'ont ébranlé, que je sache, aucune des colonnes de l'Église et sont venues au contraire les affermir. Et d'ailleurs, comment Dieu, qui est en vérité le Dieu des sciences, *Deus scientiarum Dominus*, aurait-il pu mettre des éléments contradictoires entre les sciences humaines et les sciences divines, dont il est également l'auteur?

La religion ennemie des progrès dans l'industrie! mais comment pourrait-elle être l'ennemie des résultats merveilleux de l'industrie, dont elle profite elle-même?

Sans doute, les hommes religieux ont été effrayés de l'impétueuse rapidité avec laquelle les chemins de fer sont, par une nécessité inévitable, forcés de porter jusqu'aux extrémités du monde les dangereuses doctrines de la mauvaise presse; mais enfin, avec la même impétuosité, ils portent aussi jusqu'aux extrémités du globe et la presse religieuse et les généreux apôtres de la vérité catholique.

Au fond, il est à regretter, pour la religion, comme pour la société, que les puissances de ce monde ne trouvent pas dans leur profonde sagesse le moyen de mettre un frein à la licence des esprits dévoyés et désorganisateurs; le temps viendra au secours des souverains; mais enfin la religion sait attendre avec patience: elle demande, elle aime, elle veut la liberté et la liberté pour tous; oui, assurément, mais la liberté dans les limites du bien, de la vérité, de la justice et de l'ordre. Elle ne recule pas devant la lutte; certes, elle n'a pas à craindre la défaite; elle a pour elle la promesse divine. Elle peut perdre des hommes, quelquefois, des batailles, jamais; la victoire lui est assurée jusqu'à la fin des siècles.

Messieurs les administrateurs des chemins de fer, continuez vos merveilleux travaux; continuez à porter jusqu'aux limites possibles vos nobles efforts et vos généreux sacrifices.

Déployez toutes les ressources de votre cœur et de votre génie pour la prospérité de cette France bien-aimée, notre glorieuse patrie.

Ouvrez d'immenses débouchés aux opérations du commerce.

Ouvrez, à travers les populations émerveillées et reconnaissantes ces précieuses lignes de fer qui, comme des fleuves bienfaisants, porteront partout la vie, la fécondité et la richesse.

Inscrivez ainsi vos noms dans les fastes de la gloire et dans le cœur de vos compatriotes.

Et enfin, messieurs les administrateurs, daignez permettre qu'ici, au nom de la ville de Dreux, je vous exprime et vous offre les plus vives félicitations, les plus profonds remercîments!

Honneur à Sa Majesté l'Empereur, à la gracieuse volonté duquel nous devons l'inappréciable bienfait de cette ligne de fer!

Honneur à la digne compagnie de l'Ouest!

Honneur au digne maire de la ville de Dreux!

Honneur au digne conseil municipal de Dreux!

Honneur à M. le Sous-Préfet de Dreux qui, toujours si dévoué aux intérêts de son arrondissement, a su faire des sacrifices pour venir honorer de sa présence cette imposante solennité.

LE 19 JUIN A MIGNIÈRES.

Mignières a déjà vu bien des solennités depuis l'inauguration du pélerinage de Notre-Dame de La Salette dans son église ; celle du 19 juin a peut-être dépassé toutes les autres en magnificence. Nous en parlerons d'après le récit d'un témoin oculaire.

M. le Curé de Dammarie avait résolu de conduire à Mignières, le lendemain de la première communion, les enfants qui avaient participé à cette fête ; à cause du mauvais temps, on ajourna au Dimanche ce voyage tant désiré. La nouvelle s'en répandit vite dans les familles ; il n'en fallait pas davantage pour que la cérémonie, de particulière qu'elle avait été dans le plan primitif, devînt générale, pour qu'on dût se promettre une grande affluence ; l'attente ne fut pas trompée. Au jour fixé, vers trois heures de l'après-midi, les bons fidèles de Mignières, précédés de leur clergé, sortaient du pays pour aller au-devant des pélerins. D'abord, quelque chose d'obscur comme un nuage, bientôt un groupe mobile comme une armée, apparaît dans le lointain, les paroissiens de Dammarie quittaient le hameau du Bois-de-Mivoie ; les petits enfants et tous ceux qu'avait pu effrayer une distance de près de six kilomètres quittaient les voitures et la procession s'organisait. Visiteurs et visités se joignent à la route de Bonneval, les rangs s'allongent sans se confondre et l'on s'achemine en chantant vers le clocher du village. On pourra juger de la longueur du défilé et de la beauté de ses aspects multiples par le classement détaillé du personnel des pélerins. Voyez derrière ce suisse en costume de cathédrale les petites filles qui n'ont pas encore fait leur première communion ; avec quel ordre et quelle fierté elles suivent leur porte-bannière. Après elles ce sont les jeunes communiantes ou renouvelantes de la veille ; entre leurs rangs remarquez ce gros cierge, ex-voto particulier destiné à Notre-Dame, puis ce cœur en vermeil, dont nous aurons à parler tout-à-l'heure. Voici maintenant la troisième bannière, c'est la plus grande, celle qu'offrit à Marie, avant sa mort, M. l'abbé Philippe, prédécesseur de M. l'abbé Bassière. Des demoiselles de la Confrérie la suivent en priant, leur costume bleu tranche merveilleusement sur la blanche couleur des vêtements et des oriflammes qui n'ont pas cessé jusqu'ici de frapper nos yeux ; encore une bannière de la sainte Vierge ; elle précède tout le reste des femmes qui, elles aussi, marchent sur une double file sans que leur grand nombre puisse y apporter obstacle. Maintenant commence une autre catégorie ; ce sont les petits garçons de l'école, puis les communiants et renouvelants avec les hommes qui les ont accompagnés ; par conséquent deux nouveaux

étendards, celui de Jésus parlant à l'enfance, et celui du patron; déployés au-dessus des oriflammes roses, ils dominent l'ensemble du tableau. Le clergé ferme le beau cortége qui, nous l'avons dit, devint plus nombreux à l'arrivée des habitants de Mignières.

Nous sommes à l'église, bien trop petite ce jour-là. Les vêpres de saint Gervais et de saint Protais, patrons du lieu, sont chantées avec pompe, grâce à l'unisson de six ou sept cents voix, soutenu par l'harmonie d'un orgue. C'est l'heure de la cérémonie, objet unique de ce pélerinage, M. l'abbé Prévost est en chaire. Quel spectacle offre à ses yeux et à son âme cette enceinte peuplée de personnes si recueillies, ce chœur surtout où brillent les parures de l'innocence s'alliant aux couleurs virginales de quatre-vingts guidons; le prédicateur sut bien exprimer son enthousiasme, et peindre le bonheur de se consacrer à Marie, comme se disposait à le faire cette heureuse jeunesse. Après une allocution toute paternelle, les litanies retentissent au milieu de l'assemblée et l'on voit les enfants faire deux à deux le tour de la seconde nef, et s'arrêter un instant au pied du délicieux autel de la sainte Vierge; pourquoi donc? détail touchant pour les spectateurs... Ils venaient déposer chacun leur nom dans le cœur offert par eux à Notre-Dame de la Salette. Une petite fille revint sur ses pas, quand Marie eut reçu ces noms qui lui étaient chers, et récita l'acte de consécration. Pour confirmer ces sentiments et ces vœux, il fallait la bénédiction du très-saint Sacrement. Le chœur de cantiques de Dammarie fit entendre pendant et après le salut des chants à plusieurs parties, et il ne serait pas facile de dire tout l'effet produit sur l'assistance par cette suave mélodie : « *les échos* » que l'on croirait les échos du ciel, et par cet autre bientôt populaire et si entraînante : « *Elle a fui vers les cieux.* » L'assemblée quitta le saint lieu après ce dernier morceau ; trois quarts-d'heure étaient à peine écoulés que cette multitude, retirée en grande partie dans le presbytère, rentrait à l'église, mais cette fois pour la cérémonie du départ. On n'oublia point, à cette procession du retour, de passer par la chapelle des *trois bonnes Marie*; peut-on aller prier à Mignières sans mettre le pied sur ce sanctuaire antique consacré par la vénération des siècles. Les pélerins furent escortés jusqu'en dehors du bourg par les heureux voisins de Notre-Dame de la Salette et ce refrain connu: « *A toi tout mon amour,* » fut la dernière parole emportée par les airs au moment de la séparation. Elle finissait cette journée splendide qui, comme on l'avait proclamé en chaire, laissait si loin derrière elle toutes les fêtes mondaines et toutes les délices qui ne viennent pas de Dieu.

A. F. G.

PÉLERINAGE DE SAINT MAUR A AUNEAU.

Le 23 juin, à trois heures, on voit arriver quelques rares pélerins, ils sont bientôt suivis de beaucoup d'autres; le flot grossit toujours, devient une mouvante avalanche qui inonde l'église devenue dix fois trop petite et déborde dans tous les alentours.

Dès que les pélerins ont touché la terre de Saint-Remi, un indicible enthousiasme s'empare à l'instant même de ces hommes indifférents peut-être quelques heures auparavant. Les voilà qui prient, les mains jointes, à deux genoux, à l'intérieur, au dehors de l'église; le bruit, les chocs, les poussées, rien ne les dérange, leur prière est devenue une contemplation, une sorte d'extase.

Le cantique de saint Maur retentit dans toutes les parties de l'église, et sur tous les tons. L'évangile de saint Maur est récité sur les pélerins à tous les autels par neuf ou dix prêtres à la fois, et encore sont-ils loin de pouvoir contenter l'empressement général. Les cierges brûlent sans nombre sur toutes les tôles qui avoisinent la petite statue du saint ; on a bien de la peine à empêcher de les placer jusque dans sa niche, et à le préserver des excès d'une dévotion qui ne connaît point de bornes. La statue est enlevée de vive force, on se l'arrache, on la baise mille fois des pieds à la tête; on la fait toucher à toutes les parties malades.

Six heures et demie! moment solennel où la châsse de saint Maur va être portée en procession. Tous les yeux se fixent sur un seul point, tous les bras s'élèvent, toutes les poitrines sont haletantes, tous les pélerins n'ont qu'un désir, celui de passer le premier sous la châsse. Mais comment faire la procession à Auneau? Toutes les issues sont fermées. Il faudrait avant tout évacuer l'église et le cimetière: un bataillon de lanciers, dit-on, n'aurait aucun pouvoir sur cette foule immense; un mot au nom de saint Maur obtient l'effet désiré. Mais voici bien autre chose à obtenir cette année, la pluie tombe, et d'après les apparences, elle ne cessera pas : « Monsieur le Curé, demandez un miracle à saint Maur, il doit vous l'accorder. — D'où vient que saint Maur, qui est si puissant, n'obtient pas du beau temps pour sa fête, dit-on d'un autre côté. » Un pélerin, inspiré sans doute par le saint, rétablit d'un seul mot sa réputation compromise : « *Mes amis, s'écrie-t-il, quand Notre Seigneur Jésus-Christ vivait sur la terre, il prenait le temps comme il venait.* » Malgré la pluie on se met en marche, tout le monde veut passer à la fois sous la châsse; aucun ne veut reculer; mais il faut revenir sur ses pas; les rangs s'ouvrent, et l'on regagne l'église dans un ordre qu'on n'aurait pu espérer par un pareil temps et au milieu d'une semblable mêlée.

Disons un mot maintenant de la veillée des larmes ou de la nuit passée dans le cimetière. Comme cette année il était impossible de camper sur la terre humide, nous avons passé la nuit dans l'église. La belle musique des Frères des écoles chrétiennes, venue de Chartres, a commencé par nous faire oublier autant que possible notre procession manquée, en exécutant plusieurs beaux morceaux avec une précision et un entrain qui étonnent, eu égard à l'âge des musiciens.

Jusqu'au matin, un prêtre en chaire a dirigé les chants et la récitation des prières des pélerins partagés en divers groupes selon l'usage. Comme les présidents des groupes ont coutume, de temps immémorial, d'entre-

mêler de petits sermons leurs chants et leurs prières, il n'a pas voulu déroger en ce point aux habitudes du lieu. Il a donc parlé quelquefois à toute cette assemblée, même, au besoin, esssayé de l'égayer.

Tous les genres de dévotion que nous venons de mentionner continuent pendant la matinée et la ferveur ne se ralentit pas un seul instant, A toutes les messes, dont la première se dit à trois heures du matin, l'Église est encombrée. A une heure après-midi Saint-Remi est rentré dans son isolement accoutumé. Tout le monde est parti avec la joie dans le cœur et l'espoir de revenir la prochaine année, prouver au XIXe siècle que rien au monde n'approche de la puissance que Dieu accorde à ses Saints et de la gloire dont il les a couronnés.

TOURNÉE DE CONFIRMATION.

Monseigneur a donné la Confirmation :

Dimanche	12 juin,	à Nogent-sur-Eure.		
Lundi	13	à Nogent-le-Rotrou.	Paroisses.	Notre-Dame. Saint-Hilaire. Saint-Laurent. Margon. Pierre-Fixte.
Mardi	14	à Souancé.		
—		à Vichères.		
Mercredi	15	aux Étilleux. à Coudray-au-Perche.		
—		à Saint-Bomert.		
Jeudi	16	à Authon.		
Vendredi	17	à Charbonnières.		
—		à Soizé.		
Samedi	18	à Chapelle-Guillaume.		
Dimanche	19	à La Bazoche-Gouet.		
—		à Chapelle-Royale.		
Lundi	20	Luigny. Miermaigne.		
Mardi	21	Beaumont. Argenvilliers. La Croix-du-Perche.		

La plupart des feuilles publiques de bon aloi ont donné leur article : Fin de la question Renan. La cause a donc paru vidée devant le tribunal de l'opinion, et le doctrinaire si malheureusement inspiré n'a plus à désirer que l'oubli de ses erreurs et de son nom dans la société; l'honneur de l'Église militante ne pouvait faillir après mille luttes autrement éclatantes, mille victoires autrement glorieuses. Toutefois, le poison distillé par le livre blasphématoire circule encore; c'est maintenant le pauvre peuple que menace le fléau, et les hommes de foi ne seront point en paix avant la disparition complète de tout danger. S'associant à cette légitime inquiétude, un pieux laïque nous avait adressé quelques pages vraiment intéressantes à l'occasion de l'édition populaire de la *Vie de Jésus*. Forcé nous a été d'en ajourner l'insertion jusqu'au prochain numéro. Dieu veuille qu'en venant ainsi après tous les autres, nous puissions dans un mois dire avec plus de vérité que nos devanciers : « Lecteurs, il est temps de croire à la fin de la question Renan. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JUILLET 1864.

A MONSIEUR RENAN.

A l'occasion de l'édition populaire de son livre intitulé :
VIE DE JÉSUS.

Soyez tranquille, Monsieur, je ne viens point lancer de grosses injures contre vous et contre votre livre; je n'appartiens pas plus à la secte orgueilleuse des *sadducéens* superbes qu'à celle des vaniteux *pharisiens*. Je viens frapper très-paisiblement à la porte de votre cœur et vous demander pourquoi, dans le portrait que votre habile pinceau a tracé de l'aimable Jésus, vous tenez tant à effacer cette auréole divine qui brille sur son front radieux comme le soleil brille et étincelle au firmament. Vous ne voulez, dites-vous, blesser personne! Mais de quel nom appellerez-vous cette tenacité qui vous pousse à troubler la paix intérieure de ces milliers de chrétiens qui trouvent leur bonheur de tous les jours et de tous les instants dans ces entretiens secrets, dans ces effusions mystérieuses de leurs âmes avec l'âme compatissante du Dieu de l'Eucharistie? Ce bonheur, Monsieur, vous l'avez longtemps goûté; vous en avez savouré les délices ineffables à une époque où la voix de votre conscience vous criait sans cesse : Oui, Jésus est Dieu! Avouez qu'alors vous étiez peut-être plus heureux qu'aujourd'hui. La soif ardente d'une célébrité passagère ne troublait point votre cœur, et dans ces jours de douce croyance, vous n'auriez jamais consenti à échanger votre foi en Jésus contre les fumées d'une vaine gloire. Mais, Monsieur, si vos yeux ont été subitement frappés de cécité, si la nuit s'est faite dans votre cœur, pourquoi vouloir nous ravir le bienfait de la lumière? Serez-vous plus heureux vous-même quand vous nous aurez plongés dans ces ténèbres qui vous environnent? Laissez-nous donc cet arbre bienfaisant sous la voûte duquel nous aimons à nous reposer des fatigues du pélerinage de la vie. Au reste, vous aurez beau l'émonder, ce bel arbre, le mutiler, il

poussera toujours de vigoureux rejets, car Dieu lui a promis l'immortalité.

Si le héros du grand drame qui commence à la crèche de Béthléem et finit sur le gibet du Golgotha n'est pas Dieu, ce *Jésus en marbre blanc*, ce *Christ taillé dans un bloc sans tache*, n'est plus qu'un être fantastique, c'est un mythe. Si Jésus n'est pas Dieu, les évangiles, cette source sacrée où vous avez si largement puisé, ne sont plus qu'un tissu de mensonges et d'inepties. Si Jésus n'est pas Dieu, je ne comprends pas que dix-huit siècles se soient respectueusement inclinés sur les rêveries et les contes de quatre pêcheurs des bords du lac de Génésareth, et que l'humanité ait attendu vos tardives révélations pour rejeter ces haillons et se revêtir de la tunique que vos mains ont si artistement brodée. Si Jésus n'est pas Dieu, l'humanité a fait fausse route, et vous êtes ce prophète que le Ciel a suscité pour redresser ses voies. Prenez-y garde, Monsieur, votre mission est immense, périlleuse même; d'autres avant vous ont essayé de renverser les colonnes qui soutiennent l'édifice du christianisme, ils sont morts à la peine, et la postérité impartiale a flétri leurs noms. Si vous ne parvenez pas à faire tomber Jésus de son trône divin, votre nom trouvera peut-être une place dans le souvenir des âges futurs, mais je crains bien qu'il ne figure à côté de ceux des Arius, des Nestorius et de tant d'autres dont les impuissants efforts ont été couronnés par une fin tristement célèbre.

On ne détrône pas Dieu, sachez-le bien, Monsieur. Dans l'antique mythologie les Titans se révoltèrent contre Jupiter; mais, du haut de son trône, le Dieu de l'Olympe les foudroya et les plongea à tout jamais dans la nuit ténébreuse, d'où ils n'étaient sortis que pour épouvanter la Terre, leur propre mère. Vous avez beau, vous et vos disciples, comme dans le récit homérique, attacher au ciel une chaîne d'or pour en faire descendre le fils de Dieu, tous vos efforts seront inutiles, tandis que *Lui*, d'un simple souffle dissipera le nuage de vos utopies dangereuses.

On vous accuse, dites-vous, de porter atteinte à la religion! Erreur, Monsieur! on vous accuse de plus que cela; on vous accuse de vouloir l'anéantir pour lui substituer ce je ne sais quoi, que vous appelez *le respect pour la mort*. *Respect pour la mort!* voilà une religion qu'aucun sectaire n'avait encore rêvée; c'est à vous qu'il était réservé d'en être le grand pontife. Un jour, Monsieur, lorsque vous offrirez votre dernier sacrifice sur l'autel de votre divinité nouvelle, je vous le prédis, vos vaines fumées

de gloire seront dissipées, et vous comprendrez que vous n'avez pas plus confié votre nom à l'immortalité que ce fou qui un jour embrasa le temple de la Diane d'Ephèse. Aucun édit ne condamnera votre nom à l'oubli, et l'histoire ne le redira que pour le placer à côté de ceux des Julien, des Celse, des Porphyre, de tous ces hardis novateurs, de ces Pygmées qui auraient voulu nous faire un monde et une religion à leur taille.

Le peuple, dites-vous, désabusé de la croyance au surnaturel, n'ajoute plus foi aux miracles! Prenez-y garde, Monsieur, vous calomniez le peuple et ses nobles instincts.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui? (1)

Le peuple est trop sage, trop éclairé pour assigner des bornes à la puissance de Dieu, et pour lui contester le pouvoir de déroger aux lois qu'il a lui-même établies. Écoutez le philosophe de Genève répondant à cette question : Dieu peut-il faire des miracles? « Cette question, dit-il, serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer. »

L'éducation du peuple est en voie de progrès, je l'avoue, Monsieur; mais toute la subtilité de vos arguments ne lui persuadera jamais qu'on puisse sans miracle avec cinq pains nourrir des milliers de personnes. Toutes les découvertes de la science, tous les progrès dans l'art de guérir, ne donneront jamais à l'homme le pouvoir de rendre, par la vertu d'une parole, la vue à un aveugle de naissance, la santé à un moribond, la vie à un mort de quatre jours. Ces miracles et beaucoup d'autres encore, le peuple les respecte parce qu'ils sont revêtus de tous les caractères de la vérité, parce que ceux qui les rapportent ne les ont pas inventés, puisqu'ils les ont défendus jusqu'à la dernière goutte de leur sang. « *Ce n'est pas ainsi qu'on invente,* dit Jean-Jacques Rousseau, *et les faits de Socrate sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.* »

Pourquoi donc, Monsieur, prenez-vous plaisir à affaiblir notre foi et notre croyance aux miracles de Jésus? Si les miracles qu'on lui attribue, à *Lui* et à ses disciples, sont faux, il faut, dit saint Augustin, en admettre un mille fois plus étonnant que tous les autres : c'est que le monde entier ait cru sans examen et sans preuves des choses si incroyables.

(1) Racine, Athalie.

Nous croyons aux miracles, nous sommes prêts à mourir pour en attester l'authenticité divine; et vous, êtes-vous prêt à mourir pour en attester la fausseté? Je ne le pense pas.

Un dernier reproche, Monsieur. Quand le fils de Dieu fut sur le point d'expirer, il vit au pied de l'arbre ensanglanté une femme éplorée, c'était sa mère; il y vit aussi un jeune homme, c'était ce tendre ami qui naguère avait reposé sur son sein. Placé entre le ciel, son domaine, et la terre que son sang va purifier, le divin crucifié laissa tomber de ses lèvres mourantes un testament d'amour: « Femme, s'écria-t-il, voilà votre fils; enfant, voilà votre mère. » En vertu de cette clause testamentaire, Marie devint notre mère et Jésus notre frère. C'est ce contrat synallagmatique que vous essayez de déchirer, Monsieur; c'est cette piété filiale que vous voudriez arracher de nos cœurs! Si vos efforts étaient couronnés de succès, que nous resterait-il donc, sinon à pleurer, comme Jérémie, sur les ruines de nos affections présentes et de nos espérances immortelles? Cessez de nous ravir l'amitié de notre frère et les tendresses de notre mère. Un jour, jour bien désiré, quand un rayon de la divine lumière aura fait fondre la glace de votre cœur; quand, fatigué d'erreurs, vous reviendrez à la vérité; quand, pour parler le langage du lyrique romain, il vous plaira d'échanger une triste doctrine contre des sentiments plus doux, *mitibus mutare tristia;* je vous en prie, tournez vos regards affligés vers ce frère que vous avez méconnu, vers cette mère que vous avez attristée. Mettez votre talent au service d'une doctrine vraie; rendez à ce *Jésus, que vous aimez*, cette couronne immortelle que vous lui avez ravie; laissez à Marie ce voile virginal sous lequel se cache la plus aimable comme la plus pure de toutes les créatures. Enfant désormais soumis, revenez à votre mère, et celle-ci, vous prenant par la main, vous conduira au pied du trône de son divin fils en lui disant: « Mon fils, pardonnez-lui beaucoup, car il vous a beaucoup aimé. » D.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

CONSÉCRATION DE LA CHAPELLE DE LA SAINTE-VIERGE, DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE, A CHARTRES.

Le samedi 2 juillet, fête de la Visitation, Monseigneur a consacré, dans l'église de Saint-Pierre, à Chartres, la chapelle de la Sainte-Vierge, nouvellement restaurée par les soins de monsieur l'abbé Dallier, curé de la paroisse. La décoration de cette chapelle a été exécutée d'après les

plans et sous la direction de M. Paul Durand, l'artiste distingué, le savant archéologue dont les travaux ont embelli la grande Crypte Chartraine, l'église de Saint-Martin-au-Val et celle de Champhol. Au lieu de donner ici une description nécessairement incomplète, nous renvoyons à l'intéressante notice que les visiteurs peuvent se procurer facilement à la sacristie de Saint-Pierre. M. Paul Durand commence cette notice par une explication sur le genre d'ornementation qu'il a choisi. « Excepté dans les vitraux, dit-il, l'on ne verra presque que de simples lignes et des dessins au trait....

« Je me suis efforcé d'atteindre un double but : d'une part, j'ai voulu plaire aux yeux par le charme et l'éclat des couleurs, et de l'autre, j'ai voulu parler à l'esprit et à l'âme par le sens allégorique et mystique des ornements. » De nombreux symboles ayant rapport aux trois grands Mystères, à la Mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le monde, aux devoirs du chrétien et à ses fins dernières, enfin aux louanges de Notre-Dame et aux prières qu'il faut lui adresser, ont leur place dans cet ensemble ravissant à l'œil et plein d'instruction pour l'âme.

L'auteur a bien fait de glisser dans son opuscule une note sur l'origine, le sujet et le mérite des douze magnifiques émaux fixés aux murs de la chapelle. Trésor trop longtemps oublié, ils sont devenus, grâce à la place qu'ils occupent, une des premières curiosités de notre ville.

Puisque nous parlons de l'église de Saint-Pierre, comment passer sous silence la solennité du 4 juillet, fête patronale de la paroisse? Les élèves du Petit-Séminaire de Saint-Cheron en rehaussèrent l'éclat par les cérémonies, le chant et la musique instrumentale; le soir surtout une foule d'amateurs se pressaient dans les nefs, attirés spécialement par le désir d'entendre M. Boucher, le célèbre virtuose qui a fait presque le tour du monde, précédé par la juste réputation de sa voix et de son talent musical.

— Ont prêché : à l'église de Saint-Pierre, le jour de la fête patronale, M. l'abbé Joly, vicaire de Saint-Aignan ; au monastère de la Visitation, le 2 juillet, M. l'abbé Bassière, curé de Dammarie ; au monastère des Carmélites, le jour de Notre-Dame-du-Carmel, M. l'abbé Lavanne, vicaire de Saint-Pierre ; à la chapelle de l'hospice, le 19, fête de saint Vincent-de-Paul, M. l'abbé Hautin, curé de Morancez.

— Les membres de la Conférence de saint Vincent-de-Paul ont célébré leur fête patronale le dimanche 24, selon l'usage. Le soir, Monseigneur présida la réunion générale dans une des salles de son évêché. M. l'abbé Levassor, curé de Saint-Aignan, avait été invité aux honneurs de la parole. Qui doit mieux connaître le but et les avantages de cette grande Association que M. l'abbé Levassor, intime ami de feu M. Ozanam, et peut-être un de ses collaborateurs pour l'établissement des conférences?

— M. l'abbé Leroux, curé de Vieuvicq, est décédé au commencement du mois de juillet, à l'âge de soixante-quatre ans.

MUTATIONS DANS LE CLERGÉ.

M. l'abbé Meslage a été transféré de la succursale de Saint-Denis-de-Moronval (Dreux), à celle de Marchéville (Illiers).

M. l'abbé Durand, de celle de Saint-Denis-d'Authou (Thiron), à celle de Cherizy (Dreux).

M. l'abbé Cirou, de celle de Civry (Châteaudun), à celle de Saint-Denis-d'Authou.

M. l'abbé Lemoine, de celle de la Saucelle (Senonches), à celle de Charay (Cloyes).

DISTRIBUTION DES PRIX

A L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME,

présidée par Mgr l'Évêque de Chartres.

CLASSE DE CINQUIÈME (1).

Instruction religieuse. — 1er prix : Emile Legué, de Saumeray. — 2e prix : Hector Marcille, de Gallardon.

Thème latin. — 1er prix : Hector Marcille, deux fois nommé. — 2e prix : Emile Legué, deux fois nommé.

Version latine. — 1er prix : Magloire Buisson, d'Allaines. — 2e prix : Louis Pardos, de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Thème grec. — 1er prix : Emile Legué, trois fois nommé. — 2e prix : Louis Pardos, deux fois nommé.

Version grecque. — 1er prix : Hector Marcille, trois fois nommé. — 2e prix : Louis Pardos, trois fois nommé.

Orthographe. — 1er prix : Guillaume Faber, de Paris. — 2e prix : Emile Legué, quatre fois nommé.

Grammaire grecque. — 1er prix : Hector Marcille, quatre fois nommé, et Magloire Buisson, deux fois nommé. — 2e prix : Emile Legué, cinq fois nommé.

Géographie. — 1er prix : Guillaume Faber, deux fois nommé. — 2e prix : Albert Legras, de Chartres.

Histoire. — 1er prix : Gustave Leblanc, de Chartres. — 2e prix : Guillaume Faber, trois fois nommé, et Henri Caplain, de Fains-la-Folie.

Arithmétique. — 1er prix : Louis Pardos, quatre fois nommé. — 2e prix : Albert Legras, deux fois nommé.

CLASSE DE SIXIÈME.

Instruction religieuse. — 1er prix : Félix Dourdoigne, de Saint-Hilaire-sur-Erre (Orne). — 2e prix : Joseph Jubault, d'Arrou. — Accessit : Edouard Cuni, d'Anglus (Haute-Marne).

(1) Cette année, par exception, il n'y a pas eu de classe de quatrième à la maîtrise. Nous espérons qu'à l'avenir cette lacune ne se représentera pas.

Thème latin. — 1er prix : Louis Guérin, de Sandarville. — 2e prix : Edouard Cuni, deux fois nommé. — Accessit : Victor Rivet, de Courville.

Version latine. — 1er prix : Louis Guérin, deux fois nommé. — 2e prix : Félix Dourdoigne, deux fois nommé. — Accessit : Edouard Cuni, trois fois nommé, et Ludovic Quillier, d'Illiers.

Thème grec. — 1er prix : Benjamin Goussard, de Corancez. — 2e prix, Joseph Jubault, deux fois nommé. — Accessit : Victor Rivet, deux fois nommé.

Version grecque. — 1er prix : Louis Guérin, trois fois nommé. — 2e prix : Léon Cintrat, d'Arrou. — Accessit : Joseph Jubault, trois fois nommé, et Victor Rivet, trois fois nommé.

Orthographe. — 1er prix : Edouard Cuni, quatre fois nommé. — 2e prix : Léon Cintrat, deux fois nommé. — Accessit : Emile Bréand, d'Orrouer.

Grammaire latine. — 1er prix : Benjamin Goussard, deux fois nommé. — 2e prix : Victor Rivet, quatre fois nommé. — Accessit : Edouard Cuni, cinq fois nommé.

Grammaire grecque. — 1er prix : Benjamin Goussard, trois fois nommé. — 2e prix : Victor Rivet, cinq fois nommé, et Félix Dourdoigne, trois fois nommé. — Accessit : Gustave Duhamel, de Chartres.

Histoire. — 1er prix : Edouard Cuni, six fois nommé. — 2e prix : Ludovic Quillier, deux fois nommé. — Accessit : Louis Guérin, quatre fois nommé.

Géographie. — 1er prix : Edouard Cuni, sept fois nommé. — 2e prix : Léon Cintrat, trois fois nommé. — Accessit : Ludovic Quillier, trois fois nommé.

Arithmétique. — 1er prix : Adolphe Langlois, de Sainville. — 2e prix : Edouard Cuni, huit fois nommé. — Accessit : Victor Rivet, six fois nommé.

CLASSE DE SEPTIÈME.

Instruction religieuse. — 1er prix : Louis Houzé, de Brest (Finistère). — 2e prix : Alfred Pionet, de Salins (Jura). — Accessit : Victor Bézard, de Cernay.

Thème latin. — 1er prix : Arthur Daviau, du Mée. — 2e prix : Elie Véron, d'Illiers. — Accessit : Victor Bézard, deux fois nommé.

Version latine. — 1er prix : Elie Véron, deux fois nommé. — 2e prix : Louis Houzé, deux fois nommé. — Accessit : Pierre Drepierre, d'Ars (Ain).

Version grecque. — 1er prix : Alfred Pianet, deux fois nommé. — 2e prix : Victor Bezard, trois fois nommé. — Accessit : Elie Véron, trois fois nommé.

Orthographe. — 1er prix : Elie Véron, quatre fois nommé. — 2e prix : Victor Bézard, quatre fois nommé. — Accessit : Arthur Daviau, deux fois nommé.

Grammaire latine. — 1er prix : Elie Véron, cinq fois nommé. — 2e prix : Arthur Daviau, trois fois nommé. — Accessit : Louis Houzé, trois fois nommé, et Prudent Leroy, du Favril.

Grammaire grecque. — 1er prix : Arthur Daviau, quatre fois nommé. — 2e prix : Victor Bézard, cinq fois nommé. — Accessit : Alfred Pianet, trois fois nommé.

Histoire. — 1er prix : Louis Houzé, quatre fois nommé. — 2e prix : Victor Bézard, six fois nommé. — Accessit : Alfred Pianet, quatre fois nommé.

Géographie. — 1er prix : Louis Houzé, cinq fois nommé. — 2e prix : Victor Bézard, sept fois nommé. — Accessit : Prudent Leroy, deux fois nommé.

Arithmétique. — 1er prix : Alfred Pianet, cinq fois nommé, — 2e prix : Pierre Drepierre, deux fois nommé. — Accessit : Victor Bézard, huit fois nommé.

CLASSE DE HUITIÈME.

Instruction religieuse. — 1er prix : Henri Pianet, de Salins (Jura). — 2e prix : Auguste Couturier, de Germignonville.

Thème latin. — 1er prix : Auguste Esnault, de Frétigny. — 2e prix : Auguste Varenne, de Francourville.

Version latine. — 1er prix : Auguste Esnault, deux fois nommé. — 2e prix : Louis Desplanques, de Saint-Denis (Seine).

Grammaire française. — 1er prix : Auguste Esnault, trois fois nommé. — 2e prix : Joseph Maugars, de Berchères-l'Évêque.

Grammaire latine. — 1er prix : Auguste Esnault, quatre fois nommé. — 2e prix : Auguste Couturier, deux fois nommé.

Histoire. — 1er prix : Auguste Esnault, cinq fois nommé. — 2e prix : Henri Pianet, deux fois nommé.

Géographie. — 1er prix : Auguste Couturier, trois fois nommé. — 2e prix : François Dourdoigne, de Saint-Hilaire-sur-Erre.

Arithmétique. — 1er prix : Auguste Esnault, six fois nommé. — 2e prix : Auguste Couturier, 4 fois nommé, et Louis Desplanques, 2 fois nommé.

MUSIQUE.

1re *Division* (Piano). — Prix : Guillaume Faber, trois fois nommé. — Accessit : Edouard Cuni, neuf fois nommé.

2e *Division.* (musique vocale). — Prix : Benjamin Goussard, quatre fois nommé. — Accessit : Louis Desplanques, trois fois nommé.

3e *Division.* (Musique vocale). — Prix : Gustave Duhamel, deux fois nommé. — 1er accessit : Armand Thévard, de Chartres. — 2e accessit : Joseph Jubault, quatre fois nommé.

Division pour le plain-chant. — 1er prix : Léopold Décarpes, de Saint-Clément (Aisne). — 2e prix : François Chanteloup, de Moisy (Loir-et-Cher). — 1er accessit : Albert Legras, trois fois nommé. — 2e accessit : Pierre Drepierre, trois fois nommé.

PRIX D'EXAMEN.

En cinquième. — 1er prix : Guillaume Faber, quatre fois nommé. — 2e prix : Emile Legué, six fois nommé.

En sixième. — 1er prix : Edouard Cuni, dix fois nommé. — 2e prix : Victor Rivet, 7 fois nommé. — Accessit : Gustave Duhamel, 3 fois nommé.

En septième. — 1er prix : Elie Véron, six fois nommé. — 2e prix : Louis Houzé, cinq fois nommé. — Accessit : Prudent Leroy, trois fois nommé.

En huitième. — 1er prix : Auguste Esnault, sept fois nommé. — 2e prix : Auguste Couturier, cinq fois nommé.

PRIX D'ACCESSITS.

En sixième. — Edouard Cuni, et Victor Rivet.

En septième. — Victor Bézard, et Prudent Leroy.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

MOIS D'AOUT 1864.

PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-CHERON-LES-CHARTRES.

DISTRIBUTION DES PRIX

PRÉSIDÉE PAR MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES,

Le 1er Août 1864.

RHÉTORIQUE (19 élèves).

AUBÉ Cléophas, de Sours, un accessit : 3e de version latine.

COUVRET Eugène, de Fains-la-Folie, un prix : 1er de chant (1re classe, 1re division); — trois accessits : 2e d'étude de la religion, 2e de discours latin, 3e d'arithmétique (1re division).

FERRAND Adelmar, de Fresnay-le-Comte, cinq prix : 1er d'étude de la religion, 2e d'excellence, 1er de vers, 2e d'histoire, 1er d'examen ; — trois accessits : 1er de discours latin, 2e de discours français, 3e de version grecque.

FOUSSARD Frédéric, d'Illiers, deux prix : 2e de version grecque, 2e d'algèbre ; — trois accessits : 3e d'excellence, 2e d'histoire, 2e d'examen.

GOUGIS Émile, de Rouvray-Saint-Florentin, deux prix : 1er de version latine, 1er de version grecque ; — un accessit : 1er d'algèbre.

GOULAS Léon, de Rouvray-Saint-Florentin, un accessit : 2e d'algèbre.

GRIARD Désiré, d'Oysonville, trois accessits : 2e d'excellence, 1er de discours français, 1er de vers latins.

HUGUET Adrien, de Sancheville, un accessit : 2e de chant (1re classe, 2e div.).

LORPIN Ernest, d'Houville, deux accessits : 3e d'histoire, 2e d'arithmétique (2e division).

MAUDEMAIN Antoine, de Nonvilliers, six prix : 2e d'étude de la religion, 1er d'excellence, 1er de discours latin, 2e de vers latins, 1er d'histoire, 2e de chant (1re classe, 3e division).

MESNIL Anatole, de Marboué, un prix : 2e de discours latin ; — trois accessits, 1er d'excellence, 3e de discours français, 1er de version latine.

MOREL Joseph, de Polliat (Ain), deux prix : 1er de discours français, 2e de version latine ; — trois accessits : 3e de discours latin, 2e de vers latins, 1er d'examen.

PARAGOT Paul, d'Houville, un accessit : 2e de version latine.

Raimbert Juste, de Bullainville, trois accessits : 1er d'étude de la religion, 3e de vers latins, 1er de version grecque.

Tillard Louis, de Paris, deux prix : 2e de discours français, 2e d'examen ; — trois accessits : 3e d'étude de la religion, 2e de version grecque, 1er d'histoire.

SECONDE (10 élèves).

Auger Prudent, de Mézières-en-Drouais, neuf prix : 1er d'étude de la religion, 1er d'excellence, 1er de thème latin, 1er de version latine, 1er de vers latins, 2e de version grecque, 2e d'histoire, 1er de géographie, 1er d'examen ; — deux accessits : celui de thème grec, 3e d'algèbre.

Chachoin Frédéric, de Neuilly-sur-Eure (Orne), un accessit : celui de version grecque.

Esnault Eugène, de Saint-Denis-d'Authou, un prix : 1er de thème grec.

Fieujean Joseph, de Polliat (Ain), un prix : 2e de vers latins ; — quatre accessits : d'excellence, d'histoire, de géographie et de chant (1re classe, 1re division).

Legué Alfred, de Saumeray, cinq prix : 2e d'excellence, 2e de thème latin, 2e de thème grec, 1er de version grecque, 1er d'histoire ; — deux accessits : d'étude de la religion et de version latine.

Lérondeau Carolus, de Gouillons, un prix : 2e d'examen ; — deux accessits : de thème latin et de géographie.

Raimbert Léon, de Fresnay-le-Comte, un prix : 2e de géographie.

Villemont Armand, de Montigny-le-Gannelon, deux prix : 2e d'étude de la religion, 2e de version latine ; — un accessit, celui de vers latins.

TROISIÈME (15 élèves, 14 pour le concours).

Barbery Amédée, de Rouvres, un accessit : 2e de thème grec.

Beaujouan Alexandre, de Binas (Loir-et-Cher), un accessit : 2e de chant (1re classe, 3e division).

Boullay Marie, du Thieulin, un prix : 1er de chant (1re classe, 2e division) ; — un accessit : 1er de thème grec.

Collet Léon, de Saint-Aubin-des-Bois, deux prix : 2e d'histoire, 1er de géographie.

Ferrand Louis, de Saint-Aubin-des-Bois, un prix : 2e d'étude de la religion.

Gastelais Jules, de Charpont, un prix : 2e de version grecque ; — quatre accessits : 2e d'excellence, 1er de version latine, 1er de vers latins, 1er d'arithmétique (1re division).

Giroux François, de Saumeray, un prix : 2e de version latine.

Goissedet Charles, de Chartres, 2 accessits : 1er de thème latin, 1er d'examen.

Hays Édouard, de Manou, un prix : 2e de thème grec.

Janier Jules, de La Frasnée (Jura), trois accessits : 2e de version latine, 2e de version grecque, 2e de grammaire française.

Ligneul Alfred, de Châtillon, douze prix : 1er d'étude de la religion, d'excellence, de thème latin, de version latine, de vers latins, de thème grec,

de version grecque, d'histoire, d'examen, d'algèbre, 2e de grammaire française, de géographie; — un accessit: 1er de chant (1re cl., 2e div.).

MORIN Antoine, de Champhol, trois accessits : 2e d'histoire, 2e de géographie et 1er de chant (1re classe, 3e division).

SINGLAS Adrien, de La Bazoche-Gouet, trois prix : 2e d'excellence, 2e de thème latin, 2e de vers latins; — cinq accessits : 1er d'étude de la religion, 1er de version grecque, 1er de grammaire française, 1er de géographie, 2e d'examen.

THIRANT Eugène, de Montboissier, deux prix : 1er de grammaire française, 2e d'examen; — six accessits : 2e d'étude de la religion, 1er d'excellence, 2e de thème latin, 2e de vers latins, 1er d'histoire, 2e d'arithmétique (1re division), 3e de chant (1re classe, 2e division).

QUATRIÈME (19 élèves).

BAILLEAU Cyprien, de Saint-Denis-d'Authou, un prix : 2e d'histoire; — un accessit : 1er de vers latins.

BATAILLE Ernest, de Bouglainval, un prix : 2e de chant (2e classe, 2e divis.).

CHARRON Désiré, d'Unverre, neuf prix : 1er d'excellence, de thème latin, de version latine, d'examen, d'arithmétique (1re division), 2e d'étude de la religion, de vers latins, de version grecque, de grammaire française; — trois accessits : 2e de thème grec, 1er d'histoire, 1er de chant (2e cl., 1re division).

CLAIREAUX Constant, du Favril, deux prix : 2e de thème latin, 1er de vers latins; — quatre accessits : 1er d'excellence, 2e de version latine, 3e de géographie, 1er d'examen

DELAUNAY Louis, de Neuvy-en-Beauce, cinq accessits : 3e de thème grec, 1er de version grecque, 3e d'histoire, 2e de géographie, 2e d'examen.

EDDE Émile, de Bonneval, un prix : 1er de version grecque; — quatre accessits : 2e d'instruction religieuse, 3e de thème latin, 1er de version latine, 1er d'arithmétique (2e division).

HUBERT Adrien, de Terminiers, un prix : 2e de chant (1re classe, 1re division).

HUBERT Aristide, de Broué, deux prix : 2e de thème grec, 1er d'arithmétique (2e division); — un accessit : 3e d'excellence.

HUET Jules, de Sours, six accessits : 3e d'instruction religieuse, 3e d'excellence, 2e de thème latin, 3e de vers, 1er de géographie, 3e d'examen.

LAILLIER Olympe, d'Ermenonville-la-Grande, trois prix : 1er d'instruction religieuse, 2e d'arithmétique (2e divis.), 2e de chant (1re classe, 2e div.); — trois accessits : 2e d'excellence, 1er de thème grec, 3e de grammaire française.

LAYA Ernest, de Sours, un accessit : 3e d'arithmétique (2e division).

LORIN Anatole, de Châteaudun, deux accessits : 3e de version grecque, 4e d'arithmétique (2e division).

NEVEU Julien, de Dancy, deux prix : 2e de géographie, 2e d'arithmétique (1re divis.); — deux accessits : 2e de grammaire française, 2e d'histoire.

PESCHOT Alphonse, de Saint-Victor-de-Buthon, quatre prix : 1er de grammaire française, 1er d'histoire, 1er de géographie, 2e de chant (2e classe,

1re division); — trois accessits : 1er d'instruction religieuse, 3e de version latine, 2e de vers.

Soufflot Francis, de Bérou-la-Mulotière, quatre prix : 2e d'excellence, 2e de version latine, 1er de thème grec, 2e d'examen; — trois accessits : 1er de thème latin, 2e de version grecque, 1er de grammaire française.

CINQUIÈME (16 élèves, 15 pour le concours).

Bléchet Charles, de Sours, quatre prix : 2e d'instruction religieuse, 1er d'excellence, 1er de thème grec, 2e de grammaire française ; — trois accessits : 1er d'examen, 2e d'arithmétique, 3e de chant (2e classe, 1re division).

Brout Isidore, de Fruncé, quatre prix : 1er de thème latin, 2e de version latine, 1er de grammaire française, 1er de chant (2e classe, 2e division).

Canuel Arsène, de La Ville-aux-Nonains, un prix : 1er d'arithmétique ; — quatre accessits : 1er d'instruction religieuse, 2e d'excellence, 1er de version grecque, 1er de grammaire française.

Colas Maximilien, de Champrond-en-Gâtine, trois prix : 2e d'instruction religieuse, 2e d'excellence, 2e d'examen ; — trois accessits : 2e de thème latin, 1er de thème grec, 1er de géographie.

Cottereau Ludovic, de Châteauneuf, trois accessits : 2e de grammaire française, 1er d'histoire, 2e de chant (2e classe, 3e division).

Collet Gédéon, de Saint-Aubin-des-Bois, trois accessits : 1er de thème latin, 2e de version latine, 1er d'arithmétique.

Juteau Charles, de Fresnay-le-Comte, un prix : 2e d'arithmétique ; — un accessit : 2e de version grecque.

Michel Élie, de Nogent-sur-Eure, trois prix : 2e de thème latin, 1er de version grecque, 1er d'examen ; — trois accessits : 1er de version latine ; 2e d'histoire, 2e de chant (2e classe, 2e division).

Paragot Charles, d'Houville, deux prix : 2e d'histoire, 1er de géographie

Pelletier Céleste, de Montlandon, un accessit : 2e de géographie.

Piébourg Léon, de Sours, un prix : 2e de thème grec ; — un accessit, 2e d'instruction religieuse.

Sadorge Léandre, du Gault-Saint-Denis, cinq prix : 1er d'instruction religieuse, 1er de version latine, 2e de version grecque, 1er d'histoire, 2e de géographie ; — trois accessits : 1er de thème latin, 2e de thème grec, 2e d'examen.

SIXIÈME (20 élèves, 19 pour le concours).

Alexandre Achille, de Soulaires, trois accessits : 1er de thème latin, 2e de grammaire française, 2e de géographie.

Bordier Émile, d'Auneau, trois accessits : 3e de version grecque, 3e d'histoire, 1er de géographie.

Cochepain Jules, de Chartres, un prix : 1er de chant (1re classe, 3e division); un accessit : 1er d'histoire.

Couturier Edmond, de Germignonville, trois prix : 2e de grammaire française, 1er d'histoire, 1er d'arithmétique ; — six accessits : 2e d'instruction

religieuse, 1er d'excellence, 3e de thème latin, 1er de version latine, 2e de thème grec, 2e de version grecque.

DORET Désiré, de Trancrainville, deux prix : 2e d'arithmétique, 1er de chant (2e classe, 1re division).

DUC Émile, de Chauffours, un accessit de chant (2e classe, 3e division).

GAUBERVILLE Edmond, d'Étampes (Seine-et-Oise), un accessit : 1er de chant (2e classe, 2e division).

GAUDICHAU Albert, de Meslay-le-Vidame, un prix : 1er de géographie ; — deux accessits : 1er d'histoire, 3e d'examen.

HÉMARD Alcide, d'Ormeville, un prix : 2e de version latine.

JULLIEN Victor, de Santeuil, deux accessits : 3e d'instruction religieuse, 3e d'histoire.

LACHAPELLE Désiré, d'Oulins, cinq prix : 2e d'instruction religieuse, 2e d'excellence, 1er de version grecque, 2e d'histoire, 2e de géographie ; — quatre accessits : 3e de version latine, 1er de thème grec, 2e d'examen, 1er d'arithmétique.

LAHAYE Albert, de La Ferté-Vidame, un accessit : 1er de grammaire française.

LEMONNIER Lucien, des Autels-Villevillon, six prix : 1er d'instruction religieuse, 2e de thème latin, 1er de version latine, 2e de thème grec, 2e d'examen, 1er de chant (2e classe, 3e division) ; — quatre accessits : 2e d'excellence, 1er de version grecque, 3e d'histoire, 3e d'arithmétique.

LHUILLIER Henri, de Marboué, six prix : 1er d'excellence, 1er de thème latin, 1er de thème grec, 2e de version grecque, 1er de grammaire française, 1er d'examen ; — quatre accessits : 1er d'instruction religieuse, 2e de version latine, 3e de géographie, 2e d'arithmétique.

MOULIN François, de Meslay-le-Vidame, un accessit : 3e de chant (2e classe, 2e division).

WAGNER Henri, d'Auneau, quatre accesits : 3e d'excellence, 2e de thème latin, 3e de version grecque, 1er d'examen.

SEPTIÈME (9 élèves, 6 pour le concours).

AUBRY Eugène, de Bonneval, cinq prix : instruction religieuse, thème latin, excellence, grammaire française, arithmétique ; — deux accessits : version latine, 2e de chant (2e classe, 3e division).

DELANOUE Fulgence, de Trancrainville, deux prix : version latine, thème grec ; — trois accessits : version grecque, grammaire française, histoire.

DOMIEN Alexandre, de Thivars, un prix : version grecque ; — cinq accessits : excellence, thème latin, thème grec, géographie, examen.

FORTIER Alexis, de Moulhard, un prix : 2e de chant (2e classe, 3e division).

LEBORDAIS Jules, d'Auneau, un prix : celui d'histoire.

SEVESTRE Augustin, de Viabon, deux prix : géographie, examen ; — deux accessits : instruction religieuse, arithmétique.

OEUVRE DES MISSIONS DIOCÉSAINES.

A l'époque où nos missionnaires diocésains se préparent à reprendre leurs travaux apostoliques, nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos pieux lecteurs, les lignes suivantes qui sont de nature à leur faire apprécier de plus en plus l'immense bienfait de ces expéditions pacifiques à la conquête des âmes.

Voici ce que nous lisons dans l'excellent ouvrage de M. Dubois, intitulé *Pratique du zèle ecclésiastique* :

« L'œuvre des œuvres, quand on veut procurer immédiatement et à » coup sûr le salut des âmes, c'est l'œuvre des missions. Nous sommes » tellement convaincu de la vérité de cette proposition que l'ombre d'un » doute ne peut à cet égard entrer dans notre esprit. »

Après quelques réflexions saisissantes sur cette matière, le pieux auteur ajoute :

« En terminant, nous tenons à faire connaître une œuvre aussi peu » répandue qu'elle mérite de l'être beaucoup. Nous avons trouvé, dans » nos excursions apostoliques, une paroisse dans laquelle il y avait une » mission établie par fondation. Un pieux fidèle, appréciant, à sa juste » valeur, le prix de cette bonne œuvre, eut l'heureuse inspiration de » l'établir à perpétuité dans la paroisse qu'il habitait. Après s'être informé » des frais qu'occasionnait communément une mission, il donna une cer- » taine somme qui fut placée sur l'État, et dont les intérêts, annuel- » lement reçus et successivement accumulés, suffisaient pour assurer, » tous les dix ans, une mission à sa paroisse. Heureuse et sainte idée » qui vaudra, nous n'en doutons pas, d'abondantes et éternelles bénédic- » tions à celui qui l'a conçue. »

M. le Curé d'Ars avouait que dans deux circonstances Notre-Seigneur lui avait fait comprendre que le meilleur emploi de l'argent dont il disposait était la fondation des missions. Il ajoutait : « J'aime » tant les missions, qu'en mourant je vendrais mon corps pour faire une » fondation de plus. » Il est parvenu à établir 80 missions qui doivent se donner dans l'espace de dix ans. »

(*Vie de M. le Curé d'Ars*, par M. Monnin).

— Voici la liste des missions, faites dans le diocèse par les RR. PP. Maristes, pendant l'année 1864 :

Unverre ; — La Ferté-Vidame ; — Soizé ; — Aunay-sous-Auneau et Roinville ; — Le Mesnil-Thomas ; — Saint-Bomert ; — Fresnay-le-Comte et Boncé ; — Berchères-la-Maingot ; — Le Tremblay ; — Boissy-en-Drouais ; — Vichères ; — Nogent-le-Rotrou, paroisse Notre-Dame.

Dans toutes ces paroisses le grain de la divine parole n'a point été semé en vain, mais c'est surtout à Soizé qu'il a donné les fruits des plus abondantes bénédictions. M. le Curé a eu la consolation de voir à la table sainte toutes les femmes et presque tous les hommes de sa paroisse.

Cinq mois plus tard, quand Sa Grandeur venait donner la confirmation à Soizé, elle trouvait le souvenir de la mission vivant dans tous les cœurs.

— La fête de l'Assomption a été célébrée avec la solennité ordinaire : le sermon a été prêché par M. l'abbé Jacquet, aumônier de l'Institution Favard, à Paris. Parmi les nombreux pélerins, on remarquait M. l'abbé Faillon, le pieux et docte historiographe de la congrégation de Saint-Sulpice et aujourd'hui son représentant auprès du Saint-Siége en qualité de procureur général.

— Le mercredi 10 août, la petite ville de Voves célébrait une de ses fêtes de sainte Philomène. Les ecclésiastiques de la contrée et d'autres venus de Chartres, puis une députation de la communauté des sœurs de Saint-Paul, s'étaient réunis aux pélerins pour prier une des grandes patronnes de la Beauce, devant son autel, sa statue et ses précieuses reliques.

— Le jeudi 4 août, a eu lieu à l'Institution Notre-Dame de Chartres, la distribution solennelle des prix.

On nous saura gré de reproduire à ce sujet quelques passages du compte-rendu inséré dans le *Journal de Chartres :*

« L'éclat de cette solennité était rehaussé par la présence de monseigneur l'Évêque de Chartres, qui a bien voulu présider la distribution des prix. Aux côtés de Sa Grandeur on distinguait les plus honorables personnages de l'administration, de la magistrature et du clergé.

La cérémonie a commencé par une séance de gymnastique pour récréer les regards des premiers arrivés et les récompenser de leur exactitude. Rien de plus récréatif, en effet, que l'aspect de ce jeune essaim d'enfants qui voltige, pour ainsi dire, dans l'espace, suspendu aux cordages, aux mâts, aux trapèzes, aux échelles, au pas de géant, avec une grâce, une dextérité et un ensemble merveilleux. Aussi cette représentation n'est point dédaignée, je vous l'assure; on presse le pas pour en jouir, et l'on se dit volontiers à la vue de ce spectacle intéressant : *utile dulci,* c'est l'utile et l'agréable.

Si l'axiome est juste, appliqué à ces exercices corporels, il l'est davantage encore, appliqué au discours sympathique et spirituel de M. l'abbé Lemoine professeur dans l'établissement. Le plus bel éloge que l'on puisse en faire, c'est qu'il a constamment captivé l'attention de l'assistance. L'orateur s'est placé simplement en face de ses élèves, il les a entretenus familièrement de leurs combats, mais avec une telle fécondité de traits piquants et de citations ingénieuses à la portée de ses jeunes auditeurs qu'il a provoqué sans cesse des sourires approbateurs et de chaleureux applaudissements.

L'orateur a dit un mot sur l'ensemble du travail classique pendant l'année, puis abordant le fond du sujet, il a montré que l'éducation,

pour produire tous ses fruits, doit être un double combat, une lutte sans trêve de l'esprit pour acquérir la science du cœur, pour arriver aux heureuses habitudes de la vertu ; cherchant ensuite les causes de l'insuccès de l'éducation auprès de certains enfants, il en a assigné deux : la mollesse qui paralyse l'effort du combat et le dédain des intérêts religieux et moraux qui rend l'éducation purement et simplement littéraire et scientifique. Il a terminé en appelant l'attention sur les lutteurs inconnus du public qui, ne prenant point part aux couronnes, se sont distingués par leur courage, sinon par leurs succès, dans le double combat de l'éducation,

Après ce discours, M. l'abbé Brou, chef de l'établissement a proclamé les noms des lauréats. Ceux qui se sont le plus distingués étaient MM. Georges Besnard, Ernest Rabier, Etienne Lefebvre, Henri Dubreuil, Henri Baudouin et Georges Nicolle ; dans les cours supérieurs de latin : Emile Bouchard, Théophile Barassard, Gustave David, Maurice Charpentier, Georges Baudin, Edmond Dolléans, Charles Rabier, Léon Fouré, René Jumeleau, Emile Foucault, Georges Rousseau ; dans les classes élémentaires, et dans les classes de français : Léon Javault, admis à l'école d'Angers, Ernest Baudoin, Adelphe Gâtineau, Samuel Courtier, Lucien Brillot, Emile Marie, Omer Malépart, Eugène Torcheux, Charles Petit, Eugène Tevert, Edouard Coursimault et Narcisse Jumeau.

Il ne faut pas oublier ce qu'une dame distinguée a heureusement appelé le *bouquet*. Le bouquet, c'est ce joli groupe des enfants de la Petite-Ecole de Notre-Dame qui s'épanouit au devant de l'estrade, ce sont les boutures nouvelles, dans toute la fraîcheur de leur floraison, destinées à repeupler par la transplantation annuelle, le parterre de l'éducation chrétienne ; leurs débuts littéraires ont été couronnés aussi et vivement applaudis. Voici les noms qui ont obtenu le plus de succès et le plus de caresses : Henri Courtonne, Gabriel Lefebvre, Léopold Jumentier, Charles Guibert, Joseph Corrard, Henri Charpentier, Paul Mollandin, Charles Venturini, Etienne Letourneur, Joseph Laigneau.

A la suite de cette distribution, Monseigneur l'Évêque a daigné adresser à cette nombreuse jeunesse, dans une allocution onctueuse et paternelle, des conseils qui révèlent sa sollicitude et sa tendresse pour le jeune âge.

Pendant toute la cérémonie les oreilles ont été agréablement réjouies par la musique harmonieuse de l'école Saint-Ferdinand. Les élèves des Frères ont fait d'immenses progrès de musique instrumentale, au témoignage de tous les auditeurs. Leurs morceaux étaient exécutés avec beaucoup de goût et d'entrain. On leur eût volontiers décerné des prix ; mais la distribution était terminée. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE SEPTEMBRE 1864.

NÉCROLOGIE.

Madame Le Vasseur, épouse de M. André Le Vasseur, ancien ministre plénipotentiaire, commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc., est décédée à la Belardière, paroisse de Saint-Pellerin, le 11 du mois d'août. Née dans le protestantisme, elle a eu le bonheur de mourir dans le sein de l'Église catholique, et la reconnaissance nous impose le devoir de prier les lecteurs de la *Voix de Notre-Dame* de joindre leurs actions de grâces à celles des nombreux amis de la vénérable défunte, pour un retour que nous devons à la puissante protection de Marie. Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Chartres a daigné offrir l'adorable sacrifice pour Madame Le Vasseur; les clercs de Notre-Dame, et quantité d'enfants de Marie ont prié de leur côté pour la même intention, et nous avons eu le touchant spectacle d'une sainte mort. Gloire à Dieu et reconnaissance envers la miséricordieuse Marie. Les paroles qui suivent ont été prononcées à l'occasion de l'inhumation de Madame Le Vasseur. Puissent-elles être pour sa famille un allégement à la douleur qu'elle éprouve de l'avoir perdue, pour nos frères séparés un stimulant à imiter le généreux retour de leur coreligionnaire, et pour tous les catholiques un encouragement à faire tous leurs efforts pour imiter les vertus qui ont adouci ses derniers moments!

Semper cum Domino erimus : consolamini invicem in verbis istis. — Nous serons toujours avec le Seigneur : consolez-vous mutuellement par cette pensée (1 Thess. IV, 16).

Il est d'usage, mes frères, de ne rien dire du haut de la chaire aux obsèques de vos chers défunts, car la mort parle assez souvent et assez haut pour dispenser le prédicateur de le faire; mais il est des circonstances exceptionnelles où le prêtre de Jésus-Christ doit prendre la parole, et telle est celle qui nous réunit aujourd'hui dans cette église. Je manquerais à mon devoir envers Dieu, mon maître, envers vous tous, envers l'honorable famille dont nous partageons la douleur et les regrets, envers la mémoire de celle dont nous avons sous les yeux la dépouille mortelle, si je gardais le silence. Laissez-moi donc vous demander un instant de recueillement et d'attention : Je n'abuserai ni de l'un ni de l'autre.

Considérée humainement, je veux dire, en dehors de toute idée chré-

tienne catholique, quelle épouvantable chose que la mort! Un jour, au moment le moins attendu, elle arrive, elle touche du bout de l'aile le premier venu d'entre nous, et voilà qu'aussitôt cette existence réputée invulnérable, cette existence, qui tenait une large place dans la société par l'éclat qu'elle y répandait, ou dans la famille par le succès avec lequel elle en faisait l'ornement, le bonheur et la joie, s'affaisse sur elle-même et disparaît comme un songe. Alors il n'est plus question de temps : le temps n'est plus ; ni des choses du temps : les biens de la fortune, les honneurs, les plaisirs ne sont plus. Les années ont fui comme une fumée, *Defecerunt sicut fumus*, et tout est fini, fini pour toujours, fini pour jamais : il ne reste pas même le souvenir des peines par lesquelles on a passé avant d'arriver à la tombe, ni de la lutte effrayante qu'il a fallu soutenir avant de rendre le dernier soupir. Tout est fini!... Oh! que ce simple mot fait de mal au cœur! Une éternité avait précédé notre naissance, une éternité suit notre mort ; cette pensée seule, je parle toujours abstraction faite de l'idée chrétienne catholique, cette pensée seule saisit et glace d'effroi.

On dit qu'il y a des hommes qui ne croient à rien, et qui savent cependant envisager la mort sans frayeur, qui se rient même de ses coups, le tout parce qu'ils comptent sur le néant. Je n'en crois rien : ou ils ont la plénitude de leur raison, ou ils ne l'ont pas ; si leurs facultés mentales sont saines, ils ne sont pas plus inaccessibles que les autres aux faiblesses humaines et aux révélations de l'esprit, et alors il est impossible que leurs épouvantements ne soient pas les plus grands de tous. Incroyants tant qu'on voudra, ils ont un cœur ; ce cœur aime, il aime ceci ou cela, le bien ou le mal, la grandeur ou l'avilissement, peu importe ; mais enfin il aime, attendu qu'il est aussi impossible de vivre sans aimer que de vivre sans respirer ; il aime d'autant plus ardemment qu'il considère le temps accordé pour jouir comme plus court et plus circonscrit ; et s'il aime, s'il aime passionnément, jugez quels affreux déchirements ils doivent éprouver, quand la mort les saisit, quand ils sentent tous leurs soutiens les plus doux, tous les objets les plus chers à leurs affections, tout ce sur quoi reposait si délicieusement leur âme, tomber un à un dans un abîme inconnu! Je dis dans un abîme inconnu, car cette doctrine du néant après la mort, doctrine sortie du cerveau de quelqu'un qui avait sans doute ses raisons pour chercher un abri quelconque contre la colère divine, n'est féconde qu'en ténèbres, et ne se prouve pas aussi aisément qu'elle se prêche ou s'adopte. Quoi! ils ne savent pas, les partisans du néant, le premier mot de l'éternité qui précéda leur existence actuelle sur terre, et ils affirmeraient avec assurance ce qu'il en est de l'éternité qui la suit! Non, la consolation de la certitude n'est pas et ne peut pas être le partage des amis du néant : c'est l'incertitude qui les enveloppe entièrement d'une vie nouvelle méprisée, blasphémée, qui se dresse devant eux ; c'est le vide de leur propre système qui les jette dans des appréhensions, hélas! trop légitimes ; c'est

l'impossibilité d'avoir réellement raison contre le genre humain tout entier, lequel, depuis l'origine du monde, croit fermement à une autre vie, qui vient frapper à la porte de leur esprit consterné, et l'on aura beau dire et beau faire, propager par les journaux, par les romans, par mille moyens, l'horrible doctrine du néant, je n'en persisterai pas moins à soutenir mon assertion : humainement parlant, en dehors de toute idée chrétienne catholique, il n'y a rien de plus affreux, de plus épouvantable que la mort, et avec la doctrine de l'anéantissement, ses horreurs prennent des proportions telles, que la pensée humaine est impuissante à les concevoir, et le langage humain incapable de l'exprimer : *O mors, quàm amara est memoria tua* !

Mais s'il n'y a rien de plus affreux que la mort, pour celui qui ne porte pas son regard plus loin que les horizons de ce monde, il n'en est pas de même du chrétien véritable. L'Ange de la consolation, la Foi, nous suit toujours pas à pas dans les sentiers de la vie, et tant que le jour de cette vie dure, il nous assiste, nous soutient, nous fortifie. Mais la nuit de la mort menace-t-elle de tomber? l'Ange, descendant des hauteurs célestes, se rapproche de la terre, redouble de sollicitude, accourt, met dans sa voix un amour et une puissance infinie, se place au chevet du chrétien mourant et, penchant son front radieux sur son front décoloré : Ne craignez rien, lui dit-il ; le temps s'en va, mais laissez-le fuir. Vous êtes enfant de Dieu, son image, sa ressemblance, *ad imaginem et similitudinem Dei ;* donc, ce n'est pas ici votre demeure, et il nous faut la cité à venir : *Non habemus hìc manentem civitatem, sed futuram inquirimus* ; ici, c'est l'exil et le pélérinage, *Peregrini et hospites super terram* ; là-haut, c'est la patrie, la patrie vraie, parce que là nous sommes toujours avec le Seigneur, en pleine immortalité, en plein océan de l'être, en pleine et parfaite félicité, loin des dangers, loin des soucis et des vicissitudes : *Semper cum Domino erimus.* Encore un peu de temps, et vous allez sortir de la prison de ce monde pour entrer dans la liberté ; ne craignez rien, cette vie n'est que l'ombre de la vraie vie, les biens actuels que l'ombre des biens qui vous attendent, et la mort n'est autre chose que la porte qui sépare l'illusion de la réalité. Purifiez votre cœur, unissez-vous à Jésus-Christ par l'adorable Eucharistie ; en vous identifiant ainsi avec l'Homme-Dieu, vous pourrez mourir comme lui, mais vous ressusciterez et vous règnerez comme lui : *Si commortui sumus et convivemus ; si convivimus et conregnabimus.*

Tel est, mes frères, le langage qu'entend, au lit de la mort, le chrétien mourant, et ce langage, qui ne tombe pas des lèvres d'un homme sujet à l'erreur, mais de celles d'un Dieu infaillible, de l'Auteur de la vie, de la Vérité increée, de Celui qui lit en même temps dans le passé, le présent et l'avenir, lui met au cœur un baume d'une douceur ineffable, et son œil, qui se voile déjà pour les choses d'ici-bas, entrevoit avec ravissement les clartés éternelles, et ce cœur, qui ne bat plus qu'à regret pour ce qui tient à ce monde, s'échauffe et s'enflamme pour ce qui est de Dieu, et l'on voit le prodige admirable d'un pauvre être souffreteux, brisé,

broyé par la douleur, se montrant supérieur à la souffrance, à ce martyre universel nommé la maladie, qui attaque à la fois chaque partie de sa personne, aimer sa couronne d'épines, baiser sa croix, regarder comme un bienfait ses tortures physiques, et accueillir comme une amie cette mort que les mondains prennent à bon droit pour la plus effroyable des choses qu'il y ait au monde. Mais, n'est-ce pas une illusion, un pareil tableau? Non, mes frères; du reste, vous pouvez en juger par vous-mêmes, voici des faits : Longtemps Mme Agnès Le Vasseur ignora les divines ressources de la religion catholique et ses trésors de paix. Ce n'était pas sa faute, mais le malheur de sa naissance. Prévenue par l'hérésie contre nos dogmes sacrés, elle s'en tenait éloignée, les combattait même avec feu, avec un talent que beaucoup d'écrivains hétérodoxes auraient envié, et pour combler le vide immense que leur absence laissait à son insu dans son esprit et dans son cœur, elle interrogeait les philosophes et les penseurs, prétendus profonds, dont notre siècle est si prodigue. Ni la raison humaine avec tous ses efforts, ni la philosophie avec ses beaux raisonnements ne purent venir à bout de rassasier son âme généreuse, et comme, d'autre part, elle donnait la préférence à ses propres aperçus sur ceux de ses antagonistes en controverse, elle vivait dans une agitation intérieure continuelle, de plus en plus affamée, demandant à tous le pain substantiel de la vérité, sans le trouver nulle part. Heureusement le Seigneur, imploré par les enfants de Marie à plusieurs sanctuaires à la fois, supplié par les pieuses gardiennes accourues au début de la maladie, touché aussi, sans doute, de l'étendue de son malheur, et voulant laisser à ses enfants un gage de sa miséricorde et de sa bonté, prit pitié d'elle et résolut de se l'attacher irrévocablement.

Un jour, l'Ange de la consolation, sous la forme et les traits d'une fille aimante et dévouée, se pencha à son oreille et murmura affectueusement son langage habituel, celui-là même que je vous citais il n'y a qu'un instant; il n'en fallut pas davantage. Comme Dieu parlait intérieurement, la voix de l'Ange eut un écho, et le voile jeté sur les yeux de l'âme d'Agnès se déchira. Avec l'ampleur de vue qui distinguait sa rare intelligence, Mme Le Vasseur comprit tout : une transformation morale s'opéra en elle, et depuis, nous l'avons toujours vue constamment énergique édifier tout le monde par son courage, par sa foi profonde, par sa vive piété. Intérieurement éclairée par la grâce, extérieurement soutenue par nos faibles efforts, elle voyait désormais clairement que son union avec le divin Jésus la rendait participante aux mérites du Dieu sauveur, que, si elle souffrait, sa souffrance, effet d'une justice divine que chacun de nous est appelé à satisfaire, était un complément de la passion de Jésus-Christ, *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi;* que, s'il fallait mourir, la mort acceptée librement par amour pour Jésus, comme Jésus l'avait librement acceptée pour nous, était le couronnement obligé du sacrifice, la partie héroïque, surhumaine et méritoire de l'immolation, l'acte le plus sublime de l'adoration; et quand je lui demandais si elle souffrait beaucoup, elle me répondait avec douceur : « Oui, Dieu m'en fait la grâce,

et je l'en bénis. » Voilà, mes frères, ce qu'a produit la foi catholique en Mme Le Vasseur; voilà ce qu'a fait en elle le Seigneur par sa divine grâce ; voilà comment la religion catholique a fait descendre la paix, au moment où le contentement paraît le plus impossible, dans son esprit et dans son cœur. Il lui manquait un sens pour goûter, pour savourer la vie ; la foi catholique le lui a donné. Il lui fallait une lumière pour découvrir, dans la confession et dans la communion qu'on lui avait tant de fois calomniées, l'incomparable trésor de sève et de repos qu'elles recèlent : la foi catholique la lui a fournie. Il lui fallait ce je ne sais quoi de surnaturel et de mystérieux qui ôte à la douleur ce qu'elle a d'intolérable, et à la mort ce qu'elle a de repoussant : la foi catholique l'a fait descendre en elle. C'est ainsi que nous l'avons vue devenir supérieure à elle-même, s'éteindre en murmurant le saint nom de Jésus, et nous laisser à tous l'exemple d'une de ces belles morts catholiques, qui deviennent de plus en plus rares. Il y a loin d'une telle fin à la fin de l'indifférent, ou des partisans du néant.

Je m'arrête, mes frères, j'ai promis de ne pas vous fatiguer. Je voulais remplir mon devoir envers Dieu, mon maître, envers vous, envers l'honorable famille de Mme Le-Vasseur, envers Mme Le Vasseur elle-même ; je crois l'avoir fait en vous montrant les merveilles de l'amour divin envers celle que nous pleurons ; en vous citant pour exemple celle que vous avez connue, que vous accompagnez à sa dernière demeure, pour qui vous priez en ce moment ; en rendant à sa mémoire les éloges publics qu'elle mérite, et en faisant ressortir le saint usage qu'elle a fait pour notre édification des grâces de cette religion catholique, que tant de catholiques, de tout âge, de tout sexe et de toute condition, pratiquent malheureusement avec si peu de ferveur ; en rappelant à l'amour attristé de cette famille si chère qui l'entourait de tant de soins, qu'il y a tout à espérer, quand une épouse, quand une mère s'éteint avec cette foi, cette charité, cette délicatesse de conscience, d'une manière si sainte, laissant après elle la bonne odeur de Jésus-Christ. Et maintenant, que ma parole ne tombe pas inutile et vaine. Un jour viendra, mes frères, qu'on dira de chacun de vous aussi : « Il est mort ! » Vous ne paraîtrez plus à la place que vous occupez en ce moment ; on se rangera ici autour de votre cercueil, comme nous nous rangeons en ce moment autour de celui de notre chère Agnès. Ah ! je vous en supplie, imitez celle pour qui l'éternité vient de commencer ; cherchez la vérité comme elle, étudiez-la, embrassez-la comme elle. Vous êtes faits comme elle pour la vérité, pour la lumière : *Omnes vos filii lucis estis et filii diei ;* vous n'êtes pas les fils de la nuit, du mensonge, ni des ténèbres de l'iniquité et de l'hérésie : *Non sumus noctis neque tenebrarum.* Si l'on vous dit que le néant vous attend après la mort, on vous trompe : ce langage est un blasphème, et souvenez-vous que rien n'est affreux comme la mort avec le néant en perspective, que rien n'est admirable et sublime comme la mort avec la perspective certaine de la restauration de la vie, de la félicité sans mélange du paradis. Vous êtes enfants de Dieu, et

votre Père n'est pas le Dieu des anéantis, mais des vivants : *Non est Deus mortuorum, sed vivorum.* Je le sais bien, il faut mourir, c'est arrêté : *Statutum est*, et depuis six mille ans cet arrêté de Dieu s'exécute avec une inexorable rigueur contre tous, parce que tous nous sommes pécheurs. Mais je sais aussi que mon Rédempteur est vivant : *Scio quòd Redemptor meus vivit,* que je sortirai de cette tombe où l'on déposera, plutôt peut-être que je ne pense, ce corps de mort qui retient mon âme prisonnière : *De terra surrecturus sum*; que cette chair corruptible se revêtira d'incorruptibilité, que cette forme mortelle se revêtira d'immortalité, il le faut : *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem.* Je sais que, avec et dans ce même corps, mon corps rendu glorieux par la puissance de mon Père céleste, je verrai, je contemplerai mon Dieu face à face : *Et in carne meâ videbo Deum meum.* C'est là ma foi, c'est ma conviction profonde : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo*, et transporté par la force de ma conviction, par la certitude de ma foi, par la profondeur de mon amour, je vous crie à tous avec l'apôtre : Soyez féconds en bonnes œuvres et consolez-vous : nous irons dans la maison de Dieu : *In domum Domini ibimus;* nous y serons toujours avec le Seigneur : *Semper cum Domino erimus;* non-seulement votre âme vivra dans les siècles des siècles, mais même ce pauvre corps, confié aujourd'hui à la terre, se relèvera pour ne plus tomber : semé charnel, il repoussera spirituel; semé dans la corruption et la fétidité, il se relèvera dans la gloire : *Seminatur in corruptione, surget in gloria.*

Je remercie mille fois le Seigneur de m'avoir donné la consolation de voir Mme Le Vasseur abandonner une religion fausse, réprouver une philosophie menteuse, embrasser généreusement la foi catholique et s'endormir sur le sein de Jésus. Puisse-t-il exaucer ma prière en donnant à vos pasteurs respectifs la consolation de vous voir expirer vous-mêmes dans de si sublimes sentiments, quand votre dernière heure sera venue, et vous faire du nombre de ceux qui, comme Mme Le Vasseur, font envier leur mort : *Fiant novissima mea horum similia.*

Seigneur, c'est vous qui nous aviez rendu Agnès, et vous nous la prenez ; nous aurions été heureux de la conserver après sa conversion parce qu'elle vous aurait gagné des cœurs ; mais que votre volonté soit faite. Elle priera pour cette paroisse où sa main savait faire le bien et semer l'aumône sans bruit et dans le secret ; elle priera pour sa famille bien-aimée, pour ses enfants si dignes d'elle ; elle priera pour le pauvre prêtre, votre indigne ministre, que vous avez chargé de veiller sur elle au moment de la lutte suprême ; mais comme elle sort d'un monde où il est si difficile de marcher quelques jours sans avoir le pied souillé de quelques grains de cette poussière impure du péché qui soulève votre cœur, ô Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre servante ; vous savez bien que personne ne peut être justifié devant vous. Nos péchés à tous sont grands, mais vos miséricordes sont infinies, ayez compassion d'elle, ô mon Dieu ; souvenez-vous qu'elle est votre enfant, l'ouvrage de

vos mains, le prix de votre sang, et que vous lui avez promis d'être vous-même sa récompense. Pour nous, en attendant que nous la rejoignions au ciel, en fuyant comme elle l'erreur, pour mourir saintement entre les bras de votre sainte église, l'église catholique, apostolique et romaine, nous ne cesserons jamais de vous aimer, de vous désirer et de vous implorer comme notre Dieu, notre créateur, notre meilleur ami, notre père. Amen.

SAINT PHALIER.

Saint Phalier est honoré à Allaines de temps immémorial, on l'invoque surtout pour la guérison des enfants malades. Nous remercions sincèrement le digne curé de cette paroisse de l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition les détails pleins d'intérêt qu'on va lire sur la vie, le culte et les marques signalées de protection d'un serviteur de Dieu, à peine connu de nos jours et autrefois si vénéré dans la contrée.

Voici l'histoire du saint confesseur, telle que le célèbre Alcuin nous l'a transmise :

Saint Phalier naquit à Cartelat, village des environs de Toulouse, de parents peu fortunés, mais fort recommandables par leur piété. Ils formèrent de bonne heure leur enfant à la vertu. Aussi prit-il tant de goût pour la prière qu'on le voyait souvent chercher la solitude pour vaquer plus librement à cet exercice. Il s'écriait souvent : *Mon Dieu, Eternité, les hommes ne pensent pas assez à vous.*

Il passa ses premières années dans les travaux de la vie champêtre qu'il sut toujours sanctifier par les grands motifs que suggère la religion. Né avec une âme généreuse, c'était pour lui un bonheur de soulager les pauvres suivant ses facultés. Il se portait avec le même zèle à tout ce qui annonce un cœur compatissant et sensible aux malheurs d'autrui. Il avait surtout un soin particulier pour les enfants malades. C'est pour cela que l'Église reconnaît aujourd'hui dans saint Phalier une grâce particulière pour la guérison des enfants. Pendant sa vie il répétait souvent ces paroles de N.-S. J.-C. « *Laissez venir à moi les petits enfants! Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* »

Il prit la résolution d'embrasser l'état monastique; ne pouvant exécuter ce dessein dans son pays, à cause des obstacles qu'il y rencontrait, Phalier vint dans le Berry. Il alla trouver l'évêque de Bourges, qui lui assigna un lieu écarté dans une forêt qui lui appartenait; là, après avoir défriché une certaine étendue du terrain, Phalier s'y construisit une cellule avec une chapelle en l'honneur de Marie, il s'y forma aussi un petit jardin qu'il cultivait de ses mains, il partageait avec les pauvres le fruit de son travail.

Plusieurs personnes venant le consulter, il fit bâtir à quelques distances de sa cellule une espèce d'hôpital pour les malades et

les étrangers. C'est là qu'il passa le reste de sa vie uniquement occupé de la prière et de la contemplation. Il n'y avait que la nécessité ou la charité qui pussent lui faire interrompre ces saints exercices.

— On lit d'autre part dans le martyrologe gallican : Saint Phalier était de Limoges ; il fut ordonné prêtre, fit le voyage de Rome et se retira ensuite à Chabris, dans le Berry, où il mena la vie érémitique et opéra un grand nombre de miracles, *surtout pour la guérison des enfants malades.*

— D'après le martyrologe romain universel, saint Phalier vivait au VIIe siècle et sa fête était célébrée le 23 novembre. D'autres la placent au 24 du mois d'août. Par une ordonnance du 11 mars 1855, Mgr Regnault, évêque de Chartres, l'a fixée pour l'avenir au dernier dimanche du mois d'août.

La lettre suivante, adressée dernièrement à M. le curé d'Allaines, par une pieuse mère de famille, montrera que la confiance envers saint Phalier n'est pas encore éteinte et que sa protection s'étend aujourd'hui comme autrefois sur les petits enfants malades.

*** le juin 1864.

L'année dernière, le 9 octobre, je suis venue invoquer saint Phalier dans votre chapelle pour la guérison de mon enfant, alors bien souffrant d'une maladie de langueur. Un mois après, je vous ai ramené mon enfant en vous disant que depuis le jour de mon pélerinage il avait toujours été de mieux en mieux, et qu'il ne se ressentait plus pour ainsi dire de sa maladie. Le mieux ayant continué, nous avons vu ce cher ange prendre tous les jours de nouvelles forces. Aussi, Monsieur le Curé, je ne saurais vous dire toute la reconnaissance dont je me sens animée envers le bon Saint qui a guéri mon enfant. Lorsque je pense surtout à ce qu'était mon pauvre chéri quand j'ai prié pour lui et à ce qu'il est maintenant, je ne cesse de remercier Dieu par l'entremise de saint Phalier qui m'a obtenu ce que mes faibles prières n'auraient pu m'obtenir.

Je viens donc, monsieur le Curé, vous demander la permission de faire poser auprès de la statue du bon Saint, comme gage de ma reconnaissance, un cœur doré portant cette inscription. « Hommage de reconnaissance à saint Phalier qui a guéri mon enfant. 9 Octobre 1863. »

La clôture de la retraite pastorale a eu lieu à la cathédrale le soir du vendredi 10 septembre, avec la solennité accoutumée. Après un discours chaleureux du R. P. Pouplard, prédicateur, tous les prêtres qui avaient suivi les saints exercices ont été renouveler leurs promesses cléricales entre les mains de Mgr l'Évêque à l'autel de l'avant-chœur. Cette cérémonie, toujours si imposante, a été suivie de la bénédiction du très-saint Sacrement.

— M. l'abbé Hautin, précédemment curé de Morancez, est installé curé de Marboué. M. l'abbé Arnou, fatigué par une longue maladie, a quitté cette dernière paroisse pour celle de Morancez.

— M. l'abbé Duteyeul, ci-devant curé de Varize, est nommé professeur au Petit-Séminaire de Nogent-le-Rotrou.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT
À
LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS D'OCTOBRE 1864.

A Messieurs les Ecclésiastiques.

L'histoire nous cite un maréchal de France, inaccessible aux excuses de ses subalternes malheureux dans une expédition; en vain lui alléguaient-ils l'ignorance la mieux fondée d'un incident difficile à prévoir, son dernier mot était toujours : « Il fallait le connaître! » Figurez-vous la *Voix de Notre-Dame* arrivant dans un presbytère de la Beauce ou du Perche après une fête dont le récit a déjà conquis dans les pays d'alentour les honneurs de toutes les conversations. Vite on interroge la petite Messagère; un coup d'œil horizontal ou oblique contrôle son léger bagage de nouvelles, et l'inventaire de ses pages de choix a bientôt prouvé que le chroniqueur une fois encore a failli à son devoir... la fameuse fête est oubliée!... — Eh! pourquoi ce silence sur notre solennité? — Mais je ne la connaissais pas. — Il fallait la connaître!... — C'est cela! toujours Louvois gourmandant un capitaine. Le pauvre capitaine, lui, baissait le front sans mot dire; et le chroniqueur, que fera-t-il? Tout respectueux qu'il soit, je lui reconnais moins de soumission; il est capable même de répliquer à son interlocuteur par un mot aussi court que le sien, mais pour le moins aussi raisonnable. — Il fallait connaître ce fait, lui dit-on. — « Eh bien! répondra-t-il sans se déconcerter, » il fallait me l'apprendre. » Et, dût mon jugement un tant soit peu intéressé n'être pas impartial, je crois que le chroniqueur n'a pas tort.

En effet deux choses contradictoires sont ici en présence : d'une part avidité générale de nouvelles religieuses, avidité bien louable puisqu'elle atteste un vif désir de s'édifier et d'édifier les autres, empressement qui nous est signifié maintes fois par des avis, des encouragements, des réclamations *amicales*; d'autre part, abstention générale aussi, lorsque les circonstances réclament un narrateur, lorsqu'il y a des renseignements précieux à confier à la *Voix*,

lorsqu'il suffirait de donner libre carrière à une plume habile, comme il y en a tant dans les presbytères de la Beauce et du Perche. Cette conduite ne ressemble-t-elle pas à une anomalie? Ajoutons qu'elle se retranche derrière des motifs trop spécieux, des remparts trop faibles pour la défendre. — Le temps nous manquait, dira-t-on pour élaborer un récit en forme; nous avons préféré le *statu quo*. — Respectable confrère, tant pis pour nous, tant pis surtout pour nos lecteurs; mais, en pareille circonstance, veuillez vous souvenir que nous consentons à partager votre travail. Qu'une missive crayonnée à la hâte par votre main nous apporte la matière du devoir, c'est-à-dire le croquis du tableau, nous nous constituons vos mandataires pour le reste de la besogne : plus ou moins heureux dans le choix des couleurs, nous relèverons de notre mieux tous ces traits, et nous donnerons un cadre quelconque à l'ensemble; mais nos modestes coups de pinceau laisseront paraître toute la vérité première, et *rien que la vérité*.

Que voulez-vous, nous a-t-on répété d'autres fois, M. le Curé était le seul écrivain admissible : or, il ne manquera jamais à sa devise la plus chère: « Aimez à être inconnu; *ama nesciri*. » Difficulté moins sérieuse en réalité qu'en apparence! D'abord si, dans ce cas trop fréquent, une tierce personne, moins habituée que son pasteur aux variantes du style, mais interprètant dans un sens plus large les exigences de l'humilité, nous écrivait à sa manière, risquait une relation où le fil du récit ne disparaisse pas totalement sous l'avalanche des qui et des que, nous lui en serions reconnaissants; au besoin l'on appliquerait à sa lettre la règle du que retranché, l'on réprimerait les tendances ambitieuses du qui relatif, et notre but serait atteint. Quoiqu'il en soit, la voix la plus autorisée, la mieux faite pour s'entretenir avec la *Voix de Notre-Dame*, c'est celle du Curé. M. le Curé est donc prié de rompre le silence : tel fait, il le connaît dans toutes ses phases et ses ramifications, il en a peut-être même préparé l'existence, il lui a donné son relief, il en prévoit les résultats ; témoin, sinon cause, à un certain degré, il ne lui reste plus qu'à en être le narrateur; fidèle et discret plus que personne ne peut l'être, il sera aussi, plus facilement que personne, intéressant et utile dans la juste mesure, selon toutes les convenances. — Et la modestie! — Eh bien! elle s'abritera sous une de ces signatures aussi claires que les *universaux* d'Aristote. D'ailleurs, quand le voile de l'incognito

aurait trop de transparence, quel mal à cela? Si la responsabilité de deux pages imprimées doit toujours être un épouvantail, nous autres, pauvres rédacteurs, nous sommes donc bien à plaindre. Oui, nous serions fort à plaindre, si nous ne comprenions et si l'on ne comprenait comme nous que notre fonction peut se rattacher à l'un des principaux devoirs du prêtre. Le prêtre est l'homme de la parole « *docete ;* » or, que cette parole s'échappe immédiatement de ses lèvres ou qu'elle traverse le milieu de la typographie, peu lui importe! d'ordinaire même ce dernier mode de langage lui sera plus avantageux; en s'adressant à un plus grand nombre, il croira mieux répondre à sa mission.

Mais nous n'avons pas encore touché le nerf de la question : M. le Curé ne permettrait à personne, pas même à un confrère, à un littérateur, de donner une telle publicité aux événements de sa paroisse. — Et pourquoi donc? — Il craint de paraître appeler sur elle l'attention de tout un diocèse, précisément parce que la bonne réputation de ses paroissiens se lie à la sienne; il craint, en un mot, de sembler tenir beaucoup à mettre en évidence sa personnalité. — Chimère! illusion! Les nombreux lecteurs de *La Voix* sont tous vrais chrétiens et par conséquent charitables, intelligents vis-à-vis les habitudes du zèle apostolique. Oui, selon nous, les pasteurs des âmes ont un point de mire unique, la gloire de Dieu : qu'ils aiment donc à nous montrer du doigt les actes publics et les œuvres particulières dont le spectacle vient parfois les réjouir eux et leur troupeau; qu'ils élargissent le plus possible autour d'eux le rayonnement des saintes choses et nous permettent de nous associer à leur joie. Que les pasteurs des âmes prennent ce parti, et ils ne seront point traités en héros qui cherchent un piédestal pour leur renommée, fi donc! mais en amis qui veulent simplement nous indiquer de la part de Dieu une manifestation solennelle utile à sa gloire, un trait de grâce ou de vertu digne d'être arraché à l'oubli, c'est-à-dire, une nouvelle étoile jetée par la Providence au firmament de notre belle religion. Si ces étoiles, petites ou grandes, paraissaient sur tous les points, si le diocèse entier était illuminé de ce doux rayon qui a passé sur telle ou telle paroisse, le Seigneur en recevrait plus de louanges; puis, nous désespérerions un peu moins de notre pays, de ce pays où l'on se préoccupe avec raison de ces nuages de l'indifférence qui menacent de plus en plus d'obscurcir notre ciel, mais, il faut le dire aussi, où trop

souvent la lumière des bonnes actions se meut dans une sphère étroite, au lieu de monter librement à l'horizon et d'y tracer à tous les yeux, au-dessus de toutes les régions, son arc étincelant et consolateur. L'Abbé GOUSSARD.

FÊTE DU 4 OCTOBRE, A CHATENAY.

Une grande fête religieuse réunissait, le mardi 4 octobre, dans une commune allégresse, les habitants de Châtenay et des localités voisines. Bénir une nouvelle chapelle dédiée à Marie (1), planter une croix commémorative, tel était le programme... Nous entendons dire de toutes parts que la magnificence de la fête a dépassé toutes les prévisions. — Voici l'intéressant compte-rendu qu'a bien voulu en tracer à la hâte un témoin oculaire encore tout plein de ses impressions et de ses souvenirs (2).

« Un noble débris de la grande armée, dont les mains ont pansé les blessures de nos pères sur les champs de bataille, un médecin dévoué, et, ce qui ne gâte rien, un homme religieux, le docteur Mornac, que tout Chartres vénère encore, mourait naguère, laissant son avoir à sa digne sœur, habitante de cette ville, et à ses deux fils, dont l'un, M. l'abbé L..., appartient par sa position au clergé de la cathédrale, par son zèle à toutes les œuvres de bienfaisance, à toutes les loteries de charité, à tous les pélerinages. — Vivant, ce cœur si compatissant avait fait le bien ; mort, il voulait le faire encore. Remettre sa fortune entre les mains du digne prêtre qu'il connaissait bien, c'était la léguer à tous les genres de bonnes œuvres : la désignation était inutile. L'honorable famille L... est originaire de *Châtenay*, Châtenay où les jeunes filles recevaient l'instruction sans doute, mais manquaient du bienfait de cette éducation appropriée à leur sexe, que la femme seule peut donner et que notre Conseil général si bien inspiré voudrait voir se propager partout. — Doter son pays d'une belle école de filles, les confier aux estimables sœurs de Saint-Paul de Chartres, auxquelles l'Empereur confie tant d'hôpitaux et de maisons d'enseignement au dedans, ses colonies et le redoutable honneur de soigner ses déportés au dehors, c'était placer sur la tombe de M. le docteur Mornac une de ces couronnes dont sa croix

(1) La chapelle du pensionnat de Notre-Dame du Riard, dirigé par les Sœurs de Saint-Paul de Chartres

(2) En se faisant spontanément l'historien d'une semblable fête, M. l'abbé Marquis, curé de Saint-Denis-des-Ponts, aura été heureux, nous n'en doutons pas, de donner par là à la vénérable Communauté religieuse dont son digne oncle fut si longtemps supérieur-général, une nouvelle marque d'estime et d'affectueux dévouement.

d'honneur avait lieu d'être fière ! Puis, une bonne œuvre est une prière irrésistible à Dieu, une éloquente lettre de recommandation envoyée outre-tombe en faveur de ceux qui continuent à nous être chers. — Procurer l'instruction, l'éducation saine et morale, était-ce assez ? Non ; on pouvait encore réjouir dans sa vaillante poussière le cœur du soldat médecin. Jadis, alors que le canon russe tonnait, alors que les enfants de Châtenay et de Léthuin au souvenir du sol natal tombaient percés.....

.....*Et dulces moriens reminiscitur Argos,*

Mornac était peut-être là, étanchant leur sang. Eh bien ! après lui, il y aura une bonne sœur qui visitera le malade, le vieillard, qui continuera son œuvre ; il se survivra à lui-même : ses mains seront glacées, mais d'autres mains non moins charitables le représenteront auprès de l'infirme et du blessé. Homère aura eu raison de dire :

« ...Le médecin est un homme divin qui en vaut mille. »

(Car on lui doit souvent la conservation de milliers de vies.) Et voilà comme il se fait que dans un champ hérissé de broussailles, transformé aujourd'hui en un jardin anglais, on voit à Châtenay un somptueux établissement, nommé *Notre-Dame du Riard,* étaler aux regards émerveillés sa façade gracieuse, surmontée d'un pavillon octogone qui forme une chapelle où scintillent trois magnifiques vitraux : voilà comme il se fait que ce pays a joui le 4 octobre de l'imposante cérémonie d'une fête d'inauguration. Au loin, le laboureur, oubliant un instant ses sillons, voyait flotter sur le village entièrement pavoisé d'innombrables oriflammes aux couleurs de Marie. La vieille tour les arborait et semblait rajeunie sous tant de luxe. La maison curiale, le pavillon monumental que la famille s'est construit en face de son œuvre, tout ondoyait sous de légères et flottantes draperies. Pas un arbre de la cour, pas un angle de la maison, pas un seul pan de l'édifice qui n'eût son ornement, et quels ornements ! Le frontispice de l'établissement était paré comme un sanctuaire : le velours et les crépines d'or, les blasons émaillés, lui donnaient l'aspect d'une châsse antique que la main du lapidaire a ornée avec profusion. A neuf heures, Mgr l'Évêque de Chartres arrive pour consacrer l'œuvre par l'honneur de sa présence et de ses bénédictions. La distance de Chartres, le vent froid et violent qui soufflait en ces jours et qui n'a point épargné le cortége religieux, les paroles si profondément empreintes d'estime pour la Communauté de Saint-Paul que Sa Grandeur a prononcées à l'homélie, augmentent encore le prix de cette visite.

Au même moment, à travers ces plaines sans fin, jalouses de se mesurer avec l'horizon, on voit s'acheminer vers le village des députations de toute la contrée. De modestes jeunes filles en robe blanche, conduites par leurs parents, veulent avoir leur part de la fête. De la route de Chartres débouche une diligence lancée à fond de train, chargée jusqu'au faîte de son impériale d'instruments et de musiciens. Pour échapper au froid, cette bruyante jeunesse sous la direction des bons Frères des écoles

chrétiennes, dont le docteur Mornac fut jusqu'à sa dernière heure le médecin, jette au vent les flots de sa joyeuse harmonie. Tout s'ébranle dans Châtenay à ce signal. La procession commence, imposante, variée de costumes et de symphonies. On y voyait figurer : un nombreux clergé venu de tous les points du diocèse, composé surtout des enfants de Châtenay que le sacerdoce a marqués ; des groupes nombreux de religieuses de plusieurs ordres, d'innombrables jeunes filles au long voile blanc semé d'étoiles d'or, la population laborieuse et si sympathique du pays et des paroisses voisines ; enfin, Monseigneur assisté de M. l'abbé Barrier, son vicaire général et supérieur de Saint-Paul. A la tête du cortége, le corps de musique instrumentale sonne la marche, l'entrecoupe agréablement et charme l'attention par ses morceaux de bon goût. On entre dans l'église, où le pieux curé complimente Sa Grandeur, qui répond avec une bienveillance toute paternelle. Les murailles du modeste temple ont aussi revêtu leur parure de fête. Un trône de pourpre frangée d'or, au blason épiscopal, recoit Monseigneur ; les nombreux ecclésiastiques présents à la cérémonie se groupent à ses côtés. Au milieu du chœur, au-dessous d'une radieuse couronne de lumières et sur un piédestal splendide protégé par une grille d'or, s'élevait une majestueuse statue de la sainte Vierge, si riche, si artistique, que chacun ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Sur l'invitation qui lui en est faite, Monseigneur la bénit et l'encense à triple reprise, pendant qu'applaudissant à sa manière le corps des musiciens la salue d'un glorieux « *Triomphez, Reine des cieux* ! »

La messe de la fête fut célébrée par M. le supérieur général des sœurs de Saint-Paul. A l'évangile, Monseigneur monta en chaire, et, par l'expansion de son cœur et l'intérêt tout pratique de ses paternels conseils, tint pendant plus d'une demi-heure suspendue à ses lèvres la foule compacte et recueillie qui remplissait l'église et ses abords. Il disait aux chefs de famille les devoirs et les bienfaits de l'éducation, il décernait à tout bon maître, à toute maîtresse consciencieuse, sa part de mérite et d'éloge, sous quelque habit que s'abrite la vertu ; mais il félicitait surtout l'heureuse jeune fille appelée à puiser la science avec la piété sous l'égide de la sœur de charité. Ses derniers accents, expression du sentiment de l'assistance entière, furent un noble témoignage de remerciement adressé à l'honorable famille devenue fondatrice du jeune établissement. Cette famille, on peut dire qu'en face de l'œuvre architecturale et de l'institution morale qui parlent assez éloquemment, elle est demeurée modeste et inaperçue. Les initiales seules de M. Mornac escortent la croix du faîte de la chapelle. Vis-à-vis est le cimetière, et juste en face les tombes de famille. Les chers défunts sont en nom, les vivants disparaissent.

Après la messe, l'assistance se rend processionnellement à la maison des sœurs. Aux quelques mots de remerciement et de filiale gratitude

adressés par M. l'abbé L... à son évêque à l'entrée de l'établissement, ce dernier répond par un touchant éloge du docteur Mornac, s'arrêtant complaisamment pendant quelques minutes à retracer à la multitude sympathique et attendrie certaines particularités édifiantes de la vie du médecin consciencieux, du soldat chrétien dont il a eu plus d'une fois occasion d'apprécier par lui-même le noble caractère. Puis la procession reprend sa marche et déroule dans les larges allées du jardin ses anneaux ondoyants. L'Évêque bénit la maison, ses statues, et enfin sa petite mais charmante chapelle où le rayon du soleil, libre dans cette plaine sans rideau, vient saluer les scènes de la vie de la sainte Vierge gravées sur les vitraux. Notre-Dame des sept Douleurs et saint Jean-Baptiste devant à l'avenir se partager le patronage du pieux oratoire, trois fois on les salue, trois fois on les acclame. Et Monseigneur, apparaissant de nouveau sur le seuil, donne à la foule massée au bas des degrés une dernière et solennelle bénédiction.

La cérémonie achevée, les grandes salles de la maison reçoivent les invités et les pélerins. L'hospitalité offerte par la famille fondatrice fut digne de tout le reste. Une trentaine d'ecclésiastiques, les maires et adjoints, la famille heureuse, ayant à sa tête une vénérable mère, prirent place aux côtés de Monseigneur. Cependant la musique stationnant au dehors nous faisait l'agréable surprise d'un concert.

Le cortége religieux revint à l'église et au chant du *Vexilla* parcourut les larges rues de Châtenay en s'acheminant vers un beau calvaire que M. l'abbé Lubin, curé de Dangeau, enfant de la paroisse, avait élevé à ses frais à l'extrémité du village. Au pied de ce calvaire, qui préside et sourit au travail de l'homme des champs, M. Lubin, en quelques mots bien sentis, expliqua sa pieuse intention qui avait déjà eu un commencement de réalisation au jour de sa première messe. Du haut du tertre, M. le vicaire général fit parler à tous la croix qui nous sauve et nous guide, mais aussi la croix qui nous jugera. Les rafales du vent et le mugissement des peupliers, rares habitants de cette plaine, faisaient un tel fracas que le bruit couvrait la voix de l'orateur; mais sa main montrait la croix, l'énergie de son geste et l'accent de sa conviction en disaient assez. Puis on regagna le sanctuaire dans le même ordre. Point de déploiement de police pour maintenir la tranquillité : le sentiment religieux y suppléait. Mères et enfants s'inclinaient radieux sous la bénédiction de leur évêque. Un *Te Deum* et un salut solennel vinrent clore la fête. Longtemps la musique captiva au dehors la bonne population beauceronne, si franche, si honnête comme toutes les populations agricoles. Jamais rien de pareil n'avait émerveillé les yeux ni charmé les oreilles des habitants. Lorsque la voiture de Monseigneur s'élança pour le départ, on eût pu lire la même expression sur tous les visages : le regret de voir la fête si tôt finir.

Le lendemain, en présence d'une quinzaine d'ecclésiastiques revenus tout exprès pour cette nouvelle cérémonie, M. le vicaire général présida

un service solennel pour la famille des bienfaiteurs et nommément pour le bon docteur Mornac. Chose singulière et étonnante rencontre ! Le catafalque de l'homme de guerre dressé à l'occasion d'une œuvre destinée à de tendres enfants ! Son habit galonné, sa croix, ses médailles militaires, ses insignes en un mot, venant rappeler à l'assistance recueillie et reconnaissante que la bravoure et la bonté s'allient bien ensemble, et que l'épée qui protége la patrie a un éclat de plus quand elle protége l'innocence ! Il y eut là une allocution riche de sentiments faite par M. le curé de Dangeau. Sa voix sympathique alla chercher dans tous les cœurs les larmes que le temps y amasse et les fit jaillir de bien des yeux. Il consola le deuil de la famille bienfaitrice par la considération de la grandeur et de l'étendue du service public rendu à la paroisse natale, par l'attestation de sa reconnaissance. C'était une fête funèbre, mais la bienfaisance du principal défunt illuminait son cercueil et semait sur ses insignes militaires, en leur ôtant tout caractère de tristesse, les bénédictions et les joies anticipées de toutes les mères ! »

— Le 6 octobre, les RR. PP. Maristes fêtaient sainte Foy, patronne de leur église. Le matin de ce jour, si riche en dates mémorables pour eux et pour nous, Monseigneur célébrait le saint sacrifice auprès de la statue de la Vierge martyre, et, le soir, une nombreuse assistance était là, écoutant avec la plus vive satisfaction le R. P. Gay, prédicateur de l'octave.

— C'est le 17 octobre que nous nous trouvions rassemblés dans l'élégante chapelle du monastère de la Visitation, pour chanter avec les bonnes religieuses la gloire de la B. Marguerite-Marie Alacoque. Le R. P. Massias trouva dans la circonstance, comme toujours, le sujet d'une instruction attrayante pour l'esprit et substantielle pour le cœur. Depuis longtemps, ce vénérable jésuite n'est plus un étranger pour nous. Chaque année, de pressantes invitations le rappellent dans notre ville pour prêcher la retraite aux mêmes communautés religieuses ; preuve d'un zèle admirable servi par un rare talent.

— En octobre 1862, la translation d'une partie des reliques de saint Jacques-le-Majeur à Montlandon fut dans cette paroisse l'occasion d'une pompeuse solennité. L'anniversaire en a été célébré avec éclat et au milieu d'une affluence considérable. Nous le voyons, le pélerinage de Compostelle est remis en honneur, selon le vœu qu'en avait exprimé M. l'abbé J. dans son intéressante notice sur le saint Apôtre de l'Espagne.

— M. l'abbé Cuissard, précédemment vicaire d'Auneau, a été nommé au vicariat d'Illiers.

— M. l'abbé Noury, curé de Levainville, est décédé, il y a une quinzaine, à l'âge de soixante ans et demi.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

À

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE NOVEMBRE 1864.

Le 28 décembre prochain, fête des Saints Innocents, les élèves de la Maîtrise chanteront seuls, comme ils l'ont fait les années précédentes, les offices du chapitre. A l'issue des vêpres, ils descendront processionnellement à la crypte où ils chanteront un salut en musique, après l'allocution d'usage.

— Le 31 décembre, à six heures du soir, il y aura bénédiction du très-saint Sacrement dans la chapelle de Notre-Dame de sous-terre, en remercîment des grâces reçues du ciel dans le cours de l'année arrivée à son terme.

INSTALLATION DES SŒURS DE NOTRE-DAME DE CHARTRES DANS LA PAROISSE D'ALLAINES.

Les Sœurs de Notre-Dame de Chartres, religieuses aussi zélées et aussi capables que modestes, comptent déjà dans le diocèse beaucoup d'établissements. Le dix-septième a été ouvert, le dimanche 30 octobre, dans la paroisse d'Allaines. C'est ce jour-là qu'eut lieu, avant la messe, la bénédiction solennelle du local qui leur était destiné.

M. l'abbé Teyssier, vicaire-général honoraire et supérieur de la Communauté, présidait la cérémonie. Sœur Marie-Ernestine, supérieure générale, y assistait avec plusieurs de ses religieuses, venues de diverses paroisses de la Beauce pour demander les grâces

célestes, pierre angulaire de ces pieuses fondations. Les nouvelles institutrices devaient trouver un encouragement bien précieux dans la vue d'une multitude accourue de toutes parts, et dont la joie était pour elles de si bon augure. Tout ce monde fut dans l'admiration lorsque la procession défila en si bel ordre de la chapelle de l'Immaculée-Conception du bourg à l'église dix fois séculaire isolée au milieu des champs. Les oriflammes des petites filles, les cierges des enfants de la première communion, les bannières, tout produisait son effet, grâce au temps le plus favorable.

Au prône, M. l'abbé Teyssier parla sur le double but de l'école des Sœurs de Notre-Dame : l'instruction chrétienne des enfants et le soin des malades. Sa parole, claire et sympathique, fut écoutée avec une religieuse avidité. La paroisse d'Allaines a dû comprendre que le 30 octobre marquait pour elle la naissance d'une belle œuvre.

Nous aurions dû, dans le dernier numéro, parler d'une cérémonie qui eut lieu à l'hospice de Saint-Brice; les renseignements sont arrivés un peu tard; nous ne devons pas moins en remercier le témoin oculaire qui a bien voulu nous les transmettre.

Le vendredi 20 octobre, quarante personnes, appartenant toutes, à l'exception d'une seule, à l'hospice des pauvres, reçurent le sacrement de confirmation dans l'église de Saint-Martin-au-Val. Le R. P. Michon, religieux mariste de la maison de Sainte-Foy, avait préparé les confirmants par une petite retraite de quatre jours. Toutes ces âmes, nous dit-on, garderont longtemps le souvenir du bon missionnaire, et longtemps leurs bonnes dispositions seront un témoignage du bien qu'il leur a fait.

Monseigneur, à son arrivée dans l'établissement, a été reçu par M. le maire, président de l'administration des hospices, et par MM. Bonnard, de Bertheville, de Saint-Laumer, de Mianville, de Saint-Quentin, administrateurs. Déjà M. l'aumônier, après avoir pris les ordres de Sa Grandeur, a réuni tout son monde dans la cour des Vieux-Capucins. Monseigneur paraît : MM. les curés de Saint-Aignan et de Saint-Pierre, les chapelains de plusieurs communautés de la ville et d'autres ecclésiastiques, sont rangés près de lui; les nombreux assistants s'inclinent sous sa main qui les bénit, et l'on se met en marche.

La joie des habitants de l'hospice se trahit nécessairement sur leur physionomie, habituée du reste à l'expression du bonheur, comme cela doit être dans une maison de Sœurs hospitalières. Voyez comme ils sont radieux, ces orphelins en grande tenue, ces orphelines rangées près de la bannière de Marie, ces quatre vieillards si fiers de porter le dais, ce suisse qui oublie si volontiers ses soixante-dix-sept ans pour conduire le défilé. A la porte de l'église, M. l'abbé Bordier, s'adressant à son évêque, traduit en quelques paroles ses sentiments et ceux des fidèles qu'on appelle ses paroissiens. Puis, après une allocution du zélé missionnaire dont nous parlions tout à l'heure, M. l'abbé Barrier, vicaire-général, célèbre la sainte messe, et la cérémonie commence. La musique a son rôle dans cette pieuse fête : M. de Saint-Quentin fils a prêté le concours de son talent, et ses doigts savants interprètent sur l'harmonium ses plus gracieuses mélodies et ses plus doux accords. Quand tout est terminé, une seconde procession ramène l'assistance dans la cour des Capucins. Monseigneur donne une dernière fois sa bénédiction, et, sur une invitation de M. le maire, passe dans une salle bien parée où un déjeûner splendide avait été servi aux frais, non de l'hospice, mais de MM. les administrateurs eux-mêmes.

Dans le récit d'une fête, les moindres détails offrent parfois le plus d'intérêt ; c'est quand ils répondent à quelque sentiment du cœur. Aussi comment passerions-nous sous silence la visite des malades, si heureux de l'honneur qui leur était fait, si sensibles à des consolations qu'ils n'avaient osé attendre? Nous parlerons aussi de l'audience accordée aux petites filles de la maison. Dix des plus jeunes, ayant de quatre à huit ans, furent présentées les premières et baisèrent l'anneau épiscopal ; les plus grandes vinrent à leur tour, mais celles-ci avaient une plus savante interprète, et le compliment délicat et respectueux récité à Sa Grandeur fit plaisir à tous, non moins que le maintien et la modestie de toutes ces enfants qui ont pour mère la religion et pour sœur la sœur de charité.

Monseigneur, au sortir de l'établissement, fut conduit par Messieurs les administrateurs au nouvel Hôtel-Dieu qui, comme chacun a pu en juger, devra être compté désormais parmi les beaux monuments de notre ville.

Nous finirons ce compte-rendu en transcrivant le petit discours de M. l'abbé Bordier.

Monseigneur,

L'année dernière vous avez consacré ce temple à Dieu. Le temps était bien mauvais : vous avez souffert beaucoup. Cependant, dois-je le dire? nous tous, nous étions dans la joie. Notre exil finissait; vous nous rendiez notre église plus belle et plus majestueuse; car elle est admirable, notre église. Merci, Monseigneur, mille fois merci! Gloire immortelle à M. Ferdinand de Reverdy! Honneur à Messieurs les administrateurs!

Ce grand jour semblait ne nous promettre que du bonheur; mais bientôt une nouvelle alarmante vint tromper notre espoir : « Monseigneur est malade » nous dit-on, « et votre fête a été le point de départ de sa maladie, bien plus, elle en a été la cause. Ne deviez-vous pas, pour l'inviter à la consécration de votre église, attendre une température moins rigoureuse? » Ces reproches, que nous ne méritions pas, vous le savez, Monseigneur, nous rendirent plus sensibles encore à votre souffrance; notre bienheureux patron, dont vous aviez relevé l'autel, put entendre nos plaintes; nous le conjurâmes d'obtenir du Seigneur que notre vénéré Pontife fût bientôt rendu plein de vigueur à ses enfants éplorés. Saint Martin éprouva notre foi par un délai trop long selon nous, mais enfin il nous avait compris et nous fûmes exaucés. Béni soit le nom de saint Martin! Béni soit surtout le nom du Seigneur!

Aujourd'hui encore nous sommes dans l'allégresse; mais, espérons-le, cette allégresse ne préludera point à de semblables inquiétudes. Vous allez, Monseigneur, consacrer à Dieu, non pas un temple de pierre, mais des temples vivants, capables de comprendre les bienfaits du ciel et désireux de lui prouver à jamais leur reconnaissance. Dieu le Père les a créés à son image et à sa ressemblance. Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, les a rachetés au prix de son sang précieux, les a nourris de son corps adorable; et vous, Monseigneur, zèlé successeur des Apôtres, vous allez, par l'imposition des mains, faire descendre l'Esprit-Saint, la troisième personne de la très-sainte Trinité, dans le cœur de ces autres Samaritains : comme eux, ils seront des chrétiens généreux et terribles au démon.

O mon Dieu! faites que ces âmes aujourd'hui bien disposées comprennent cette grâce inestimable! Qu'elles conservent intact et pur de toute tache ce sceau divin que l'auguste sacrement de Confirmation va imprimer en elles. Oui, mes enfants, soyez vertueux, Dieu vous bénira; vous ferez la joie de ceux qui vous aiment; et vous, Monseigneur, nous en sommes certains, vous accepterez comme un témoignage de leur reconnaissance, témoignage le plus doux à votre cœur de Pontife et de Père, la vie vraiment chrétienne de vos enfants chéris!

— Le dimanche 13 novembre, les paroissiens de Neuvy-en-Dunois bravaient le vent et la pluie pour se rendre à l'église à l'heure des vêpres, comme ils l'avaient fait pour l'office du

matin. Le ciel était gris, rien au dehors ne portait à la joie; cependant ils étaient joyeux : c'est qu'une fête favorable aux douces émotions, sinon pleine d'éclat, les attendait dans le temple saint. M. le curé de Neuvy avait fait l'acquisition d'un chemin de croix et d'un orgue, et le jour de la Dédicace avait été choisi pour l'érection du chemin de croix et pour l'inauguration de l'instrument. M. l'abbé Travers, curé de Bonneval, bénit les tableaux et présida au saint exercice du *Via crucis*, que les fidèles aimeront désormais à répéter pour attirer sur eux, sur leurs frères de la terre ou du purgatoire, les bénédictions du Seigneur.

M. Delangle, organiste de Saint-Aignan, avait été invité à toucher le nouvel harmonium et il s'était fait accompagner d'un artiste chanteur : que fallait-il de plus pour donner à la partie musicale de la cérémonie une importance extraordinaire aux yeux des paroissiens?

— Un des saints les plus populaires, c'est bien saint Martin, le soldat de Pannonie, le catéchumène d'Amiens, le moine de Ligugé, l'apôtre de Tours, le thaumaturge du IVe siècle. En France, deux cent quarante communes portent le nom de saint Martin, et cent cinquante celui de saint Pierre. Ces chiffres sont significatifs : ils démontrent l'amour de nos ancêtres pour ceux que nous aimerons toujours. Dans toutes les contrées de l'univers catholique, l'attachement au prince des Apôtres se manifesta autrefois par l'empressement des populations à choisir son nom comme titre de protection et de gloire pour leurs villes et leurs bourgades. Saint Martin jouit plus tard d'un honneur semblable, mais dans les Gaules plus particulièrement. Là se concentra son influence qui ne devait pas être universelle, comme celle d'un chef de l'Eglise, mais immense toutefois, comme celle d'un évêque missionnaire, l'un des premiers sanctificateurs du pays qui bientôt s'appellerait la France. Nous avons dit que deux cent cinquante communes étaient désignées sous le vocable de Saint-Martin, et plusieurs de nos lecteurs s'étonneront de ce nombre. Que serait-ce s'il nous fallait compter les églises qui l'honorent comme leur patron! Dans notre diocèse, où le bienheureux marqua son passage par des miracles, il y en a beaucoup. Dans ces différentes églises on a solennisé sa fête; mais il en est peu sans doute où les cérémonies aient été aussi belles qu'à l'hospice

du faubourg Saint-Brice, près Chartres; nous en dirons quelques mots. M. l'abbé Chevalier, curé de Voves, officia le matin et le soir; le chant était rendu avec force et majesté par les premières basse-taille de notre clergé; l'harmonium, touché par M. Becker, organiste de la cathédrale, adoucissait les vibrations de ces voix puissantes, puis alternait avec leurs notes austères par de jolis solos. Aux vêpres, dix-huit prêtres de Chartres ou des environs se trouvaient réunis près de la chaire qu'occupait M. l'abbé Robé, vicaire de Saint-Pierre. Le prédicateur présenta, avec le talent qu'on lui connaît, la charité de saint Martin envers Dieu et envers le prochain comme un sujet d'admiration et comme un exemple à imiter pour les chrétiens, qui tous doivent tendre au même but, c'est-à-dire à la glorification de Dieu sur la terre et dans le ciel.

— Le mercredi 23 novembre a eu lieu la bénédiction solennelle de la maison des sœurs de Saint-Paul à Prasville.

— Nous avons reçu la lettre suivante qui ne peut manquer d'être lue avec intérêt :

Au jour de la Présentation de la très-sainte Vierge,
Thivars, 21 novembre 1864.

Monsieur l'Abbé,

La reconnaissance m'oblige à vous entretenir un instant de la mission terminée hier 20 novembre, dans l'église de Thivars.

Sa durée a été de quatre semaines : c'est le R. P. Michon, missionnaire de Sainte-Foi, qui l'a prêchée. Le but était de préparer à la réception du sacrement de confirmation. Les exercices journaliers de cette mission ont été constamment suivis par la majeure partie de la population, hommes et femmes. L'assistance, par son attention et son recueillement, a prouvé combien elle était sympathique à la parole du bon missionnaire.

La cérémonie de la consécration de la paroisse à la très-sainte Vierge, et celle de l'amende honorable au très-saint Cœur de Jésus, nous ont procuré un bien consolant spectacle. Tous les cœurs étaient sous l'impression d'un même sentiment, se confondaient dans un même désir, celui d'atteindre le seul et vrai bonheur, par la pratique sérieuse et fidèle des devoirs que la religion nous impose.

Tant de bonne volonté, et surtout tant de violence faite au Ciel, devaient préparer les cœurs à bien recevoir les divins sacrements, et ramener au bercail un certain nombre d'âmes. Aussi, à la sainte messe, célébrée par Monseigneur, avons-nous été vivement touché à la vue de la multitude des fidèles s'approchant du saint autel, pour recevoir des mains du Pon-

tife la sainte communion. L'assistance nombreuse, en quittant le lieu saint, répétait à l'envi ces paroles qui, à elles seules, sont la meilleure récompense : « Non, jamais la paroisse de Thivars, n'avait vu tant de fidèles réunis à la table sainte. »

Après la confirmation, Monseigneur a bien voulu bénir la croix du cimetière, récemment restaurée et ornée d'un crucifix en bronze. Sa Grandeur a rappelé, en quelques mots touchants et paternels, la signification de la croix dominant tous les corps qui reposent dans nos cimetières chrétiens.

Longtemps on aimera à se rappeler cette belle circonstance d'un beau jour. Le soir, aux vêpres, l'affluence du matin s'était peu diminuée. Une croix, plantée à l'extrémité du pays, restait à bénir : le temps était propice; il nous fut facile de déployer nos bannières et nos petits étendards de la Sainte-Enfance. Nous eûmes une procession magnifique, à laquelle les hommes en grand nombre ne craignirent pas d'assister, attestant par leur présence cette vérité consolante et divine, que la piété est utile à tous : elle est la source de tout progrès moral ; elle seule procure et les joies pures du temps et les joies ineffables de l'éternité.

Gloire à Dieu, amour et reconnaissance à jamais, à Marie.

SORTAIS, *curé de Thivars.*

P.-S. — A tout lecteur qui, par ses prières, ses pieux désirs ou ses bonnes œuvres, a causé au ciel tant de joie, à la terre tant de bonheur, reconnaissance et remerciements bien sincères. Ne nous lassons pas de prier, de souffrir et de nous humilier, pour procurer toujours et de plus en plus la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pour nous y animer, ayons devant les yeux les efforts persévérants des ennemis de tout bien, hélas! tant à plaindre. Et dans un sens tout opposé à leur adage favori, adage dont ils font trop malheureusement leur triomphe à cause de notre timidité, aimons à redire, prions et faisons annoncer toujours la sainte parole de Dieu, et il en restera quelque chose de bon. Quel cœur de prêtre n'envierait ce résultat, si faible que soit le bien produit?

S. *c. de T.*

M. l'abbé Vanneur, curé-desservant de la Chapelle-Guillaume, est décédé le vendredi 4 novembre, à l'âge de quarante-huit ans et huit mois.

— M. l'abbé Larrieu, précédemment curé de Fessanvilliers, est installé dans la paroisse de Louvilliers-au-Perche.

— M. l'abbé Aulard, curé d'Écrosnes, a dû quitter le ministère pour cause de santé et s'est retiré à Saint-Brice, près Chartres.

Nous ne sommes point horticulteur, et nous ne connaissons des jardins que l'idéal poétique, sans jamais toucher de près la réalité. Aussi ne pourrait-on nous appliquer à nous et à la maîtrise ces vers qui nous rappellent le vieillard de Tarente :

Le soir, des simples mets que ce lieu voyait naître,
Ses mains chargeaient sans frais une table champêtre.

Chez nous la table doit être champêtre, mais elle demande cet avantage aux jardins d'autrui et trop rarement sans frais. C'est un malheur, qui sert du moins à nous faire apprécier chez les autres une condition meilleure : toujours à quelque chose malheur est bon. Oui, vous qui devez à la fortune ou à votre position un jardin, potager ou verger, peu importe, vous êtes favorisés du Ciel; mais voulez-vous en tirer tout le parti possible, ne vous contentez pas des leçons de la routine. Pourquoi ne permettriez-vous pas à l'art d'aider la nature, autant que Dieu même le lui permet?

Un des moyens les plus faciles d'atteindre ce but, c'est de vous faire inscrire comme membre des sociétés d'horticulture aujourd'hui si florissantes. Cette réflexion nous a été suggérée par l'examen incomplet sans doute, mais suffisant de la *Revue* que rédigent les savants sociétaires de Chartres. Après la lecture de ces articles fort intéressants pour les amateurs, et, lorsqu'il s'agit de fruits surtout, les amateurs ne manquent pas, nous avons cru utile de recommander cette *Revue*. Si, après une heureuse expérience des systèmes qu'elle expose, messieurs les Curés voient l'abondance visiter leurs serres ou leurs celliers, leur charité en sera plus à l'aise et se fera leur conseillère pour l'écoulement de leurs produits.

La souscription, qui donne droit au titre de sociétaire et à la réception du bulletin d'horticulture, est de cinq francs. On peut l'adresser, à Chartres, chez M. Levassor, caissier de la caisse d'épargnes, à la mairie; à Châteaudun, chez M. Lecesne, imprimeur; à Nogent-le-Rotrou, chez M. Gouverneur, imprimeur; à Dreux, chez M. Baudoire, agent officiel du comice agricole.

Nous savons que M. Courtois, juge, vice-président de la société, a déjà visité les jardins de plusieurs presbytères, sur l'invitation qu'on lui en avait faite, et que, dans ces circonstances, il a enseigné avec succès l'application des principes développés dans la Revue.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE DÉCEMBRE 1864.

CONSÉCRATION DE LA CHAPELLE

DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS, A CHATEAUDUN.

Dans l'année 1834, la congrégation des Sacrés-Cœurs avait acheté un vaste enclos, justement nommé le *Paradis*, pour y établir un pensionnat de jeunes personnes appartenant aux familles aisées de la ville et des environs. Elle se proposait de leur donner une éducation en rapport avec leur fortune et leur position future dans le monde (1), et l'on sait avec quel succès ces dames ont tenu parole. Rien n'y manquait pour la culture de l'esprit, ni pour celle du cœur, ni pour ce qui a trait à la santé du corps; mais depuis le commencement de la maison, la piété s'y trouvait à l'étroit et d'autant plus mal à l'aise, qu'elle était plus fervente. Le Dieu de l'Eucharistie qu'on y adore jour et nuit était toujours logé au parvis sacré, dans la plus belle pièce, il est vrai, mais sous un plat lambris qui semblait comprimer l'essor de l'âme vers le père qui est aux cieux.

Enfin l'année dernière, la pieuse supérieure, madame de Jousserand, résolut de mettre un terme à cet état de souffrance. Fallut-il une hécatombe d'argent (2), il y aura l'année prochaine dans l'enceinte de son établissement une chapelle digne de ce nom. En effet, le 14 septembre 1863, M. l'abbé Teyssier, vicaire-général honoraire de Monseigneur, confesseur extraordinaire des religieuses, en posait la première pierre, et le 26 septembre de l'année suivante, Monseigneur lui-même, se rendant au vœu de toute la communauté, venait en faire la dédicace.

Le célèbre publiciste, auteur du *Parfum de Rome*, a dit quelque part : « La consécration d'un autel se peut voir partout dans un pays catholique. C'est néanmoins ce que j'ai vu de plus

(1) Sans parler d'une école gratuite pour les enfants des pauvres, annexée à l'établissement, où elles entretiennent deux classes à leurs frais.

(2) Expression du regrettable M. Souasay, curé de Saint-Valérien, à une distribution des prix dans la maison.

grand dans Rome. » Qu'aurait-il dit s'il eut vu dans tous ses détails la consécration d'une église entière? Je n'entreprendrai point de décrire cette imposante et magnifique solennité qui a duré quatre grandes heures. Avec Monseigneur était venu M. l'abbé Teyssier dont la sœur remplit dans la maison la fonction de prieure. M. l'abbé Germond, grand-maître des cérémonies de la cathédrale, l'avait précédé pour ordonner quelques préparatifs. M. le Curé de la Madeleine, le clergé de la ville et tous les curés du canton, conviés à la fête, s'étaient réunis autour de Sa Grandeur pour l'assister dans cette auguste et longue fonction. M. le Supérieur général de la communauté avec son secrétaire et plusieurs autres prêtres et religieux, amis de l'aumônier, M. Emile, qui n'en manque point, étaient arrivés dès la veille. Madame la Supérieure générale les avait suivis avec plusieurs supérieures des maisons les plus rapprochées. Les amis de la maison qui habitent la ville, les parents des enfants, et les anciennes élèves, maintenant mères de famille pour la plupart, étaient placés honorablement dans la nef de la chapelle qui aurait pu en contenir davantage, mais il fallait bien borner le nombre des invitations.

Après la consécration de l'autel principal où le Supérieur général se disposait à offrir pour la première fois le saint sacrifice, Monseigneur prit la parole devant ces heureux privilégiés qui l'avaient suivi, dans toutes ses fonctions, d'un regard si attentif et si religieux. Il nous fit voir dans une allocution simple et touchante, l'analogie frappante des cérémonies que l'Église emploie dans la consécration de ses temples matériels avec celles des sacrements par lesquels elle dispose les chrétiens à devenir les temples vivants de Jésus-Christ, et nous laissa tout pénétrés de cette pensée : que si la pierre même de l'autel doit être ainsi sanctifiée pour qu'un Dieu y descende, combien plus le fidèle doit purifier son cœur pour y recevoir le même Dieu dans la sainte communion. Après la dernière bénédiction donnée par Monseigneur on voyait l'assistance se retirer lentement et comme à regret, malgré la longueur de la cérémonie, profondément convaincue que le Seigneur habitait désormais dans ce lieu, et qu'il ferait bon d'y persévérer dans la prière. Incontinent après, deux religieuses vinrent s'y établir pour remplir le devoir de l'adoration perpétuelle qui n'y cessera ni jour ni nuit.

C'est ainsi qu'une réparation solennelle a enfin succédé à une ruine déplorable, car l'on se souvient à Châteaudun qu'il y avait

au même endroit une chapelle et des religieuses (1). Vers le milieu du dix-septième siècle (1648), une généreuse dame de la ville y avait appelé un essaim de la congrégation de Notre-Dame, récemment fondée en Lorraine par le bienheureux père Fourier, curé de Mattaincourt. La petite colonie avait prospéré et bon nombre de nos grand'mères y avaient reçu une excellente éducation. Mais la tourmente révolutionnaire avait passé par là, et les pieuses abeilles s'étaient envolées. Le couvent aliéné et vendu au profit de la nation était tombé aux mains d'un homme du jour qui avait commencé par raser la chapelle et le cloître, puis bâti à la place un hôtel magnifique, jurant bien que jamais *nonnes* n'y remettraient le pied. Il fut trop heureux plus tard de trouver la congrégation des Sacrés-Cœurs pour le débarrasser de sa propriété et l'aider à payer les dépenses inconsidérées qu'il y avait faites. La nouvelle communauté a installé son pensionnat dans les grands et beaux appartements, ouvert le jardin et le parc aux jeunes personnes, et enfin replacé le bon Dieu dans un sanctuaire moins indigne de lui (2).

Un abonné, témoin oculaire.

P.-S. — Le mercredi 23 novembre dernier, M. l'abbé Teyssier, qui avait posé la première pierre de la chapelle, était délégué par Monseigneur pour y ériger les tableaux du chemin de la croix, mémorial perpétuel de la passion de notre divin Sauveur, dévotion sans laquelle toute église et particulièrement toute chapelle de religieuses semble maintenant incomplète, voie royale que les âmes d'élite aiment à parcourir, comme la plus sûre et la plus directe pour aller au ciel.

(1) La petite rue montante qui longe les murs du parc a toujours conservé le nom de Cavée-des-Religieuses.

(2) Cet édifice a été bâti par un entrepreneur de Châteaudun sur les plans et sous la conduite de M. Alban, architecte de Chartres. Il mesure 22 mètres de longueur sur 8 de largeur. Une voûte élégante en style du XVe siècle en termine la hauteur et encadre de ses arceaux les baies ogivales par lesquelles il reçoit le jour. L'autel principal est éclairé par cinq verrières à personnages représentant les saints protecteurs de l'ordre. Il est dédié aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie sous l'invocation de saint Joseph. Les deux autels des chapelles latérales sont également éclairés chacun par trois vitraux, celui du milieu avec sujets et médaillons, les autres en grisailles très délicates L'exécution en est due à M. Lorin qui vient d'établir ses ateliers à Chartres même, chef-lieu du département. On pourrait aller beaucoup plus loin sans trouver mieux. Le portail est surmonté d'un clocher gracieux dont la flèche légère se confond dans l'espace avec les pins qui couronnent le côteau, et semble vouloir le leur disputer en élévation.

SERMONS DE L'AVENT A LA CATHÉDRALE.

Il est d'usage à l'église de Notre-Dame que, le premier dimanche de l'Avent, le prédicateur parle sur la propagation de la foi. Cette année, c'est M. l'abbé Robé, vicaire de Saint-Pierre, qui a dû traiter ce beau sujet. Après avoir exposé l'état déplorable de nos missions, il y a cinquante ans, l'orateur nous fait connaître l'origine obscure de l'œuvre admirable de la propagation de la foi, œuvre commencée par une pauvre femme de Lyon, et qui relie aujourd'hui tous les catholiques du monde dans une association de charité et de dévouement. Le but de cette œuvre est de subvenir aux besoins des courageux missionnaires envoyés par l'Église pour régénérer des peuples immenses encore assis à l'ombre de la mort, pour porter dans ces contrées lointaines le flambeau de la foi et les lumières de la civilisation, et pour ramener à la vérité nos frères égarés dans l'hérésie et le schisme. L'orateur peint en traits saisissants la dégradation morale de ces infortunés presque étrangers à la nature humaine, mais dont un grand nombre pourtant n'attendait que l'annonce de la bonne nouvelle pour faire éclater des vertus dignes des premiers âges. L'examen de l'état annuel des missions dans les cinq parties du monde, lui fournit ensuite des détails fort intéressants par eux-mêmes, mais qui empruntent à son éloquence un charme nouveau. Il insiste particulièrement sur l'église de la Chine en Asie, sur celle du Dahomey en Afrique, sur celle d'Angleterre en Europe, et sur les pertes du protestantisme en Amérique; après nous avoir signalé les victoires remportées dans ces contrées diverses sur l'idolâtrie ou l'hérésie, il nous montre le vaste champ encore fermé au zèle des ouvriers évangéliques, soit dans les glaces du Nord, soit dans les sables du désert, soit enfin sur certaines terres où brille le croissant. Les missionnaires, dont nous ne pouvons considérer sans une vive émotion les héroïques sacrifices, attendent notre prière et notre aumône, secours indispensable pour l'accomplissement de la grande tâche qu'ils s'imposent devant l'Église, la régénération de tout un monde par la prédication de l'évangile.

— Le second dimanche, Monseigneur l'archevêque de Smyrne éveillait notre attention sur l'œuvre importante, pour le succès de laquelle il a osé entreprendre un long et pénible voyage à travers les cités catholiques de l'Europe. Nous en avons parlé plus haut.

— Le jour de l'Immaculée-Conception, M. l'abbé Legendre, vicaire de la cathédrale, s'étendit sur l'opportunité et les conséquences de la proclamation dogmatique qui vint réjouir l'Église le 8 décembre 1854. Dans le triomphe de Marie reconnue immaculée, l'orateur nous a fait voir le triomphe de la divinité de Jésus-Christ dont la gloire, insultée plus que jamais par l'impiété moderne, s'agrandissait à nos yeux en proportion de la gloire nouvelle accordée à sa Mère; le triomphe de l'autorité et de l'unité de l'Église dont les pontifes se rassemblaient à Rome contre l'attente des libres penseurs, qui avaient déclaré mille fois compter sur cette occasion solennelle pour la désunion et le démembrement de l'épiscopat; le triomphe de l'immortel Pie IX, qui sut poursuivre et atteindre son projet sublime et si heureux pour la catholicité, au milieu même des tempêtes qui menaçaient la barque de Pierre; le triomphe des armes de la France qui marqua plus d'une fête de Marie par ses victoires à Rome et en Crimée, soit lorsqu'elle sauva du péril le futur préconisateur du dogme attendu, soit lorsqu'elle put saluer avec transport le dogme proclamé; enfin, le triomphe de la foi et de la piété des fidèles qui, depuis ces circonstances mémorables en effet, ont pris un accroissement visible et se sont manifestées partout, mais spécialement dans les lieux célèbres consacrés à Marie; et parmi ces centres de dévotion il en est un que nous aimons à distinguer entre les autres, c'est la cité chartraine avec ses magnifiques sanctuaires où nous prions la Vierge conçue sans péché.

— Le troisième dimanche, M. l'abbé Niochau, curé de Bouglainval, a développé ce texte : *Vos autem genus electum, gens sancta, regale sacerdotium :* Vous êtes une race choisie, une nation sainte, un sacerdoce royal. La dignité sublime du chrétien est au-dessus de toutes les autres dignités. Pour nous en convaincre, considérons ce qu'il vaut : le prix du chrétien ce sont les souffrances, c'est le sang d'un Dieu; le chrétien, c'est le fils de Dieu. Comparez à ce titre tous ceux qu'offre le monde. Les disciples de Jésus-Christ seuls sont libres, ils sont grands, ils sont rois, bien plus, ce sont des dieux, *Dii estis*..... Le chrétien, c'est le frère de Jésus-Christ; pour conserver ces prérogatives, que n'ont pas fait les martyrs? Rappelons-nous leurs actes et leurs paroles. On a vu des rois estimer cette dignité plus précieuse que leur puissance..... Dieu, comme un bon père, ne laisse pas sans récompense ce que l'on fait pour sa gloire; le chrétien, fils de Dieu, a part à son héritage; vous êtes les membres de Jésus-Christ, pouvez-vous être séparés de votre chef qui est assis à la droite de Dieu. Mais hélas! dans notre siècle bien peu songent à cet héritage; pour nous, laissons à d'autres les vanités périssables et n'oublions pas que le nom du chrétien est immortel et donne l'immortalité.

— Le quatrième dimanche, M. l'abbé Lemoine, professeur à l'Institution Notre-Dame de Chartres, paraissait pour la première fois dans la chaire de la cathédrale, et il allait parler de l'avénement spirituel du Messie. *Aperiatur terra et germinet salvatorem,* etc... Nécessité pour tous les hommes de faire naître Jésus-Christ dans leur cœur; dans ce but, puisons avec ardeur aux sources de grâces qu'il nous a ouvertes, puis copions notre divin modèle dans toutes nos actions. Il est facile de reconnaître ceux qui vivent de la vie de Jésus-Christ. Ce ne sont pas les impies, les faux sages du monde, ni même les chrétiens attachés aux principes de la sainte doctrine, mais esclaves du respect humain et oublieux des pratiques religieuses. Toutes ces âmes ne sont point placées dans les véritables conditions de la vie, et il faut prier pour que le Messie naisse en elles, *aperiatur terra,* etc. Quant aux âmes qui pratiquent avec zèle la vertu, voilà les vrais enfants de Dieu, et à celles-là il faut dire : faites grandir Jésus-Christ en vous, *qui justus est, justificetur adhùc et...* Ces âmes sont plus nombreuses qu'on ne le pense, et quel beau spectacle elles donnent au ciel et à la terre! Elles vivent dans l'intimité de Dieu, rien ne les détourne de la vue de Dieu en tout : elles aussi apportent leur concours à l'œuvre du perfectionnement matériel du monde, du progrès des sciences et de l'industrie, mais en rapportant tout à Dieu..... A l'approche de l'anniversaire de la naissance du divin Messie, ô vous qui ne le possédez pas encore, préparez-lui une généreuse hospitalité, et vous, âmes pieuses, enrichissez son palais des plus précieuses vertus, dressez-lui un trône de fleurs pour qu'il s'y repose avec délices.

L'ESCLAVAGE EST OPPOSÉ A LA MORALE SUBLIME DE L'ÉVANGILE.

Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum (Saint Paul aux Corinth. ch. 7. v. 23).

Sénèque, dont la saine philosophie approche de la morale chrétienne, a dit quelque part : « *Ne sommes-nous pas tous plus ou moins serviteurs les uns des autres sur la terre.* » Le christianisme, à son tour, d'accord avec la philosophie, nous présente la divinité comme égale pour tous les humains. En vertu de

quelle autorité l'homme voudrait-il revendiquer un droit absolu sur la vie de l'homme, j'allais dire de son semblable, de son frère? Rien en effet de plus anti-social et de plus injuste que cette prétendue institution consacrée par la législation ou par les mœurs d'un grand nombre de peuples qui ont vécu ou vivent encore à la surface du globe. On se prend à gémir quand on songe qu'au XIXe siècle, il y a encore des hommes qui n'ont pas craint d'abaisser à la condition de la brute des créatures marquées du sceau de la divinité et formées à son image et ressemblance!

La liberté est un don de Dieu, et comme les dons de Dieu sont sans *repentance*, Dieu lui-même ne voudrait pas le reprendre. Comment donc l'homme ose-t-il ravir à son semblable un bienfait qu'il tient de la munificence divine? L'esclavage est contraire à la nature même de tous les êtres doués d'un degré de liberté proportionné à la mission qu'ils doivent remplir. L'animal est libre autant qu'il convient à sa destinée. Il a l'instinct de cette liberté sans en avoir la conscience. Aussi, il défend cette liberté tant qu'il peut; réduit en servitude, il perd ses plus belles qualités, il s'abrutit. Le végétal lui-même a sa dose de liberté au sein de laquelle il se développe sans entraves, il résiste aux obstacles et se redresse contre les violences qu'on lui fait subir. Et l'homme, ce roi de la création, serait dans une position inférieure à celle de l'animal et du végétal? Etrange prétention! L'esclavage est contraire aux droits inaliénables de l'homme, il est contraire à ses devoirs les plus impérieux, bien plus, il est immoral. L'homme n'est moral qu'autant qu'il est lui-même, il n'est lui-même qu'autant qu'il s'appartient et qu'il peut librement lever ses regards vers le ciel, sa future patrie.

Que m'importe que les peuples anciens, que la Grèce civilisée, que l'orgueilleuse Rome, se soient arrogé le droit de confisquer la liberté et de consacrer l'esclavage? L'histoire impartiale a flétri ces prétentions, fruits de la violence et de la conquête; elle a dénié à l'homme le droit de faire de l'homme sa propriété, sa chose. Mais détournons nos regards de ces esclaves qu'on enchaîne, des ilotes qu'on assassine, des peuples conquis qu'on égorge et qu'on vend sur la place publique comme un vil bétail, et voyons comment le christianisme a envisagé la plaie encore béante de l'esclavage.

L'univers gémissait à l'ombre fatale de la domination romaine, lorsque, d'un petit coin de la Palestine, une voix s'est élevée

pour proclamer le dogme consolant de la charité universelle et supprimer ce hideux élément des antiques républiques, l'esclavage. Le Christ, envoyé du ciel pour réconcilier l'homme avec Dieu et reconstruire l'édifice social, ébranlé jusque dans ses fondements, fait connaître aux hommes sa doctrine, que ses Apôtres iront prêcher jusqu'aux extrémités de la terre. Pour réhabiliter l'homme que les préjugés ont frappé d'ilotisme, il l'appelle à lui, le console en lui montrant le ciel, et le proclame plus heureux que ceux qui l'oppriment. Dans les incessantes pérégrinations à travers la Judée, les faibles, les indigents, ceux que l'égoïsme repousse et que l'orgueil dédaigne, sont l'objet de sa tendre sollicitude : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes accablés, et je vous soulagerai. » Il ne cherche point à armer les esclaves contre leurs maîtres, et à en faire de nouveaux Spartacus prêts à écraser de leurs chaînes rompues la tête de leurs tyrans. Il fait briller aux yeux de tous le flambeau de la charité : « Aimez-vous les uns les autres. — Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Et soudain, sans trouble, les chaînes tombent, et tous les cœurs se pressent sous les douces étreintes de la fraternité. Mais ce n'était pas assez pour Jésus de propager ces consolantes doctrines, il voulut les sceller de son sang, et le gibet, sur lequel expira l'Homme-Dieu, est encore aujourd'hui, et sera dans tous les âges futurs le signe vénéré de l'affranchissement de l'homme, le gage sacré de l'égalité devant le trône du Tout-Puissant.

Le Christ venait de secouer le linceul de son sépulcre, et de remonter au ciel, où il est assis à la droite de son père, lorsque ses disciples, se partageant le monde, s'en vont, une croix de bois à la main, par toute la terre prêchant la doctrine de celui qui a fait de l'amour le premier des préceptes. A leur voix inspirée, les haines disparaissent, l'égoïsme vaincu laisse le champ libre à la charité, les âmes et les cœurs se fondent dans une douce et suave unité. Ainsi s'accomplit la sublime prière de Jésus sur la montagne : « O mon père, qu'ils soient unis comme vous et moi. » A l'exemple de leur divin modèle, les Apôtres n'enseignent pas aux esclaves à se révolter contre leurs maîtres ; ils se contentent de proclamer cette égalité qui, devant Dieu, promène un saint niveau sur toutes les têtes. Une seule parole s'échappe de leurs poitrines : « Vous êtes tous frères. » Mots prophétiques qui ont enfanté l'égalité de tous devant la loi. « Votre prochain, crient-ils de toutes leurs forces, et les siècles futurs redisent ces paroles, votre pro-

chain, ce n'est pas seulement celui qui est de votre pays, de votre secte, de votre opinion, mais tout être qui appartient à l'humanité, car vous êtes tous les enfants d'un même Dieu. »

Mais l'Eglise, comme son divin fondateur, devait payer de son sang le plus pur le droit de porter, du couchant à l'aurore, la sublime doctrine de l'émancipation des peuples. Ce sang précieux fut comme une semence féconde qui fit germer partout la fraternité des âmes et l'unité du genre humain. Aussi, partout où parut la croix, partout où brilla la lumière de l'évangile, on vit les mœurs s'adoucir, la législation s'asseoir sur de nouvelles bases, l'esclavage s'abolir, et l'homme ramené à sa dignité primitive. Partout, au contraire, où l'arbre hideux de l'esclavage pousse encore des rejetons malheureux, les lois sont sans force et la religion sans honneur, la rage et la vengeance couvent au fond des cœurs de ces hommes avilis par la servitude, ils soupirent après le jour, où à la voix d'un nouveau Spartacus, ils ramasseront les débris de leurs chaînes pour en écraser la tête de leurs maîtres durs et impitoyables.

Honneur aux nations qui, au nom des grands principes de la fraternité humaine, proclamée par l'évangile, ont effacé jusqu'aux derniers vestiges de cette plaie hideuse! Honte à celles qui, au XIXe siècle osent encore se jouer des destinées de leurs semblables. Le jour de la vengeance approche, et déjà l'orage gronde sur leurs têtes obstinées.

D. L. M.

— Monseigneur adressait dernièrement à MM. les Curés et autres Ecclésiastiques de son diocèse une lettre pastorale où nous lisons ces lignes :

« Pour ce qui concerne l'office public, nous autorisons MM. les Curés à se servir encore des livres de chant et du missel de Chartres jusqu'au premier dimanche de Carême exclusivement. Nous voulons même que, pour ce qui est de l'office public, la pratique soit uniforme, c'est-à-dire que MM. les Curés qui se seraient déjà procuré des livres contenant le chant romain par nous adopté, attendent néanmoins, pour en faire usage, le premier dimanche de Carême. »

— Monsieur l'abbé Lalande, prêtre de la dernière ordination, est nommé vicaire à Courville en remplacement de M. l'abbé Manceau, retiré provisoirement dans sa famille pour cause de santé.

— Le vendredi 23 décembre, ont été installés chanoines honoraires : M. l'abbé Guérin, curé doyen de Courville, et M. l'abbé Gouache, curé doyen de La Loupe.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. GOUVERNEUR.

